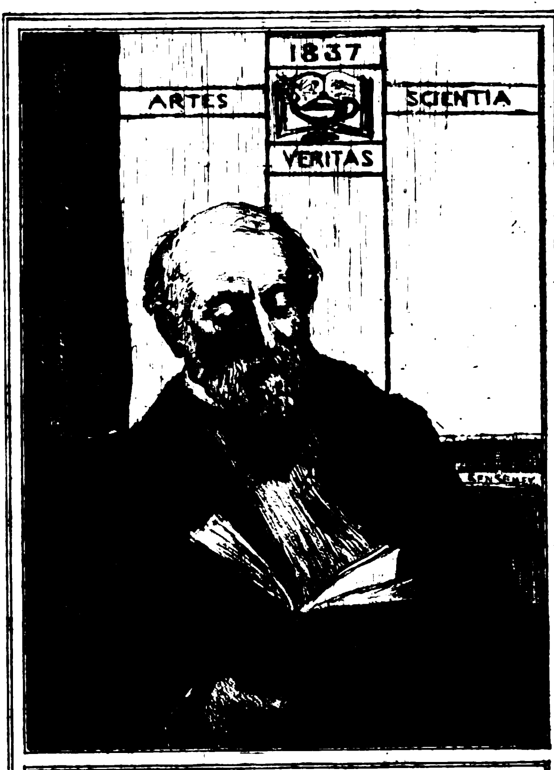

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

Regnaud

# HISTOIRE

# D'ESPAGNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

# HISTOIRE

# D'ESPAGNE

PAR CH. ROMEY

TOME SIXIÈME



PARIS

FURNE ET C^ie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

1858

England Lit.

# HISTOIRE

# D'ESPAGNE.

## TROISIÈME PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

Origine du Mahdy. — Il fonde la secte des Almohades. — Actes et mort du Mahdy. — Élection d'Abd el Moumen. — Situation des Almoravides en Espagne sous Taschfyn, fils d'Aly, fils de Yousouf. — Victoire d'Alfonse VII sur les Musulmans. — Lettre de consolation en vers de Zakaryya à Taschfyn ben Aly, qui avait échappé à la mort. — Guerres entre les Almohades et les Almoravides en Afrique, et en Espagne entre les Musulmans et les Chrétiens. — Éloge poétique des Almoravides et de leurs chefs. — Soulèvement contre ces derniers dans les Algarves, à Séville, à Valence, et en d'autres lieux. — Continuation des troubles et de la guerre civile entre les deux grandes factions musulmanes qui se disputaient l'Afrique et l'Espagne. — Les Almohades passent en Espagne. — Leurs premières conquêtes. — Fin de l'empire des Almoravides en Afrique. — Triomphe définitif des Almohades.

De 1011 à 1046.

Abou Aly ben Raschid compte la généalogie du Mahdy, depuis Abou Taleb, oncle du prophète. Ebn Kothan la rapporte également; Abou Merwan, fils de l'auteur du Salat, l'a ensuite abrégée. Il dit que son nom propre était Mohammed et qu'on le surnommait Abou Abdallah; que, quant à son père, les Berbers l'appelaient Thoumrout et aussi Ennigar, et *lui* donnaient le sobriquet d'Asifou qui, en langue berbère, signifie lumière, parce que son père avait coutume de don-

ner de la lumière ou de l'allumer dans la mosquée; que le Mahdy ne prit ce nom que lorsqu'il commença à soulever les peuples par sa prédication et ses nouvelles doctrines, et lorsque déjà beaucoup de gens le suivaient et lui obéissaient comme à leur seigneur[1]. Ebn Kothan, parlant de l'origine du Mahdy et de ce qui le concerne, dit: qu'il partit de Harga, village dont il était natif, situé en Sous el Aksah, et se rendit en Andalousie en l'année 500 (1107), pour étudier les sciences à Cordoue; qu'ensuite il s'embarqua à Almérie sur un vaisseau qui allait en Orient; que là il entendit l'imam Abou Abdallah el Hadrami; qu'au Caire, il entendit l'imam Aboul Walid de Tortose, et à Bagdad, le grand philosophe Abou Hamid Alghazali, auteur du livre portant pour titre: Hyyaou Oulawmi Eddynni, où il enseigne des choses contraires aux opinions orthodoxes, livre que condamna l'académie de Cordoue après en avoir examiné les doctrines. Le premier qui les désapprouva et les déclara hérétiques fut le cadi de l'Aldjéma de Cordoue, Ebn Hamdain, dont le zèle fut tel, qu'il parvint, par son autorité, à faire déclarer hérétique Algazali lui-même. On en rendit compte à l'émir Aly, qui approuva et autorisa cette condamnation des ouvrages du philosophe d'Orient, et fit recueillir tous les livres de ce savant que l'on put trouver en Espagne et en Afrique, pour les brûler publiquement. Il fit exécuter cette mesure dans tous ses royaumes, avec des peines rigoureuses contre ceux qui les garderaient ou qui en enseigneraient les doctrines, afin qu'il ne restât aucune trace de ces erreurs. L'auteur du Salat rapporte que l'opinion de quelques-uns était que la ruine

1 Conde, IIIme p., c. 31.—Conde sera désormais plus particulièrement notre guide. Il fait autorité sur la période arabe. C'est un maître. Il faut savoir reconnaître et subir au besoin, malgré qu'on en ait, les maîtres. C'est pourquoi nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'adopter l'ouvrage du savant académicien espagnol sur ce qui nous reste à parcourir de l'histoire de la domination des Arabes en Espagne, depuis les Almohades jusqu'à la prise de Grenade.

des Musulmans d'Occident provint de cette condamnation des ouvrages d'Algazali. Il raconte qu'il arriva à Bagdad, où professait Algazali, un homme qui entra dans son école, sans barbe et avec un bonnet de drap sur la tête; qu'aussitôt Algazali le regarda en fixant sur lui ses regards, et que reconnaissant que c'était un étranger, il le salua et lui demanda de quel pays il était. L'étranger lui répondit : de Sous el Aksah aux pays d'Occident. Algazali lui demanda s'il était allé à Cordoue, l'école la plus célèbre du monde. L'étranger lui répondit que oui. Algazali l'interrogea alors sur quelques savans fameux de cette cité, et après qu'il eut répondu à ces questions, il lui demanda s'il avait connaissance de son livre *De la renaissance des sciences et de la loi*; il lui répondit que oui. Et Algazali lui demanda ce qu'on disait de cet ouvrage à Cordoue et dans les autres pays du couchant. Ce à quoi l'étranger n'osait répondre ; mais son embarras et sa confusion excitèrent davantage la curiosité d'Algazali, qui le supplia de lui dire franchement ce qui en était et ce que l'on disait de son livre. Sur quoi l'étranger lui raconta comment son livre avait été déclaré hérétique et avait été brûlé publiquement après un examen et une discussion approfondis de la part des savans, d'après les ordres de l'émir Aly ben Yousouf, tant à Cordoue qu'à Marok, à Fèz, à Kaïrouan et dans les diverses autres académies d'Occident. En entendant cela, Algazali changea de couleur, et, élevant les mains vers le ciel, fit, de ses lèvres tremblantes, une prière à Dieu contre les examinateurs et contre le roi qui avait fait brûler ses livres; prière à laquelle tous ses disciples répondirent amen. L'auteur du Salat rapporte que la prière qu'il fit contre l'émir était ainsi conçue : « O mon Dieu! déchire et détruis ses états comme il a déchiré mes livres, et » ôte-lui-en la souveraineté; » et qu'à ces mots Abou Abdallah el Mahdy, qui était présent parmi ses disciples, répartit : « Prie Dieu, ô imam, que ton vœu s'accomplisse par mes

mains; » et Algazali dit : « Ainsi soit-il, seigneur Allah, par » les mains de celui-ci. » Peu de temps après, Mahdy partit de Bagdad pour revenir dans sa patrie, conservant très bien en son cœur le souvenir de la prière d'Algazali, et persuadé qu'il devait être l'instrument de la destruction de l'empire des Almoravides en Afrique. Dès qu'il fut arrivé à Mahadya, il commença à prêcher et à enseigner ses nouvelles opinions, et à soulever les peuples de ce pays; ce pourquoi voulut le punir Assis ben Nassr; mais il ne put le tenir entre ses mains, parce que, averti qu'on cherchait à l'arrêter, il se réfugia dans la cité de Boudjeïa, où il prêcha aussi et causa beaucoup de scandale. Ebn Hamid, wali de cette cité, voulut l'arrêter et le châtier comme perturbateur du peuple; mais le Mahdy se cacha et demeura longtemps caché, jusqu'à ce qu'il pût fuir, et qu'il se rendît à Melylah, où il rencontra, dans un hameau nommé Tedjewa, son disciple et successeur Abd el Moumen.

Voici comment l'auteur du Kamel el Tewarykh rend compte de l'élévation du Mahdy [1].

La même (année que les Franks assiégèrent la ville de Maarra-Nesryn) vit commencer la secte du Mahdy Abou Abdallah Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Thoumrout, descendant du khalife Aly par son fils Hosseyn. La demeure de la famille du Mahdy était parmi les Masmouda, dans la montagne de Sous, à l'extrémité du Maghreb. Ses ancêtres s'établirent dans cette contrée à l'époque de la première invasion musulmane (dans le VIIe siècle de notre ère). Le Mahdy, dans sa jeunesse, avait voyagé dans l'Orient. C'était un jurisconsulte distingué, connaissant parfaitement la loi, ayant appris par cœur les traditions du prophète, instruit des principes de la religion et du droit, et ayant approfondi les différentes branches de l'ancienne littérature arabe. C'était

1 Kamel el Tewarikh, hist. orient., éd. de M. Reinaud, p. 333 et suiv.

un homme pieux, zélé observateur des pratiques de la religion. Dans le cours de ses voyages, il visita l'Irak d'où il fit le pélerinage de la Mecque. Ensuite il s'embarqua à Alexandrie et revint dans le Maghreb. Tout le temps qu'il se trouva dans le navire, il s'acquitta de ses devoirs de religion. Il fit également faire la prière aux autres, et il leur fit lire le Koran, depuis son embarquement jusqu'à son arrivée dans la ville de Mahadya.

Celui qui régnait alors sur Mahadya était Yahya, fils de Témym. L'on était dans l'année 505 (1111 et 112). Le Mahdy se logea dans une mosquée, n'ayant pour tout bien qu'une écuelle en cuir et un bâton. La nouvelle de son arrivée ne tarda pas à se répandre, et les gens du pays se rendirent auprès de lui pour lire le Koran sous sa direction. Si quelque acte inconvenant se commettait devant lui, il faisait des reproches au coupable et tâchait d'en prévenir le retour. A la fin, l'émir Yahya le fit venir à une assemblée où se trouvaient plusieurs docteurs. Quand il eut reconnu le caractère qui distinguait le Mahdy et qu'il l'eut entendu parler, il le traita avec égard et lui témoigna du respect; en même temps il lui recommanda de ne pas l'oublier dans ses prières. Le Mahdy se rendit, avec plusieurs gens de bien, de Mahadya à Monastir, où il séjourna quelque temps; de là il alla à Boudjeïa où il séjourna aussi. Comme on l'obligea à s'éloigner, il se retira dans un village voisin; ce fut là qu'il rencontra pour la première fois Abd el Moumen, fils d'Aly; il reconnut tout de suite en ce jeune homme un caractère de noblesse et de promptitude qui lui firent deviner le degré de puissance et d'autorité où celui-ci parvint dans la suite.

Le Mahdy continua sur sa route à prêcher la vertu et à défendre le vice, jusqu'à son arrivée à Marok, résidence de l'émir des Musulmans Aly, fils de Yousouf. A Marok, il vit une corruption plus grande que dans tous les pays qu'il avait parcourus. Il redoubla donc de zèle à recommander le bien

et à proscrire le mal. Ses partisans se multiplièrent, et il ne tarda pas à acquérir une réputation de sainteté. Un jour il rencontra sur son chemin la sœur de l'émir des Musulmans sur une monture, accompagnée de plusieurs esclaves d'une grande beauté. Or, elles avaient le visage découvert. En effet, tel était l'usage des Molatsamyns; tandis que les hommes se couvraient la bouche avec une étoffe, les femmes se montraient le visage découvert. Le Mahdy ne put s'empêcher de faire des reproches à ces femmes, leur ordonnant de se cacher la figure. Ils frappèrent même, lui et ses compagnons, les montures de ces femmes, au point que la sœur de l'émir des Musulmans fut jetée par terre. La chose ayant été rapportée à l'émir, il cita le Mahdy à comparaître; en même temps, il convoqua les docteurs de Marok, afin qu'ils réduisissent le Mahdy au silence. Mais le Mahdy se mit à prêcher l'émir, à le rappeler au souvenir de Dieu et à lui faire craindre ses jugemens. L'émir ne put s'empêcher de verser quelques larmes; néanmoins, il ordonna aux docteurs d'entrer en discussion avec le Mahdy. Mais il ne se trouva personne parmi les docteurs qui fût en état de réfuter les raisonnemens par lesquels le Mahdy justifiait ses doctrines. Les plus distingués possédaient la science des traditions et des lois pratiques de la religion; mais aucun ne connaissait les principes fondamentaux de la théologie et la polémique [1].

[1] Kartasch el Saghyr, c. 43. — Proprement ils possédaient la partie de la théologie nommée *forou;* mais aucun d'eux ne connaissait celle qu'on nomme *ossoul* et *itikadat*, savoir les dogmes de la religion touchant la nature de Dieu, son unité, ses attributs, ses décrets et sa prédestination, ses promesses et ses menaces, les droits et les prérogatives essentielles à la qualité de prophète et d'imam. Cette partie des connaissances religieuses, qui forme ce que les Musulmans appellent *ilm el kelam,* ou la théologie dogmatique, est opposée à ce qu'ils appellent *ilm el fikeh*, ou la théologie juridique, la science des fakyhs (*ilm el fokaya*), qui a pour objet les préceptes pratiques de la religion, comme la prière, les ablutions, l'aumône, le jeûne, etc., qui sont distingués sous les noms de *forou* et *ibadât*. La théologie dogmatique renferme aussi la polémique nommée *djédel* ou *modjadéla*.

La première question que le Mahdy fit à celui qui fut chargé de disputer avec lui, fut de lui demander si les voies de la science pouvaient ou non se réduire à un nombre déterminé. Il lui répondit qu'on pouvait les réduire à un nombre déterminé, que c'était le Koran, la sunna et les raisonnemens fondés sur la sunna. Je vous ai interrogé, lui répondit le Mahdy, sur les voies de la science, et je vous ai demandé si elles pouvaient ou non se réduire à un nombre déterminé, et vous ne me répondez que sur une seule de ces voies; cependant il est de règle que la réponse doit être conforme à la demande. Son adversaire ne comprit pas ce qu'il disait, et se trouva dans l'impossibilité de lui répondre. Mahdy lui demanda ensuite quelles étaient les sources de la vérité et de l'erreur; à quoi le docteur fit la même réponse qu'à la précédente question. Quand Madhy vit que ni ce docteur ni ses camarades ne pouvaient comprendre les questions qu'il leur faisait, et ne savaient comment y répondre, il commença à leur expliquer les sources de la vérité et de l'erreur; il leur dit qu'elles étaient au nombre de quatre: la science, l'ignorance, le doute et l'opinion; que la science était la source de la direction; que l'ignorance au contraire, le doute et l'opinion étaient les sources de l'égarement. Il leur exposa ensuite ce que c'était que la voie de la science, et il fit briller à leurs yeux tout l'éclat de sa lumière; mais ils n'y comprirent rien, et ne purent lui faire aucune réponse. La confusion dont cette controverse les couvrait les porta à l'attaquer par la calomnie. Ils dirent à l'émir Aly: Cet homme est un hérétique, un maniaque, un insensé, un disputeur, dont la langue n'est propre qu'à séduire les ignorans. S'il reste dans la ville, il corrompra la croyance du peuple. Ils eurent soin de répandre dans le public cette même opinion, qui jeta de profondes racines dans les esprits du plus grand nombre. L'émir lui ordonna de sortir de la ville, ce qu'il fit; il se dressa une tente dans le cimetière (al djébanat), au milieu des tombeaux, à peu de distance de Marok, et il y

fixa son séjour [1]. Quelques Talbés venaient l'y trouver et prendre ses leçons. Bientôt le nombre de ses partisans s'augmenta : on se rendait en foule auprès de lui, et ses disciples étaient remplis d'attachement, de respect et de vénération pour lui. Alors il communiqua ses projets à ceux d'entre eux en qui il avait le plus de confiance ; il commença à leur dire que les Morabits étaient des impies, des hérétiques qui attribuaient à Dieu une forme corporelle ; que quiconque connaissait bien l'unité de Dieu était obligé à prendre les armes contre eux, plus indispensablement qu'à faire la guerre aux chrétiens et aux mages. Plus de quinze cents hommes entrèrent dans ses vues, et l'émir Aly, en ayant été informé, le manda de nouveau, et lui dit : Ne vous avais-je pas défendu de faire des rassemblemens et des attroupemens, et ne vous avais-je pas ordonné de sortir de la ville? Je vous ai obéi, lui répondit Mahdy ; je suis sorti de la ville ; j'ai dressé ma tente dans le cimetière, parmi les morts, et je ne me suis occupé que de la recherche des biens futurs. N'écoutez donc pas les discours de ceux qui vous trompent. L'émir lui répondit par des injures et par des menaces. Il avait même envie de le faire arrêter ; mais *Dieu le garantit de ses mauvaises intentions, afin que ses desseins éternels fussent accomplis.* L'émir se contenta donc de lui ordonner de se retirer, et il se retira en effet pour gagner sa tente. Pendant qu'il était en route, on le dénonça de nouveau à l'émir, que l'on instruisit de ses prétentions à l'imamat et des mouvemens qu'il se donnait pour se faire reconnaître

1 Kartasch el Saghyr, l. c. — Suivant le Kamel el Tewarikh (p. 333), un des wazyrs de l'émir, originaire de la ville de Cordoue, parla ainsi au prince : « O » émir des Musulmans, cet homme, par Dieu, ne songe pas à faire pratiquer la » vertu et à faire fuir le vice ; ce qu'il veut, c'est de susciter le désordre et de se » rendre maître de quelque province. Tue-le, et rejette son sang sur moi. » L'émir hésitant, le wazyr reprit : « Si tu ne le tues pas, enferme-le, et qu'il passe » le reste de sa vie en prison. Sinon il provoquera un malheur qu'il sera im» possible de réparer. » L'émir voulut faire arrêter le Mahdy ; mais il en fut empêché par un des principaux personnages de l'empire. Il se contenta donc de bannir le Mahdy de Marok.

pour légitime souverain. L'émir changea donc de résolution à son sujet; il se détermina à le faire mourir, et chargea quelqu'un de ses gens de lui apporter sa tête. Un des disciples de Mahdy en ayant eu avis, se rendit en grande diligence au lieu où il faisait son séjour. Quand il fut proche de sa tente, il s'arrêta, et cria trois fois à haute voix : O Moïse, les grands délibèrent ensemble de te tuer; sors donc, je te donne un *conseil salutaire* [1]. Mahdy, comprenant le sens de cet avis, *s'enfuit* en grande hâte, se dirigeant vers la ville d'Aghmat, d'où il gagna la montagne (l'Atlas). Il s'enfonça dans la montagne jusqu'à ce qu'il arrivât dans le pays de Sous, au milieu de la tribu de Harga et d'autres tribus de la grande famille de Masmouda, et qu'il eût atteint la ville de Tynmal. Ceci arriva au mois de schawal 514 (1120). Il fut joint en ce lieu par ses dix compagnons, les premiers qui eussent reconnu son droit à la souveraineté et à l'imamat. Ils demeurèrent avec lui à Tynmal jusqu'au mois de ramadhan 515. Pendant ce temps le nombre de ses partisans s'accrut considérablement; sa renommée se répandit dans le mont Atlas, et un grand nombre d'hommes se réunit auprès de lui. Alors il se détermina à manifester *publiquement* ses prétentions. Il fut d'abord reconnu pour imam, et reçut le serment de fidélité de ses dix compagnons dont nous avons parlé, le vendredi 15 de ramadhan 515 (1121). Le lendemain il se rendit, accompagné de ces dix hommes armés de leurs épées, à la grande mosquée de Tynmal; il monta dans la chaire, rappela les journées de Dieu et les préceptes de l'islamisme; exposa les altérations qu'avaient éprouvées ces préceptes, les progrès qu'avaient faits l'injustice et le crime. Il ajouta qu'on ne pouvait plus obéir à des princes tels que ceux sous lesquels on vivait; qu'au contraire il fallait les combattre et les forcer à changer de conduite. Il échauffa les esprits en leur parlant de ce que le prophète (sur qui soient le

[1] Ces paroles sont tirées du Koran, 28e sourate, vers. 20.

salut et la paix!) avait dit de la venue du Mahdy en Occident. Il ajouta que le Mahdy devait remplir la terre de sa justice, et que le pays qui devait donner naissance au Mahdy était le dernier Occident (El Maghreb el Aksah). Alors ces dix hommes, parmi lesquels était Abd el Moumen, se présentèrent et lui dirent : « Cela ne peut se réaliser qu'en ta personne; c'est toi qui es le Madhy. » Et ils lui prêtèrent serment en cette qualité.

Lui-même annonça alors au peuple assemblé qu'il était l'imam Mahdy dont ils attendaient l'avénement, et que Mahomet avait prophétisé. Il les invita à le reconnaître pour souverain; ce qui fut aussitôt exécuté par les habitans de Tynmal et des lieux voisins. Après cela il chargea quelques-uns de ses disciples de se répandre parmi les kabilehs et en divers pays proches ou éloignés, pour lui former de nouveaux partisans; ce qu'ils firent avec le plus grand succès, en sorte que de toutes parts on se rendait en foule auprès de lui.

Mahdy se vit ainsi à la tête d'un parti puissant; la tribu de Hentata, une des plus puissantes tribus du pays, se soumit à son autorité. Il s'empressa de se rendre parmi elle et de s'en faire un nouvel appui. Il donna à tous ses disciples le nom de Mowahhydoun, c'est-à-dire unitaires, et leur composa en langue berbère un livre de la doctrine unitaire, qu'il partagea en divisions et subdivisions, à la manière du Koran. Il leur enseigna que quiconque ne savait point par cœur ce livre de la doctrine unitaire n'était point vraiment unitaire, mais infidèle; qu'il ne pouvait être légitimement reconnu pour imam, et qu'on ne devait point manger des animaux qu'il aurait égorgés. Cette confession unitaire fut respectée des kabilehs de Messamédah à l'égal du Koran; car Mahdy n'avait trouvé en eux que des gens profondément ignorans, auxquels il fit accroire tout ce qu'il voulut par ses artifices et son éloquence. Dans son livre il leur ap-

prenait aussi à se bien conduire à l'égard les uns des autres, à se contenter de vêtemens modestes et d'un prix modique. En même temps il les excitait à faire la guerre à leurs ennemis et à chasser les méchans de leur sein. Pendant son séjour à Tynmal il fit bâtir hors de la ville une mosquée, où il allait, lui et les personnes attachées à sa personne, s'acquitter de la prière. La montagne de Tynmalyl renferme des cours d'eau, des arbres et des champs ensemencés. Le chemin qui y mène est très difficile. On ne connaît pas de montagne d'un accès plus pénible.

On raconte que le Mahdy, dans un moment où il avait conçu de l'ombrage de la part des habitans de la montagne, jeta les yeux sur les enfans du pays et en vit un grand nombre qui avaient le teint blond et les yeux bleus; et cependant le teint qui dominait sur la personne des parens était le brun. Il faut savoir que l'émir des Musulmans avait à son service un corps de mamelouks francs et roums [1], chez lesquels le blond dominait. Chaque année, à une certaine époque, ces mamelouks se rendaient à la montagne, et y recevaient une somme affectée par le prince à leur entretien. Pendant leur séjour dans le pays, ils logeaient dans les maisons des habitans et prenaient la place des propriétaires. Le Mahdy, ayant remarqué le teint des enfans, dit aux parens : « Que vois-je? vous avez le teint brun, et vos enfans ont le teint blond et les yeux bleux? » On lui raconta les rapports qui avaient existé entre les mères de ces enfans et les mamelouks de l'émir. Le Mahdy blâma sévèrement une pareille tolérance et traita cette conduite de méprisable. Les habitans affligés lui dirent : « Mais comment échapper à cette tyrannie? nous n'avons » aucun moyen de résister aux mamelouks. » Le Mahdy reprit: « A l'époque accoutumée, quand les mamelouks revien-

[1] Le mot *Roum*, qui s'applique ordinairement aux Grecs, désigne quelquefois, chez les écrivains arabes, les chrétiens d'Espagne, notamment ceux du nord de la Péninsule. C'est probablement d'eux qu'il est question ici.

» dront et qu'ils se seront dispersés dans vos demeures, que » chacun de vous se jette sur son hôte et le tue. Votre de» voir est de maintenir votre montagne intacte. On ne peut y » parvenir de force et personne n'est en état d'en forcer » le passage. » Les habitans attendirent patiemment l'époque où les mamelouks arrivaient chez eux, et ils les massacrèrent, ainsi que le leur avait ordonné le Mahdy. Dès ce moment, ils eurent à se tenir en garde contre l'émir; ils s'occupèrent de préparer des moyens de défense et bouchèrent les passages qui donnaient entrée dans la montagne. La puissance du Mahdy reçut de cette circonstance un nouveau degré de force.

J'ai entendu dire, ajoute l'auteur du Kamel, que, lorsque le Mahdy vit le nombre des mauvais sujets et des libertins qui habitaient la montagne, il fit venir les chefs de tribus et leur parla ainsi : « Il est impossible que vous vous » pénétriez des principes de la religion et des sentimens de » piété, si vous ne commandez le bien et ne défendez le mal, » si vous ne chassez les mauvais sujets de votre sein. Faites » faire le relevé de tous les mauvais sujets et des libertins qui » sont parmi vous, et défendez-leur de continuer ce genre » de vie; s'ils reviennent à résipiscence, tant mieux; s'ils ne » reviennent pas, mettez leurs noms par écrit, envoyez-moi » ces noms et je verrai ce qu'il y aura à faire. » Les scheiks obéirent et communiquèrent au Mahdy les noms de tous ces hommes classés par tribus. Il fit recommencer cette opération une deuxième fois, puis une troisième; ensuite il réunit toutes ces listes; il mit à part les noms de tous ceux qu'il désavouait pour siens, et il en prit note. Quand tout fut prêt, il convoqua le peuple en masse. Alors, prenant les noms qu'il avait mis à part, il les communiqua à son homme de confiance El Wenscheryscby, appelé ordinairement El Beschyr[1]. Il lui ordonna de passer les tribus en

[1] El Wenscheryschy est un adjectif local indiquant que le personnage en ques-

revue, et de placer ces mauvais sujets à sa gauche, laissant les autres du côté droit. Cela fut exécuté. Ensuite, il commanda qu'on attachât les mains derrière le dos aux personnes placées à gauche d'El Wenscheryschy; cela fut encore exécuté. Après cela, le Mahdy s'écria : « Ces gens-là sont voués à l'enfer; il faut les mettre à mort. » En disant cela il ordonna à chaque tribu de tuer ses mauvais sujets, et ils furent tous massacrés jusqu'au dernier. C'est ce qui fut nommé le jour du triage général. Depuis ce triage, le Mahdy ne rencontra plus parmi ses compagnons que des intentions franches et des cœurs disposés à l'obéissance.

Le Mahdy se mit à envoyer des corps détachés dans les provinces de l'émir des Musulmans. Quand ces corps rencontraient devant eux quelque armée, ils retournaient à la montagne, et se trouvaient à l'abri de tout danger. Le Mahdy avait classé ses partisans par degrés; le premier degré était appelé du nom de *ant-aschèré*, c'est-à-dire la classe des dix. A sa tête se trouvait Abd el Moumen; puis venaient Abou-Hafs, El Hany, etc. C'étaient les dix hommes les plus notables de la secte, ceux en qui le Mahdy avait le plus de confiance, en un mot ceux qui avaient les premiers embrassé sa cause. Le deuxième degré portait le nom de *ant-khamsyn*, ou de classe des cinquante; ces cinquante occupaient un rang inférieur à celui des premiers; ils formaient une réunion de chefs de tribu. Le troisième degré était le *ant-sabyn*, ou classe des soixante et dix, et venait après les deux autres. La masse des partisans du Mahdy et de ceux qui lui avaient juré obéissance était appelée *Mowahhidyns* (unitaires).

Mahdy, dont le parti se grossissait tous les jours, eut bientôt sous ses ordres une armée de plus de vingt mille hommes, qui s'engagèrent à combattre pour lui jusqu'à la

tion était originaire de la montagne de Wenscheryscb, située au nord-est de l'empire de Marok.

mort contre les Morabits. Il en choisit dix mille, dont il donna le commandement à Abou Mohammed el Wenscherys-chy. Sa première expédition fut contre Aghmat. L'émir Aly, informé de la marche des Mowahhids, envoya contre eux une armée; mais ils la mirent en déroute, tuèrent le général qui la commandait, et poursuivirent les fuyards jusqu'aux portes de Marok. Les vainqueurs assiégèrent cette ville pendant quelque temps; mais toutes les troupes de Lemtoune se rassemblant, ils furent contraints de lever le siége. Cependant la réputation des exploits de Mahdy se répandit dans tout le Maghreb et l'Espagne. Il revint mettre le siége devant Marok en l'année 516 (1122), et continua à inquiéter cette ville sans interruption jusqu'en l'année 519 (1125). Ayant soumis ensuite une grande partie du Maghreb et des Kabilehs de l'Atlas, il leva en l'année 524 (1130) une armée dont le nombre s'élevait à quarante mille hommes, la plupart à pied. Le chef de l'armée était El Wencherysch y, et il était accompagné d'Abd el Moumen. C'était Abd el Moumen qui présidait en qualité d'imam à la récitation de la prière. Cette armée rencontra près d'Aghmat celle des Morabits, commandée par l'émir Abou Bekr, fils de l'émir Aly. Les Morabits furent vaincus et se réfugièrent dans Marok, dont ils fermèrent les portes. Les troupes victorieuses retournèrent à Tynmal après avoir assiégé inutilement Marok pendant trois jours; ceci se passa en 524 (1129). Mahdy sortit de Tynmal pour aller au-devant des Mowahhyds; il les salua, et après leur avoir prédit leurs futures victoires, l'étendue de leurs conquêtes et la durée de leur puissance, il leur annonça sa mort, qui devait arriver cette année même. Cette prédiction les affligea et leur fit verser des larmes. Peu après il envoya de nouveau contre Marok une armée commandée par les mêmes généraux (Abd el Moumen et El Wenscherysch y). L'armée descendit de la montagne et alla camper sous les murs de Marok. L'émir des Musulmans, Aly, fils de Yousouf, se trouvait alors

dans cette ville. Le siége fut poussé avec beaucoup de vigueur et dura pendant vingt jours. Dans l'intervalle l'émir envoya l'ordre au gouverneur de Sedjelmessa de venir avec ses troupes et de prendre un autre chemin que le chemin ordinaire. A l'arrivée de ce gouverneur, le combat s'engagea; l'action fut très vive et un grand nombre d'entre les partisans du Mahdy furent tués. Parmi les morts était El Wenscheryschy, qui remplissait les fonctions de général. Alors l'armée du Mahdy se rangea sous les ordres d'Abd el Moumen.

Pendant que l'armée assiégeait Marok, le Mahdy était tombé grièvement malade; à la nouvelle de la défaite de l'armée, le mal augmenta. Il demanda aussitôt des nouvelles d'Abd el Moumen; quand il sut que celui-ci était sain et sauf, il s'écria: « Ceux qui sont morts sont morts parce que leur temps était venu. C'est Abd el Moumen qui fera la conquête du pays. » En même temps il recommanda à ses compagnons de s'attacher à Abd el Moumen, de le regarder comme leur chef, de lui remettre le commandement et de se conduire d'après ses volontés; il proclama Abd el Moumen émir El Mouménynn (émir des fidèles); puis il mourut [1]. Son âge était de cinquante et un ans, quelques auteurs disent cinquante-cinq. La durée de son règne avait été de dix ans. Abd el Moumen se hâta de revenir à Tynmalyl pour y rallier les cœurs autour de lui; il traita fort bien tout le monde. C'était un homme généreux et brave à la guerre.

On dit qu'avant de mourir, le Mahdy appela Abd el Moumen et lui fit connaître ses dernières volontés. Il lui remit aussi le livre de magie [2], qu'il tenait de l'imam Abou Hamid Algazali. Il lui ordonna de cacher sa mort pendant quelque

[1] Il mourut, suivant le petit Kartasch, le jeudi 20 de ramadhan 524 (1129). Les historiens varient néanmoins sur la date de sa mort. Pendant sa maladie le Mahdy avait chargé Abd el Moumen de faire la prière à sa place.

[2] *Aldjefr*, ce qui signifie une sorte de divination cabalistique, fondée sur la valeur des lettres de l'alphabet. Voy. d'Herbelot, Bibl. Orient. au mot *Gefr*.

temps, jusqu'à ce que la puissance des Mowahhyds fût solidement affermie. Il lui dit comment il voulait être enseveli, et lui recommanda de s'acquitter lui-même du devoir de laver son corps, de l'ensevelir, de faire pour lui les prières funèbres et de l'enterrer dans la grande mosquée de Tynmal.

L'auteur du Kartasch el Saghyr, qui trace après ces détails un aperçu du caractère du Mahdy, assure que le livre qu'il avait composé en langue berbère pour ses sectateurs existait encore de son temps parmi les Kabilehs de Mossamédah[1]. Il rapporte aussi le trait suivant, propre à faire connaître le caractère rusé et cruel de cet hypocrite. Dans une occasion où les troupes de Mahdy avaient perdu beaucoup de monde en combattant contre les Morabits, Mahdy, qui s'aperçut de l'effet que ce revers produisait sur leurs esprits, eut recours, pour en diminuer l'impression fâcheuse, à ce stratagème : il prit quelques-uns de ses gens, qu'il fit enterrer tout vivans, ayant soin de leur conserver à chacun une ouverture par où ils pussent respirer. Il leur ordonna de crier, quand il leur en donnerait le signal en les interrogeant : Nous avons reconnu la vérité des promesses que nous avait faites notre maître, et nous avons reçu, pour avoir combattu contre les Lamtounes, une double récompense, et le plus haut degré de gloire dont puisse être couronné le martyre : combattez donc de toutes vos forces contre vos ennemis; car tout ce que vous a enseigné l'imam Mahdy, votre maître, est vrai. Mahdy leur promit qu'après cela il les retirerait de la terre, et récompenserait ce service par les faveurs les plus distinguées. Mahdy ayant assemblé ensuite les principaux des Mowahhyds, il les exhorta à combattre courageusement pour la religion dans la vue de la récompense qui les attendait, ajoutant que s'ils doutaient de la vérité de ses paroles, ils n'avaient qu'à se rendre avec lui sur

1 Kartasch el Saghyr, l. c.

le champ de bataille, et y interroger ceux de leurs compagnons qui avaient été tués. Il s'y rendit en effet avec eux, et, ayant crié à haute voix : Martyrs, apprenez-nous de quelle manière vous avez été traités de Dieu; les gens qu'il avait disposés pour cela répondirent : Nous avons trouvé auprès de Dieu ce que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et qui n'est jamais entré dans l'esprit d'aucun homme. Les scheiks des *Mowahhids*, ayant entendu cette réponse, retournèrent en faire part à toutes leurs Kabilehs. Pour Mahdy, il s'empressa de boucher le conduit par où les malheureux qu'il avait cachés en terre recevaient l'air, en sorte qu'ils périrent suffoqués.

Mahdy ne pouvait venir à bout de faire apprendre aux peuples de Mossamédah la première sourate du Koran à cause de leur grossièreté. Pour y réussir, il s'avisa de l'expédient suivant. Ayant compté le nombre des mots de cette sourate, il prit autant d'hommes de cette tribu, et donna pour nom à chacun d'eux un des mots de cette sourate. Les ayant fait asseoir sur une même ligne, il nomma le premier *Alhamd l'illah* (louange à Dieu); le second *Rabby* (le maître); le troisième *Alalèmina* (de l'Univers), et ainsi du reste; puis il leur dit : Dieu ne recevra aucune de vos prières que vous ne répétiez *tous ces noms* dans ce même ordre à chacune des inclinations dont sont composées les prières. Par ce moyen ils apprirent aisément la première sourate[1].

L'auteur du Kamel el Tewarikh nous a dit que le Mahdy avait classé ses partisans par degrés. Ces degrés avaient été composés par lui de ses premiers partisans, et il en avait conçu l'idée lors de sa première acclamation sous un caroubier, avant sa proclamation solennelle dans la grande mosquée de Tynmal[2]. Il venait de prêcher en pleine campagne contre les Almoravides, lorsque dix hommes de ceux qui

[1] Pour tous ces faits, voyez le Kartasch el Saghyr, c. 44 et suiv.
[2] Le djoumà 15 de ramadhan 515 (1121).

le suivaient[1], et entre autres son wazir et son ami Abd el Moumen, se levèrent et lui dirent : « Notre seigneur (*mouley-na*), ce que tu nous dis et le portrait que tu nous as fait du Mahdy promis ne peuvent convenir qu'à toi seul. Tu es notre Mahdy, notre imam (*mahdy-na wé imam-na*), et c'est à toi que nous jurons une complète obéissance; » et ils lui firent ce premier serment-là sous un caroubier, au rapport de cet historien, lui promettant « de lui être à jamais unis, d'être comme ses bras et ses mains, de le suivre, de le défendre, de combattre pour lui où et contre qui il voudrait, de le servir et soutenir envers et contre tous jusqu'à la mort. » Après ces dix, cinquante autres des principaux lui ayant fait le même serment, puis soixante-et-dix autres, il en avait formé deux conseils qu'il avait nommés, comme nous l'avons vu, la classe des cinquante (ant-khamsyn), et celle des soixante-dix (ant-sabyn). Pour se donner plus d'autorité il n'avait plus traité depuis les affaires graves qu'avec ses dix premiers conseillers, qui portaient le titre de wazirs; ceux du conseil des cinquante réglaient les affaires d'une moindre importance, et enfin les affaires faciles et ordinaires étaient traitées et décidées dans celui des soixante-dix.

Sur l'élection du successeur du Mahdy les auteurs varient : les compagnons du Mahdy, dit l'un d'eux[2], dont il restait quatre sur dix, les six autres ayant péri en combattant contre les Almoravides, s'accordèrent, après sa mort, à confier le commandement d'eux tous à un seul, afin qu'il les gouvernât plus facilement et les maintînt dans les états qu'ils avaient établis au prix de tant de fatigues et de sang,

1 L'historien anonyme suivi par Conde (c. 26) les nomme : Abd el Moumen ben Aly, Omar ben Aly, Asnadj Abou Mohammed el Baschyr (ou mieux El Wenscheryschy), Abou Hafass, Ebn Yahya ben Yanty, Souleiman ben Djalouf, Ibrahim ben Ismael el Hezredji, Abou Mohammed Abd el Wahed el Adry, Abou Amrân Mousa ben Témar, et Abou Yahya ben Yalout.

2 Conde, c. 31.

La première question que le Mahdy fit à celui qui fut chargé de disputer avec lui, fut de lui demander si les voies de la science pouvaient ou non se réduire à un nombre déterminé. Il lui répondit qu'on pouvait les réduire à un nombre déterminé, que c'était le Koran, la sunna et les raisonnemens fondés sur la sunna. Je vous ai interrogé, lui répondit le Mahdy, sur les voies de la science, et je vous ai demandé si elles pouvaient ou non se réduire à un nombre déterminé, et vous ne me répondez que sur une seule de ces voies; cependant il est de règle que la réponse doit être conforme à la demande. Son adversaire ne comprit pas ce qu'il disait, et se trouva dans l'impossibilité de lui répondre. Mahdy lui demanda ensuite quelles étaient les sources de la vérité et de l'erreur; à quoi le docteur fit la même réponse qu'à la précédente question. Quand Madhy vit que ni ce docteur ni ses camarades ne pouvaient comprendre les questions qu'il leur faisait, et ne savaient comment y répondre, il commença à leur expliquer les sources de la vérité et de l'erreur; il leur dit qu'elles étaient au nombre de quatre: la science, l'ignorance, le doute et l'opinion; que la science était la source de la direction; que l'ignorance au contraire, le doute et l'opinion étaient les sources de l'égarement. Il leur exposa ensuite ce que c'était que la voie de la science, et il fit briller à leurs yeux tout l'éclat de sa lumière; mais ils n'y comprirent rien, et ne purent lui faire aucune réponse. La confusion dont cette controverse les couvrait les porta à l'attaquer par la calomnie. Ils dirent à l'émir Aly : Cet homme est un hérétique, un maniaque, un insensé, un disputeur, dont la langue n'est propre qu'à séduire les ignorans. S'il reste dans la ville, il corrompra la croyance du peuple. Ils eurent soin de répandre dans le public cette même opinion, qui jeta de profondes racines dans les esprits du plus grand nombre. L'émir lui ordonna de sortir de la ville, ce qu'il fit; il se dressa une tente dans le cimetière (aldjébanat), au milieu des tombeaux, à peu de distance de Marok, et il y

Livre des Princes (Kitab el Molouk) rapporte que la chose se passa de la manière suivante. La mort du Mahdy demeura cachée quelque temps. Le seul qui la connût était Abd el Moumen, qui gouvernait comme en son nom et comme si le Mahdy eût été encore vivant. Abd el Moumen, pendant ce temps, instruisit un lionceau, qu'il éleva à lui faire beaucoup de caresses, et apprit à un oiseau à dire en arabe et en berber ces paroles : — « Abd el Moumen est le défenseur et l'ap- » pui de l'état. » Ayant parfaitement réussi dans l'une et l'autre éducation, il prépara dans une maison hors de Tynmal une grande salle dans laquelle il plaça une colonne, et au-dessus la cage de l'oiseau ; c'est dans cette salle qu'il convoqua l'assemblée des cavaliers et principaux scheiks almohades, et il renferma le lion dans un endroit disposé à cet effet au milieu de la salle. Lorsque les tribus et le conseil se trouvèrent réunis dans la salle, Abd el Moumen monta dans la chaire qui servait en même temps de cage secrète au lion. Prenant alors la parole, il rendit d'abord grâces à Dieu, adressa des bénédictions au prophète et à l'heureuse mémoire du Mahdy, implora la miséricorde divine sur lui-même et sur eux ; puis il leur annonça la mort de leur chef, et les consola d'une si grande perte. Tous poussèrent de grands gémissemens, et il leur dit : « L'imam est maintenant dans un état plus heureux, et il désire seulement qu'il n'y ait entre vous ni discorde ni inimitiés, que nous ne cédions point à nos passions ni à nos intérêts particuliers, que nous soyons de vrais Almohades, que nous nous accordions pour l'élection d'un khalife émir qui nous défende et nous gouverne afin que nos ennemis ne puissent détruire notre empire. » Il se tut ; et, pendant que tout le monde gardait le silence et que les scheiks étaient embarrassés et en suspens, l'oiseau dit clairement et distinctement ces mots : « Aide, victoire et souveraine puissance à notre seigneur le khalife Abd el Moumen, émir des fidèles (émir El Moumenyn), l'appui et le défenseur de l'em-

pire. » En même temps Abd el Moumen ouvrit la porte cachée de la cage du lion, qui parut aussitôt au milieu de la salle, ce dont tout le monde parut très épouvanté. Tous voulaient fuir, et, saisis de terreur, ne pouvaient bouger. Alors Abd el Moumen s'avança avec beaucoup de tranquillité vers le lion, qui, conformément à ce qui lui avait été enseigné, vint à lui, humble et remuant la queue, pour le caresser et lui lécher doucement et paisiblement les mains. Les Almohades à cette vue le proclamèrent tout d'une voix leur émir et leur seigneur absolu, disant que l'on ne pouvait ni devait attendre aucune marque plus claire de la volonté de Dieu et de leur imam El Mahdy, et ils lui jurèrent obéissance et fidélité le même jour. Ce lion suivait Abd el Moumen partout, et l'accompagnait jusques à la prière ; il fut l'instrument de l'élévation d'un prince qui exalta depuis l'islam. Cet événement fournit le sujet des vers suivans à Abi Aly Anas, qui disait :

Un lion sauvage, la crinière hérissée,
Fut ton aide pour monter sur le trône.
Les oiseaux, d'une voix humaine,
Exaltent ta vertu et te proclament émir.
C'est bien à juste titre que tu as été nommé bimr'allah[1].

Sa reconnaissance particulière dans les conseils eut lieu le jeudi 13 de ramadhan de l'année 524 (1130), et sa reconnaissance solennelle et publique deux ans après, le djouma, vingtième jour de la première lune de rabieh de l'année 526 (1132) ; il reçut d'abord le serment des cinquante scheiks almohades et ensuite de tout le peuple dans la grande mosquée de Tynmal. Cette fête fut célébrée sous d'heureux auspices, dit un écrivain musulman, et en ce jour s'obscurcit l'étoile du bonheur des Almoravides, et la fortune les abandonna.

1 Émir Bimr'allah, par l'ordre ou par la grâce de Dieu.

Pendant que ces choses se passaient en Afrique, Taschfyn continuait en Espagne, avec des succès variés, la guerre contre les chrétiens. Dans une opiniâtre et périlleuse bataille il fut vaincu par le roi des chrétiens Aldfouns ben Remound, et fort peu d'Almoravides échappèrent ce jour-là à son épée vengeresse [1]. Les chrétiens s'emparèrent du camp des Musulmans, et le valeureux Taschfyn se maintint avec un petit nombre des siens, soutenant avec une admirable fermeté les plus dangereuses rencontres de la cavalerie ennemie couverte de fer et d'armes de bronze; mais, malgré sa bravoure, il ne lui fut pas possible de rétablir le combat; et, sans être effrayé par l'horreur du cruel carnage ni par le danger de sa propre vie, il se retira en se défendant comme un sauvage léopard blessé et poursuivi par une troupe ardente de chasseurs. A l'occasion de cette sanglante bataille, le fakih Zakarya, son alcatib, lui écrivit une longue kasida de vers élégans où il le console de la défaite et du désastre de cette journée, le félicite d'en être échappé vivant, et dépeint la variété et les vicissitudes de la fortune des armes, ses dangers et ses stratagèmes avec beaucoup de conseils militaires [2].

DE ZAKARYA.

Illustre émir, puissant par les armes,
Qui d'entre nous est assez intrépide,
Adroit et courageux dans les combats
Pour entreprendre d'attaquer l'ennemi
De vive force ou par un rusé stratagème,

1 Il s'agit ici du roi de Castille Alfonse VII, fils du comte Raymond de Bourgogne et d'Urraca, fille d'Alfonse VI. Taschfyn ben Aly avait osé attaquer Tolède ; mais Alfonse l'avait repoussé et poursuivi jusqu'en Andalousie.

2 La plupart des histoires arabes sont enrichies de vers avec plus ou moins de profusion. Condé a conservé dans son livre cet ornement dans le goût arabe. Il a, en ce genre, inséré les vers qui lui ont paru le plus caractéristiques, traduits vers pour vers. Voyez ce qu'il dit à ce sujet dans sa préface.

Au lever de l'aurore rosée
Ou dans l'ombre de la nuit obscure,
Sans que la crainte ou la timidité s'emparent
De son cœur, lorsque chez les plus vaillans
Il palpite de terreur et d'effroi?
Lés cavaliers, dans la sanglante lutte,
Montrent leur valeur et leur ferme courage:
Blessés, couverts de sang et de poussière,
Le point d'honneur les ramène au combat,
Et ils le continuent jusque dans la nuit noire.
Noire, non; car le feu des armes
Et l'éclat des hauts faits
Ont rendu la nuit telle qu'une brillante aurore.
Eux-mêmes resplendissaient d'une vive clarté.
Le feu d'un saint zèle les guidait
Au combat contre les escadrons infidèles,
Soit en bataille rangée et découverte,
Soit dans d'adroites surprises et des embuscades.
Quarante seulement tournent le dos
Et cherchent leur salut dans une honteuse fuite.
Ils furent cause que la mort en renversa
Deux mille; et plus de mille seraient tombés
Sans l'appui d'autres champions
Qui s'avancent comme des montagnes,
Et repoussent l'impétuosité de la course
Rapide du cavalier ennemi.
Une nouvelle lutte s'engage; les coups plus fréquens
Se multiplient; leur rude violence
Fait trembler la terre; de leurs lances
Courtes ils se pressent; les épées frappent,
Font sauter les pièces d'acier
Des armures, et dans des lacs de sang
Se plongent, comme si les guerriers étaient
Des chameaux pressés d'une soif ardente,

Comme s'ils voulaient s'abreuver dans le sang
Que rendent à gros bouillons les blessures,
Sources ouvertes par les lances cruelles.
Les gouttes de rosée de l'humide et fraîche nuit
Qui mouillent les prés fleuris
Causent de la douleur aux plaies sanglantes.
On eût dit des loups féroces et affamés
Combattant contre des ours intrépides.
En voulant affermir leurs pas dans la mêlée,
Ils glissaient dans le sang répandu :
Ils viennent au milieu des pavillons élevés,
Et traversent les tentes, lançant
Des traits aigus qui percent les armures,
Et en même temps les robustes poitrines.
Ils remplissent le camp de sang et de confusion,
Stratagème usité dans les batailles ;
Car, dans les batailles, la ruse est bonne.
Et ne crois point, ô émir, qu'il n'est point louable
De tromper avec art l'ennemi,
Et que ce soit une chose inusitée entre les troupes.
Dans toutes les batailles il y a des ruses.
Chaque jour on voit des succès nouveaux
Dans les plus rudes batailles, obtenus par l'adresse
De vaillans généraux accoutumés
Aux jeux sanglans de la mort.
Des capitaines tels que toi les ont inventées,
O le plus brave de tous les braves !
Combien cette nuit-là avais-tu de compagnons ?
Tu es aujourd'hui plus vaillant et plus instruit
Que tu ne l'étais hier, et chaque jour s'accroissent
Ta bravoure, ton courage et ton adresse.
Tu es un exemple, ô mon seigneur, de ce que l'expérience et [l'usage,
Valent ; que dès ses premières années,
Celui qui doit commander jeune

S'accoutume aux armes et s'exerce
A regarder sans effroi les rencontres
Des escadrons ennemis et le combat;
Qu'il écoute sans trouble et sans peur
Les clameurs confuses et les cris
Des braves, que la fureur de la guerre
Excite et emporte à une lutte terrible :
Qu'il ne soit point effrayé du fracas
Des épées sanglantes et agitées,
Ni du bruit et du choc impétueux
Des chevaux sauvages, que conduisent
De toutes parts de braves champions,
Excitant la cruelle et ardente mêlée,
Couverts de poussière, de sang et de sueur.
Ce dont je veux, ô émir, te parler maintenant,
C'est de conseils pour la guerre, des stratagèmes
Usités par d'autres grands capitaines
Et par des rois enclins aux armes,
Doués comme toi d'un caractère noble et martial.
Non que je m'estime moi-même pour un habile général,
Assez expérimenté dans les batailles pour que tu suives ses [conseils;
Mais parce que des guerriers très fameux
Et instruits dans l'art de la guerre s'en sont servis,
Et qu'en plus d'une occasion heureuse
Ils furent profitables à nos fidèles.
C'est pour cela, ô émir, que je te donne ces avis,
Que tu recevras avec ta bienveillance accoutumée.
Cherche toujours une position avantageuse
Par le lieu, l'espace, les entrées et les sorties,
Et si tu crains les surprises ou le nombre
Des ennemis, entoure d'un fossé profond
Tout ton camp : si c'est en rase campagne
Que tu poursuis l'ennemi, ou qu'il soit
A ta poursuite, dans ses propres campagnes

Porte, par de rapides courses, le dégât et le pillage,
Et détruis ses villages et ses fermes.
Donne de fausses alarmes et des surprises
Hardies. Beaucoup de feux, la nuit,
Seront allumés, et d'épaisses fumées [cîmes.
Paraîtront le jour sur des points d'observation et de hautes
La ruse en ceci n'est point périlleuse,
Et il est bon d'inspirer la frayeur à l'ennemi
Et des craintes continuelles à ses troupes.
Il perd ainsi de sa hardiesse, n'avance pas
Et ne pousse pas si loin ses courses.
Que jamais, dans tes escadrons, des troupes indisciplinées
Ne soient admises, et ne mène au combat
Que les troupes braves, fidèles, pleines d'honneur,
Qui espèrent la juste récompense de leur bravoure
Des mains de leur seigneur en cette vie, et dans l'autre
Les délices éternelles du paradis.
Avant de donner bataille à l'ennemi,
Tu rangeras ton armée dans une plaine unie,
Choisissant la plus vaste et la plus dégagée,
Ou la plus favorablement disposée pour des embuscades.
Ne mets jamais tes troupes dans un lieu étroit
Où le champ manquerait à tes chevaux,
Et où ils embarrasseraient et culbuteraient ton infanterie.
De tous les quatre côtés, retranche
Ton armée, sans oublier l'arrière-garde.
Au milieu est la place qui convient au général,
Lequel donne la vigueur et le mouvement à tout le corps,
Comme le cœur les donne au corps humain :
Place les capitaines à la tête,
Car ils sont les yeux qui guident l'armée;
Et mets avec eux les soldats intrépides,
Les plus vaillans et les plus aguerris.
Des marques connues de ton rang

Garde-toi de te revêtir pour la bataille,
Car il suffit que tu sois connu des tiens
Et de ceux qui doivent recevoir tes ordres.
Cache tes forces à l'ennemi
Lorsqu'il est supérieur; trompe-le en pliant,
Et prends garde aux embuscades ennemies;
Car l'infidèle fait grand usage de cette ruse.
Au commencement d'un rude combat,
N'aie jamais derrière toi
Ni torrent ni bourbier fangeux.
Il pourrait sans danger y avoir des châteaux forts.
En faisant retraite, prends soin de la réserve;
Que l'arrière-garde protège soigneusement
La retraite en bon ordre et bon accord;
Et dans la retraite même essaie de vaincre l'ennemi :
C'est ce qu'ont fait de nobles capitaines.
Lorsque, te défiant de tes forces,
Tu craindras l'issue de la bataille,
Cherche adroitement à l'éviter, et jamais
Ne montre de crainte; donne-la vers le soir,
Et dans le choc ne te montre pas timide;
Car si les tiens voyaient ta faiblesse,
Ils se décourageraient et céderaient le champ.
Lorsque en escadrons serrés et robustes
Tu verras, toi, la forêt des ennemis,
Tu déveloperas tes troupes devant lui :
Et que les dernières lignes, en bon ordre
Demeurent. Pendant que, dans la cruelle lutte,
Seront distribués avec une égale fureur mille morts,
D'horribles coups, des blessures, du sang, la pousssière
Qui s'enflamme comme du feu, des nuages de fumée,
Des épées qui étincellent comme la foudre
Et les pointes acérées des lances,
Pendant que les combattans se déchireront comme des lo

Furieux et comme des ours sauvages dans un conflit enragé;
Toi, de tous côtés, avec vigilance
Tu pourvoiras à ce qui sera nécessaire,
Ainsi qu'il apppartient à un général expérimenté et brave,
Qui veut atteindre la cime élevée
De la victoire, objet de tes désirs.
Si quelqu'un de tes serviteurs manque sans le vouloir,
Pendant la bataille, à ce que tu aurais désiré,
Ne le traite point avec colère, et ne le regarde point
D'un visage irrité, car c'est une blessure pour le cœur
Des braves que le regard courroucé
De leur général; et si tu n'attends pas de celui-là
Un grand service ou un bel exploit,
Confie-toi en la valeur des autres.
Un visage irrité et le froncement des sourcils,
Indices certains d'un esprit troublé,
Ne les montre jamais, car les gens malins,
Si tu employais des mots aigus et piquans
Comme des épées qui atteignent et blessent,
Diraient ensuite : Nous avons remarqué son trouble.
Quand est-ce que tu as eu, toi, peur ou crainte?
Quand est-ce que ton cœur a donné entrée à la frayeur,
O généreux rejeton de Sanhadjah?
Et lorsque tu es sauf et libre de danger
Tu témoignes de la crainte! Dites, n'êtes-vous pas, vous,
Les lions qui rôdent de tous côtés,
Qui épient, vigilans, embusqués
Dans les verts roseaux de l'épaisse forêt?
Qu'est-ce donc qui a pu à contre-temps arriver
A votre émir, et pourquoi, avec tant de négligence,
Manquiez-vous à ses côtés pour le défendre?
Le général prudent et valeureux
Qui voit tout et pourvoit à tout,
Ne sera jamais le jouet d'une vile crainte

Ni d'une honteuse fuite. Une circonstance fâcheuse
Est quelquefois survenue comme celle-ci;
Car l'homme n'est pas toujours heureux.
Un bonheur stable et permanent
Au seul Yousouf ton aïeul a été donné,
Car la victoire fut toujours suspendue
A ses bannières dans les grandes batailles;
Bonheur qu'Allah permet aussi
Qu'obtienne ton père Aly, mais non aucun autre,
Avec des résultats que le temps n'effacera jamais.
Comment, à ce noble et généreux Taschfyn,
Qui, libéral, bienfaisant et humain,
Fait du bien à tous, avez-vous pu manquer?
C'est ainsi que son ennemi a eu l'avantage.
Vos yeux ont pleuré ce désastre,
Mais son courage dissimula sa peine,
Et vous ne vîtes point en lui son chagrin.
Qui ne serait étonné que dans ses jeunes ans
A la fleur de son âge, un si triste succès,
Le cruel carnage et l'horrible mêlée
Ne l'aient point troublé? qu'avec un air serein,
Un cœur ferme et dégagé, il ait pu donner ses ordres,
Et dans les dangers, calme, sagement régler
Ce qui convenait aux terribles circonstances?
Après l'évènement, aux coupables
Il pardonna généreusement; illustre preuve
De sa grandeur d'ame, puisqu'il pouvait
User dans un tel cas d'une juste sévérité.
Il sera bon, ô Taschfyn, que parfois
Tu sèmes dans ton camp les faux bruits
D'une surprise ou d'une attaque nocturne;
Que tu fasses exagérer les forces supérieures de l'ennemi.
C'est ainsi que tu accoutumeras les tiens
A mépriser les véritables dangers

Des surprises et des vaillantes attaques,
Lorsque la nuit, dans la sombre obscurité,
L'ennemi assaillit tes quartiers,
Remplissant tes guerriers d'effroi,
Par l'attaque impétueuse et hardie
De tes vaillans cavaliers qui, épouvantés,
S'enfuient devant l'effort de ses lances.
Combien de victoires et de grands succès
N'as-tu pas obtenus sur ses terres et ses villes?
Combien de fois ses braves ont fui
Devant ta vaillance et ta généreuse ardeur!
Combien de fois ses nobles capitaines,
Vaincus, se sont humiliés devant ton épée,
Te demandant merci! Illustre jeune homme,
Ta vie est notre bien, sur toi reposent
Les triomphes et les victoires, et toi seul
Es le bien et la joie de ton peuple :
Tu es, toi, sa satisfaction et ses délices.
Et c'est le monde entier, tous les vivans
Que je félicite de te voir sauf :
Je vis pâlir les ailes,
Et j'estimai la violence du choc suffisante
A ébranler les rochers et les montagnes.
Les aigles et les vautours carnassiers
Accoururent soudain, et ne laissèrent
En Espagne à personne le loisir de louer Dieu.
Oh! qu'Allah ne souffre point que tu nous sois enlevé!
Car sur toi reposent le bonheur, le salut et l'appui
De ses peuples et de sa loi! que Dieu te fasse prospérer!
Que Dieu te garde! car il garde celui qui l'invoque
Et qui met en lui son bonheur et son espoir.

A Rotha-el-Yehoud, forteresse de l'Espagne orientale, mourut en cette année 524 (1130), dans la lune de schaban,

l'émir de Zaragoce Abou Merwan Abd el Melek, surnommé Amad el Dawlah. Ce prince vivait dans cette forteresse inaccessible, asile et retraite habituelle des émirs ses prédécesseurs. Ses pactes et ses alliances avec le roi des chrétiens, Alfonse ben Remound el Seulthan, le faisaient abhorrer de ses vassaux, qui ne pouvaient souffrir patiemment qu'il lui envoyât des présens et qu'il l'aidât dans ses expéditions contre les Almoravides. Son fils, Abou Djafar Ahmed, surnommé Saïf el Dawlah [1], succéda à son père dans son royaume et dans son impéritie; car en trois années il acheva de céder à l'ennemi les forteresses qui étaient encore restées sur les frontières orientales d'Espagne. Il était surnommé El Mostansir Billah et El Mostaïn Billah (le secouru ou le protégé de Dieu), bien mal à propos, disent les auteurs arabes; car Dieu ne voulut point l'aider et le favoriser, à cause de ses honteuses alliances avec les chrétiens : de sorte qu'en lui finirent les émirs des Bény Hoûd, si puissans en d'autres temps.

La guerre recommença en Afrique entre les Almoravides et les Almohades. Abd el Moumen, ayant réglé ce qui intéressait le bon gouvernement de Tynmal et des tribus qui lui obéissaient, adressa des lettres aux scheikhs et assembla ses troupes pour marcher à la guerre sainte contre l'émir de Marok. Il se concerta avec ses généraux sur la direction qu'il conviendrait de donner à leurs armes pour faire la plus heureuse expédition, et ils résolurent d'entrer dans les contrées d'Alziga. Abd el Moumen partit de Tynmal avec trente mille hommes, le jeudi vingt-quatrième jour de la première lune de rabieh de l'année 526 (1132); ils battirent et subjuguèrent ces peuples, soumettant et vainquant les tribus qui résistaient; c'étaient victoire sur victoire, conquête sur conquête. Ils entrèrent au pays de Tadéla, occupèrent la cité de Daraa, assujétirent les populations de Belad Taïghar; de Be-

[1] L'Épée de l'État.

lad Fezan, de Belad Gayatah et d'autres encore, et passant plus loin ils arrivèrent à la cité de Marok, devant laquelle ils assirent leur camp, dans la lune de schawal de la même année. Il en battit les murailles pendant quelques jours, et bientôt leva le siége et passa à Belad Tadéla qu'il prit de force, suivit sa route vers Daraa, et de cette cité partit pour celle de Salé. Lorsque les habitans de cette dernière apprirent qu'il marchait contre leur ville ils vinrent en paix lui rendre obéissance, et se mirent sous sa foi et sa protection; il entra dans Salé le samedi vingt-quatrième jour de djoulhedja de l'année 526 (1132). L'année suivante 527 (1133), le victorieux Abd el Moumen continua ses conquêtes et subjugua tout le pays de Tézé.

En Espagne l'émir Taschfyn continuait de faire la guerre aux chrétiens sur toutes leurs frontières; mais le rusé Alfouns ben Remound obtint par de perfides manœuvres qu'Ahmed El Mostansir ben Hoûd Saïf-Dawlah, émir de l'Espagne orientale, lui cédât la forteresse de Rotha-el-Yehoud, et d'autres forteresses importantes sur la frontière, en échange desquelles il lui donna de grandes possessions au pays de Tolède, et la moitié de cette cité. Ces conventions se firent en djoulkada de cette année 527 (1133)[1]. Saïf-Dawlah s'y détermina par la crainte que ses propres vassaux ne livrassent ses forteresses aux généraux almoravides à cause de leur horreur pour ses traités et ses alliances avec le roi Alfonse ben Remound, et, d'un autre côté, il ne comptait guères pouvoir les conserver si ce tyran se départait de son alliance ainsi qu'il l'en avait plusieurs fois menacé. D'un côté l'ennemi de Dieu, Alfonse ben Sancho[2], enflé de

[1] C'est ainsi que le marque Abd el Halim, bien qu'El Kodai dise que ces conventions eurent lieu en l'année 534; mais alors Alfonse ben Remound ne vivait déjà plus.

[2] Il y a par erreur, dans Conde, Alfonse ben Remound. Il s'agit ici d'Alfonse I, roi d'Aragon, fils de Sancho, fils de Ramire, surnommé le Batailleur, et célèbre dans l'histoire par ses querelles avec sa femme la reine Urraca de Castille,

ses avantages qui le rendaient fort puissant sur les rives du Zinga et du Seghireh, partit de Mekineza avec une bonne armée, et vint mettre le siége devant Fraga. C'était une cité très forte par sa position naturelle en un lieu entouré d'anfractuosités et située sur des roches escarpées; cette raison, jointe à la valeur des Musulmans, l'empêchait d'obtenir aucun avantage, et le siége traînait en longueur. Les Musulmans faisaient quelquefois des sorties contre le camp des chrétiens et engageaient de rudes escarmouches. Le wali Ebn Ganya, qui était à Lérida, ayant appris ce qui se passait au siége de Fraga, partit avec un corps choisi de cavalerie pour courir le pays et arrêter les provisions que l'on conduisait au camp des chrétiens. Dieu permit que, pendant que les Musulmans de Fraga se trouvaient à une vive escarmouche contre les chrétiens, dans leur propre camp, survinssent la cavalerie et les gens de guerre qu'amenait Ebn Ganya. Le roi Alfonse, voyant cette troupe de cavaliers qui venaient à toute bride charger les siens, détacha une partie de ses soldats pour aller à leur rencontre; mais il ne fut pas assez fort pour arrêter l'ardeur de la cavalerie d'Ebn Ganya. Les vaillans Almoravides enfoncèrent et défirent les chrétiens qui s'enfuirent vaincus avec un horrible carnage; bien peu échappèrent à la mort; le roi Alfonse, le cruel ennemi des Musulmans, périt l'un des premiers [1]. Les Musulmans pillèrent le camp des chrétiens, où ils trouvèrent beaucoup de richesses, et poursuivirent l'épée à la main leurs troupes vaincues. Ebn Ganya fit part de cette glorieuse victoire, heureux succès de ses armes, à l'émir Taschfyn, qui s'en réjouit beaucoup; ce fut une fameuse journée que celle de Fraga, et que les chrétiens n'oublièrent pas. Cette grande

fille d'Alfonse VI, et mère d'Alfonse VII, l'Alfonse dont il vient d'être question plus haut.

[1] Alfonse d'Aragon fut tué au siége de Fraga en 1134. — D'autres veulent qu'il soit mort du chagrin que lui causa sa défaite, quelques jours après, au monastère de Saint-Jean de la Peña.

bataille eut lieu en l'année 528 (1134). Dieu y frappa le tyran Alfonse. C'était un des satans de l'infidélité.

Cependant la fortune des armes était contraire en Afrique à l'émir Aly ben Yousouf et à ses généraux almoravides, contre Abd el Moumen, prince des Almohades ; les continuelles déroutes de ses armées, les provinces conquises et les calamités inséparables d'une guerre malheureuse, épuisèrent les trésors d'Aly, diminuèrent les recettes et les revenus par la perte d'un grand nombre de tributs, et il s'en suivit dans tout le Maghreb une grande disette et un mécontentement général. En ce triste état de choses, quelques nobles almoravides conseillèrent à Aly de déclarer pour futur successeur à l'empire son fils le prince Taschfyn, que tout le monde savait être très brave, fort entendu et déjà renommé pour ses glorieux exploits et ses hauts faits d'armes en Andalousie ; duquel tout le monde disait que si on lui eût envoyé quelques renforts de troupes d'Afrique, il aurait subjugué toute l'Espagne d'une mer à l'autre, et que, dans toutes les batailles qu'il avait livrées aux chrétiens et qui avaient été nombreuses, il n'avait été vaincu qu'une seule fois, et cela par hasard et avec de grandes pertes du côté des ennemis. L'émir y consentit et ordonna de lui écrire pour qu'il revînt en Afrique, où les besoins de la guerre exigeaient qu'il s'opposât au nouveau chef des Almohades, qui marchait triomphant et glorieux de victoire en victoire[1].

En l'année 528 (1134), Abd el Moumen célébra la fête solennelle de son avénement ; les scheiks de toutes les tribus qui lui obéissaient se réunirent à Tynmâl et le proclamèrent émir el Moumenyn ; il fit battre monnaie, sur laquelle, pour honorer la mémoire du Mahdy, il fit écrire d'un côté : « Il n'y a de Dieu que Dieu ; tout l'empire est à Dieu. Il n'y a de puissance qu'en Dieu ; » et de l'autre côté : « Allah est notre

1 Conde, c. 33.

seigneur, Mohammed, notre apôtre, El Mahdy, notre imam.» Et, pour la distinguer de celle des Almoravides, il la fit faire carrée. Bientôt il partit pour le pays de Tézé, et en l'année 529 (1135) il fit bâtir la cité de Rabat Tézé, ce qui l'occupa toute l'année.

En Espagne le prince Taschfyn continuait ses expéditions contre les chrétiens avec un grand succès. En l'année 530 il eut avec eux une sanglante bataille à Fohos Atyya; il les défit et les vainquit avec un horrible carnage, leur enleva beaucoup de captifs et de dépouilles, et recouvra plusieurs forteresses que les chrétiens avaient occupées. En cette même année 530 (1136), le wali de Grenade Mohammed ben Saïd ben Yaser, qui la tenait pour les Almoravides, y éleva une magnifique demeure, toute de marbre et semblable à un palais, avec de beaux jardins et des sources abondantes coulant dans des bassins de jaspe et d'albâtre.

En l'année 531 (1137), le prince Taschfyn courut le pays de Huebte et d'Alarcon. La cité de Cuenca ayant résisté, il la prit d'assaut et en passa les habitans au fil de l'épée sans épargner personne, parce qu'ils s'étaient révoltés contre les Almoravides qui y étaient en garnison. En ce temps lui arrivèrent d'Afrique des nouvelles du fâcheux état des affaires des Almoravides, et les lettres par lesquelles son père le faisait rappeler, dans l'espoir que sa valeur améliorerait la situation et la fortune contraire de ses armes.

En ce temps[1] Abou Taleb Abd el Djebar de Zoukar fit des vers à la louange des Almoravides et en particulier de l'illustre prince Taschfyn; ils méritent par leur beauté, dit Conde, d'être connus de la postérité.

Quand Dieu éternel et tout puissant voulut
Que sa divine loi fût exaltée,

1 Ces vers toutefois paraissent avoir été faits après la mort de l'émir Aly.

Il réunit les esprits des mortels
Afin qu'ils élussent un vaillant chef
Pour conduire les troupes de l'Islam.
Ce fut de Taschfyn, le noble rejeton,
Issu d'une souche si illustre, qu'ils firent choix :
Il apparut au monde comme une brillante aurore
Qui suit les ténèbres de la nuit,
Pur et resplendissant comme l'eau
D'une source limpide, que le zéphir du matin
Rafraîchit et clarifie, et que jamais ne trouble
Rien d'étranger à son cristal.
Tel fut Abou Yakoub, et sa venue
Fut celle de l'aigle royal; son vol rapide
Se dirigea vers Zalaca; l'épée
Y fut agitée par sa main victorieuse.
Jour heureux, champ fortuné!
Qui nous a donné ce que tu nous as donné, toi?
Rends-nous une autre fois, seigneur, un si heureux jour!
O célèbre djouma, jour fortuné!
Lorsque la sainte loi, renversée
Par l'infidèle arrogant, par tes victorieuses
Armes se releva, pour les infidèles
Ce fut le jour du jugement, et ils y restèrent
Comme de vils et misérables monceaux de terre.
Ta puissance ne te servit de rien en cette journée,
Superbe Alfonse, car là s'accomplit
Ce que sur ses tables de diamant avait
Gravé l'éternelle volonté de Dieu.
Il protégea de son ombre divine
Le peuple fidèle, et la foudre de la guerre
Consuma les infidèles, ainsi que du feu :
Il raffermit l'Islam, ainsi qu'autrefois,
Dans les heureux temps antiques,
Et partout, libres et en sûreté,

A l'aube, à midi, le soir,
Et dans les sombres ténèbres, sans crainte
Allaient partout les Musulmans.
Ensuite prit les rênes de l'état
Le fils de Yousouf, le courageux
Aly, sage, prudent et justicier;
Lequel, suivant les traces de son père,
Égala sa vertu, mais non sa fortune.
Les rênes de l'empire appartinrent ensuite
A son fils Taschfyn, courageux
Comme un lion sauvage, un lion enragé
Entouré de cruels chasseurs :
Des tyrans ambitieux à l'envi
Envahissent ses états; les rebelles
Usurpent ses domaines; de si grands maux,
L'injustice, la violence, le pillage,
De toi, puissant Allah, attendent leur remède.

Après le départ de l'émir Taschfyn ben Aly pour l'Afrique, commença à s'élever en Espagne le feu de l'insurrection contre les Almoravides; c'est dans l'Algarbe que s'allumèrent les premières étincelles; la cause et les premiers mouvemens eurent lieu de cette manière. Ahmed ben Hossein ben Kosaï, natif du camp de Xilbe, nommé aussi Aboul Kasem el Roumi, dès sa première jeunesse vendit ses biens, voyagea en diverses contrées, entendit à Almérie le célèbre El Aryf, revint dans son hameau, et y prêcha la doctrine d'Algazali, condamnée en Espagne par le gouvernement : il rassembla une troupe de compagnons et de partisans et s'intitula imam. Il passa à Séville, augmenta le nombre de ses disciples, et au commencement de l'année 539 (1144), il se réunit avec tous les siens à la faction de Mohammed ben Yahya de Schaltis, connu sous le nom de Ebn el Kâbêla, lequel s'appelait également Moustafa, et avait aussi un grand nombre de partisans

et d'admirateurs[1]. Ceux-ci communiquèrent leurs doctrines et leurs projets aux principaux jeunes gens d'Algarbe, et cet Ebn Kosaï persuada aux siens de s'emparer par ruse ou par force de Kalaat Mertoula, le plus fort château de l'Algarbe. Il se cacha dans les faubourgs environ soixante-dix hommes, qui y entrèrent pendant la nuit en dissimulant leurs intentions, et, à l'aube du jeudi, douzième de safar de ladite année, ils attaquèrent les portes de la forteresse, les enfoncèrent et y entrèrent, renversant et tuant ceux qui les gardaient. A l'aide d'Ebn Kosaï vinrent, ainsi que cela avait été concerté, les troupes de Jabora et de Schilbe, commandées par Mohammed ben Omar ben El Mondhir Aboul Walid, jeune homme de la principale noblesse de Schilbe qui, dès son enfance, avait été élevé à Séville, et qui, à cause de son instruction et de sa naissance (il était issu du Meschouar de Schilbe, sa patrie), était également si enthousiaste des nouvelles doctrines et de la secte d'Algazali, que, dans la ferveur de sa jeunesse, il s'était retiré dans la solitude d'un désert sur les bords de la mer, à Rabat Baihêna, et avait distribué son patrimoine en aumônes; il était l'un des plus chauds partisans d'Ahmed Ebn Kosaï; il avait embrassé son parti et le favorisait dans sa patrie. Ils étaient soutenus par Abou Mohammed Sid-Raï, fils du wazir de Jabora, car c'étaient tous d'anciens amis. Tous ceux-ci se réunirent publiquement avec Ebn Kosaï, un mois après qu'il se fut emparé de Kalaat Mertoula, c'est-à-dire au commencement de la seconde lune de rabieh, de l'année 539 (1144). Comme c'étaient des gens très puissans, ils entraînèrent après eux une grande quantité de gens du peuple, qu'opprimait et mécontentait l'insolence des Almoravides, et ils entreprirent avec eux la conquête d'autres forteresses; ils passèrent de

1 Condo, c. 34.
2 Ibid., l. c.

Hisn Merdjek, forteresse du pays de Schilbe, où s'étaient retranchés les Almoravides, et Ebn Kosaï, conduisant les siens avec beaucoup de valeur et d'expérience, les vainquit, en tua un grand nombre et s'empara de la forteresse, où il entra l'épée à la main; les gens peu nombreux qui la défendaient s'enfuirent à Medina Beja. Les Almoravides qui étaient dans cette cité, se voyant menacés du même sort, demandèrent au peuple même un sauf-conduit pour se rendre à Séville, et après qu'ils furent partis, entra Omar ben El Mondhir avec les troupes que lui avait confiées Sid-Ray, fils du wazir de Jabora. Il y avait dans cette cité quelques-uns de ses partisans, entre autres, son frère Ahmed et Abdallah ben Aly ben Samaïl. A eux ne tardèrent pas de se joindre le chef de l'insurrection Ebn Kosaï et Sid-Ray lui-même, le fils du wazir, auquel, à raison de son autorité et de sa politique, Ebn Kosaï donna le commandement de Beja; il donna à Omar ben El Mondhir le waliyat de Schilbe. Il y eut bientôt entre ces généraux quelques mésintelligences et certains différens; Ebn Kosaï les assigna par-devant lui, à Kalaat Mertoula [1], où ils se donnèrent satisfaction et s'accommodèrent ou dissimulèrent leurs inimitiés. Omar revint dans sa ville, réunit des troupes d'Oksonoba à celles qu'il avait à Xilbe et à un grand nombre qui lui en arriva de Mérida, et se joignit de nouveau à Ebn Kosaï, qui le fit son lieutenant dans toutes ses terres, lui fit partager sa puissance et son commandement et le nommait Aziz Billah. Le succès de ces premières entreprises les enhardit à de plus grandes choses; et ils résolurent alors de passer avec leurs troupes le Guadiana. Ils marchèrent sur Welba, l'assiégèrent et y entrèrent sans éprouver beaucoup de résistance. De là ils passèrent à Libla, y mirent le siége et la battirent avec beaucoup de machines; il vint au camp pour les renforcer de nouvelles troupes

1 L'ancienne Myrtilis, aujourd'hui Mertola.

d'Algarbe, et après de rudes assauts ils s'en rendirent maîtres par des intelligences et à la faveur de Yousouf ben Ahmed el Pedroutchy, un alcayde des rebelles et des mécontens du pays, lequel leur livra une des tours qu'il défendait pour les Almoravides.

Cet heureux succès rehaussa le courage des partisans d'Ebn Kosaï et les enhardit à faire des algarades dans la contrée de Séville, laquelle était au pouvoir de l'émir, qui la fortifiait et la défendait. L'armée se dirigea de Libla sur Séville et prit les forteresses de Hisn Alcazar et de Tolliata, qui sont les principales de cette amelya[1]. Cette armée d'Almohades andalous était déjà fort nombreuse, et dans toute l'Espagne s'était répandue la nouvelle du soulèvement d'Algarbe. Ils arrivèrent à Hisn Azahar, coururent les environs de Séville, prirent et occupèrent Atrayana. Ces événemens ayant été sus du major-général des troupes almoravides d'Espagne, Abou Zakarya Yahya ben Aly ben Ganya, qui se trouvait à Cordoue, il rassembla aussitôt ses troupes pour réprimer et arrêter les désordres d'Algarbe : à la nouvelle de la prise de Libla il se mit aussitôt en marche pour la défense de ce pays. Avant que ce wali arrivât à Séville, les rebelles qui étaient à Atrayana furent avertis de sa venue, car ils avaient partout des fauteurs de leur parti. Le wali Ebn Ganya arriva à Séville, et Omar El Mondhir et ses rebelles se retirèrent sans oser l'attendre, et repassèrent le Guadiana en fuyant. Ebn Ganya les suivit, les atteignit et leur livra une bataille dans laquelle il les enfonça et les mit en déroute, leur tua beaucoup de monde, les poursuivit et en prit un grand nombre.

Omar ben El Mondhir arriva cette nuit-là à Libla, et s'y retrancha pendant deux jours. L'alcayde Yousouf Pedroutchi se joignit à lui à Schilbe. Ebn Ganya arriva et mit le siége devant la cité, qui se défendait bien, faisant des sorties et des

[1] Mot dont nous avons donné l'explication ci-devant, t. IV, p. 311.

surprises, livrant de vives et fréquentes escarmouches; mais ceux d'Ebn Ganya étaient exposés à l'inclémence du temps (c'était au milieu de l'hiver), et avaient beaucoup à souffrir. Après trois mois de siége, arriva au camp d'Ebn Ganya la nouvelle que l'on avait assassiné le cadi à Cordoue, et que dans la grande Aljéma s'était élevé, le jeudi 5 de ramadhan de l'année 539 (1144), Abou Djafar Hamdain, qui s'était emparé de la cité, et se faisait appeler émir El Mansour Billah[1]. Cet événement le força à lever son camp de devant Libla, et il partit pour Séville; il apprit en route que le peuple s'était également soulevé à Valence, où était wali son neveu Abou Mohammed Abdallah, fils de son frère Mohammed ben Aly Ebn Ganya, lequel lui écrivait qu'il n'avait pu rien obtenir, ni par l'autorité du cadi de cette cité, Merwan ben Abdallah ben Merwan Abd el Melek, qui en avait été établi cadi par l'émir Taschfyn ben Aly, le 24 de djoulhedja de l'année 538 (1143), lequel, montant à la tribune, parla au peuple avec beaucoup d'énergie, faisant valoir les grands services et les saintes guerres dont on était redevable aux Almoravides contre les chrétiens, l'appui qu'ils avaient prêté à Djézira[2], les secours et la liberté que leur devait Valence enlevée des mains des infidèles par leurs vaillantes troupes; mais que toutes ses exhortations furent vaines, comme s'il eût prêché dans le désert; qu'il n'avait pas été possible d'apaiser le peuple ameuté, et que lui-même n'avait pu les contenir avec ses Almoravides, en sorte qu'il avait été forcé de s'échapper pendant la nuit avec sa famille, de toute la vitesse de leurs chevaux, le soir d'un mercredi de ramadhan; qu'il s'était réfugié à Xatiba, où il était arrivé le matin, et où il s'était retranché avec les siens. Ces nouvelles et celles qui arrivèrent

[1] Le victorieux par la grâce de Dieu.
[2] L'île ou la presqu'île. C'est ainsi que les Arabes désignent quelquefois l'Espagne dans leurs chroniques, et même en général, les peuples.

successivement du soulèvement de Murcie, d'Almérie et de Malaga, où le peuple força les Almoravides à se retirer avec leur wali El Mansour ben Mohammed ben El Hadj dans la Kasbah, dont il fit un siége rigoureux qui dura sept mois, ainsi que d'autres cités considérables, donnèrent beaucoup de souci au général Abou Zakarya Yahya ben Ganya, qui non-seulement perdit l'espoir de terminer alors la guerre et de pacifier l'Algarbe, mais craignit même que toute l'Espagne ne fût perdue pour les Almoravides, tant étaient graves les troubles et les mouvemens qui éclataient dans toutes les provinces. Il écrivit aussitôt à son frère Mohammed ben Aly ben Ganya de partir de Séville avec les vaisseaux et les troupes des Almoravides, de prendre aussi ceux qui étaient à Alméria, d'aller s'emparer des îles Mayorkas et de s'y fortifier, puisqu'il n'y avait plus de sûreté en Espagne; ce que son frère fit sans perte de temps. Au départ de Séville des vaisseaux et des troupes Almoravides, Abdallah ben Mâmoun, alcayde de cette frontière, s'empara du commandement de la province, et se rendit maître de la cité, où il fit périr beaucoup d'Almoravides, et un grand nombre d'habitans qui voulaient s'opposer à ses tyranniques violences. A la même occasion se souleva à Almeria Abdallah ben Mordanisch, qui se rendit maître de la place. A Cordoue le peuple ameuté déposa après quatorze jours le rebelle wali Hamdain, par suite des intrigues et des libéralités d'un nouveau parti qui s'y éleva en faveur de Saïf-el-Dawlah Ahmed Ebn Houd, celui qui était aux frontières de Tolède, appuyé par les chrétiens. Sa royale extraction, sa politique et ses grandes richesses facilitèrent cette démarche de la part de la populace de Cordoue, qui le proclama sous le nom d'El Mostansir Billah; il entra à Cordoue, où il fut accueilli par des applaudissemens; mais, après huit jours, il fut obligé de sortir de Cordoue, parce que le peuple se fatigua de lui et des violences des siens; il se retira au fort de Forontchoulios, et son wazir Samtcheh,

qui resta dans la cité, fut mis en pièces par l'inconstante multitude. Le départ d'Abou Zakarya Yahya ben Ganya, du siége de Libla, enhardit les rebelles d'Algarbe, et, instruits de leur côté des troubles de Cordoue, ils songèrent à y élever leur parti. Ebn Kosaï ordonna à Omar ben El Mondhir de se rendre à Cordoue avec ses troupes, ainsi que son secrétaire Mohammed ben Yahya el Schaltischy, surnommé El Kabêla, qui était un homme de sa confiance, présumant qu'ils parviendraient à entrer dans la cité et qu'ils y feraient valoir son parti, espérances que lui donnaient quelques-uns de ses partisans habitans du faubourg de Scharkia de cette cité, tous gens notables, tels qu'Abou el Hassan ben Moumen, et autres. Les généraux Omar ben El Mondhir et son compagnon El Schaltischy el Kabêla se mirent en marche avec les troupes de Xelbe et de Libla; mais avant d'arriver ils apprirent qu'ils avaient été prévenus par le politique Saïf-Dawla et ceux de son parti, que ceux de la cité étaient pour lui et qu'on le proclamait dans diverses villes[1].

Cependant Abdallah, le neveu d'Ebn Ganya, faisait de Xatiba de grandes algarades et des courses sur Valence dont il ravageait les champs et les délicieux jardins. Ceux de Valence, pour se mettre à l'abri de ses invasions et arrêter ses dégâts, s'adressèrent à l'illustre général Abou Abd el Melek Merwan ben Abd el Aziz, le suppliant de les secourir et de les défendre. Mais ce noble scheik s'en excusa, parce qu'il craignait l'inconstance du peuple et l'opposition des notables; et, comme le peuple poursuivait les Almoravides qui étaient demeurés dans la ville après la fuite du wali Abdallah, le neveu d'Abdelaziz se cacha et s'enfuit avec les siens à Xatiba, où beaucoup de monde le suivit, jusqu'à ce qu'il se laissa persuader par Abdallah ben Mordanisch et par Abou Mohammed Abdallah ben Ayadh, alcayde des frontières,

1 Conde, c. 34.

homme de beaucoup de crédit et d'autorité. Ceux-ci obtinrent qu'il préférât le bien commun à son avantage particulier, et qu'il acceptât le périlleux commandement que le peuple lui offrait. Vaincu par tant d'instances, il vint à Valence, où il fut proclamé le 3 de schawal de l'année 539 (1140). Il donna le soin des frontières et du plat pays à l'alcayde Abdallah ben Ayadh, qui s'occupa aussitôt d'assurer ses propres frontières et celles de son gendre Abdallah ben Mordanisch contre les Lamtounis, qui faisaient des recrues au pays d'Albacité, et se retranchaient dans leurs forteresses[1].

Hamdain, étant parvenu à gagner une seconde fois le peuple de Cordoue, y rentra douze jours après sa sortie qui avait eu lieu le 10 de djoulhedja de l'année 539. Il fut proclamé avec un mouvement et une allégresse générale de la part du peuple, et ses partisans ainsi que ses parens le proclamèrent en diverses cités de l'Andalousie. Son alchatib ou secrétaire, Atchyl ben Edris de Ronda, le fit proclamer dans sa patrie, occupa en son nom l'inaccessible forteresse de cette ville, et s'empara également d'Arcos, de Xerez et de Sidonia, où il le fit également proclamer. Abdallah el Thogray, alcayde de Cuenca, entra à Murcie dès qu'il eut appris la révolte de Hamdain à Cordoue ; il s'était mis en marche pour se réunir à son parti ; mais à son arrivée, le peuple, déjà ameuté depuis le dix-septième jour de ramadhan, voulut y proclamer pour lieutenant l'un de ses principaux scheiks, soit Mohammed ben Abderrahman ben Taher el Kaisi, qui était de la noblesse de Tadmir, soit Abou Mohammed ben el Hadj el Lourki, soit Abderrahman ben Djaffar ben Ibrahim[2]. Le peuple avait proclamé Hamdain de Cordoue, et on établit pour son lieutenant Mohammed ben El Hadj ; mais celui-ci ne voulut point accepter cette charge par modération. L'entrée de l'alcayde de Cuenca

1 Conde, c. 34.
2 Ibid., c. 35.

Abdallah ben Fetah el Thogray fit changer les choses de face, et la faction de celui-ci nomma cadi de Murcie Abou Djafar ben Abi Djafar. Le mardi 15 de schawal de l'année 539, Abou Djafar, emporté par l'ambition du commandement, excita une émeute populaire contre les Almoravides, et fut cause que l'on assassina perfidement à Orihuela ceux d'entre eux qui y étaient entrés sur la foi d'un traité; conformément aux instructions des chefs de cette faction, le peuple des hameaux et des campagnes entra à Murcie, et proclama, pour son émir, Abou Djafar ben Abi Djafar, pour cadi Abou El Abbas ben Helal, et pour alcayde de la cavalerie, El Thogray. Personne ne s'y opposa, et c'est ainsi que ce général, sous prétexte de proclamer Hamdain, se fit proclamer lui-même, s'empara de l'alcazar, et prit le surnom d'émir el Nassr Ledinallah; mais son règne, comme on le verra, ne fut pas de longue durée.

A Valence, Ebn Abdelaziz forma une armée pour marcher contre les Almoravides de Xativa qui, retranchés dans leur Kasbah, et commandés par Abdallah, le neveu de Ebn Ganya, couraient et dévastaient le pays jusque sous les murs de la ville, pillaient et brûlaient les fermes et enlevaient les femmes ; il assembla donc ses troupes, partit de Valence, et arriva le 28 de schawal devant Xativa. En même temps il envoya demander du secours au wali de Murcie Abou Djafar Mohammed ben Abdallah ben Abi Djafar, et le dernier jour de schawal il assiégea les Almoravides dans la forteresse de Xativa, où ils se défendirent avec une valeur admirable[1]. A Murcie, les partisans d'Abdallah El Thogray et d'Ebn Taher soulevèrent le peuple et proclamèrent Saïf-Dawlah à la fin de schawal de l'année 539, et il y eut combat entre les partisans d'Ebn Djafar et d'El Thogray ; ce dernier général et d'autres de son parti furent pris et emprisonnés, et l'on donna l'alcaydie de la cavalerie à Zoamoun d'Orihuela. Ebn Taher et Ebn el Hadj sortirent de

[1] Conde, c. 38.

la cité. Le fakih Abou Djafar Mohammed ben Abdallah ben Abi Djafar El Schouseni profita de cette circonstance pour se mieux emparer du royaume, et il resta maître de Tadmir la fin de l'année, et environ deux mois de l'année suivante. Il disait qu'il ne se décidait à prendre le commandement que pour conserver au peuple sa liberté; et il disposa aussitôt son parti à secourir Merwan ben Abdelaziz contre les Almoravides de Xativa. Il était à peine arrivé au siége, et ses troupes s'étaient à peine mêlées aux escarmouches qui s'engageaient chaque jour, lorsqu'il eut avis de nouveaux troubles à Murcie; le parti des Beny Taher avait soulevé le peuple, et l'on avait tiré de sa prison El Thogray. Sur le champ il partit du siége de Xativa avec sa cavalerie, arriva à Murcie par des marches forcées, entra dans la cité par surprise et s'empara de nouveau de la forteresse; mais il ne put avoir en son pouvoir le Thogray, qui s'échappa secrètement, respirant la vengeance; il apaisa le soulèvement et retourna au siége de Xativa[1].

En ce temps les partisans de Hamdain qui demeuraient à Grenade ameutèrent le peuple contre les Almoravides, sans que les pût en aucune façon contenir l'autorité ni la présence du wali de cette cité, Ebn Abi Bekr, fils d'une sœur de l'émir Aly, et appelé du nom de sa mère Ebn Tynwa; mais les événemens d'Algarbe occupaient son général Abou Zakaria Yahya ben Aly ben Ganya, ainsi qu'une bonne partie des troupes almoravides qui composaient son armée. Cela facilita au cadi de la cité, Abou Mohammed ben Simek le soulèvement du peuple contre les Almoravides de la garnison, et la tumultueuse proclamation de Hamdain de Cordoue. Les généraux almoravides, ne pouvant contenir le peuple ameuté, furent obligés de se retirer dans la Kasbah et de se retrancher dans cette forteresse. Les huit premiers jours de l'émeute il y eut de continuelles et de sanglantes mêlées entre les Almoravides

1 Conde, c. 35.

et les habitans. Ceux-ci livraient assauts sur assauts à la citadelle, et les braves Almoravides faisaient de fréquentes et sanglantes sorties contre eux. En une de ces terribles escarmouches périt le cadi Ebn Simek, et les habitans, avec les partisans de Hamdain, nommèrent pour son successeur Aboul Hassan ben Adha [1]. C'était un grand politique qui maintenait son crédit avec les deux partis; mais, en cette occasion, obéissant aux circonstances et s'abandonnant au vent de la fortune qui soufflait, il se déclara contre les Almoravides et demanda des secours contre eux aux cadis rebelles de Cordoue, Jaen et Murcie, afin qu'ils l'aidassent à chasser leurs ennemis de Grenade.

Les affaires des Almoravides n'allaient pas mieux en Afrique; l'émir Aly espérait que la fortune et la valeur de son fils Taschfyn porteraient remède au succès de la guerre que lui faisaient les Almohades, lesquels marchaient victorieux partout et s'emparaient de ses terres et états; car, pendant dix années d'une guerre implacable et opiniâtre, il n'avait obtenu contre eux aucun avantage; au contraire, ils le battaient, prenaient ses villes, et dominaient dans les provinces qu'habitent les Kabilehs de Ateza, Djebala et Djeza. Ainsi que nous l'avons dit, le prince passa d'Espagne en Afrique, emmenant avec lui la fleur de la cavalerie des Almoravides, qui fit un notable défaut pour les troubles et les révoltes qui s'y élevèrent en son absence. Il emmena en même temps quatre mille jeunes chrétiens d'Andalousie, très adroits au maniement des armes, lesquels servaient dans la cavalerie de sa garde. Dès qu'il fut arrivé à Marok, il se prépara sur-le-champ à marcher contre les Almohades, et ayant assemblé de nouvelles troupes, il alla chercher les ennemis; mais il n'eut pas, dans sa première expédition, les mêmes succès qu'il avait précédemment obtenus en Andalousie; car il fut défait à plusieurs reprises, perdit un

[1] Conde, l. c.

grand nombre des siens, et éprouva chaque jour davantage l'adversité de la fortune. L'émir Aly, son père, voyant ses espérances trompées, et ne recevant que des nouvelles de défaites et de déroutes de son armée, en eut tant de chagrin, qu'il tomba gravement malade par suite de sa profonde tristesse et de son ennui; son mal s'accrut des contrariétés continuelles qu'il éprouvait, jusqu'à ce qu'il termina ses jours dans la lune de redjeb de l'année 539 (1144), après avoir régné trente-neuf ans et sept mois. La mort l'atteignit dans son alcazar de Marok. Son fils se trouvait à Aceya; et la mort de l'émir demeura cachée pendant plus de trois mois[1].

La mort d'Aly ben Yousouf ayant été divulguée, son fils Taschfyn, prince reconnu successeur au trône des Almoravides, fut proclamé émir des Musulmans. Il fit connaître à toutes les provinces sa proclamation, exhortant les peuples à persévérer dans leur obéissance et leur fidélité; il écrivit également aux principaux généraux almoravides d'Espagne, Abou Zakarya Yahya ben Ganya, Othman ben Adha et son oncle Aly ben Aly ben Abi Bekir, qui lui envoyèrent aussitôt leurs lettres de félicitations et de reconnaissance, et dès-lors on n'entendit plus que son nom dans les prières publiques des mosquées. Désirant arrêter l'orgueil d'Abd el Moumen, émir des Almohades, il assembla de grandes forces pour marcher contre lui; car Abd el Moumen, se voyant à la tête de puissantes troupes, s'enhardit à descendre des montagnes de Tadela et des hauteurs de Gomera avec une nombreuse armée, dévastant le plat pays, enlevant des prisonniers, tuant et faisant partout de grands ravages. Cet orage destructeur se dirigea vers les montagnes qui sont entre Fêz et Tlemcen; faisant à la fois, sur leurs chevaux rapides, des courses sur toutes les kabilehs habitantes de l'un et de l'autre versant : l'émir Taschfyn atteignit ces troupes sanglantes qui, comme

1 Conde, c. 36.

des tigres affamés, désolaient tout ce qui se trouvait devant eux, et les enveloppant de la multitude de sa cavalerie, il en fit un horrible carnage. Les Almohades s'enfuirent laissant le champ couvert de cadavres, pâture agréable des oiseaux et des bêtes sauvages. Par suite de cet échec, l'émir Abd el Moumen fut forcé de se réfugier sur les hauteurs et de gravir les escarpemens de ces montagnes; et l'émir Taschfyn le poursuivit dans les Téhamas et les plaines spacieuses. D'où il résultait que les *Almohades*, quoique moins nombreux, se défendaient contre le grand nombre, par leur position et l'aspérité des montagnes, et qu'en même temps ils abondaient en provisions et en vivres qui manquaient dans les plaines presque désertes, pour l'entretien de tant de troupes. Les Berbers de ces montagnes étaient à la dévotion d'Abd el Moumen, et ne conduisaient point de provisions aux Almoravides. Il assit son camp sur les montagnes de Gomérah et passa ensuite à celles de Tlemcen, attirant en passant à son obéissance les kabilehs Zénètes qui sont dans cette contrée. L'émir Taschfyn, qui les poursuivait, arriva avec son armée à Wadi-Tehlit; l'hiver étant déjà commencé, il y assit son camp et s'y arrêta deux mois, pendant lesquels il fit si froid, qu'on fut obligé de brûler les cabanes, les toits des maisons, et jusqu'aux bâtons et aux piquets des lances et des tentes pour ne pas périr de froid. Abd el Moumen se dirigea bientôt vers les montagnes de Tlemcen, suivant toujours les hauteurs, et l'émir Taschfyn se remit aussi à le poursuivre. Abd el Moumen plaça son camp sur la cîme des montagnes qui dominent Tlemcen, d'où ses algarades venaient courir le pays. L'émir Taschfyn avait demandé des secours de soldats aux Bény Amath de Sanhadja qui confinaient à l'orient avec l'Afrique, et ils lui envoyèrent une puissante tayfa de cavalerie et d'infanterie. Quand ce corps arriva, l'émir Taschfyn alla au-devant avec tous

[1] Condo, c. 36.

ses principaux généraux. Ces troupes réunies aux siennes remplissaient ces campagnes comme des essaims étendus de sauterelles, et faisaient bien voir la puissance des rois de Marok; joyeux, admirable et étonnant aspect, si la destruction de tant de grandeur n'eût pas été si prochaine. L'émir Taschfyn accueillit les généraux avec de grands honneurs, et leur parla de la satisfaction qu'il éprouvait à la vue d'une si belle armée; il s'entretint avec eux de ses projets d'attaquer l'ennemi et de secourir et fortifier la cité de Tlemcen, qui était la plus menacée. D'un autre côté, Abd el Moumen épiait du haut des cimes des montagnes tout ce qui se passait dans les plaines; il ne s'effrayait point de ces troupes si nombreuses et n'avait aucune peur de cette multitude de bannières de différentes couleurs, ni du bruit des timbales qui faisaient frémir la terre et retentir les montagnes écartées.

L'émir Taschfyn ordonna que certaines troupes légères montassent vers la montagne où étaient les Almohades; elles montèrent du côté de Wébad, qui est près de Tlemcen, et par des sentiers couverts, s'avancèrent contre les ennemis. Les Almohades descendirent à leur rencontre, et la bataille fut très sanglante dans ces âpres rochers; mais les Almohades enfoncèrent et mirent en déroute ces troupes, qui descendirent en se précipitant de ces escarpemens, et ceux qui purent descendre dans les plaines remplirent d'effroi la multitude de l'émir Taschfyn; en sorte que sa valeur et son adresse, non plus que les efforts de ses nobles généraux, furent inutiles pour maintenir en ordre la foule qui s'enfuit, vaincue bien plutôt par sa propre frayeur que par le choc des ennemis. Les Almohades profitèrent de l'occasion de ce désordre et de cette terreur inconsidérée, tuèrent beaucoup de monde aux Almoravides, et les poursuivirent à coups de lance jusque dans la campagne[1].

[1] Conde, c. 36.

Après cette malheureuse bataille, l'émir Taschfyn écrivit à toutes ses provinces pour qu'elles vinssent le servir dans cette guerre ; il ne tarda pas d'arriver de nouvelles troupes de Sedjelmesa, de Boudjeïa, et peu après arriva aussi d'Andalousie son fils Amir Abou Ishac Ibrahim, avec un corps choisi de cavalerie d'Almoravides et de chrétiens de sa garde, au nombre de quatre mille cavaliers. L'émir fit faire la revue de toutes ses troupes, et il divisa et répartit en escadrons cette multitude infinie qui occupait une vaste étendue de terrain, où se mouvaient par masses innombrables les cavaliers, les fantassins, les charrois de guerre et un immense appareil de provisions, de tentes, de bergers et de troupeaux de bétail de toute espèce, en sorte qu'il semblait que là fût réunie toute la puissance et tout le peuple de l'Afrique. La revue se fit en dehors de Bab Karmedin ; les troupes et les escadrons pressés s'étendaient vers les hauteurs dans toutes ces campagnes, jusqu'au pied des montagnes mêmes qui sont vis-à-vis. Ebn Issa raconte que ce fut là le dernier effort des princes almoravides. Abd el Moumen leva aussitôt son camp, marchant comme vers Tlemcen, et Taschfyn le suivit également avec son innombrable armée, cherchant à lui couper le chemin et à le forcer d'en venir à une bataille ; les champions de Taschfyn le harcelaient tellement, qu'il fut obligé de descendre dans la plaine, marchant comme vers les terres des Zénètes, et poursuivi à son arrière-garde, il résolut de livrer bataille aux Almoravides [1].

Comme Abd el Moumen était inférieur en forces tant en infanterie qu'en cavalerie, il disposa, pour le combat et la défense, un seul corps de bataille de tout son monde, en forme de carré, chaque côté ayant une rangée de braves avec des lances très longues qu'ils poussaient du pied et de la main ; derrière ces rangées de lanciers, il y en avait une d'écuyers avec des épées et de grands boucliers et rondaches pour se

1 Ibid., l. c.

défendre des traits des ennemis; derrière ces lignes de gens armés il y avait deux rangées de frondeurs et d'arbalétriers; et au centre et au milieu de ce carré, il restait une grande place ou espace dans lequel il plaça toute sa cavalerie, laissant en même temps des allées vides et ouvertes par où l'on devait donner passage de chaque côté à la cavalerie pour sortir contre les ennemis, ou pour rentrer, sans préjudice ni désordre pour l'infanterie. Comme Taschfyn ne désirait rien tant que la bataille, il rangea aussitôt ses troupes, et fit attaquer les Almohades par sa grosse cavalerie. L'impétuosité et le choc des Almoravides furent terribles; mais l'obstacle des lances très longues empêcha qu'ils n'enfonçassent le robuste escadron; beaucoup de chevaux et de cavaliers y furent tués; les Almoravides retournèrent leurs chevaux pour revenir à la charge, sans que l'épais nuage produit par les frondeurs et les arbalétriers cessât; et dans ce moment les cavaliers almohades, sortant des deux côtés, leur poussaient la lance dans les reins, et se retiraient aussitôt au centre et à l'emplacement de leur escadron, où ils se fortifiaient comme en un solide Alcazar, évitant le choc de la grosse cavalerie des ennemis. Ainsi continua cette sanglante bataille pendant toute la journée; la perte des Almoravides fut si grande, qu'ils ne purent soutenir le combat. Toute la cavalerie était blessée, et les plus vaillans soldats étaient tués; en sorte que la victoire et le champ de bataille demeurèrent aux Almohades [1]. Taschfyn se réfugia à Tlemcen en toute hâte, désespérant de la fortune de ses armes; il en répara les murs et les fortifications, et lorsque le victorieux Abd el Moumen vint avec son armée contre la place, il la trouva bien garnie et bien fortifiée: il l'assiégea, ne cessa d'y donner de rudes assauts, et ne s'en éloigna point, jusqu'à ce que, fatigué de la résistance des Almoravides et de leurs surprises et sorties, où les siens rece-

[1] Conde, c. 36.

vaient beaucoup de mal, il leva son camp et partit pour Médina Wahran, laissant quelques troupes pour maintenir le siége de Tlemcen. L'émir Taschfyn avait beaucoup fortifié la cité de Wahran, et la regardait comme l'unique asile qui pût lui rester, dans le mauvais état de ses affaires, pour s'y retrancher en cas de nécessité, et passer en Espagne; et il avait écrit à son alcayde d'Almérie Abdallah ben Maymon de lui tenir toujours prêts, dans le grand port de Wahran, dix bons vaisseaux pour ce qui pourrait arriver. Abd el Moumen plaça son camp sur une haute montagne qui est près de Wahran, dans le dessein d'assiéger la forteresse. Aussitôt l'émir Taschfyn, avec des troupes d'élite, sortit de Tlemcen, enfonça le camp des Almohades qui entouraient la place, et alla au secours de son asile et de la cité de Wahran. Il arriva aux environs, et assit son camp à la vue des ennemis; ils eurent beaucoup d'escarmouches où l'on se battait avec des succès variés, quoique le plus souvent avec une plus grande perte du côté des Almoravides. L'auteur du Fem Imamia[1] dit, en se référant à Ebn Matrouk El Kini, que l'émir Taschfyn pénétra et enfonça le camp des Almohades, et parvint à entrer à Wahran; mais voyant que le siége durait longtemps, que ses sorties et ses alertes ne faisaient point changer son ennemi de dessein, il perdit l'espérance de pouvoir se soutenir dans le royaume de Marok; en sorte que, manquant de conseils et désespéré, il sortit secrètement de la cité pendant la nuit, avec le dessein de se rendre à la forteresse du grand port, où il espérait trouver un vaisseau pour passer en Espagne. Il sortit donc sur une jument de très bonne race, qui n'avait pas sa pareille parmi toutes les autres jumens de ses haras. La nuit était fort obscure, et l'émir marchait avec beaucoup de trouble, craignant de tomber entre les mains de ses ennemis; arrivé à une fondrière coupée et fort haute, il lui sembla, dans l'obscurité,

[1] Dans Conde, l. c.

que tout le terrain était uni, et il se précipita du haut en bas, ou peut-être la jument s'effaroucha et eut peur de la mer dans l'ombre de la nuit; et il périt ainsi. On le trouva le lendemain mis en pièces, ainsi que la jument, sur le bord de la mer. On le porta à Abd el Moumen, qui le fit attacher à un saule et envoya sa tête à Tynmal. Les Almoravides ne surent cela que lorsqu'ils l'apprirent de leurs ennemis; cela leur fit perdre courage, et peu de jours après[1] Abd el Moumen entra par la force des armes à Wahran, dans le mois de moharrem de l'année 540 (1145). La résistance fut grande, et il n'y fût pas entré sitôt s'il ne les eût pris par la soif, leur ayant coupé l'eau qui allait à la cité, et ainsi beaucoup moururent de soif, et ils ne purent faire grand chose pour leur défense. Il y entra le matin de la pâques d'Alfitra, suivant Yahya, et passa au fil de l'épée les Almoravides qu'il trouva dans la place, ainsi qu'un grand nombre d'habitans. Le temps du règne de Taschfyn depuis la mort de son père jusqu'au premier jour où il périt si malheureusement, fut de deux ans et deux mois. Il mourut à la fin de ramadhan de l'année 539, suivant ce même auteur, qui rapporte aussi qu'il avait déjà fait reconnaître pour son successeur son fils Abou Ishac Ibrahim, en l'année qu'il vint d'Andalousie[2].

En Andalousie, la guerre et le soulèvement contre les Almoravides continuaient avec une haine implacable. Merwan ben Abdelaziz continuait le siége de Xatiba, et Abou Abdallah, le neveu d'Ebn Ganya, se défendait bien dans la place avec ses Almoravides. Abou Djafar, le wali révolté à Murcie, vint de nouveau au siége de Xatiba, à l'aide de Merwan, et le général des Almoravides fut obligé de se retirer dans l'Alcazaba pour se défendre. Également accourut au secours de ceux de Valence l'alcayde des frontières Ebn Ayadh avec des troupes d'élite. Alors Abdallah ben Gania chercha à traiter de la

[1] Yahya dit trois jours.

[2] C'est une erreur; Yahya en ceci était mal renseigné.

reddition de Xatiba par capitulation; car il voyait qu'il n'était pas possible de conserver plus longtemps cette forteresse; les conditions ayant été convenues et réglées, ce vaillant général sortit avec tous les siens de l'Alcazaba et de la cité, et se mit en marche pour le pays d'Almérie, avec le dessein de passer à Mayorca avec son père si les choses n'allaient pas mieux. Aussitôt qu'Abdallah ben Ganya fut sorti, Merwan ben Abdelaziz entra dans la cité, la fortifia et congédia ses auxiliaires très contens, leur ayant donné de précieux bijoux, des armes et des chevaux. Ayant pourvu à la sûreté de la cité et de l'Alcazaba, il partit pour Valence, où il entra, monté sur un beau dromadaire, couvert de riches vêtemens et d'armes brillantes, et entouré des scheikhs et des plus nobles cavaliers; le jour de son entrée triomphale à Valence fut proclamé avec une allégresse générale du peuple : ce fut en safar de l'année 540 (1145). En cette occasion Lecant fut réunie à l'Amélya de Xatiba, et cette province au gouvernement de Merwan ben Abdelaziz. Dans cette même lune de safar, Abou Djafar revint à Murcie, après avoir poursuivi pendant leur retraite les Almoravides d'Abdallah ben Ganya, leur enlevant tout ce qu'il put, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pays d'Almérie où ils étaient encore puissans.

A Grenade [1] la révolte continuait, et les Almoravides se défendaient bien dans l'Alcazaba; les rebelles demandèrent des secours à ceux de Cordoue, et le cadi Aboûl Hassan ben Adha écrivit à ses parens et partisans; Hambdain envoya son neveu Aly ben Omar Mohammed Adha, surnommé Omilimal; et de Gien vint l'alcayde de cette cité Ebn Gozéi, avec des troupes ramassées au hasard et mille chevaux de l'Axarquia, qui, réunis aux troupes qu'amena Abou Djafar de Murcie, faisaient une belle armée de douze mille chevaux et d'un plus grand nombre de fantassins. Quand les Almoravides

1 Conde, c. 37.

apprirent que cet orage s'avançait contre eux, ils craignirent que si ces troupes se réunissaient aux rebelles, ils ne leur donnassent beaucoup à faire, et, ayant tenu conseil, ils sortirent à l'heure de l'aube de l'Alcazaba, et marchèrent à la rencontre des auxiliaires qui avaient leur camp dans les environs de Grenade, les attaquèrent avec une extrême valeur quand ils s'y attendaient le moins, les enfoncèrent et les mirent en déroute avec un cruel et sanglant carnage; au fort de la bataille périt Abou Djafar le rebelle de Murcie, et les siens ainsi que les autres auxiliaires s'enfuirent honteusement de divers côtés. Les Almoravides vainqueurs revinrent à la forteresse de l'Alcazaba[1].

Dès que les restes fugitifs de l'armée de Murcie furent de retour à leur cité, ils élurent et proclamèrent pour leur émir le noble scheikh Abderraman ben Taher, à la fin de la première lune de rabieh de l'année 540 (1145). Dans le même temps, le wali El Mansour, qui était assiégé avec ses Almoravides dans l'alcazaba de Malaga, traita de la rendre par capitulation, et Abou El Hakem y entra en qualité d'émir dans la seconde lune de rabieh de l'année 540 (1145), et il se retira à Murcie, où était son père Abou Mohammed ben El Hadj. Ce général Taher, par une affection particulière pour la maison d'Ebn Houd, se rendit au palais, surnomma Séif Dola Ebn Houd, et s'intitula son naïb à Murcie : il donna l'alcaydie à son frère Abou Bekr, et écrivit au roi Séif Dola de venir. Par suite de cet événement sortirent de Murcie Abou Mohammed ben El Hadj, Ebn Souar, et d'autres principaux cavaliers de son parti, et ils se rendirent à Cordoue. L'émir Hamdain les reçut très bien et les renvoya avec son cousin El Folfoli, son neveu Omilimad et un corps choisi de cavalerie, pour maintenir son parti à Murcie et en chasser le scheikh Ebn Taher. Celui-ci fut effrayé de ces nouvelles

[1] Conde, c. 37.

et de cet appareil de guerre, et afin de se défendre et de conserver la cité, il chercha à attirer à son parti l'alcayde des frontières de Valence, Abou Mohammed ben Ayadh, et le pria de venir à son secours, s'il se disait ami d'Ebn Houd. Ce général était au fond du cœur de ce parti, mais il le cachait ainsi que cela était convenable ; et ayant reçu ces dépêches il se mit en route en toute diligence. Il rencontra *Zoanun*, alcayde d'Auriola, qui était aussi de son parti, et celui-ci l'emmena dans sa cité, où il le proclama émir. Beaucoup de notables de Murcie arrivèrent à Auriola, enflammèrent son ambition, l'engagèrent à y venir, et le proclamèrent là émir de Murcie, sans que le scheikh Ebn Taher sût rien de tout cela. Loin de prévoir un tel événement il préparait sa réception et ordonnait à ses parens et à ses cavaliers de se porter au-devant de lui. Une grande multitude de peuple alla à la rencontre d'Ebn Ayadh, qui vint se loger dans l'Alcazarquibir, où on ne l'attendait point, et où rien n'était préparé pour lui. Ceci eut lieu le 10 de la première lune de djoumada 540 (1145); Ebn Taher se rendit à Dar Saghir, et aussitôt qu'il eut appris les choses concertées, il se retira dans sa maison particulière. Quelques-uns poussaient Ebn Ayadh à lui ôter la vie, l'accusant de trames et de machinations; mais Ebn Ayadh, qui connaissait sa vertu et son savoir, s'abstint de verser son sang; ainsi fut déposé Abderraman ben Taher, par son auxiliaire, le cinquantième jour de son waliat[1].

En ce temps ceux de Valence, déjà las du gouvernement de leur émir Merwân ben Abdelaziz, méditèrent sa déposition; telle est l'inconstance de la vogue populaire, que celui-là même qu'on a sollicité avec instance pour seigneur, peu après on l'abhorre et on le dédaigne, trouvant intolérables sa politique et son gouvernement. Les principaux de la cité

[1] Ibid., l. c.

et les alcaydes de Lecant, Liria, Gezira, Xucar et Murbiter, écrivirent à l'alcayde des frontières Ebn Ayadh, qui était à Murcie et en était déjà maître, de venir en toute diligence prendre les rênes de cet état qui était disloqué et sans chef qui le régît comme il convenait. Cela ne fut pas fait si secrètement que Merwan ben Abdélaziz ne vînt à l'apprendre; mais, bien qu'il voulût y porter remède et châtier ceux qui lui suscitaient ces affaires, cela ne lui fut cependant point possible, parce que le mal s'était déjà étendu et que le mécontentement était général ainsi que le désir d'un nouvel émir; et comme ses précautions se furent bientôt divulguées, le peuple s'ameuta, et il fut obligé de quitter l'alcazar et de se cacher chez ses amis, jusqu'à ce qu'il se sauva pendant la nuit en descendant par les murailles, le mardi 26, d'autres disent 25 de la première lune de djoumada. Merwân marchait déguisé avec un seul guide qui, par malheur, l'égara, et ayant perdu le chemin en arrivant aux montagnes d'Almérie, il tomba entre les mains de l'alcayde Mohammed ben Mamoun, qui le reconnut, le fit prisonnier, et le traitant comme un rebelle, le chargea de chaînes, et l'envoya à Abdallah ben Ganya, le neveu, qui se réjouit beaucoup de le tenir en sa puissance, et l'emmena pendant longtemps avec lui, enchaîné, allant de côté et d'autre, entre Valence, Almérie et Xatiba, dans toutes ses algarades; mais il ne voulut point verser son sang, et enfin il l'emmena avec lui à Mayorque[1]. On dit que Merwân ben Abdelaziz, quand il se sauva de Valence, s'enfuit à Colbira, qu'il y revint bientôt déguisé pendant la nuit, et qu'il demeura dans sa maison particulière jusqu'à ce qu'il fut découvert par quelqu'un, car on le chercha avec le plus grand soin; qu'il s'échappa une seconde fois secrètement et alla vers Murcie, où Youssouf ben Helâl suivait ses traces pour l'arrêter, mais qu'il se cacha de lui et qu'il

1 Conde, c. 37.

le perdit; qu'il demeura trois jours à Murcie, que de là il partit avec un guide qui l'égara dans le pays d'Almérie, où il tomba au pouvoir de la cavalerie de Mamoun, et que ce général, comme on l'a déjà dit, le reconnut et le livra à Ebn Ganya le neveu. La famille et les amis de Merwân vengèrent plus tard le manque de générosité de l'alcayde Mamoun, en le faisant mourir. Quand le peuple de Valence apprit la fuite de son émir Merwân, il proclama Abdallah ben Mohammed ben Saad ben Mordanis, qui était naïb de Ebn Ayadh dans cette contrée, et on le logea dans l'alcazar de Valence ; à la fin de cette première lune de djoumada arriva Ebn Ayadh, qui, en chemin, avait reçu la nouvelle de cette proclamation; il demeura dans la cité veillant au gouvernement et à la sûreté des frontières, et s'en retourna ensuite à Murcie, laissant là pour son naïb son beau-père Abou Mohammed ben Saad, oncle d'Abou Abdallah ben Saad, connu sous le nom de celui d'Albacète, pour la raison que nous dirons plus tard. Ses troupes prirent Abou Djafar Ahmed ben Djubéir, père de Abou Hosséin le savant, qui avait défendu l'alcazar contre le peuple, et il l'envoya enchaîné au château Maternis, où on l'enferma dans une tour; il se racheta bientôt pour trois mille doblas, et on lui ôta ses livres, ce qui fut son plus grand chagrin; il se retira à Xatiba, où il fut ensuite pris une seconde fois par ceux de Ebn Ganya, avec d'autres partisans de Merwân ben Abdelaziz; ils restèrent dans un obscur cachot, où ils ne distinguaient ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'on les emmena à Mayorque, comme nous dirons [1].

Après que Hamdain eut obtenu que le peuple mobile et inconstant chassât de Cordoue Séif Dola, ce prince, aidé de ceux de son parti, qui se réunissaient journellement à lui, partit pour Gien et gagna l'esprit de Ebn Gozéï, alcayde de

1 Ibid., l. c.

cette cité qui, désirant venger la déroute que lui avaient fait éprouver les Almoravides à Grenade, s'offrit à marcher avec lui contre eux. Ils arrivèrent à Grenade et entrèrent dans la cité, par Bab Morour, et le cadi de la cité Ebn Adha alla au devant de lui; il y alla à pied pour lui faire plus d'honneur, le salua et le logea, lui et son fils Amad Dawlah; celui-ci ayant demandé de l'eau, Ebn Adha lui présenta une coupe; mais comme il allait la boire, un alima, qui était là, s'écria : « Sultan, ne la bois point, car elle est empoisonnée, » et il ne la but pas; Ebn Adha, qui agissait avec de bonnes intentions, confus, et afin qu'on ne crût pas qu'il y avait de la méchanceté de sa part, but sur le champ cette coupe qui était préparée et se lava ainsi de tout soupçon; mais dans la nuit il mourut, car elle était réellement apprêtée avec du poison aigre-doux et semblait être de l'eau avec du sucre et de l'orange, que ce fût par hasard, ou qu'elle eût été méchamment préparée, afin d'en finir avec celui des Beny Houd qui la boirait. Ebn Houd, se défiant de l'inconstance du peuple, ne voulut point demeurer dans la ville, bien que tout le monde et surtout les notables montrassent beaucoup de joie; il s'établit sous une tente magnifique, dans les campagnes devant Grenade, et y demeura dix jours : il se rendit ensuite à l'Alcazaba Alhamra ou des princes, où il y eut de sanglans combats avec les Almoravides, qui se défendaient vaillamment contre Ebn Houd et ceux de la cité, en sorte que chaque jour il périssait beaucoup de monde des deux partis, jusqu'à ce que le huitième jour du combat, qui fut opiniâtre et sanglant, les Almoravides repoussèrent ceux de la cité et ceux d'Ebn Houd, et en firent un horrible carnage[1]. En cette journée fut blessé et pris Amad Dawlah, le fils de Saïf Dola Ebn Houd, qui mourut dans la nuit de ses blessures, dans l'Alcazaba, et les Almoravides l'envoyèrent à son père pour qu'il l'enterrât et le

[1] Conde, c. 37.

placèrent dans un riche cercueil couvert de pourpre avec des franges d'or et rempli de précieux aromes. Ebn Houd ne s'arrêta à Grenade qu'un mois, parce qu'il vit le peuple fatigué des maux et des ennuis de la guerre qu'ils faisaient avec si peu de fruit, et qui, ayant lieu dans leur ville même, leur en rendait plus graves et plus sensibles les violences et les horreurs; il leva donc son camp une nuit et partit pour Gien; et Abou Hassan ben Adha, frère de l'homme à la coupe, demeura gouverneur de la place. Ceux de la cité s'arrangèrent après son départ avec les Almoravides de l'Alcazaba et accordèrent leurs trêves; quelques-uns des principaux sortirent de la forteresse et se retirèrent à Almunecàb, port dépendant d'Elbira, pour être plus à portée de passer en Afrique.

Saïf Dawlah[1] se trouvait à Gien depuis son départ de Grenade, quand il lui arriva des envoyés de Murcie, pour lui rendre obéissance au nom de cette ville et le prier de s'y rendre : il monta aussitôt à cheval accompagné de beaucoup de nobles cavaliers de son parti, et il dépêcha ses lettres à son ami Ebn Ayadh pour le prévenir du jour de son arrivée; car c'est à son ancienne amitié et aux intelligences secrètes qu'il y avait entre eux aux frontières d'Algafia, qu'Ebn Houd dut d'être proclamé émir à Murcie. Il y entra le jour de djouma, 18 de *redjeb* de l'année 540 (1144); Abou Mohammed ben Ayadh alla au-devant de lui avec la cavalerie de Murcie et avec son fils Abou Bekr; le jour de son entrée fut une grande fête dans la cité, et le peuple le proclama avec de grandes démonstrations d'allégresse, car on ne s'écartait point là de la volonté d'Ebn Ayadh. Ne s'arrêtant que peu de jours à Murcie, ils en partirent ensemble et se rendirent à Valence, où Ebn Ayadh avait également préparé sa proclamation, qui eut lieu au milieu des fêtes et d'un grand concours de peuple; peu de jours après ils en repartirent et vinrent à Denia, où ils se logèrent

1 Ibid., c. 38.

dans l'Alcazar, et Ebn Houd y fut aussi proclamé. Ils revinrent aussitôt à Murcie, où l'émir Ebn Houd se logea dans l'Alcazar Quibir, et le général Ebn Ayadh dans l'Alcazar Saghir; mais tout se faisait dans le gouvernement par Ebn Ayadh, au nom de l'émir Saïf Dawlah Ebn Houd.

Peu de temps après arriva des frontières la nouvelle qu'El Thograï, alcayde de Cuenca, courait le pays de Xatiba, et que les chrétiens qui marchaient à son aide dévastaient et ravageaient les campagnes; et, à quelques jours de là, le naïb de Valence Abdallah ben Saïd envoya ses lettres, où il disait qu'El Thograï et son allié El Tadji Aladfouns, tenaient assiégée la cité de Xatiba. Sur l'heure, l'émir Ebn Houd et son wali Ebn Ayadh rassemblèrent leur cavalerie de Murcie, Lorca et Lecant, et écrivirent au naïb de Valence de partir aussi avec ses troupes, pour marcher contre eux. Quand les chrétiens apprirent ces mouvemens, ils levèrent leur camp, et considérant qu'il serait plus difficile de les vaincre réunis, ils résolurent de marcher à la rencontre de ceux de Murcie, qu'ils redoutaient davantage, et après leur avoir livré bataille, de revenir contre ceux de Valence; mais la légèreté et la promptitude de ces troupes fut telle, qu'elles les devancèrent et vinrent se joindre à celles de Murcie un jour avant que les deux armées fussent en présence. Cette rencontre eut lieu dans les plaines d'Albacite, nommées champs de Loûdjz, aux environs du Schindjila[1]. La bataille commença au point du jour et fut cruelle et sanglante. On combattait des deux côtés avec une fureur égale, non comme des hommes, mais comme des bêtes sauvages qui se déchirent. Les plus adroits et les plus vaillans guerriers, tant des Musulmans que des chrétiens, la haine implacable des deux peuples, ainsi que la valeur et la fermeté des combattans les plus aguerris, étaient aux prises sur ce champ de bataille. Au plus fort de l'action,

[1] Conde, c. 58.

tomba frappé d'un coup de lance le brave émir Saïf Dawlah Ebn Houd, qui combattait au plus chaud de la mêlée, et sa grande ame sortit en bouillonnant avec son sang par la profonde blessure qui avait ouvert sa poitrine. Aux premiers rangs périt aussi en combattant comme un lion sauvage, Abdallah ben Saïd, le naïb de Valence, neveu de Mohammed ben Saïd ben Mordanis, naïb de Murcie. Privés de ces deux illustres chefs, les Musulmans de Murcie et de Valence perdirent courage, et malgré les efforts et l'héroïque valeur du wali Ebn Ayadh, ils lâchèrent pied; la nuit protégea de ses ombres la fuite des vaincus, en faisant trève au cruel carnage. Ebn Ayadh se sauva avec les restes de ses troupes; quelques-uns disent qu'Ebn Houd, blessé dans le combat, expira pendant la nuit, ayant perdu tout son sang. Cette déroute des Musulmans arriva le jour de djouma, 20 de schaban de l'année 540 (1145); d'autres disent le samedi[1].

Après la bataille, Abdallah el Thograï, avec ses alliés, vint assiéger la cité de Murcie, où était demeuré comme naïb Mohammed ben Saïd ben Mordanis. Ce général ne voulut pas l'attendre dans la cité, et avec le peu de gens de guerre qui s'y trouvaient, il marcha contre El Thograï; ils se livrèrent bataille devant la cité et combattirent avec beaucoup de valeur; mais ceux d'Ebn Saïd furent mis en déroute par le plus grand nombre de leurs ennemis, et beaucoup périrent des mains des infidèles qui les poursuivaient. Ebn Saïd s'échappa en fuyant sur un bon cheval, et se réfugia avec une partie des siens à Lecant. Abdallah el Thograï entra ensuite à Murcie, dans les premiers jours de djoulhedja de l'année 540 (1145), cherchant à gagner les esprits des habitans par son affabilité et à y renouveler ses liaisons d'amitié et son parti; mais il ne put obtenir, malgré son désir, que les chrétiens n'entrassent point à Murcie, ce qui déplut beaucoup à tous les habitans,

[1] Ibid., l. c.

Le wali Ebn Ayadh, respirant la vengeance, parcourait ses terres et ramenait des troupes pour marcher contre ses ennemis. Du côté d'Algarbe, Ebn Kosaï continuait ses conquêtes depuis Kalaat Mertoula, et s'était rendu maître d'une grande partie de ce pays, dont tous les habitans lui obéissaient. Ayant appris les heureux succès des Almohades en Afrique, et la mort du roi Taschfyn à Wahran, il envoya des lettres et des ambassadeurs au prince des Almohades Abd el Moumen, pour lui rendre compte des troubles de l'Espagne, et comment il s'était lui-même emparé d'une grande partie de l'Andalousie, sur les Almoravides, qu'il traitait d'hérétiques et de mauvais Musulmans, tandis qu'il protestait de suivre les opinions d'El Mahdy et les doctrines d'Algazali, et il leur promettait obéissance, l'invitant à entrer en Andalousie et à s'en rendre maître; si bien qu'Abd el Moumen, satisfait de ses propositions, le nomma son wali d'Algarbe dans la seconde lune de rabieh de l'année 540[1].

En ce même temps le général des Almoravides Abou Zakarya Yahya ben Ganya, instruit du mauvais état des affaires de ses rois en Afrique, cherchait à soutenir en Andalousie l'état chancelant, tant par la force des armes que par une prudente politique; il parcourait les provinces, exhortant les peuples à l'union et à l'obéissance à leurs légitimes souverains, et là où il ne réussissait pas par la persuasion, il employait à propos la force et la rigueur. Il maintenait ainsi dans l'obéissance beaucoup de cités principales; voyant que les rebelles se multipliaient, et que ceux de l'Axarkia et de l'Algarbe étaient déjà très puissans, il forma des alliances avec les chrétiens, et afin d'affaiblir les partis les plus puissans, il sema entre leurs chefs la discorde et une fatale mésintelligence. Ayant appris que Hossein ben Kosaï avait écrit aux Almohades pour leur promettre obéissance, et que Abd el Moumen

1 Conde, c. 38.

l'avait nommé wali d'Algarbe, il profita de cette occasion pour exciter l'envie de ses partisans Mohammed ben Sid-Ray et Omar ben El Mondhir. Il leur disait qu'ils devaient renoncer à son amitié et travailler pour eux-mêmes, puisque Ebn Kosaï voulait s'élever seul et avoir la souveraineté de l'état, qu'il attentait à la liberté de tous, et qu'il appelait en Espagne les farouches Almohades, afin de reproduire les désastres que les princes et généraux andalous avaient soufferts lors de la venue des Almoravides, avec cette différence que Youssouf ben Taschfyn arrivait pour arracher les Musulmans aux chaînes que leur imposait le tyran Alfonse, tandis qu'Ebn Kosaï ne pouvait donner un si louable motif pour excuse à son funeste projet; que l'ambition démesurée du souverain commandement le portait seule à attirer en Espagne ceux qui répandaient le sang des Musulmans en Afrique; que son intention, à lui, était de les détromper; qu'il n'aspirait qu'à conserver sans tache l'honorable emploi de général et de soutien des frontières de l'Islam, à rester et à persévérer dans les voies de Dieu jusqu'à la mort; que c'était là la véritable gloire, et que c'était par ce sentier que l'on montait à la cime inaccessible de la plus durable félicité. Les deux généraux avaient une ame noble et généreuse; ils furent persuadés par les discours d'Ebn Gania, et le feu de l'émulation qui n'était point éteint dans leurs cœurs se ralluma: ils laissèrent éclater leur mécontentement contre Ebn Kosaï, improuvant hautement son gouvernement et ses alliances; ils en vinrent enfin à une rupture déclarée, et dirigèrent leurs troupes contre lui. Ce wali, pour se défendre contre ces partis, demanda des secours au tyran Ebn Errik, saheb de Colimbiria[1], qui vint aussitôt à son aide, et ils envahirent ensemble le pays de Béja et de Mérida, où les chrétiens firent les plus grands ravages.

[1] Il s'agit ici d'Alfonse Henriquez, fils du comte Henri et de Téresa, fille d'Alfonse VI et de Ximena de Muñoz, qui fut salué roi de Portugal à la bataille d'Ourique en 1139.

Mohammed Sid-Ray et Ebn El Mondhir marchèrent contre lui, lui livrèrent de sanglantes escarmouches et l'obligèrent à se retirer dans sa forteresse de Kalaat-Mertoula; cela eut lieu en schaban de l'année 540 (1145); au départ des cavaliers de Ebn Errik il leur fit des présens d'armes et de chevaux; il y avait près de lui une espèce d'esclave qui dirigeait ses actions d'après les insinuations de l'autre parti. Ses ennemis cependant le diffamaient et tout le peuple l'abhorrait; en sorte que ses troupes ne voulaient plus le défendre et favorisaient les entreprises de ses adversaires. Ceux-ci occupèrent la forteresse de Kalaat-Mertoula, excitèrent contre lui une émeute populaire, allèrent l'assiéger dans son alcazar d'El Scharedjib où il demeurait, le déposèrent, et proclamèrent Mohammed Sid-Ray, qui entra dans l'Alcazar, le prit et l'emprisonna à Médina-Beja. Cependant Abdallah ben Aly ben Samaïl combattait pour lui et soutenait son parti; il parvint bientôt à s'emparer de Béja, et le tira de prison; et Omar ben El Mondhir se réfugia à Séville.

Pendant ce temps la guerre entre les Almoravides et les Almohades ne cessait point en Afrique. Le meschouar de Marok, dès qu'il eut appris la mort funeste de l'émir Taschfyn, proclama son fils Ibrahim Abou Ishak, que son père y avait peu auparavant envoyé de Wahran, ayant, dans l'appréhension de la fortune adverse, ordonné qu'il fût reconnu pour futur successeur et associé à l'empire: environ un mois avant la mort de Taschfyn il avait été reconnu par tous les nobles de Lamtouna: mais son oncle Ishak ben Aly s'opposa à sa reconnaissance et à sa proclamation solennelle en qualité d'émir des Almoravides, lui refusa l'obéissance et se fit lui-même proclamer. Il ne manqua point de nobles Almoravides qui soutinrent ce malheureux parti dans le royaume déchiré de Marok, comme pour le pousser plus vivement à sa destruction et à sa ruine totale, tandis qu'Abd el Moumen, toujours les armes à la main, victorieux et triomphant, subjuguait les peu-

ples et les mettait sous son obéissance. C'est ainsi qu'après avoir pris Wahran, où il fit un terrible carnage, il occupa la forteresse de Mersalkibir, leva son camp et vint devant la cité de Tlemcen, l'assiégea, lui livra de rudes assauts, et la prit par la force des armes après un long siége; et comme la défense en avait été fort opiniâtre, il s'en vengea quand il l'eut prise, en faisant passer au fil de l'épée tous ceux qui se présentèrent à ses farouches soldats. Le carnage fut effroyable. Isa raconte que le nombre des morts en cette terrible journée fut de plus de quatre cent mille, que tous les habitans périrent par le tranchant de l'épée, que la cité fut saccagée, et que les soldats vainqueurs pillèrent et tuèrent sans pouvoir rassasier leur avidité insatiable et leur inhumaine cruauté. Abd el Moumen s'y arrêta sept mois, mais sans perdre de temps il envoya ses généraux assiéger Médina Fèz; ils occupèrent Mequinez par capitulation, et assirent leur camp devant la grande cité de Fèz. Un fils de l'émir Aly, nommé Yahya Abou Bekr, y était gouverneur, et avait pour amil ou intendant des affaires un général distingué d'Andalousie, appelé Abdallah ben Schayar el Djaeni, connu sous le nom d'Abou Aly de Jaen. Ce vaillant cavalier défendait bien la cité, et faisait tous les jours de vigoureuses sorties avec des troupes d'élite bien rangées en bataille, qui donnaient des alertes aux assiégeans, et engageaient de sanglantes escarmouches où les Almohades avaient beaucoup à faire. Abd el Moumen, voyant que le siége traînait en longueur, que ceux de la cité se défendaient avec beaucoup de valeur, prépara un singulier stratagème, qui lui réussit mieux que toutes les autres machines avec lesquelles il l'attaquait vainement. Il ramassa une grande quantité de bois et d'arbres coupés, dont il fit construire une forte digue, afin de barrer le fleuve qui passe au milieu de la cité[1]. La disposition naturelle du terrain favo-

[1] Conde, c. 39.

risait son projet; car le fleuve coule dans une étroite vallée ou gorge[1] : il arrêta avec cette solide muraille tout le courant, ce qui produisit un grand et prodigieux étang, à ce point que les eaux, remontant en arrière, formaient comme une mer propre à porter de gros vaisseaux. Les eaux, élevées à une grande hauteur, se répandaient dans les campagnes et cherchaient un nouveau lit. Alors Abd el Moumen fit rompre tout d'un coup cette digue, et l'inondation courut avec impétuosité et un fracas effroyable donner contre les murailles de la ville, dont elle emporta et arracha jusqu'aux fondemens, détruisant les édifices, entraînant les maisons et les ponts les plus voisins du fleuve. C'était au point du jour, et le soir même le wali de la cité, Yahya ben Aly, devait épouser une belle personne dont Abdallah El Djaeni était fort amoureux, ce qui lui donnait beaucoup de dépit et d'animosité contre le prince; il ne manqua pas néanmoins alors à son devoir. Ayant entendu le bruit et senti le tremblement de la terre, il reconnut sur-le-champ que c'était le choc du fleuve retenu qui brisait les murailles. Il accourut aussitôt avec des gens d'armes aux portes les plus voisines, et sortit avec une partie de la cavalerie pour donner sur les ennemis qui ne l'attendaient pas; il ordonna au rste des troupes de se placer sur les ruines et de garder les pans renversés des murailles. La profondeur et la violence du courant défendirent l'entrée aux ennemis, obligés en même temps de soutenir le combat que leur livra El Djaeni avec beaucoup de valeur, en sorte qu'Abd el Moumen n'obtint pas pour lors le triomphe qu'il espérait. Le fleuve emporta plus de mille Adouars, quelques mosquées et d'autres beaux édifices. Ce fut ainsi que pendant quelque temps, depuis lors, il y avait tous les jours entre eux des escarmouches où ils combattaient avec des succès variés. El Djaeni toutefois n'avait point oublié la douleur et la jalousie désespérées d'avoir perdu son amante, quand une

[1] Fodj, alfodj, gorge, chemin entre deux montagnes, par extension vallée.

nouvelle injure lui fournit l'occasion de laisser éclater sa colère mal dissimulée et son indignation. Le motif en fut que l'émir Yahya lui demanda compte de certaines sommes d'argent qu'il voulait se faire livrer sur-le-champ. Abdallah el Djaeni s'y refusa à cause des besoins urgens de la défense de la place; de paroles en paroles ils s'échauffèrent et se maltraitèrent; sur quoi Abdallah changea de parti et s'arrangea avec Abd el Moumen pour lui livrer la ville; ce qu'il fit. Il lui en ouvrit les portes l'après-midi du mercredi 14 de djoulkada de l'année 540 (1145), et le chef des Almohades, Abd el Moumen, y fut proclamé. L'émir Yahya s'enfuit avec sa famille, rempli d'épouvante, et courut sans s'arrêter jusqu'à Tanger, où il s'embarqua pour l'Andalousie. Abdallah ben Chayar el Djaeni fut très honorablement traité par le wazir d'Abd el Moumen, Abou Djafar Ahmed ben Djafar ben Atya, andalous, natif de Kamarola, hameau dépendant de Tartouscha, en orient d'Andalousie. Il était déjà wazir, n'étant âgé que de trente-six ans, et tant lui que son frère Abou Akyl ben Atya jouissaient de la faveur de l'émir des Almohades à cause de leur savoir. Abou Akyl avait vingt-trois ans, et tous deux favorisèrent beaucoup El Djaeni, qui écrivit des vers élégans à la louange d'Abou Djafar, de la fortune duquel nous parlerons plus loin [1].

Au commencement de l'année 541 (1146), au milieu de la lune de moharrem, Abd el Moumen occupa la ville d'Aghmat par capitulation, et après la conquête de Fêz, il envoya ses troupes à la conquête de Salé et de Mekineza; ce furent dix mille chevaux des Kabilehs de Roukan, Mikilita, Zeneta et Kizmaya qui assirent leur camp devant cette dernière cité. Afin d'empêcher les fréquentes sorties des assiégés, ils élevèrent un mur autour de la ville, en sorte qu'on n'en pouvait sortir d'aucun côté. Ils laissèrent seulement quelques issues que gardaient jour et nuit, avec beaucoup de soin, les Almohades,

[1] Conde, c. 39.

et c'est par là qu'ils allaient combattre contre les défenseurs de la ville, quand ceux-ci faisaient des sorties. Abd el Moumen présida à ces travaux; mais voyant que le siége traînait en longueur, il laissa tout ce qu'il fallait pour continuer l'attaque, et partit avec ses principaux officiers pour aller assiéger Salé. Mais, avant qu'il eût planté sa tente sous les murs de cette dernière, les principaux scheiks de la ville se présentèrent à lui et lui jurèrent obéissance. Salé avait une kassbah très forte bâtie par les ordres de l'émir Taschfyn ben Aly, dans un des faubourgs de la ville. Mais la terreur qui avait gagné les habitans était telle, qu'elle se rendit à Abd el Moumen, sans même essayer de se défendre.

Après avoir achevé si heureusement ces conquêtes dans le Maghreb [1], Abd el Moumen conçut le dessein de deux campagnes pour lesquelles il pourvut ses troupes d'une grande quantité d'armes, de chevaux, de vivres, de machines, et de tout ce qui est nécessaire pour la guerre. Il ordonna que son général Abou Amrân Mousa ben Saïd, avec six mille chevaux et le double d'infanterie, passât le détroit et allât en Andalousie; les troubles et les guerres civiles qui y régnaient lui offraient une occasion favorable de s'en emparer. Il avait déjà préparé à Tanjar et Cezar Algez des vaisseaux pour embarquer ses troupes, et dans la lune de djoulhedjà 540 (1145) ils furent tout prêts pour le passage, qu'ils effectuèrent heureusement à la fin de djoulkada. Ils débarquèrent sur les plages de Djezira Alhadra, et assiégèrent la ville de ce nom (Algesiras) qui se rendit bientôt. Les Almoravides qui la défendaient, n'espérant de secours d'aucun côté, traitèrent aussitôt de sa reddition. Abou Amrân étant au siége d'Algeziras, Hoseïn ben Kosaï vint à son aide avec un parti de cavaliers d'Algarbe [2]. Abou Amrân alla au-devant de lui et le traita

[1] Kartasch el Saghyr, c. 45, p. 207 de la traduction portugaise.
[2] Conde, c. 40.

avec beaucoup d'honneur. Les Almoravides, voyant qu'on ne leur promettait point de sauvegarde et que la ville ne pouvait se défendre, firent une sortie désespérée, enfoncèrent le camp des Almohades, s'ouvrirent un passage à coups de lance, et s'enfuirent vers Séville. Les Almohades entrèrent à Algeziras dans la lune de moharrem de l'année 541 (1146). Les habitans furent bien traités parce qu'ils n'avaient point fait de résistance. Les Almohades marchèrent aussitôt contre Djébal-Taric, qui se rendit aussi à l'exemple d'Algeziras; et sans s'arrêter, l'armée se dirigea sur Xérez et assit son camp devant ses murs dans le dessein d'en former le siége; mais le même jour sortit de la ville son alcayde Abou el Kamr, de l'illustre famille des Bény-Ganya, accompagné de cent nobles scheiks. Ils vinrent en paix au camp des Almohades, et y capitulèrent au nom du reste des habitans. Abou Amràn fit part de ces victoires et de ces heureux succès à son maître Abd el Moumen, à qui il vanta la bonne volonté dont étaient animées les tribus de Xerès en faveur de sa cause. Abd el Moumen fut si satisfait de cette nouvelle qu'il écrivit aux scheiks et aux cadis de Xérez pour leur en témoigner son contentement. Dans sa lettre, il leur accordait un droit de préséance dans les assemblées générales des Almohades; il les nommait *les précurseurs* ou les devanciers de Xérez, et il établissait que l'on expédierait leurs affaires et leurs demandes, tant dans le conseil des dix, que dans les conseils des cinquante et des soixante et dix, avant celles des autres villes; honneur qui leur fut conservé tant que dura la dynastie des Almohades [1].

La guerre civile continuait cependant dans l'Espagne méridionale. Ebn Ayadh, instruit de l'entrée d'Abdallah el Thograï à Murcie, et de la victoire qu'il avait remportée devant cette ville sur son naïb Mohammed ben Saïd, avide de ven-

[1] Conde, c. 40.

geance, réunit un grand nombre de troupes du pays de Valence, de Lorca et d'Alicante, et vint chercher son ennemi jusque dans Murcie. Dès que l'armée d'Ebn Ayadh fut arrivée en vue de la ville, les habitans, mécontens d'El Thograï parce qu'il avait parmi ses troupes un corps d'auxiliaires chrétiens, instruisirent Ebn Ayadh qu'ils l'aideraient eux-mêmes à prendre leur ville. Il l'attaqua avec ardeur, et aussitôt la population prit les armes contre les chrétiens et les Musulmans de l'Espagne orientale qui suivaient le parti d'El Thograï, lesquels attaqués de la sorte ne firent rien de bon, et furent des deux côtés vaincus et culbutés. Abdallah el Thograï, après avoir combattu en brave, voyant le bouleversement où elle était, ainsi que la confusion et le désordre des siens, sortit de la mêlée avec quelques-uns de ses cavaliers et de ses auxiliaires, et chercha son salut dans la fuite; mais, comme il sortait par la porte d'Afrique, on blessa son cheval d'un coup de pierre lancée de sa muraille; le cheval surpris et épouvanté tomba avec lui dans le fleuve, où l'acheva un certain Ebn Fedah, sans que ceux de sa compagnie tinssent compte de lui, ni songeassent à autre chose qu'à leur propre péril. Celui qui le tua dans le fleuve lui coupa la tête et la porta au général Ebn Ayadh. Cette entrée d'Ebn Ayadh à Murcie et la mort d'Abdallah ben Fetâh el Thograï eurent lieu le septième jour de redjeb de l'année 541 (1146). Ebn Ayadh traita fort honorablement les scheiks de Murcie qui avaient ouvertement favorisé son parti, et pardonna à ceux qui avaient suivi celui de son ennemi; mais il ne fit point de quartier aux chrétiens qui furent faits prisonniers; il les fit tous décapiter; et il fut une seconde fois proclamé émir de Murcie et de tout le Scharkya.

Tandis que la guerre civile désolait ainsi l'Espagne envahie par les généraux du chef des Almohades, celui-ci, après avoir soumis Fêz et sa province, s'était porté de nouveau devant Marok, et en avait entrepris le siége avec de

grandes forces. Marok était la capitale de l'empire des Molatsamyns. C'était une des villes les plus grandes et les plus considérables. L'émir qui y régnait alors était Ishac ben d'Aly, encore en bas âge [1]. Le siége de Marok par Abd el Moumen eut lieu l'an 551 (1146). Son armée prit ses quartiers à l'occident de la ville, sur une petite montagne. A cette occasion, il se forma en cet endroit une ville où logeaient Abd el Moumen et son armée ; on y remarquait une mosquée. La maison où logeait Abd el Moumen était fort élevée. Du haut de l'édifice le prince dominait sur Marok, et voyait à la fois les mouvemens de sa propre armée. Un grand nombre d'assauts furent donnés à la place. Le siége dura onze mois. Quelquefois la garnison faisait des sorties et attaquait les assiégeans. Les habitans eurent beaucoup à souffrir de la faim, et les vivres devinrent très rares.

La ville se trouvait extrêmement pressée ; Abd el Moumen avait fait dresser des machines et des tours contre ses remparts. Les habitans, réduits à la dernière extrémité, mangèrent leurs bêtes de somme. Plus de cent mille personnes du peuple moururent de faim. Les cadavres répandirent une odeur infecte dans la cité. Il y avait à Marok un corps de troupes franques au service des princes almoravides, qui furent d'un grand secours à l'émir. Comme le siége se prolongeait, les Franks se mirent en rapport avec Abd el Moumen, et lui demandèrent la vie sauve. Le prince y consentant, ils ouvrirent la porte de Marok appelée la porte d'Aghmat. Aussitôt les assiégeans entrèrent l'épée à la main et occupèrent la place de force. Tous ceux qui se trouvèrent sur leur passage furent mis à mort. Les assiégeans arrivèrent au palais de l'émir des Musulmans, et en firent sortir Ishac et tous les chefs almora-

[1] Kamel el Tewarik, p. 535, et Ebn Abd el Halim (Kartasch el Saghyr), c. 45. — Conde (c. 40), l'appelle par erreur Abou Ishak Ibrahim ben Taschfyn. Le successeur de Taschfyn ben Aly n'était pas son fils, mais son frère.

vides qui étaient avec lui[1]. Ishac était tout tremblant et demandait grâce pour sa vie. Il adressait des bénédictions pour Abd el Moumen et pleurait. Là-dessus, un des émirs d'Ishac, appelé Schatryn El Hadj[2], qui se trouvait à côté de lui, les mains attachées derrière le dos, lui cracha à la figure, en disant : « Pleures-tu pour ta mère ou pour ton père? Aie bon » courage, et montre-toi homme : cet homme (Abd el Mou- » men) est de ceux qui ne craignent pas Dieu, et qui n'ont » aucune religion. » Les soldats d'Abd el Moumen se jetèrent sur lui et le tuèrent à coups de bâton. C'était, du reste, un des hommes les plus renommés pour leur bravoure. Pour Ishac, il fut aussi mis à mort, malgré son jeune âge[3]. Ce meurtre eut lieu l'an 542 ou 543 (1148). Ishac fut le dernier des princes almoravides; la dynastie s'éteignit en sa personne. Cette dynastie avait régné pendant soixante-dix ans, sous quatre princes, Youssouf, Aly, Taschfyn et Ishac[4].

Ishak avait un neveu à peu près de son âge, nommé Ibrahim ben Taschfyn, qui éleva aussitôt ses prétentions à la souveraineté, se donnant lui-même et se faisant donner par quelques amis le titre d'émir des Musulmans. Abd el Moumen voulait lui faire grâce : « Son infortune est assez grande; laissons-la lui pleurer dans une prison perpétuelle, » disait-il à ses wazyrs. Mais ceux-ci lui répondirent : Prends garde d'élever un lionceau qui plus tard nous mettrait en pièces; et Ibrahim fut également mis à mort. On raconte, dit Conde, que, peu avant la catastrophe des Almoravides, un alime appelé Abou Abdallah ben Werdy disait aux gens de sa famille et à ses amis qu'il lui avait semblé entendre en dormant

[1] L'auteur employé par Conde appelle ce palais Kasr el Hidjar, le château de pierre. Là seulement, selon Ebn Issa, il y eut quelque résistance.

[2] *El Hadj* signifie en arabe *pèlerin*; c'est le titre que prennent les Musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mekke.

[3] Ceci se passait le samedi 18, ou le 12, suivant Ebn Abd el Halin, du mois de schawal.

[4] Kamel el Towarikh, p. 535 et seq.

des vers dont la teneur suit : « Mortel abusé, réveille-toi de ton pauvre et triste sommeil; que tes oreilles entendent la voix du destin inexorable : le décret éternel l'a réglé; sur la table fatale est gravé, sur une plaque d'or, en lettres de diamant, tout ce que le puissant Allah règle par son éternelle et permanente volonté. Le sceptre royal de Lamtouna se brise sur la tête d'Ibrahim, et l'infortuné paie, en son âge tendre, les fautes que commirent les superbes émirs ses ancêtres. A Dieu appartiennent l'empire et la puissance; son commandement est éternel, et l'on ne voit point vaciller le trône souverain de sa grandeur[1]. »

Abd el Moumen entra dans Marok le jour de la prise de la ville; mais il ne voulut ni s'y arrêter, ni y passer la nuit, et il se retira dans son kassar d'observation, situé sur la colline ou petite montagne appelée Djébal-Djélez. Ce fut de là qu'il régla toutes choses concernant sa nouvelle conquête. Il y demeura deux mois; il y fit apporter tout l'argent monnayé et toutes les richesses qu'on put rassembler dans Marok, dont il fit le partage entre ses Almohades, conformément aux préceptes du Koran. Il distribua les esclaves pris les armes à la main sur les terres de ses principaux scheiks,

1 Cuéntase que poco antes de esta calamidad un alime llamado Abou Abdalah ben Verdl decia à sus familiares y amigos haberle parecido oir en sueños estos versos :

Engañado mortal, mezquino y triste
Dispierta de tu sueño, tus oidos
Oigan la voz del hado inexorable :
El eterno decreto lo dispuso,
Y en la tabla fatal está grabado
En tabla de oro y letras de diamante
Cuanto Ala poderoso determina
Con voluntad eterna y permanente :
El cetro real de Lamtuna se rompe
En la cabeza de Ibrahim, y el triste
Paga en su tierna edad lo que pecaron
Los soberbios amires sus mayores.
De Dios es el imperio y la potencia,
Es eterno su mando, y no vacila
De su grandeza el Soberano trono.

et fit vendre les femmes et les enfans. Tous les Almoravides de tout sexe et de tout âge subirent le même sort. Il ne fit grace qu'à une petite fille du grand Youssouf, fille de l'émir Aly et sœur du dernier émir almoravide, et encore ne fut-ce que par égard pour son mari, Hewnan Ismar de Massoufa, qui avait suivi le parti des Almohades. On leur laissa leurs biens par ce motif. Trois jours entiers la ville demeura fermée et comme déserte. On la purifia ensuite selon la doctrine du Madhy, et on abattit ses mosquées pour en édifier de nouvelles[1].

[1] Conde, c. 40.

# CHAPITRE DEUXIÈME.

Mouvemens des Almoravides en Espagne. — Les chrétiens continuent leurs conquêtes sur les Musulmans. — Victoires des Almohades en Afrique. — Embellissemens de Marok par Abd el Moumen. — Progrès des Almohades en Andalousie. — Ils prennent Cordoue. — Ambassades des cadis, des katebs et des sahebs andalous à Abd el Moumen. — Colléges et écoles fondés par Abd el Moumen. — Proclamation de son fils Cid Mohammed pour son successeur. — Continuation de la guerre entre les deux factions en Afrique et en Espagne. — Ordre et marches de leurs armées. — Abd el Moumen fait la conquête de Bougie. — Il passe en Espagne. — Retour d'Abd el Moumen à Marok. — Il passe de nouveau en Espagne. — Sa mort.

De 1046 à 1063.

En Andalousie, le général Abou Zakaryya Yahya ben Gania, avec le secours d'El Embalatour[1] des chrétiens, recouvra la cité de Baeza et vint mettre le siége devant celle de Cordoue, sans que ceux du parti de Hamdain osassent marcher contre lui. Pendant ce temps, l'armée des Almohades *partit* de Xérez et se disposa à assiéger Séville par mer et par *terre*, avec l'aide des rebelles d'Algarbe, Hosséin ben Kosaï et Sid Ray, qui vinrent avec beaucoup de monde de leur parti. Les partisans de Hamdain, ainsi que les habitans, fatigués des Almoravidès, favorisèrent les Almohades, qui y firent leur entrée, le mercredi 12 de schaban 541 (1146). Les Almoravides de la garnison, redoutant la vengeance populaire et la fureur des Almohades vainqueurs, s'enfuirent vers Carmona. Le lendemain, la khothbah se fit pour Abd el Moumen dans toutes les mosquées de la ville. Dans le même temps se ren-

[1] El Embalatour, c'est l'empereur, *imperator*. Il s'agit ici d'Alfonse VII, roi de Castille.

dait à celui-ci Malaga, où fut établi pour alcayde El Hakem ben Hasnoun. Les chrétiens auxiliaires d'Ebn Gania prirent d'assaut la forteresse d'Andujar, celle de Baeza et quelques autres. Ebn Gania pendant ce temps pressa le siége de Cordoue, qu'il contraignit à capituler : il put empêcher seulement le premier jour que les chrétiens ses auxiliaires n'entrassent dans la ville ; mais le lendemain, qui était la fin de schaban, entrèrent les infidèles qui attachèrent leurs chevaux dans la grande aldjéma, et dont les mains profanèrent le mouschaf du khalife Othman ben Affân qui y était conservé, et avait été apporté de Syrie par les Bény Omeyah, précieux objet que Dieu voulut ne pas laisser périr entre leurs mains [1]. Les habitans souffrirent les plus grandes vexations tant que les chrétiens restèrent dans la ville, quoique ce ne fût pas longtemps; car, ayant appris que les Almohades étaient entrés à Xérez, à Sidonia et à Séville, ils tinrent conseil, tant les Musulmans du parti d'Ebn Gania et les Almoravides que les chrétiens d'El Embalatour, et ils furent d'accord qu'il leur convenait de se retirer dans leurs pays respectifs, et de rassembler des troupes, afin de s'opposer de toutes leurs forces aux Almohades. El Embalatour Aladfouns ben Remound, ainsi parlent les Arabes, voulait garder la cité de Cordoue; mais Ebn Gania obtint qu'il se contentât de la cité de Baeza, qui était plus voisine de ses frontières de Tolède, que Dieu nous les rende! et ils s'accordèrent là-dessus : les troupes d'Alfonse partirent de Cordoue, et le comte El Hanrik demeura à Baeza comme wali, pour les chrétiens. La populace de Cordoue ne voyait pas de bon œil le général Ebn Gania, à cause de ses alliances avec les chrétiens, et comme le général Mohammed ben Omar était en sa compagnie, le peuple se déclara pour lui et le voulait pour son amil, ce à quoi ne s'opposait point Ebn Gania, par

[1] Il s'agit de la copie du Koran écrite de la propre main du khalife Othman ben Affân, troisième successeur de Mahomet.

politique. Mohammed ben Omar, qui connaissait l'inconstance de la vogue populaire, et craignait d'un autre côté qu'Ebn Gania ne s'offensât d'un refus, céda aux instances de ce général et aux désirs du peuple; mais douze jours après sa proclamation, faisant part de son dessein à Ebn Gania, il disparut de la ville, laissant une déclaration écrite de sa main, par laquelle il prenait congé du conseil et de la municipalité de Cordoue, ne voulant point attendre, disait-il, que l'instable roue de la fortune le précipitât de la cime d'un commandement périlleux; et il s'en alla servir comme volontaire dans l'armée qui faisait la guerre en Algarbe aux rebelles du parti d'Abou Mohammed Samail ben Wazyr. Il y fut blessé et fait prisonnier dans une bataille; on le reconnut et le conduisit au rebelle qui, oubliant leur ancienne liaison, lui fit arracher les yeux, et le fit garder dans une prison rigoureuse, jusqu'à ce que les Almohades entrèrent à Béja et lui donnèrent la liberté; il passa à Salé où il mourut en l'année 558 (1163).

Dans la partie méridionale de l'Espagne, le général Ebn Ayadh poursuivait ceux du parti d'El Thograï, et contenait les chrétiens qui cherchaient à étendre leurs conquêtes dans le pays de Murcie et faisaient des incursions sur ses frontières. Étant parti avec un corps de cavalerie pour parcourir le pays et le défendre des algarades des ennemis, ainsi que de celles des rebelles de la famille des Bény Djomayl, qui habitaient les confins d'Uklès, comme il passait une nuit par un passage étroit que domine une grande hauteur, les ennemis lancèrent contre ses troupes de grosses pierres et des traits, et le général Ebn Ayadh fut blessé d'un coup de flèche si grièvement, qu'il ne vécut qu'un seul jour après, et il passa à la miséricorde de Dieu le jour de djouma, 22 de rabi-el-awal 542 (1147). Les officiers qui l'accompagnaient vengèrent bien sa mort; mais ils n'eurent que cette consolation. Ils emportèrent à Valence son corps enveloppé et renfermé

dans un coffre précieux; toute la ville le pleura, et il fut enterré avec beaucoup de pompe. C'était un brave général, intrépide défenseur des frontières musulmanes, extrêmement libéral et généreux : la durée de son commandement fut de deux ans, neuf mois et vingt jours.

Les Valenciens proclamèrent aussitôt pour leur wali Abou Abdallah Mohammed ben Saïd, selon les désirs d'Ebn Ayadh; il en fut de même à Murcie : quand y arriva la nouvelle de sa mort, on y reconnut pour wali son naïb Aly ben Obeïdallah Abou el Hassàn, qu'Ebn Ayadh lui-même y avait laissé avec cette charge, à son départ pour l'expédition d'Uklès. Aly ben Obeïdallah conserva ce gouvernement jusqu'à ce qu'arriva à Murcie Mohammed ben Saïd el Ghazami ben Mardanis, à la fin du mois de djoumada. Aboul Hassan ben Obeïdallah vint au-devant de lui et lui dit : « Tu sais, seigneur, que c'est pour toi que je suis entré dans cette ville, que je l'ai tenue pour toi; elle est à toi. » Et ce même jour fut solennellement proclamé Abou Abdallah Mohammed ben Saïd[1]. Son gendre Ebn Hamsek, gouverneur de Ségura, qui était son naïb à Valence, et auquel il avait grande confiance, vint le visiter et le saluer; et lorsque furent achevées les fêtes qui furent très grandes, Ebn Saïd retourna à Valence, et laissa pour wali à Murcie son gendre Ebn Hamsek, et celui-ci établit pour gouverneur de Ségura le général Ebn Souar, qui la tenait pour lui : le départ d'Ebn Saïd eut lieu dans le mois de redjeb 542 (1147).

Les chrétiens, à la faveur de leurs alliances avec les Musulmans du parti d'Ebn Gania et des mécontens de Murcie, ainsi que du parti des Beny-Houd, envahirent le pays avec de nombreuses troupes de frontière, ravagèrent les campagnes, enlevèrent les troupeaux et marchèrent sur Almérie. El Embalatour Aladfouns vint comme général ami des chré-

1 Le premier jour de la première djoumada de l'année 542.

tiens, avec une multitude infinie de cavaliers et de fantassins qui couvraient les montagnes et les plaines. L'eau des fontaines et des rivières du pays suffisait à peine à les abreuver eux et leurs chevaux, de même que les herbes et les plantes du pays à les nourrir. Les montagnes frémissaient et résonnaient sous leurs pieds. Ces troupes étaient aussi commandées par le consul Ferdeland de Galice, le comte Radmir, le comte Armengoudi et autres généraux d'El Frank et des frontières chrétiennes : le comte Remond arriva par mer avec beaucoup de vaisseaux, et l'on assiégea la ville par mer et par terre, en sorte que les aigles seuls pouvaient y entrer. Les Musulmans manquant de vivres, n'espérant de secours d'aucun côté, traitèrent de leur capitulation, et se rendirent à El Embalatour, à la condition qu'ils auraient la vie sauve, à la fin de l'année 542 (1147)[1].

En Andalousie, le général Ebn Gania, cause de ces malheurs, courait le pays, subjuguait les villes, et cherchait par des bienfaits à calmer l'irritation et le mécontentement des habitans; il laissait dans leurs emplois les alcaydes qui tenaient pour le parti de Hamdain. C'est ainsi qu'il en agit avec Abou el Kasem Atchil ben Édris de Ronda. Celui-ci avait été secrétaire de Hamdain et son almoxarif à Cordoue; il avait toujours servi son maître avec beaucoup de loyauté; mais il ne demeura pas dans le gouvernement de Ronda, sa patrie, parce qu'Abou el Ghamri, alcayde d'Arcos, qui n'avait point embrassé le parti des Almohades, comme les alcaydes de Xerez et de Sidonia[2], s'en empara aussitôt par la force des armes; les habitans de Ronda étaient mécontens du gouvernement de Atchil, et ils aidèrent l'alcayde d'Arcos à entrer dans leur ville, qu'il n'aurait pu prendre sans leur secours, Ronda étant merveilleusement fortifiée, tant par sa posi-

[1] Conde, c. 41.
[2] Cette phrase incidente peut dans l'original se rapporter également à Atchil.

tion que par son antique kassbah, qui passait pour inaccessible. Quelques-uns disent que Atchil s'enfuit de Ronda, d'autres que Abou el Ghamri le prit et le relâcha aussitôt avec ses femmes et toute sa maison, et qu'il se réfugia à Malaga dans la maison de Abou el Hakem ben Hassan; de là il passa à Marok où il s'établit, et où il demeurait dans le voisinage de Abou Abd el Melek Merwan ben Abdelaziz, qui avait été wali de Valence. Ebn Taher de Tadmir et quelques autres sahebs d'Andalousie, dépossédés de leurs petits royaumes par les vicissitudes de la fortune, vivaient là dans la faveur du wazir Abou Djafar ben Atya ben Ayadh. Tous ces Andalous se réunissaient la nuit dans la maison de ce wazyr, et y passaient le temps à réciter des contes agréables et d'élégantes poésies. Atchil fut placé ensuite à Séville en qualité de cadi, par la faveur de ce savant wazir Abou Djafar ben Atya, et il y demeura fort considéré jusqu'à ce qu'il mourut, en l'année 561 (1166).

Après qu'Abd el Moumen se fut emparé de Marok, dans le même mois, toutes les tribus des Mossamédahs lui envoyèrent des députés pour lui prêter serment d'obéissance, et il se trouva maître absolu du Maghreb, dont personne ne lui disputa la souveraincté, jusqu'à ce qu'il s'éleva contre lui, au commencement de l'an 542, à Salé, un rebelle du nom d'El Masty, qui se faisait surnommer El Hady. Son vrai nom était Mohammed ben Houd ben Abdallah; il était blanchisseur de son métier dans la ville de Salé, et son père était un courtier qui vendait des hanabis. Ayant prêché contre Abd el Moumen, auquel il avait prêté serment et qu'il avait servi à la prise de Marok, il réussit à soulever les populations contre lui. Il s'empara d'abord du pays de Témisna et de la plus grande partie du pays des Mossamédahs, et reçut le serment de toutes les tribus de ces pays; en sorte qu'il ne resta sous l'obéissance d'Abd el Moumen que la plaine nue où s'élève Marok. Abd el Moumen envoya contre lui le scheik Abou

Hafss, l'un des dix compagnons du Mahdy, à la tête d'une forte division d'Almohades. Abou Hafss partit de Marok le premier du mois de djoulkadah 541. Abd el Moumen sortit avec lui de la ville pour le conduire avec cérémonie, jusqu'à ce qu'il arriva au Tensist (rivière de Marok)[1], où il le congédia, et lui dit adieu à la manière des premiers khalifes, en prononçant une prière pour l'heureux succès de ses armes. Abou Hafss alla attaquer El Masty le rebelle dans le pays de Témisna, et lui livra divers combats, dans l'un desquels El Masty, étant entré en lutte corps à corps avec le scheik Abou Hafss, fut tué de la propre main de celui-ci, un peu plus d'un mois après son départ de Marok, en djoulhedja de la même année. Les Almohades donnèrent en cette occasion à Abou Hafss le surnom glorieux de Saïf Allah, l'Épée de Dieu, qu'avait mérité autrefois l'un des premiers compagnons du prophète, Khaled ben el Walid, le vainqueur de Damas. Abd el Moumen tourna ensuite ses armes contre les tribus de Bélèd Doukela, qui pouvaient mettre sur pied vingt mille cavaliers et plus de deux cent mille fantassins; mais ce n'étaient pas des gens bien armés, et il les vainquit facilement et les força de se retirer vers les côtes de la mer; là ils rangèrent leurs escadrons en bataille : ceux de Doukela mirent toutes leurs forces à l'avant-garde, pensant qu'Abd el Moumen les attaquerait de front avec sa cavalerie et ses archers; mais Abd el Moumen usa de stratagème, cacha sa cavalerie, les attaqua de front et les prit en flanc avec la principale force de sa cavalerie. Ceux de Doukela, à ce mouvement inattendu, voulant retourner leurs escadrons, se dérangèrent, et Abd el Moumen les enfonça et les mit en déroute. Ils défendirent quelque temps une position élevée qu'ils occupaient; mais enfin ils furent chassés aussi de là et poursuivis

[1] Le Tensist coule à environ six milles de Marok. — Passa sei miglia discosto da Marocco, dit Léon l'Africain, un grand fiume, il quale è appellato Tensist.

jusqu'à la mer, où la plupart périrent à coups de lance ou noyés. Leurs femmes furent faites captives et ils perdirent leurs chameaux et leurs troupeaux. Le nombre des enfans, des jeunes filles et des femmes qui restèrent aux mains des vainqueurs était si grand, qu'une captive se vendait pour une roubya, monnaie d'assez petite valeur [1].

Des députés de Séville arrivèrent en ce temps à Marok. Ils venaient prêter serment, au nom de leur ville, entre les mains d'Abd el Moumen. C'étaient le cadi Abou Bekr ben el Araby ben Mouschafyn, les katebs Abou Bekr ben Mourber, Abou Bekr ben el Djyd, Abou el Hassan el Zahrawy, Abou el Hassan ben Sahib Salat, célèbre historien, Abou Bekr ben Schedjyr el Bedji, el Hasry, Ebn Seoud, Ebn Zaher, et quelques autres scheiks des plus notables de Séville. C'était pendant que le scheik Abou Hafss était occupé à faire la guerre à El Masty. Ils demeurèrent tout le temps que dura cette guerre et celle contre les tribus de Doukéla (un an et demi, dit-on) près de l'émir à Marok sans pouvoir en obtenir audience, jusqu'à ce qu'ils le trouvèrent au Mosallah le jour de la fête des victimes (Id el Adhea); le cadi Ebn el Araby parla au nom de tous: l'émir se montra très satisfait de son éloquence, et lui donna la permission de venir le visiter quand il voudrait. Il conversa avec lui bien des fois, lui demandant beaucoup de choses relativement au Mahdy, s'il l'avait fréquenté pendant qu'il était étudiant à Bagdad, s'il avait quelquefois assisté avec lui aux leçons de l'imam Algazali. Le cadi lui répondit que non, mais que bien des fois il avait entendu parler l'imam Algazali lui-même du Mahdy, et annoncer que ce Berber serait l'homme dont le prophète avait annoncé la venue en Occident. Abd el Moumen lui demanda également s'il avait entendu dire que le Mahdy eût reçu de son maître Algazali

1 Yahya dit qu'une femme se vendait pour un dirhem et un enfant pour un demi-dirhem.

le livre de proverbes d'Aldjifr; et il lui fit diverses autres questions de littérature et de sciences. Ayant reçu une réponse favorable à leur ambassade, et beaucoup de priviléges pour la cité de Séville, que leur accorda alors Abd el Moumen, les ambassadeurs prirent congé pour revenir en Andalousie; mais le cadi Ebn el Arabi tomba malade, et son état empira au point qu'il en mourut. On l'enterra fort honorablement dans l'Aldjebannat ou Makbora de Fêz; le retour des ambassadeurs eut lieu dans la seconde djoumada de l'année 543 (1148). L'émir Abd el Moumen, avec les trésors de l'émir Aly fils de Youssouf, et avec les richesses de Lamtouna, qui étaient inestimables (il n'y a pas de langue qui ne demeurât courte pour les rapporter et les compter), songea à réparer la ville et à y élever des mosquées et des colléges. Dans l'hôtel du palais qu'on appelait Dar el Hidjar (la maison de pierre), il fut construit une mosquée plus grande et plus magnifique que l'ancienne qu'il y avait dans la partie basse de la ville, fondée par l'émir Aly. Ayant achevé la mosquée, il y fit faire des passages ou galeries d'une construction et d'un art extraordinaires, tous secrets, par où il y entrait et en sortait sans être aperçu, au moyen de voûtes spacieuses qui communiquaient avec son palais; on lui présenta également un minbar ou chaire d'un travail admirable; toutes les pièces en étaient faites de bois aromatique de Sandal rouge et jaune; les bandes, viroles et chevilles, ainsi que les clous et les vis en étaient d'or et d'argent d'un travail merveilleux. Il se fit aussi construire une maksoura mobile que l'on transportait d'un endroit à un autre au moyen de roues, assez grande pour contenir mille hommes. Elle avait six côtés ou bras qui se relevaient sur des gonds; et ceux-ci, ainsi que les roues, étaient disposés de manière qu'ils ne faisaient aucun bruit en se mouvant. Ils se levaient et se baissaient à volonté. Ces machines étaient placées dans les chapelles par lesquelles l'émir entrait dans la mosquée: les deux pièces avaient de

tels rouages géométriquement faits, que chaque machine se mouvait également dès qu'on levait les rideaux de l'une des deux portes ou entrées par lesquelles l'émir avait coutume de venir à la prière du vendredi. Dès qu'on levait le rideau, commençaient à sortir la maksoura d'un côté et le minbar de l'autre, au moyen de leurs rouages et de leurs roulettes, avec beaucoup de lenteur et de majesté ; leurs bras ou côtés s'élevaient sans inégalité ni différence dans le mouvement ; elles se plaçaient peu à peu et sans aucun bruit dans les endroits convenables de la chapelle principale, et le minbar était d'un tel mécanisme que dès que le kateb ou prédicateur montait les marches, la porte s'ouvrait, et quand il était entré se fermait d'elle-même, sans qu'on vît ni entendît le mouvement admirable de ces machines ; et l'émir avec ses gardes ou sa famille sortait dans la maksoura, avec la même facilité : elles se retiraient de la même manière. L'habile constructeur de ces machines se nommait El Haas Yahysch el Malaghy (de Malaga). Ce n'était pas seulement un mécanicien de premier ordre, mais encore un très habile architecte ; et ce fut lui qui bâtit la forteresse de Gebaltarik par ordre d'Abd el Moumen. Le kateb Abou Bekr ben Mourber de Fehra célébra en vers élégans, dans une longue kasida, le merveilleux artifice de ces machines :

« Tu seras heureux dans la maison du prince généreux qui embrasse tant de peuples et de nations, et les défend comme un mur formidable. Tu seras bien partagé avec celui qui élève les artistes ingénieux et les savans, et récompense leurs inventions et leur talent. Tu verras là, ô merveilleux secret, des machines douées d'intelligence et de mouvement. Tu verras une porte de construction légère, qui reconnait la puissance de son maître. Et dès qu'elle le sent s'approcher, civile, s'ouvre humblement pour lui donner entrée, de même qu'à ses nobles et à ses wazirs ; une machine qui s'avance pour le visiter, et vient, attentive, le recevoir : s'il approche, elle

s'avance; s'il s'en va, elle aussi se retire à l'instant avec lenteur et majesté comme son maître. Sa forme est variée, ses mouvemens nobles, réguliers et calmes comme ceux de la lune dans les voûtes azurées du ciel. »

Hors de la ville, Abd el Moumen fit planter un délicieux verger qui avait trois milles en carré; il y avait de beaux arbres à fruits doux et aigres et de toutes les espèces connues, ne laissant rien à désirer. Pour l'arrosement de ces jardins il fit venir d'Aghmat de l'eau, dont il fit de belles fontaines. Issa raconte que, comme il était, lui, à Marok en l'année 543 (1148), on afferma le produit des olives de ce verger pour trente mille doblas al Mouminis, et que l'on disait que ce fermage était à fort bon marché.

En cette année 543, Roger, roi de Sicile, s'empara de Mahadya, de Sifakis, de Bone et de quelques autres villes de l'Ifrikya, tandis qu'Abd el Moumen entrait dans Sedjelmessa par capitulation; il revint ensuite à Marok, où il demeura quelques jours jusqu'à ce qu'il en partit pour aller faire la guerre aux Bargawates. Abd el Moumen éprouva d'abord quelques échecs dans cette guerre, mais son tour vint ensuite, et il fit jouer l'épée sur eux d'une manière si terrible, dit Ebn Abd el Halim, qu'il ne resta de toutes leurs tribus que les enfans audessous de quatorze ans (non encore arrivés à la puberté). Les habitans de Ceuta se soulevèrent sur ces entrefaites contre les Almohades, bien qu'ils leur eussent peu auparavant prêté serment et remis le château de la ville; et, à la voix du cadi Ebn Ayadh ben Mousa, le peuple ameuté se précipita à l'improviste sur la garnison, massacra tous ceux qui n'eurent pas le bonheur d'échapper à sa fureur, et brûla vifs les plus distingués. Le cadi Ayadh s'embarqua et alla prêter serment en Espagne entre les mains du général Ebn Gania, qui lui donna des troupes commandées par El Sakarawy, lequel était un très brave capitaine; avec ce secours Ebn Ayadh retourna à Ceuta; et dès que les habitans proclamèrent le wali Ebn Ga-

nia, les Bargawates se joignirent à lui, et ils marchèrent contre Abd el Moumen. Ils se rencontrèrent et se livrèrent une sanglante bataille, où Abd el Moumen les enfonça et les défit, en tua la plus grande partie et en fit prisonniers un grand nombre. El Sakarawy s'enfuit et envoya sa soumission à Abd el Moumen, lui demandant quartier et le priant de le recevoir en son obéissance. Abd el Moumen lui pardonna, et il s'en vint à sa merci, lui prêta serment et le reconnut pour seigneur. Lorsque ceux de Ceuta apprirent cela, ils se crurent perdus, et envoyèrent des messagers pour se jeter humblement à ses pieds et lui demander pardon. L'émir les écouta avec beaucoup de satisfaction, et leur pardonna à eux et au cadi Ayadh, qu'il envoya à Marok pour se mieux assurer de lui. Il fit aussi abattre les murs de Ceuta pour prévenir les révoltes ultérieures. En cette même année fut conquise la ville de Meknêsah, après un siége de sept ans; elle fut prise d'assaut le mercredi 3 de djoumada-el-awal 543. Elle fut ruinée; on en tua presque tous les habitans; et l'on prit indistinctement à tous la cinquième partie de leurs biens.

En cette même année les Almohades mirent le siége devant Cordoue, et ne tardèrent pas à l'obtenir par capitulation de son wali Yahya ben Aïscha, qui y commandait pour Ebn Gania. Le général des Almohades en prit aussitôt possession, et l'on y fit la khothba pour l'émir El Moumenyn Abd el Moumen, dans la grande mosquée, que l'on purifia, suivant l'usage introduit par le Mahdy. Parmi les richesses que le général d'Abd el Moumen recueillit et envoya à son maître, aucune ne lui fit plus de plaisir que le précieux Mouschaf ou Koran écrit tout entier de la main d'Othmanb en Affan, troisième successeur de Mahomet. Ce livre avait longtemps appartenu aux khalifes ommiades d'Orient, et avait été apporté en Espagne, comme nous l'avons vu, par Abd el Rahman I$^{er}$, qui en avait fait don à la grande mosquée de Cordoue. Abd el Moumen et ses successeurs le conservèrent précieusement

dans leur trésor ; ils le firent couvrir de lames d'or enrichies de diamans ; et quand ils allaient à la guerre, un chameau superbement enharnaché portait devant eux le saint livre renfermé dans une cassette revêtue de drap d'or. Ebn Gania, désespérant de pouvoir arrêter les progrès des Almohades avec les seules forces dont il pouvait disposer, implora le secours de son ami El Embalatour, roi de Tolède, et El Adfouns lui envoya quelque cavalerie commandée par le comte El Marrik. Avec ce renfort et ses Almoravides, il alla chercher les Almohades, et comme le général Yahya ben Aïscha décourageait les Almoravides, exagérant la valeur et l'adresse des cavaliers Almohades, Ebn Gania ne put le supporter davantage, et tirant son sabre il lui abattit la tête d'un coup, en disant : « C'est là ce que j'aurais dû te faire, plutôt que de te confier la défense de Cordoue. » A Jaen il eut avec les Almohades diverses escarmouches où l'on combattit avec des succès variés, jusqu'à ce que les Almohades, s'étant emparés de Carmona, réunirent toutes leurs forces et osèrent entrer dans la véga de Grenade qu'ils dévastèrent. Le général Ebn Gania voulut risquer contre eux une bataille rangée qui fut très sanglante, et dans laquelle lui-même fut blessé d'un grand nombre de coups de lance qui percèrent ses armes, et il mourut de ses blessures le vendredi 21 de schaban de l'année 543 (1148)[1]; on l'enterra à Cazbe Baz dans la Makbora de Badis ben Habous, saheb de Grenade. Les partisans de la dynastie de Youssouf pleurèrent en lui le dernier des Almoravides. Ce fut lui qui livra aux chrétiens la terrible bataille de Fraga et qui tua le plus vaillant de leurs rois, le satan de l'infidélité, El Adfouns, roi des deux royaumes[2]. Ebn Gania avait toutefois obscurci sa renommée aux yeux des vrais croyans par ses alliances avec les chrétiens dans la guerre civile (d'Alfitna) dont il s'agit.

1 El Abar dit le 10 de schaban, un jeudi.
2 De Castille et d'Aragon, au moins suivant ses prétentions.

En cette même année Abd el Moumen se rendit maître de la ville de Jaen, et on y fit la khothba en son nom. Au commencement de l'année 544 les Almohades se rendirent maîtres en Afrique de la ville de Melyana; et dans le même temps il s'éleva un rebelle dans le Témisna, nommé Ebn Tamarkid, auquel les Bargawates et un grand nombre de tribus africaines prêtèrent serment. Il fit quelque temps la guerre aux Almohades jusqu'à ce qu'ils eurent l'avantage sur lui et le tuèrent. Sa tête fut portée à Marok, et grand nombre d'Africains furent tués avec lui. En l'an 545 l'émir el mouménin Abd el Moumen, étant à Salé, fit conduire de l'eau douce de la fontaine de Ghaboula par Rebat-el-Fatah. Il y reçut une ambassade des députés des villes d'Andalousie, ambassade qui se composait d'environ cinq cents cavaliers, parmi lesquels étaient des fakihs, des cadis, des khatebs, des scheiks et des alcaydes; ils furent reçus par le wazir Abou Hafss, par le wazir et fakih secrétaire-d'état Abou Djafar, fils d'Atya, et par les scheiks des Almohades, qui allèrent au-devant d'eux jusqu'à deux milles de la ville. Ils les logèrent splendidement et les régalèrent de banquets somptueux; après quoi ils furent admis en la présence de l'émir des fidèles le premier jour du mois de moharrem 546 (1151). Le fakih Abou Djafar, fils d'Atya, fit signe aux députés de Cordoue de s'avancer les premiers, et leur cadi Abou el Kasem ben El Hâd fit connaître l'état de Cordoue. Abou Djafar ben Atia parla des affaires d'Espagne pour appuyer ce que disaient les ambassadeurs; car ce secrétaire venait d'arriver d'Andalousie, où il avait été envoyé par Abd el Moumen pour régler le gouvernement de Cordoue, nouvellement conquise, et pour y mettre en possession de son emploi le cadi de la grande mosquée, Abou el Kasem ben El Hâd; et par ce motif il décrivit au roi l'état de Cordoue. « La capitale de l'Espagne, lui dit-il, où est le centre des Musulmans, est assiégée et assaillie par le tyran Aladfons (que Dieu détruise!); ses champs sont dévastés par d'affreux ravages,

ses hameaux détruits et brûlés dans les continuelles algarades. Si tu consens, seigneur, à ce que Cordoue soit perdue, les Musulmans qui la défendent avec tant de fermeté perdront courage; ils espèrent tous que tu iras la défendre et chasser de ses alentours les ennemis de l'Islam. Tous lèvent les yeux sur toi comme vers une montagne élevée d'où ils attendent sûreté et appui certain; ne trompe pas de si belles et de si justes espérances. » Abou Bekr el Djyd en dit autant dans une courte et élégante supplique qu'Abd el Moumen écouta avec plaisir et attention; et il leur répondit de bonnes paroles, leur promit sa protection, et leur ordonna de s'en retourner aussitôt travailler sans retard à la défense de leur patrie.

Au commencement de l'année 546 l'émir el moumenyn Abd el Moumen ben Aly, qui commençait à se faire appeler Abou Mohammed, se mit en campagne pour l'Ifrikya, dans le dessein de conquérir Boudgie. Il laissa pour vice-roi à Marok Abou Hafss, fils d'Yahya, et marcha vers Salé. Il s'y arrêta deux mois, puis il en partit pour se rendre à Ceuta pour faire croire que son dessein était de passer de là en Espagne; mais quand il y fut arrivé il congédia les ambassadeurs de Séville et de Cordoue, et prit son chemin vers l'est. Arrivé à Kassr-*Abd-el*-Kérym, il fit la revue de ses troupes, leur distribua des sommes considérables, et leur ordonna de s'approvisionner de toutes choses; puis il prit un autre chemin, laissant la ville de Fèz à sa droite; il continua sa marche jusqu'à ce qu'il entra dans la vallée de la Molouya, d'où il se porta sur Tlemcen; là il s'arrêta et fit publier un ordre du jour ainsi conçu : — « O mes troupes! quiconque de vous parlera ou dira une seule parole qui indique ou dévoile où nous allons, perdra la tête. » De cette manière il chemina avec son armée vers Boudjeya en grande diligence et avec le plus grand secret. Chemin faisant, il prit Alger sans opposition, donna quartier à ses habitans, et le gouverneur qui y commandait en sortit et se retira à Boudgie, où il porta à Ebn Hammad, saheb de

Boudgie, la nouvelle de la venue d'Abd el Moumen, qui le surprit et le remplit de trouble et d'effroi. L'émir almouménin Abd el Moumen arriva devant la place, dont les portes lui furent ouvertes par Abou Abdallah ben Maymoun, surnommé Ebn Hamdoun. Abd el Moumen y entra, et Ebn Hammad s'enfuit à Cosantina (Constantine) en djoulkada 547. Abd el Moumen envoya une partie de ses troupes à sa poursuite avec ordre de l'assiéger, et de ne souffrir ni permettre qu'il s'y approvisionnât ni qu'il y réunît des troupes pour se défendre; et il fut ainsi réduit à une telle extrémité, qu'il fut contraint de livrer Constantine et de se rendre lui-même à discrétion. Abd el Moumen retourna aussitôt à Marok, emmenant avec lui prisonnier le saheb détrôné Azyz Billah ben Hammad de Sanhadja, auquel il fit donner en arrivant une maison magnifique et de riches domaines qui lui permissent de vivre selon son rang. On dit néanmoins que la raison d'Ebn Hammad s'altéra dans cette demi captivité, et quoiqu'il y eût gagné les bonnes graces de l'émir. Son divertissement favori était digne d'un Sanhadjite; c'était la chasse aux bêtes féroces; et il se fit toujours une espèce de devoir d'offrir à Abd el Moumen une partie des lions, des tigres et des panthères qu'il prenait dans des réseaux de fer avec une singulière dextérité.

Après avoir réglé les affaires de l'Ifrikya et y avoir mis pour wali le scheykh Abou Mohammed ben Abou Hafss, Abd el Moumen retourna à Marok qu'il fit enrichir de mosquées et de colléges, et où il établit une école pour l'enseignement des sciences et pour que les jeunes gens devinssent habiles dans les armes et l'équitation, afin qu'il en sortît non seulement des cadis lettrés et des gouverneurs de provinces et de villes distingués, mais aussi de bons généraux et de braves guerriers. Il appela à être élevés dans ces colléges les jeunes garçons des plus nobles familles de Mossamédah et des autres tribus de son obéissance, au nombre de trois mille enfans du même âge, au point qu'il semblait qu'ils fussent tous nés le

même jour ; on nommait ces enfans hafits, et d'un autre nom talbés, parce qu'ils étudiaient et apprenaient par cœur le mouetta, qui était comme la Sunna du Mahdy, et un autre livre qu'ils appelaient le kazéma yoûtlabou [1]. Lorsque l'émir allait à la prière, il faisait venir en sa présence les hafits, et leur faisait dire ce qu'ils avaient appris, les animant ainsi à l'étude pour qu'ils devinssent doctes et donnassent de promptes solutions et de prudens conseils. Un jour de la semaine il les faisait exercer au maniement des armes et des chevaux, courir et jouer devant lui à la lance et à d'autres exercices et jeux chevaleresques. Un autre jour de la semaine on leur enseignait à tirer avec adresse de l'arc ou de l'arbalète, et à lancer des dards et des épieux. Un autre jour on les acoutumait à nager ; pour cela il fit construire dans ses jardins un grand étang, semblable à une mer, qui avait trois cents pas en carré ; il les faisait monter sur des vaisseaux, combattre et s'aborder les uns les autres, et dans ce but il avait fait faire des vaisseaux de diverses formes, et différentes fustes et corvettes, dont quelques-unes de son invention, d'une construction extraordinaire et inconnue. Ils passaient toute la semaine dans ces occupations, avec des jours fixes pour chaque chose. Il stimulait ces jeunes gens par des prix destinés aux vainqueurs, des présens, des louanges à la valeur et à la vertu, et par des avertissemens caressans ; il les excitait ainsi et les enflammait du désir de se distinguer et de mériter son estime. Toutes les dépenses nécessaires pour cela étaient au compte de son trésorier particulier, et il leur fournissait également des armes et des chevaux. Parmi ces hafits, il se trouvait treize fils de l'émir, qui n'étaient pas les moins distingués de leurs compagnons. Abd el Moumen déclara que son dessein était de confier à ces jeunes gens tous les gouvernemens qu'avaient leurs

[1] Conde, c. 45.

pères, laissant les vieillards pour conseillers aux jeunes gens, afin de les aider de leurs avis et de leur expérience acquise. Les scheiks et les nobles prièrent l'émir de donner à ses fils les principaux gouvernemens. Il ne le voulut point ; mais les scheiks continuèrent leurs instances, et plus tard il y consentit. Dans cette année 546 (1151) vint en Espagne Abou Hafss, par ordre d'Abd el Moumen, avec une nombreuse armée de Musulmans almohades, et avec ce scheik vint Cid Abou Saïd, fils de l'émir el Moumenyn, avec un projet de ghazwat contre les chrétiens.

La principale commission qu'ils avaient était d'arracher Almérie d'entre leurs mains ; ils amenèrent pour cela une grande quantité de vaisseaux et de corvettes, afin de l'assiéger par mer et par terre : ils s'y rendirent aussitôt, l'assiégèrent avec beaucoup d'ardeur et la réduisirent à une grande extrémité, ne négligeant aucun moyen pour s'en rendre maîtres. Cid Abou Saïd fit élever autour de ses murs une enceinte qui ne laissait d'entrée et de sortie qu'aux aigles. Les chrétiens avaient demandé du secours au roi Aladfouns qui, sans tarder, envoya ses généraux pour les secourir, et avec eux arriva Ebn Mordanisch avec une grosse armée de cavaliers et de piétons ; mais ils ne purent forcer les Almohades à lever le camp ni à se désister du siége, et ils ne purent eux-mêmes s'approcher de la ville ni du mur élevé par Abou Saïd. Alors les chrétiens élevèrent une autre enceinte très haute et très forte, qui entourait celle de Cid Abou Saïd, et chaque jour il s'engageait, pour défendre et pour empêcher les travaux, des escarmouches, dans lesquelles il se faisait de merveilleuses prouesses entre les braves des deux armées, jusqu'à ce que, désespérant de vaincre Cid Abou Saïd, Ebn Mordanisch et les chrétiens levèrent le camp, et leurs armées se séparèrent pour ne plus se rejoindre. De là ils allèrent assiéger les villes d'Ubeda et de Baeza, que les Almohades avaient occupées en en chassant les chrétiens qui les gardaient et qui les avaient

saccagées du temps d'Ebn Gania, dans l'expédition que fit le roi Alfonse pour le secourir, et dans laquelle il dévasta et ravagea l'Andalousie pendant trois mois, jusqu'à ce que, lassés et fatigués par les alertes et les escarmouches continuelles que leur donnaient les Musulmans, ils se retirèrent vaincus sur leurs frontières. Cid Abou Saïd continua le siége d'Almérie qui fut fort long, à cause de la force de la place, ainsi que nous le verrons. En Afrique Abd el Moumen envoya apaiser quelques mouvemens de rébellion au pays de Boudgie et à Medina Kintala, et après que les choses furent arrangées et terminées, il y mit pour cadi un talbé des Almohades, chargé de gouverner ces contrées en son nom. En l'année 548, Abd el Moumen envoya à la recherche d'Ischaltyn, de la famille du Mahdy (koraïb el Mahdy), qui affichait des prétentions à un nouvel imamat. On l'arrêta et on l'amena enchaîné de Ceuta à Marok; et il le fit mettre en croix à la porte de Marok. Après quoi, Abd el Moumen se rendit à Tymmal pour y visiter le tombeau du Mahdy. Il y distribua de grandes aumônes aux habitans, et il y fit rebâtir et agrandir la mosquée cathédrale. De là il passa à Salé ou il demeura le reste de l'année 548. Au commencement de l'an 549, Abd el Moumen donna la survivance de l'empire à son fils Mohammed, et il ordonna qu'après sa mort la khothba fût faite au nom de celui-ci. En cette même année il donna à ses fils les gouvernemens des villes principales du Maghreb : il donna à Cid Abou Hafss le gouvernement de Tlemcen et de ses dépendances; il le fit accompagner par Abou Mohammed Abd el Hâd Wyldayn, et il lui donna pour secrétaire le fakih Abou el Hassan Abd el Melek ben Ayadh, lequel fut ensuite le secrétaire des deux kalifes ses successeurs. Il donna à Cid Abou Saïd le gouvernement des villes de Ceuta et de Tanger, et il le fit accompagner par Abou Mohammed Abdallah ben Souleiman et par Abou Othman Saïd fils de Maymoun el Sanhadjy. Il leur donna pour secrétaires le fakih Abou el Hakem

Hermous, Abou Bekr ben Tofayl et Abou Bekr ben Hábys el Bedjy. Il donna à Cid Abou Mohammed Abdallah le gouvernement de Boudgie et de ses dépendances, et il le fit accompagner par Abou Saïd ben el Hassan. Il donna à son fils Cid Abou Yakoub Youssouf celui de Séville, de Schilbe et de leurs dépendances; et au scheikh Abou Zayd ben Yakhbat celui de Cordoue et de ses dépendances.

A peine Abd el Moumen venait-il d'achever cette répartition du gouvernement des villes de son empire entre ses fils, et de déclarer, par testament, son fils Mohammed pour son successeur, qu'il eut une nouvelle révolte à réprimer. Abdelaziz et Issa, frères du Mahdy et parens d'Ischaltyn, se soulevèrent contre lui dans Fèz, et marchèrent sur Marok par la route d'Almaden. Abd el Moumen, ayant eu avis de leur sortie de Fèz, partit en personne de Salé pour se porter à leur rencontre; mais avant qu'il leur eût intercepté le passage, il apprit qu'ils s'étaient rendus maîtres de Marok et qu'ils en avaient tué le gouverneur Abou Hafs ben Yafroun. Abd el Moumen, étant arrivé à Marok à l'improviste, fit arrêter les deux frères, et les fit mettre en croix, comme l'avait été leur parent Ischaltyn [1]. En cette même année les Almohades entrèrent à Libla (Niebla) après un rude siége dirigé par le caïd d'Abd el Moumen, Abou Zakarya, fils d'Youmor; la ville prise, il en fit sortir les habitans mâles, qu'il fit ranger en ligne et passer par les armes, sans distinction de rang ou de profession. Il périt ce jour-là beaucoup de gens illustres et d'hommes distingués dans les lettres, entre autres le fakih Abou el Hakem ben Battal, célèbre historien et traditionnaire, et le fakih vertueux et excellent (saleh el fadhl) Abou Amer ben Abou el Hâd. Le nombre de ceux qui périrent en cette occasion par les ordres

[1] Conde dit à tort qu'il les fit empaler, et aussi qu'ils étaient frères d'Ischaltyn. Ils étaient les propres frères de l'imam Mahdy sur le tombeau duquel Abd el Moumen venait de faire ses dévotions à Tynmal.

d'Abou Zakarya s'éleva à huit mille hommes; quatre mille environ furent mis à mort dans les dépendances de Niebla; les femmes, les filles et les enfans furent vendus à l'encan avec leurs biens et leurs effets, et cela du chef d'Abou Zakarya, et sans la permission d'Abd el Moumen qui, dès qu'il en fut informé, désapprouva vivement ce procédé cruel, et envoya aussitôt de Marok l'ordre qu'on arrêtât et lui amenât Abou Zakarya lié et garrotté. Il arriva ainsi à Marok le jour de la Pâques d'Alfitra, à la fin de ramadhan. Il demeura quelque temps en prison à Marok; après quoi il fut élargi, mais sans qu'on restituât pour cela aux habitans de Niebla rien de ce qu'on leur avait pris[1]. Dans les premiers mois de l'an 550, l'émir el Moumenyn ordonna qu'on restaurât et rebâtit les mosquées dans toutes les villes de son royaume. Il fit brûler impitoyablement les livres d'histoire poétique ou chevaleresque, dont le Maghreb était inondé, réformer les mauvaises coutumes, et recommander aux talbés andalous et moghrebyns de diriger les peuples par la lecture des hadits, c'est-à-dire de la vie et des coutumes du prophète, et d'en provoquer partout la transcription et l'enseignement[2].

En Andalousie, l'armée des Almohades courut le pays de Grenade: devant elle s'enfuit le prince des Almoravides, Aly, qui se réfugia à Almouncâb avec le dessein de s'embarquer si ses affaires allaient plus mal. Ses troupes occupaient les forteresses de la côte de la mer, et pendant que ce général était à Almouncâb, il mourut du poison qu'on lui donna, en l'année 551 (1156). Les Almohades s'emparèrent de la cité de Grenade, que rendit par capitulation le naïb des Beny

1 Ebn Abd el Halim, c. 45. — Em Conde, tom. II, pag. 345, dit Moura, pag. 215, se acha o precedente periodo quasi todo desfigurado e chamando a Niebla *Leila*, por *Liebla*.

2 C'est là le sens exprès de ce que dit Ebn Abd el Halim, dans le mss. original de notre bibliothèque, et c'est ainsi que l'a entendu Moura, p. 215. — Conde lui fait prescrire, au contraire, la lecture des livres de chevalerie.

Gania ; ils entrèrent dans son alcazaba ; la khothba se fit au nom d'Abd el Moumen dans ses mosquées, et les Grenadins envoyèrent leurs sermens d'obéissance à l'émir ; cette ville fut ajoutée à la régence de Cid Abou Saïd, et un wali fut nommé pour la gouverner ; mais à peine les troupes almohades en étaient-elles sorties, que la populace se souleva, attaqua la garnison, en massacra une partie ainsi que le gouverneur, et Ebn Mordanisch s'empara de la ville avec l'aide de son parent Ebn Hamsek, saheb de Ségura et wali de Murcie, uni aux chrétiens.

Pendant que l'empereur Alfonse VIII s'occupait à régler les conditions du mariage de doña Sancha sa fille avec don Alfonse, infant d'Aragon, quoiqu'elle n'eût pas encore trois ans accomplis, il apprit qu'Abd el Moumen avait envoyé d'Afrique un grand nombre de troupes en Espagne pour presser le siége d'Almérie. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à passer promptement en Andalousie avec toutes les siennes, accompagné du roi de Castille don Sanche, son fils, de plusieurs seigneurs et prélats, entr'autres de don Jean, archevêque de Tolède. A son arrivée, il apprit que les troupes africaines s'étaient déjà jointes aux espagnoles et qu'elles formaient une armée formidable. Instruit que les ennemis venaient à lui dans le dessein de le combattre, il précipita sa marche pour leur épargner la peine de le chercher longtemps ; et les ayant joints, les deux armées s'ébranlèrent.

Les Almohades, après avoir perdu la fleur de leur armée, prirent la fuite, et abandonnèrent aux vainqueurs le champ de bataille. A peine l'empereur vit son front couvert des lauriers immortels qu'il venait de cueillir, qu'il sentit les approches de la mort, et la nature défaillante refusa son secours à une vie que toutes les forces d'Afrique et d'Espagne avaient toujours respectée au milieu des siéges et des batailles. Plus accablé sous le poids glorieux de ses fatigues et de ses con-

quêtes que sous celui des années, une fièvre aiguë le saisit près du port de Muradal dans un endroit appelé Fresnada, où il rendit son ame à Dieu, le 21 août, après avoir reçu de la main de l'archevêque de Tolède tous les sacremens de l'église avec une piété édifiante. Ainsi finit don Alfonse, roi de Léon et de Castille, et empereur des Espagnes. Il possédait au souverain degré les qualités d'un grand roi. Sage et prudent, il gouverna ses sujets avec douceur et bonté; il consacra ses soins et ses veilles à l'exaltation de la religion chrétienne, fonda plusieurs monastères de l'ordre de Cîteaux, favorisa ceux qui étaient déjà fondés sous la règle de saint Benoit, fit convoquer le sixième concile de Compostelle, le quatrième de Palence, le premier de Burgos, le deuxième et le troisième de Valladolid, le onzième de Tolède, le premier et le deuxième de Salamanque. Le vice fut sévèrement puni sous son règne; ses ennemis cédèrent à sa valeur; la Navarre et l'Aragon se firent honneur de lui rendre hommage, aussi bien que la plupart des princes mahométans. Non-seulement il recouvra du roi d'Aragon les places de Castille dont il s'était emparé à l'occasion de son mariage avec la reine Urraca, et qu'il avait conservées même après la dissolution de son mariage, mais encore il conquit sur ses successeurs une partie de l'Aragon et de la Navarre. Le partage qu'il fit de ses états dès l'année 1135, entre ses deux fils, à l'exemple de Ferdinand I[er], eut un résultat curieux. Quoiqu'il aimât tendrement ses deux fils, on remarquait qu'il avait beaucoup plus d'inclination pour don Ferdinand, le cadet, que pour don Sanche qui était l'aîné. Don Manrique de Lara et don Ferdinand de Castro, comte de Trastamare, qui étaient ses premiers ministres, s'en aperçurent facilement. Leur crédit auprès de l'empereur était assez égal, mais ils ne s'aimaient pas l'un l'autre. Ils se craignaient réciproquement, et ils appréhendaient de se supplanter sous un nouveau règne. Pour s'épargner cette inquiétude, ils mirent un frein à leur secrète haine, et

se réunirent pour fomenter l'inclination de l'empereur pour l'infant don Ferdinand. Ils lui persuadèrent que ce jeune prince, par ses excellentes qualités, était digne d'une couronne, et ils convinrent entre eux que don Manrique demeurerait à la tête des affaires auprès de don Sanche, et que le comte de Trastamare se retirerait auprès de don Ferdinand. Ainsi, par un spectacle nouveau et tout-à-fait magnifique, l'empereur don Alfonse partagea ses états entre ses deux fils, qui étaient encore dans l'adolescence. Il déclara don Sanche, roi de Castille ét de Tolède, et nomma don Ferdinand roi de Léon et de Galice. Pour lui, s'élevant au-dessus d'eux et retenant entre ses mains la souveraine puissance, il se fit couronner empereur des Espagnes, à l'exemple du roi son beau-père et du roi son aïeul. Depuis ce temps-là les deux jeunes princes prirent le titre de rois, et furent servis en cette qualité. De là sorte l'empereur commandait à deux rois, et il régna vingt-deux ans ainsi, sans que ses fils se lassassent de lui obéir ni voulussent se prévaloir du nom auguste de roi, contre les droits de leur père[1].

Au commencement de l'année 552 (1157), Cid Abou Saïd pressa tellement le siége d'Almérie par terre et par mer, qu'elle fut obligée de se rendre.

On sait comment Almérie avait été prise par les chrétiens dix ans auparavant. Cette ville maritime était devenue entre les mains des Arabes un repaire de corsaires, qui, comme naguère les pirates d'Alger, renouvelaient chaque année leurs pillages et leurs dévastations sur les côtes de l'Espagne, de la France et de l'Italie, les soumettaient à de périodiques ravages et y faisaient de nombreux esclaves. L'Embalatour Alfonse VIII résolut de l'enlever aux Musulmans. Mais comme il lui fallait pour cela attaquer la place par mer en même

1 Selon d'autres, les deux rois ne commencèrent à signer en cette qualité que vers 1149.

temps que par terre, et que sa marine était hors d'état de lui prêter un secours efficace, il envoya don Arnaud, évêque d'Astorga, vers Raymond, comte de Barcelone et prince d'Aragon, pour le solliciter de lui venir en aide. Arnaud avait ordre d'aller ensuite près de Guillaume, duc de Montpellier, et après cela vers les républiques de Gênes et de Pise, pour leur représenter combien il importait à leurs intérêts d'exterminer ces écumeurs de mer, et pour leur demander des secours maritimes. L'évêque ambassadeur, ayant obtenu de Raymond, de Guillaume et des deux républiques, le concours qu'il était venu leur demander et arrêté avec eux tous que le 1er août leurs vaisseaux se trouveraient bien armés devant Almérie, repassa promptement en Espagne pour rendre compte à l'empereur du succès de sa négociation.

L'empereur, assuré de ce secours, convoqua tous les comtes et tous les grands de ses états au commencement d'avril, avec ordre de se rendre à Tolède pour le plus tard à la fin de mai avec leurs troupes, et pressa en même temps le roi de Navarre, son gendre, et Ermengaud, comte d'Urgel, de venir le secourir dans une entreprise où ils n'étaient pas moins intéressés que lui. Un mois après on vit arriver don Ferdinand Joanes avec les troupes de Galice, don Ramire Florez Frolaz avec celles de Léon, Don Pedro Alfonsez avec celles des Asturies, le comte Ponce et Don Ferdinand Ybañez avec celles de la Haute et de la Basse Estramadoure, don Martin Fernandez avec celles d'Ita et de Guadalajara, don Gutierre Fernandez de Castro et don Manrique de Lara avec celles de la Vieille-Castille, don Alvare Rodriguez avec celles de la Nouvelle, don Ermengaud, comte d'Urgel, et don Garcie, roi de Navarre, avec les leurs.

Toutes ces troupes s'étant assemblées, l'empereur se mit en campagne, entra en Andalousie, se campa dans le voisinage d'Andujar, prit le château de Baños, Cazlona et Baeza; puis alla mettre le siége devant Almérie, le premier jour

d'août, ainsi que cela avait été résolu. En même temps les vaisseaux du comte de Barcelone, du duc de Montpellier, des Génois et des Pisans, parurent à la hauteur de la place et formèrent une armée navale formidable; de sorte qu'elle fut investie dans le même instant par mer et par terre. Pendant que l'empereur dirigeait les attaques et battait les murailles du côté de la terre avec toutes sortes de machines militaires, les vaisseaux les foudroyaient du côté de la mer. Comme les assiégés étaient en grand nombre et munis de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége, ils occupèrent les forces de l'empereur et de ses alliés jusqu'au 17 d'octobre que la place se rendit. Le nombre des morts et des esclaves fut considérable, et le butin que firent les chrétiens, immense. Dès que l'empereur eut pris possession de la place, il en distribua les dépouilles, dont les Génois et les Pisans eurent la plus grande part; le reste fut cédé au roi de Navarre, au comte de Barcelone et au duc de Montpellier, à la réserve de la portion des soldats.

La reprise d'Almérie, en 1157, ne fut point marquée par de sanglantes représailles. Les chrétiens qui la gardaient demandèrent qu'on leur donnât sûreté de la vie, et qu'on leur permît un libre retour dans leur pays. Le wazir Abou Djafar ben Atia régla avec eux les conditions de la reddition, et les Musulmans recouvrèrent ainsi cette place importante dix ans après l'avoir perdue. On fit dans ses mosquées la prière pour Abd el Moumen; on en répara les murailles, qui avaient beaucoup souffert dans les assauts précédens; puis l'armée almohade marcha vers Grenade, qu'Abd el Moumen avait résolu de soumettre de nouveau. Il envoya à cette expédition son fils Cid Youssouf et le caïd Othman avec une nombreuse armée. A ces troupes se joignirent celles de Cid Abou Saïd; elles allèrent assiéger la cité de Grenade, et assirent leur camp dans la Véga. Au secours des Almohades arrivèrent des troupes de l'Algarbe envoyées par le wali Sid-Raï, qui fut confirmé dans la

lieutenance de Schilbe et de Kalaat-Mertoula; celui-ci était fils d'Abd el Wahib ben Sid-Raï le wazir, qui avait également été wali d'Algarbe; on mit le siége devant la cité, et il y eut des batailles et des escarmouches sanglantes entre les Grenadins et les Almohades. Youssouf et Othman la battirent si vivement, qu'ils l'emportèrent d'assaut. El Tadji le Chrétien fut tué avec les chrétiens qu'il avait auprès de lui. Ibrahim ben Hamschek prit la fuite ainsi que Ebn Mordanisch[1]. C'est ce que rapporte Ebn Matroukh. Ebn Sahib el Salat dit que la prise de Grenade et la mort d'El Tadji le Chrétien arrivèrent l'an 557. Dieu le sait le mieux. Les Almoravides, chassés de Grenade, gagnèrent la côte et passèrent à Maiorque, alors possédée par un descendant de Moudjéhyd, et où s'étaient réfugiés déjà les membres de la famille et les partisans de Ebn Gania, que nous avons appelé le dernier des Almoravides.

Valence, en ce temps, n'était ni aux Almoravides ni aux Almohades. Elle appartenait à un roi nommé Abou Abdallah Mohammed ben Saïd ben Mordanisch[2], qui, en l'an 1149, peu après la prise d'Almérie par les Espagnols, les Catalans, les Languedociens, les Génois et les Pisans réunis, avait conclu un traité de paix et de commerce avec la république de Gênes, dont la traduction latine existe dans les anciennes archives de cette république. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici, vu son étendue, le texte même de ce traité[3]. Abou Abdallah Mohammed ben Saïd ou Saad y est appelé Boab-

1 Conde dit qu'il fut tué dans l'action; mais c'est une erreur, puisqu'il reparait, dans son livre même, quelques pages plus loin.

2 C'est le Ebn Mordanisch du récit précédent.

3 En voici le début; — Hæc est pax et conventio quam fecit Guillelmus Lusius cum rege Valenciæ. In nomine Domini Amen; Cartam securitatis et pacis et amoris quam firmat et obligat rex Boabdele Mahometo filius Saidæ, Deus illum custodiat, inter se et homines Januæ, consules atque majores et cunctos alios sapientes et negotiatores, cum legato illorum Guillelmo Lusio qui est missus ab eis; advenit nobis cum carta et cum sigillo, qui cognitus et notus; unum ex majoribus illum esse credimus civitatis Januæ. Venit quidem in loco affirmandi et obligandi terminum usque ad annos decem in unum continentibus, incipiens

dèle Mahomet filius Saidæ. Boabdèle, c'est-à-dire Abou Abdallah, était devenu roi de Valence par une suite de vicissitudes dont l'histoire n'a pas gardé note. Vers la fin de la dynastie des Almoravides ou Morabits, on s'en souvient, en l'année 540 de l'hégire, les villes de Valence et de Murcie avaient secoué le joug de cette famille, et avaient reconnu pour souverain Abou Djafar Ahmed, surnommé Saïf-el-Dawla, qui, en montant sur le trône de l'Aragon oriental, avait pris le titre de Mostansir-Billah. Ce prince, le dernier de la dynastie des Bény-Houd, ayant perdu, en cette même année 540 (1145 de J.-C.), une bataille contre Alfonse-Raymond VIII, roi de Castille et de Léon, fut tué dans sa fuite, et en lui finit la dynastie des Houdides de Saragosse. Ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que la ville et le royaume de Valence tombèrent sous la domination des Almohades. Suivant un historien dont Casiri a publié un extrait, Valence appartenait aux Almohades en l'année 566 (1170 de J.-C.). Dans l'intervalle qui s'écoula entre la mort de Mostansir-Billah et la soumission de Valence aux Almohades, cette ville, comme on l'apprend du même Casiri, fut soumise à un roi que cet écrivain nomme d'abord Mohammed ben Sadæus. Ce roi fut battu, près de Grenade, en l'année 557 (1161 de J.-C.), par l'armée des Almohades. Quoique Casiri ait un peu défiguré son nom en lui donnant une terminaison latine, on y reconnaît sans peine le Boabdèle Mahometus filius Saidæ ou Abou Abdallah, fils de Saïd ou Saad, du traité de 1149. Le titre de roi de Valence, qui lui est donné dans cette pièce, est donc conforme à la vérité historique, en ce sens qu'il était émir souverain ou saheb de Valence, titre que les chrétiens traduisaient d'ordinaire par celui de roi.

En l'année 552 (1157), Abd el Moumen reçut tant de plain-

scriptura istius conventionis per mare adque per terram, in cunctis eorum terris, usque in extremo illorum potestate. Super hoc quod Boabdele et cuncti ejus hominem pacem tribuant cúnctis hominibus Januæ, in quantum est potestas, etc.

tes de la conduite de son visir Abou Djafar ben Atia, qu'il fut forcé de le destituer. On l'accusait d'avoir exercé beaucoup de vexations sur le peuple, et comme il était fort riche, ce motif éveilla contre lui l'envie, qui le perdit. L'émir le fit mettre en prison en schawal de la même année, et confisqua ses biens [1]. Il donna sa charge de visir à Abd el Salem ben Mohammed el Koumi, parce que celui-ci avait une fille très-belle avec laquelle se maria le fils de l'émir Cid Abou Hafss; toutefois le mariage convenu ne s'acheva qu'après la mort d'Abou Djafar ben Atia, qui était beau-père de Cid Abou Hafss. Abd el Moumen ordonna à son fils de répudier la fille d'Ebn Atia ; quoique le prince l'aimât beaucoup, il obéit et il épousa, à regret, la fille du nouveau visir Abd el Salem. On dit que celui-ci, sachant qu'Ebn Atia favorisait l'inclination du prince et l'exhortait à s'excuser auprès de son père par de très bonnes raisons, lui envoya du poison dans le cachet de quelques vers, auxquels Ebn Atia répondit sans ressentir d'incommodité, s'excusant à lui des intrigues qu'il lui attribuait; deux jours après il était mort [2]. Il était né à Karmola dans l'Espagne orientale. Il avait commencé par être mokri de la grande mosquée de Séville en la compagnie de son frère Yahya ben Atia. Il avait un talent poétique resté célèbre dans la littérature orientale ; c'était de plus un traditionnaire de premier ordre. Il favorisait les Andalous à Marok, et cela lui fit des ennemis. En ce même temps Abd el Moumen fit écrire contre les propositions du cordouan Abou el Hassan Abd el Melek ben Ayadh [3].

Au commencement de l'an 553 (1158) eut lieu la guerre contre Mahadya (ville de Barbarie près de Tunis), sa prise et sa délivrance des mains des chrétiens qui s'en étaient rendus

1 Ebn Atia écrivit à cette occasion à l'émir une lettre en vers, rapportée tout au long dans le petit Kartasch.

2 El Abar place la mort d'Ebn Atia en l'année 553.

3 Conde, l. c.

maîtres en l'an 540 par la force des armes, au nom de Roger, roi de Sicile. Mahadya, avant de tomber en la puissance des chrétiens, était entre les mains d'El Hassan ben Aly ben Yahya ben Témim ben el Moezz ben Badis, de la famille de Taschfyn. Il l'avait eue par succession de son père et de ses aïeux. El Hassan ben Aly, après la prise de Mahadya par le roi de Sicile, s'était enfui à Alger, où il s'était établi, lorsque Abd el Moumen étant allé à l'expédition de Boudgie, El Hassan avait été envoyé prisonnier à Marok; mais Abd el Moumen, charmé de sa grace et de sa noble extraction, l'avait marié à une de ses filles, et il l'emmena avec lui dans l'expédition dont il s'agit contre Mahadya.

Abd el Moumen avait résolu de soumettre du même coup tout l'orient de l'Afrique. Il rassembla à cet effet le plus de chevaux et de chameaux qu'il put, et des troupes de pied innombrables. Il partit de Salé se dirigeant vers l'est. L'ordre et la disposition de ses marches étaient comme il suit : il ne se mettait en route qu'après la prière du matin, qu'il faisait en commun à la tête de son armée, un peu avant le lever du soleil, à ce moment du crépuscule du matin que nous appelons l'aube et qui est marqué pour la première des cinq prières obligatoires des Musulmans (salat el sobhy). On donnait le signal du départ, au camp, en frappant sur un grand tambour fait exprès, rond, de quinze coudées, construit d'un certain bois sonore, de couleur verte et doré. Ce signal consistait à frapper sur cet énorme tambour trois coups, que l'on entendait à une grande distance ; aussitôt tout le camp se mettait en mouvement et commençait à défiler, car tout le monde devait être déjà prêt. Chaque kabileh suivait sa bannière. Pendant la marche toutes les bannières étaient ployées, si ce n'est à l'avant-garde. Là flottait toujours au vent une grande bannière haute et déployée, blanche et azur, avec des lunes d'or. Les tentes et les pavillons étaient sur des mulets de bât et des chameaux ; de nombreux

pâtres, montés sur des mulets et armés de longues lances de fer, conduisaient les troupeaux de bœufs et de moutons destinés à la consommation des troupes. Abd el Moumen avait dans son camp jusqu'à soixante-dix mille hommes de pied. Il conduisait son armée partagée en quatre corps, lesquels marchaient séparément; chacun avait un jour d'avance sur l'autre, afin de ne manquer ni de provisions, ni d'eau, ni de place pour camper. On ne marchait que jusqu'à midi, et depuis cette heure, on campait et on se reposait; on marchait le jour suivant dans le même ordre. Par cette marche lente, Abd el Moumen mit de Salé à Tunis six mois, tandis que le chemin n'est que de soixante-dix jours pour des gens libres à cheval. Au moment du départ, lorsque l'émir montait à cheval, les principaux scheiks et généraux de sa cour et de son armée se plaçaient devant lui et faisaient avec lui la prière, et après l'avoir terminée ils s'éloignaient à une certaine distance, gardant l'ordre qui leur était prescrit. Cent de ceux-ci marchaient devant, à quelque distance, montés sur de beaux chevaux, ayant des harnais brodés d'or, avec des franges et des houppes d'un parfait travail; leurs lances étaient damasquinées d'ivoire et d'argent, et garnies de banderolles de rubans de diverses couleurs. Dès lors Abd el Moumen faisait porter devant lui le célèbre mouschaf d'Othman ben Affân, dont nous avons précédemment parlé, conservé, comme nous l'avons dit, dans une riche cassette de précieux bois aromatique, couverte de lames d'or, ornées de rubis et d'émeraudes, formant d'élégans dessins; au milieu de chaque lame était un rubis taillé dans la forme d'un sabot de cheval. Les garnitures intérieures étaient de toile verte, d'or et de soie, semées de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses d'une valeur inestimable, le tout enveloppé dans un drap d'or brodé de perles. La cassette était portée devant l'émir par un chameau, sous un dais et entre quatre bannières, sur lesquelles éclataient en lettres d'or les passages les plus

caractéristiques du Koran. Son fils Abou Hafss marchait à son côté : à quelque distance marchaient les autres princes ses fils, par déférence pour leur frère aîné : après ceux-ci venaient les bannières de toutes les tribus dans leur ordre, et une troupe de timbaliers montés sur de grands chevaux, avec des tambours de métal, des trompettes, des anafils et autres instrumens de musique de guerre; venaient ensuite les walis, les caïds, les wazirs, puis le reste des troupes. Dès qu'arrivait l'heure de camper on se distribuait dans les quartiers avec un ordre admirable. Personne ne pouvait sortir de sa tente sans la permission des capitaines. L'approvisionnement du camp était également bien calculé, et personne ne regrettait sa maison; car les provisions nécessaires y étaient aussi abondantes que dans les marchés (souks) des cités les plus populeuses. Avec cette innombrable armée d'Almohades, d'Alarabes et de Zénètes, il courut le pays de l'orient d'Afrique, et il subjugua, avec l'aide de Dieu, le pays de Zab et les forteresses de ces contrées, tous les peuples de foi musulmane se soumettant à lui dans ces régions de l'ancienne Carthage.

Avant d'arriver à Tunis, il vint une ambassade de cette cité. Les envoyés en étaient les plus notables; ils lui demandèrent sûreté ainsi que de les recevoir sous sa foi et protection. Abd el Moumen leur accorda sûreté pour eux, leurs femmes, leurs enfans et leurs familles; mais il décida que leurs biens devaient se répartir entre ses troupes. Cette réponse ne satisfit point ceux de Tunis; et ils fermèrent leurs portes. Abd el Moumen l'assiégea, et demeura à ce siége trois jours, après lesquels il passa outre, laissant des troupes pour la tenir bloquée. Il leva son camp et se rendit à Kaïrouan, qu'il prit; il prit aussi les villes de Soussa et de Safès, d'où il s'achemina vers la forte cité de Mahadya. Avant qu'il y arrivât, les troupes qui tenaient assiégée Tunis pressèrent si vivement les habitans, qu'ils se rendirent aux conditions posées par Abd el Moumen; celui-ci, en ayant été prévenu, revint avec

sa cavalerie, saccagea la ville, ramassa au dedans et en dehors toutes les richesses de ses habitans, et les distribua entre ses troupes, qui firent ensuite une foire libre de ces dépouilles, les revendant à leurs anciens maîtres. Tunis fut prise au commencement de l'année 554. L'émir fit construire dans le haut de la ville une kassbah avec de hautes et belles tours triangulaires, et, entre la kassbah et la ville, des maristanes et des colléges. Ces ouvrages étant terminés, Abd el Moumen revint sur Mahadya, que gardaient les chrétiens de Sicile, lesquels étaient également maîtres de Sifakis et de Bouna sur cette côte. Trois mille chrétiens gardaient la ville. Abd el Moumen l'assiégea par terre et par mer. Il vint au secours des assiégés deux cents vaisseaux de Sicile avec beaucoup de gens de guerre, des machines et des provisions. Le caïd et amir de la mer (amir-albahr) d'Abd el Moumen, Abou Abdallah ben Maymoun, se dirigea contre eux avec un grand nombre de vaisseaux et de troupes d'Andalousie et du Maghreb, et il se livra, devant la porte qui sort des chantiers, une sanglante bataille avec un grand carnage des deux côtés; mais les Musulmans furent vainqueurs; ils prirent un grand nombre de navires chargés de provisions, et en brûlèrent quelques autres. Le siége traîna en longueur; mais enfin tout céda à la constance des Almohades, et, après six mois et neuf jours d'assauts continuels, la ville fut prise par la force des armes, et les chrétiens qui s'y trouvaient, faits prisonniers. Yahya raconte que Mahadya, instruite de la résolution d'Abd el Moumen, qui ne voulait pas lever la main de dessus elle qu'il ne l'eût prise, lui envoya huit ambassadeurs, qui lui parlèrent avec beaucoup d'humilité et le flattèrent, lui disant qu'ils avaient trouvé dans certains de leurs livres qu'il devait, lui, s'emparer de tout ce pays-là, de même que de leur ville; mais qu'il convenait aux habitans de cacher et de dissimuler leur désir de se mettre dans son obéissance jusqu'après un terme de six mois; qu'alors ils lui demanderaient sûreté pour leurs personnes et

leurs vies, et se remettraient entre ses mains. Abd el Moumen les crut, et leur accorda ce qu'ils demandaient, signa ses promesses et les remplit; et les chrétiens s'en allèrent libres en Sicile. Cette conquête eut lieu en l'année 555 (1160). Abd el Moumen conquit ensuite toutes les villes de la province d'Ifrikya, et ses habitans entrèrent sous son obéissance depuis Barca jusqu'à Tlemcen. Il répara et éleva les murs et les tours de beaucoup de villes et de forteresses de ce pays, dans toutes lesquelles il construisit des mosquées, des hôpitaux et des colléges pour l'instruction des enfans[1]. En ce temps Abd el Moumen fit mesurer par milles et parasanges les terres d'Afrique, depuis Barca jusqu'à Bélèd Noun en Sous el Aksah, tant en long qu'en large, déduisant géométriquement une fraction d'un tiers pour les montagnes, les inégalités de terrain, les lacs et les détours nécessaires des chemins. Il ordonna que, d'après ces mesures, fussent partagés les pays, les limites et les territoires des cités et des peuples, et que l'on réglât ainsi avec justice, d'après la population et l'étendue des districts, les contributions en fruits et en troupeaux que devait payer chaque province. On dit que ce fut le premier qui écrivit et régla ces choses dans le Maghreb. El Bournousy et Djanoun terminent en disant qu'il acheva la conquête de Màhadya, le jour d'askour de l'année 555 (1160). En cette même année arriva la mort du célèbre wazir Abou Djafar Ahmed ben Atia, par suite du poison que lui fit prendre Abd el Salem el Koumi, qui lui succéda dans son emploi, lorsque Abd el Moumen destitua cet illustre Andalous. En cette même année les chrétiens prirent en Algarbe la forteresse d'Alcaçar el Fethah, que l'on appelait Kassr Abou Danès, et massacrèrent ceux qui la défendaient[2].

Abd el Moumen était parti pour Mahadya dans les premiers dix jours de schawal 553, laissant pour vice-roi à Marok,

1 Conde, c. 44.
2 Ibid., l. c.

Abou Hafss fils d'Yahya. Il laissa avec lui son fils Cid Abou el Hassan. Il mit pour vice-rois, à Fèz et dans ses dépendances, Abou Yakoub Youssouf, fils de Souleiman ; à Séville, Cordoue et dans tous les pays occidentaux d'Espagne, son fils Cid Abou Yakoub Youssouf, et à Grenade son fils Abou Saïd. Il marcha à cette expédition avec des troupes innombrables et des milices sans compte d'Almohades, des tribus Alarabes et des tribus de Zénatah, d'Aghzaz et de Roummat.

Au retour de son expédition en Ifrikya, Abd el Moumen étant près d'Oran, les Arabes d'Ifrikya et du pays de Zàb, dont s'était recrutée son armée, lui demandèrent congé de regagner leurs résidences. Il en détermina cependant mille de chaque tribu à s'établir avec leurs femmes et leurs enfans dans le Maghreb-el-Awsat. Il fonda la ville de Bathea et leur en distribua les demeures. Le lieu de cette fondation ne fut point choisi, mais indiqué par une de ces déterminations superstitieuses si communes chez les peuples fatalistes. Lors de son séjour dans l'Ifrikya, quelques-unes des tribus de Sous et du revers méridional de l'Atlas, qui l'y avaient suivi, impatientes de revoir leurs familles, leurs femmes, leurs enfans et le sol natal, formèrent le dessein de surprendre Abd el Moumen dans sa tente, et de l'y tuer dans son lit durant son sommeil. Un scheik d'entre eux, instruit de la conspiration, vint trouver Abd el Moumen, lui donna avis de ce qui avait été résolu, et lui dit :—« Permets, ô émir, que je couche cette nuit dans ta tente et dans ton propre lit ; s'ils font ce dont ils sont convenus, j'aurai sacrifié ma vie pour le bien des Musulmans, et j'en attends la récompense de Dieu ; si je réchappe, je l'attribuerai à la grace de Dieu, et la récompense que j'en obtiendrai sera mesurée à mes bonnes intentions. » En effet, il passa la nuit sur le lit d'Abd el Moumen, où les conjurés le martyrisèrent, croyant tuer le prince des fidèles. Le lendemain, après la prière de l'aube, Abd el Moumen le chercha dans sa tente et l'y trouva tué. Il le fit prendre et porter

devant lui sur une chamelle, qui n'était conduite par personne; de sorte que la chamelle alla de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'elle s'agenouilla d'elle-même. Alors Abd el Moumen fit ôter de dessus elle le corps du vieux scheik, et à la place même où elle s'était agenouillée, on creusa la fosse où il fut inhumé. Il y fit bâtir un dôme (kouba) sur son tombeau. Il bâtit vis-à-vis le dôme une mosquée, puis il fit bâtir la ville autour de la mosquée. Il mit dans la ville dix hommes de chaque tribu des tribus des deux Maghrebs. Le vieux scheik, inhumé en ce lieu, y reçoit encore à l'heure qu'il est les hommages et les dévotions des fidèles[1].

A Tlemcen, dans ce même retour, l'émir El Mouménym fit arrêter Abd el Salem ben Mohammed el Koumy, son wazir, successeur d'Abou Djafar ben Atia. Il le fit mettre en prison et empoisonner dans une tasse de lait, dont il mourut cette nuit-là même. Abd el Moumen se rendit de Tlemcen à Tanger en djoulhedjah 555, et l'année suivante (556), il passa de Tanger en Espagne. Il descendit à Djébal el Fethah (*Gibraltar*), que l'année précédente il avait fait bâtir et fortifier, et dont il avait fait élever la citadelle. On avait commencé à bâtir l'enceinte de celle-ci le 9 de rabi-el-awal, et elle fut achevée au mois de djoulkadah de la même année. Ces divers travaux de construction s'exécutèrent sous les ordres et par le commandement de son fils Cid Abou Saïd Othman, wali de Grenade, et le maître qui les dirigea fut l'habile constructeur de la maksoura de Fèz, dont nous avons précédemment parlé, El Hâdj Abou Yaysch, célèbre architecte andalous[2]. Abd el Moumen y séjourna deux mois; il s'informa des affaires du pays, et les walis et généraux d'Andalousie, les scheiks et les fakihs des différentes tribus vinrent l'y saluer. Il leur donna ordre de faire la guerre au pays occidental d'Espagne, et il fit partir de Cordoue, pour cette expédition, Abou Mohammed

1 Ebn Abd el Halim, c. 48.
2 Ibid., l. c.

Abdallah ben Abou Hafss, à la tête d'une forte armée d'Almohades; il s'empara du fort d'Astroukesch, château des dépendances de Badajoz, dont les chrétiens s'étaient emparés, et les y fit tous tuer. Alfonse vint de Tolède à son secours, mais il le trouva pris par les Musulmans. Les Almohades marchèrent contre lui pour le combattre, et le mirent en déroute. Il y eut six mille hommes de tués dans son armée, et les Musulmans amenèrent de nombreux captifs à Cordoue et à Séville. Dans cette campagne, les Almohades se rendirent maîtres de Badajoz, de Béja, d'Évora et du château d'Alcacer, et, ayant nommé wali général de ces villes Mohammed ben Aly ben El Hadj, Abd el Moumen retourna à Marok. L'année suivante (577), ayant résolu de faire la guerre aux chrétiens tant par terre que par mer, il donna l'ordre de construire des navires dans tous les ports de son royaume. Il en fit apprêter cent vingt à l'embouchure et sur les plages de Mamourah; cent à Tanger, Ceuta, El Mezemmah (Alhucemas) et autres ports du Bélêd Ryf; cent dans ceux de l'Ifrikya, à Oran et dans le port de Honaïn, et quatre-vingts dans les ports de l'Andalousie. Il fit assembler des chevaux pour la guerre sainte, amasser un grand nombre d'armes de tout genre, et donna l'ordre de forger des flèches dans toutes les parties de son empire. Chaque jour il lui en était forgé dix quintaux, et il vint à en amasser ainsi de quoi remplir les carquois de tous les archers de ses domaines. En cette année sa puissance s'accrut considérablement, par l'effet même de la désaffection dont il avait failli être la victime. Doutant de la bonne foi des tribus qui l'entouraient, auxquelles il était étranger par sa naissance, et n'osant se fier à aucune, il écrivit secrètement aux scheiks de la tribu de Koumya, d'entre les Zénètes, de laquelle il était sorti pour les engager à faire monter à cheval tous les jeunes hommes ayant atteint l'âge de puberté, avec ordre de le venir trouver à Marok en riche équipage et convenablement armés. Il leur envoya pour cela des habits et une somme d'argent

considérable. Ils s'assemblèrent au nombre de quarante mille, montés chacun sur un bon cheval, et munis de bonnes armes, et ils s'acheminèrent ainsi vers l'émir el Mouménya pour venir lui offrir le service de leurs armes et de leurs chevaux. La venue de cette armée inattendue étonna le Maghreb, et les Almohades en conçurent quelque inquiétude. Ils en donnèrent avis à Abd el Moumen, qui ordonna au scheik Abou Hafss d'aller au devant à la tête de quelques milliers d'Almohades. Il les trouva campés sur les bords de l'Omm-el-Rabyé. — « Êtes-vous amis, ou venez-vous avec des intentions hostiles, » leur dit le vieil Abou Hafss en les abordant. « Nous sommes amis, répondirent-ils. Nous sommes de la tribu du prince des fidèles Abd el Moumen ben Aly. Nous sommes Zénètes de Koumya ; notre dessein est de lui rendre visite et de le saluer. » Abou Hafss vint rapporter ces paroles au prince des fidèles, qui ordonna aussitôt qu'on les laissât s'avancer ; il envoya au devant d'eux, pour leur faire honneur, une troupe de scheiks et de caïds d'entre les Almohades, et le jour de leur entrée à Marok fut célébré comme un jour de fête solennelle. L'émir les posta au second rang de ses gardes, entre la milice de Tynmal et celle qui la suivait. Il les approcha de sa personne, et ce furent eux qui, depuis ce temps, lui mirent son bournous sur le dos, lui passèrent son keffyeh sur la tête, et qui marchaient devant lui quand il sortait. Abd el Moumen se plaisait à leur voir faire leurs exercices à cheval, dans lesquels ils excellaient ; et, en passant devant lui, ils courbaient la tête et faisaient agenouiller leurs chevaux avec une légèreté et une adresse merveilleuses[1].

1 Ebn Abd el Halim, c. 48. — Le récit de Conde (l. c.) est sur ce point des plus librement altérés qu'il se puisse de son œuvre : — « La seule tribu de Koumia, dit-il, fournissait vingt mille chevaux, contingent que s'imposèrent ses scheiks comme une satisfaction, parce qu'il fut reconnu (par Conde seul, et contrairement au témoignage explicite d'Ebn Abd el Halim, de Yahya et de Sahel el Salat, nous pouvons l'attester) que d'elle provenaient les conjurés qu

En cette année (557), dans la province de Jaen, le général Mohammed ben Saïd, (c'est le même personnage que le roi de Valence Boabdèle Mahomet, fils de Saïd, mentionné dans le traité de paix de 1149 dont nous avons parlé plus haut [1]), rassembla les gens de guerre de Guadisch, d'Almounecab et des Alpujarres, et, avec une nombreuse armée de cavaliers et de fantassins d'élite dont commandaient chacun une division ses alliés Ibrahim ben Ahmed ben Hamschek, l'oncle de celui-ci, Abou Ishak ben Hamschek, saheb de Kanênat, et Ahmed Abou Djafar ben Abd el Rahman el Osky, fils du dernier défenseur de Hueska, vaillant caïd qui fut tour à tour wali des frontières de Grenade, de Jaen et Murcie, non moins brave guerrier que docte et bon poète, marcha vers Grenade contre les Almohades. Ceux-ci ne l'y attendirent point et s'avancèrent à la rencontre du roi de Valence et de ses alliés avec une nombreuse cavalerie ; les deux armées se rencontrèrent dans la Véga de Grenade, le jeudi 28 de redjeb [2]. Les caïds des deux partis rangèrent aussitôt leurs escadrons et commencèrent la bataille, qui fut des plus sanglantes. Des deux côtés on combattit avec une valeur admirable et une ardente animosité; mais les Almohades furent vainqueurs par le *secours de Dieu*, dit un écrivain de leur parti, comme si Abou Abdallah Mohammed ben Saïd et ses alliés n'eussent pas été de vrais croyans, dignes aussi de ce secours. La cavalerie hispano-musulmane de Mohammed ben Saïd fit des prodiges de valeur ; la plus grande partie en demeura néanmoins sur le champ de bataille, et la nuit seule en sauva de la mort les malheureux restes. Les pertes furent très grandes des deux côtés et l'effusion du sang telle, qu'on appela cette journée la journée d'el Sabikât ou de l'Effusion. Les braves généraux anda-

avaient tenté de lui donner la mort lorsque arriva ce qui a été dit du scheik qu'ils assassinèrent à sa place. »

1 Voy. ci-dev., p. 105.

2 El Abbar dit le vendredi, et que la bataille se donna à Margarracad.

lous, Mohammed, Ibrahim et Abou Ishak se retirèrent cette nuit-là même dans les montagnes voisines où se réfugièrent avec eux les restes fugitifs de leurs troupes. Abou Ishak ben Hamschek laissa en qualité de wali à Jaen son wazir Abou Djafàr el Osky, qui la fit fortifier et munir de fortes tours quadrangulaires; il se retira lui-même à Murcie avec Ebn Saïd pour y aviser aux moyens de venger leur défaite. Ils firent dans ce but un appel à tous leurs partisans, et virent bientôt rassemblés autour d'eux la plupart des hommes d'armes des tribus arabes des Alpujarres, des villes du district de Guadisch et des différentes provinces de leur juridiction. Ne se fiant point toutefois à leurs seules forces, ils appelèrent à leur aide les chrétiens avec lesquels les unissaient d'anciens traités contre les Almohades. Un corps de cavalerie d'élite leur fut envoyé de Tolède. On convint de se réunir dans la campagne de Cordoue et dans les plaines d'Ubéda, pour marcher de là contre les Almohades. Ceux-ci, avertis de ces mouvemens, prirent les devans et s'avancèrent à la rencontre de Mohammed ben Saïd, d'Ebn Hanschek et de leurs auxiliaires chrétiens. Les deux armées s'aperçurent dans les plaines du champ de Cordoue, et se livrèrent une cruelle bataille où tous combattirent, dit notre auteur, comme des tigres et des lions enragés; mais la valeur des Almohades triompha de la rage désespérée des chrétiens et des Musulmans d'Ebn Saïd, dont le plus grand nombre resta sur le champ de bataille (le dimanche 12 de schawal 557—1163). — Le roi de Valence Mohammed et El Osky se retirèrent, le dernier à Jaen et l'autre à Murcie; peu après les Almohades entrèrent à Jaen par capitulation, et El Osky rejoignit Ebn Saïd à Murcie[1].

[1] Conde, c. 46. — Nous n'avons pas besoin de faire remarquer ici à nos lecteurs que Ebn Saïd, Mohammed, Mohammed ben Saïd, Abou Abdallah Mohammed et Ebn Mordanisch, sont les différens noms d'un seul et même personnage, à savoir le roi de Valence Abou Abdallah Mohammed ben Saïd ben Mordanisch.

L'année suivante (558), Abd el Moumen partit de Marok pour l'Espagne dans le dessein d'y faire la guerre de religion contre les chrétiens. Il se mit en route le jeudi 5 de rabi-el-awal. Il s'arrêta quelque temps à Rebath-el-Fethah d'où il écrivit aux scheiks de toutes les parties de son royaume, en Ifrikya, à Sous, et à toutes les tribus de son obéissance, tant du nord que du midi, tant de l'orient que du couchant, les exhortant à venir à l'eldjihed d'Andalousie[1]. On y répondit en se hâtant d'accourir de toutes parts, Almohades, Arabes, Berbers des tribus du désert, Lamtounes, Ghomares et Zénètes; il réunit autour de lui plus de trois cent mille hommes de cavalerie, d'entre les tribus nouvellement assujéties, quatre-vingt mille hommes de cavalerie régulière et cent mille hommes d'infanterie, en sorte que la terre parut trop étroite pour les contenir. Les camps et les armées couvraient les plaines et les vallées de la province de Salé, depuis Aïn el Ghaboulat jusques à Aïn Khamis, en tournant circulairement vers la gorge de Mamourah. Tout était prêt, et l'on n'attendait plus que le signal du départ, lorsqu'Abd el Moumen fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il n'avait pris encore aucune mesure pour faire déclarer inhabile à lui succéder son fils Mohammed, qui jusque là avait été reconnu de tous pour son futur successeur. Le mal s'aggravant, il s'empressa de faire savoir à tous qu'il dépossédait Mohammed des fonctions de vicaire qu'il avait exercées jusque là dans l'empire; il le déclara déchu et inhabile à lui succéder, et cela, dit son historien, parce qu'il le reconnut incapable de soutenir l'important fardeau du khalifat. La suppression du nom de Mohammed dans la khothba eut lieu dès ce jour, vendredi 2 de djoumada-el-akher 558. Abd el Moumen écrivit en consé-

[1] Suivant Abou'lféda, Rebath-el-Fethah est une ville moderne, au midi de Salé, bâtie par Abd el Moumen sur le modèle de Iskandaryyah (Alexandrie). C'est le Rabato de Léon l'Africain.

quence à tous les scheiks des tribus de sa juridiction[1]. Sa maladie atteignit en quelques jours son dernier période, et il mourut à Salé, dans la nuit du vendredi 8 de djoumada-el-akher (13 mai 1163). D'autres disent qu'il expira à l'heure de l'aube le mardi 12 du même mois. Loué soit celui dont l'empire est l'éternité! La mort de l'émir el Moumenyn fut tenue quelque temps cachée. Le cadi Abou Youssouf ben Youssouf en écrivit à l'instant même à Séville, où était le successeur désigné, Cid Youssouf Abou Yakoub, qui accourut aussitôt à Salé, et y fut proclamé le mercredi 11 de djoumada-el-akher, non toutefois sans quelque opposition[2].

Abd el Moumen était âgé au jour de sa mort de soixante-trois ans, suivant Ebn el Kabscheb. D'autres disent de soixante-quatre ans. C'est l'opinion d'Ebn Saheb el Salat, dans son livre intitulé El Mynnou bi el Imâmat. Son corps fut transporté à Tynmal ou il fut inhumé à côté du tombeau de l'imam Mahdy. Le temps de son règne fut de trente-trois ans, cinq mois et vingt-trois jours. Abd el Moumen laissa quantité d'enfans, savoir : Abou Yakoub Youssouf, qui lui succéda au khalifat, son frère utérin Abou Hafss[3], Mohammed, privé de la succession à l'empire à laquelle il avait été destiné, Abdallah, prince de Boudgie, Othman, prince de Grenade, (Ebn Abd el Halim se sert du mot saheb), El Hassan, Houssein, Souleiman, Yahya, Ismaïl, Ibrahim, Aly, Yakoub, Abd el Rahman, Daoud, Issa, Ahmed, enfin l'illustre et vertueux Cid Abou Omrân, le plus noble et le plus vertueux de cette lignée, et deux filles, Aïescha et Sofya.

Le règne d'Abd el Moumen en Espagne fut loin d'être mar-

[1] Conde attribue gratuitement la destitution de Mohammed à de graves indices d'un soulèvement projeté par lui contre son père, dans le but de s'assurer le trône par anticipation.

[2] Ebn Abd el Halim, c. 47.

[3] Conde dit à tort son jumeau, c. 46. Abou Yakoub Youssouf était seulement fils de la même mère qu'Abou Hafss; c'est ce que l'auteur arabe exprime par l'épithète de frère utérin.

qué de ce caractère de grandeur et d'unité qui frappe dans celui de Youssouf ben Taschfyn. Abd el Moumen marche toutefois l'égal de Youssouf à bien des titres, et il a laissé un souvenir aussi vif de sa gloire et de sa personne parmi les populations musulmanes du nord de l'Afrique. Abd el Moumen était fils d'Aly, fils de Yala, fils de Merwan, fils de Nassr, fils d'Aly, fils d'Ahmer, fils d'El Omty, fils de Mousa, fils de Awn'allah, fils de Yahya, fils de Wazdjamea, fils de Sabtoun, fils de Nafour, fils de Moatat, fils de Houd, fils de Madghis, fils de Youmor, fils de Mazig, fils de Kaïs, fils de Ghaïlan, fils de Madar, fils de Nazar, fils de Maad, fils d'Adnan. Telle fut, dit Ebn Abd el Halim [1], la généalogie d'Abd el Moumen, suivant la plupart des écrivains qui ont écrit de sa dynastie, et cette généalogie, à ce qu'ils disent, est extraite d'un manuscrit écrit par son petit-fils, Abou Mohammed Abd el Wahed ; mais Dieu est celui qui sait le mieux ce qu'il en est. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Abd el Moumen était issu de la tribu de Zénéta, fils d'Aly, simple potier, fabricant de fourneaux de terre ; il fut dès son enfance studieux et appliqué, et des plus assidus aux mosquées. Il était originaire de Kouma-Honaïn, d'un lieu appelé Tadjira ou Tadjewa, *situé* aux confins de Tlemcen, éloigné de trois milles du port de Honaïn [2]. A son retour d'Orient, le Mahdy l'y avait rencontré, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Abd el Moumen ben Aly était jeune, bien fait et d'une belle figure ; il allait se mettre en route pour l'Orient, dans la compagnie d'un de ses oncles, à l'effet d'aller étudier les sciences et les lettres à Bagdad, surnommée alors Dar-el-Elm (la maison de la science) en même temps que la mai-

1 Kartasch-el-Saghyr, c. 48.

2 Le port de Honaïn (Mers-el-Kibir) est situé à l'ouest d'Oran dans la régence même d'Alger, et fait partie de nos possessions en Afrique. — Il faut partant laisser la responsabilité de leur opinion à ceux qui ont été chercher en Perse, dans la ville de Kom, l'origine de l'épithète de Koumiite que prenait Abd el Moumen

son du salut (*Dar-el-Selam*). Le Mahdy l'en détourna et lui promit de lui enseigner les connaissances qu'il allait chercher en Orient, à la grande satisfaction de l'oncle du jeune homme, qu'avaient gagné les manières et le tour d'esprit du Mahdy. C'est ainsi que le Mahdy se l'attacha, dit notre auteur, par une disposition du Dieu très-haut et pour accomplir sa volonté sur lui. Il lui enseigna dans le faubourg de Melylla tout ce qui pouvait servir à ses projets, et l'enflamma surtout d'un zèle ardent par la lecture de certaines prophéties écrites dans un livre qu'il lui montra, où il était dit que « l'empire de la vie et de la loi ne s'éleverait dans le Maghreb que par le Mahdy promis, avec l'aide d'Abd el Moumen, lumière des Almoravides. » Dès qu'il l'eut instruit et façonné à ses desseins, il le nomma son wazir, et ils partirent ensemble pour les montagnes de Wanschérysch, où ils firent rencontre de Mohammed Abou Bekr, plus connu sous le nom d'El Wanschéryschy. Ce fut le second compagnon du Mahdy. On sait le reste. — Abd el Moumen avait le teint blanc et vermeil, les yeux très beaux, les cheveux crépus, la taille élevée et forte dans de belles proportions, les paupières inquiètes, le nez bien fait, le menton rond et gracieux; il était dégagé et élégant, de bonnes manières, éloquent, ami des savans et protecteur déclaré des beaux esprits. Par sa protection les lettres et les arts fleurirent dans tous ses états, et surtout en Espagne, malgré les continuelles inquiétudes de la guerre. Il était d'un grand courage, prompt, impassible dans les dangers, patient dans les peines, frugal pour sa nourriture, d'un caractère martial, aimant les voyages et la guerre, conquérant et défenseur de l'islam en Afrique et en Espagne, en Orient et en Occident. Ses conquêtes en Espagne furent Almérie, Évora, Béja, Baeza, Badajoz, Cordoue, Grenade, Jaen, qu'il soumit par la force des armes; et, en Afrique, tout son empire. Tant de pays lui obéissaient qu'il y avait une distance de quatre mois de chemin dans ses états

de l'orient au couchant, c'est-à-dire depuis Athrabolos (Tripoli de Barbarie) jusqu'à Sous-el-Aksah; et du ghouf au kibla, c'est-à-dire du nord au midi, la largeur de ses états, depuis la ville de Cordoue en Andalousie, jusqu'à Sedjelmessa, formait une distance de cinquante jours. La durée de son règne, depuis la mort du Mahdy, fut de trente-trois ans, huit mois et vingt-cinq jours, suivant Yahya. Sa mort eut lieu dans l'Alcazar du faubourg de Salé, appelé El Fethah ou plutôt Rebath-el-Fethah.

Salé, où mourut Abd el Moumen, est, suivant Abou'lféda, une grande et ancienne ville. A son couchant est la mer environnante et au midi une rivière, des jardins et des vignes. Léon l'Africain donne à la rivière dont il est ici question le nom de Bouregrag [1]. Abd el Moumen (c'est à Abou'lféda que nous en devons la connaissance) bâtit vis-à-vis d'elle, sur le bord méridional de la rivière et sur la mer de ceinture, un château magnifique autour duquel les grands de sa cour alignèrent des habitations, et il se forma ainsi une ville qu'il appela El Mahadyah. Le nom de Rebath a prévalu, auquel on a ajouté l'épithète d'El Fethah (de l'entrée ou de la victoire, sous son second successeur Yakoub el Mansour). Salé se trouve au milieu du Maghreb-el-Aksah et peu éloignée de l'Andalous. Son sol est un sable rouge et sa rivière, qui est grande, reçoit le flux de la mer de ceinture. C'est une ville où les denrées sont très abondantes et à très bon marché. Au midi de Salé et dépendant de cette ville est une grande province appelée Témisna, fertile en grains et en fourrages. Les villes y sont très nombreuses. C'était la demeure des Bargawates. Parmi les ports de la contrée de Témisna, est Anfâ (Dar-el-Bayda), ville bien connue, sur le bord de la mer [2].

1 Leone Africano, dell'Africa nona parte, p. 89, verso.

2 Abou'lfeda, descript. du Maghreb, au mot Salé. — El Édris mentionne une Salé-el-Hadtsah (Salé-la-Neuve), qu'il dit être située sur le rivage de la mer, et tellement inaccessible de ce côté que toute tentative de débarquement serait

Les secrétaires d'état d'Abd el Moumen furent Abou Djafar ben Atia, son frère Yahya ben Atia, Abou el Hassan ben Yaïsch, Maymoun el Hawâry et Abdallah ben Yabal; ses wazirs, Abou Djafar ben Atia, puis Abd el Selam ben Mohammed el Koumy, et, après la disgrace de ce dernier, son propre fils Cid Abou Hafss, puis Édris ben Djaméa; ses cadis, Abou Omran Moussa ben Soham de Tynmal, ensuite Abou Youssouf Hédjadj ben Youssouf, puis El Assétad Abou Bekr ben Maymoun de Cordoue. Quelques-uns disent que l'expédition d'eldjihed en Espagne, que prépara Abd el Moumen, eut lieu en l'année 556, lorsqu'il débarqua à Djébal-Fethah, en fit élever les fortifications et réparer la ville, et que là il fut atteint de la maladie dont il mourut ensuite, après être retourné en Afrique, à Médina-Salé, en l'année 558; le plus certain est ce qui a été déjà rapporté et qui résulte des notes de la chambre royale de Marok [1].

L'émir el Moumenyn Youssouf, fils de l'émir el Moumenyn Abd el Moumen ben Aly le Zénète, le Koumiite, était surnommé Abou Yakoub. La mère qui l'enfanta s'appelait Aïescha; elle était fille du fakih et cadi Abou Omrân de Tynmal. Il était né le jeudi 3 de redjeb 553 (31 juillet 1158). Il était blanc et coloré, d'une belle taille, ayant les chevaux crépus et la barbe encore davantage, de beaux yeux, le nez bien proportionné; il était en toutes choses grave et majestueux, libéral et compatissant. Il fut le premier des princes almohades qui alla à la guerre sainte en personne; il conquit beaucoup de villes, rassembla beaucoup de troupes, entretint de grandes armées et recueillit d'immenses dépouilles et d'énormes richesses. Il régna en Afrique depuis Souïfala des Bény Matkoud, d'entre les montagnards de l'Afrique orientale, jusqu'à Béléd Noun, à

impossible, parce qu'il se trouve, à l'embouchure de la rivière, des rochers et d'autres obstacles de ce genre sur lesquels se brisent les bâtimens (voyez El Édris, III$^{e}$ Climat). — C'est de notre Salé qu'il parle.

[1] On en a pour garant Ebn Abd el Halim, et tous les auteurs qu'il cite, Yahya, Ebn el Khascheb, Ebn Djenoun, Ebn Saheb el Salat, etc.

l'extrémité de Sous-el-Aksah, et jusqu'aux extrémités du Kibla; et en Espagne depuis Médina Touthela, alcudia du Scharkya, jusqu'à Médina Schantaryn en Algarbe, sans interposition de domination étrangère. Il tenait ses frontières bien protégées et défendues; et, tant dans les villes que dans les déserts, les peuples de son obéissance vivaient dans la sécurité et la confiance sous son juste gouvernement. Sa prudence veillait également à ce qui était proche et à ce qui était éloigné, et il intervenait en personne dans le gouvernement du pays, voulant qu'on ne lui cachât rien, et ne négligeant pas la plus petite affaire de l'état; ni ses fils ni ses ministres, même les plus en faveur n'influaient sur ses déterminations. Il eut dix-huit fils[1], dont l'aîné était Yakoub, que ses exploits firent par la suite surnommer El Mansour, et qui fut son successeur au khalifat. Les frères de celui-ci furent Ishak et Yahya, frères utérins ou d'une même mère; Ibrahim, Moussa, Édris et Abd el Aziz, nés d'une même mère; Abou Bekr, Abdallah, Ahmed et Yahya el Saghyr (le cadet), fils d'une même mère; et enfin Mohammed, Amrou, Abd el Rahman, Abd el Wahed le destitué, Abd el Hàk, Ishak el Saghyr et Talhah, nés de différentes mères. Talhah fut son hadjeb ou son secrétaire des commandemens; ni Abou Hafss son frère, qui se souleva contre lui, ni ses wazirs n'avaient d'influence à sa cour. Ces derniers étaient Abou el Ola Edris ben Djaméa et Abou Bekr Yakoub ben Yada; ses cadis furent le fakih Abou Youssouf el Hedjadj et le fakih Abou Moussa Issa ben Omràn, et ensuite le cadi Abou el Abbàs ben El Madha el Korthouby. Il eut deux secrétaires d'état : en premier lieu Abou el Hassan Abd el Melek ben Yaïsch El Korthouby (de Cordoue), par l'éducation, et El Yaboury (d'Évora), par la naissance, l'un des hommes les

[1] Conde dit bien qu'il eut dix-huit fils, et il les nomme; mais il ne s'en trouve que dix-sept en son compte.

plus distingués de ce temps par la connaissance des hadits et des traditions du prophète, doué d'un esprit vif et droit et du jugement le plus solide; il n'était pas moins célèbre pour sa belle écriture que par son esprit; en second lieu l'excellent docteur Abou el Fadhl ben Taher El Boudjéy (de Boudjie), connu par le surnom de Heschéwa, plein d'éloquence et d'une merveilleuse érudition, lequel servit aussi depuis de secrétaire à Yakoub El Mansour, fils de Youssouf, et à son petit-fils El Nassr. Son premier médecin fut le wazir Abou Bekr ben Tofaïl, et après celui-ci, qui mourut en 581 (1185), Abou Merwan Abd el Melek ben Kasem de Cordoue. Mais les deux plus renommés d'entre les hommes qui illustrèrent cette période furent sans contredit les deux savans médecins Abou el Walid ben Ahmed ben Roschd (Averroès), que l'émir el Moumenyn appela à la cour de Marok pour être son médecin en l'année 578 (1182), et qu'il nomma peu après cadi de Cordoue, et Abou Merwan ben Abd el Melek ben Zohar[1]. Ce dernier était natif de Séville et juif de religion. Il mourut à Marok, suivant Aboulféda, dans l'année de l'hégire 595 (1199 de J.-C.); suivant un témoignage plus explicite encore, le 21 de djoulhedja de cette même année (13 octobre 1199), à plus de quatre-vingt-quatorze ans. Youssouf abou Yakoub l'avait amené de Séville à Marok pour être wali el khasna (wali du trésor ou trésorier). Les nombreux et beaux ouvrages de médecine qu'il composa le rendirent célèbre, et le cas qu'on en faisait fut tel, qu'ils furent en partie traduits en latin et imprimés. Son Kollyyat fut aussi traduit en hébreu, et c'est sur cette traduction qu'on a fait la traduction latine généralement connue des médecins[2]. L'art pharmaceutique et la chirurgie doivent beaucoup,

[1] Vulgairement connu sous les noms d'Aben Zoar, Ebnzohr, Avenzoar, etc.
[2] Voy. la Bibl. Hébraïque de Wolf, n° 88.—L'original arabe existe mss. avec plusieurs autres de ses œuvres à notre Bibliothèque Royale sous le n° 871, et sous le 628 de la Bibliothèque Bodléienne.

comme on sait, aux ouvrages du savant docteur. Suivant Ebn el Djydd, Ebn Zohar savait par cœur toutes les traductions d'El Bokary (surnom d'Avicenne)[1]. Abou Merwan Ebn Zohar faisait sa résidence habituelle à Marok; mais il faisait de fréquens voyages en Espagne, et il y accompagna particulièrement l'émir lors de la fatale campagne de Santarem. Quant à Averroès (Abou el Walid Mohammed ben Roschd, ou, suivant la prononciation espagnole, Aben, Aven Roschd, d'où par corruption Averroès[2]), il était natif de Cordoue, et sa réputation est européenne. Il passe et fut justement tenu en effet pour un des plus habiles philosophes et médecins qu'aient eus les Arabes. Ce fut le premier d'entre eux qui traduisit du grec en arabe les livres d'Aristote, sur lesquels il fit aussi de savans et amples commentaires. Il cultiva et illustra presque toutes les branches des sciences en honneur chez ses compatriotes, et se fit un très grand nom, tant de son vivant qu'après sa mort, non-seulement chez les Mahométans, mais encore parmi les Hébreux et les chrétiens, qui pendant long-

1 M. Walsin Estherazy mentionne à tort Avicenne parmi les philosophes et les savans que favorisa Abd el Moumen : outre qu'Ebn Sina n'était ni Andalous ni Moghrebyn, étant, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, né à Afsena, village des dépendances de Bokara, l'an 370 de l'hégire (980), il était mort à Hamadan en Asie dès 428 (1036) à l'âge de cinquante-huit années islamites (voyez Casiri, t. I. p. 268).

2 C'est ainsi que de Ebn Sina on a fait Avicenne. Les Espagnols ont écrit et prononcé originairement Aben Sina, Aben Rosch, Aben Roësch, en affectant ce dernier nom d'un kesra, d'où, par une nouvelle altération, Avicenna et Averroès. — Conde appelle incorrectement ce dernier (c. 47), comme s'il ne se doutait pas de qui il parle, le fakih Abou el Walid ben Raschid. — Remarquons en passant la différence des dialectes. Nos Bretons se servent du mot de *Mab* pour Filius (*Mab* filius idiomate Aremorico, Hibernis *Mac*. Tabular. Kemperleg : Rivailon mab Moam, gravi infirmitate detentus, monachalem habitum suscepit. Ibidem : Kadou mab David, Killæ mab Gusfredi. Vide *mak*, Ducang. Glossar.). Les insulaires en ont fait *ap*, et, pour abréger, ils ont encore retranché l'*a* dans les noms de famille qui suivent : Powel, filius Howelli, Price, filius Rhesi, Prichard, filius Richardi, Probert, filius Roberti, Pugh, filius Hugonis, Parry, filius Henrici, ou Penrhye, qui est la même chose, Powen, filius Oveni, vel Bowen, Bythell, filius Ythelli, etc.

temps étudièrent et lurent avec enthousiasme ses livres, les traduisirent et les commentèrent, et le tinrent pour le seul interprète de la doctrine alors dominante du grand philosophe grec et comme le guide unique des études philosophiques. Il fut proprement par là le père de la scholastique au moyen-âge. Ses ouvrages sont très nombreux et traitent de plusieurs matières fort différentes, comme on le peut voir par le catalogue qu'en a donné Casiri[1]. Bien que la plupart consistent en traductions des divers ouvrages de logique, de philosophie, de métaphysique, de morale, de politique, d'astronomie, de rhétorique, de musique, etc., d'Aristote, et en commentaires et expositions de ceux-ci, toutefois il y en a dans le nombre beaucoup d'originaux et de divers genres; tel est le Kollyyat (ou les universaux), contenant les principes et fondemens de sa médecine et son Histoire des animaux. La plupart des ouvrages d'Averroès ont été traduits en latin et imprimés plusieurs fois; tous, à deux ou trois près, l'ont été en hébreu[2]. Abou Osaïba fixe la mort d'Averroès à l'an 595 de l'hégire (1198 de J.-C.), et presque tous les auteurs l'ont suivi, quoique Léon l'Africain la place en l'an 603 (1206)[3].

L'émir Youssouf Abou Yakoub fut proclamé en Afrique, après la mort de son père, le mercredi 15 de djoumadah-el-

1 Bibl. Arab.-Hisp., t. I, p. 299.

2 Consultez pour ces traduction la Bibl. Hebr. de Wolf. n° 59.

3 D'Herbelot mentionne (p. 80 de sa Bibl. orient.) un ouvrage de politique, intitulé Seradj-el-Molouk, le flambeau, la lumière des rois, composé par un Averroès de Tortose, qu'il croit le même que le nôtre; mais fort à tort, comme cela est démontré par la dédicace même de ce livre adressé à Mohammed fils d'Abdallah (voy. ci-dev., t. IV, c. 14). Averroès el Tartouschy vivait par conséquent deux siècles environ avant Averroès el Korthouby. Reiske (suppl. p. 785) conjecture, d'après le nom qui est le même, qu'il pourrait être un des aïeux de notre Averroès; mais le savant orientaliste oublie que les noms ne se transmettaient point de la sorte parmi les Arabes. — Casiri (t. II, p. 164) mentionne un autre Averroès postérieur, Abou Abdallah Mohammed ben Omar ben Roschd, qui fleurit en l'année 700 de l'hégire (1300 de notre ère), lequel fut auteur d'une bibliothèque arabe des jurisconsultes andalous formant le Codex mss. qui existe sous le n° 1728 à la Bibliothèque de l'Escurial.

akher 558; il périt ensuite en combattant à la journée de Schantaryn, au pays d'Algarbe de l'Andalous, le samedi 18 de rabi-el-akher 580 (1184), ayant alors quarante-sept ans, dont il avait régné vingt-un, plus un mois et quelques jours; quelques-uns disent qu'il fut reconnu le 18 du second djoumadah de l'année susdite, et cela est ainsi raconté :

Lorsque fut mort le puissant émir Abd el Moumen, sa mort fut tenue cachée à cause de l'absence de son fils Youssouf Abou Yakoub, qui devait être son successeur, et qui était alors en Andalousie. La nouvelle de sa mort ne se divulgua donc point jusqu'à l'arrivée de Youssouf, qui vint de Séville, ainsi que le rapporte Ebn el Khascheb, et cela fut ainsi arrangé par les soins et la diligence du cadi Abou el Hedjàdj Youssouf ben Omar. Les historiens de son règne disent que, d'un consentement commun et unanime, il fut proclamé émir, le vendredi 8e jour du premier rabieh de l'année 560, c'est-à-dire deux années après la mort de son père, parce que, bien que les scheiks et toute la nation s'accordassent à le proclamer trois jours après la mort de son père, néanmoins son frère Cid Mohammed, wali de Boudjie, s'y opposa, ainsi que Cid Abou Abdallah, wali de Cordoue; et le prince Youssouf fut si modéré, qu'il ne voulut point qu'on le proclamât solennellement, ni que ses frères lui jurassent obéissance contre leur volonté; et ainsi, pendant les deux premières années, il ne voulut point s'intituler Émir el Moumyn, mais seulement Émir, jusqu'à ce qu'il parvînt à réunir les esprits divisés, et à les attirer par la douceur à son obéissance.

Incertain de la sorte des dispositions des peuples et des caïds, il ne pouvait poursuivre les projets de son père, et l'un des premiers actes de son règne fut de licencier l'immense armée d'eldjihed rassemblée autour de Salé. En l'honneur de son avénement, il fit rendre la liberté aux esclaves et distribuer des aumônes dans tout son empire. Il établit ensuite sa ré-

sidence à Marok, où il prépara toutes choses pour sa reconnaissance et sa proclamation solennelles. Sa réputation s'étendit dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale; il prêcha, il réclama l'obéissance, et finit par l'obtenir des scheiks et des caïds des deux continens. Son adresse à ranger les cœurs autour de soi fut telle, qu'en 559 (vers la fin), ses frères Cid Mohammed, wali de Boudjie, et Cid Abou Abdallah, wali de Cordoue, qui jusque-là lui avaient refusé tout acte de soumission, vinrent le trouver repentans, obéissans et résolus à lui prêter serment. Ils furent précédés par les principaux scheiks de leurs deux villes et par leurs fakihs et cadis. Youssouf leur fit la plus honorable réception, les gratifia de sommes d'argent et leur donna à tous des vestes d'honneur, et ce fut de ce moment qu'il prit, pour ne le plus quitter qu'à sa mort, le titre d'émir el Moumenyn. Sa reconnaissance toutefois fut troublée par le soulèvement d'un chef berbère des montagnes de Ghoméra. Mozdar le Ghomarien, le Sanhadjite, entreprit cette même année de réunir toutes les tribus almoravides de Sanhadjah contre le prince des Almohades, et la nouvelle en parvint à Marok le jour même des cérémonies de la proclamation. Mozdara avait fait frapper monnaie en son nom, et la légende de ses dinhars était : « Mozdara qui s'est mis en route (ou le voyageur) arrive avec le secours de Dieu [1]. » Ces mots menaçans promettaient un nouvel Abdallah ben Yassin ou un Mahdy nouveau à l'Afrique, et Mozdara en effet avait su en peu de temps ranger autour de lui les scheiks de trois des principales tribus du Maghreb, de Ghoméra, de Sanhadja et d'Owrouba; il avait levé une armée dans ces tribus, s'était emparé de la ville de Taza, dont il avait tué ou fait prisonniers les habitans et marchait contre

1 *Mozdara el gharyb nassraho Allah karyb.* Proprement *nassraho Allah* signifie *Protegat eum Deus*, Dieu le protége, dans le sens de Dieu protége la France. — On se demande comment cette légende peut être écrite de la sorte dans Conde (c. 47) : *Mon duria algoralb nasraha alali coraïb*.

les Almohades. L'émir el moumenyn Youssouf envoya vers lui une grosse armée de ceux-ci ; mais le sort voulut, dit l'historien Moghrebyn, qu'El Sanhadjy pérît dans un des premiers engagemens de cette guerre. La tête coupée du nouveau prophète fut portée à Marok, et vint rassurer le prince des fidèles, que cette insurrection avait préoccupé justement ; car c'était par les moyens employés par Mozdara que s'était élevée sa famille, et il ne pouvait douter qu'ils ne conduisissent quelquefois au succès [1].

L'an 560 (1165) eut lieu en Espagne la bataille d'El Djélâb, entre Cid Abou Saïd Abd el Rahman et les chrétiens auxiliaires d'Ebn Mordanisch (Mohammed ben Saïd ben Mordanisch, roi de Valence). Les chrétiens étaient au nombre de treize mille. Les deux armées se rencontrèrent dans les champs voisins de Murcie, en une plaine spacieuse et agréable où se tenait chaque année une foire libre à laquelle se rendaient, de toutes les parties de l'Espagne, des marchands des diverses croyances qui s'en partageaient la possession, chrétiens, Musulmans et Juifs. Les deux armées s'aperçurent au lever de l'aube, le samedi 8 de djoulhedja, et d'un accord et comme d'un entraînement communs, coururent l'une vers l'autre et se choquèrent. La mêlée eut lieu au milieu des cris et des clameurs des deux partis, qui furent tels qu'ils s'entendirent, dit-on, à plusieurs milles de distance. La plaine resta couverte de cadavres. Ebn Mordanisch fut vaincu, et la plupart de ses auxiliaires chrétiens, tués. Il n'en échappa qu'un petit nombre au fer et à la rage des Almohades vainqueurs. Cette bataille fut appelée la journée d'El Djélâb, ou de la Clameur, à cause des clameurs et des cris confus qu'y poussèrent les combattans. Les bergers et les laboureurs du voisinage racontaient que, quelques jours après le combat, on entendait encore dans ces champs le bruit, les cris confus et tout le fracas d'une ba-

1 Ebn Abd el Halim, p. 139 de l'original.

taille, et c'est pourquoi on les nomma depuis, d'un nom propre à en conserver le souvenir, Fohos-el-Djélâb. Le général El Osky et Ebn Hamschek, déjà mécontens de Mohammed ben Saïd, commandaient chacun une division de son armée. Chagrin de l'issue de la bataille, Ebn Mordanisch, traita fort mal de paroles El Osky et Ebn Hamschek son beau-père, qui, offensés tous deux, l'abandonnèrent. El Osky quitta ouvertement son parti, se retira à Malaga, et de là passa à Marok, où il suivit depuis le parti des Almohades [1].

[1] Conde, l. c.

# CHAPITRE TROISIÈME.

Règne de Youssouf Abou Yakoub ben Abd el Moumen. — Guerre civile entre les émirs de l'Espagne orientale. — Incursions des Almohades sur les terres des chrétiens. — Premier passage de Youssouf Abou Yakoub en Espagne. — Dernières vicissitudes de la guerre civile du Scharkya. — Prise de Tarragone par les chrétiens. — Constructions de l'émir el mouménya à Séville. — Traité de paix entre le roi de Majorque et la république de Gênes. — Campagne de Youssouf Abou Yakoub contre Santarem. — Sa mort. — Son fils Yakoub lui succède. — Règne de Yakoub, surnommé El Mansour. — Campagnes de Yakoub el Mansour en Afrique et en Espagne. — Alfonse VIII de Castille envoie une lettre de défi à l'émir el mouménya. — Arrivée de Yakoub en Espagne. — Défaite d'Alfonse VIII à Alarcos. — Suites et conséquences de cette défaite. — Mort de Yakoub el Mansour.

De 1165 à 1199.

En 560 (1165), Youssouf Abou Yakoub envoya son frère Cid Abou Zakarya au gouvernement de Boudgie, lui recommandant de visiter toutes les provinces de l'orient de l'Afrique (l'Ifrikya des Arabes). Entre autres choses qu'il lui prescrivit, il lui ordonna d'écouter les plaintes des pauvres, de relever les humbles, de décharger les opprimés, et d'abaisser les tyrans dont l'arrogance et les richesses servaient à opprimer les faibles et les impuissans, en effrayant les juges des provinces, ou en les gagnant par des présens; et il lui enjoignit d'être en cela rigide et inflexible, et de ne pas permettre qu'on se jouât de sa justice. En cette même année, se souleva dans les montagnes de Ghoméra Youssouf ben Monségad, contre lequel il n'envoya point, jusqu'au commencement de l'année suivante que l'émir el moumenyn Youssouf Abou Yakoub marcha lui-même contre le rebelle avec un corps d'élite de cavaliers almohades qu'il conduisait en personne et qu'il menait comme

à une chasse. Il rencontra dans ces montagnes le rebelle, lui livra bataille, le battit, vainquit et défit ses troupes, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il l'eût pris, le tua et envoya sa tête à Marok. Dans cette expédition il fut reconnu et proclamé dans le haut pays de Ghoméra, et en l'année 563 (1168) il tenait tous ces pays soumis à son obéissance. Les sauvages et grossiers habitans de ces montagnes l'appelèrent leur émir el moumenyn dans le mois de djoumada-el-aker de la même année [1].

Vers ce temps, dans l'Espagne orientale, des mésintelligences éclatèrent parmi les principaux généraux du parti de Abou Abdallah Mohammed ben Sad ben Mordanisch; et son beau-père Ishak ben Hamschek, saheb de Ségura, se sépara de son obéissance et de son amitié. Ebn Sad, offensé, répudia la fille de Ebn Hamschek; mais il se repentit aussitôt de sa légèreté, la reprit pour femme, et chercha à renouer avec son beau-père. Il écrivit aussi au général El Osky de revenir de Marok, lui promettant des lieutenances et des alcaydies dans ses états. El Osky consentit à retourner à Valence, et lui répondit conformément à ses désirs. Cependant Ebn Sad continuait ses alliances avec les chrétiens, dont il avait garnison à Valence, ce qui mécontentait ceux de la ville, et les principaux habitans la quittaient pour aller demeurer à la campagne et dans les villes des environs [2].

L'an 565, l'émir el moumenyn Youssouf envoya son frère Abou Hafss en Espagne pour y faire la guerre de religion. Il passa la mer, de Kassr-el-Adwah à Tarifa, à la tête de vingt mille hommes, tant Almohades que gens de conquête; et il marcha du côté de Tolède, pendant que, dans l'Espagne orientale, continuait la discorde entre les généraux du parti du roi de Valence Ebn Saïd. Un des personnages les plus influens de ce parti, Ahmed ben Mohammed ben Djafar ben Sofyan El

1 Kartasch el Saghyr, c. 47.
2 Conde, c. 48.

Makhzoumy, homme vertueux, libéral et riche, qui possédait et avait embelli dans ces derniers temps Aldjézirah-Schoukar (l'île du Xucar), où s'élève aujourd'hui la ville d'Alzira, se détacha vers ce temps de l'obéissance d'Ebn Saïd; et, pour assurer son indépendance autant qu'il était en lui, se mit sous la protection des Almohades. C'est ainsi que se préparait la prochaine soumission de l'Espagne orientale au prince qui les gouvernait. Ahmed el Makhzoumy se fortifia cependant à Aldjésirah-Schoukar, où il mena un grand nombre de ses partisans, entre autres l'austère et vaillant Abou el Abbas Ahmed ben Maad d'Uclès et autres raïs de sa confiance; et il refusa l'obéissance à Ebn Saïd, qu'ils déclarèrent publiquement déchu, comme mauvais Musulman et fauteur d'infidèles[1].

L'an 566 (1170) le prince des fidèles Youssouf fit bâtir le pont du Tensist; il en jeta les premiers fondemens le dimanche 3 du mois de safar. En la même année, Youssouf passa en Espagne pour examiner la manière dont on en gouvernait les frontières et les ports, mettre ordre aux abus des affaires de ce pays, et recueillir ses karadjes. Il arriva à Séville, où il demeura un an entier. Les alcaydes ou gouverneurs des villes d'Espagne se rendirent à sa cour avec les principaux seigneurs, les cadis et les fakihs, pour le saluer et l'informer de l'état de leurs affaires. Un an après il se mit en marche pour faire la gazie. Il attaqua la ville de Tolède, et il s'empara de quantité de forteresses de ses environs. Il y tua un nombre infini de chrétiens; il pilla les campagnes et fit beaucoup de captifs; puis il revint à Séville, glorieux et triomphant. Le 7 de djoulhedjah de cette année 566 (1171) fut terminée la construction de la tour de Mertola, que fit bâtir Cid Abou Abdallah ben Abou Hafss, et dont le fakih et cadi Abou Bekr ben Abi Barbaster dirigea les travaux.

1 Conde, c. 48.

Dans la partie orientale de l'Espagne, où, comme on l'a déjà dit, régnait, non sans inquiétude et sans crainte, le wali Ebn Sad, son parti allait en déclinant, depuis les terribles batailles d'El Sabikat et d'El Djélâb, et il s'affaiblissait chaque jour davantage par suite de la discorde et de la mésintelligence de ses parens et de ses généraux. Pour lui, il passait la plupart du temps à Valence, d'où il parcourait ses états et les villes de son domaine, situées la plupart sur la côte de la Méditerranée, depuis Tarragone jusqu'à Cartagène, surnommée par les Arabes El Halfah, ainsi que les forteresses de Murbiter, Xucar, Xatiba, Dénia, Lecant, Ségura, Lorca, Murcie avec toutes ses dépendances, et beaucoup de villes sur ses frontières. Son beau-père Ibrahim ben Hamschek, qui tenait pour lui la ville de Murcie, s'était retiré de son amitié, et, après les adversités passées, qu'Ebn Sad attribuait à son manque de valeur, Ibrahim, offensé, avait quitté Murcie, s'était déclaré indépendant dans Ségura, et avait fortifié contre lui quelques châteaux, entre autres celui appelé de son nom Soghr Ebn Hamschek. De même, Abou Bekr ben Sofyân, wali de Djézira-Schoukar, renonçant à sa confiance et à son amitié, avait formé un parti contre lui, s'était fortifié à Xucar, et, craignant que son émir Ebn Sad ne marchât contre lui, avait écrit aux généraux almohades pour leur demander de le soutenir. Ebn Sad envoya contre lui son fils Abou el Hedjadj Youssouf ben Ebn Sad, qui était général de sa cavalerie, afin qu'il occupât ses terres et l'assiégeât à Djézira-Schoukar. Celui-ci marcha aussitôt contre lui avec de nombreuses troupes, et l'assiégea dans Aldjézira avec tant de vigueur, que, depuis le milieu du mois de schawal 566 (1171) jusqu'à la moitié de la lune de djoulhedja, les aigles seuls purent entrer dans l'île; et il ravagea et dévasta le pays durant un mois. Les assiégés consommèrent tout ce qu'ils avaient, et ils étaient tellement réduits à l'extrémité et avec si peu d'espoir de secours, que, ne pouvant plus y tenir,

ils murmuraient publiquement contre Ahmed; en sorte que, du consentement des notables, la forteresse fut rendue par Abou Ayadh ben Hylel, qui était un des plus nobles et des plus respectés scheiks du pays, et qui les convainquit qu'ils ne pouvaient plus se soutenir en se fiant à la force inaccessible de leur position, attendu que si les ennemis tentaient d'entrer d'assaut, les habitans et les hommes les plus vaillans étaient si faibles, qu'ils n'avaient pas assez de forces pour marcher, bien moins encore pour se défendre et pour combattre; et c'était la vérité, car, de faim et de maigreur, les plus robustes demeurèrent ensuite débiles toute leur vie. Abou el Hedjadj entra dans la ville et emmena avec lui à Murcie ce Hylel, qu'il eut en grande considération. Ebn Sad donna ensuite la garde de cette forteresse à son frère. On conserve des vers d'Abou Bekr ben Sofyân, où il demandait du secours, étant assiégé dans Xucar, et où il peint les calamités qu'eurent à souffrir les assiégés. Abou Bekr se réfugia auprès des Almohades, qui, par son adresse et ses secrètes intelligences, parvinrent quelque temps après à entrer à Valence. Ebn Sad envoya aussitôt son fils avec des troupes qui assiégèrent la cité pendant trois mois par mer et par terre; mais Abou Bekr ben Sofyân, à qui elle avait été confiée, se défendit bien, et, comme, dans le même temps, Abou el Hedjadj reçut de son père une lettre par laquelle il lui mandait de venir le secourir par terre et par mer à Tarragone, où les chrétiens lui faisaient une rude guerre, il leva le camp; néanmoins les chrétiens s'emparèrent de Tarragone. Abou el Hedjadj ordonna à son général Aly ben Kasem de partir avec les vaisseaux de Tarragone, et lui-même conduisit par terre sa cavalerie, qui était fort nombreuse. Il livra diverses batailles aux ennemis, entre Tortose et Tarragone, avec des succès variés. Le général Aly ben Kasem vainquit sur mer les chrétiens et brûla leur flotte. Mais Tarragone n'en fut pas moins perdue pour le Valencien, et demeura aux mains des chré-

tiens, jusqu'à ce que le roi de Marok tenta de la reconquérir pour son compte, comme nous le verrons dans la suite[1].

L'an 567 (1171), Youssouf Abou Yakoub commença la construction de la grande mosquée cathédrale de Séville, nommée Djéma el Moukyarrim. Le premier kateb qui y fit la première prédication fut le fakih Abou el Kasem Abd el Rahman ben Ghafir, de Niebla, au mois de djoulhedja de la même année, que l'édifice fut achevé. En cette même année, le prince des fidèles Youssouf fit construire sur le fleuve de Séville un pont de bateaux enchaînés, avec de grands bâtimens servant de magasins à l'entrée et à la sortie[2]. Il y fit faire le zalelik du mur, qu'il exhaussa et répara, depuis Bab-Djehwar jusqu'au lieu où s'est élevé depuis le jardin de Colomb, en vieil espagnol la Guerta de Colon, situé au bord du Guadalquivir, là où le fleuve forme un coude en tournant vers le sud, en face de l'ancien monastère de las Cuevas. Il fit bâtir des quais avec des marches, sur l'une et l'autre rive du fleuve, pour faciliter le déchargement et le chargement des navires. L'eau des sources du château de Djébir (ayoun Djébir), renommée pour sa pureté et son excellence, fut amenée et distribuée à Séville par de nombreux canaux. Il dépensa à ces constructions des sommes considérables, jusqu'à ce qu'il retourna à Marok au mois de schaban 571 (1176). Son séjour en Espagne fut en tout de quatre ans, dix mois et quelques jours. C'est durant ce séjour que la puissance des Almohades s'étendit sur toutes les parties du pays soumises aux Musulmans. Mohammed ben Saïd, en effet, saheb des pays orientaux d'Espagne, étant mort en 567 à Maïorque, l'émir el mouményn Youssouf marcha vers son pays, qu'il conquit entièrement; ce qui le rendit maître de tout le pays oriental d'Espagne. Il revint à Séville l'an 568. Il envoya son fils Cid Abou Zakarya au pays des chrétiens. Il

1 Conde, c. 48

2 Ebn Abd el Halim, p. 140.

y entra et marcha jusqu'à ce qu'il arrivât à Tolède, ravageant les campagnes, faisant des captifs, détruisant les villages. Il en sortit contre lui un prince chrétien nommé Schandjwah (Sancho), surnommé Abou el Barda (le père de la barda), parce qu'il montait habituellement un cheval couvert d'une riche barda de soie, brodée d'or et enrichie de diverses pierreries[1]. Il se donna entre eux une sanglante bataille, dans laquelle Schandjwah Abou el Barda fut tué et toute son armée taillée en pièces, sans qu'il en échappât un seul homme. Le nombre des chrétiens morts dans cette bataille fut de trente-six mille hommes. En l'an 569 (1173) l'émir el mouménym attaqua la ville de Tarkouna (Tarragone); mais ne put la prendre, et s'en dédommagea en ravageant ses campagnes, tuant, massacrant, emmenant des captifs, détruisant les villes par le feu et la démolition, coupant les fruits et ruinant les édifices; puis il retourna à Séville. L'année suivante, l'émir el mouménym Youssouf épousa la fille de Mohammed, fils de Saïd. Il lui fit une dot magnifique, dont la langue n'est pas capable de faire la description. — Aboulféda dit qu'après la mort de l'émir Ebn Sad ben Mordanisch, saheb de l'Espagne orientale, de Valence, de Murcie et de beaucoup d'autres villes, ses fils recoururent à l'émir Youssouf Abou Yakoub, et lui livrèrent toutes leurs terres, craignant de ne pouvoir les conserver, placés qu'ils étaient entre les chrétiens, qui leur faisaient la guerre d'un côté, et les Almohades africains qui les attaquaient de l'autre; en sorte qu'ils prirent ce parti et remirent tous leurs états entre les mains d'Abou Yakoub, à qui la fortune donna ainsi de gré ce qu'il n'espérait plus obtenir de force. Il donna aux Bény Sad de nouveaux titres et états, et épousa une sœur de ces princes. Ceci arriva après la mort de Mohammed ben Sad ben Mordanisch.

[1] Barda est ephippii in Occitania usitati. Capitul. general. mss. S. Victoris Massil. legitur : *Item dicimus in scellis, bardis et frenis irregularibus*, etc. — Gallis *barder*, est equum ornamentis instruere.

Ce fut alors que Youssouf bâtit une cité à Djébal-Fetah, pour occuper ses cent mille soldats. Pour bien recevoir la belle Bent Ebn Sad, sœur du saheb de Denia, de Xatiba et d'une grande partie de l'Espagne orientale, et lui faire honneur, le prince des fidèles fit construire à Séville une miherghâna, dont aucune langue ne pourrait décrire la richesse et la beauté. L'année 571 (1175), on éprouva dans le Maghreb une peste terrible, dont périrent à Marok un grand nombre de personnes. D'entre les fils de l'émir Abd el Moumen moururent Cid Abou Ibrahim, Cid Abou Saïd, Cid Abou Zakarya, gouverneur de Boudgie, ainsi que le scheik Abou Hafss ben Yahya, de la tribu de Henteta, progéniteur des Bény Abou Hafss. Dans cette circonstance périt également le cadi Abou Youssouf Hedjadj ben Youssouf. L'année suivante 572 (1176), mourut à Meknêza, dans la lune de safar, le scheik Abou Ishak Ibrahim ben Hamschek; et, dans la suivante, le célèbre scheik Abd el Rahman ben Taher, qui avait été wali de Murcie. Destitué par Ebn Ayadh, il avait embrassé le parti des Almohades, était passé en Afrique, et s'était établi à Marok, où il mourut. Cet Andalous faisait des vers élégans; et l'on conserve ceux qu'il adressa à son fils Abd el Hâk, ainsi que ses chansons amoureuses pour la fille du vizir Ebn Atia, et d'autres, morales, que El Ziézari récitait à Valence dans ses discours et ses sermons. En ce temps mourut à Malaga le célèbre général de Ebn Sad, Ahmed ben Abd el Rahman el Osky, dont la famille, après la perte d'Oska, s'était établie à Talavera, et que pour cela on avait surnommé El Talbery. Après avoir vécu quelques années à Marok lors de sa mésintelligence avec Ebn Sad, il était retourné en Andalousie, et il mourut à Malaga en l'année 574. Ses nombreux amis l'enterrèrent avec beaucoup de pompe dans la plaine de Malaga, en un lieu agréable, et plantèrent autour de son tombeau douze beaux arbres à fleurs et à fruits doubles. On conserve ses poésies sur les ménageries de lions qu'il avait à

Marok; et son éloge de la fleur de l'amandier, « qui annonce le printemps, doux sourire de l'année, et précède la saison des délices », était célèbre, et n'a cessé d'être récité en Andalousie que lorsque l'arabe a cessé d'y être parlé[1]. L'an 572 le prince des fidèles Youssouf passa en Mauritanie; il entra à Marok au mois de sebaban de cette année; il y séjourna jusques à l'an 574 (1178); il y apprit que Ebn Zobeïr s'était soulevé dans Cafsat, qui est une des villes de l'Ifrikya; que ce royaume était, à cause de cela, en désordre. Youssouf se mit aussitôt en marche pour s'y rendre. On était en 576. Étant arrivé en Ifrikya, il assiégea la ville de Cafsat; il la pressa si fort dans ce siége par des assauts continuels, qu'il y entra, vainquit Ebn Zobéïr, et le fit mettre à mort (1180). Il retourna ensuite à Marok, où il fit son entrée l'an 577 (1181). En cette même année Abou Sarahan Massoud, fils du roi de Ryahh, vint à la tête d'une grosse armée, composée des principaux de Ryahh, offrir ses services au prince des fidèles Youssouf[2]. Les îles de Maïorque et de Minorque continuaient cependant d'être indépendantes sous le gouvernement d'un arrière petit-fils de Moudjéhid, et l'on a, sous la date de 1181, un curieux traité de paix entre la république de Gênes et le roi de ce royaume; en voici la teneur[3]:

*Traité de paix entre Abou Ibrahim Ishak, roi de Majorque, et la république de Gênes.*

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, que Dieu soit propice à tous les prophètes et leur accorde le salut!

Traité de pacification, et conventions réciproques, arrêtées avec la bénédiction de Dieu et son assistance, et ratifiées sous

1 Conde, c. 49.
2 Ebn Abd el Halim, c. 47.
3 L'original arabe de ce traité a été relevé soigneusement des archives de la république de Gênes, par M. Silvestre de Sacy, en 1805, et fait partie du t. XI des Notices et extraits de la Bibliothèque royale. — Dans les archives de Gênes,

ses auspices favorables entre le très illustre Alfaqui Abou Ibrahim Ishak, fils de Mohammed, fils d'Ali (que Dieu lui conserve longtemps la puissance et lui accorde de glorieuses victoires!), et l'illustre ambassadeur Rodoan de Moro (que Dieu lui fasse la grace de faire ce qui est agréable à sa divine majesté!); ledit ambassadeur stipulant au nom de l'archevêque, des grands, illustres et magnifiques consuls, et des sénateurs et notables de Gênes, investis de l'autorité pour lier et délier, et de tous les autres citoyens de ladite ville, grands et petits (que Dieu par sa bonté perpétue leur gloire!), et arrivé ici de par eux, à la date des présentes, chargé de leurs pouvoirs et de la traduction qui en a été faite à Gênes. Par lesdites lettres il appert qu'ils lui ont donné pleins pouvoirs et l'ont constitué leur représentant, à l'effet de stipuler le présent traité, tant à leur avantage qu'à leur charge, en sorte que cette affaire soit par lui arrêtée entre les deux parties contractantes, et qu'il la termine de telle manière qu'elle soit irrévocablement obligatoire de part et d'autre.

Le très illustre Alfaqui Abou Ibrahim Ishak, fils de Mohammed, fils d'Ali (que Dieu lui accorde son secours et son assistance!), et l'illustre ambassadeur Rodoan de Moro, ès-dit nom des habitans de Gênes (que Dieu leur facilite les moyens de faire ce qui lui est agréable!), ont conclu les conventions suivantes avec une entière droiture de cœur et une parfaite pureté d'intentions, prenant Dieu à témoin et s'engageant avec serment à accomplir toutes les clauses du présent traité, et apportant aux présentes stipulations une sincérité qui entretiendra entre eux une amitié constante, et resserrera de plus en plus les liens d'une bonne intelligence réciproque.

Le très illustre Alfaqui Abou Ibrahim Ishak, fils de

ce traité est intitulé au dos : Conventione col turco : verius cum rege Majorichæ tunc temporis à Mauris possessæ. — Nous parlerons tout à l'heure d'un autre traité du fils d'Abou Ibrahim Ishak ben Mohammed ben Ali ben Moudjéhyd avec la même république.

Mohammed, fils d'Ali (que Dieu lui accorde son secours et son assistance!), promet à l'illustre ambassadeur Rodoan de Moro et à ses commettans susdits, les archevêque, consuls et autres citoyens de Gênes (que Dieu par sa bonté leur accorde le succès!), qu'aucun des habitans de ses états de Majorque, Minorque, Iviça et Formenteira (que Dieu daigne les garder!), ne portera aucun dommage soit par terre, soit par mer, au territoire de Gênes, qui s'étend depuis Nice jusqu'à Corvo, et qu'aucun de ses gens, de ceux qui seront sur ses galères et de ses gens de guerre, ne commettra aucune hostilité contre qui que ce soit des habitans des lieux appartenant à ladite république; en sorte que lesdits habitans n'éprouveront ni tort ni dommage quelconque de la part des quatre îles susdites. De son côté aussi, l'illustre ambassadeur sus-nommé, Rodoan de Moro, au nom de ses commettans susdits, les archevêque, consuls et habitans de Gênes, tant grands que petits, promet qu'aucun d'eux ni de leurs employés et de leurs gens de guerre, embarqués sur leurs galères ou autres bâtimens, ne fera aucun tort par terre ni par mer, en quelque manière que ce soit, aux quatre îles Majorque, Minorque, Iviça et Formenteira, ni à leurs habitans, et que lesdits habitans n'éprouveront de leur part aucune violence ou dommage. Les deux parties contractantes ont promis d'exécuter les susdites conventions avec une égale et parfaite réciprocité dans leurs états respectifs, conformément aux stipulations du présent traité; et le susdit ambassadeur a soumis à l'exécution desdites clauses ses commettans précédemment nommés, en vertu des pleins pouvoirs qu'ils lui ont donnés et des autorisations contenues dans l'écrit dont il est porteur, et par lequel ils ont promis avoir pour bon et agréable tout ce qui serait par lui fait et consenti.

L'illustre ambassadeur susdit, Rodoan de Moro (que Dieu lui accorde la grâce de faire ce qui est agréable à sa divine volonté!), s'est pareillement engagé envers le très illustre Al-

faqui Abou Ibrahim Ishak, fils de Mohammed, fils d'Ali (que Dieu lui accorde son secours et son assistance!), à ce qui suit, tant pour lui que pour ses commettans susdits, qu'il y a expressément soumis, savoir, qu'ils ne machineront rien qui puisse faire tort à aucune des quatre îles susnommées, soit par eux-mêmes, soit en aidant et assistant contre elles leurs ennemis, par paroles, actions, secours d'hommes ou d'argent. Le très illustre Alfaqui Abou Ibrahim Ishak (que Dieu l'aide de son secours et de son assistance!) s'engage à la réciprocité de la même convention envers le susdit ambassadeur Rodoan de Moro et ses commettans, promettant ne leur faire aucun dommage et ne donner contre eux aucun secours d'hommes ou d'argent.

Il a été pareillement convenu, et le susdit ambassadeur Rodoan de Moro (que Dieu lui accorde les moyens de faire ce qui est agréable à sa divine volonté!) a consenti à ladite clause, tant pour lui que pour ses commettans; que si quelqu'un des habitans des états de Gênes, s'étant embarqué sur un bâtiment des nations ennemies des quatre îles (que Dieu les garde!), et qui sont en état de guerre avec elles, vient à être pris, les habitans desdites îles agiront envers lui comme envers leurs ennemis; de son côté, le très illustre Alfaqui Abou Ibrahim Ishak, fils de Mohammed, fils d'Ali (que Dieu l'aide de son secours et de son assistance!), leur promet que, dans le cas où un de leurs vaisseaux viendrait à périr dans les eaux de l'une des quatre îles, personne ne s'appropriera rien de ce que la mer jetterait sur le rivage; s'ils veulent louer des hommes pour retirer ce qui se trouvera dans la mer, ils en auront la liberté.

Le très illustre Alfaqui Abou Ibrahim Ishak, fils de Mohammed, fils d'Ali (que Dieu l'aide de son secours et de son assistance!), et l'illustre ambassadeur Rodoan de Moro, contractant au nom des archevêque, consuls et autres habitans susdits de Gênes, tant grands que petits (que Dieu leur ac-

corde la grâce de faire ce qui est agréable à sa divine volonté!), ont stipulé le présent traité de paix comme un moyen d'empêcher tout ce qui pourrait nuire aux deux parties contractantes ou être désagréable à l'une et à l'autre, c'est-à-dire aux habitans des quatre îles susdites et à ceux des états de Gênes.

Le très illustre Alfaqui Abou Ibrahim Ishak, fils de Mohammed, fils d'Ali (que Dieu l'aide de son secours et de son assistance!), et l'illustre ambassadeur Rodoan de Moro, au nom de ses commettans susnommés (que Dieu leur facilite l'exécution de ce qui lui est agréable!), ont fixé à cette trêve et à ces conventions stipulées entre eux, et présentement ratifiées, le terme de dix années consécutives, à commencer de l'époque des présentes, savoir : du mois de safar, correspondant au mois de juin, de l'année 577, pour que cela soit le fondement d'une union et le lien d'une alliance (entre les deux parties). Le très illustre Alfaqui (que Dieu l'aide de son secours et de son assistance!), ainsi que l'ambassadeur Rodoan de Moro, pour ceux au nom desquels il contracte et s'engage, se sont garantis réciproquement, en se frappant dans la main et en jurant au nom de Dieu, l'observation fidèle du présent traité et l'exécution la plus scrupuleuse desdites conventions, déclarant contracter l'engagement de tenir et exécuter tout ce qui est contenu dans les présentes avec des intentions sincères, exemptes de toute subtilité qui pourrait les rendre suspectes. Ils ont pris à témoin Dieu, le meilleur des témoins, sur tout le contenu du présent écrit, et se sont garanti réciproquement par les engagemens regardés, dans toute croyance et toute religion, comme les plus forts et les plus obligatoires, que les stipulations de la présente pacification sont faites de bonne foi, sincèrement, avec les intentions les plus parfaites et les meilleures, et avec les vues les plus justes et les plus généreuses; quiconque y contreviendra se rendra coupable d'une infraction qui ne tournera que contre lui-même

et contre sa religion. C'est Dieu qui est le juge de ce que nous disons; il est témoin de tout ce que dessus et le garant de notre fidélité à exécuter le tout de la manière la plus convenable. Louanges soient rendues à Dieu, le maître des mondes! Le présent écrit a été fait double.

Toutes choses dépendent de l'ordre de Dieu : qu'il soit exalté et honoré!

En l'an 578 (1182) Youssouf partit de Marok pour aller faire bâtir le château de Rakna (Zoukondir). Il le bâtit sur une mine d'or qu'on venait d'y découvrir. En l'an 579 (1183) il passa pour la seconde fois en Espagne, pour faire la guerre de religion. Il partit de la cour de Marok le samedi 25 schawal 579 [1]. Il partit par la porte de Doukela, dans le dessein d'aller rétablir l'ordre dans la province d'Ifrikya. Étant arrivé à Salé, il apprit par Mohammed ben Ishak, qui venait de cette province, que tout y était tranquille. C'est pourquoi il tourna sa marche vers l'Espagne. Il partit de Salé à dix heures du matin, le jeudi 30 de djoulkada; il campa hors la ville, séjourna dans ce camp le vendredi suivant, arriva à la ville de Meknésah le mercredi 6 de djoulhedja, célébra la fête du sacrifice hors de ses murailles, puis passa à la ville de Fèz où il demeura le reste du mois. L'an 580, le 4 du mois de moharrem, l'émir el mouményn partit de Fèz et marcha sans interruption jusqu'à Ceuta, où il resta le reste du mois de moharrem, pendant que ses troupes s'occupaient de passer la mer. Les tribus des Arabes passèrent les premières, puis celles des Zénétah, puis celles des Mossamédah, de Maghrawah, des Sanhadjah, d'Awrouba, et les tribus berbères mêlées. Ensuite passèrent les troupes des vieux Almohades, les Aghzaz et les Roummat. Après que toute l'armée eut achevé de passer, il passa lui-même avec les esclaves noirs de sa garde et ses vizirs, le jeudi 5 safar (18 mai 1184). Il débarqua dans

1 Ebn Abd el Halim, p. 141.

le port de Djébal-el-Fethah, d'où il passa à la presqu'île d'Algésiras, de laquelle il se dirigea sur Séville par Djébal-el-Soulf, Alcala de Khoulan, Awkèsch, Schérich (Xérès) et Nabrischa. Étant campé le vendredi 23 du mois de safar, sur le wad Bothran, il apprit que son fils Cid Abou Ishak venait au devant de lui, de Séville, avec les fakihs et les principaux scheiks de la ville pour le saluer ; il leur envoya ordre de s'arrêter à Almounya jusqu'à ce qu'il y arrivât. Après qu'il eut fait la prière de midi et qu'il fut monté à cheval, il passa de leur côté, et s'arrêta jusqu'à ce qu'ils l'eurent tous salué jusqu'au dernier, puis ils montèrent à cheval et il marcha à l'attaque de la ville de Santarem des pays occidentaux d'Espagne. Il y arriva le 7 de rabi-el-awal 580 (14 juin 1184)[1]. Le prince des fidèles établit son camp devant la place, la *fit* entourer de troupes et d'archers, et lui livra de nombreux assauts qui demeurèrent sans résultat jusqu'à la nuit du 22 de rabi-el-awal. Il passa cette nuit-là, avec ses tentes et ses pavillons, du lieu où il était descendu, qui était le nord de Santarem, à l'occident de la ville. Ce mouvement fut désapprouvé des Musulmans, qui ignoraient les projets de l'émir. La nuit suivante, après qu'il eut fait la dernière des cinq prières prescrites aux Musulmans (salat el aksah), il envoya l'ordre à son fils Abou Ishak, le wali de Séville, de partir avant l'aube, en chevauchée vers Lisbonne, d'emmener avec lui, pour faire une plus heureuse gazwat, les troupes d'Andalousie, et de marcher pendant le jour. L'ordre fut mal entendu, et Cid Abou Ishak comprit qu'il lui commandait de partir pour Séville durant la nuit. Le diable répandit dans l'armée le bruit que l'émir ordonnait de partir cette nuit-là et de lever le camp, et ce bruit s'étant divulgué de proche en proche

[1] In era MCCXXII, dit la chronique de Coïmbre, p. 332, mense junii vigilia S. Joannis Baptistæ, imperator Sarracenorum nomine Aboiac venit cum exercitibus suis, et (obsedit) Scalabi castrum, et vastavit totam Extrematuram, et fuit ibi per quinque septimanas.

on se mit en marche, tayfa par tayfa, et l'on partit cette nuit-là-même à la venue de l'aube. Le jour commençant à poindre, Cid Abou Ishak ébranla ses troupes; et les compagnies qui étaient sous ses ordres partirent, et beaucoup d'autres partirent après elles : l'émir n'avait aucune connaissance de ce qui se passait. Le matin, après qu'il eut fait la prière de l'aube, le jour étant venu, il ne trouva autour de lui aucun des officiers du camp, hormis un petit nombre de ses gardes et des officiers de sa maison, qui décampaient et campaient ordinairement avec lui, et les alcaydes d'Espagne, parce que c'étaient eux qui marchaient partie devant lui et partie derrière son camp, pour prendre soin des malades qui ne pouvaient suivre l'armée [1]. Lorsque le soleil fut levé, les chrétiens assiégés, voyant du haut de leurs murailles qu'on avait levé le camp, et qu'il ne restait autour de la ville que l'émir el moumenyn avec ses esclaves noirs, les officiers de sa garde et ceux de sa maison, assurés d'ailleurs par leurs espions du départ de toute l'armée, ouvrirent les portes de la ville, et tous ceux qui étaient dedans sortirent sur le roi, en criant dans leur langue : *alrey alrey*, c'est-à-dire : Allez droit au roi (au roi! au roi!). Ils se jetèrent à corps perdu dans le camp des nègres de la garde, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au quartier de l'émir el moumenyn qu'ils mirent à découvert sous sa tente enlevée ; il se défendit contre eux avec son sabre, si vaillamment qu'il en tua six des premiers qui se présentèrent devant lui, jusqu'à ce qu'il tomba atteint de leurs lances et percé de coups. Trois des femmes de son harem, qui s'étaient mises devant lui pour le défendre, furent tuées à ses côtés. Les cavaliers cependant et les nègres de sa garde s'étant mis à appeler à eux à grands cris, deux cavaliers Almohades, arrivèrent suivis de Musulmans,

[1] L'illustre fakih et médecin andalous d'entre les Juifs Ebn Zohar faisait partie des officiers d'Abou Yakoub dans cette campagne.

qu'ils étaient parvenus à rallier, en sorte qu'ils l'arrachèrent à la pointe de l'épée des mains de l'ennemi. Il se fit en cet endroit un carnage épouvantable entre les deux partis, qui dura de la même force pendant une heure entière; mais enfin les chrétiens furent défaits, et Dieu fit la grace aux Musulmans de les poursuivre l'épée dans les reins et de les renverser jusqu'à ce qu'ils les contraignirent de rentrer dans la ville après en avoir tué un grand nombre, qui passait dix mille hommes[1]. Il y eut aussi un nombre de Musulmans martyrisés en cette occasion. Le prince des fidèles étant hors d'état d'exercer le commandement, chacun prit à l'envi le chemin de Séville. Les troupes marchaient silencieuses et tristes, au bruit du tambour. Les blessures de l'émir s'étant envenimées dans la route, et ses maux aggravés, malgré le secours des médecins, il mourut en chemin. Ebn Mathroukh dit que sa mort arriva le samedi 12 de rabi-el-akher 580 (23 juillet 1184), qu'il expira près de Djezirah-al-Hadra, étant en route pour l'Afrique, et que son corps fut porté à Tynmal où il fut inhumé à côté du tombeau de son père. D'autres disent qu'il ne mourut qu'après son arrivée à Marok, et qu'il fut inhumé à Tynmal. Ce fut son fils Yakoub, son successeur au khalifat, qui eut l'accès (l'entrée et la sortie) chez son père, et qui disposa des affaires de l'état à sa volonté, du jour de la blessure de Youssouf jusqu'à sa mort. Yahya dit que l'émir mourut au passage du Tage, après avoir levé le siége de Schantaïrem; que sa mort fut tenue secrète; qu'on le porta à Séville; qu'on l'embarqua et le conduisit à Salé où on le garda dans le faubourg qu'on appelle El Fathah, et que de là il fut transporté à Tynmal et enterré près du tombeau de son père. La durée de son règne fut de vingt-deux ans, un mois et six jours. On cacha la mort de l'émir par ordre de son fils, jusqu'à ce qu'on fut arrivé à Salé, où elle fut divulguée : Dieu

1 Ebn Abd el Halim, p. 142. — Conde entend mal ici le récit d'Ebn Abd el Halim, et lui fait dire à tort que l'armée musulmane prit Santarem.

seul est éternel, et personne n'est seigneur comme lui ni serviteur comme lui [1].

L'émir el moumenyn Yakoub ben Youssouf s'appelait Abdallah Yakoub, et fut surnommé El Mansour Bifadl Ellah (le victorieux par la grace de Dieu). La mère qui l'enfanta était fille du vizir de son père, et il naquit dans le palais de son aïeul Abd el Moumen, en l'année 555 (1160). Il s'appelait aussi Abou Youssouf. Son sceau portait : « Ma confiance est en Dieu. » Il avait le teint coloré, la taille moyenne et bien prise, de beaux yeux, le nez parfait, le visage rond, de grandes paupières, les sourcils joints, le cou dégagé, de larges épaules ; il était d'un caractère généreux et libéral, brave, éloquent, instruit, ami des savans et des hommes utiles à la religion et à l'état. Il avait dans son conseil les hommes du plus grand renom, et les honorait pendant leur vie et après leur mort; car il avait coutume de visiter leurs tombeaux ; il accompagnait leur enterrement, et tous l'aimaient et le bénissaient. Il eut quatre enfans mâles, Othman qui lui succéda à l'empire, Abou Abdallah el Nassr, Abou Mohammed Abdallah el Fadhl, et Abou el Ola Édris el Mâmoun. Il eut pour vizirs et katebs ceux de son père, et les mêmes médecins. Ses cadis furent Abou el Abbas ben Medhama, Cordouan, et ensuite Abou Omrân Mousa, fils du cadi Issa ben Omrân. Il fut reconnu et proclamé le dimanche 19 de rabi-el-akher 580 (1184), et sa proclamation solennelle et principale eut lieu le samedi 2 de djoumada-el-awal de la même année, à cause de la circonstance qui le força de cacher la mort de son père pendant tout ce temps (treize jours en tout). Il fut reconnu publiquement. Sa mort arriva le jeudi 22 de rabi-el-awal 595 (1199). D'autres disent que ce fut le djouma à la fin de la nuit, à Médina Marok, et qu'il fut transporté à Tynmâl, où il fut enterré, ayant quarante ans au jour de sa mort, et

1 Ebn Abd el Halim, p. 142 et 143.

que son empire dura cinq mille cent quatre-vingt-douze jours, ou, ce qui est la même chose, quatorze ans, onze mois et quatre jours. Son premier soin, après l'accomplissement et la réception du serment, fut de tirer de sa trésorerie cent mille dinars d'or, qu'il fit distribuer aux pauvres dans les douars des pays du Maghreb, et il écrivit dans les provinces, afin qu'on mît en liberté les détenus pour de légers délits, et qu'on liquidât sans retard les indemnités qui seraient dues aux créanciers du règne de son père. Il remit les sommes que lui devaient ses vassaux, et les paiemens arriérés envers le trésor. Il augmenta les traitemens et la solde des cadis et des fakihs; visita les provinces, rechercha et vérifia leur situation, fortifia les frontières et y mit des garnisons de gens de guerre, tant de cavalerie que d'infanterie, payant avec beaucoup de libéralité les soldats almohades. Il réglait par lui-même tout ce qui convenait au bien de l'état et de la religion; et il fut le premier des princes almohades qui écrivit en tête de ses lettres et ordonnances : « Alhamdl'illah wahidi (louange à Dieu seul!). Dieu glorifia et illustra son règne, et le rendit le plus noble et le plus grand en orient, en occident et au midi, tant en Afrique qu'en Espagne, où il mérita le surnom d'El Mansour à la glorieuse journée d'Alarcos. Son règne fut un règne de repos et de sûreté, de bon marché, de commodités et d'agréables plaisirs. Dieu, sous son règne, remplit de sûreté l'orient, l'occident de l'Afrique, et l'Espagne. Une femme partait seule du pays de Noun en Lamta, et arrivait à Barca sans trouver qui que ce fût qui l'attaquât ni qui lui dît une parole[1]. Il fit fortifier les villes, mit des garnisons dans les citadelles des frontières, fit bâtir des mosquées et des colléges dans tous les pays de sa domination, tant en Afrique qu'en Espagne, fit bâtir des hôpitaux pour les

[1] Ebn Abd el Halim, p. 144. — Eis aqui, dit Moura, p. 237, como se acha esta passagem traduzida em Conde, p. 390 : *Y corria sus tierras desde Velad Nul hasta Barca* : e não he menos notavel o que continua no mesmo periodo.

malades et les insensés, assigna des pensions aux fakihs et aux talbés, fixa des traitemens et des salaires aux médecins, maîtres et servans des hôpitaux, fit donner des secours aux infirmes, aux manchots et aux aveugles, dans toutes ses provinces. Il construisit des tours, des ponts, des citernes et des puits sur les routes et dans les déserts, et prit soin qu'il y eût des mentzyls (auberges et hôtelleries) depuis Sous el Aksa jusqu'à Souïk Maschouk.

L'année même de la mort d'Abou Yakoub Youssouf, 580 de l'hégire, le saheb de Mayorque, Aly ben Ishak, de la famille des Bény Ganias, prince des Almoravides, aussitôt qu'il eut appris la mort de l'émir el moumenyn, assembla une grande flotte et passa en Afrique, mit le siége devant Boudgie, la prit de force après de rudes et continuels assauts, et en chassa le wali Souléiman ben Abdallah, petit-fils d'Abd el Moumen, ainsi que tous ses Almohades. Il fit prier Dieu dans la kothba pour Nayr Eddyn Allah, khalife de Bagdad, et souleva tous les peuples et les tribus de cette contrée [1].

En l'année 582 (1186), sur le motif de certains soupçons, Yakoub El Mansour fit ôter la vie à ses frères Cid Abou Yahya et Cid Omar, et à son oncle Cid Abou el Rabieh. En cette même année se révoltèrent contre lui Médina Cafsa et Cabès, dans la province d'Afrique, qu'excitait à la rébellion le wali des Almoravides Aly ben Ishak. Yakoub El Mansour assembla aussitôt ses troupes, partit de la cour de Marok le 3 de schawal 582, et mit le siége devant Cafsa avec de nombreuses troupes. Il l'assiégea victorieusement, et la prit l'an 583. Après la prise de Cafsa, il combattit les Arabes d'Ifrikya, qu'il défit, et permit à ses soldats de prendre leurs femmes et leurs biens; après quoi ils vinrent se soumettre à son obéissance. Il les fit passer dans le Maghreb el Aksah, et il revint à Marok, où il fit son entrée au mois de redjeb 584. L'an 585 El

[1] Conde, c. 50.

Mansour fit amener et introduire à Marok un courant d'eau potable; et il est, pour ce fait, loué par un de ses historiens comme pour le plus beau fait d'armes. Il passa en Espagne pour y faire la gazye dans les pays occidentaux. C'est la première guerre qu'il fit aux chrétiens. Il y passa du château du passage (Kassr-el-Adouah) à Djézira-Alhadra, le jeudi 3 de rabi-el-awal, d'où il se dirigea sur Santarem. Il porta le dégât et le pillage jusqu'à la ville de Lisbonne, désolant les campagnes, coupant les fruits, noyant les semences, tuant et faisant prisonniers les habitans; il rapporta de cette campagne vengeresse, comme l'appellent les Arabes, de nombreuses et riches dépouilles, et passa sur l'autre rivage (de l'autre côté du détroit), avec treize mille femmes et enfans. Il arriva à la ville de Fèz le dernier jour de redjeb. Mais il n'y demeura que peu de temps; car, pendant qu'il s'y reposait de ses fatigues, lui vinrent des nouvelles réitérées que le Mayorky (c'est-à-dire Aly ben Ishak) avait paru au royaume d'Ifrikya. Il s'y transporta aussitôt de Fèz le 8 de schaban de cette année. Il entra dans la ville de Tunis le 1er du mois de djoulkada. Il trouva le royaume d'Ifrikya dans une profonde tranquillité, El Mayorky en ayant fui aussitôt qu'il avait eu avis de sa venue[1].

Sous l'année 1188 figure le second traité de paix entre Abou Mohammed Abdallah ben Ishak, roi de Majorque, et la république de Gênes, dont nous avons parlé plus haut, et qui fait partie des pièces diplomatiques tirées des archives de la république de Gênes par M. Silvestre de Sacy, en 1805 (*Cantera seconda*)[2].

Dans ce traité, le roi de Majorque porte le titre d'émir; il se nomme Abou Mohammed Abdallah, fils d'Ishak, fils de Mohammed, fils d'Aly; il était fils par conséquent du roi

[1] Ebn Abd el Halim, p. 148.

[2] A l'original arabe est jointe une traduction latine interlinéaire, publiée également par M. de Sacy.

avec lequel avait été conclu le traité de 1181. Sans doute celui-ci était mort; et sa mort donna lieu à faire un nouveau traité, quoique le terme de dix ans, convenu dans le traité de 1181, ne fût point encore échu. — L'ambassadeur génois se nomme Nicolas Lecanozze; la date est du mois de djoumada el akher 584, répondant à août 1188[1].

En Espagne, l'an 586 (1190), les chrétiens entrèrent par la force des armes dans les villes de Schilb, de Bedjya (Beja) et de Yabora (Evora)[2], du pays occidental d'Espagne (Algharb), et cela dès qu'ils eurent appris qu'El Mansour s'était éloigné d'eux et était occupé dans l'Ifrikya. El Mansour, en ayant eu avis, en fut irrité, et écrivit aussitôt aux alcaydes d'Espagne, non sans les reprendre de leur peu de zèle pour l'Islam, et leur envoya l'ordre précis de porter la guerre en Algharb, en attendant qu'il pût lui-même passer la mer; ce qu'il espérait pouvoir faire bientôt. Les alcaydes d'Espagne s'assemblèrent auprès de Mohammed ben Youssouf, wali de Cordoue, qui partit avec eux à la tête d'une grosse armée d'Almohades, d'Arabes, d'Es-

1 Dans les dernières lignes de la traduction on lit *baulile*, c'est-à-dire *bihaw-l'illah*, avec l'autorité de Dieu; puis *eleamaro cullao lile gel oas*, c'est-à-dire *elamar koulli lilla djal ouazz* (toute chose est soumise à Dieu; qu'il soit honoré et exalté!). Il paraît, dit M. de Sacy à qui nous devons la connaissance de cet acte, que cette formule, qui est écrite au bas de ce traité et de celui de 1181 en gros caractères entrelacés, tenait lieu de signature ou de ratification de la part du roi de Majorque.

Au bas de l'original est écrit: Carta pacis regis Majoricæ, quam Nicola Ph. legatus composuit et perfecit secum pro communi Januæ, in consulatu Fulconis de Castro, Nicola Embriacci, Ingonis de Fresia, Ogerii Venti, Bald. Guercii, Simonis Auriæ, Oberti Spinulæ, et Specapetræ, MCLXXXVIII, indictione quintâ.

Dans le latin, les quatre îles sont nommées Majorice, Minorice, Utica et Farmenteria.

Les limites du territoire de Gênes sont indiquées en ces termes: videlicet, quod Januenses et homines districtûs eorum, a Corvo usque Niciam, sint salvi et securi in insulâ Majorice, etc.

La durée de la convention et l'époque fixée pour le commencement de son exécution, sont ainsi rendues: Terminus ejusdem conventionis est decennium, à die videlicet ejusdem conventionis, primo die mensis safar.

2 Ebn Abd el Halim, l. c. — Moura a lu par erreur Beyra pour Yabra ou Yabora (Evora).

pagnols, et alla établir son camp devant Schilb, qu'il assiégea et battit si rudement, qu'il l'emporta en peu de jours[1]. Il conquit ensuite le château d'Abou Danès (Kassr Abou Danès), les villes de Badgia et Yabra, et revint à Cordoue, emmenant avec lui quinze mille femmes captives et trois mille chrétiens esclaves, qu'il fit entrer dans la ville, groupés par files de cinquante (schawal 587 — octobre ou novembre 1191). Ce que l'on appelait le Kassr des fils d'Abou Danès, ou autrement Kassr el Fethah, le château de l'entrée ou de l'ouverture, comprenait, suivant El Édris, Évora, Badajoz, Sarissa, Mérida, Alcantara et Coria. Il avait été érigé en walyat seigneurial, par le dernier des Bény Abêd, en faveur de son vizir et poète Abdallah ben Moheb[2]. Dans le même mois Yakoub El Mansour revint en occident, et entra dans Tlemcen, où il s'arrêta jusqu'à la fin de l'autre année.

Au commencement de l'année suivante, dans les premiers jours de moharrem, l'émir des fidèles partit de Tlemcen pour Fèz, et dans cette cité il fut atteint d'une grave maladie qui lui dura sept mois. Dès qu'il eut repris ses forces il se rendit à Marok, et demeura dans sa capitale jusqu'à l'année 590 (1194), qu'il en partit pour l'Espagne avec le dessein d'y faire la sainte guerre : ce fut la seconde gazwat de Yakoub El Mansour en Espagne, couronnée par la célèbre bataille d'Alarcos.

Comme l'absence du prince des fidèles Yakoub, hors d'Espagne, s'était prolongée, dans le temps que sa maladie le retenait en Afrique, les ennemis avaient profité de l'occasion, et pris de notables avantages sur les Musulmans, en sorte qu'il n'y avait pas en Espagne un seul coin que leurs troupes ne courussent et ne dévastassent. Les pauvres

1 Ebn Abd el Halim, p. 148.

2 Abdallah ben Moheb ben Vazir Abu Mohamad Hispalensis, provinciam obtinuit Alcacerum, vel Kassr al Fathah, id est *clavis castrum*, quem Eledris, p. 185, appellat Alcasserum Ben Abi Danes ; atque in eo contineri Eboram, Badajos, Sarissam, Emeritam, Cantaratassaif, et Coriam (Casiri, t. II, p. 59 et 60).

Musulmans ne trouvaient aucun moyen et manquaient de ressources pour arrêter leurs violences, si bien que leurs maudites armées arrivèrent jusqu'à mettre le siége et à camper, victorieuses et superbes, devant Algesiras, à la vue du détroit, d'où le roi des chrétiens écrivit au prince des fidèles El Mansour pour le défier au combat. La teneur de sa lettre était : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, de la part du roi de la chrétienté à l'émir des Hhanifiens. Si tu es dans l'impossibilité de venir nous faire la guerre comme il le paraît, envoie-moi des navires et des barques pour que je fasse passer mes troupes chez toi, afin de te combattre dans le pays qui t'est le plus cher, avec cette condition que si tu me mets en déroute (ce sera un présent qui viendra de soi-même entre tes mains), je serai ton captif, et c'est toi qui fera la loi; mais que si je remporte sur toi la victoire, je serai le roi des deux religions et le maître de tes états. » La lecture de cette lettre transporta Yakoub ben Youssouf d'un saint zèle, et il brûla de venger les injures que l'on faisait à l'Islam. Il la fit lire à ses Almohades, aux Arabes, aux kabilehs de Zénèta et de Messaméda, et à tous les scheiks présens, et tous se courroucèrent, s'enflammèrent et se préparèrent à la vengeance, manifestant leur ardent désir d'aller à la sainte guerre. Yakoub El Mansour appela son fils Cid Mohammed, son futur successeur, lui remit la lettre et lui ordonna de répondre au maudit Alfonse. Mohammed la lut, la retourna, et écrivit sur le dos ces lignes tirées du Koran : « Le grand Dieu a dit : Je tournerai ma face contre eux, et nous irons les trouver avec des armées qu'ils n'ont pas vues, et auxquelles ils ne pourront résister, et je les anéantirai. » Il remit la lettre à son père qui, l'ayant lue, loua son esprit, demeura un instant pensif, puis aussitôt la remit à l'envoyé. Il commanda qu'on fît sortir l'étendard et le dôme ou la tente rouge (kouba al Hamra), la grande épée et le mouschaf d'Othman, et ordonna aux Almohades et à toutes les troupes de se

mettre en marche, et de se préparer à la guerre de religion. Il écrivit en Ifrikya et à tous les pays du Maghreb pour inviter les peuples à l'eldjihed ; et à son appel accoururent tous les hommes en état de porter les armes, de tous les âges et de toutes les régions, des montagnes et des vallées, tant des plus prochaines que des plus éloignées[1].

Yakoub partit de la cour de Marok le jeudi 18 de djoulhedjah-el-awal 591 (1195), régla les marches, et ordonna que l'on donnât aux troupes deux repas par jour. Cette multitude infinie se mit en route sans que personne tournât la tête de toute cette cavalerie et de cette infanterie, auxquelles la terre ne fournissait pas assez de pâturages, ni les fleuves assez d'eau ; et tous allaient avec un même dessein et une égale résolution à la sainte guerre contre les infidèles. Lorsque le camp fut arrivé à Kassr-el-Adwah (château du passage), les taïfas passèrent les unes après les autres. Ceux qui passèrent la mer les premiers furent les tribus arabes, puis suivirent les tribus zénètes, de Mossamédah, de Gomérah, les volontaires des kabilehs du Maghreb, les troupes des tribus al Motawaah (volontaires), les Nègres, les Aghzaz, les Roumats ; ensuite les archers, les Almohades, les gardes de service, passèrent et campèrent sur les plages d'Aldjézra Alhadra. L'émir el moumenyn passa après tout le monde, avec une nombreuse suite de scheiks almohades, de vizirs et de fakis du Maghreb. Dieu voulut qu'il fît sa traversée fort heureusement, et en fort peu d'instans il campa à Aldjézira. Son arrivée eut lieu après l'azala du djouma, le 20 de redjeb de l'année susdite. Il s'arrêta là un jour en vue de Alhadrâ, et ensuite il ébranla son camp pour marcher contre les ennemis, avant que se refroidît la ferveur de ceux qui venaient ardens pour la sainte guerre. Il se mit en marche avec sa magnifique armée, qui devait être le salut et la gloire de l'Islam par son courage in-

[1] Ebn Abd el Halim, p. 147.

trépide, et qui ne se départait pas de sa ferme résolution. L'ennemi s'était à peine retiré, quand on eut la nouvelle que le maudit Alfonse était avec son armée devant Médina Alarcos. L'émir el moumenyn El Mansour s'avança vers lui, se confiant en Dieu et en sa faveur puissante. Il n'entrait dans aucune ville, il n'attendait personne, et ne se souciait ni de qui demeurait en arrière ni de qui s'arrêtait. Il s'avança ainsi contre l'ennemi sans s'arrêter nulle part, jusqu'à ce qu'il fut arrivé en un lieu d'où il n'y avait plus jusqu'à la ville d'Alarcos que deux petites journées. Il campa là le jeudi 3 schaban 591 (1195).

Ce jour-là même le prince des fidèles tint conseil avec les Musulmans, touchant la manière dont ils attaqueraient l'ennemi de Dieu, ainsi que Dieu l'ordonne et que l'enseigne le prophète ; car c'est la formalité qu'il commande, et pour laquelle il a loué son peuple, suivant ce passage du livre de Dieu : « Ils tiennent conseil sur leurs affaires importantes, et se consultent entre eux ; ils dépensent avec libéralité envers les pauvres une partie de ce que nous leur donnons. » Et cette autre où il est dit : « Tu seras compatissant avec eux ; tu demanderas pardon pour eux ; et tu te consulteras avec eux pour les choses difficiles de la guerre. Confie-toi donc en Dieu, car Dieu aime et protège ceux qui se confient en lui. » L'émir convoqua au conseil d'abord les scheiks almohades, et ensuite les scheiks arabes, ceux de Zénétah, ceux des kabilehs de Mossamédah et Ghoméra, ceux des Aghzaz et des Motawaahs. Chacun lui donna son avis sur ce qui lui paraissait le plus à propos de faire. En dernier lieu il appela les alcaydes d'Espagne. Ces derniers étant entrés, lui donnèrent le salam, et s'assirent devant lui. Il leur tint le même discours qu'il avait tenu à ceux qui s'étaient présentés avant eux ; puis il leur dit : « O Andalous ! quoique tous ceux que j'ai consultés avant vous soient fort prudens et braves chevaliers, fort habitués aux hasards de la guerre, et d'une grande

fermeté dans les batailles pour la défense de l'Islam, ils n'ont pas, malgré tout, la connaissance nécessaire des stratagèmes des infidèles ; ils ne connaissent pas comme vous, qui leur êtes limitrophes, et qui êtes continuellement en guerre avec eux, leur manière de combattre, de disposer leurs escadrons et de se comporter dans les batailles. Dites-moi donc votre avis sur tout cela. » Ils lui répondirent : « O prince des fidèles, notre sentiment à tous, un seul d'entre nous, en qui nous avons mis toute notre confiance, et à qui nous déférons unanimement la parole à cause de sa science, de sa bonne conduite et de la connaissance qu'il a des ruses et des stratagèmes de guerre des infidèles, te l'exprimera ; écoute-le. Il est notre langue, et ce qu'il te dira est ce que nous pensons. Plaise à Dieu que notre avis (que Dieu dirige et favorise !) soit le plus excellent de tous les avis, et que notre conduite soit la meilleure des conduites. Que Dieu soit satisfait de toi ! » Et ils nommèrent tous unanimement le caïd très illustre, favorisé de Dieu et vertueux, Abou Abdallah ben Sénadid. Le prince des fidèles l'avisa parmi eux, et, se tournant entièrement de son côté, lui demanda son avis touchant la manière dont il fallait combattre et se présenter devant l'ennemi. Ebn Sénadid lui répondit : « O émir el moumenyn, les chrétiens (que Dieu détruise !) sont des gens pleins de ruses et de stratagèmes de guerre. Il faut que nous les battions avec les mêmes armes. C'est pourquoi mon opinion (sauf la tienne, seigneur !), est que, lorsque tu voudras en venir aux mains avec l'ennemi, tu envoies d'abord un des scheiks des Almohades au devant de lui, d'une valeur et d'un zèle éprouvés, à la tête d'un grand corps d'armée composé des troupes andalouses et de tout ce qu'il y a dans notre camp de kabilehs arabes, zénètes, d'Aghzaz, de Mossamédahs et de Berbers des diverses tribus du Maghreb rassemblés sous ton étendard toujours victorieux. Tu feras attaquer et rompre l'ennemi (que Dieu détruise !) par ce bienheureux corps

d'armée, pendant que ton altesse se tiendra à la tête de la réserve des Almohades (que Dieu fasse triompher!), des Nègres et des gardes, auprès du champ de bataille, en un lieu couvert, derrière l'armée musulmane. Si, avec l'aide de Dieu, pour l'agrandissement de ton empire et de ta puissance, nous battons l'ennemi, tu viendras compléter sa défaite et sa déroute; si la chose tourne autrement, tu seras, avec ton armée d'Almohades, un asile assuré aux fuyards; tu les rallieras, et, avec tes troupes fraîches, tu iras fondre sur les ennemis, dont le courage, la force et la vivacité seront ralentis et abattus par la fatigue de la bataille. Voilà mon avis en cette occasion. Plaise à Dieu qu'il te soit agréable! » El Mansour dit : « Oui, par Dieu, ton avis est celui qui doit être suivi; et c'est assurément le Dieu très haut qui t'a inspiré ce que tu me conseilles. » Chacun s'étant retiré dans sa tente, le prince des fidèles veilla toute cette nuit-là, qui fut la nuit du vendredi 4 de schaban au samedi 5, en oraison sur son prie-Dieu, prosterné devant le Dieu très haut, le priant et lui demandant de l'aider de son puissant secours, et de donner aux Musulmans la victoire sur les infidèles ses ennemis. A l'heure de l'aube seulement, ses yeux furent vaincus par la fatigue de la veille, et il s'endormit un instant sur son rakiah (tapis de prière ou prie-Dieu). S'étant réveillé peu après joyeux et le cœur dilaté, il manda près de lui les principaux scheiks et fakihs des Almohades, et leur dit: « Je vous ai appelés pour vous faire connaître ce qui m'a été annoncé dans mon sommeil, en cette heure bienheureuse, de la protection particulière du Dieu très haut envers nous. Les yeux vaincus par le sommeil, je me suis endormi sur mon prie-Dieu à l'heure de la prière d'el sohby; et j'ai vu comme si une porte s'ouvrait dans le ciel, dont il est descendu vers moi un cavalier monté sur un cheval blanc, beau de visage et répandant une odeur agréable, ayant en sa main un drapeau vert déployé, si grand, que l'ho-

rizon en était obscurci. Il m'est venu saluer, et je lui ai dit : Qui es-tu? Dieu te soit propice! Je suis, m'a-t-il répondu, un ange des anges du septième ciel, qui te viens annoncer la victoire de la part du seigneur des mondes, à toi et à tous ceux qui sont venus pour combattre sous ton étendard, dans le désir du martyre et des célestes récompenses du Dieu très haut. » Après quoi il m'a récité ces vers que j'ai retenus ; et je me suis éveillé, m'imaginant qu'ils étaient gravés dans mon cœur :

« Je t'annonce que le triomphe et la victoire sont proches, et que la
» troupe fidèle à Dieu aura l'avantage : réjouis-toi donc dans ton
» cœur.
» Tu feras périr les troupes polythéistes sous ton sabre destructeur, tu
» saccageras leur pays, dont tu fouleras aux pieds les populations. »

*Cela* m'a rendu certain de la victoire, et je compte sur l'avantage promis de par le Dieu tout-puissant, avec sa divine permission [1].

Le samedi 5 de schaban 591 étant venu (15 juillet 1193), l'émir el mouménym El Mansour s'assit dans sa tente rouge destinée au temps du combat avec les ennemis; puis il fit appeler le très illustre scheik Abou Yahya ben Abou Hafss, son premier vizir, et les seigneurs de la famille des Bény Hafss, estimés les plus nobles parmi les Almohades. Abou Yahya était un homme de probité, intègre et fidèle; il avait le haut commandement parmi eux, et il fut plus tard l'émir et le caïd des Almohades dans le Scharkya de l'Afrique. El Mansour lui donna en cette occasion le commandement des tribus andalouses et de leurs taïfas, ainsi que des Arabes, des Zénètes et des Motawaahs ou volontaires de toutes les autres tribus du Maghreb. Il lui mit en main son étendard toujours heureux; il le fit marcher devant lui, et l'on déploya sur sa tête les

[1] Tout le récit de cette vision est littéralement traduit du petit Kartasch, p. 148.

drapeaux ; on battit les tambours, et il marcha en avant avec la tribu de Hentêta. Le caïd andalous Ebn Sénadid, à la tête des tribus espagnoles et de leurs taïfas, marchait à l'extrême avant-garde. Yakoub distribua comme il suit le commandement des diverses divisions de son armée. Il donna à Houdzaïl El Maghrawy la conduite des tribus de Maghrawah ; à Haywah ben Abou Bekr ben Hamâmah ben Mohammed celle des tribus de Mériny ; à Djâbar ben Youssouf celle des tribus d'Abd el Wad. Il donna à Abd el Azyz el Tadjiny le commandement des tribus de Tadjin ; à Taldjer ben Aly les tribus de Haskourah et de tous les Mossamédahs ; à Mohammed ben Mounkabd celles de Ghomérah. Il mit enfin le vertueux pélerin (hadj el saleh) Abou Harêts Yakhlyf el Wourouby (de la tribu Awrouba), à la tête des motawaahs ou volontaires. Le scheik Abou Yahya était leur généralissime. L'émir el moumenyn retint sous sa main le gros de l'armée des Almohades et les Nègres, et il leur ordonna de décamper et de marcher à l'ennemi.

Le camp s'ébranla. A l'avant-garde de l'armée marchait le scheik Abou Yahya, précédé du caïd andalous Ebn Sénadid et de ses compagnons les scheiks et les caïds d'Espagne avec leur cavalerie et leur infanterie. Lorsque Abou Yahya décampait d'un lieu le matin, l'émir el moumenyn y campait le soir. Ils marchèrent ainsi jusqu'à ce que l'armée sous les ordres d'Abou Yahya arriva à la vue de celle des associans, qu'elle trouva campée sur une hauteur assez élevée, pleine de coupures et d'anfractuosités, occupant les lieux unis et les lieux raboteux, en face de la ville d'Alarcos[1].

L'armée des Musulmans arriva et campa dans la plaine à dix heures du matin, le mercredi 9 de schaban (19 juillet 1195). Abou Yahya prépara incontinent ses troupes au combat. Il mit les étendards entre les mains des émirs des tribus ;

1 Ebn Abd el Halim, p. 148.

un étendard à chaque émir pour servir d'asile à sa tribu et de signe de ralliement. Il confia la bannière verte aux volontaires. Il plaça les troupes d'Espagne à sa droite, les Zénètes, les Mossamédahs et toutes les autres tribus du Maghreb à sa gauche; les volontaires, les Aghzaz et les Roummats à son avant-garde, et prit lui-même sa place au centre de bataille avec la tribu de Hentèta. Après que l'armée fut rangée dans cet ordre, chaque tribu ayant pris rang autour de son drapeau, et tout le monde étant sous les armes, l'émir Djarmoun, fils de Ryahh, général des Arabes, passa et courut entre les rangs des Musulmans, animant les guerriers au combat, et leur récitant ces paroles du sacré Koran : « O vous qui croyez, souffrez et prenez patience, tenez ferme et confiez-vous en Dieu, afin d'être heureux. O vous qui croyez, espérez dans le secours de Dieu : Dieu vous aidera et affermira vos pieds. » Pendant ces entrefaites, l'armée ennemie était en présence au sommet de la hauteur, rangée autour de la forteresse; il s'en détacha alors une colonne de sept à huit mille maîtres, tous revêtus de fer, de cuirasses et de jaques de maille, et dont les chevaux étaient également couverts de cuirasses écaillées, qui marchèrent droit à l'armée musulmane. Aussitôt s'avança le héraut du scheik Abou Yahya ben Abou Hafss, qui, courant à cheval dans les rangs, criait : « O troupes de Musulmans, soyez fermes dans vos rangs et ne bougez de vos places; adressez avec sincérité à Dieu des prières et des actions de graces; prononcez souvent le nom de Dieu très excellent; ayez-le présent dans votre cœur : il affermira vos pas dans la bataille. Quoi qu'il arrive, vous aurez certainement l'une des deux félicités par lesquelles il récompense la valeur des fidèles, ou le martyre et le paradis, ou la victoire et de riches dépouilles[1]. » Ensuite, Ahmer El Zaym entra dans les rangs des siens, disant : « Serviteurs de Dieu! vous êtes la troupe

1 Ebn Abd el Halim, p. 149.

de Dieu. Soyez fermes à combattre en présence des ennemis de Dieu ; la troupe fidèle doit triompher. Voyez, Dieu met nos ennemis en nos mains ! Courage ! »

Là-dessus l'impétueuse colonne des huit mille maîtres à cheval qui s'était détachée de l'armée chrétienne, fondit sur les Musulmans avec tant de furie, que les bouts des lances des Musulmans soutinrent avec peine le choc des poitrails bardés de fer de leurs chevaux ; ils rétrogradèrent un peu, revinrent de nouveau à la charge, et furent repoussés de nouveau, non sans peine. Ils se préparaient à charger une troisième *fois*, pendant que le caïd Ebn Sénadid et le zaym El Arby (chef des Arabes) criaient à haute voix : « O troupes de Musulmans ! tenez ferme ! que Dieu affermisse vos pieds contre cette charge ! » Les chrétiens chargèrent à ce moment le centre de bataille où se tenait Abou Yahya, et marchèrent droit à lui, dans la croyance que c'était l'émir el mouménγn ; il fit une vigoureuse résistance, et tint ferme autant qu'il put, jusqu'à ce qu'il tomba martyrisé, et avec lui un grand nombre de Musulmans de Hentêtah et d'entre les Motawaahs, auxquels Dieu avait prédestiné le martyre, dit notre auteur, et qu'il avait béatifiés par avance [1]. Les Musulmans soutinrent avec fermeté ce choc formidable, et les flots de poussière que souleva le piétinement des chevaux obscurcirent le jour autour des combattans. Les tribus al Motawaahs, les Arabes, les Aghzaz et les Roummats s'avancèrent en ce moment, et entourèrent les chrétiens qui avaient chargé de tous les côtés, et le caïd Ebn Sénadid monta avec les troupes espagnoles et leurs régimens, suivi des tribus de Zénatah, de Mossamédah, de Ghoméra, sur la hauteur où était posté Alfonse. Alfonse avait là autour de lui toute son armée, au nombre de plus de trois cent mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Les Musulmans s'attachèrent à l'en débusquer, et l'attaquèrent avec toutes leurs for-

1 Ebn Abd el Halim, l. c.

ces. Le combat fut sanglant et le carnage horrible, principalement sur ceux des chrétiens qui avaient chargé à la première attaque, au nombre d'environ dix mille Zaymes qu'Alfonse le Maudit avait choisis et envoyés en avant avec son étendard sacrilége. Les prêtres ayant prononcé sur eux la prière de la victoire, et les ayant aspergés de l'eau du baptême pour les purifier, ils avaient juré sur leur croix de ne point quitter le combat qu'ils n'eussent tué les Musulmans jusqu'au dernier. Mais Dieu tint à ceux-ci sa promesse, et il donna la victoire à son armée. Lorsque le combat se fut allumé contre les infidèles et qu'ils se virent certains de périr et d'être taillés en pièces, ils tournèrent le dos pour se retirer, et ils se mirent à fuir vers la hauteur où était posté Alfonse pour s'y mettre à l'abri, mais ils trouvèrent les troupes des Musulmans qui s'étaient mises entre eux et la montagne occupée par Alfonse, et qui leur coupèrent la retraite. Ils retournèrent alors consternés dans la plaine; mais en même temps les Arabes, les Motawaahis et l'illustre tribu almohade de Hentéta se mirent à les charger en tête et en queue et les mirent en pièces jusqu'au dernier. La jactance d'Alfonse fut ainsi mortifiée par leur carnage; car il se fiait principalement en leur valeur. Les cavaliers arabes coururent alors à toute bride vers la tente rouge du prince des fidèles, et lui dirent : « Dieu a mis les ennemis en déroute. » Aussitôt on battit les tambours, on déploya les drapeaux, on éleva les voix pour témoigner la profession de foi musulmane et rendre graces à Dieu; et l'émir el moumenyn ébranla sa réserve, et partit à la tête des troupes des Almohades pour achever d'abattre l'ennemi. Alfonse s'était mis en marche de son côté, dans le dessein de charger les Musulmans avec toute son armée; lorsqu'il entendit les tambours à sa droite, dont les roulemens et le bruit faisaient trembler le sol, il leva la tête, et, voyant les étendards des Almohades qui s'avançaient, le drapeau blanc victorieux à leur tête, sur lequel était écrit : « Il n'y a point d'autre Dieu

que Dieu, et Mohammed est son prophète. Il n'y a point de vainqueur que Dieu[1]; » les héros musulmans déjà proches, leurs troupes se repliant et se suivant, et leurs voix qui s'élevaient pour faire lá profession de foi, il demanda ce que c'était, et on lui répondit : « Qu'est-ce que ce peut être, ennemi de Dieu, sinon l'émir des fidèles qui t'a vaincu, et qui arrive avec son arrière-garde; car son avant-garde seule a défait ton armée? » Dieu jeta alors la terreur dans le cœur des infidèles; ils tournèrent le dos et prirent la fuite en déroute, poursuivis et atteints par les cavaliers musulmans qui leur poussaient l'épée et la lance dans les reins. Les chrétiens tombaient sous les glaives comme les blés sous la faux des moissonneurs. Les Musulmans assiégèrent le château d'Alarcos dans l'opinion qu'Alfonse s'y était refugié; mais l'ennemi de Dieu, comme l'appellent invariablement les Arabes, y était entré par une porte et en était sorti par une autre du côté opposé. Les Musulmans mirent le feu aux portes et entrèrent dans Alarcos d'assaut, le sabre à la main, et s'emparèrent de tout ce qu'il y avait dans la place et le camp des chrétiens de richesses, de trésors, de biens, d'armes, d'ustensiles, d'étoffes, de bestiaux, de femmes et d'enfans. Des milliers de chrétiens périrent dans cette gaswat, et personne n'en sait le nombre que Dieu seul. Les Musulmans firent prisonniers, dans la forteresse d'Alarcos, vingt-quatre mille maîtres d'entre les Zaymes des chrétiens; mais l'émir el moumenyn les relâcha sans rançon après s'en être rendu maître, afin d'acquérir par là la gloire d'un monarque généreux. Cette action toutefois fâcha fort tous les Almohades et les Musulmans de l'armée du prince des fidèles, et tous la regardèrent comme une des extravagances chevaleresques des rois[2]. Cette insigne et glorieuse victoire eut lieu le mercredi 9 schaban 591 (19 juillet 1195). Il s'était écoulé en-

1 Lê Allah ilê Allah; Mohammed ressoul Allah. Lé Ghaleb ilê Allah.
2 Ebn Abd el Halim, p. 180 et 181.

tre la bataille d'Alarcos et celle de Zalaka l'espace de cent douze années. Cette journée d'Alarcos est comptée parmi les plus glorieuses de l'islamisme ; c'est la plus mémorable qu'aient remportée les Almohades, et par elle Dieu glorifia le mahométisme, et éleva leur réputation au niveau de celles de tous les autres princes d'entre les fidèles, antérieurs et postérieurs. El Mansour en envoya la nouvelle dans tous les royaumes mahométans de sa juridiction, tant en Espagne que sur l'autre rivage, dans les deux Maghrebs, le Kibla et l'Ifrikya. Il préleva, sur le champ de bataille même, le quint (khoums) des dépouilles pour le lot de Dieu, et distribua le reste aux gens de guerre. Ensuite il entra avec son armée dans le pays des chrétiens, détruisant les villes, les villages et les forteresses, pillant, tuant et faisant des captifs jusqu'à ce qu'il arriva à la montagne de Souléïman[1] ; après quoi il s'en retourna à Séville, où il entra en triomphe, traînant à sa suite de longues files de captifs et de chariots chargés des dépouilles et des femmes des vaincus. Il destina le cinquième du butin de cette campagne à l'embellissement de la grande mosquée et à la construction de son grand minaret (592—1195).

Nous avons vu le récit de la bataille d'Alarcos d'après les Arabes. Les chrétiens la racontent à peu près de même, quant aux circonstances principales. Provoqué comme nous l'avons vu par le défi d'Alfonse ou tout au moins par sa présence à Tarifa, Yakoub résolut de répondre à son appel en digne et brave successeur du prophète. Il passa le détroit avec une armée telle, qu'il eût été plus facile de compter les sables de la mer que de la dénombrer, suivant l'expression de l'archevêque Roderich qui vivait alors. Il marcha vers Séville et se dirigea

[1] La montagne de Souleïman (Djébal-Souleïman, quelquefois aussi appelée Al-Kalaat Souleïman), est l'une des deux collines que renfermait l'ancienne Complutum, située sur la rive gauche du Hénarès, et a gardé son ancien nom arabe sous la forme espagnole Cerro de Zulima.

vers les campagnes de Cordoue; il prit de là son chemin vers Alarcos et menaça tout le royaume de Tolède; il dépouilla d'herbes les plaines de Tolose et abattit sous les pics les rochers qui gênaient son passage; il franchit les ports les plus élevés; et telle était la multitude de ses soldats, qu'ils tarissaient les rivières sur leur passage. Le bruit de cette arrivée vola au loin, et l'Espagne entière s'effraya à cette nouvelle[1].

Suit le récit de la bataille conforme, à quelques nuances près, à celui des Arabes, avec mention spéciale seulement de la bravoure des ordres militaires, qui firent des prodiges de valeur dans le combat, et par cela même perdirent presque tous leurs chevaliers. Le résultat immédiat de cette défaite fut la perte d'Alarcos, qui fut bientôt suivie de celle de Calatrava et de plusieurs autres places. D'Alarcos, il ne subsiste plus aujourd'hui que les ruines. Le mauvais vouloir des rois de Léon et de Navarre, qui avaient feint de vouloir venir en aide au roi de Castille, et qui lui firent défaut volontairement et de mauvaise foi, par politique et dans des vues ambitieuses, comme les faits et leur alliance subséquente avec Yakoub le démontrent, fut certainement une des causes de la défaite d'Alfonse, et Roderich de Tolède s'exprime de manière à ne point laisser de doute à cet égard[2].

Le bruit de la défaite d'Alarcos retentit dans tous les pays chrétiens, et parvint jusqu'à Matthieu Pâris, en Angleterre, dans son abbaye de Saint-Alban.

1 Surrexit princeps in multitudine magna, et variis vocibus replevit campestria, Parthus, Arabs, Apher, Æthiops, Almohat, et de claris montibus in exercitu ejus et valdus Bœticæ ad nutum illius, transivit Tyrrhenum in stricto Hispalis, et undas maris calcavit trieribus. Exercitus ejus innumerabilis, multitudo illius ut arena maris, applicatio ejus ad Hispalensem metropolim, et processus illius ad campestria Cordubæ, firmavit vultum versus Alarcuris, et faciem indignationis ad regnum Toleti plana Tolosæ nudavit pascuis, et scopulorum secuitas ampliavit ungielis, transivit montis supercilia, et in multitudine nimia micavit rivos, fama volatilis perfudit sæcula, et celer rumor pulsavit Hispaniam (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VII, c. 29).

2 Ibid., l. VII. c. 30.

« Vers le même temps, nous dit-il (1095), le très puissant roi de Marok, appelé ordinairement l'admirable du monde ou mieux l'Admiral-Murmelin (*mirabilem mundi, admiralium Murmelin*), ce qui veut dire l'admiral belliqueux et victorieux, aborda en Espagne, accompagné de trente rois et d'une innombrable armée. Il désola toutes les provinces qu'il traversa par le pillage et l'incendie, n'épargna ni sexe, ni rang, ni âge; ceux-là seuls trouvèrent grace qui reconnurent ses lois impies. Son armée se composait de seize fois cent mille combattans. L'arrivée soudaine de cette multitude fit trembler et épouvanta toute la chrétienté : un déluge d'eaux avait présagé cette invasion amenée par le courroux de Dieu. Les moissons avaient été détruites, et une famine terrible en résulta[1]. »

En l'an 592 (1196), l'émir el moumenyn entreprit une troisième gaswat contre les chrétiens, et leur prit les forteresses de Kalaat Rabah, Wadilhadjara, Mahhourit, Djébal-Souleïman, Oklis[2], et une grande partie des dépendances de Tolède; il mit le siége devant cette dernière ville, où s'était enfermé le roi Alfonse; mais il ne put qu'en ruiner et dévaster les campagnes; il passa de là à Salamanque, la prit d'assaut, en fit tuer tous les habitans à l'exception des femmes qu'il fit captives, la mit au pillage, en fit brûler et abattre les murs, et la laissa détruite et sans habitans; après quoi il reprit la route de Séville, non sans se rendre maître, chemin faisant, de diverses places et châteaux, entre lesquels Ebn Abd el Halim nomme Albalat et Tordjalat[3]. Il y entra le 1er de safar 593 (23 décembre 1196), et fit hâter les travaux de la mosquée, à l'achèvement de laquelle il consacra sa part entière du butin de la campagne. Il voulut qu'on couronnât l'édifice de trois grandes boules ou pommes, ornement dont

[1] Matt. Pâris, Historia major Anglorum, ad ann. 1195.
[2] Calatrava, Guadalajara, Madrid, Alcala de Hénarès la Antigua, et Ucles.
[3] Alvalate et Turgiello.

les Arabes faisaient le plus grand cas, et qu'on n'épargnât rien pour les faire les plus magnifiques possibles. Celle du milieu, entre autres, était si grosse, qu'on ne put la faire passer par la porte du muezzin qu'après qu'on en eut ôté la pierre de marbre qui en formait le seuil [1]. Le poids de la colonne sur laquelle elle fut posée était de quarante quintaux de fer. Celui qui la fit et qui la posa au plus haut du minaret fut le maître maçon ou architecte Abou el Layt el Sikily (le Sicilien). Elle avait coûté à fondre et à dorer cent mille dinars d'or. Yakoub el Mansour fit bâtir du reste de son khoums le château appelé Hisn-el-Faradj, sur la rivière de Séville; puis il repassa en Afrique et arriva à Marok au mois de schaban 594 (juin ou juillet 1198) [2].

Une intercallation au texte de Matthieu Pâris, fournie par le manuscrit de Cécil, donne un singulier motif à la retraite de Yakoub el Mansour en Afrique.

« Ces barbares apprirent, dit-il, que le pape avait réuni un concile, qu'il y avait proposé la prédication d'une croisade générale contre eux, et que le chef de l'expédition serait l'illustre roi des Anglais, Richard, dont la renommée avait rempli tout l'Orient, et inspiré la plus grande terreur aux Africains. Or, ils avaient eu connaissance de son emprisonnement et de sa délivrance, et savaient qu'à son retour il avait forcé le roi de France à la retraite; aussi tous ces incrédules retournèrent-ils dans leur pays [3]. »

Quoi qu'il en soit de ce motif, Yakoub El Mansour, de retour en Afrique, y trouva achevés les divers édifices qu'il avait donné ordre de bâtir lors de son passage en Espagne, à savoir, l'alcaçar royal, la mosquée Djéma El Moukyarrim, les sumaas et la tour ou minaret de la mosquée d'El Koutbynn, ainsi que la ville de Rebath el Fethah de Salé, avec la

1 Et non la pierre du cintre comme il est dit dans Conde, c. 85.
2 Ebn Abd el Halim, p. 182.
3 Matth. Pâris, Chronica major Sancti Albani, mss. Cecil., l. c.

mosquée de Hassan et son minaret. On lui dit que les entrepreneurs et les architectes qui s'étaient chargés de la construction du palais et de la grande mosquée de Marok avaient réalisé des bénéfices illicites, et fait à la mosquée sept portes, suivant le nombre des portes de l'enfer; il s'en irrita; mais lorsqu'il y fut entré, elle lui plut, et, ayant demandé le nombre des portes, on lui dit qu'il y en avait sept, si l'on ne comptait pas celle par où l'émir el moumenyn faisait son entrée, avec laquelle il y en avait huit; sur quoi il dit qu'il importait peu qu'une chose fût chère quand elle était bonne; et il se déclara de tout point satisfait[1].

Peu après son arrivée à Marok, El Mansour se sentit las de régner, et il requit ses sujets de prêter serment entre les mains de son fils Mohammed Abou Abdallah, et de le reconnaître pour son futur successeur; on le surnomma Nassreddyn Allah, et les principaux scheiks almohades lui prêtèrent serment, ainsi que ceux des autres provinces; et il fut reconnu de toutes, tant en Andalousie que dans le Maghreb, leKibla et l'Ifrikya, depuis Athrabolos el Gharb (Tripoli de Barbarie) jusqu'à Bélàd Sous el Aksah et aux dernières limites du Sahra, touchant au pays des Nègres; et en tout ce qu'il y a dans ces contrées de villes, bourgs, villages, châteaux, cités et campement, dans les montagnes, les vallées et les téhamahs, chez les nations civilisées ou barbares, en tous lieux il fut proclamé et son nom prononcé dans la prière publique du vendredi. Les ordonnances et rescrits s'expédièrent en son nom et par ses mains, même du vivant de son père. Il n'y avait pas longtemps que Yakoub avait cédé de la sorte à son fils le commandement de l'empire, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Le jour même où il expira, se sentant près de sa fin, il dit à ses wazirs que de tout ce qu'il avait fait pen-

[1] Conde, dit Moura (p. 250), no tom. II, pag. 408, conta de diverse modo o que aqui se menciona.

dant son khalifat, il ne se repentait que de trois choses, qu'il eût souhaité n'avoir point faites; la première, d'avoir donné entrée aux Arabes de l'Ifrikya dans le Maghreb, et par suite en Espagne, par la connaissance qu'il avait acquise depuis que c'étaient des séditieux et des gens corrompus; la seconde, d'avoir fait bâtir la ville de Rebath el Fethah sur la rivière de Salé, à la construction de laquelle il avait dépensé des sommes énormes du Beyt-el-Mâl, non pas seulement parce qu'elle lui avait coûté si cher, mais parce qu'il prévoyait qu'elle ne deviendrait jamais florissante par la suite; la troisième enfin, d'avoir donné la liberté, à Alarcos, aux vingt mille chrétiens qu'il y avait faits prisonniers, par la certitude où il était qu'ils ne manqueraient pas de se tourner contre les Musulmans à la première occasion. Et il mourut sur cet acte de contrition, à huit heures du soir, après avoir prononcé la prière d'El-Aksah (la dernière des cinq prières quotidiennes prescrites aux Musulmans), le vendredi 22 de rabi-el-awal 595 (21 janvier 1199), dans le château de Marok qu'il avait fait bâtir.

Yakoub ben Youssouf el Mansour, dit Ebn Abd el Halim en finissant, fut le plus illustre des rois almohades (molouk al mouwahhidyn), le plus haut en réputation et le meilleur de tous; vertueux, magnifique et fidèle, ses richesses provenaient de légitimes épargnes. Il était doué d'un haut désir de gloire et de projets vraiment royaux, d'une religion inébranlable et de bonnes mœurs entre tous les Musulmans. Que le Dieu très haut lui fasse miséricorde dans sa grace, et lui pardonne dans sa bonté! Lui seul est grand et éternel; et on l'appelle à bon droit le miséricordieux[1].

[1] Ebn Abd el Halim, p. 182.

# CHAPITRE QUATRIÈME.

Khalifat de l'émir el mouménys Mohammed ben Yakoub el Mansour Abou Abdallah, surnommé Nassreddyn Allah. — Commencemens de son règne en Afrique. — Il enlève les Baléares aux Almoravides, assiége et prend Mahadya. — Il passe en Espagne avec une armée formidable. — Terreur qu'il inspire aux rois chrétiens. — Son alliance avec le roi de Bayonne (Sancho, roi de Navarre). — Voyage de celui-ci à Séville. — Réception que lui fait l'émir el mouménys. — Jean-sans-Terre envoie une ambassade à Mohammed el Nasser. — Détails sur cette ambassade. — Campagne de Mohammed contre les chrétiens. — Bataille d'El Akaba (de Muradal ou de las Navas de Tolosa). — Faits subséquens. — Commencement de la lutte du pouvoir des émirs avec celui des scheiks des trois conseils. — Mort de Mohammed à Marok.

De 1199 à 1213.

L'émir el moumenyn Mohammed ben Yakoub ben Youssouf ben Abd el Moumen ben Aly el Zenety el Koumy el Mouwahhid était né à Marok dans le palais de son bisaïeul Abd el Moumen : la mère qui l'enfanta était née de condition libre ; elle avait nom Omatellah et était fille de Cid Abou Ishak, fils d'Abd el Moumen, fils d'Aly ; elle était par conséquent cousine germaine de son père ; on le surnomma, du vivant même de celui-ci, Nassreddyn Allah (défenseur de la loi de Dieu). La légende de son sceau était : « Ma confiance est en Dieu, et certes c'est le meilleur et le plus sûr des protecteurs. » La formule qu'il mettait au haut de ses ordonnances était : « Louange à Dieu seul. » Son portrait : il était blanc de teint, de belle taille, il avait le corps dégagé, de beaux yeux noirs, la barbe longue, les sourcils épais et de longs cils ; il regardait d'un air pensif. Il avait la compréhension des affaires difficile ; il était avec cela plein d'amour propre et glorieux, préférant son opinion et la faisant prévaloir sur toutes les autres dans les affaires et dans le gouvernement de

son royaume. Il avait pour vizirs Ebn el Schayd et Ebn el Matna; son hadjeb et premier vizir était Abou Saïd ben Ghamia, « que Dieu maudisse pour s'être arrogé l'un et l'autre emploi (le vizirat et la charge de hadjeb[1]!). » C'est par ces mots que commence le récit de ce règne dans le petit Kartasch original que nous avons sous les yeux : nous verrons par la suite ce que signifie cette curieuse imprécation qui n'est pas moins que la protestation énergique d'un partisan du gouvernement représentatif, tel que l'avait établi le Mahdy, contre le ministre qui poussa ses maîtres à franchir les limites conformes à l'esprit du Koran, et à mettre à mort les scheiks jaloux de garder voix délibérative et non consultative dans leurs conseils respectifs. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

Après la mort de son père, les sermens qu'El Nassr avait reçus déjà du vivant de celui-ci lui furent renouvelés dans toutes les provinces de la juridiction des Almohades. La khothbah se fit partout en son nom, et il fut partout reconnu et proclamé sans opposition, hormis dans les montagnes de Ghomérah, comme nous allons le voir tout à l'heure. Il reçut la visite et les complimens des scheiks almohades à Marok durant le reste du mois de rabi-el-tany de cette année 595 (c'est-à-dire du 23 janvier au 27 février 1199). Il en partit le premier jour du cinquième mois de l'année islamite, à savoir le 1er de djoumada-el-awal (28 février), se dirigeant sur Fèz, où il arriva heureusement, et demeura jusque vers la fin de l'année 595 (octobre ou novembre 1199), qu'il en partit pour les montagnes de Ghoméra, seul point de son vaste empire où, comme nous l'avons dit, on eût refusé de faire la kothbah en son nom. Le chef de cet acte d'indépendance qui, à ce qu'on a dû remarquer, se renouvelait à chaque changement de khalife, était un certain El Woudhân, surnommé El

1 Ebn Abd el Halim, p. 182.

Ghomâry, du nom de sa tribu, que l'émir réduisit facilement, et, à ce qu'il semble, pacifiquement à son obéissance, puisque notre historien se contente de dire qu'il le combattit[1]. Il revint de là à Fêz, où il demeura quelque temps, et dont il fit réédifier le château et les murs que son grand aïeul Abd el Moumen avait fait démolir lorsqu'il avait pris la ville aux Almoravides. Il y fit sa résidence jusqu'à l'an 598 (1201). Ayant reçu en cette année la nouvelle que le Mayorky[2] s'était rendu maître de la plus grande partie du royaume d'Ifrikya, El Nassr partit de Fêz, se dirigeant sur l'Ifrikya. Étant arrivé à Al-Djézaïr Beny Mezghana (Alger) qui, à ce qu'indique cette mention, était alors déjà un port favorable aux expéditions maritimes, il y fit préparer des galères et des troupes pour attaquer dans son propre pays, à Majorque même, l'ennemi qui venait l'inquiéter en Afrique. La flotte almohade parvint heureusement et en peu de jours en vue de Majorque. Abdallah ben Ishak, frère d'Yahya ben Ishak, et successeur d'Abou Ibrahim Ishak, signataire du traité de paix de 1188 entre lui et la république de Gênes, en était alors émir ou saheb (roi, suivant le langage des chrétiens). C'était le seul royaume que les Almoravides possédassent encore. Malgré les efforts d'Abdallah, les Almohades descendirent dans l'île, l'attaquèrent avec vigueur, et s'en rendirent maîtres au mois de rabi-el-awal 600 de l'hégire (novembre 1203). Minorika et Yébizat se rendirent incontinent par capitulation. Abdallah ben Ishak fut pris et décapité, et sa tête embaumée et envoyée à Marok. Quant aux habitans, s'étant présentés au prince des fidèles qui avait voulu enlever en personne ce dernier refuge aux Almoravides, et l'ayant salué et proclamé leur émir et leur maître, il leur fit grace, leur parla avec la plus grande bonté; et, leur ayant donné pour cadi l'illustre imam Abdallah ben Houttallah, il

[1] Ebn Abd el Halim, l. c.

[2] Il s'agit ici de Yahya ben Ishak, frère d'Abdallah, roi de Majorque à l'époque où nous en sommes.

s'en retourna en Ifrikya pour y achever les restes du parti qu'il venait de frapper à la tête. Sur le bruit de la défaite et de la mort de son frère, compliquées du retour du prince des fidèles en Afrique, El Mayorky s'enfuit devant lui, et chercha un asile dans le Sahra, demeure de la tribu de Sanhadja, dont il était originaire, et avec laquelle il avait conservé d'étroites relations. Une ville cependant lui restait sur la côte maritime de l'Ifrikya; nous voulons parler de Médina Almahadya, que tenait en son nom, depuis qu'il en avait fait la conquête, un gouverneur que notre historien nomme seulement par la qualification qui sert à désigner chez les Musulmans ceux qui ont fait le pélerinage des villes saintes, à savoir El Hadji, le pélerin, lequel était aussi brave qu'expert aux choses de la guerre. El Nassr l'assiégea étroitement dans la place par mer et par terre, et employa contre lui des machines de siége d'un mécanisme extraordinaire, qu'on a prises mal à propos pour le premier emploi d'une artillerie impliquant l'usage de la poudre à canon[1]. El Hadji se défendit vaillamment, mais surtout savamment, et déjoua toutes les ruses et tous les stratagèmes de l'ennemi, pendant plusieurs mois de siége. Les Almohades appelaient ce gouverneur, par forme de plaisanterie, El Hadji el Kafr (le pélerin infidèle). El Nassr fit dresser contre lui une catapulte, telle qu'on n'en avait jamais vu de si grosse, qui lançait avec violence, à une grande distance, un poids de cent quarterons (ou arrobes). Une énorme pierre lancée par cette catapulte alla frapper au milieu de la porte d'Almahadya, et enfonça la plaque de fer qui formait cette porte, dont le seuil était de porphyre vert, gardé par de grandes figures de lions en cuivre jaune. El Hadji, gouverneur d'Almahadya, convaincu de l'inutilité de ses efforts pour soutenir un plus long siége, entra en pour-

1 Sur la foi de Conde, qui brode et poétise à son ordinaire au lieu de traduire, et qui parle d'engins lançant des projectiles énormes et des jets de globes de fer (Conde, c. 54).

parlers avec El Nassr, lui prêta serment et lui remit Almahadya. El Nassr lui donna caution, le traita fort honorablement, et l'éleva dans la suite à de hautes dignités, en raison même du zèle qu'il avait montré pour son prince et pour la défense de ses droits; et il ordonna aux Almohades de le nommer le pélerin fidèle (El Hadji el Kafih au lieu d'El Hadji el Kafr). La prise d'Almahadya eut lieu en 601 (1204). En cette année Yaïsch, gouverneur pour El Nassr, du pays d'Errif, fit bâtir les murailles des villes de Badis, d'El Mezemma et de Melyla, pour se précautionner contre les surprises de l'ennemi. L'an 602 (1205), le gouvernement de l'Ifrikya fut donné aux seigneurs Hafssiens. Le premier qui en fut saheb fut le scheik Abou Mohammed Abd el Mouhhid ben Abou Bekr ben Abou Hafss. L'an 604 (1207) furent renouvelées les murailles de la ville d'Ouedjdah. En la même année El Nassr fit bâtir la chambre d'ablution et la piscine vis-à-vis la mosquée des Andalous, à Fès. Il y fit venir l'eau d'une source qui est hors de la porte de fer (Bab el Hadid). Il fit bâtir la grande porte à escalier qui est dans la nef[1] de cette mosquée, aux frais du Beyt-el-Mâl, ainsi que le Mosallah ou prie-Dieu de la mosquée des Karawyyns (plateforme élevée sur laquelle on se range pour faire la prière)[2]. Dans son trajet pour retourner d'Almahadya dans le Maghreb, au passage de la rivière de Schalaf, il fut attaqué par Yahya el Mayorky, à la tête d'une armée considérable d'Arabes, de Sanhadjites et de Zénètes, fidèles au souvenir des Almoravides. La bataille se donna sur les bords mêmes du Schalaf. El Mayorky fut mis en déroute et défait à plate couture, le mercredi, dernier jour de rabi-el-awal 604 (23 octobre 1207). El Nassr demeura dans la ville de Marok l'an 605, et l'année suivante, uniquement occupé de l'administration de son empire. Il y

1 Ou dans la cour, ou dans le cloître, ou dans l'enclos.

2 Ebn Abd el Halim, p. 177.

reçut, en cette année, l'avis qu'Alfonse le Maudit avait recommencé à lever la tête en Espagne, et courait les terres des Musulmans, ravageant leurs campagnes, dévastant leurs vergers, brûlant leurs villages et occupant leurs forteresses, tuant les hommes et faisant captifs les femmes et les enfans. Les habitans de Djézira imploraient l'assistance et les secours de l'émir el mouménym, qui, sans délai, ordonna des levées de troupes pour aller faire la guerre de religion en Andalousie. Il distribua de grandes sommes d'argent aux caïds et aux troupes, écrivit à toutes les provinces des deux Maghrebs et de l'Ifrikya et au Sahra, et de toutes parts on répondit à son appel en s'offrant de bonne volonté à marcher contre les infidèles. Chaque tribu fournit son contingent en hommes et en chevaux. La multitude qui se rassembla en peu de mois autour de lui ne pouvait se dénombrer. Lorsque les troupes furent prêtes, il ordonna aux camps de se mettre en mouvement, et il partit à leur tête de Marok le 19 de schaban 607 (15 février 1211), pour Kassr el Adwah, d'où il commença à faire passer la mer à ses troupes; opération toujours difficile, qui l'occupa depuis le premier jour de la lune de schawal (17 mars), jusqu'au dernier de la lune de djoulkada, (14 mai) 607—1211. Après que les guerriers eurent achevé de passer, il passa lui-même à leur suite et descendit au rivage de Tarifa le lundi 25 de djoulkada (9 mai). Il y donna audience à tous les caïds d'Espagne, aux fakihs, aux cadis et autres princes de la loi, qui avaient à cœur de le saluer des premiers. Il s'arrêta trois jours à Tarifa et se transporta ensuite à Séville à la tête de son innombrable armée, laquelle couvrait et remplissait les lieux hauts et les lieux unis; en sorte que les plus profondes vallées et les plaines les plus vastes étaient trop étroites pour les contenir, ainsi que les fleuves pour les abreuver. El Nassr, énorgueilli à la vue du grand nombre de ses troupes, s'en promettait la conquête de l'Espagne entière. Il les partagea en cinq grands corps d'ar-

mée, comprenant, le premier, les Arabes, le second les tribus des Zénètes, des Sanhadjahs, des Mossamédahs, des Ghomérahs et le contingent fourni par toutes les autres kabilehs berbers du Mahgreb; le troisième les volontaires (al Motawaatyn) au nombre de cent soixante mille, tant de cavalerie que d'infanterie; le quatrième les alcaïds d'Espagne avec leurs troupes respectives; le cinquième enfin les Almohades proprement dits. Il ordonna à chaque corps de camper sépament, et il arriva avec ces forces formidables à Séville, le 17 de djoulhedja 607 (1er juin 1211), où il s'arrêta pour prendre ses dispositions ultérieures.

Le bruit de cette arrivée et de l'immense appareil de guerre que traînait après soi l'émir el Moumenyn se répandit dans tous les pays chrétiens, et les plus voisins en furent surtout alarmés. Les rois roums, remplis de crainte, dit Ebn Abd el Halim, se mirent à fortifier leur pays et à chasser de leurs villages et de leurs places fortes les Musulmans qui y vivaient sous la foi des traités. Quelques-uns lui écrivirent pour lui demander la paix et écarter cet orage de leurs terres. De ce nombre fut le roi de Bayonne [1]. Il envoya des ambassadeurs à l'émir, chargés d'une lettre dans laquelle il se rendait à lui humble et soumis, et lui demandait, par grace spéciale, la permission de venir le saluer à sa cour et la faveur d'une audience. El Nassr la lui accorda, et donna ordre aux habitans de toutes les villes d'Espagne situées sur la route que devait parcourir le roi de Bayonne, de l'héberger et régaler lorsqu'il passerait chez eux trois jours durant, et quand il serait prêt à partir, le quatrième jour, de retenir chez eux mille maîtres de sa cavalerie. Il partit là-dessus de sa ville capitale avec ses troupes et il se mit en marche pour venir trouver l'émir el Moumenyn, et lorsqu'il arrivait en quelque ville des Musulmans, les commandans allaient au devant de lui avec

1 Il s'agit ici de Sancho, fils de Sancho, roi de Navarre.

leurs troupes, et les habitans se rangeaient devant lui armés de pied en cap et revêtus de leurs plus beaux habits, et ils le régalaient magnifiquement pendant trois jours; et quand venait le jour de son départ, ils lui retenaient mille cavaliers de ses troupes. Ils en usèrent toujours de même jusqu'à ce qu'il arriva à la ville de Carmouna, où il ne lui resta plus de toutes ses troupes que mille maîtres à cheval. Il y séjourna trois jours, également bien traité et choyé par les habitans. Quand il voulut en partir le quatrième jour, on retint les mille cavaliers qui lui restaient, et il dit à l'alcaïd de Carmouna : « D'où vient que tu me retiens ces chevaliers? ne vois-tu pas que je n'ai plus qu'eux pour m'accompagner dans ma marche. » Le caïd lui répondit : « Tu marcheras sous la sauvegarde de l'émir des fidèles El Nassr et à l'ombre de ses épées. » Il partit de Carmouna avec sa garde, sa femme, ses domestiques et les présens qu'il voulait faire à El Nassr, parmi lesquels était la lettre que le prophète (sur qui soient le salut et la paix!) écrivit à Héraclius, roi des chrétiens romains (lors sans doute de la guerre qu'il lui fit faire par Khaled Saïf Allah); pièce que le roi de Bayonne apportait comme une sauvegarde et un témoignage que son royaume était un héritage antique, cette lettre lui étant venue de ses aïeux par succession héréditaire, conservée précieusement et renfermée dans une étoffe verte au milieu d'un coffre d'or rempli de musc[1]. El Nassr ayant donné ordre qu'on lui fît une réception magnifique, depuis la porte de la ville de Carmouna jusqu'à la porte de Séville, les cavaliers et les fantassins se rangèrent sur deux lignes, à droite et à gauche de la route, revêtus de beaux habits et armés de pied en cap, les épées nues en main, les lances dressées et les arcs bandés. Le roi de Bayonne marcha ainsi depuis Carmouna jusqu'à Séville l'espace de quarante mille, qui est la distance de l'une de ces villes à l'autre, à l'ombre des épées et des lances des Musulmans. Près de Séville, El Nassr

avait fait dresser sa tente rouge hors de la ville, du côté qui regarde Carmouna, et donné l'ordre d'y placer trois siéges. Ayant demandé quel était celui d'entre ses caïds qui entendait la langue barbare du roi roum, et Abou el Djyousch Askyar lui ayant été nommé, il le fit venir devant lui et lui dit : « Puisque cet infidèle (ce kafre) vient me trouver de lui-même et pour me rendre hommage, ô Abou el Djyousch, c'est un devoir pour moi de le bien recevoir et de lui faire les honneurs de ma cour. Si cependant je me lève de ma place pour lui faire honneur lorsqu'il entrera, je serai blâmable et j'agirai contre la Sunna en rendant cette marque de respect à un homme qui est infidèle à Dieu très haut; si d'un autre côté je ne me lève pas à son arrivée, je manquerai à ce qui est dû à un aussi grand roi qu'il l'est, outre que c'est un hôte qui m'arrive et un visiteur qui me vient trouver de fort loin pour me saluer. Je te commande donc de t'asseoir sur le siége que j'ai fait placer au milieu de ma tente. Lorsque l'infidèle entrera par une porte, j'entrerai en même temps par la porte opposée; toi cependant tu te lèveras, tu me prendras par la main et tu me feras asseoir à ta droite. Tu le prendras aussi par la main, et tu le feras asseoir à ta gauche; puis tu nous interprèteras ce que nous nous dirons l'un à l'autre. » En effet, le caïd Abou el Djyousch s'assit au milieu de la tente, et lorsqu'ils entrèrent l'un et l'autre, il les prit par la main et les fit asseoir, El Nassr à sa droite et le roi de Bayonne à sa gauche; puis il dit à ce dernier : « Voilà l'émir el moumenyn, mon souverain (que Dieu veuille exalter!). » S'étant salués, ils conversèrent et s'entretinrent quelque temps ensemble de leurs affaires, par l'intermédiaire d'Abou el Djyousch, car aucun des deux princes ne parlait la langue de l'autre. Après quoi l'émir el moumenyn étant monté à cheval ainsi que le roi de Bayonne, celui-ci se tenant par respect un peu en arrière de lui, les Almohades montèrent à cheval à leur exemple, de même que les gardes noirs armés de hallebardes, et toute cette troupe marcha

brillante vers Séville. Les habitans vinrent en grande multitude au devant de l'hôte nouveau qui arrivait à l'émir, et ajoutèrent leur concours et leurs vivats aux cérémonies de la réception. El Nassr étant entré dans Séville, et le roi de Bayonne après lui, et tout proche de lui, il le fit loger au dedans de la ville, où le roi romain se plut à séjourner quelque temps. L'émir eut plusieurs conférences avec lui, lui fit de riches présens, et ils se lièrent par un traité de paix en forme, contracté pour tout le temps que devait durer la fortune et l'empire des fils d'Abd el Moumen. El Nassr lui donna ensuite congé avec non moins de courtoisie, et le fit reconduire dans son pays avec les mêmes honneurs; il fut hébergé et traité à son retour sur toute la route comme il l'avait été lors de sa venue, aux frais et par l'ordre du khalife[1].

C'est vers le même temps qu'il faut placer sans doute une ambassade d'un caractère non moins singulier; je veux parler de celle qu'envoya à El Nassr le roi d'Angleterre Jean-sans-Terre, dans un moment où cet indigne frère de Richard-Cœur-de-Lion quêtait partout des secours contre le pape et contre les Anglais. Nous la rapporterons ici d'après Matthieu Pâris. Matthieu en tenait la relation du moine Robert, un de ses frères de l'abbaye de Saint-Albans, qui avait fait lui-même partie de l'ambassade, et il en explique et raconte comme il suit les motifs et les circonstances.

« Cette même année Geoffroi, fils de Pierre, grand justicier d'Angleterre, homme très influent et très puissant, expira le second jour d'octobre. Ce fut une grande perte pour le royaume, dont il était le plus ferme soutien. En effet, c'était un homme de haute naissance, fort habile dans les lois,

1 Ebn Abd el Halim, p. 155 et suiv. — Cette relation de l'écrivain arabe détermine l'époque précise du mystérieux voyage (dont il est tant parlé dans les Annales espagnoles) du roi de Navarre « en Afrique, » comme disent la plupart de ces Annales, et infirme notamment tout ce que dit Moret à ce sujet dans ses Antigüedades de Navarra.

fort riche en trésors, en revenus et en toute sorte de biens : allié soit par le sang, soit par l'amitié à tous les seigneurs d'Angleterre. Loin de l'aimer, le roi Jean le redoutait plus que tout autre ; car Geoffroi tenait véritablement les rênes du gouvernement. Après sa mort, l'Angleterre devint comme un vaisseau sans gouvernail pendant la tempête. Le commencement de cette tempête date de la mort d'Hubert, archevêque de Cantorbéry, homme magnifique et fidèle. Après la mort de ces deux hommes, l'Angleterre ne put pas respirer. Lorsqu'on vint annoncer la mort de Geoffroi au roi Jean, il dit en se moquant : « Lorsqu'il sera descendu dans l'enfer, qu'il aille saluer Hubert, archevêque de Cantorbéry ; il l'y trouvera sans nul doute. » Puis se tournant vers les assistans, il ajouta : « Par les pieds du Seigneur, je commence aujourd'hui à être roi et maître en Angleterre. » Dès lors il eut plus grande facilité de contrevenir aux sermens et aux pactes qu'il avait faits par la volonté de Geoffroi, et de se délivrer de ces liens où il s'était engagé lui-même. En effet, il commençait à se repentir très vivement et très amèrement d'avoir pu consentir à la paix qu'on lui avait proposée.

» Il envoya donc en toute hâte un message très secret à l'émir murmelin, très puissant souverain d'Afrique, de Marok et d'Espagne, qu'on appelle communément miramolin. Thomas de Hardington, Raoul, fils de Nicolas, tous deux chevaliers, et Robert de Londres, clerc, étaient porteurs des lettres du roi Jean, qui offrait au miramolin de se remettre entre ses mains, lui et son royaume, de lui donner ses états, de les avoir en les tenant de lui, s'il agréait la proposition, et enfin de lui payer tribut. « Je renoncerai, ajoutait-il, à la loi chrétienne, que je regarde comme absurde, et j'adopterai de tout mon cœur la loi de Mahomet. » Lorsque les ambassadeurs, chargés de cette négociation secrète, furent arrivés à la cour du prince dont nous avons parlé, ils trouvèrent à la première porte une garde armée qui en défendait l'entrée l'épée nue ; à la se-

conde porte, qui était celle du palais, il y avait un grand nombre de guerriers armés de pied en cap avec plus de magnificence que les autres; ils gardaient également l'entrée, l'épée nue, et paraissaient plus robustes et de plus haut rang que les premiers. Enfin, à la porte de l'appartement intérieur, étaient postés d'autres guerriers encore, qui semblaient être plus vigoureux, plus farouches et plus nombreux. Les ambassadeurs ayant été introduits pacifiquement sur la permission qu'en donna l'émir, qu'on appelle le grand roi, le saluèrent avec respect, au nom de leur seigneur, le roi d'Angleterre; ils lui exposèrent pleinement la cause de leur venue, et lui présentèrent l'écrit royal. Un interprète, qui était présent, fut appelé, et en reproduisit le sens. Après avoir entendu la lecture de cette lettre, le roi ferma le livre qu'il était occupé à parcourir; car il étudiait, assis près de son pupitre. Le miramolin était un homme de moyen âge et de moyenne taille, aux gestes graves, à la parole élégante et sage. Après s'être parlé quelque temps à lui-même, comme s'il délibérait, il répondit avec retenue : « Je lisais tout à l'heure un livre écrit en grec, par un Grec fort sage, qui était chrétien, et qu'on appelait Paul : ses actes et ses paroles me plaisent infiniment, et je prends plaisir à cette lecture; la seule chose qui me déplaise en lui, c'est qu'il n'est point resté sous la foi dans laquelle il était né, et qu'il en a embrassé une autre comme un transfuge et un inconstant. Je dis cela à cause de votre seigneur le roi d'Angleterre, qui veut abandonner la très sainte et très pure loi des chrétiens sous laquelle il est né, et qui désire y renoncer comme un homme qui n'a ni consistance ni solidité. » Et il ajouta : « Le Dieu tout-puissant, qui n'ignore rien, sait bien que si j'étais sans loi, je choisirais la foi chrétienne de préférence à toute autre, et l'adopterais de tout mon cœur. » Ensuite il demanda aux ambassadeurs des renseignemens sur le roi d'Angleterre et sur son royaume. Thomas, comme le plus éloquent des trois, prit la parole : « Notre roi est d'illus-

tre et bonne naissance; il a de grands rois pour ancêtres; son royaume est riche et se contente de ses biens; il abonde en terres cultivées, en pâturages et en forêts. Il y a chez nous des mines de toutes sortes de métaux, que l'industrie sait fondre et mettre en œuvre. Notre nation est gracieuse et spirituelle. Dans son langage elle se sert de trois idiômes, le latin, le français et l'anglais. Elle est pleinement instruite dans tous les arts libéraux et mécaniques. Notre terre ne produit par elle-même ni vignes, ni oliviers, ni sapins; mais elle se procure en abondance le vin, l'huile et le bois par son commerce avec les régions voisines. L'air y est salubre et tempéré. Elle est située entre l'occident et le septentrion; elle prend à l'occident sa chaleur, au septentrion son froid, ce qui produit une température moyenne fort agréable. Elle est entourée de tous côtés par la mer, ce qui lui a mérité le nom de reine des îles. Le royaume est gouverné par un roi oint et couronné; il est libre de toute antiquité, et l'on n'y reconnait d'autre domination que celle de Dieu. L'église et le culte de notre religion y prospèrent plus qu'en aucune autre partie du monde; elle est gouvernée pacifiquement par les lois du pape et du roi. »—Le miramolin répondit, en poussant un profond soupir : « Je n'ai jamais ni lu ni entendu dire qu'un roi, possesseur d'un si beau royaume, qui lui est soumis et qui lui obéit, ait ainsi voulu anéantir son autorité; faire d'un royaume libre un royaume tributaire; d'un royaume qui est sien un royaume étranger; d'un royaume heureux un royaume misérable; enfin, se livrer à la volonté d'un autre, comme un homme qui s'avoue vaincu sans avoir été blessé. Au contraire, j'ai bien souvent lu et entendu dire que beaucoup de gens ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang (ce qui est louable) pour la défense de leur liberté; d'où je conclus que votre maître est un malheureux, un paresseux et un lâche, un homme qui est moins que rien, lui qui désire devenir esclave, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus ignominieux sur

la terre. » Il demanda ensuite, mais avec un air de mépris, quel âge avait ce roi, s'il était grand et vigoureux. On lui répondit qu'il avait cinquante ans, qu'il avait les cheveux tout blancs, et que, sans être grand, il avait les membres ramassés et vigoureusement taillés. A ces mots le miramolin reprit : « La force de la jeunesse et de l'âge mûr commence à se refroidir et à s'éteindre en lui. Avant dix ans, en supposant qu'il vive jusque-là, il ne sera plus bon à rien de grand; et s'il entreprenait quelque chose maintenant, la force lui manquerait, et il ne pourrait point réussir. A l'âge de cinquante ans il est usé secrètement; à soixante il le sera ostensiblement; qu'à l'avenir il reste en paix et se tienne tranquille. » Alors, passant en revue les demandes qu'il avait faites et les réponses des ambassadeurs, il garda quelque temps le silence; puis il dit, avec un sourire qui exprimait toute son indignation contre le roi Jean : « Cet homme-là n'est le roi de personne; ce n'est qu'un roitelet qui vieillit et radote, et je ne me soucie de lui; il est indigne de s'allier avec moi. » Et regardant de travers Thomas et Raoul, le miramolin s'écria : « Ne paraissez plus en ma présence, et que vos yeux ne voient plus ma face; le nom, ou plutôt le mauvais renom de votre maître, qui est un apostat et un fou, me fait soulever le cœur. » Au moment où les ambassadeurs se retiraient, couverts de confusion, le miramolin envisagea le clerc Robert, le troisième des ambassadeurs; c'était un petit homme noir, qui avait un bras plus long que l'autre, les doigts mal rangés (car deux d'entre eux étaient unis l'un à l'autre), et un vrai visage de juif. Le roi jugeant qu'un homme de si chétive mine n'aurait pas été chargé d'une négociation si importante, s'il n'eût été sage, habile et intelligent, voyant de plus sa tête couronnée et tonsurée, et s'apercevant à ce signe qu'il était clerc, l'appela auprès de lui; car jusque là Robert avait gardé le silence, tandis que les autres parlaient, et s'étaient tenus à l'écart. Lorsque les autres se retirèrent, il

lui dit de rester, et eut avec lui un long et secret entretien, que plus tard Robert révéla à ses amis. Le miramolin lui demanda si le roi d'Angleterre Jean avait réellement quelque mérite, s'il avait donné naissance à des enfans vigoureux, et s'il était habile aux fonctions génératives. Il ajouta que si Robert lui déguisait la vérité dans ses réponses, il ne voudrait plus ajouter foi à un chrétien, et surtout à un clerc. Alors Robert jura, par la foi du Christ, qu'il répondrait sans détour à toutes ses questions. Il lui déclara positivement que Jean était un tyran plutôt qu'un roi, qui savait détruire bien mieux que gouverner; oppresseur des siens et fauteur des étrangers; lion pour ses sujets, agneau pour les étrangers et pour les rebelles. « Par son incurie, lui dit-il, il a perdu le duché de Normandie et beaucoup d'autres terres; il n'aspire plus qu'à perdre ou à détruire le royaume d'Angleterre; dans sa rapacité insatiable, il envahit et ravage les possessions de ses sujets naturels. Il a engendré peu ou point d'enfans vigoureux, dignes fils de leur père. Il a une épouse qu'il déteste et qui le déteste pareillement; femme incestueuse, malfaisante (malefica), sorcière, adultère, et convaincue plusieurs fois de tous ces crimes. En effet, le roi, son mari, a fait étrangler sur son lit les amans qu'il a surpris avec elle. De son côté, le roi a déshonoré par force les femmes de plusieurs de ses grands, même de ses propres parens, dont il a souillé les sœurs et les filles nubiles. Quant à la religion chrétienne, vous pouvez juger combien il est flottant et plein de doute. » A ces paroles de Robert, le miramolin ne se borna plus à mépriser le roi Jean, comme auparavant, mais il le détesta, le maudit comme on maudit dans sa loi, et s'écria : « Comment ces misérables Anglais souffrent-ils qu'un tel homme règne sur eux et les gouverne? Ce sont vraiment des femmes et des esclaves. » Robert répondit : « Les Anglais sont les plus patiens de tous les hommes, jusqu'à ce que la mesure des outrages et des torts qu'on leur fait subir soit comblée; mais

aujourd'hui ils se mettent en colère comme le lion ou comme l'éléphant qui se sent blessé et qui voit son sang couler; aujourd'hui ils s'efforcent, quoiqu'un peu tard, de soustraire leurs cous au joug qui les opprime. » Après avoir entendu cette explication, le miramolin se récria sur la trop grande patience des Anglais, qu'il exprima par un mot que l'interprète, présent à toute cette scène, traduisit nettement par celui de lâcheté. Ledit roi eut encore plusieurs autres entretiens et conversations avec ce même Robert qui, dans la suite, en fit confidence à ses amis d'Angleterre. Le miramolin, après avoir comblé Robert de présens précieux en or, en argent, en pierreries et en pièces de soie, le renvoya en paix. Mais il ne voulut ni saluer les autres ambassadeurs à leur départ, ni leur faire le moindre cadeau. Lorsque les députés furent de retour en Angleterre et qu'ils racontèrent à leur maître ce qu'ils avaient vu et entendu, leur maître, le roi Jean, s'affligea beaucoup, dans l'amertume de son âme, en se voyant méprisé ainsi par le miramolin, et arrêté dans le projet qu'il avait conçu. Robert offrit au roi une partie des présens qu'il avait reçus, afin de lui montrer que si d'abord il avait gardé le silence et s'était tenu à l'écart, il avait ensuite été accueilli plus favorablement que les autres. Aussi le roi Jean lui fit-il plus d'honneur qu'à ses compagnons, et lui donna-t-il pour récompense la garde de l'abbaye de Saint-Albans, quoiqu'elle ne fût pas vacante; mais, comme un homme habitué aux exactions violentes, et qui n'a ni foi ni Dieu, il ne se fit pas faute de récompenser son clerc avec le bien d'autrui. Ledit Robert disposa à sa volonté, et prit possession de tout ce qu'il trouva dans l'église et dans la cour du monastère sans prendre l'avis, et malgré la résistance de l'abbé qui vivait à cette époque, et qui était Jean du Prieuré, homme très religieux et très lettré. Dans chaque bailliage (ce que nous appelons obédience), il établit, surtout à la porte, un portier qui exerçait sur tout le monde ses insolentes investigations. Aussi ledit

clerc Robert, par son astuce, tira-t-il plus de mille marcs de la maison de Saint-Albans. Il chérit cependant et eut pour amis quelques-uns des principaux officiers de l'abbé, ainsi qu'un moine de Saint-Albans; c'étaient le seigneur Laurent, sénéchal, chevalier, un autre Laurent, clerc, et maître Gauthier, moine peintre. Il leur montra les pierreries qu'il avait reçues du miramolin, et leur raconta l'entretien secret qu'il avait eu avec lui, en présence de Matthieu qui a transcrit ces détails [1]. »

Quelques écrivains ont rejeté le fait de cette ambassade; mais il repose sur plusieurs autorités, et le docteur Lingard n'a pas hésité à l'admettre dans son histoire; il trouve seulement quelque peu exorbitante la proposition spontanée de la part du roi Jean à l'émir musulman, quels que fussent les avantages qu'il espérât en retirer, de lui céder la couronne d'Angleterre et de renoncer à la foi du Christ pour embrasser la foi de Mahomet; mais il serait difficile, dit-il, de préciser les limites dans lesquelles pouvait s'arrêter l'exaspération d'un prince du caractère de Jean, dans les circonstances où Jean se trouvait placé [2].

Matthieu Pâris place le fait sous l'année 1213. Nous avons fait comme le docteur Lingard; nous nous sommes hasardé à l'enlever du lieu qu'il occupe dans sa chronique et à l'insérer ici, pour deux raisons : 1° parce qu'il eut lieu pendant l'interdit du roi Jean, comme il ressort de plusieurs expressions de Matthieu Pâris lui-même; 2° parce qu'il arriva avant la grande bataille de Muradel, qui détruisit la puissance de l'émir peu après, comme nous l'allons voir tout à l'heure, et

[1] Matth. Pâris, Hist. major Angl., ad ann. 1213.

[2] In this there is probably much exaggeration : but it would be difficult to determine the precise limits at wich the desperation of a prince would stop, who with John's disposition should find himself in Jonh's circumstances (Hist. of Engl. by John Lingard, D. D., vol. III, chap. 1, p. 28).

que d'ailleurs Pâris lui-même l'a inséré à son temps propre dans ses Vies des abbés de Saint-Albans[1].

Suivant l'historien moghrebyn tant de fois cité par nous, peu après avoir congédié le roi de Bayonne et reçu l'ambassade de Jean-sans-Terre, El Nassr se mit en marche pour aller attaquer le royaume de Castille; il partit de Séville dans ce but avec son innombrable armée, le 1er de safar 608 (14 juillet 1211). Il s'avança jusqu'à la ville de Ṣarbatar (Salvatierra) qu'il assiégea; c'était une grande forteresse située sur la cîme d'une haute montagne qui monte et s'élève jusqu'à s'égaler aux nuées. Il n'y a, pour y arriver, qu'un seul chemin dans les rochers et dans les défilés. El Nassr s'arrêta là intempestivement au lieu de porter le ravage et la terreur en avant, sur les terres du royaume de Tolède. Il avait pour premier wazir et hadjeb Abou Saïd ben Djaméa, qui n'était pas noble parmi les Almohades. Lorsqu'il se vit revêtu de la double charge de hadjeb et de vizir, il se mit à maltraiter les principaux scheiks almohades et à mépriser les nobles d'entre eux, de sorte que plusieurs scheiks, qui étaient la lumière de l'état, se retirèrent du conseil de l'émir; et Ebn Djaméa resta seul chargé de la direction des affaires conjointement avec un certain Ebn Manscha. El Nassr ne décidait d'aucune affaire que de leur avis et conseil. Passant devant Sarbatar pour aller en Castille, comme il admirait la force et l'élévation de ce château pareil à un nid d'aigle, les deux wazirs lui dirent: « O émir des fidèles, ne passe pas outre avant d'avoir réduit et pris ce château; ce doit être là notre première victoire,

[1] Some writers have rejected this history: but it rests on the best authority that of Paris, a monk of the same monastery, who heard Robert relate it to his companions. But I have ventured to remove it from the place, wich it occupies in his history, and to insert it here for two reasons. 1° Because it occured during the interdict (Pâris, Hist. 208, Vit. Abbat. 1044). 2° It happened before the great battle of Muradel, wich broke the power of the emir, in 1212 (Pâris, Hist., 206, Ann. Vaverl. 176). It is inserted at the proper times in his Lives of the Abbots of St. Alban's p. 1044 (Ibid., l. c., p. 29).

s'il plaît à Dieu tout-puissant. » Suivant leur conseil, El Nassr mit son camp devant cette forteresse, qu'il assiégea vainement pendant si longtemps, qu'une hirondelle, au dire de notre auteur, fit son nid dans ses tentes, y fit des œufs et des petits, et que ses petits s'envolèrent, avant qu'il eût réussi même à mettre la forteresse en péril. Il demeura huit mois devant Sarbatar sans profit et sans gloire, jusqu'à ce que l'hiver vint, la saison devint rude, les provisions manquèrent, les fourrages se trouvèrent en petite quantité, la cherté des subsistances devint excessive, et il périt beaucoup d'hommes et de chevaux de faim et de maladie; en même temps s'abattirent et s'éteignirent le courage et la ferveur de zèle (l'ardeur aigüe, comme l'appelle Ebn Abd el Halim), avec lesquels les Musulmans avaient entrepris la campagne. Ils commencèrent à désespérer et à craindre; la désorganisation se mit partout. Les scheiks murmuraient hautement de ces lenteurs qui avaient donné à l'ennemi le temps de se reconnaître. Alfonse, en effet, ayant eu avis de ce qui se passait au camp d'El Nassr, s'était disposé à profiter du découragement des Musulmans; il avait fait élever les croix et publier la croisade dans tous les pays des infidèles; et de toutes part les rois roums étaient venus à lui ou lui avaient envoyé des hommes et des chevaux. Le temps perdu devant Salvatierra fut d'autant plus fatal aux Musulmans, qu'il affaiblit de beaucoup la terreur que leur arrivée avait partout répandue. Les voyant si longtemps occupés et obstinés au siége d'une place avancée très secondaire, et dont la prise ne pouvait avoir aucun résultat politique important, la panique qui avait rempli le cœur des rois chrétiens fit place à la juste appréciation du péril. Les exhortations, les lettres et les ambassadeurs d'Alfonse agirent partout; et il n'y eut pas jusqu'à ce roi de Bayonne, que nous venons de voir contracter alliance avec l'émir musulman, qui ne se tournât contre lui par un de ces reviremens politiques si fréquens au moyen-âge et qui éton-

nent notre loyauté candide d'historien, quelque accoutumé que nous y devions être. Les chevaliers des divers ordres fondés depuis les croisades accoururent sous les drapeaux d'Alfonse, et le narrateur arabe nous parle principalement du zèle d'ignorance des serviteurs de Sainte-Marie (Schanta Maryah). Lorsque toutes les troupes qu'Alfonse attendait furent rassemblées autour de lui, il se mit en marche à leur tête et vint camper devant une des forteresses des Musulmans appelée Kalaat Rabah, dont était caïd l'illustre et célèbre héros si renommé pour sa valeur, Abou el Hedjadj, fils de Kadès, lequel, avec soixante-dix chevaliers musulmans, était chargé de la garde de cette frontière. Alfonse l'assiégea dans Calatrava, et commença à le battre et à le presser avec une violence extrême. Ebn Kadès se défendait avec une constance et une patience merveilleuses, et il écrivait chaque jour une lettre à l'émir el moumenyn El Nassr, par laquelle il lui donnait avis de l'état désespéré où il se trouvait et lui demandait du secours contre ses ennemis, s'il voulait qu'il pût conserver la forteresse confiée à sa garde; mais ses lettres étaient interceptées par le wazir Ebn Djaméa, qui les retenait en ses mains et ne faisait aucune part de leur contenu à l'émir el moumenyn, de peur qu'il ne levât le siége de la forteresse de Sarbatar avant que de l'avoir prise ; il en était de même de toutes les autres affaires de l'état dont l'émir ne savait rien : de cette manière les plaintes et les représentations des scheiks les plus illustres ne parvenaient point à ses oreilles; le wazir retenait tout. Ebn Kadès, réduit à l'extrémité après un long siége, lorsque les munitions et les flèches qu'il avait dans la place furent consommées, désespérant de recevoir du secours et craignant qu'Alfonse ne prît la place d'assaut et ne maltraitât les Musulmans, les femmes et les enfans qui s'y étaient réfugiés, la lui rendit par capitulation, à condition qu'il donnerait la liberté d'en sortir aux tribus et aux guerriers rassemblés dans son sein. Après que les Musulmans furent sortis

de la place et que l'ennemi s'en fut emparé, Ebn Kadès prit le chemin du camp de l'émir el moumenyn. Il avait pour beau-père un chevalier aussi brave que lui, lequel voulut l'accompagner. Ebn Kadès, dont le cœur était plein de tristes pressentimens, insista près de lui pour qu'il le laissât aller seul, lui disant qu'il marchait sans aucun doute à la mort, bien qu'il ne se reprochât rien, ayant vendu son ame à Dieu pour sauver les Musulmans qui étaient dans la place; mais son beau-père refusa de le quitter, voulant partager sa fortune, et lui dit, comme l'eût pu dire Pilade à Oreste ou Euryale à Nisus: « Je te suis, je n'aurais aucun plaisir à vivre après toi [1]. » Lorsque tous deux furent arrivés au camp d'El Nasser, les alcaydes des Andalous allèrent au-devant d'eux pour les saluer; sur quoi survint le vizir Ebn Djaméa, à la tête d'un corps de Nègres, auxquels il ordonna de se saisir des arrivans et de les conduire garrottés et sous bonne escorte dans la prison des criminels (le lieu des morts). L'ordre fut exécuté, on leur lia les mains derrière le dos et ils furent enfermés dans le lieu des morts. Puis le vizir entra dans la tente de l'émir, qui lui demanda: « Où est Ebn Kadès? comment ne vient-il pas avec toi? » et le vizir répondit: « Seigneur, les traîtres ne se présentent pas à l'émir des fidèles. » Après avoir ainsi prévenu l'esprit du prince contre eux, il les fit amener devant lui et les maltraita de paroles, leur reprochant la trahison qu'ils n'avaient pas commise; et, sans écouter aucune excuse de leur part, il sortit, alla prendre les ordres de l'émir, revint, et les fit passer par les lances des Nègres, sous lesquelles ils expirèrent, aux regrets universels de l'armée et principalement des Andalous, dont la haine et les murmures poursuivaient presque hautement l'auteur de ce meurtre inique. Ce fut un nouvel élément de division, introduit dans l'armée musulmane déjà si divisée. Ebn Djaméa en-

[1] Ebn Abd el Halim, p. 177.

venima les choses de plus belle. Irrité contre les caïds andalous, il les fit appeler, et, en présence de l'émir, leur dit que désormais ils n'avaient rien à faire avec les Almohades, qu'ils campassent à part et fissent leur service séparément. El Nassr fut si fort affligé de la perte de Calatrava, qui était la plus forte place des frontières des Musulmans, qu'il s'abstint de manger et de boire, en sorte qu'il tomba malade de colère et de dépit. Il résolut là-dessus de prendre à tout prix Sarbatar; il redoubla d'efforts, dépensa des sommes considérables, et (ou l'acheta, ou l'affama) de telle sorte qu'elle se rendit à lui par capitulation à la fin de djoulhedja 608 (1er juin 1212).

Instruit de la prise de Salvatierra, Alfonse et les rois de son alliance (parmi lesquels les Arabes signalent avec mépris le roi de Bayonne) se dirigèrent de la Manche sur l'Andalousie. El Nassr, de son côté, averti de la marche du roi chrétien, partit pour aller à sa rencontre à la tête de l'armée musulmane. Les deux partis se rencontrèrent dans un lieu appelé Hisn-el-Akab (le fort de la montée). On dressa la tente rouge de l'émir des fidèles, exclusivement destinée au temps du combat, sur une hauteur. El Nassr y prit place et s'assit sur son bouclier, ayant son cheval devant lui. Les Nègres se mirent autour de la tente de tous les côtés avec leurs armes offensives et défensives. Devant eux étaient l'arrière-garde, les grands étendards et les tambours, ayant à leur tête le wazir Abou Saïd, fils de Djaméa. Plus avant étaient les volontaires composés de troupes tirées des diverses tribus arabes-berbères du Maghreb, au nombre de cent soixante mille. Les troupes chrétiennes s'étant présentées devant ceux-ci en ordre de bataille, semblables à d'épaisses nuées de sauterelles, ils s'ébranlèrent, marchèrent sur eux et les chargèrent. Les chrétiens leur ouvrirent passage, les entraînèrent dans la plaine, puis se replièrent sur eux et les enveloppèrent, en sorte qu'ils ne parurent plus. Le combat et la mêlée furent terribles durant

plusieurs heures; mais l'avantage resta aux chrétiens. Les Motawaates furent tous tués (martyrisés, suivant l'expression de l'écrivain musulman) jusqu'au dernier. Les Almohades, les Arabes assujétis (moulatawaah) et les caïds d'Espagne demeurèrent spectateurs tranquilles de ce combat, jusqu'à ce que, ayant achevé les volontaires, les chrétiens attaquèrent à leur tour les Almohades et les Arabes assujétis avec une vigueur et une furie irrésistibles. Au plus fort de la mêlée, quand la bataille fut le plus allumée entre les deux partis, les caïds d'Espagne, sans attendre en faveur de qui se déclarerait la fortune, battirent en retraite avec leurs troupes, laissant Ebn Djaméa, l'orgueilleux et despotique wazir qui les avait insultés et humiliés, et qu'ils haïssaient principalement en raison du meurtre d'Ebn Kadès, s'en tirer comme il pourrait, lui qui avait déclaré leur secours inutile, et les avait chassés des rangs des autres fidèles. Ce mouvement décida de la victoire. Les Almohades, voyant tous les volontaires tués, les caïds d'Espagne en fuite, l'avantage se déclarer de plus en plus en faveur des chrétiens, lâchèrent aussi pied devant eux. Ils se mirent à fuir de tous côtés, et ils découvrirent la personne d'El Nassr. Les chrétiens, en effet, les ayant dispersés l'épée dans les reins, arrivèrent à la ligne circulaire qui environnait El Nassr, composée des Nègres et des gardes; mais ils les trouvèrent comme un mur solide de rocher, contre lequel leurs efforts échouèrent d'abord. Ils retournèrent leurs chevaux, opposèrent à reculons leurs croupes revêtues de cottes de maille aux lances des Nègres dessées contre eux, et les enfoncèrent. Pendant ce temps El Nassr était assis sur son bouclier devant sa tente rouge, disant : « Dieu dira la vérité, et le diable mentira[1]. » Comme il demeurait ferme dans sa place sans bouger, en sorte que peu s'en fallut

1 Sadek el Rahman, wé kadeb el Schaytan (Ebn Abd el Halim, p. 188). — Ces mots forment en arabe deux incises marquées par la rime.

que les chrétiens n'arrivassent jusqu'à lui, ayant tué autour de lui plus de dix mille des Nègres qui formaient le cercle, un Arabe, monté sur une jument, vint à lui et lui dit : « Jusques à quand, ô prince des fidèles, demeureras-tu assis là? l'ordre de Dieu est accompli, sa volonté est faite; les Musulmans sont achevés. » El Nassr se leva alors pour monter sur le cheval bon coureur qui était devant lui; mais l'Arabe descendit de la jument sur laquelle il était monté, et lui dit : « Monte sur cette pucelle, car elle ne connaît point l'affront. Dieu veuille te soutenir sur son dos; car le bien public dépend du salut de ta personne. » El Nassr étant monté sur la jument et l'Arabe sur son cheval, ils s'enfuirent au milieu d'un fort escadron de noirs à cheval, poursuivis par les chrétiens, qui ne firent que tuer et massacrer les Musulmans jusqu'à la nuit, au point qu'il ne s'en échappa guère plus d'un sur mille. Le héraut d'Alfonse allait courant dans la mêlée en criant : « Point de quartier aux captifs! tuez-les tous! celui qui emmènera un seul esclave sera tué lui et son esclave. » C'est pourquoi l'ennemi ne fit dans cette bataille aucun Musulman esclave. Cette fatale et désastreuse défaite eut lieu le lundi 15 safar 609 (16 juillet 1212). Elle abattit le courage des Musulmans, qui ne s'en relevèrent jamais; ils y perdirent l'étendard de la félicité, dit Ebn Abd el Halim; et l'ennemi s'empara de leurs châteaux et se rendit maître de la plus grande partie de leurs villes; et il serait arrivé à posséder l'Espagne entière, si le Dieu très haut n'avait eu pitié de nous, et n'eût envoyé au secours de son peuple l'émir des Musulmans Abou Youssouf, fils d'Abd el Hâk (que Dieu lui accorde le salut!), qui fit revivre ses ruines, releva son minaret, et porta de nouveau la destruction dans le Dar-Harb[1]. Alfonse, après la

[1] La terre est partagée par les Musulmans en deux grandes parties, en Dar-Islam, maison de l'islamisme, pays de foi mahométane, et en Dar-Harb, maison du combat, ou pays ennemi, de Harb, qui signifie combat; d'où le mot Harbys pour désigner les nations non liées par des traités aux Musulmans, les nations

bataille d'El Akâb, entra successivement dans plusieurs villes, entre autres dans celle d'Obda (Ubeda), qu'il prit d'assaut et l'épée à la main sur les Musulmans; il n'y laissa pas un seul mâle en vie, ni grand ni petit; et, depuis, il prit les villes des Musulmans les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il se fut emparé de presque toute l'Andalousie, dont il ne resta entre les mains des fidèles qu'une fort petite partie (laquelle petite partie ils n'ont conservée que par la protection singulière de Dieu et par les mains des princes de la dynastie des Bény-Mérinis, dont Dieu perpétue le règne! (s'écrie Abd el Halim qui écrivait de leur temps). On dit, ajoute-t-il, que des rois qui furent présens à la bataille d'El Akâb et à la prise d'Ubéda, il n'en fut aucun qui ne mourût dans l'année. El Nassr, après la déroute d'El Akâb, arriva à Séville dans la dernière décade du mois de djoulhedja de la même année islamite, repondant aux derniers dix jours du mois de janvier 1213. En arrivant en Espagne, il s'était énorgueilli et glorifié outre mesure de la multitude de ses escadrons et de ses bataillons, et de ce qu'il avait réuni auprès de lui, pour cette gazwat, plus de combattans à pied et à cheval, qu'il ne s'en était assemblé auprès d'aucun autre roi musulman avant lui. En effet, il comptait dans son armée cent soixante mille volontaires, tant cavaliers que fantassins; trois cent mille recrues de divers pays; trente mille Nègres qui marchaient devant lui avec des hallebardes, particulièrement destinés à environner sa personne et son harem; dix mille arbalétriers roummats et de la tribu des Aghzaz, sans compter les guerriers armés de dards des tribus de Zénètah, des Arabes et des diverses tribus arabes-berbères des deux Maghrebs; et il avait mis sa confiance dans cette multitude, estimant qu'il n'y avait pas de puissance humaine qui le pût vaincre. Mais le Dieu très haut lui fit voir, par sa défaite, dit

ennemies, — par opposition aux zymmys, sujets chrétiens, juifs ou idolâtres asservis et payant le Karadj ou Dzizidjé.

notre pieux historien, que la victoire vient de lui, qu'il est le maître et le souverain dispensateur des biens et des maux, et que toutes choses sont entre ses mains divines. Après qu'El Nassr fut de retour à Marok de la bataille d'El Akâb, il fit reconnaître son fils Cid Abou Yakoub Youssouf, surnommé El Mostansir, qui reçut les sermens de tous les Almohades, et dont le nom fut dès lors prononcé dans la kothbah, sur toutes les chaires des mosquées cathédrales. La reconnaissance d'El Mostansir Abou Yakoub Youssouf eut lieu dans la dernière décade de djoulhedja 609 (janvier 1213). Sa proclamation terminée, El Nassr entra dans son palais, où, retiré de la vue des hommes, il se plongea entièrement dans les délices. Il y demeura, presque sans sortir de son lit, jusqu'au mois de schaban de l'année 610; il mourut empoisonné par l'ordre de ses vizirs, qui subornèrent à cet effet une de ses femmes, laquelle lui administra le poison dans un verre de vin, dont il expira sur-le-champ. Il avait, dit-on, résolu de les faire tuer tous, et ils le prévinrent de la sorte. Il mourut dans la nuit du mardi 10 au mercredi 11 de schaban 610 (23 décembre 1213), dans son palais de la kassbah de Marok. Telle fut la fin de Mohammed ben Yakoub ben Youssouf ben Abd el Moumen ben Aly el Zenety El Koumy El Mowahhid, surnommé El Nassr, le vaincu de las Navas de Tolosa. Le temps de son règne avait été de cinq mille quatre cent cinquante-un jours, qui font, au compte des années, quinze ans, quatre mois et dix-huit jours, dont le premier fut le vendredi 22 de rabi-el-awal 595 (21 janvier 1199), dans lequel il fut proclamé après la mort de son père, et le dernier, le mardi 10 de schaban 610, veille de sa mort. Dieu lui fasse miséricorde[1]!

1 Ebn Abd el Halim, p. 160.

# CHAPITRE CINQUIÈME.

Règne de Sancho de Castille et de Ferdinand de Léon. — Fondation de l'ordre de Calatrava. — Entrée de Sancho dans les états de son frère Ferdinand. — Mort de Sancho de Castille. — Son fils Alfonse, encore en bas âge (Alfonse VIII), lui succède. — Tutelle d'Alfonse. — Querelle et lutte entre les Lara et les Castro. — Événemens et guerres qui accompagnèrent la rivalité des deux maisons. — Fondation de l'ordre des chevaliers de Saint-Jacques. — Mort de Raymond roi d'Aragon et comte de Barcelone. — Son fils aîné Alfonse (Alfonse II d'Aragon) lui succède sous la régence de sa mère Pétronille. — Mariage de Sancho, fils d'Alfonse de Portugal, avec Dulcia, fille de Raymond d'Aragon. — Suite de la rivalité des Lara et des Castro. — Prise d'Evora et de Badajoz. — Traité d'alliance entre Alfonse de Castille et Alfonse d'Aragon. — Traité de paix entre Alfonse de Castille et Sancho de Navarre. — Siége de Santarem. — Défaite et mort de Youssouf. — Mort de Ferdinand de Léon. — Alfonse son fils lui succède. — Alliance entre Alfonse de Castille (Alfonse VIII) et Alfonse de Léon (Alfonse IX). — Guerre contre les Almohades. — Prise de Silves par des pélerins anglais unis aux troupes portugaises. — Fondation de Placentia. — Le pape casse le mariage d'Alfonse de Léon avec Thérèse de Portugal, sa cousine. — Mort d'Alfonse d'Aragon (Alfonse II). — Son fils Pierre lui succède. — Mariage d'Alfonse de Léon avec Bérengère de Castille. — Mariage de Blanche de Castille, sa sœur, avec Louis, fils de Philippe-Auguste. — Le pape casse le nouveau mariage d'Alfonse de Léon avec Bérengère. — Naissance de saint Ferdinand. — Séparation des deux époux. — Mariage de Pierre d'Aragon (Pierre II) avec Marie de Montpellier. — Voyage et couronnement de Pierre à Rome. — Naissance miraculeuse de Jacques Ier d'Aragon (Jayme). — Renouvellement de la guerre entre les chrétiens et les Almohades. — Bataille de Muradal ou de las Navas de Tolosa. — Prise d'Ubeda. — Suites de la défaite des Almohades. — Mort d'Alfonse VIII de Castille, et de Pierre II d'Aragon, tué à la bataille de Muret. — Faits divers. — État de la langue et des mœurs parmi les chrétiens de la Péninsule à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième.

De 1157 à 1213.

Dès les premiers temps qui suivirent la mort d'Alfonse VII (l'Empereur), les Almohades, ainsi que nous l'avons vu, avaient recouvré la plupart des villes qu'ils avaient perdues en Andalousie, entre autres Pedroches, Andujar, Baéza. Abd el Moumen y voulut joindre ce que l'empereur leur avait enlevé dans le royaume de Tolède, et prépara l'expédition que

nous avons précédemment racontée. Les chevaliers de l'ordre du Temple avaient obtenu la cession de la ville de Calatrava, peu de temps après sa conquête, à la charge par eux de la défendre contre les attaques des Musulmans. Le bruit de l'arrivée des Maures almohades les jeta dans une frayeur telle, qu'ils remirent cette place au roi de Castille, ne se croyant pas assez forts pour la défendre. C'est à cet incident qu'est due la fondation de l'ordre de Calatrava. Dès que les Templiers eurent fait cet abandon, Sanche fit publier un édit, par lequel il déclarait que s'il y avait quelque seigneur qui voulût se charger de la défense de Calatrava, il la lui donnerait avec tous ses honneurs, prérogatives et dépendances. En ce temps-là saint Raymond, abbé de Fitero, se trouvait à Tolède avec un autre moine de son ordre, appelé frère Diego Vélasquez, lequel avait porté les armes avant de se faire religieux. Vélasquez, voyant qu'aucun seigneur ne se présentait pour prendre la défense de Calatrava, engagea son abbé à se charger de ce soin, proposition qui parut d'abord imprudente et téméraire à Raymond, et qu'il rejeta. Vélasquez insista, et ses raisons firent une si forte impression sur l'esprit de l'abbé, qu'après avoir recommandé cette grande entreprise à Dieu, il demanda Calatrava au roi, et l'obtint [1].

Le roi Sanche, fatigué des incursions que faisaient les Arabes dans ses états, se mit en mesure d'en arrêter le cours, ce qui alarma tellement le roi de Léon, qu'il ne douta pas que son frère ne voulût le dépouiller. Dans cette crainte, il lui envoya un ambassadeur pour lui dire qu'il était prêt à lui rendre hommage de ses états comme à son aîné. Soit que Sancho prévît de trop grandes difficultés à s'emparer de ce que l'empereur son père avait donné à Ferdinand, à cause de la guerre qu'il avait à soutenir contre les Arabes, soit qu'il voulût s'en tenir sincèrement au traité de partage, ou qu'il méprisât un vain et inutile hommage, il trancha du généreux,

1 Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. VII, c. 14.

et refusa l'offre du roi de Léon, en s'écriant : « A Dieu ne plaise qu'un fils du victorieux empereur don Alfonse reconnaisse jamais sur la terre un supérieur, ni que je fasse jamais la guerre à mon frère, tandis qu'il fera de son côté son devoir pour entretenir avec moi une amitié fraternelle[1]. » De cette manière le partage fut maintenu sans effusion de sang. Il y eut cependant entre les deux frères un semblant d'hostilités dans les premiers temps qui suivirent la mort de leur père.

Le roi de Léon, trop facile à écouter les faux rapports, et d'ailleurs fort soupçonneux, avait privé le comte don Ponce de Minerve et quelques autres seigneurs des postes que l'empereur leur avait confiés de son vivant. Comme ils n'avaient rien fait pour s'attirer cette disgrace, ils allèrent se jeter aux pieds du roi de Castille pour implorer sa protection. Sancho, qui connaissait leur mérite et les services importans qu'ils avaient rendus à l'empereur, les reçut très gracieusement, et leur promit de leur rendre tous les bons offices qui dépendraient de lui pour les faire rétablir dans leurs postes et honneurs, ne pouvant souffrir que son frère dépossédât ainsi de leurs charges de braves officiers que l'empereur son père avait honorés de son estime et de sa confiance. Aussitôt il prit la route de Léon à la tête d'une armée, dans le temps que son frère n'était occupé que de jouir des prémices de la royauté. Et, comme celui-ci n'avait pas de troupes capables de résister à celles du roi de Castille, il alla au devant de lui pour tâcher de l'apaiser par sa soumission à ses ordres. L'ayant rencontré à Sahagun sur le point de se mettre à table, il fut agréablement surpris, lorsqu'il lui tendit les bras pour l'embrasser, en lui disant que c'était plutôt pour sa gloire, que pour lui faire tort, qu'il était entré en armes dans ses états; qu'il n'avait aucun dessein de les envahir en tout ni en partie; qu'il avait trop de respect pour tout ce que leur illustre père avait

1 Ibid., ubi supra, l. c.

fait pour y donner jamais la moindre atteinte; mais que ce même respect l'obligeait de prendre la défense de tous ceux qu'il avait honorés de sa bienveillance, et que, pourvu que le comte de Minerve et les autres seigneurs qu'il avait dépouillés de leurs fiefs y fussent rétablis, il se retirerait aussitôt. Le roi de Léon, s'estimant fort heureux d'en être quitte à si bon marché, fit tout ce que le roi de Castille voulut; et ils se séparèrent fort bons amis[1].

1158. Cependant les Arabes, ainsi que nous l'avons vu, faisaient de continuelles excursions dans les états du roi de Castille, et comme il n'avait pas le temps de se mettre en état de leur tenir tête, il donna rendez-vous à Almazan, à don Sanche, roi de Navarre, pour terminer les différends qu'ils avaient au sujet de la province de la Rioja, et former une alliance. Ensuite il eut une entrevue à Naxama avec Raymond, comte de Barcelone et prince d'Aragon, son neveu, avec lequel il forma une alliance, après être convenu avec lui que toutes leurs contestations demeureraient éteintes entre eux. Il fut arrêté que tout ce qui était à la droite de la rivière d'Èbre resterait à Raymond sous la foi et hommage que lui et ses descendans rendraient aux rois de Castille, au couronnement desquels ils seraient tenus de se trouver pour porter l'épée royale[2].

Cependant, saint Raymond, abbé de Fitero, en conséquence de la donation que le roi de Castille lui avait faite de Calatrava et de toutes ses dépendances, fit tant par ses sermons qu'il assembla vingt mille hommes, qui prirent les

[1] Absit à me, ut terram quam pater meus vobis contulit, meæ subjiciam potestati, vel frater meus filius tanti patris alicui dominio sit astrictus. Sed cum pater noster regnum nobis diviserit, et vos vestris, et ego meis, et proventus, et terra tenemur magnatibus impartiri, quorum auxilio patres nostri terram perditam habuerunt, et Arabes repulerunt. Reddatis ergo feuda sua comiti Pontio de Minerba et aliis magnatibus, quos privastis, et non credatis susurronibus contra eos, et ego in continenti recedo. Tunc rex Fernandus cum esset piissimus, et benignus, omnia quæ rex Sancius dixerat, acceptavit, et statim ad invicem amicabiliter recesserunt (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VII, c. 13).

[2] Zurita, Annales del reyno de Aragon.

armes pour mettre la place à l'abri des insultes des Arabes. Le saint abbé, profitant de la ferveur de zèle dont ses soldats étaient animés, les porta à s'unir par un vœu solennel pour la défense de la religion, et, les trouvant disposés à entrer dans ses pieux desseins, il jeta les fondemens de l'ordre militaire de Calatrava, qui, depuis, s'est maintenu avec éclat [1].

Les habitans d'Avila et de l'Estramadoure ayant reçu avis de la part du roi Sancho qu'Abou Yakoub Youssouf, fils d'Abd el Moumen, émir des Almohades, était arrivé d'Afrique avec un grand nombre de troupes, dans le dessein de porter la guerre dans les états des chrétiens, entrèrent dans la banlieue de Séville, qu'ils mirent à feu et à sang ; les troupes d'Abou Yakoub marchèrent contre eux; mais ces braves chrétiens, quoique en plus petit nombre que les Almohades, acceptèrent fièrement le combat, et se battirent avec tant de valeur, que l'armée mahométane fut taillée en pièces et ses généraux tués [2].

La fondation de l'ordre de Calatrava marqua de la sorte le règne de Sancho, qui mourut à Tolède le 31 août 1158. On attribue sa mort au chagrin que lui causa celle de sa femme la reine Blanche de Navarre [3]. Il laissa un fils unique nommé Alfonse, qui lui succéda à l'âge d'environ trois ans, et ce ne fut que par une suite de miracles qu'il ne perdit ni la couronne ni la vie, jamais minorité n'ayant été si traversée ni si remplie d'agitations et de troubles que la sienne. Voici pour quelle cause.

Sancho son père, en mourant, avait nommé Don Gutierre Ferdinand Ruiz de Castro son gouverneur et son tuteur, et confirmé tous les seigneurs dans les emplois qu'ils occu-

1 Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VII, c. 14.

2 Ibid., l. c.

3 Sancho fut surnommé le Désiré, El Deseado, parce que sa mère fut quelque temps sans avoir d'enfans, avant d'accoucher de lui.

paient, jusqu'à sa majorité. Cette disposition excita une tempête dans toute la Castille, par les soins que Don Manrique de Lara se donna pour animer les grands et les peuples contre le régent.

Manrique de Lara, dont l'ambition était sans bornes, ne pouvait pardonner au feu roi d'avoir choisi un autre régent que lui, et soulevant toute sa famille contre son rival, la Castille se partagea entre les maisons de Castro et de Lara. Les uns voulaient que le testament du roi Sancho fût exécuté à la lettre; les autres ne pouvaient souffrir que Don Gutierre fût l'arbitre souverain. En un mot, les deux partis s'aigrirent tellement qu'on en vint à une guerre civile.

Don Gutierre, dont les inclinations étaient toutes portées au bien de l'état, touché à la vue des maux dont la Castille était menacée, et préférant les intérêts du jeune roi et de ses compatriotes à la gloire d'être à la tête des affaires, se démit de ses fonctions, et le roi fut confié aux soins de D. Garçia d'Aza, fils du comte D. Garcia de Cabra, frère de la mère de D. Manrique de Lara. Aza [1] était un homme d'honneur et de probité, mais il avait peu d'esprit, et ignorait jusqu'aux premiers élémens de la politique. D. Manrique lui persuada aisément qu'il devait s'en reposer sur lui de l'éducation du roi. Aza remit en conséquence le roi entre les mains de ce fin et adroit politique; mais Gutierre connut bien vite la faute qu'il avait faite en se dessaisissant du gouvernement du jeune prince, et fit tout ce qu'il put pour le ravoir. Toute la maison de Lara et ses partisans se raidissant contre lui, il fallut avoir recours aux armes. Sur ces entrefaites, D. Gutierre mourut (1159); mais les troubles ne cessèrent pas pour cela. Don Manrique, devenu maître absolu dans tout le royaume, entreprit d'ôter aux Castro tous

[1] Aza semble un nom d'origine arabe. Il est en effet écrit Atia dans Roderich.

leurs fiefs et tous les emplois qu'ils possédaient, et comme cette entreprise était une infraction formelle aux dispositions testamentaires du feu roi Sancho, D. Ferdinand de Castro, neveu de D. Gutierre, et ses frères, s'y opposèrent de toutes leurs forces. Pour ne pas succomber sous le poids du pouvoir despotique de Don Manrique, ils eurent recours à la protection de Ferdinand, roi de Léon, lequel entra en Castille à la tête d'une puissante armée, pour forcer les Lara à lui remettre la personne du roi son neveu, de l'éducation duquel il offrait de se charger. Ferdinand porta de préférence ses armes dans les domaines des Lara, qui s'enfuirent devant lui avec le jeune roi, et se réfugièrent dans Soria; étant là plus sûrement qu'ailleurs, et, à ce qu'il semble, le roi de Léon appréhendant de les y poursuivre par la force, il voulut bien traiter avec eux, et ils s'engagèrent à lui livrer le roi de Castille, à condition que D. Manrique aurait l'administration des affaires sous le roi Ferdinand, et que celui-ci remettrait au roi son neveu les états qui lui appartenaient, dès qu'il aurait atteint sa majorité [1].

En vertu de ce traité, le roi de Léon et les Lara s'assemblèrent à Soria; mais, soit que les Lara n'eussent pas dessein d'exécuter ce qu'ils avaient promis, soit qu'ils s'aperçussent que Ferdinand avait quelque mauvais dessein secret, ou du moins qu'ils fissent semblant de le croire comme prétexte, un seigneur de leur famille, Pedro Nuñez de Fuente Almegir, enleva secrètement le jeune roi de Castille, et le mit en sûreté dans une place forte dont les Lara disposaient, à savoir à San-Estevan de Gormaz. Le roi de Léon, irrité de leur procédé, se mit en marche pour enlever le roi de Castille; mais Don Pédro Nuñez eut le temps de le transférer à Atienza, et, de là, à Avila, en sorte que le roi de Léon, pour ne pas causer de nouveaux troubles dans l'état, fut contraint de

1 Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. c.

laisser l'éducation du roi à Don Manrique, non toutefois sans s'emparer de la plus grande partie des places de Castille, qu'il retint et gouverna en qualité de tuteur d'Alfonse, et en son nom.

Les Lara, cependant, prévoyant que tant que le roi de Léon serait maître de ces places, leur crédit serait fort borné, se mirent en devoir de les recouvrer par les armes. Dans ce dessein, ils levèrent des troupes dont le comte Don Nuño, ou Munio, frère de Don Manrique, fut fait général. Le roi Ferdinand, ayant appris qu'il s'était mis en campagne, alla à sa rencontre, et l'ayant atteint dans les campagnes autrefois appelées les champs gothiques (Tierra de Campos), l'attaqua et le défit.

Ceci se passait en l'année 1160. L'année suivante prit commencement l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jacques; voici comment. Une troupe de douze aventuriers du royaume de Léon, qui ne vivaient que de brigandage, conçurent une si grande horreur du genre de vie qu'ils menaient, que, pour en effacer l'énormité, ils résolurent de s'unir en forme de congrégation pour défendre les chrétiens par les armes contre les Mahométans. Un nommé Don Pédro Fernandez, natif d'un lieu de l'évêché d'Astorga appelé Fuente-Encalada, fut élu chef de cette troupe militaire. C'était un homme de tête, et qui n'entreprenait jamais rien sans y avoir bien réfléchi ; prévoyant qu'il ne pourrait jamais réduire ses inférieurs à une parfaite obéissance, s'il ne leur imposait un joug qu'ils ne pussent pas secouer, il les obligea de s'assujétir par un vœu religieux à la règle de saint Augustin, sous les auspices de saint Jacques, qu'ils prirent pour patron. Telle fut l'origine des chevaliers de saint Jacques [1].

Le 2 août 1162, mourut à Saint-Dalmace, village du voi-

[1] Voyez la Noticia de las ordenes de caballeria de España, t. I.

sinage de Turin, le roi d'Aragon, comte de Barcelone, Raymond, qui s'y était rendu pour prendre part aux conférences d'un congrès assemblé là par l'empereur Frédéric Barberousse. Il laissa trois fils, Alfonse, Pierre et Sancho, et une fille appelée Dulcia. Son corps fut transporté au monastère de Rippol, où il fut enterré [1]. — En cette même année, le Seigneur donna la ville de Béja à Alfonse Henriquez, roi de Portugal [2].

A l'occasion de la mort de Raymond son mari, Donna Pétronille réunit à Huesca les cortès d'Aragon, et partagea ses états comme il suit : à Alfonse, son fils aîné, elle donna le royaume d'Aragon et le comté de Barcelone; à Pierre, le comté de Cerdagne, Carcassonne et Narbonne; à celui-ci elle donna pour lieutenant, et, au cas qu'il mourût sans enfans, pour héritier, son troisième fils Sancho. Il ne fut fait aucune mention, dans ce partagé, de Donna Dulcia, sa fille. Mais, plus tard, elle se maria avec Sancho, fils d'Alfonse Henriquez, et second roi de Portugal, mariage qui se fit sous la protection et par l'entremise de Henri II, roi d'Angleterre [3]. Jusqu'à ce qu'Alfonse d'Aragon, deuxième du nom, eût accompli sa douzième année, sa mère fut régente ou gouvernante du royaume (gubernatrix) ; et, afin d'assurer le règne de son fils mineur, elle fit un traité d'alliance avec le roi de Navarre, dont la durée fut fixée à treize années. En 1163, Alfonse accomplit sa douzième année, et sa mère convoqua de nouvelles cortès à Barcelone, le 14 juin, dans lesquelles elle se démit de la régence et de toute tutèle sur son fils. Peu après, elle en fit de même à Saragosse.

[1] Zurita, Annales del reyno de Aragon, et le Monachus Rivipul., de Gest. Comit. Barcin.

[2] In era MCC dedit Dominus civitatem Begiam ad regem Ildefonsum (Chr. Conimb., p. 331).

[3] Æra 1212 (1174) nupsit rex (Portugalliæ) Sancius cum filia Raymundi, comitis de Barcinona Donna Dulcia, sorore regis Aragonensium D. Alfonsi, anno regni patris ejus 48 (Chr. Lusit., p. 415). — Voyez sur le second point, la grande Chronique de Matthieu Pâris.

Pendant que le roi de Léon était occupé à jeter les fondemens de l'ordre militaire de St-Jacques, Don Manrique de Lara et ceux de son parti entreprenaient de se rendre maîtres de Tolède; mais Ferdinand y étant accouru en diligence, se jeta dans la place et les en empêcha [1]. Ferdinand se maria en 1164, avec Urraca, infante de Portugal, et fille d'Alfonse Henriquez, à la grande joie de son père. Le roi de Léon restaura dans le même temps et peupla les villes de Ledesma et de Ciudad-Rodrigo. Les habitans de Salamanque, à qui ces villes appartenaient pour les avoir achetées, à ce qu'il semble, à beaux deniers comptans, s'en tinrent pour offensés, et prirent les armes contre le roi et les magistrats de Ledesma; mais Ferdinand marcha contre eux, et les contraignit par la force à rentrer dans leur cité [2].

Cependant les Lara et les Castro, sacrifiant tout à leurs divisions, s'animèrent de plus en plus les uns contre les autres. Manrique de Lara surtout, que la haine emportait, résolut en ce temps (1164) de déposséder les Castro de tous leurs fiefs, et de leur enlever notamment la forteresse de Huete,

[1] El rey D. Ferrando, fillo del emperador en IX dias de Agosto, entró en Toledo, era MCC (Ann. Toled. 1ᵉʳᵒˢ, p. 391).

[2] Dans un acte authentique de l'empereur Alfonse (Alfonse VII), en faveur de l'église et de l'évêque de Salamanque, on lit la clause suivante : — Facta carta hujus donationis et libertatis, secundo idus aprilis era MCLXXIIII (1136), in anno quo Salmanticenses comparaverunt civitatem Roderic cum suo termino. In qua comparatione clerici et homines episcopi prædictorum villarum (savoir de Campo de Piedra, S. Cristobal, Topás, Sampayo, Canedo, Aldea de Pedro Cidiz, El Carrascal, los dos Espinos, los dos Camayones et la Aldea de D. Rodrigo) consilio et ascensu prædicti imperatoris rationem suam possuere tali convenientia, ne amplius in aliqua pecta, vel in aliqua facendera aliquid ponerent per sæcula cuncta. Adefonso imperante, etc. Eodem etiam die quo barones de Zemora fecerunt homenes cum Raimundo filio Adefonsi et dominæ Berengariæ. — D'où il appert que les Salamanquais avaient quelque raison de vouloir s'opposer à ce qu'un autre qu'eux peuplât Civitas Roderic qu'ils avaient achetée et qui était libre de toute charge, et, subsidiairement, que la reine Bérengère eût un fils du nom de Raimond entre Sancho et Ferdinand, lequel dut mourir jeune, car il n'est plus fait mention de lui depuis par aucun document.

dont les habitans leur étaient tout dévoués, et qui était leur principal point d'appui. Manrique fit mettre le roi (alors âgé de huit ans) à cheval, et marcha sur Huete à la tête de ses troupes. Ferdinand de Castro n'y attendit pas l'ennemi, et s'avança à sa rencontre avec les siennes. Les deux armées se rencontrèrent à Garcinaharro, à deux lieues de Huete. Ferdinand de Castro, qui savait qu'on en voulait à sa personne, quitta tous les insignes qui pouvaient le faire reconnaître dans le combat; sa prévoyance ne lui fut pas inutile; car les soldats de Manrique de Lara tuèrent à sa place un autre chevalier dont le costume semblait être celui d'un général; mais Manrique de Lara ayant été tué, son armée plia, et Ferdinand Ruiz de Castro demeura maître du champ de bataille [1].

Sous l'année 1164, les annales de Tolède font mention de la bataille de Libriella, mais d'une si laconique manière, qu'il n'est pas possible de pouvoir dire entre qui elle se donna [2]. La conjecture la plus plausible est que ce fut entre le roi de Léon et les Lara, et que le roi de Léon y eut le dessous. Nous le voyons en effet, presque immédiatement, faire sa paix avec les Lara; ce qu'il n'eût point fait probablement, si ses armes eussent été victorieuses. Quoi qu'il en soit, ils s'assemblèrent à Soria, et il fut convenu entre eux que, pour mettre Tolède à couvert des insultes des Maures, ils donneraient aux chevaliers du Temple la place d'Uclès, située sur la frontière d'Andalousie [3].

Lorsque le roi Ferdinand eut fait la paix avec son neveu et avec les Lara, Ferdinand Ruiz de Castro, vainqueur de D. Manrique de Lara, ne voulut pas remettre les places qui étaient sous son commandement, que le roi de Castille n'eût atteint l'âge prescrit par le testament du roi Don Sancho son père;

1 Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. c. — Mataron al Conde Manrich en IX dias del mes de julio era MCCII (Ann. Toled. 1eros, p. 391).
2 Fue la batalla de Livriella, era MCCIII (ibid., l. c.).
3 Roder. Tolet. et alii plur.

sur quoi les Lara, auxquels toutes les actions du jeune roi étaient subordonnées, formèrent une armée nombreuse pour enlever aux Castro tous les châteaux du royaume de Tolède qui leur obéissaient. Ils assiégèrent et prirent Zorita, place située sur les bords du Tage, et qui, en ce temps-là, était une des plus fortes du royaume de Tolède. Elle était défendue par un nommé Don Lope d'Arenas, créature des Castro, lequel fit une si vigoureuse résistance que Nuño de Lara, qui assiégeait la place, désespérant de s'en rendre maître par la force, corrompit à force d'argent un domestique d'Arenas, qui tua son maître, et Zorita se rendit [1].

La prise de Zorita releva le courage des Lara, si bien que le roi de Léon, pour se mettre à l'abri de leurs insultes, fut obligé de faire une ligue avec Don Sancho, roi de Navarre, laquelle fut un frein qui tint ces audacieux seigneurs dans le respect, et qui facilita à Ferdinand les moyens de réunir toutes ses forces contre les Almohades, auxquels il enleva Ciudad-Rodrigo, Alcantara et Albuquerque (1166) [2].

Tandis que le roi de Léon faisait ces progrès sur les infidèles, la rivalité des Lara et des Castro continuait d'agiter la Castille. L'héritier de la haine de Manrique pour Ferdinand de Castro, Nuño de Lara, résolut d'enlever Tolède au gouvernement de Ferdinand; mais, désespérant d'y réussir par la force des armes, il usa pour cela d'un stratagème. Il s'arrêta avec le roi enfant à Maqueda, à la tête des troupes qu'il avait fait venir d'Avila et de plusieurs autres endroits. De là il établit des intelligences secrètes avec un chevalier tolédan

1 Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. c.

2 Dans un acte des archives d'Astorga de l'année 1166, on lit : — Facta carta in Asturica mense novembris, era MCCIV, eo anno quo is famosissimus rex (Ferdinandus rex Legioni) cepit Alcantaram. — Il est signé : Ego Fernandus Dei gratia rex Hispaniarum. — Dans un autre acte du même roi, conservé également dans les archives de la cathédrale d'Astorga, on lit : — Factum scriptum era MCCVI sexto idus maji, regnante rege Donno Fernando in Legione et Gallecia, et Asturiis et in Extrematura, tertio anno quo idem rex famosissimus cepit Alcantaram.

appelé Don Estevan Illan, de la faction des Lara, lequel introduisit dans la place les troupes du roi, sans que Don Ferdinand Ruiz de Castro en eût aucune connaissance : dans le temps que celui-ci croyait être le mieux en état de faire une vive défense, il vit arborer l'étendard royal sur le clocher de l'église paroissiale de Saint-Romain ; toute la ville y courut avec des acclamations et des vivats en faveur du jeune roi, et Don Ferdinand Ruiz n'eut que le temps de prendre la fuite, monté sur son meilleur cheval, et suivi de quelques-uns de ses amis; il passa en toute diligence chez les Arabes, asile ordinaire de ceux qui n'étaient pas en sûreté dans les états des chrétiens[1].

En Portugal, la ville d'Evora fut, cette même année, enlevée aux Musulmans par Giraldus, surnommé sans peur, à la tête d'une troupe de voleurs ses compagnons (car il n'était pas autre chose lui-même qu'un chef de bandits). Giraldus surprit Evora de nuit, la pilla, et la remit au roi Alfonse premier de Portugal. La mosquée fut purifiée, et un évêque du nom de Suerus fut donné à la vieille capitale de Sertorius. Le roi prit peu après en personne (l'histoire ne dit pas si ce fut avec le concours de Giraldus et de ses compagnons) Maura et Serpa, et fit réédifier Alconchel et le château de Colachi[2]. Quant à Giraldus, on était en 1166. De cette année à 1168, il profita des troubles qui occupaient les forces du roi de Léon en Castille, sous la minorité d'Alfonse, son neveu, et s'empara de diverses places appartenant à la couronne de

[1] Rod. Tolet., l. VII, l. c. — Les Annales de Tolède disent à ce sujet avec leur briéveté et leur obscurité ordinaires : — Saccaron à Ferrand Royz de Tolèdo en XXVI dias andados dagosto, dia de Viernes, era MCCIV (Ann. Toled. 1eros, p. 391).

[2] Æra 1204. Civitas Elbora capta, et depredata, et noctu ingressa à Giraldo cognominato sine pavore, et latronibus sociis ejus, et traddidit eam regi D. Alfonso, et post paululum ipse rex cepit Mauram et Serpam, et Alconchel et Colachi Castrum mandavit reædificare anno regni ejus 39 (Chr. Lusit., p. 415). — La Chronique de Coïmbre dit simplement : — In era MCCIIII dedit Dominus civitatem Elbore, Mauram, et Serpam, ad regem Ildefonsum (Chr. Conimb., p. 331).

Léon, entre autres d'une très importante, de Badajoz, toujours au nom du roi de Portugal, malgré le lien de parenté qui l'unissait au roi de Léon; Ferdinand accourut avec une armée, et surprit Alfonse Henriquez à Badajoz, organisant sa nouvelle conquête : il fit irruption dans la place comme on ne l'y attendait point. Alfonse effrayé, dans l'appréhension qu'il avait d'être fait prisonnier de guerre, se sauva de toute la vitesse de son cheval, mais si précipitamment, qu'il s'accrocha à un des crocs de la porte par laquelle il sortait, et se rompit la cuisse. Alfonse fut fait prisonnier et conduit devant le roi de Léon[1]. Ferdinand traita son beau-père, prisonnier et déjà d'un grand âge, avec beaucoup de grandeur et de courtoisie; il le fit soigner et guérir par ses meilleurs médecins. Cette campagne eut pour résultat un traité de paix entre les deux rois, en vertu duquel la liberté fut rendue à Alfonse, sous la simple condition qu'il rendrait au roi de Léon les places usurpées sur ses domaines[2].

1168. Le roi de Castille et celui d'Aragon, voulant perpétuer la paix qui avait été conclue entre eux, pour se mettre en état d'abattre la puissance des Almohades, eurent une entrevue sur les confins de leurs états, et formèrent une ligue offensive et défensive; et, pour sûreté du traité, le roi de Castille mit entre les mains de l'Aragonais plusieurs places. Le roi d'Aragon en fit autant envers le Castillan, moyennant quoi

[1] Æra 1206 (1168), factum est infortunium regis D. Alfonsi et sui exercitus in Badalloz anno 41 regni ejus (Chr. Lusit., p. 331). — Voyez pour les autres détails Rod. Tolet., l. VII, c. 23. — Giraldus, le chef de bandits devenu général d'Alfonse Henriquez, périt en cette occasion, le 3 des nones de mai (3 mai). — In era MCCVI (1168) quinto nonas maii interiit Alcaide Geraldus Badalouci (Chr. Conimb., p. 331).

[2] Cet événement parut assez important pour être cité dans deux chartes de l'époque, l'une de Salamanque, l'autre d'Astorga : — Facta carta apud Salamanca, dit la première, mense junii, regnante Dono Fernando in Legione, etc., eo anno quo idem R. D. F. victoriosissime cepit regen Portugalen. in Badallozio. — Præcepta autem est hæc carta fieri apud Alleriz, dit la seconde, mense februarii era MCCVI, anno quo idem famosissimus rex Fernandus regem Portugalens. apud Badalloz victoriosissime cepit.

ils tinrent les Arabes en respect jusqu'en l'année 1171, que Yousouf Abou Yakoub passa en Espagne avec une puissante armée, dont il envoya une partie contre le roi de Portugal, et avec l'autre il entra dans les états du roi de Castille. Il s'avança jusqu'à Alvalate, qui est une bourgade dans le voisinage de Tolède; mais il ne put se rendre maître d'aucune place, et rentra en Andalousie riche seulement de quelques dépouilles recueillíes dans cette campagne. L'année suivante il s'avança encore davantage et fit le siége de Huete. Une forte pluie qui tomba le 19 de juillet 1172 inonda tellement ses tranchées, que tous ses travaux devinrent inutiles. Le cardinal Jacinthe, légat du pape se trouvait alors à Tolède; il accorda de grandes indulgences à tous ceux qui prendraient les armes contre les infidèles. Une armée se réunit auprès du roi de Castille que les assiégeans n'attendirent pas; et Abou Yakoub se retira à Séville en passant par le royaume de Valence dont il s'empara par suite de la mort de Mohammed ben Sad ben Mordanisch, que son caractère entreprenant avait fait surnommer le Loup (Lop) par les chrétiens [1].

1173. Les Arabes ne furent pas plus heureux en Portugal qu'en Castille. Battus par le roi Alfonse Henriquez, ils tournèrent leurs armes contre le roi de Léon et tentèrent la conquête de Ciudad-Rodrigo. Don Ferdinand ayant appris leur marche se jeta promptement dans la place avec le peu de troupes qu'il put ramasser dans Léon, dans Zamora et dans quelques autres endroits de Galice, laissant ordre au reste de son armée de le venir joindre. Toutes les apparences voulaient qu'il fût vaincu; mais par l'intercession du bienheureux saint

[1] El rey de Marruecos Abujacob vino à cercar à Huepte por sed : mas el dia de Santa Justa envioles Dios agua del cielo, quanto ovieron menester, è fue la agua tan grand, que desvarato las tiendas del rey moro. È era el cardenal de Roma en Toledo, è daba grandes solturas : è ayuntaronse los de Espana, è fueron en acorro, è allegaronse azes con azes, è non lidiaron, è fuese el rey moro, mas de tornada que fizo, gagno el reyno del rey Lop, era MCCX (1172). Annal. Toled. 1eros, p. 371 et seq.

Isidore, qui apparut à un vénérable chanoine pour lui annoncer qu'il triompherait des infidèles, à ce que rapportent quelques historiens espagnols, les ennemis furent taillés en pièces et il n'y eut que ceux qui prirent la fuite qui purent sauver leur liberté : parmi les captifs fut ce don Ferdinand Ruiz de Castro, que nous avons vu passer de Tolède chez les Arabes. Le roi de Léon, touché de sa disgrace, le combla de biens et d'honneurs; il abandonna le service des Almohades et entra à son service, se flattant que par là il pourrait se venger des Lara, ses anciens et irréconciliables ennemis. Les Lara, non moins portés que lui à la vengeance, formèrent un parti de leur côté en faveur duquel le comte don Offorio, quoique beau-père de don Ferdinand Ruiz de Castro, se déclara ouvertement (1174). Comme la haine des deux partis était réciproque, ils firent humainement tout ce qu'ils purent pour en venir aux mains. Enfin, s'étant rencontrés dans les anciens champs gothiques appelés aujourd'hui Tierra de Campos, près d'un endroit qu'on nommait dans ce temps-là Lubrical, et dont il ne reste à présent aucun vestige, ils se livrèrent un rude combat dans lequel plusieurs illustres personnages de l'un et de l'autre parti périrent. Les comtes don Alvaro et don Offorio furent de ce nombre. Don Nuño et don Rodrigue Gutierrez furent faits prisonniers. Ferdinand Ruiz de Castro donna aux vaincus la liberté d'aller enterrer leurs morts, à condition qu'ils reviendraient après avoir rendu ce pieux devoir à leurs parens et à leurs amis. Cet événement brouilla de nouveau les Léonais et les Castillans, et don Ferdinand Ruiz de Castro conçut une si forte haine contre sa femme, de ce que son beau-père s'était déclaré pour les Lara, qu'il la répudia et épousa une bâtarde du feu empereur Alfonse, appellée doña Estafania.

Il y avait déjà dix ans accomplis (1175) que Ferdinand de Léon était marié avec doña Uracca, infante de Portugal, fille du roi don Alfonse Henriquez, premier du nom, avec

laquelle il vivait dans une parfaite intelligence. Il en avait un fils nommé Alfonse comme son grand-père maternel. Le pape, informé qu'ils étaient parens au troisième degré de consanguinité, les obligea à se séparer par censures ecclésiastiques, qui furent fulminées par le cardinal Jacinthe, légat du Saint-Siége. Le roi de Léon consentit avec beaucoup de peine à cette séparation. Il se remaria néanmoins quelque temps après avec doña Thérèse de Lara [1].

« Vers le même temps (1176), dit le moine de Saint-Albans, Matthieu Pâris, Alfonse, roi de Castille, gendre du roi d'Angleterre Henri II, et Sanche, roi de Navarre, son oncle, envoyèrent au roi d'Angleterre des députés, promettant de s'en remettre à son arbitrage sur un différend qui s'était élevé entre eux. Les députés furent introduits à Westminster, en présence du roi, des évêques, des comtes et des barons. Ceux qui plaidaient la cause du roi Alfonse prétendirent que Sanche, roi de Navarre, profitant de la position où se trouvait le dit roi de Castille, alors orphelin et encore en tutelle, lui avait pris des châteaux et des terres dans le royaume de Léon, entre autres Navarette, Aptol, Anthelna et Agesen avec leurs dépendances : que c'était par injustice et violence, puisque le père d'Alfonse en était possesseur au jour de sa mort, et que lui-même en avait été le paisible détenteur plusieurs années après. Aussi ils en demandaient la restitution au nom de leur maître. Ceux qui étaient chargés de parler pour le roi Sanche ne contredirent rien de ce qu'avaient avancé leurs adversaires; mais ils affirmèrent que le dit Alfonse avait enlevé au dit Sanche, par guerre et par injustice, les châteaux de Lerin, de Portel et celui qu'on nomme Godin [1]. Et comme la partie adverse ne disait pas non plus le contraire, ils demandèrent avec les mêmes instances que restitution fût faite à leur maître. Les députés déclarèrent en outre

[1] Tous ces noms sont évidemment défigurés dans Matthieu Pâris.

devant l'assemblée que les dits rois avaient conclu et confirmé par serment une trève pour sept ans. Alors le roi d'Angleterre prit l'avis des évêques, comtes et barons, sur les plaintes mises en avant, et sur les terres enlevées de part et d'autre par violence et injustice. Comme ni l'une ni l'autre des parties n'avait repoussé l'allégation de violence présentée par chacune d'elles, et qu'il n'y avait aucun motif qui pût empêcher les restitutions mutuelles demandées par les ambassadeurs, le roi prononça pour les deux parties la restitution pleine et entière qu'elles sollicitaient par voie de droit. Il ajouta que la trève conclue et jurée par les deux prétendans devait être inviolablement maintenue jusqu'au terme fixé. Il décida aussi que, pour le bien de la paix, le roi Alfonse paierait libéralement au roi Sanche une somme de trois mille marabotins, d'année en année, jusqu'à dix ans, et les engagea à conclure mutuellement la paix et à s'unir par les liens d'une perpétuelle amitié[1]. »

Le roi Alfonse de Castille, ayant ainsi terminé ses contestations avec le roi de Navarre son oncle, tourna toutes ses forces contre les Musulmans et alla assiéger Cuenca, place très forte par sa situation, munie d'une forte garnison et de toutes les choses nécessaires pour occuper longtemps les assiégeans. Le siége fut long et meurtrier; tellement que les hommes et les vivres commencèrent à manquer dans le camp des chrétiens. La famine était dans la place. Dans cette égale extrémité, le roi de Castille demanda du secours au roi d'Aragon, qui se rendit aussitôt auprès de lui avec un nombre considérable de troupes, et quantité de vivres et de munitions de guerre. Les assiégés firent les mêmes instances auprès de l'émir des Almohades Yousouf Abou Yakoub qui sur le champ ordonna à tous les alcaydes d'Andalousie d'envoyer à Cuenca autant de troupes et de vivres qu'ils pourraient. Une armée

[1] Matth. Paris, Hist. maj. Angl., ad ann. 1176.

arabe se présenta devant la place; mais l'armée des assiégeans leur parut si brillante et si supérieure en nombre, qu'ils n'osèrent se hasarder à l'attaquer. Ils se tournèrent vers la Castille, et allèrent jusqu'aux portes de Tolède pour faire du dégât dans les campagnes; par là ils espéraient qu'ils obligeraient le roi de Castille à lever le siége. Don Gudiel et don Alfonse, alcaydes de Tolède, firent une sortie contre eux; mais les deux braves alcaydes chrétiens furent défaits et tués [1]. Cuenca, néanmoins, capitula peu après, et le roi de Castille y fit son entrée au mois d'octobre 1177 [2]. En reconnaissance du service essentiel que le roi d'Aragon lui avait rendu, il le releva de l'hommage que la ville de Saragosse et toute la partie de l'Aragon située à l'ouest de l'Èbre rendaient à la couronne de Castille [2].

La prise de Cuenca facilita au roi de Castille les moyens de faire de grands progrès sur les Arabes, et il en aurait fait d'incomparablement plus grands, si pendant qu'il était occupé à faire le siége de Cuenca, le roi de Léon ne fût entré brusquement dans ses états, sans qu'on puisse savoir les motifs qui le portèrent à faire cet acte d'hostilité lorsque tout le monde croyait que la paix qui avait été conclue entre les deux rois devait être de longue durée. Quoi qu'il en soit, Ferdinand profita si bien de ses avantages, qu'il se rendit maître de Castro Xeriz et de Dueñas, avant que le roi de Castille pût mettre en état de défense ces deux places. Celui-ci trouva on ne sait pour quelle cause un allié tout prêt dans le roi de Portugal (1178), qui envoya aussitôt l'infant don Sancho son fils contre le roi de Léon. Comme le roi Ferdinand était toujours prêt à faire la moitié du chemin, quand il s'agissait

1 Mataron à D. Gudiel é à D. Alfonso, su hermano, los moros, é fue grand arrancada sobre los christianes dia de miercores IV dias antes de Agosto, era MCCXV (27 juillet 1177). Annal. Toled. 1eros, p. 392.

2 En elmes de octubre prisò el rey D. Alfonso à Cuenca, era MCCXV (ibid., l. c.). — Voyez sur la dernière circonstance les Annales de Aragon de Zurita.

de combattre, il alla au devant de l'infant, et l'ayant rencontré près d'un endroit appelé Arganal, il l'attaqua, le vainquit, et l'obligea à prendre la fuite. Il y a toute apparence que cette défaite, et le peu de progrès que fit le roi de Castille sur son oncle du côté des frontières de Castille et de Léon amenèrent la paix entre les deux royaumes, puisque les historiens ne disent rien de plus de la suite de cette guerre, et que l'infant de Portugal fit la guerre aux Almohades pendant tout l'automne de cette année, ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il eût pu faire s'il n'eût pas été en paix avec le roi de Léon. Dix-huit mois après cet événement, en 1180, les rois don Alfonse et don Ferdinand son oncle eurent un entretien à Tordesillas, où ils mirent fin à l'amiable à tous leurs différends. — La reine doña Thérèse de Lara étant morte en cette année 1080, le roi don Ferdinand épousa en troisièmes noces, en 1081, doña Uracca Lopez, fille du comte don Lope, grand seigneur de Biscaye, la plus fière et la plus ambitieuse femme qui fut jamais, comme la suite des événemens le montrera.

La paix dont jouissait le roi de Castille avec les princes chrétiens lui permit en ce temps de tourner ses armes contre les Arabes; il se rendit à Calatrava, où il assembla une armée, et alla assiéger Sietfila, qu'il prit; il fit un grand dégât sur les frontières d'Andalousie; après quoi il se retira chargé d'un riche butin (1182). L'année suivante il entra dans le royaume de Murcie, qu'il mit à feu et à sang, sans vouloir s'emparer d'aucune place à cause de la dépense considérable qu'il aurait été obligé de faire pour les entretenir ou pour les défendre. Il était d'une plus grande conséquence pour lui de chasser les Musulmans de toutes celles qu'ils occupaient dans le voisinage de Tolède : au retour du printemps il les alla harceler du côté de Cuenca, et se saisit d'Alarcon qui incommodait extrêmement la garnison de Cuenca (1184)[1].

[1] El rey D. Alfonso entró con grand Hust en tierra de moros, é priso à Siet-

Les conquêtes du roi de Castille furent une des causes qui amenèrent cette année-là Youssouf en Espagne à la tête d'une armée formidable; mais soit qu'il n'osât pas attaquer les états du roi de Castille, ou qu'il voulût faire une diversion entre les princes chrétiens, il tourna ses armes contre le Portugal. Le roi de Léon ayant appris qu'il voulait se rendre maître de Santarem, envoya contre lui l'archevêque de Saint-Jacques avec toutes les forces de la Galice, lequel, l'ayant attaqué à la pointe du jour, tailla son armée en pièces, et le força de se retirer à Alcubaz, où il trouva une si vigoureuse résistance, qu'il y perdit trois de ses principaux chefs et leurs régimens. Le roi de Léon, averti de cet événement, redoubla de diligence pour aller joindre l'armée portugaise; ce qui alarma tellement le roi de Marok, qu'après avoir fait mourir, dit-on, dix mille femmes et enfans captifs, il se prépara à donner bataille, qui fut la dernière de sa vie, car étant tombé trois fois de cheval, il fut tué. Sa mort causa une si grande consternation dans toute son armée, que tous ses soldats prirent la fuite, et abandonnèrent le champ de bataille aux chrétiens[1].

Les chrétiens rapportent ainsi cette défaite que les Arabes nous ont racontée avec quelques différences.

« A cette époque environ, vers la fête du bienheureux Jean-Baptiste, le roi des Sarrasins d'Espagne, nommé Gamie, guida dans le territoire chrétien le roi des rois sarrasins, nommé Macemunt, accompagné de trente-sept émirs. Ils s'attachèrent au siége de Santarem, donnèrent l'assaut pendant trois jours et trois nuits et entrèrent par la brèche. Les soldats de l'intérieur qui défendaient les remparts se retirèrent dans la citadelle pour tenir tête aux ennemis. La nuit suivante, l'évêque de Porto arriva avec le fils du roi et ils tuèrent

fla, era MCCXX. — El rey D. Alfonso prendió Alarcon, era MCCXXII (Annal. Tolod. 1eros, p. 392).

1 Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. c.

aux Sarrasins quinze mille hommes avec leur roi Gamie. Ils se servirent des corps morts pour combler le trou fait à la muraille, et ils placèrent ces cadavres comme un rempart. Le lendemain, jour de Saint-Jean et de Saint-Paul, l'archevêque de Saint-Jacques amena vingt mille soldats, et au point du jour tua trente mille Sarrasins. Peu après, le jour de Sainte-Marguerite, les Sarrasins massacrèrent des femmes et des enfans au nombre de dix mille, près d'Alcubaz; mais les défenseurs du château d'Alcubaz, ayant fait une sortie, tuèrent trois émirs avec toute leur armée. Bientôt, la veille de la fête du bienheureux Saint-Jacques, le roi Macemunt apprit que le roi de Galice arrivait pour combattre seul à seul avec lui. Au moment où tout armé pour le combat, il montait à cheval, l'animal le renversa jusqu'à trois fois, et il mourut de cette chute. Le chef mort, toute l'armée prit la fuite abandonnant ses richesses. Le roi de Portugal donna à des maçons les captifs sarrasins pour qu'ils les employassent à réparer les églises, et avec l'argent il fit faire une châsse d'or à saint Vincent. Peu après, une multitude de galères sarrasines vint assiéger Lisbonne; parmi elles se trouvait le dromant sur lequel était disposée une machine telle que les Sarrasins pouvaient aller et revenir tout armés par dessus les murailles; mais par la protection de Dieu, un plongeur réussit à s'attacher au dromant et à y faire un grand trou; l'eau s'y précipita et le vaisseau coula à fond. Les Sarrasins, se voyant joués, prirent le parti de la retraite et abandonnèrent toutes leurs richesses [1]. »

Tandis que les Maures étaient si mal menés par les rois de Léon et de Portugal, le roi de Castille marchait à grandes journées vers l'Estramadoure, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il se rendit maître de Trujillo et de Medellin, deux grandes places alors très fortes. Mais quelque temps après ayant

1 Matthieu Pâris., Hist. major. Angl., ad ann. 1184.

été attaqué par les Mahométans d'Andalousie, près d'un endroit appelé Sotiello, il fut vaincu. L'année suivante il mit sur pied une forte armée, et entra en campagne dès le mois d'avril 1186. Iniesta, place importante sur les confins des royaumes de Valence et de Murcie, tomba sous les efforts de ses armes; de là il pénétra plus avant dans les terres musulmanes, où il fit un riche butin, et s'en retourna victorieux[1].

Nous avons dit que le roi de Léon s'était remarié pour la troisième fois avec doña Urraca Lopez. Voyant que le roi son mari approchait de sa fin, Urraca Lopez résolut d'élever sur le trône de Léon don Sanche, son fils aîné, et don Garcie le cadet sur celui de Galice, au préjudice de don Alfonse leur frère, que don Ferdinand avait eu de doña Urraca, infante de Portugal. Pour venir à bout de ses desseins, elle soutenait que la naissance d'Alfonse était illégitime, parce que le mariage de son père avait été dissous. Don Ferdinand, déjà vieux, et accablé sous le poids de ses infirmités, se laissa séduire par les artifices de cette mère ambitieuse. Il chassa de sa cour son fils Alfonse. Cet exil fut une espèce de triomphe pour la reine, qui, profitant de l'absence de son beau-fils, fit tous ses efforts pour approcher ses fils du trône. Mais elle trouva une résistance insurmontable de la part des seigneurs. Pour surcroît de malheur pour elle, le roi de Léon vint à mourir sur ces entrefaites, à Benevente, le 21 de janvier 1188.

Dès qu'il fut mort, la reine fit tous ses efforts pour faire couronner son fils aîné don Sanche; mais don Alfonse étant accouru en diligence de Portugal où il s'était réfugié, toutes les villes le reçurent à bras ouverts. Doña Urraca, voyant tous ses vastes desseins avortés, se retira à Najera, où elle vécut dans une longue viduité, dévorée par une ambition infructueuse, et sans espérance de voir régner ses fils[2].

1 Arrancada sobre el rey D. Alfonso en Sotiello, era MCCXXIII. — El rey D. Alfonso priso à Iniesta en abril, era MCCXIV (Ann. Toled. 1eros, p. 393).

2 Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. c.

Dès qu'Alfonse eut été proclamé, et qu'il eut rendu les derniers devoirs à la mémoire de son père, il alla trouver doña Urraca Alfonsez sa mère, à Fermosella, où elle s'était retirée. Il s'attacha ensuite à gagner la bienveillance de son cousin le roi de Castille, et il se rendit à cet effet aux cortès que celui-ci tint à Carrion l'année même de la mort de Ferdinand de Léon, et y fut armé chevalier par la main du roi de Castille, qu'il baisa en signe de reconnaissance [1]; démarche dont il eut lieu de se repentir dans la suite par les avantages que le roi de Castille en voulut tirer, prétendant que par là le roi de Léon l'avait reconnu pour suzerain. Peu de temps après, ces deux rois s'allièrent au roi de Majorque, Abou Ibrahim Ishak, et unirent leurs forces aux siennes pour faire la guerre aux Almohades, auxquels ils enlevèrent la Reyna, Magacela, Baños et plusieurs autres places (1189). Non contens de ces conquêtes, ils passèrent la Sierra-Morena, mirent à feu et à sang tout le voisinage de Séville, pénétrèrent jusqu'à la mer, et dans leur retraite s'emparèrent de Calasparra. Peu après cette expédition les deux rois se brouillèrent pour des raisons que nous rapporterons plus loin [2].

[1] Cette circonstance est exprimée dans un acte de S. Millan, vers la fin : — Facta carta era MCCXXV septimo kalend. septembris, eo anno quo serenissimus rex præfatus Adefonsus Castellæ Adefonsum regem Legionensem apud Carrionem cingulo militiæ accinxit, et ipse A. rex Legion. deosculatus fuit manum dicti A. regis Castellæ et Toleti. Eo etiam anno et his diebus quibus sæpe dictus A. illustris rex Castellæ et Toleti, Romani imperatoris filium Conradum nomine accinxit in novum militem, et ei filiam suam Berengariam tradidit in uxorem. —On lit même chose dans une autre charte du même monastère : — Facta carta apud Belliforatum, era MCCXXVII, VI kals. maii, secundo anno postquam serenissimus Alfonsus rex Castellæ et Toleti, Aldefonsum regem Legionensem cingulo militiæ accingit. Et ipse Alfonsus rex Legionis osculatus est manum dicti Aldefonsi regis Castellæ et Toleti. Et consequenter eodem anno, elapsis paucis diebus, sæpe dictus Aldefonsus illustris rex Castellæ et Toleti, Romani imperatoris filium, Conradum nomine in novum militem accinxit, et filiam suam Berengariam tradidit in uxorem.

[2] Prisó el rey D. Alfonso é el rey de Mayorga à Reyna, é Magazela, é Bagnos, é otros Castiellos muchos, é vinieronse de esa Huest, é despues fueron ambos reyes en Huest Alaxarach, é llegaron hata la mar, é prisieron à Calasparra, era MCCXXVII (Annal. Toled. 1$^{eros}$, p. 395).

« Cette même année (1189), plusieurs navires venus du nord, et qui parcouraient l'Océan britannique, s'allièrent avec des pélerins anglais; ayant donc fait société, ils partirent de Troe ou Trou (Portsmouth), le quinzième jour avant les calendes de juin, et les associés se confièrent aux flots, montés sur trente-sept vaisseaux de charge qui, après plusieurs chances diverses, abordèrent à Lisbonne. Le roi de Portugal, comprenant que les vaisseaux de ces étrangers étaient bien garnis en hommes et en armes, fit prier les nouveaux venus de le secourir et de l'aider à réduire une ville nommée Silves. Il promit de les seconder avec trente-sept galères et plusieurs autres vaisseaux : un traité fut conclu entre le roi et eux, sous la foi du serment, et il fut convenu qu'ils garderaient pour eux tout ce qu'ils pourraient prendre en or, en argent et en richesses de toute nature dans le pillage de la ville, le roi ne se réservant que la ville même. Ceux-ci quittèrent alors Lisbonne, et, après une courte et heureuse navigation, entrèrent dans le port de Silves. Ils jetèrent l'ancre sur le rivage, posèrent leurs tentes, et commencèrent les opérations du siége. Ces chrétiens étaient au nombre de trois mille cinq cents armés en guerre. Le troisième jour ils s'approchèrent des murs, donnèrent un assaut impétueux, s'emparèrent des faubourgs et bouchèrent avec de la terre, du fumier et des pierres, une fontaine entourée d'un double mur, et protégée par une barbacane flanquée de neuf tours. C'est à cette fontaine que les habitans avaient coutume de puiser de l'eau en abondance. Accablés par le manque d'eau, les Sarrasins perdirent courage; et le chef de la ville, nommé Alchad [1], traita avec le roi de Portugal, et lui rendit la ville à l'insu des chrétiens. En effet ces pélerins de la croix, ayant forcé avec une valeur admirable l'entrée de la ville, y trouvèrent plus de soixante mille païens, qui furent tous passés au fil de l'épée,

[1] Matthieu prend le titre pour le nom; alchad, c'est le cayd, le commandant de la place.

excepté treize mille seulement des deux sexes. Ainsi, par la vertu du Tout-Puissant, les chrétiens triomphèrent glorieusement des païens sans perdre un seul homme. La ville fut purgée des ordures de l'idolâtrie. L'évêque de Porto dédia à la mère de Dieu la grande mosquée des Sarrasins, consacrée à Mahomet, et y établit pour évêque un prêtre venu de Flandre, qui avait accompagné les pélerins [1]. »

Peu après, vers l'an 1190, le roi de Castille, ayant commencé à peupler un canton de l'Estramadoure supérieure appelé Ambroz, y éleva la ville de Placentia [2], et il voulut l'ériger en évêché. Comme la plus grande partie de cette nouvelle ville relevait de l'évêché de Coria, qui appartenait au roi de Léon, celui-ci s'opposa au dessein du roi de Castille, et craignant de n'être pas assez fort pour résister seul à un si puissant ennemi, il s'allia avec le roi de Portugal, et, pour sûreté de cette alliance, il se maria avec l'infante doña Thérèse, sa cousine, fille du roi don Sanche.

Clément III, qui en ce temps (1190) occupait la chaire de saint Pierre, n'eut pas plutôt appris que le roi de Léon avait épousé sa cousine germaine, qu'il ordonna à son légat de dissoudre ce mariage illicite. Mais le roi ni la reine ne voulurent y consentir, persuadés ou du moins faisant semblant de l'être, que l'empêchement dont il s'agissait était purement civil, dont eux-mêmes pouvaient se dispenser, et qu'il ne devait pas s'étendre jusqu'aux personnes royales. Le pape, instruit des prétextes que le prince et la reine alléguaient pour justifier leur mariage, résolut d'envoyer en Espagne le cardinal Jacinthe, en qualité de légat, pour procéder contre don Alfonse et contre doña Thérèse (1191), au cas qu'ils ne voulussent pas obéir à ses ordres. Mais avant que ce prélat partît, le pape mourut, et Jacinthe lui-même fut élu pape sous le

1 Matth. Pâris., Hist. major Angl., ad ann. 1189.

2 In loco qui antiquitibus vocabatur Ambroz, urbem ædifico, cui Placentia, ut Deo placeat, nomen imposui (Dipl. de fond. d'Alfonse VIII).

nom de Célestin III. Dès qu'il fut parvenu à la papauté, il envoya vers le roi de Léon le cardinal Grégoire de Saint-Ange. Celui-ci trouva les rois de Castille et de Léon en guerre. Son premier soin fut de les mettre d'accord; après quoi il exhorta le roi de Léon à se séparer d'avec la reine, à quoi Alfonse ne voulut point consentir; le légat convoqua un concile à Salamanque, auquel tous les évêques des deux royaumes de Léon et de Portugal furent invités. Le mariage y fut déclaré nul : mais les évêques de Léon, d'Astorga, de Salamanque et de Zamora, quoiqu'ils n'assistassent pas au concile, soutinrent la validité, se fondant sur ce que l'empêchement de consanguinité n'était ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, au degré dont il s'agissait, mais purement civil et politique, établi par les rois, et par conséquent pouvant être inobservé par eux (1192). Le roi et la reine de Léon résistèrent en conséquence à la décision du concile; et le légat, sur cette résistance, excommunia les quatre évêques dont nous venons de parler, et menaça les rois de Léon et de Portugal de mettre leurs royaumes en interdit, s'ils n'obéissaient pas au concile; aucun des deux rois ne tint compte de ses menaces. Le légat, après avoir épuisé les remontrances, fulmina un interdit contre les royaumes de Léon et de Portugal, ce qui causa une émotion générale parmi les peuples. L'évêque de Zamora, touché des malheurs que causait ce mariage, partit pour Rome et fit toutes les instances possibles auprès du pape pour le porter à lever l'empêchement qui le rendait invalide, mais il le trouva inflexible, et tout ce qu'il put obtenir fut l'absolution de l'excommunication que le légat avait prononcée contre lui (1193); quant à la question de l'interdit, le pape le leva pour les peuples qui n'en pouvaient mais, se contentant de défendre de célébrer les divins mystères en présence du roi et de la reine [1].

[1] Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. c.

Pendant que le roi de Léon n'était occupé que de la validité de son mariage, celui de Castille employait toutes ses forces contre les Almohades (1194). Don Joseph de Pisurga, archevêque de Tolède, entra par ses ordres en Andalousie, et y fit un si grand ravage, qu'il ne laissa aucun lieu sans y mettre le feu, après en avoir enlevé les habitans de tout sexe et les richesses qui s'y trouvaient. Yakoub ben Youssouf, roi de Marok, s'en plaignit à Alfonse qui, au lieu de lui donner satisfaction, entra lui-même sur les terres musulmanes de l'Andalous, et y mit tout à feu et à sang jusqu'à Tarifa, d'où il lui écrivit la lettre menaçante que nous ont conservée les historiens musulmans. De là la guerre que nous avons racontée dans notre avant-dernier chapitre, et la victoire remportée à Alarcos par Yakoub el Mansour sur Alfonse (1195).

Les pertes qu'entraina cette défaite furent notables. Après s'être emparé d'Alarcos et de Calatrava, Yakoub ben Youssouf se rendit maître de Montanches, de Santa-Cruz, de Trujillo et de Placentia. De là il alla attaquer Talavera, qu'il ne put pas prendre; mais il mit tous les environs de la place à feu et à sang. Ceux de Santa Olalla eurent le même sort. Ensuite il assiégea Escalona, qui se rendit après une médiocre résistance. Maqueda fut assiégée, mais elle se défendit si vigoureusement, qu'il fut obligé de lever le siége. Enfin, ayant entrepris inutilement la conquête de Tolède, il se contenta de ruiner tout le pays qui l'environnait, et se retira en Andalousie comblé de richesses, et accompagné d'un nombre infini d'esclaves et de prisonniers[1].

Pendant que cela se passait dans le royaume de Tolède, le roi de Castille entrait dans le royaume de Léon, et se rendait

[1] Prisó el rey de Marruecos á Montanches, è Santa Cruz, è Trugiello, è Placentia, è vinieron por Talavera, è cortaron el Olivar, è Olmos, è Santa Olalla, è Escalona, è lidiaron Maqueda, è non la prisieron, è vinieron cercar Toledo, è cortaron las viñas è las arboles, è duraron y x dias en el mes de junio, era MCCXXXIV (Annal. Toled. 1[eros], p. 395).

maître de Carpio, de Bolaña, de Paradina, de Castro Verde et de Valencia de don Juan. De là il alla assiéger Léon; mais il trouva une si vigoureuse résistance, qu'il se contenta de ruiner le faubourg qu'habitaient les juifs. Il ne fut pas plus heureux dans le siége d'Astorga qu'il fit inutilement, ce qui l'obligea de revenir sur ses pas, content d'avoir fait beaucoup de mal à un prince chrétien et son parent, dans le temps que les infidèles avaient ruiné la meilleure partie de ses états.

En l'année 1196, le 25 avril, mourut à Perpignan le roi Alfonse d'Aragon. De sa femme, la reine Sancha, il laissa trois fils. Don Pedro, qui était l'aîné, lui succéda, et fut le second du nom, comme son père du sien. Le second fils s'appelait Alfonse, et son père lui donna le comté de Provence avec l'héritage de celui de Forcalquier. Ferdinand, qui était le troisième, fut moine de Poblet. La reine demeura tutrice et régente du royaume jusqu'à ce que le jeune roi eût vingt ans accomplis. Il laissa aussi quatre fils. Il est à remarquer que ce roi, pour mitiger la rigueur du testament de doña Petronilla sa mère, qui excluait les femmes de la succession à la couronne, admit dans le sien ses filles à lui succéder, au cas où viendrait à manquer la ligne masculine. Cet exemple ne laissa pas de contribuer en 1412 à l'élection de Ferdinand, infant de Castille, au trône d'Aragon, sur lequel il monta du chef de sa mère doña Leonor d'Aragon, fille de Pierre IV. Les commencemens du règne du roi d'Aragon Pierre II furent heureux, et il s'y montra tout d'abord ce qu'il fut par la suite à un degré éminent, adroit et cauteleux politique. Il ne se fiait point à sa mère, et sauvait les apparences en la traitant avec le plus grand respect. Sancha, prudente et avisée, avait soin d'habiter continuellement les places et les forteresses de son domaine, notamment Hariza, Embite et Epila, sur la frontière de Castille. Une entrevue eut lieu entre la mère et le fils le 30 septembre 1200, à Hariza, dans laquelle il fut décidé que la reine conserverait les places que nous venons de nommer,

que réclamait d'elle le roi son fils, et que celui-ci obtiendrait en échange la ville d'Azcon, Tortose et son château, et quelques autres places de la Catalogne. Peu après, la mère et le fils eurent un nouveau différend. Pierre avait violé sa promesse et son serment; mais les seigneurs et les prélats de la cour les raccommodèrent[1].

En 1197 Yakoub el Mansour renouvela ses entreprises sur la Castille, dans lesquelles, à ce qu'il semble, il se borna plutôt à des courses de pillage qu'à des prises de possession de terre[2]. De retour dans ses états de son expédition contre Léon, en cette même année, le roi de Castille appela à son secours ce Pierre d'Aragon dont nous venons de parler, et le roi de Léon jeta dans son parti don Pedro Fernandez de Castro, qui, après la mort de son père Ferdinand Ruiz de Castro, s'était réfugié auprès de Yakoub ben Youssouf. Quelques historiens prétendent même qu'il intéressa l'émir musulman dans sa querelle, et que celui-ci lui envoya un nombre considérable de troupes. Quoi qu'il en soit, le roi de Castille se voyait environné d'ennemis de toutes parts. D'un côté le roi de Marok avait formé le dessein d'assiéger Tolède; d'un autre côté, le roi de Léon armait contre lui pour avoir sa revanche des pertes qu'il avait faites à la campagne précédente. Dans cet embarras, il courut au plus pressé, qui était de fortifier les places que les Arabes avaient dessein d'attaquer. Yakoub ben Youssouf reparut à la tête de son armée devant Talavera, mais il ne put la prendre, non plus que Maqueda. Irrité de tant de siéges entrepris inutilement, il tenta de nouveau celui de Tolède; mais il fut obligé de le lever confusément, de même que ceux de Madrid et d'Alcala. Cette année en effet le Dieu des armées se déclara

1 Voyez les Annales d'Aragon de Zurita, l. c.

2 A otro año vino el rey de Marruecos para Talavera, è por Maqueda, è por Toledo, è por Madrit, è por Alcala, è por Orella, è por Ucles, è por Huepte, è por Cuenca, è por Alarcon, è de si fues por la ira de Dios, ira MCCXXXV (Annal. Toled. 1eros, p. 395).

pour les chrétiens; plusieurs alcaydes d'Afrique se soulevèrent contre l'émir; les vivres ne tardèrent pas à lui manquer; en sorte qu'il se contenta de ruiner les environs d'Orella, d'Uclès, de Huete, de Cuenca et d'Alarcon; après quoi il se retira à Murcie avec quantité d'esclaves et de bestiaux.

Les Almohades s'étant retirés, le roi de Castille entra dans le royaume de Léon avec toutes ses forces, et mit à feu et à sang les environs d'Alva de Tormes, de Salamanque et de Zamora; mais il n'osa attaquer aucune de ces places, et se contenta de s'emparer d'Alva de Liste, qui se rendit sans faire beaucoup de résistance, de même que Castro-Gonzalo.

Le roi de Léon, attaqué de la sorte, marcha à la rencontre du roi de Castille pour lui donner bataille. Les deux armées étaient prêtes à en venir aux mains, lorsque les prélats et les seigneurs, venant à considérer, dit la chronique, que, de quelque côté que la victoire penchât, elle ne pouvait qu'être fatale à la religion chrétienne par les avantages que donnerait aux infidèles l'affaiblissement du roi qui serait vaincu, s'entremirent pour terminer une guerre qui n'était qu'un effet du caprice et de l'animosité des deux rois. Don Pedro Fernandez de Castro, en qualité de cousin germain des deux princes, fut chargé, au nom de tous les autres seigneurs, de la négociation de la paix. Il trouva le roi de Léon très disposé à la faire; mais celui de Castille parut vouloir continuer la guerre. Castro, voyant la résistance de ce monarque, alla trouver à Valladolid la reine Leonor, en qui il remarqua un désir efficace de voir cesser des contestations qui ne pouvaient aboutir qu'à la ruine des deux royaumes. Après plusieurs conférences avec les prélats et les seigneurs qui étaient auprès d'elle, il fut décidé que le moyen le plus sûr de mettre les deux rois d'accord, était de marier le roi de Léon avec l'infante doña Berenguela, fille du roi de Castille. La seule difficulté qui se présentât, était la proche parenté des parties; mais les prélats la levèrent, en soutenant que le mariage entre un roi et une princesse, *ob publicam causam*, ne pouvait ni ne

devait être prohibé à ce degré, et que le pape en accorderait facilement la dispense; sur quoi la paix et le mariage furent conclus au grand contentement des principaux intéressés, à la réserve du roi de Castille, qui n'y consentit qu'avec peine, mais qui se rendit toutefois aux raisons de la reine doña Leonor et aux vœux des peuples.

Ce mariage paraissait en effet devoir mettre un terme aux différends des deux rois de Léon et de Castille. Tel était le dessein de la reine et des évêques qui le conseillèrent, et cela eût été ainsi, n'eût été le degré de parenté qui unissait les époux. Le roi de Léon, qui avait été contraint de se séparer d'avec Thérèse de Portugal après douze ans de mariage, à cause de la parenté qui était entre lui et la fille d'Alfonse Henriquez, se mettait dans le même cas en épousant la fille d'Alfonse de Castille, qui lui était parente au même degré de consanguinité. Il savait ce qui était arrivé à Ferdinand, son père, dans le mariage même dont il était né; et le bon sens voulait qu'il ne s'exposât pas pour la seconde fois aux foudres du Vatican. Cependant, malgré toutes ces raisons, il passa outre; le mariage fut conclu, et il en vint des enfans qui, par leur mérite, leur valeur et leur piété, réparèrent par la suite les maux que leur naissance avait causés aux deux royaumes.

C'est vers ce temps (1199) que les historiens chrétiens placent (à tort comme nous l'avons vu) le voyage de Sancho, roi de Navarre, près du roi de Marok, pendant lequel les rois d'Aragon et de Castille s'emparèrent de diverses places du royaume de Navarre. Le roi de Castille s'empara en effet de Victoria, de l'Alava, de la Biscaye et du Guipuzcoa. Le roi d'Aragon prit Ayvar et tout le val de Roncevaux. Cette année, ou au commencement de la suivante, naquit dans les montagnes qui s'élèvent entre Salamanque et Zamora saint Ferdinand, roi, l'honneur et la gloire de l'Espagne. Il était le fruit, comme nous l'avons dit, de l'union déclarée illicite d'Alfonse IX de Léon et de Bérengère de Castille. Lui-même marqua le lieu de sa naissance par un édifice de nature à en

perpétuer la mémoire, et qu'il nomma du doux nom de Valparaiso (Val Paradis)[1].

« L'an 1200, le roi de France, Philippe, dit Matthieu Pâris, et le roi d'Angleterre, Jean, eurent une entrevue après la fête de Saint-Hilaire, entre les châteaux de Boutavant[2] et de Gaillon. Il y fut convenu entre les deux rois, sur l'avis des seigneurs des deux royaumes, que Louis, fils et héritier du roi de France, épouserait la fille d'Alfonse, roi de Castille, nièce du roi Jean. Le roi d'Angleterre, pour déterminer cette union, s'engagea à donner à Louis, avec sa nièce Blanche, un douaire qui se composerait de la ville et du comté d'Évreux, avec trente mille marcs d'argent. Le roi de France exigea en outre du roi d'Angleterre l'assurance qu'il ne donnerait à son neveu Othon ni secours d'hommes ni secours d'argent pour l'aider à conquérir l'empire : car il faut dire que Philippe, duc de Souabe, par la connivence et l'aide du roi de France, faisait audit Othon une guerre à outrance et ne s'embarrassait nullement de la sentence d'excommunication lancée contre lui par le pape. Les conventions dont nous avons parlé ayant été faites entre les deux rois, on prit terme pour la fête prochaine de Saint-Jean-Baptiste, afin qu'à cette époque elles eussent leur réalisation irrévocable. Au sortir de cette conférence, le roi Jean, espérant obtenir par ce mariage une paix de longue durée, telle qu'il la souhaitait, envoya la reine Aliénor, sa mère, avec un sauf-conduit pour ramener la jeune fille à l'époque fixée. Pendant ce temps, le roi d'Angleterre repassa la mer et imposa sur chaque hyde de terre, dans tout le royaume, un tribut de trois sols d'aide. Après avoir terminé quelques autres affaires, il retourna de nouveau en Normandie. —Sur ces entrefaites, la reine Aliénor revint avec la jeune

[1] Le monastère de Valparaiso (prononcez Valparaïso) a été longtemps en Espagne l'un des plus célèbres de l'ordre de Saint-Benoît.

[2] Château construit par Richard pour tenir en alarmes les possessions du roi de France (Bouté en avant).

fille qui devait épouser Louis, et la présenta au roi d'Angleterre. Les deux rois se réunirent entre Gaillon (Wailim, Guletune ou Games) et Boutavant, le 11 avant les calendes de juillet. Le roi de France rendit au roi d'Angleterre la ville et le comté d'Évreux, ainsi que toutes les terres dont il s'était emparé pendant la guerre, tant en Normandie que dans les autres provinces du roi d'Angleterre. Le roi Jean, séance tenante, fit hommage au roi de France, donna en même temps à Louis lesdites possessions et sa nièce en mariage, et, enfin, reçut l'hommage de Louis pour ses nouveaux domaines. Le lendemain la jeune fille fut mariée à Louis, à Purmor[1], en Normandie, par le ministère de l'archevêque de Bordeaux : car, à cette époque, le royaume de France se trouvait en interdit, au sujet de la reine Botilde, que le roi de France avait répudiée. Aussitôt après son mariage, Louis emmena sa nouvelle épouse à Paris, au milieu de la joie et de l'enthousiasme, tant du clergé que du peuple des deux royaumes[2]. »

C'est ainsi que passa dans la maison de France Blanche de Castille, mère de saint Louis, fille d'Alfonse VIII et d'Aliénor, fille de Henri II, mariée à douze ans à l'héritier de Philippe-Auguste, Louis, depuis Louis VIII. « Blanche, blanche de cœur et de visage, dit Guillaume-le-Breton, nom exprimant ce qu'elle était extérieurement et au dedans; de race royale par son père et sa mère, elle surpassait par sa noblesse d'ame la noblesse de son origine. »

Candida candescens candore et cordis et oris,
Nomine rem signans intus qua pollet et extra :
Quæ regale genus ducens utroque parente
Nobilitate tamen animi præcellit utrisque.

(GUILLELMI BRITONIS ARMOR. PHILIPP., lib. VI.)

1 Aujourd'hui Portmort, village sur la Seine à trois lieues environ des Andelys.

2 Matth. Paris., Hist. major Anglor., ad ann. 1200.

Cependant, le pape Célestin III étant mort, Innocent III fut élevé au souverain pontificat. Dès qu'il eut appris le mariage du roi de Léon avec l'infante de Castille Bérengère, il ordonna au cardinal Rainerius, légat à latere en Espagne, de les obliger à se séparer, et qu'au cas où les rois de Castille et de Léon ne voudraient pas obéir, il mît leur royaume en interdit, et les excommuniât. Le cardinal légat obéit au pape, mais il trouva de grandes difficultés dans sa commission; car, outre que le roi de Léon aimait tendrement la reine, en consentant à la dissolution de son mariage, il ne pouvait se dispenser de rendre quantité de places qui avaient été cédées à l'infante pour sa dot. Ces difficultés suspendirent les opérations du légat, qui était un homme sage, et qui craignait de compromettre l'autorité du pape en la voulant trop faire valoir. Avant donc d'en venir à la fulmination contre les rois de Castille et de Léon, il consentit que l'un et l'autre envoyassent à Rome pour tâcher d'obtenir du souverain pontife les dispenses nécessaires à la validité du mariage; mais ce fut inutilement : le pape fut inflexible. On eut beau lui représenter que la paix de deux grands royaumes et la destruction du mahométisme en Espagne dépendaient de la confirmation de ce mariage; Innocent III, le plus jaloux des papes sur le fait de l'autorité pontificale, ne voulut jamais se rendre aux pressantes instances des deux rois. Peut-être affecta-t-il cette inflexibilité pour faire connaître une fois pour toutes que les rois, qui jusqu'alors avaient cru être en droit de se dispenser des empêchemens de mariage, étaient dans l'erreur, et dépendaient absolument en cela de l'autorité pontificale; en sorte que, bien loin d'écouter favorablement les ambassadeurs des deux rois, il les congédia avec aigreur, et réitéra ses ordres au légat de passer outre, en termes si formels, qu'il fut obligé de déclarer le mariage nul, et de défendre aux parties d'habiter ensemble.

Les difficultés de la séparation consistaient : 1° dans la lé-

gitimation des enfans nés du mariage; 2° dans la reddition des villes, villages et châteaux, que Bérengère avait reçus en dot de son mari. La tendre affection que les époux avaient l'un pour l'autre rendait aussi leur séparation difficile; ni l'un ni l'autre ne pouvait s'y décider. La dure obstination du pape à refuser des dispenses en cette occurrence était moins religieuse que politique. Il en avait été accordé dans des cas non moins graves, avec une facilité toute politique aussi. Quoi qu'il en soit, les enfans nés durant l'union prétendue incestueuse étaient au nombre de cinq, deux garçons et trois filles, savoir: doña Leonor, Ferdinand (connu depuis sous le nom de saint Ferdinand), Alfonse, Constance et Bérengère.

L'ordre réitéré du pape fut un coup d'autant plus rude au roi Léon que, comme nous l'avons déjà dit, il aimait passionnément la reine. Son chagrin alla si loin, qu'il se sentit disposé à mépriser les censures du pape. La reine n'en parut pas moins touchée. Cependant elle prit un parti plus respectueux envers l'église. Elle se retira en Castille sans consulter le roi. Ce prince en fut d'abord irrité contre son beau-père, qu'il regardait comme l'auteur de cette évasion. Insensiblement il se guérit et se consola avec une maîtresse de l'absence de Bérengère. La reine de Léon, qui avait sa dot assignée sur Valladolid, vécut à la cour de son père, le roi de Castille, et tint une conduite qui la fit estimer et aimer des Castillans, et qui facilita la révolution qui se fit peu d'années après en sa faveur, et fit monter son fils Ferdinand sur le trône de Castille[1].

Ceci se passait en 1204. Les conditions auxquelles s'effectua la séparation furent : 1° que les fils seraient tenus pour légitimes, en raison de la bonne foi des époux; 2° que les quarante et quelques lieux et châteaux que le roi de Léon avait donnés à Bérengère ne lui seraient point laissés, le

[1] Bérengère, le lecteur le sait, était sœur, et digne sœur, de Blanche de Castille, reine de France et mère de saint Louis.

contrat pour lequel elle les avait reçus étant entaché de nullité. Par cette décision se terminèrent les conférences relatives à cette affaire. Toutefois, et peu après le départ de Bérengère pour la Castille, le jeune Ferdinand fut reconnu et juré héritier et successeur de son père, dans une assemblée des cortès tenue à cet effet [1].

Le roi d'Aragon, Pierre II, épousa en cette année (1204) Marie, fille et héritière de Guillaume, dernier duc de Montpellier. Par ce mariage, la seigneurie de Montpellier passa aux rois d'Aragon, sous la réserve, toutefois, des priviléges et coutumes de Montpellier [2]. D'abord non écrites, quoiqu'en partie depuis longtemps en vigueur, les coutumes de Montpellier furent rédigées en corps de droit en ce temps-là même, pour les soustraire aux caprices ou aux interprétations des rois. Pierre II d'Aragon en jura l'observation devant le peuple, le 1er août 1204, et ses successeurs suivirent son exemple, comme on le voit par la chronique du petit Thalamus et par les lettres-patentes conservées dans le grand Thalamus de Montpellier, depuis Pierre II jusqu'à Louis XIV. Indifféremment désignées dans les divers actes du Thalamus sous les noms de *coutumes*, de *libertés*, de *franchises*, de *lois municipales de la ville*, *université*, *communauté*, *souveraineté ou seigneurie* de Montpellier, elles forment la constitution politique et le droit civil de la cité au moyen-âge, et presque jusqu'à la révolution française.

D'après cette constitution, la ville de Montpellier est indépendante de toute autre; elle a ses lois, ses finances, son armée. Le principe de l'élection y est en pleine vigueur, et

1 L'absolution du roi eut lieu en octobre de cette année. Ainsi le dit-il lui-même dans un acte de donation à D. Lope, évêque d'Astorga, dans les termes suivans : — Facta carta apud Astoricam mense octobris die illa qua ego prædictus rex Donnus Alfonsus absolutus fui a vinculo excommunicationis, era MCCXLII.

2 Les rois d'Aragon n'étaient pas rois de Montpellier, mais seulement domini montis Pessulani.

s'applique indistinctement aux législateurs, aux administrateurs, aux magistrats; la garde bourgeoise, organisée par quartier et commandée par six capitaines, fait le service intérieur de la ville, et se montre dans les combats livrés même hors de son territoire.

Le pouvoir législatif est entièrement distinct du pouvoir judiciaire: le premier réside dans les consuls et dans le seigneur; le second dans la Cour de justice du seigneur.

Tout citoyen de Montpellier est maître de sa personne et de ses biens; chacun exerce librement sa profession et choisit celle qui lui plaît. Tout privilége injuste est nul de droit et ne peut prescrire. Tout monopole est défendu. Tout prêt forcé est défendu. Tout logement forcé est défendu. Tout droit de péage est défendu.

Tout étranger est sain et sauf à Montpellier, en temps de paix et en temps de guerre; la liberté lui est garantie pour lui et pour ses biens; il peut quitter le pays quand bon lui semble; s'il se fixe à Montpellier, il est dégagé de tout hommage envers son seigneur.

Si un citoyen de Montpellier a souffert quelque dommage d'un habitant d'une ville étrangère, tout habitant de cette ville se trouvant à Montpellier est responsable du dommage.

Un seul est seigneur de Montpellier, qui, par la volonté de Dieu, gouverne son peuple et sa seigneurie [1].

Le seigneur de Montpellier doit jurer, à l'église ou sur la place publique, en présence de tout le peuple, de tenir et garder les libertés, franchises et coutumes de la ville, de les faire observer en tout temps, de ne les point enfreindre et de ne point souffrir qu'elles soient enfreintes. Il n'a aucun droit

[1] Uns sols es senher de Montpeylier que enaissi ab volontat de Dieu governa son pobol e sa honor (extrait du premier article des coutumes du Petit Thalamus). — Unus solus est Dominus Montispessulani qui sic suum Domino favente regit populum et honorem (extrait du premier article des coutumes du Grand Thalamus).

sur la liberté ou sur les possessions de personne ; il ne peut s'opposer à ce que les biens des citoyens soient librement vendus, donnés, échangés, légués ou constitués en dot. Il ne peut forcer aucune femme à prendre mari, et il lui est expressément défendu de se mêler de mariage sans la volonté de la femme et de ses proches.

Il nomme le chef de la justice (le Bayle), après avoir pris conseil des consuls, et d'après leur volonté expresse. Il doit promettre, par serment, qu'il donnera et fera donner raison et justice, selon les lois écrites, à ceux, riches ou pauvres, qui plaideront devant sa cour de justice. Il doit nommer, dans sa cour, des hommes honnêtes, qui aiment la justice et la miséricorde, et qui, par prix, par prêt, par dons, par service, par amitié ou par inimitié, ne puissent s'écarter de la justice et de la miséricorde.

Le seigneur doit aimer les habitans de Montpellier, les protéger, et fuir toute occasion de leur nuire dans leurs personnes ou dans leurs biens; et, s'ils croissent et multiplient en avoir et en honneur, le seigneur doit en éprouver de la joie, et les aider à croître et à multiplier en avoir et en honneur.

En l'absence du seigneur, un lieutenant tient son lieu et place.

Les consuls sont à la fois les législateurs et les administrateurs de la cité; ils forment le conseil du seigneur qui ne peut décider aucune chose sans l'avoir soumise à leur délibération et à leur approbation ; ils ont l'initiative en tout, et décident de tout ce qui a rapport à la chose publique, fixent les dépenses, font les lois et réglemens, modifient et interprètent les coutumes, nomment à divers offices publics, et entre autres à ceux qui concernent l'impôt et la police.

Ils sont élus par les habitans et renouvelés chaque année ; un seul peut être pris dans la même maison; aucun de ceux qui sortent de charge ne peut être immédiatement réélu.

Chaque classe de citoyens fournit un consul qui la repré-

sente dans le gouvernement; ainsi un consul est tiré de la classe des bourgeois; un autre de la classe des épiciers, merciers, etc.; un autre de la classe des charpentiers, bouchers, maçons, maréchaux, laboureurs, et ainsi de suite des autres classes.

Lors de leur élection, les consuls jurent, entre les mains de leurs prédécesseurs, de régir et gouverner fidèlement et utilement, selon les coutumes, la communauté de Montpellier, et de veiller à la conservation de la sainte foi catholique; ils tiennent leurs séances dans la maison du consulat, où ils se rassemblent au son de la cloche de l'église de Notre-Dame-des-Tables.

Dans le principe, ils étaient au nombre de douze; plus tard ils furent réduits à quatre, à six, etc.[1].

Après son serment prêté aux constitutions de Montpellier, et ayant mis fin aux différends survenus entre Alfonse son frère, comte de Provence, et Guillaume de Forcalquier, oncle de la femme de ce même Alfonse, le roi d'Aragon résolut de visiter les sanctuaires de Rome. Il partit avec cinq galères du port d'Aiguemortes, fit voile pour Gênes, et se rendit de là à Ostie, où il arriva vers le mois de novembre 1204. Jusqu'à Pierre II, les rois d'Aragon n'avaient pas accoutumé de se faire couronner solennellement. Ses prédécesseurs, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans, étaient armés chevaliers, et prenaient le titre de rois. Il jugea le premier que la cérémonie du couronnement et du sacre ajouterait quelque prestige à son autorité royale, et il venait à Rome

[1] Dans la chronique romane de Montpellier, on voit, en 1590, les noms et professions des quatre consuls suivans :

P. del Hostal, changeur; le noble Anglès de Leuzyera, bourgeois; R. Moton, épicier; P. Trinquier, laboureur.

Et dans la chronique française, en 1568, les noms des six consuls suivans :

Jehan Lasset, conseiller au siége présidial; Ortolan, auditeur à la chambre des comptes; Jehan Nicot, marchand; Jehan Dumas, chirurgien; Jehan Jarres, bourrelier; François Bancal, laboureur.

pour se faire couronner et oindre des mains du pape Innocent III. Quelques cardinaux, envoyés exprès par le pape, l'attendaient à Ostie, avec un brillant cortège de clercs et de chevaliers. Ils le conduisirent en grande pompe à la ville pontificale; il alla saluer le pape en arrivant, et fut logé dans la maison des chanoines de Saint-Pierre. Deux jours après, le pape se rendit à l'église de Saint-Pancrace, où le jour de la présentation de la vierge, le 11 du même mois, Pierre fut sacré roi par l'onction, des mains du cardinal d'Ostia. Le pape lui mit la couronne sur la tête, et il se revêtit et s'arma de tous les insignes royaux, du manteau, du sceptre et de la main de justice. Le roi jura fidélité et obéissance à Innocent, à ses légitimes successeurs et à l'église. Ils se rendirent ensuite processionnellement à la basilique de Saint-Pierre. Le roi déposa sur le maître-autel le sceptre et la couronne, et le pape lui ceignit l'épée pour la défense du nom chrétien. En témoignage de reconnaissance pour tous ces honneurs, le roi d'Aragon s'obligea à payer au Saint-Siége un cens annuel de 250 doublons. Le tout conclu, l'Aragonais retourna en Provence, et passa à Montpellier, où son peu d'amour pour sa femme Marie devint de notoriété publique. Les Aragonais protestèrent, par l'organe de leurs cortès, contre l'obligation contractée par le roi envers la chaire apostolique, et cela donna même lieu à quelques troubles en Aragon. Le roi les apaisa en assurant qu'il n'avait pris d'engagement que pour lui-même, et que l'obligation de payer le cens ne s'étendrait pas à ses successeurs, et finirait avec sa vie; ce qui était faux. Dans la vérité, à part l'importance morale de cet hommage impliquant acte d'obédience, 250 doblas d'aumônes annuelles n'étaient pas une valeur assez considérable pour donner du souci à tout un royaume[1].

1 Ducenta quinquaginta massæ mutinæ, dit la bulle rendue au sujet de ce cens, et qui figure en son lieu dans le Bullaire des papes. Les paroles par les-

Les rois de Castille et de Navarre s'accordèrent vers ce temps sur leurs différends, et conclurent une trève de cinq années par la médiation de Roderich Ximenez de Rada. Pour ce service et ses éminentes qualités, le roi de Castille lui donna peu après l'archevêché de Tolède. Par suite de ce traité, le roi de Navarre vint à Guadalajara au mois d'octobre 1207. Sa joie des avantages obtenus dans cette pacification fut cruellement tempérée. Le 18 décembre de la même année, dans une course de cannes, à Tudèle[1], son fils, l'infant don Ferdinand, fut jeté par son cheval contre un poteau du champ clos, et mourut de sa chute treize jours après. Au commencement de l'année suivante 1208, s'accordèrent aussi les deux rois de Léon et de Castille. Ce dernier termina dans le même temps ses différends avec le roi de Portugal, au fils aîné du-

quelles s'obligea le roi sont : Ego Petrus rex Aragonum profiteor et polliceor, quod semper ero fidelis et obediens Domino meo Papæ Innocentio, ejus catholicis successoribus, et ecclesiæ romanæ, regnumque meum in ipsius obedientia fideliter conservabo, defendens fidem catholicam, et persequens hæreticam pravitatem. Libertatem et immunitatem Ecclesiarum custodiam, et earum jura defendam. In omni terra meæ potestati subjecta justitiam et pacem servare studebo; sic me Deus adjuvet et hæc Sancta Evangelia. — L'obligation de payer le cens portait : Cum corde credam et ore confitear, quod Romanus Pontifex, qui est Beati Petri successor, vicarius sit illius per quem reges regnant et principes principantur, qui dominatur in regno hominum, et cui voluerit dabit illud : Ego Petrus Dei gratia rex Aragonum, comes Barcinonæ, et Dominus Montis-Pessulani, cupiens principali post Deum Beati Petri et Apostolicæ sedis protectione muniri, tibi reverendissime pater, et domine summe Pontifex Innocenti, et per te sacrosanctæ Romanæ Apostolicæ sedi offero regnum meum, illudque tibi et successoribus tuis in perpetuum divini amoris intuitu, et pro remedio animæ meæ, et progenitorum meorum constituo censuale, ut annuatim de camera regis ducenta quinquaginta massæ mutinæ Apostolicæ sedi reddantur; et ego ac successores mei specialiter ei fideles, et obnoxii teneamur. Hoc autem lege perpetuâ servandum fore decerno, quia spero firmiter, et confido, quod tu et successores tui me ac successores meos, et regnum prædictum auctoritate Apostolica defendetis, præsertim cum ex multo devotionis affectu me ad sedem apostolicam accedentem, tuis quasi Beati Petri manibus in regem duxeritis solemniter coronandum. Ut autem hæc regalis concessio, etc. Actum Romæ apud Sanctum Petrum anno Dominicæ incarnationis MCCIV, quarto idus novembris, anno regni mei octavo.

[1] *Corriendo cañas*, dans une course de cannes, espèce de tournois, fête mauresque introduite en Espagne par les Arabes, *cannarum certamen ludicrum.*

quel (connu dans la suite sous le nom d'Alfonse II) il donna sa fille Urraca en mariage. Vers le même temps Alfonse de Castille fonda l'université de Palencia ; il y attira de France et d'Italie plusieurs savans hommes. C'est la première fondation d'école par un roi qu'on trouve parmi les chrétiens d'Espagne depuis la conquête des Arabes[1]. A cette même année se rapporte la naissance miraculeuse de Jacques d'Aragon (Jayme). Elle fut l'effet d'une étrange combinaison des consuls et des prudhommes de la ville de Montpellier, que rapporte tout au long, et bien naïvement, Ramon Muntaner dans sa chronique catalane.

« Je commencerai, dit Ramon Muntaner, par la grace que Dieu fit au très haut seigneur roi En[2] Jacques, par la grace de Dieu, roi d'Aragon. Il était fils du très haut seigneur En Pierre, roi d'Aragon, et de la très haute dame madame Marie de Montpellier, qui fut une très sainte personne et aussi chère à Dieu qu'aux hommes. Elle était elle-même du plus haut lignage du monde, sortant de la maison de l'empereur de Rome, Persi, par elle et par ses aïeux[3].

» Je commence ma chronique avec le roi En Jacques, parce que je l'ai vu moi-même. J'étais encore fort jeune lorsque ledit seigneur roi vint au bourg de Péralade, lieu de ma nais-

1 Quelques-uns placent cette fondation en 1209.

2 *En* est un signe particulier aux langues catalane et romane. Il répond au Don des Espagnols. C'est une expression de respect qui se met devant les noms d'hommes. — In Aquitania, Occitania, Catalonia, Vasconia, Benearno, et alibi dictio similis, sed paulò remotior à latina, usurpata est, scilicet *En* sive composito nomine *mossen*, quasi diceres per contractionem *sen* id est *senior* sive *meus senior*... celerum mulieres, quæ maritorum luce fulgent, *Ena* vel *na* nominibus suis præponebant in Aquitania vicinisque provinciis (Marc. Hisp., l. III, c. 9).

3 Marie était fille de Guillaume, seigneur de Montpellier, et d'Eudoxie, fille de Manuel Comnène, empereur de Constantinople. C'est ce qu'exprime Ramon Muntaner par le nom défiguré d'empereur de Rome, Persi. Le père de Pierre, Alfonse II, avait dû l'épouser lui-même. A la mort d'Alexis, Mathilde avait pris le titre d'impératrice de Constantinople (voy. la Chr. grecque anonyme, t. IV, p. 164, note).

sance, et logea à l'hôtel de mon père, En Jean Müntaner, qui était un des plus grands hôtels de l'endroit, et situé au haut de la place. Je raconte ces choses, afin que chacun sache que j'ai vu ce roi, et que je puis dire ce que j'ai vu de lui et ce qui est arrivé depuis ; car je ne me veux mêler que de ce qui s'est passé de mon temps.

» Et quand j'aurai parlé de tous ces seigneurs, et raconté les honneurs que Dieu leur a accordés à eux et à leurs sujets, on pourra voir combien Dieu les a comblés de graces, eux et leurs peuples. Puisse-t-il lui plaire de départir les mêmes faveurs à tous leurs descendans, et aux descendans de leurs sujets. Que ceux-ci à leur tour se complaisent toujours à se rappeler la puissance de Dieu ; qu'ils ne se confient point trop en leur mérite, en leur valeur, ou en leur bonté, mais qu'ils reconnaissent que tout est dans la main de Dieu.

» D'après la naissance du roi En Jacques, qui fut un miracle dû à la volonté de Dieu, et à ses œuvres, il est manifeste que la grace divine est et doit être répandue sur tous ceux qui descendent dudit seigneur roi En Jacques d'Aragon, fils du seigneur roi En Pierre d'Aragon, et de très haute dame madame Marie de Montpellier. Je vais raconter ce miracle, pour l'instruction de tous ceux qui liront ce livre.

» La vérité est que ledit seigneur roi En Pierre prit pour femme et reine ladite dame madame Marie de Montpellier, à cause de sa haute noblesse et de sa haute vertu. Sa puissance s'accrut de la ville de Montpellier, et de sa baronnie, qui était un franc-aleu. Le roi En Pierre, qui était jeune, faisait la cour à d'autres belles dames nobles et délaissait son épouse ; il venait même souvent à Montpellier sans s'approcher d'elle, ce qui faisait beaucoup de peine à ses sujets, et surtout aux prud'hommes de la ville. Étant venu une fois à Montpellier, il s'enamoura d'une noble dame de la ville, pour laquelle il faisait des courses, des joûtes, des tournois et des fêtes, et il fit tant qu'il rendit sa passion publique. Les consuls et les

prud'hommes de Montpellier, qui en étaient instruits, mandèrent près d'eux un chevalier qui était un des intimes confidens du roi dans de telles affaires, et lui dirent que s'il voulait faire ce qu'ils lui diraient, ils le rendraient à jamais riche et fortuné. Il répondit : « Faites-moi connaître vos désirs et je vous promets qu'il n'est chose au monde que je ne fasse en votre honneur, sauf de renier ma foi. » On se promit mutuellement le secret : « Voici, dirent-ils, ce qui en est : Vous savez que madame la reine est une des dames les plus honnêtes, les plus vertueuses et les plus saintes du monde. Vous savez aussi que le seigneur roi ne s'approche point d'elle, ce qui est un grand malheur pour tout le royaume. Madame la reine supporte cet abandon avec beaucoup de bonté et ne laisse pas apercevoir la peine que cela lui cause ; mais une telle séparation nous est très funeste; car si le seigneur roi venait à mourir sans enfans, ce serait une source de grand déshonneur et une grande calamité pour tout le pays, et principalement pour la reine et pour Montpellier ; car la baronnie de Montpellier tomberait en d'autres mains; et nous ne voudrions à aucun prix que Montpellier fût détaché du royaume d'Aragon. Vous pouvez, si vous le voulez, nous aider en cela. » — « Je vous dis de nouveau, répliqua le chevalier, qu'il n'est rien de ce qui pourra être honorable et profitable à votre ville, à monseigneur le roi et à madame la reine Marie, et à leurs peuples, que je ne fasse volontiers, si cela est en mon pouvoir. » — « Puisque vous parlez ainsi, nous savons que vous êtes dans l'intimité du seigneur roi, que vous connaissez l'amour qu'il a pour telle dame, et que vous avez même travaillé à la lui faire obtenir; nous vous prions donc de lui dire que vous avez réussi, qu'il l'aura enfin, et qu'elle viendra le trouver secrètement dans sa chambre ; mais qu'elle ne veut absolument point de lumière, pour n'être vue de qui que ce soit. Cette nouvelle lui fera grand plaisir ; et lorsqu'il sera retiré en son appartement, et que

chacun aura quitté la cour, vous vous rendrez ici auprès de nous, au consulat; nous nous y trouverons, les douze consuls, avec douze autres chevaliers et citoyens des plus notables de Montpellier et de la baronnie; et madame Marie sera avec nous, accompagnée de douze dames des plus honorables de la ville, et de douze demoiselles. Nous irons tous vers le roi, avec deux notaires des plus notables, l'official de l'évêque, deux chanoines, et quatre bons religieux. Les hommes, les femmes et les filles porteront chacun un cierge à la main et l'allumeront lorsque madame la reine Marie entrera dans la chambre du roi. Tout le monde veillera là à la porte jusqu'à l'aube du jour. Alors vous ouvrirez la chambre, et nous entrerons tous, le cierge à la main. Il sera étonné; mais nous lui dirons ce que nous avons fait, et nous lui montrerons que c'est la reine Marie d'Aragon qui repose auprès de lui, et que nous espérons en Dieu et en la sainte Vierge Marie qu'ils auront, lui et la reine, engendré un enfant qui donnera joie à Dieu et à tout le monde; et son règne en sera glorifié, si Dieu veut bien lui faire cette grâce. »

» Le chevalier ayant ouï leur projet, qui était juste et bon, dit qu'il était prêt à faire ce qu'on lui proposait, et qu'il ne se laisserait arrêter ni par la crainte de perdre l'affection du seigneur roi, ni même de se perdre lui-même, et qu'il se confiait au vrai Dieu, que ce qui avait été résolu viendrait à une bonne fin, et qu'on pouvait compter sur lui. « Seigneurs, ajouta-t-il, puisque vous avez eu une si heureuse idée, je vous prie que pour l'amour de moi vous fassiez quelque chose. » — « Nous sommes prêts, dirent-ils avec bienveillance, à faire ce que vous nous demanderez. » — « Eh bien! seigneurs, c'est aujourd'hui samedi que nous avons entamé cette affaire au nom de Dieu et de madame sainte Marie de Valvert; je vous prie et conseille que lundi, tout individu, quel qu'il soit, dans Montpellier, se mette en prières; qu'on chante des messes en l'honneur de madame sainte Marie, et qu'elles durent

sept jours, en l'honneur des sept joies qu'elle a eues de son cher fils, et pour qu'elle nous fasse obtenir de Dieu que nous ayons joie et contentement de cette action, et qu'il en naisse un fruit, pour que le royaume d'Aragon, le comté de Barcelone et d'Urgel, la baronnie de Montpellier, et tous autres lieux, soient pourvus d'un bon seigneur. » Il ajouta qu'il était d'avis qu'on arrangeât les choses de telle sorte, que ce qu'on avait décidé fût exécuté dans la soirée du dimanche suivant, et qu'en attendant on fit chanter des messes à Sainte-Marie-des-Tables et à Sainte-Marie-de-Valvert. Tous s'y accordèrent.

» Il fut aussi décidé que le dimanche où la chose aurait lieu, tous les gens de Montpellier se rendraient aux églises; qu'ils veilleraient et prieraient tout le temps que la reine serait auprès du roi; et que tout le samedi, veille de l'exécution, ils jeûneraient au pain et à l'eau : ainsi fut-il ordonné et préparé. Comme ils étaient réunis, ils allèrent trouver madame Marie de Montpellier, reine d'Aragon, et lui firent part de tout ce qu'ils avaient résolu et disposé. Elle leur répondit : qu'ils étaient ses sujets bien-aimés, et qu'on savait qu'il n'y avait pas au monde de conseil plus sage que celui de Montpellier; et que tout le monde assurait qu'elle devait s'en tenir à leurs avis; qu'elle regardait leur arrivée chez elle comme l'apparition de l'ange Gabriel à madame sainte Marie ; et que comme par cette salutation le genre humain avait été sauvé, de même elle désirait que, par leurs résolutions, ils pussent plaire à Dieu, à madame sainte Marie et à toute la cour céleste; et que ce fût pour la gloire et le salut de l'ame et du corps du roi, d'elle-même et de tous leurs sujets. « Puisse tout cela, dit-elle, s'accomplir! *Amen.* » Ils se retirèrent joyeux et satisfaits. Vous pensez bien que, durant toute la semaine, ils furent tous, et principalement la reine, dans le jeûne et la prière.

» Il nous faut dire maintenant comment il se put faire que le roi ne se douta de rien, quoique chacun fût occupé à prier

et à jeûner pendant toute la semaine. Je réponds à cela qu'il avait été ordonné par tout le pays de faire chaque jour des prières pour obtenir de Dieu que la paix et l'affection se maintinssent entre le roi et la reine, et que Dieu leur accordât un fruit pour le bien du royaume. Cela avait été spécialement observé tout le temps que le roi fut à Montpellier; et quand on le disait au seigneur roi, il répondait: « Ils font bien; il en arrivera ce qui plaira à Dieu. »

» Ces bonnes paroles du roi, de la reine et du peuple furent agréables à Dieu, et il les exauça, ainsi qu'il lui fut agréable. Vous saurez ci-après pourquoi le roi, ni personne, excepté ceux qui avaient assisté au conseil, ne connaissait la véritable cause des prières et des messes qui eurent lieu pendant les sept jours de cette semaine.

» Cependant le chevalier s'occupa du projet convenu, et fit ce qui avait été décidé, comme vous l'avez ouï. Le dimanche, pendant la nuit, quand tout le monde fut couché dans le palais, lesdits vingt-quatre prud'hommes, abbés, prieurs, l'official de l'évêque et les religieux, ainsi que les douze dames et les douze demoiselles, tous un cierge à la main, se rendirent au palais avec les deux notaires, et parvinrent jusqu'à la porte de la chambre du roi. La reine entra; mais tous les autres restèrent en dehors, agenouillés, et en oraison pendant toute la nuit. Le roi et la reine étaient pendant ce temps ensemble; et le roi croyait avoir auprès de lui la dame dont il était amoureux. Cette nuit-là toutes les églises de Montpellier restèrent ouvertes, et tout le peuple s'y trouva réuni, faisant des prières, selon ce qui avait été ordonné. A la pointe du jour, les notables, les prélats, les religieux, et toutes les dames, chacun un cierge à la main, entrèrent dans la chambre. Le roi, qui était au lit auprès de la reine, fut très étonné, sauta sur son lit, prit son épée à la main; mais tous s'agenouillèrent, et lui dirent les larmes aux yeux: « Par grace, seigneur, daignez regarder auprès de qui vous êtes couché. » La reine se mon-

tra, le roi la reconnut, et on lui raconta tout ce qui avait été fait. Et le roi dit : « Puisque c'est ainsi, Dieu veuille accomplir vos vœux[1] ! »

» Ce même jour, le roi monta à cheval et partit de Montpellier. Les prud'hommes retinrent auprès d'eux six des chevaliers que le roi affectionnait le plus, et en même temps ils ordonnèrent que tous ceux qui avaient été présens à la cérémonie ne s'éloignassent plus du palais, ni de la reine, non plus que les dames et demoiselles qui y avaient assisté, jusqu'à ce que les neuf mois fussent accomplis. Les deux notaires firent de même : ceux-ci avaient dressé, en présence du roi, un acte public de tout ce qui s'était passé pendant la nuit. Le chevalier qui avait secondé les vues des magistrats demeura aussi auprès de la reine. Ils passèrent tout ce temps en grand contentement avec elle; mais la joie fut au comble, quand ils s'aperçurent que Dieu avait permis que leur plan vînt à bonne fin, car la reine était enceinte ; et au bout de neuf mois, selon les lois de la nature, elle mit au monde un beau garçon très gracieux, qui naquit pour le bonheur des chrétiens, et surtout de ses peuples[2]. Jamais Dieu ne départit à aucun seigneur des graces plus grandes et plus signalées. Il fut baptisé à l'église de Notre-Dame-Sainte-Marie-des-Tables de Montpellier, au milieu de la joie et du contentement universel. Il reçut, par la grace de Dieu, le nom de En Jacques ; il régna longtemps, obtint de brillantes victoires, et ajouta beaucoup à la prospérité de la foi catholique, et de ses vassaux et sujets[3]. »

Il faut aussi rapporter sous cette année le mariage d'Urraca,

1 Cette nuit-là, dit Zurita (Annales del reyno de Aragon), fut conçu un homme qui, par la disposition divine, le fut pour propager la république et la foi chrétiennes, comme le prouvèrent les prouesses qu'il fit depuis.—Aquella noche fue concebido un varon que por disposicion divina lo fue para propagar la republica y religion christiana, como prueban las proezas que despues hizo.

2 Le 1er février 1208.

3 Ramon Muntaner, Chronica del rey D. Jayme primer, rey Darago, e de molts de sos descendents, feta per En Ramon Muntaner, c. 2, 3, 4, 5 et 6.

la seconde des trois filles d'Alfonse VIII de Castille, et d'Aliénor, fille d'Henri II d'Angleterre, avec Alfonse, fils de Sancho, roi de Portugal, qui régna peu après sous le nom d'Alfonse II[1]. Nous connaissons le sort de l'aînée, Bérengère, héritière de la couronne de Castille, qui d'elle doit passer à son fils saint Ferdinand, le futur conquérant de Cordoue. Bérengère était le premier fruit du mariage d'Alfonse et d'Aliénor, qui eut lieu en septembre 1170; elle naquit l'année suivante, comme il appert d'un acte de donation de cette année où il est fait mention d'elle, selon l'usage, par son père[2]. Puis vinrent Ferdinand (vers 1173), qui mourut avant 1180; Sancho (vers cette même année), qui mourut l'année suivante; Henri (vers 1182), le premier fils de roi qui ait porté ce nom en Espagne, ainsi nommé par Aliénor en mémoire de son père Henri II, et qui mourut avant d'avoir atteint l'âge de deux ans révolus[3]; et un autre, Ferdinand (vers 1184), qui mourut de même en bas âge. Urraca, la seconde fille d'Aliénor, était née avant le

1 On peut figurer, comme il suit, la généalogie incontestable de la mère de Blanche de Castille :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Fulcon V, comte d'Anjou ; Guiurburga, comtesse du Maine. | Gotfred V, comte d'Anjou. | Henri II d'Angleterre. | Aliénor, reine de Castille. |
| Henri I, roi d'Angleterre ; Mathilde d'Écosse. | Mathilde d'Angleterre | | |
| Guillaume VIII, duc d'Aquitaine ; Philippa, comtesse de Toulouse. | S. Guillaume, duc d'Aquitaine, comte de Toulouse. | Aliénor, duchesse d'Aquitaine. | |
| N., vicomte souverain de Châtellerault ; N., vicomtesse. | Aliénor de Châtellerault. | | |

2 Ego Aldephonsus..... una cum uxore mea Alienore regina, et cum filia mea Berengaria, dono, etc. Facta Charta apud Ramagam era MCCIX, 9 kalend. septemb. (Manrique, Annal. Cisterc., ad ann. 1171 ; Nuñez de Castro, Chr. Alfons. VIII, p. 87).

3 Facta Charta in mense julio sub era MCCXX, regnante el rey D. Alfonso en uno con su mugier Doña Lionor, con su fijo D. Anric en Toledo, etc. (Berganza, t. II, escrit. 156).

28 mai 1187 ; nous la voyons nommée en effet dans un acte de donation en faveur du monastère royal de las Huelgas de Burgos rédigé en ce mois, dans lequel il est fait mention d'elle et de sa sœur Bérengère [1]. Ce ne fut, quoi qu'on en ait dit, que l'année suivante (1188) que naquit Blanche, mère de Louis IX, ce qui concorde parfaitement avec l'âge de douze ans, que lui donne Matthieu Pâris lors de son mariage avec le fils de Philippe-Auguste en 1200. Un acte authentique ne laisse aucun doute sur la naissance de Blanche, et la fixe péremptoirement en cette année 1188. Cet acte en effet porte la date du 6 des ides de mars (4 mars) 1226 de l'ère d'Espagne, année dans laquelle, y est-il dit, est née à Palence l'infante Blanca, de la reine Aliénor [2]. D'autres actes non moins authentiques témoignent d'une manière irrécusable, contrairement aux assertions hasardées de plusieurs de nos historiens, que Blanche n'était que la cadette des filles d'Alfonse VIII et d'Eléonore d'Angleterre, et leur père les y mentionne toujours avec ses fils, dans l'ordre de leur naissance, Bérengère la première, puis Urraca, puis Blanca [3].

Blanche n'avait pas dix ans accomplis, lorsque sa sœur Bérengère épousa Ferdinand IX de Léon, père de saint Ferdinand; et elle avait à peine atteint sa douzième année trois ans après le mariage de Bérengère, lorsqu'en 1200 le roi de France, Philippe-Auguste, envoya des ambassadeurs auprès du roi de Castille, chargés de lui demander la main de l'une des deux filles qui lui restaient à marier, pour l'héritier pré-

1 Ego Alphonsus, Dei gratia rex Castellæ et Toleti, et uxor mea Alienor regina, cum consensu filiarum nostrarum Berengariæ et Urracæ, etc. Facta Charta in Burgis æra MCCXXV, quinto kalend. junii (Manrique, Annal. Cisterc., ad ann. 1187, t. III, p. 201).

2 Facta Charta sexto idus martii era MCCXXVI, anno quo nata est Palentiæ infantissa Blanca de regina Alienor (Archives d'Arlanza, lettre II, num. 124; et Nuñez de Castro, p. 188).

3 Cum uxore mea Alienor regina, et cum filio meo Ferrando, et cum filiabus meis infantissis Berengaria, Urraca et Blanca, etc. (Ann. 1193). Voy. Alarcon, escrit. 84.

somptif de la couronne de France, Louis, fils aîné de Philippe-Auguste. Urraca était l'aînée, et aussi la plus belle des sœurs dont nous venons de parler, bien que Blanche fût belle aussi; toutefois, les ambassadeurs préférèrent la seconde à la première, à cause de l'aprêté du nom de celle-ci, qui sonnait mal aux oreilles françaises. C'est là, du moins, la raison que donne la grande chronique d'Alfonse-le-Savant, de la préférence accordée à Blanche sur Urraque par les envoyés de Philippe-Auguste, malgré la beauté supérieure de celle-ci. « Après ce don Sancho, ils eurent une autre fille, dit le vieux chroniqueur, qui eut nom doña Urraca, laquelle fut une très belle infante, et fut mariée avec don Alfonse, roi de Portugal. Après cette doña Urraca, ils eurent une autre fille doña Branca, laquelle, suivant ce qu'en dit l'histoire, était très bien et surtout de bonne grace et très noble en son air, quoique sa dite sœur doña Urraca l'emportât sur elle en beauté. Cette doña Branca fut mariée avec le roi don Louis de France. Or, ce roi don Louis de France entendit parler des filles qu'avait le roi don Alfonse de Castille, et envoya demander l'une d'elles en mariage; et le roi leur père la lui accorda. Les Français ont pour coutume de voir d'abord de leurs yeux celles qui doivent se marier avec leurs rois, et pour cette raison le roi don Alfonse fit amener les dames ses filles devant les messagers, à savoir doña Urraca et doña Branca; car l'autre, doña Berenguella, l'aînée, était mariée avec don Alfonse, roi de Léon; et lorsque les messagers les eurent vues et surent leur nom, l'histoire dit qu'ils les trouvèrent d'aussi bonne façon l'une que l'autre, bien que doña Urraca l'emportât, sans aucun doute, par les graces de l'extérieur; mais parce qu'ils ne se trouvèrent pas satisfaits de son nom, suivant la consonnance de leur langue, ils choisirent cette doña Branca, dont ils préféraient de beaucoup le nom, ne trouvant d'ailleurs en sa personne rien qui fût à reprendre; et le roi don Alfonse leur accorda cette doña Branca,

la plus jeune de ses filles, et la fit partir dans la compagnie de ces messagers et dans celle d'autres hommes honorables de son royaume avec de grands honneurs, et avec elle fut marié le roi don Louis de France, et elle fut reine de ce même royaume[1]. » Ainsi parle la chronique d'Alfonse. Les autres sources se taisent sur ce point; mais, ce qu'il y a d'historiquement certain, c'est la préférence même dont il s'agit ici par suite de laquelle Blanche de Castille passa dans la maison royale de France. Nous avons vu que le mariage de Blanche avec Louis, depuis Louis VIII, fut une des conditions de la paix conclue à Purmort entre les rois de France et d'Angleterre. Quant à Urraca, devenue femme d'Alfonse II, fils de Sancho, roi de Portugal, elle fut mère de Sancho, surnommé Sancho Capelo, roi de Portugal, de l'infant don Alfonse, qui

[1] Je placerai ici le texte même de la grande chronique d'Alfonse-le-Savant, moins comme témoignage que comme spécimen de l'état de la langue castillane à l'époque où écrivait l'auteur : — Empós este D. Sancho ovieron otra fija, que ovo nombre Doña Urraca, que fue muy fermosa infanta, et esta fue casada con D. Alfonso rey de Portogal. Empós esta Doña Urraca ovierou otra fija Doña Branca, et segun cuenta la estoria era mucho apuesta, et sobre todo era de buen donaire : et era muy nobre en si, como quier que la dicha Doña Urraca su hermana llevaba la prez. E esta Doña Branca fue casada con el rey D. Luis de Francia. E este rey D. Luis de Francia oyó decir destas fijas que el rey D. Alfonso de Castiella avie, et envio demandar la una dellas : et el rey su padre ge la otorgó. Los Franceses han per costumbre de ver primero por vista aquella que han de casar con su rey, autes que se ficiesse el casamiento, et por esta razon el rey D. Alfonso à este escogimiento dellos mandó parar à amas sus fijas Doña Urraca et Doña Branca ante los mensageros; ca la otra Doña Berenguella la mayor casada era con D. Alfonso rey de Leon; et pues que vieron el apostamiento de cada una, et sopieron su nombre, diz la estoria que pusieron amos los apostamientos igualmente, dando à la una mejoria al apostamiento del nombre; ca sin falla, mejoria llevaba del parescer Doña Urraca ya quanto : mas porque del su nombre non se tovieron tan pagados segun el consonamiento de su lenguaje, escogieron esta infanta Doña Branca de quien se pagaron mucho por el nombre; ca segun el consonamiento de los nombres tovieronla por muy nobre, et por muy apuesta además, como quier que otro si en el su parescer non le podien reprender ninguna cosa. E el rey D. Alfonso dió esta Doña Branca su fija, la menor destas tres fijas, à los mensageros, et enviòla con aquellos mensageros, et con los otros omes honrados de su reyno con muy grand honra, et con esta fue casado el rey D. Luis de Francia, et fue ella reyna de este mesmo reyno (Chronica general, fol. 390, col. II).

le devint pareillement, d'une fille nommée Aliénor comme la mère d'Urraca, qui fut reine de Danemarck, et de l'infant don Ferdinand de Serpa ; en sorte que, par sa seule fille Urraca, la reine Eléonore de Castille fut aïeule de deux reines et de deux rois. Urraca mourut jeune dans la ville de Coïmbre le 3 novembre 1220, et fut enterrée à Alcobaza [1].

Sous le règne de Sancho I$^{er}$, second roi de Portugal, fils d'Alfonse Henriquez [2], et père d'Alfonse, mari d'Urraca, le Portugal acheva de se constituer. Sancho marqua son règne par plusieurs mesures utiles ; il augmenta les revenus des ordres militaires et en gratifia les gentilshommes qui s'étaient le plus distingués dans les guerres précédentes contre les Arabes. Les gens de lettres eurent part aussi aux libéralités de Sancho.

Dans le même temps, Pierre d'Aragon étendait les limites et les relations de son royaume, d'une part, dans la Gaule méridionale, de l'autre, dans le bassin de la Méditerranée, et préparait par là le grand rôle politique que devait jouer parmi les nations occidentales et du midi de l'Europe le royaume d'Aragon, accru sous son successeur de toute la Catalogne, des îles Baléares et du royaume de Valence. Il s'assimilait et réduisait à l'unité l'intérieur en même temps qu'il étendait ses relations extérieures, au point que peu d'années après sa mort l'Aragon se trouva placé au premier rang des puissances maritimes et mêlé à tous les grands mouvemens de la politique européenne, tant en Occident qu'en Orient ; car là aussi les Aragonais intervinrent avec grandeur, et nous aurons à parler bientôt de cette expédition hardie des Catalans et des Aragonais contre les Turks et les Grecs, qui a mérité d'être écrite à part et admirablement par la plume ferme et nette de Moncada, après l'avoir été d'une manière

1 Barbosa, catalogo das Rainas, p. 143.

2 Alfonse Henriquez, premier roi de Portugal, père de Sancho, était mort le 6 de décembre 1185, à l'âge de 91 ans.

non moins heureuse par la plume causeuse et abondante de Ramon Muntaner [1].

A l'époque où nous en sommes et l'année même de la naissance de Jayme Ier, Ermingaud, comte d'Urgel, étant mort sans postérité, Geraldus de Cabrera, fils de la sœur du comte, prit possession de ses états sans en faire hommage à Pierre, qui prétendait en être le seigneur suzerain; il fit plus, suivant l'auteur des Gesta Comitum Barcinonensium; il eut avec le dit seigneur roi beaucoup de guerres et lui fit de grandes injures. C'est pourquoi le seigneur roi, ayant assemblé ses troupes, assiégea Balaguer et le château de Lorenz, où Géraldus s'était retiré avec sa femme et ses enfans, et s'empara de l'un et de l'autre. Au château de Lorenz il fit prisonniers le comte, sa femme et ses enfans, et les fit détenir captifs au château de Loarre, en Aragon, et par suite soumit tout le comté d'Urgel à sa domination [2]. La même année, le pape Innocent III régla le mariage de la sœur de Pierre d'Aragon, Constance, reine veuve, avec Frédéric, roi de Sicile, qui envoya des ambassadeurs en Aragon avec de pleins pouvoirs. Les épousailles se firent à Saragosse; après quoi Pierre amena sa sœur Constance à Barcelone, où Alfonse, leur frère, comte de Provence, s'était rendu de son côté avec plusieurs galères pour la conduire en Sicile. On était sur la fin de l'année 1208. Les deux frères demeurèrent quelques jours ensemble. La reine s'embarqua vers le mois de décembre, et passa avec le comte de Provence à Palerme, où Frédéric les attendait et les reçut avec magnificence. Le comte de Pro-

1 Moncada, Espedicion de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos.—Voyez aussi Ramon Muntaner.

2 ..... Hic Geraldus cum dicto Domino rege habuit multas guerras, et multas injurias ei fecit. Propter quæ Dominus rex collectis exercitibus suis obsedit Balagarium et castrum de Lorenz, et etiam cepit ea. Et fuit captus in dicto castro de Lorenz Geraldus prædictus cum filiis et uxore, et tenuit eos captos in castro de Loarre in Aragonia, et tunc rex submisit suo dominio comitatum (Monach. Rivipull., Gesta Comit. Barcinonens., c. 25).

vence Alfonse jouit peu toutefois de ces honneurs, et mourut peu de temps après son arrivée en Sicile. Mais le mariage de sa sœur avec Frédéric eut, comme nous le verrons par la suite, des conséquences telles, qu'il amena la maison d'Aragon à régner sur la Sicile et à dominer la Méditerranée[1]. Le 28 août de cette même année, le siége archi-épiscopal de Tolède devint vacant par la mort de don Martin de Pisuerga[2], saint homme, sans doute, mais que le successeur qui lui fut donné effaça et fit oublier complètement. L'illustre archevêque et écrivain Roderich Ximénez de Rada, en effet, fut ce successeur, et nous l'allons voir désormais mêlé glorieusement aux faits qu'il nous racontera en grande partie lui-même. Roderich Ximénez était d'origine navarraise, de l'illustre maison de Rada: à une piété sincère, à beaucoup d'adresse et d'esprit, il joignait un talent d'écrire remarquable et des connaissances étendues; il parlait et écrivait l'arabe avec facilité, et nous lui devons les deux excellentes chroniques si souvent citées par nous, principalement en ce qui concerne l'histoire des Arabes dans leurs rapports avec les chrétiens.

Ferdinand de Portugal épousa en cette année Jeanne, comtesse de Flandre, fille de Baudouin. L'année suivante (1209), Sancho I^er^ accorda des priviléges et des foràes, comme on dit en portugais, aux villes de Viseu, de Cea, de Gouvea et de Pennamacor, qui se relevèrent en quelque sorte de leurs ruines par sa bienfaisante influence. L'hérésie des Albigeois faisait en ce temps les plus grands progrès en France, surtout en Languedoc et dans le comté de Toulouse; elle pénétra un moment jusqu'en Espagne. Dominique de Guzman (saint Dominique) se trouvait alors en France; il se joignit aux légats qu'Innocent III avait envoyés pour travailler à la conversion

[1] Zurita, Annales del reyno de Aragon.

[2] Murió el Arzobispo D. Martin en XXVIII dias dagosto era MCCXLVI (Annal. Toled. 1^eros^, p. 394).

des fauteurs de l'hérésie nouvelle, qui était une branche du manichéisme; et il y jeta les bases de l'ordre de prédicateurs qui, de son nom, se sont appelés depuis Dominiquins. Mais la prédication ne réussissant pas assez vite au gré des prédicateurs, on résolut d'employer les armes pour réduire les hérétiques. La croisade fut publiée contre eux par l'ordre d'Innocent III, et Simon de Montfort, élu généralissime de l'armée catholique, et assisté de l'abbé de Cîteaux, légat d'Innocent, commença à faire la guerre à Raymond, comte de Toulouse, et à quelques autres seigneurs qu'on regardait comme fauteurs de l'hérésie nouvelle. De ce nombre était Raymond Roger, vicomte de Carcassonne. Les croisés commencèrent leurs opérations en cette année par le siége et la prise de cette ville. Pierre II, qui en était suzerain, se rendit à cette occasion au camp des croisés, vit l'abbé de Cîteaux et les chefs de l'armée, et leur demanda grace en faveur de Raymond Roger, son ami, son allié et son vassal; mais n'ayant pu les détourner de leur résolution, ni porter le vicomte à accepter un parti honteux qu'il lui proposa de leur part, il reprit la route de ses états[1]. A peu près vers ce même temps étaient passés de France en Catalogne quelques hérétiques de la secte des Albigeois. Pierre assembla à cette occasion, à Lérida, les cortès d'Aragon, où concoururent tous les évêques et ricos-hombres du royaume; et, de leur avis, il fit publier le 21 mars 1210 un édit contre les excommuniés qui persisteraient à ne pas rentrer dans le giron de l'église pendant l'espace d'une année, et portant reconnaissance de la constitution par laquelle le pape s'était attribué d'une manière absolue le droit de les absoudre. Au cas qu'ils ne viendraient pas à résipiscence avant l'expiration du terme fixé par l'édit, Pierre

1 Pierre montra, en agissant ainsi, un zèle et une condescendance extrêmes pour la cour de Rome; il se borna à prier, quand il aurait pu combattre pour ses droits, le comté de Carcassonne relevant en effet de la couronne d'Aragon depuis la fin du XI[e] siècle.

porta contre eux la peine d'infamie avec une amende pécuniaire, et les déclara inhabiles à hériter et à tester[1]. Il fut pareillement décidé aux cortès de Lérida que le roi attaquerait les forteresses les plus voisines non encore enlevées à la domination musulmane. Il réunit en conséquence ses troupes à celles des chevaliers du Temple de la commanderie de Monçon, sous les ordres de Roderich de Montaigu, leur grand-maître, et fit dans leur compagnie, avec ses ricos-hombres, beaucoup de seigneurs aragonais et catalans et quelques évêques, une heureuse campagne, dans laquelle il ne trouva de résistance sérieuse nulle part, et dont le résultat fut de faire passer sous sa domination quelques châteaux, sur la frontière occidentale de ses états[2]. Sur ces entrefaites, les comtes de Toulouse et de Foix lui firent savoir qu'ils devaient avoir à Narbonne une conférence avec les légats du pape et le comte Simon de Montfort, au sujet de la querelle qui les divisait; conférence à laquelle ils jugeaient sa présence nécessaire. Pierre s'y rendit à leur sollicitation, et trouva réunis à Narbonne les légats du pape, beaucoup d'évêques et d'abbés, avec les deux comtes de Toulouse et de Foix. On ouvrit la conférence par traiter l'affaire du comte de Toulouse, à qui, pour toute satisfaction de ce qu'il avait fait, on demanda qu'il chassât de ses états les hérétiques qui les infestaient; ce à quoi Raymond ne voulut point consentir, quel-

1 Sit quæ præterea post annum ipsum, quandiu steterit in excommunicatione, ipso jure factus infamis et à pace et treuga et ducatu nostro ejectus..... Sit etiam intestabilis, nec ad hereditatis successionem accedat (vid. Petri regis Aragonum constitutio adversus excommunicatos, in Marca, appendix, p. 1297 et seq.). — Testes hujus rei sunt Guillelmi vicecomes Cardonæ, Gautfridus vicecomes de Rocabertino, Guillelmus de Cervaria, Michael de Lusia, Arnaldus de Alescuno, Sanctius de Antilone, Blascus Romei, Raymundus de Cardona, Raymundus de Montecatheno, Petrus de Cervaria, Raymundus Gaucerandi de Pinos, Guillelmus Raymundi Senescallus, Guillelmus de Anglesola, Guillelmus de Petra Alta, Guillelmus de Podioviridi, Guillelmus de Cerviano, Arnaldus de Fuxano, Arnaldus de Palaciolo, Hugo de Cerviano.

2 Zurita, Annales del reyno de Aragon, l. c.

ques instances qu'on lui pût faire. On passa ensuite au comte de Foix, qui était excommunié. Pour le relever de la censure ecclésiastique qu'il avait encourue, on exigea qu'il fît serment d'obéir en toute chose aux ordres du pape, et de ne plus employer à l'avenir ses armes contre le comte de Montfort et les croisés; mais il refusa également de se prêter à tout ce qui lui fut proposé. Pierre, sur la réponse des deux comtes, prit un terme moyen : il fit mettre garnison aragonaise dans la ville de Foix et dans le pays qui relevait de la couronne d'Aragon, et jura qu'on ne ferait de ce côté aucune démonstration hostile à l'armée catholique. Il promit aussi que si le comte de Foix persistait à se tenir séparé de la communion de l'église romaine et de l'amitié du comte Simon de Montfort, il remettrait, au délai fixé, à ce dernier, le comté de Foix : il s'y obligea même par un écrit authentique qu'il mit entre les mains du légat. C'est ainsi que Pierre, en cette occasion, sans abandonner absolument ses amis, se montra animé d'un grand zèle pour les intérêts de l'église romaine. Il reçut l'hommage du comte Simon de Montfort pour le comté de Carcassonne, dont celui-ci était devenu maître et seigneur, par la grace de la conquête qu'il en avait faite l'année précédente, au nom d'Innocent III, mais qui relevait féodalement de la couronne d'Aragon.

Le roi et le comte eurent ensuite une autre entrevue à Montpellier, où il fut réglé que, pour resserrer davantage les nœuds de la bonne union contractée à Narbonne, don Jayme, fils du roi, épouserait la fille du comte de Montfort : ils s'y engagèrent tous deux par serment, et le roi remit son fils au comte, pour en diriger l'éducation. Jayme n'avait pas encore deux ans accomplis. Il se refusa noblement par la suite à remplir les conditions de ce singulier traité, comme il nous l'apprend lui-même dans les mémoires de sa vie [1].

1 Jayme nous apprend dans ses mémoires (Mem. o coment. del rey Jacme, c. 10),

Alfonse jugea convenable de faire en ce temps un appel au pape et aux rois chrétiens d'Occident, *ultra citraque montes*, contre les Almohades. Il commença néanmoins les hostilités de lui-même, avec ses seules forces, dans le printemps de 1210, ou tout au moins il profita de l'expiration de la trève conclue pour un certain nombre d'années avec l'émir el mouménynn pour peupler la ville de Moya, située sur la frontière des états musulmans. L'émir el moumenyn lui envoya une ambassade chargée de lui dire qu'il n'aurait ni paix ni trève avec lui s'il peuplait ladite ville[1]. Alfonse suivit son dessein; il fit peupler, fortifier et munir Moya malgré les représentations de l'émir; et ce fut alors qu'Ebn Yakoub se disposa à marcher contre Alfonse, avec une si grande multitude de soldats et avec un tel appareil de guerre, suivant Lucas de Tuy, que personne ne pouvait l'exprimer. L'archevèque Roderich ne dit pas que la trève fut rompue, mais qu'elle expira.

L'infant Ferdinand, fils d'Alfonse, entra là-dessus en Andalousie par l'ordre de son père; il ravagea les campagnes de Baeza, de Jaen et d'Andujar; fit des prisonniers, pilla les villages ouverts et s'empara de nombreux troupeaux. Le roi entra de son côté sur les terres de Murcie et de Valence, la même année ou au commencement de la suivante, 1211, avec des troupes accourues de Madrid, de Guadalajara, de Huete, de Cuenca et d'Uclès. Il détruisit et brûla les moissons et les arbres fruitiers jusque fort avant dans le royaume de Murcie.

qu'il était dans la treizième année de son âge quand il épousa en 1221 doña Leonor de Castille, et qu'il demeura un an sans avoir aucun commerce avec elle « à cause qu'il n'était pas en âge». Il déclare, dans le chap. 9, qu'il n'avait que six ans quatre mois, lorsqu'il sortit des mains de Simon de Montfort (en mai 1214); ce qui justifie pleinement la date de sa naissance donnée par le petit Thalamus de Montpellier, à savoir le 1er février 1207, vieux style, revenant au 1er février 1208, nouveau style.

1 . . . . . Abeniacob misit ei nuncios dicens quod non haberet pacem cum eo si dictam villam popularet.

Le roi continua ainsi de faire le dégât sur les terres musulmanes, jusqu'à ce que les chaleurs commençant à se faire sentir, il se retira à Tolède avec son armée victorieuse. Mohammed venait d'opérer son débarquement avec les troupes infinies dont nous avons fait le dénombrement d'après les Arabes. Bientôt il passa la Sierra-Moréna, et investit Salvatierra, dont les chevaliers de Calatrava avaient la garde. On sait qu'il renouvela longtemps ses assauts impuissans devant la place, qu'il perdit là un temps et des moyens de conquête précieux, et l'on a vu le récit de sa défaite à Alacâb d'après les écrivains musulmans. Nous avons ici à compléter ce récit et à l'éclaircir en quelques points par celui des chrétiens.

A son retour d'Andalousie, et méditant une campagne décisive contre les Arabes, Alfonse voulut d'abord faire mettre en *état* les places d'armes de la province de Tolède. Il était à cet effet, avec son fils Ferdinand, à Mageritum (Madrid), lorsque celui-ci tomba malade des fatigues de la campagne précédente, et mourut la nuit du vendredi 14 d'octobre. Les reines doña Léonor et doña Berenguela, l'infant don Henri et beaucoup d'évêques et ricos-hombres y avaient suivi le roi. On y célébra tristement les funérailles de l'infant, après quoi son corps fut transporté au monastère de las Huelgas de Burgos, qu'avait fait bâtir le roi Alfonse son père. La douleur de celui-ci fut extrême; il aimait à voir en Ferdinand son image, et il fut inconsolable de sa mort [1].

Les nécessités de la situation cependant étaient pressantes. Alfonse, à peine de retour à Tolède, y réunit les Cortès du royaume, non pour y établir des lois nouvelles, mais pour y appeler les princes et les prélats, les cités et les villes, les provinces et les districts à la guerre sainte. On y proclama la croisade, et des secours furent demandés à tout le peuple chrétien [2].

[1] In cujus morte flectus patriæ, luctus inconsolabilis genitori, quia in ipsum, tanquam in vitæ speculum contemplabatur ( Rod. Tolet., l. VII, c. 36).

[2] Suivant les Annales de Tolède, Alfonse envoya Roderich à cet effet, en

Innocent III se montra favorable à l'envoyé d'Alfonse, et rendit une bulle par laquelle il remit leurs péchés à tous ceux qui concourraient à la guerre d'Espagne. A Rome, il ordonna un jeûne de trois jours au pain et à l'eau, pour obtenir du ciel l'heureux succès des armes chrétiennes; et le mercredi d'après la Trinité (23 mai 1212), il fit faire des prières publiques. Par son ordre, les femmes s'assemblèrent à Sainte-Marie-Majeure, en habit de deuil et pieds nus, et allèrent par Saint-Barthélemy à la place de Saint-Jean-de-Latran, les religieuses marchant les premières; les moines, les chanoines réguliers, les curés et les autres ecclésiastiques se rendirent à la même place par l'arc de Constantin avec la croix de la confrérie, et s'y rangèrent au milieu dans le même ordre; le reste des séculiers s'y rendit pareillement avec la croix de Saint-Pierre, en passant par Saint-Jean et par Saint-Paul, et se plaça en un lieu séparé et opposé à celui où étaient les femmes. Pendant que tout ceci s'exécutait, le pape, accompagné des cardinaux, des évêques, des primats et de toute la cour pontificale, se transporta à l'église de Saint-Jean-de-Latran. Ayant pris là la relique vénérée appelée *Lignum Crucis*, ils allèrent tous dans le plus grand ordre au palais du cardinal-évêque Albani. Le pape y étant entré adressa, de dessus un balcon, une véhémente allocution aux assistans, par laquelle il les exhortait à demander à Dieu, par leurs prières et par leurs bonnes œuvres, d'avoir pitié des chrétiens d'Espagne, et de daigner être favorable à leurs armes contre la puissance des Sarrasins. L'allocution entendue, les femmes allèrent à l'église de la Sainte-Croix, où un cardinal dit la messe. Innocent III retourna ensuite avec toute la cour pontificale et le clergé à Saint-Jean-de-Latran, où on célébra aussi la messe; après quoi tous, le pape en

France, en Allemagne et près du saint-siége apostolique : — Envió el rey D. Alfonso al Arzobispo D. Rodrigo à Francia, è Alemaña, è al apostoligo de Roma (Annal. Toled. 1eros, p. 398).

tête et pieds nus, se rendirent processionnellement à Sainte-Croix, les séculiers suivant l'état ecclésiastique et l'état régulier, et l'on y termina ces rogations par les prières ordinaires[1].

Tandis que le pontife romain appelait ainsi la faveur et les miséricordes de Dieu sur les chrétiens d'Espagne, toutes les troupes achevèrent de se rassembler à Tolède. Tel était le zèle qui y faisait accourir de toutes parts les fidèles, que près de cent mille hommes de guerre s'y trouvèrent en peu de temps rassemblés. Venus à l'appel du roi, quel que fût leur zèle d'ailleurs, ces hommes étaient d'un coûteux entretien. Soit par générosité, soit par nécessité, pour les retenir, le roi se montra si magnifique envers eux, au rapport de Roderich de Tolède, qu'il donnait à chaque cavalier vingt sous de paie, et cinq à chaque fantassin[2]; somme si forte pour le temps, que le fait paraîtrait incroyable s'il n'était affirmé par un auteur contemporain et aussi digne de foi que l'est Roderich. Toute cette milice du Christ ne pouvant tenir de surcroît dans l'enceinte de la ville, une partie se cantonna dans les jardins appelés las Huertas del Rey et le long du Tage. Cette multitude, au fond peu disciplinée et composée de gens de toute nation, ne laissa pas d'occasionner quelques désordres. Il y avait à Tolède, comme on sait, un nombre considérable de juifs. Ces juifs prétendaient y être établis bien avant la naissance du Christ, et qu'ayant été consultés par leurs co-religionnaires de Jérusalem s'ils étaient d'avis qu'on mît Jésus de Nazareth à mort, ils avaient opiné pour la grâce du juste. Les juifs de Tolède avaient présenté à Alfonse VI, conquérant de Tolède, en 1085, la lettre des juifs de Jérusalem, et leur réponse, en hébreu et en arabe, comme témoignage qu'ils n'avaient eu

1 Reynaldi, Decretalia, ad ann. 1212.

2 Le sou était une dénomination monétaire fictive, comme la pistole ou l'écu de nos jours (l'écu de 3 francs qui n'existe plus). Sous Alfonse, c'était le pépion qui était en usage; dix pépions formaient le métale, dix métales faisaient le maravédiz, dont un certain nombre constituait le sou.

rien trempé dans la mort du fils de Joseph[1]. Les croisés franks, croyant faire œuvre méritoire sans doute, insultèrent et attaquèrent les juifs tolédans, et en tuèrent un certain nombre ; et ils en eussent tué davantage si les habitans de Tolède n'eussent pris leur défense; ce qui faillit un moment amener une collision générale. L'intervention des rabbins et des prêtres des deux religions apaisa le tumulte[2]. Huit jours après, le roi de Castille Alfonse VIII et le roi d'Aragon Pierre II, qui s'étaient réunis à Cuenca, firent leur entrée solennelle à Tolède. Après avoir réuni tous les vivres nécessaires à une armée aussi formidable, que suivaient soixante-dix mille charrettes, suivant l'archevêque Roderich, et qu'accompagnaient, suivant d'autres auteurs, un égal nombre de bêtes de somme, l'armée se mit en marche le 21 juin. Les ultramontains sortirent les premiers, sous la conduite de don Diego Lopez de Haro, qui avait avec lui l'archevêque de Bordeaux et celui de Narbonne, l'évêque de Nantes, Thibauld Blazcon, originaire de Castille, Godefroi d'Oldebraïa, Godefroi d'Arctoa, Godefroi de Ranto, Richard de Poypesand, le comte de Bénévent, le vicomte de Turenne, Centulle d'Estarat, Jante de la Marche, Hugues d'Arenta, Hugues de la Ferté, Godefroi Marcol, Martin d'Abrion, et beaucoup d'autres. Ce corps d'armée était composé de dix mille maîtres, et de quarante mille fantassins.

Les rois de Castille et d'Aragon machaient ensuite; mais en deux camps séparés, pour ne pas s'embarrasser l'un l'autre. Avec le roi d'Aragon étaient don Garcia Frontin, évêque de Tarazone, et don Béranger, évêque élu de Barcelone, D. Sancho, comte de Roussillon, et D. Sanchez son fils,

1 Alfonse VI fit traduire en latin et déposer ces lettres aux archives de la ville. On en peut lire la traduction en *romance* dans Sandoval (Cinco Reyes, p. 71).

2 . . . Em ovieronse los dultrapuertos, é vinieron à Toledo en dia de Cinquesma, è volbieron todo Toledo, é mataron de los judios muchos dellos, è armaronse los caballeros de Toledo, è defendieron à los judios (Ann. Tolod. 1eros, p. 395).

D. Garcia Romeu, D. Ximeno Coronel, D. Miguel de Luessia, D. Aznar Pardo, D. Raymond Folch, D. Guillelm de Cervera, D. Pedro Moya, D. Guillelm de Cardona, et le comte d'Ampurias, tous d'entre les principaux du royaume. L'étendard royal était porté par D. Miguel de Luessia, premier lieutenant du royaume d'Aragon. Zurita nomme encore D. Lope Ferrech de Luna; D. Artal de Fozes, D. Pedro Maza, D. Ximeno de Aybar, D. Rodrigo de Lizana, D. Pedro de Aones, D. Iofre, vicomte de Rocaberti, Bernardo de Sancta-Eugenia, Guillelmo de Sarra, Bernardo de Cabañas, Garcerand Cruillas, Bernardo Guillen de Foja, Ramon Xalmar, Pedro de Pau, Ojer de Orriens, Garceran de Puigvert, Olivier de Termens. Le comte de Pallars, le vicomte de Cardone, et le comte de Foix, avaient amené à leur suzerain leurs meilleurs hommes d'armes. Avec le comte de Pallars étaient le vicomte de Villamar, Guillen de Gallera, Arnold de Darchan Aleman, Onguer de Cerbera, et Ramon de Mompansar; avec le vicomte de Cardone, Pedro de Moncada, Guillen de Cerbells, Ramon Alemans, Garceran de Pinos, Lucas de Mataplana, Garceran d'Angresola, Ramon de Cerbera, Guillen Durs, Pons Agordia, Bernard de Capertela, Pons de San Pau, Marcos de Villamani, Bernard de Veig, etc.

Avec le comte de Foix, enfin, marchaient le seigneur de Mirepoix, le seigneur de Montes Ybiu, Bertrand de So, Guillen de Castellnau, Ramon de Caret, Aymar de Mosel, Pierre de Bernet, Guillen de Calastani, Ramon de Ribes, Ramon Torelles, Pierre de Varbaran, Thomas de Lupian, Donat de Fozes, D. Blasco d'Aragon, le seigneur de Montesquieu, D. Fernand, gendre du roi, Ramon de Vives, le sénéchal de Moncada, et Marc de Vela de Masili.

Mais la suite du roi de Castille surtout était innombrable, et formée des plus beaux noms de la monarchie. Entre les évêques figuraient Roderich Ximenez, archevêque de Tolède, l'il-

lustre historien; D. Tello, évêque de Palence; un autre Roderich, évêque de Siguenza, D. Menindus, évêque d'Osma, D. Dominique, évêque de Placentia, et D. Pèdre, évêque d'Avila. L'étendard de Saint-Jacques était porté par D. Pedro Arias de Tolède, qu'accompagnaient plusieurs chevaliers de son ordre : D. Sancho Fernandez, D. Martin Nuñez, D. Iñigo de Mendoza et D. Gonzalo Nuñez de Lara. Venaient ensuite D. Gutierre Hermegildo, grand prieur de Saint-Jean avec les chevaliers de son ordre; D. Gonzalo Ramirez, grand-maître du Temple, D. Gonzalo Gomez, Fernan Garcia de Lerma, Juan Lopez de Amaya, Sancho Fernandez de Cañamaro, Garcia Gonzalez de Candomio, premier commandeur de Léon, de l'ordre des chevaliers de Saint-Jacques de Santiago, et l'un des treize du chapitre de l'ordre; D. Pedro Gonzalez d'Aragon, commandeur d'Oreja, aussi l'un des treize, qui depuis a été grand-maître; D. Fernan Perez, commandeur, et l'un des treize, fils de D. Pedro Martinez, seigneur d'Auñon; Ruy Gonzalez de Mansilla, commandeur des Hospitaliers de Tolède et membre du chapitre; Fernand Garcia de Lerme; D. Fernan Estevan, commandeur de Villarubia, D. Pedro Gomez, commandeur de Biedma, D. Ordon Garcez de Aya, commandeur de l'hôpital de Cuenca, Juan Lopez d'Amaya, commandeur d'Alarcon, Ruy Gutierrez de Villa-Garcia, commandeur de Monréal, Juan Fernandez de Ossonilla, commandeur du Saint-Esprit de Salamanque, D. Arnal Ferrenchel, commandeur de Montalvan en Aragon, Gutierre Ruiz, D. Fernan Alonzez, fils de D. Alonzo Perez de Acevedo, D. Gomez Galindo, Gutierre de Losada, Fortun Sanchez de Quintana, Alonso Fernandez de Valladares, commandeur de la Barea, tous chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques. L'arrière-garde était commandée au nom du roi de Castille par Gonzalo Ruiz Giron, accompagné de ses frères D. Nuño Ruiz Giron et D. Alvaro Ruiz Giron, Rodrigo Ruiz Giron, et Pedro Ruiz Giron, tous enfans d'un même père. L'étendard royal était porté par le comte

D. Alvar Nuñez de Lara, que suivaient le comte D. Fernando, D. Garcia Manrique, D. Alfonso Telles, Fernan Gonzalez, Ruy Gonzalez, D. Rodrigo Perez de Villalobos, D. Guillen Gonzalez, D. Garcia Ibañez, qui fut plus tard grand-maître de Calatrava, D. Guillen Perez de Graseneña, Gonzalo Ruiz et Rui Perez de Villalobos, D. Fernan Gutierrez de Castro, de l'illustre maison des comtes de Lemos, Diego Ruiz, seigneur des Cameros, et son frère Alvar Diaz Gomez Perez, l'asturien, D. Garcia Ordoñez, Juan Gonzalez de Ucero, D. Garcia Gomez, le comte Gomez et Gomez Ramirez. L'ordre des Templiers était représenté par Juan Guelmirez, Alfonse Menesès, Dalmachio ou Dalmao de Cresel, natif des Ampurias, à qui, suivant les historiens aragonais, le commandement de la cavalarie fut confié à cause de sa grande expérience militaire. Parmi les plus illustres figuraient un grand nombre de chevaliers des montagnes de Burgos et de Biscaye, entre lesquels on cite Sancho de Velasco, Gonzalo et Sancho de Bergara, Juan Ruiz de Briviesca, Alfonso Nuño de Castro-Ordiales, Alfonso Feliz de Durazo, Pedro de Socobio, Gonzalo Gonzalez de Aquero, Gonzalo de la Sota et son fils Gonzalo Gonzalez de la Sota, Pedro Fernandez de Naxa, Gonzalo de los Aqueros, Martin Martinez de Turricios, Domingo Gomez de la Calzada, Arias Perez de Valdivieso, Pedro de Ojiron, Hernando Malauia, Fernan Fernandez de Secada, avec ses fils Juan, Pedro et Gonzalo; Juan Perez de Bustos, Pedro de Serralta, Pedro Martinez de Espinosa, Pedro Gonzalez de Setin, Gonzalo Balbueca, Pedro de Hinestar, tous noms très connus dans les hautes et basses montagnes de la Cantabrie. Parmi les gentilshommes de Guipuscoa et de Viscaye figuraient Pedro de Guina, Martin Idiaquez, Pedro Ruiz de Junzo, Martin de Isaci, de la maison de Ituño, de Marquina, Ruy Diaz de Montoya, Ruy Rodriguez de Moncada et autres chevaliers biscayens du Guipuscoa et de l'Alava.

Les chevaliers venus du royaume de Galice n'étaient pas

moins nombreux, et l'histoire nomme Fernan Garcia de Camaño, seigneur de la maison et des états de Rubianes, dont descendent les marquis de Villa-Garcia; Sancho Garcia de Camaño son frère, chef de la famille des Camachos dans l'Andalousie; Fernan Miguez, D. Suero Yañez de Noboa, seigneur de cette maison, commandeur de l'ordre de Calatrava et plus tard grand maître du même ordre, de qui descendent les comtes de Maceda et de Limia; D. Fernan Lopez de Ulloa, souche de plusieurs grandes familles de Castille et de Galice; D. Suero Paez de Valladarés, de qui sortent d'illustres maisons de Galice; Payo Mendez de Sotomayor; Payo Ruiz de Meyra; Pedro Ares de Ambia et son fils D. Paez de Ambia; Gonzalo Paez de Tabera, de qui descendent les marquis de Malagon; Ruiz Fernandez Cordoniz, dont les descendans se sont appelés Codornigas par corruption; Fernan Perez Barela; D. Diego Gonzalez Mesia, chef de la famille de ce nom; Rodrigo de Salgado; D. Rodrigo de Figueroa, Sancho Gonzalez de Reynoso et Martin Fernandez de Zevallos qui virent, dit-on, la croix qui apparut dans le ciel à cette bataille et l'ajoutèrent à leurs armes; Sancho Roman de Lugo, seigneur de cette maison, rico-hombre du roi Alfonse de Léon et son grand veneur; son fils, Ruy Froyla de Lugo, a transmis ce nom à D. Antonio de Lugo Ribera Gusman, chevalier de l'ordre de Santiago, seigneur de Villalva de Adaja; le comte D. Rodrigo Froyla, seigneur de Trastamara; Aznar Pardo, illustre chevalier de Galice, qui ajouta à ses armes trois tisons verts avec des flammes, parce que ce fut lui qui mit le feu aux palissades des ennemis. Don Ruy Diaz de Yanguaz, sixième grand-maître de l'ordre de Calatrava ainsi que beaucoup d'autres chevaliers de cet ordre; D. Gutierre Gonzalez Palomeque; D. Rodrigo Garces de Aza; D. Gomez Clavero; D. Fernan Pelaez; Don Iñigo Vela, commandeur de Aceca; Diaz Gomez de Tolède, commandeur de Nambroca; D. Martin Fernandez de Castro, commandeur de

Zorita; Suero Diaz de Quiñonez, commandeur des maisons de Talavera; Pedro Gomez de Acevedo, lieutenant de l'ordre et commandeur des maisons de Tolède; Ruy Lopez de Escalante, commandeur de Bénévent; D. Garcia Gomez de Aza, commandeur des maisons de Maqueda; D. Alonso Perez de Pantoja; D. Rodrigo Hernandez de Prebujos, commandeur de Auñon; D. Diego Ozorez; D. Martin Fernandez de Quintana; D. Gonzalo Yañez de Noboa; D. Gutierrez Suarez; D. Juan Alonzo Cervantez; D. Gonzalo Fernandez; Ruiz Bermudez; Blasco Nuñez; D. Benito Suarez Sujerio, second grand maitre de l'ordre d'Alcantara, seigneur propriétaire du château de Cornago, que suivaient plusieurs chevaliers de son ordre : D. Arias d'Aldan; D. Estevan Remondez; D. Diego Sanchez; D. Ruy Perez; D. Diego Almendar; D. Alonso Suarez; D. Gomez Gutierrez Barroso; Fernan Gomez d'Anaya, etc. Les bandes de San Estevan de Gormaz, d'Ayllon, d'Atienza, d'Almazan, de Soria, de Médina-Celi, de Ségovie, d'Avila, de Médina del Campo, d'Olmedo et d'Arevalo marchaient pareillement sous la bannière royale de Castille, de même que celles de Madrid, de Valladolid, de Guadalajara, d'Huete, de Cuenca, d'Arlanzon et de Tolède: les autres demeurèrent sur les frontières.

Dès que la croix paraît, les princes des ténèbres tournent le dos, dit l'historien particulier du règne d'Alfonse VIII, et le démon et ses sectateurs en appréhendent la rencontre. « En ce signe tu vaincras » fut-il dit à Constantin prêt à livrer bataille à Maxence. Autant peuvent en attendre tous les princes chrétiens, quand, animés d'un zèle catholique, ils combattent contre les infidèles. Ainsi en usaient les rois d'Espagne partant pour leurs guerres contre les Musulmans; ils recevaient la croix des mains des évêques et du clergé, de la même manière que les pélerins que, depuis plus d'un siècle, le zèle religieux entraînait dans la Palestine. L'Espagne, ayant l'ennemi du nom chrétien dans son propre sein, se croisait chez

elle; et, à l'occasion de la guerre qui nous occupe, le souverain pontife, Innocent III, comme nous l'avons vu, avait accordé aux guerriers qui prendraient la croix pour faire la guerre aux Musulmans andalous, des indulgences égales à celles accordées à ceux qui la faisaient aux Musulmans d'Orient. Aussi, tous portaient-ils, à cette guerre, le signe rédempteur sur l'épaule droite, comme les croisés orientaux. Les moines figuraient aussi en grand nombre dans l'armée d'Alfonse pour bénir et exhorter les guerriers, à l'exemple de Pierre l'ermite. Quelques-uns, toutefois, avaient ceint l'épée et endossé le carquois; et plus d'un frère de l'ordre de Cîteaux et de celui de la Trinité s'y comporta avec la bravoure d'un reître. Parmi les Trinitaires se trouvait Roderich de Peñalva, qui s'était fait recevoir docteur à l'Université de Paris et qui professait la théologie à Burgos. Alfonse se mit en campagne avec toutes ces troupes, comme nous l'avons dit, le 21 juin. Trois jours après son départ de Tolède, l'armée chrétienne arriva à Malagon, éloigné de Tolède de quatorze lieues. Les habitans se retirèrent dans un château situé sur une élévation escarpée. Les étrangers l'attaquèrent avec impétuosité, en renversèrent les murailles, et passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent. Ce fait d'armes eut lieu le 23 juin. Les croisés s'avancèrent de là vers Calatrava. S'étant aperçus que les Musulmans avaient semé le chemin de pointes de fer, afin que les chevaux et les gens de pied se blessassent, on les fit ôter. Ils investirent ensuite Calatrava, qui était défendue par le brave général andalou Ebn Kadès. On l'attaqua de toutes parts, et on l'emporta d'assaut. Ebn Kadès et les siens se retirèrent au château, où, se voyant sans espérance de secours, ils demandèrent à capituler, et proposèrent de rendre la citadelle, pourvu qu'on les laissât sortir librement. Il y eut à ce sujet divers avis; les ultramontains insistèrent pour qu'on ne leur accordât aucun quartier. Cependant, les deux rois et les barons castillans et aragonais, pour ne point s'arrêter inuti-

lement devant la place, crurent devoir accepter la capitulation ; les Musulmans évacuèrent en conséquence la citadelle, et D. Diègue Lopez de Haro les escorta jusqu'à ce qu'ils fussent en lieu de sûreté, de peur qu'ils ne reçussent quelque insulte au mépris des traités. On trouva à Calatrava de grandes provisions de guerre et de bouche et un riche butin dont nous verrons tout à l'heure l'emploi[1].

Le démon, dit un historien, jaloux des heureux commencemens de cette campagne, essaya d'arrêter le cours de ces avantages par la défection des ultramontains. Mécontens de ce qu'on avait reçu à composition les mahométans de Calatrava, et surtout de ce que l'on n'avait pas livré la place au pillage, ils prirent prétexte, pour s'en retourner dans leur pays, des chaleurs excessives qui commençaient à se faire sentir, et auxquelles ils n'étaient pas accoutumés. En vain les deux rois de Castille et d'Aragon firent tout ce qu'ils purent pour les faire changer de résolution, leur représentant la honte de leur retraite au moment d'arriver en présence de l'ennemi ; en vain ils s'efforcèrent de les retenir par les promesses et les prières, rien ne put les arrêter ; ils décampèrent et reprirent la route de Tolède. Quelques-uns seulement persistèrent à la croisade : de ce nombre fut Arnault, archevêque de Narbonne, qui avait été auparavant moine de Cîteaux, et Théobald Blazeon, de Poitiers. Alfonse rendit Calatrava aux chevaliers de l'ordre, et en partagea les dépouilles entre les Aragonais et les étrangers qui n'avaient pas abandonné la partie, ne se réservant pour lui que la gloire de sa conquête. De Calatrava, l'armée catholique passa à la ville d'Alarcos, que les

1 Roderich parle d'Ebn Kadès et d'un général almohade qui lui avait été adjoint comme pour le surveiller, quelque créature sans doute d'Ebn Djaméa: — Erat autem ibi Agarenus quidam nomine Avencadis longa armorum assuefactione astutus, et bellorum exercitio frequenter expertus. De hujus industria plus se ipsis confidebat populus obsessorum, licet esset ibi in præsidio quidam Almohat, qui præsidii custodiæ præsidebat.

Arabes abandonnèrent, et où elle entra en triomphe. C'est dans cette ville que le roi de Navarre, qui d'abord avait déclaré ne pas vouloir prendre part à cette guerre, rejoignit à la tête d'une brillante armée les rois de Castille et d'Aragon[1]. Son arrivée causa la plus grande joie au camp des chrétiens qu'avait consternés le départ des étrangers. Le roi de Navarre venait se joindre aux croisés avec des troupes d'élite, ayant à sa suite D. Almoravid d'Agoncillon, D. Pèdre Martinez de Lète, D. Pèdre Garcie et D. Gomez Garcie, son premier porte-enseigne. Les trois rois partirent d'Alarcos à la tête de nombreux et brillans escadrons, et s'avancèrent jusqu'à Salvatierra. Ils passèrent, dans les environs de cette place, la revue générale de l'armée, et tous, témoignant par leurs paroles, leurs regards ou leur contenance, de leur zèle et de leur ardent désir d'en venir aux prises avec l'ennemi, on résolut de s'engager plus avant, jusqu'à ce qu'on l'eût rencontré.

Cependant, les hommes d'outre-Ports, qui s'étaient séparés de l'armée à Calatrava, arrivèrent à Tolède. Sur le bruit qu'ils avaient commis quelques désordres chemin faisant, et qu'ils voulaient piller la ville, les habitans leur en fermèrent les portes, et les chargèrent d'imprécations du haut des murailles, les traitant de déloyaux, de traîtres et d'excommuniés. Repoussés de la sorte de Tolède, ils s'en éloignèrent et poursuivirent leur route vers les Pyrénées, divisés par pelotons, afin de pouvoir trouver plus facilement un gîte et des vivres[2].

Mohammed el Nassr, qui ne s'était point opposé jusque-là aux entreprises des chrétiens, informé de la perte qu'ils avaient éprouvée par la défection des étrangers, se mit en devoir de

1 In eadem mansione (Alarcuris) advenit Sancius, rex Navarræ, qui licet a principio nolle venire, cum a discrimen perventum fuit, strenuitatis suæ gloriam a Dei servitio non subtraxit.

2 E en toda esta facienda, disent les Annales de Tolède, non se acercaron y los omes de Ultrapuertos, que se tornaron de Calatrava, è cuidaron prender à Toledo por trayzon. Mas los omer de Toledo cerraronles las puertas, denostandolos, è clamandolos desleales, è traedores, è descomulgados.

profiter de l'occasion. Il avait levé pour cette guerre, comme on sait, d'innombrables troupes, tant en-deçà qu'au-delà du détroit, et il avait annoncé, en arrivant, qu'il combattrait contre tout ce qu'il y avait d'adorateurs de la croix dans le monde entier[1]. Dès l'ouverture de la campagne, il s'était contenté de réunir à Jaen toutes ses forces, résolu d'attendre là que les chrétiens fussent affaiblis par les chaleurs et par la disette, qu'il avait prévu devoir régner bientôt dans leur camp. Mais, au bruit de leur marche accélérée vers l'Andalousie, il se rendit à Baeza dans le dessein de les combattre, et détacha quelques bataillons qui eurent ordre de s'emparer des gorges de la Sierra-Morena, et d'en fermer tous les passages.

De son côté l'armée chrétienne, sans s'arrêter à former le siége de Salvatierra, continua sa marche à la recherche des ennemis[2]. Étant arrivée le 12 de juillet au port de Muradal, elle en trouva les passages gardés par les troupes de l'émir el mouményn. D. Diego Lopez de Haro chargea D. Lope Diaz, son fils, D. Sancho Fernandez et D. Martin Nuñez de Hinojosa, d'aller avec des troupes choisies se saisir des hauteurs de la Sierra. Ceux-ci partirent pour s'acquitter de leur commission, et furent attaqués près de Castro Ferral par un corps de troupes musulmanes qui s'était posté dans la gorge; mais ils les reçurent vigoureusement, les mirent en fuite et se logèrent à l'entrée du Port, au pied de la montagne, où, sur le soir, arrivèrent les trois rois avec toute l'armée.

Le jour suivant, qui était un vendredi, 13 du mois, quelques bataillons montèrent, et trouvèrent d'autres troupes musulmanes qui entreprirent de leur disputer le passage. On se battit avec ardeur de part et d'autre, jusqu'à ce que les in-

[1] Vinó el rey de Marruecos con los Moros dalend mar et daquend mar....... é dixo que lidiarie con quantos adoraban Cruz en todo el mundo..... (Annal. Toled. 1eros, p. 398).

[2] Post pervenimus ad aliam mansionem quæ dicitur Fraxineda. Tandem pervenimus ad aliam mansionem ejusdem nominis. Tertio verò die ad aliam mansionem in radice montis de Muradal, quæ dicitur Guadalfaiar,

fidèles, cédant à la valeur des chrétiens, prirent le parti de se retirer. Dans le village de Losa, cependant, étaient concentrées des forces considérables, et peu s'en fallut qu'on ne renonçât à passer outre. On tint conseil de guerre pour aviser aux mesures à prendre. La plupart, considérant que le port de Muradal était trop étroit pour pouvoir être forcé, et d'autant plus dangereux, qu'avec peu de monde on y pouvait arrêter de nombreuses troupes, étaient d'avis que l'armée revînt sur ses pas, assurant qu'en faisant quelques détours on pourrait entrer en Andalousie par des chemins et des passages plus sûrs, et éviter par là les dangers que présentaient les passages occupés par l'ennemi; mais le roi Alfonse et Pierre d'Aragon trouvèrent de graves inconvéniens à la retraite de l'armée. Ils prétendirent que l'opinion était pour beaucoup dans les choses de cette nature, et que l'ennemi, pouvant attribuer cette retraite à la peur, son courage s'en accroîtrait, tandis que celui des soldats chrétiens s'affaiblirait d'autant. D'ailleurs, l'usage des pieux guerriers de la croix était, dans les cas semblables, de ne point considérer les obstacles matériels, et de mettre toute leur confiance en celui devant qui tremblent les armées des anges, se sèchent les abîmes et s'abaissent les monts, en celui à qui tout est facile suivant sa volonté. L'avis d'Alfonse fut de tenter, après avoir invoqué l'appui divin, le passage des monts qui s'interposaient entre les chrétiens et leurs ennemis; et D. Lope Diaz, qui depuis épousa doña Urraca Alonsez, fille du roi Alfonse de Léon, se mettant à la tête d'un bon nombre d'hommes, s'empara du village de Ferral, situé sur un des points les plus élevés du Port, d'où il réussit à jeter quelque terreur parmi les Musulmans, qu'il attaqua sur ce point à l'improviste. Il n'osa cependant pas entreprendre de les forcer dans leur position de Losa, tant à cause de l'aspérité du lieu qu'à cause du grand nombre d'Arabes qui la défendaient.

La perplexité des chrétiens était grande lorsqu'un homme

inconnu de tous, en habit de berger ou de paysan, se présenta à leur camp, et dit qu'ayant souvent mené paître ses troupeaux, et chassé les lapins et les lièvres dans ces montagnes, il savait un chemin très facile, sur un des côtés du mont, par où il les conduirait en un lieu convenable pour la bataille, sans qu'il fût nécessaire de se cacher de l'ennemi, qui le verrait et ne pourrait l'empêcher[1]. On craignit un moment que cet homme n'en imposât, et que ce ne fût un stratagème pour engager les chrétiens dans quelque mauvais pas. Quelques-uns toutefois, considérant que si l'avis du pâtre était véritable le succès de la campagne était en partie assuré, conseillèrent de ne le point dédaigner. Quelque dangereuse que parût l'entreprise, D. Diego Lopez de Haro, seigneur de Biscaye, et D. Garcia Romeu, chevalier aragonais, offrirent de suivre le pâtre, et de s'assurer du fait par eux-mêmes. Ceux-ci le prirent pour guide, et le pasteur les conduisit en effet par un sentier latéral de la montagne, jusque sur un plateau élevé formant une vaste plaine (las Navas de Tolosa) capable de contenir toute l'armée. Cette route s'appelle aujourd'hui Port-Royal, ou Port-de-l'Empereur, et mène à ce qu'on nomme las Nuevas Poblaciones de Sierra-Morena, comprenant, depuis le Visillo (Almuradiel) jusques à l'Herrumblar vers Baylen, los Palazuelos ou Puits d'Annibal, situés sur le mont appelé Valdeinfierno, Aldeaquémada, Montizon, Vilches, Santa-Elena, las Navas de Tolosa, la Carolina, Carboneros et Guarroman.

[1] Cet homme se nommait, dit-on, Martin Halaxa. Il dit aux chrétiens que dans le passage qu'il leur indiquerait, ils trouveraient une tête de vache que les loups avaient à demi-rongée, que c'était là vis-à-vis que campaient les Arabes. — Cumque hoc consilium, dit Roderich Ximenez, nobilis regis prævaluisset, Deus omnipotens, qui negocium speciali gratia dirigebat, misit quendam hominem plebeium satis despicabilem, et habitu et persona, qui olim in montanis illis pecora paverat, et cuniculorum et leporum ibidem captioni institerat, ostendit facilem viam, omnino possibilem per declivum lateris montis ejusdam, nec oportet ab aspectu hostium occultari, et ipsis videntibus nec impedire valentibus, venire ad locum pugnæ congruum poteramus.

Tout ce qu'avait promis le pâtre s'étant trouvé vrai, D. Diègue Lopez de Haro et D. Garcia Romeu firent dire aux rois qu'ils pouvaient monter librement avec l'armée, et leur conseillèrent de se mettre sur-le-champ en marche. Le lendemain, qui était le samedi 14 du mois, les trois rois, après avoir communié, suivirent en conséquence la route que leur avait révélée le pâtre. Les gardes avancés qui tenaient le château de Ferral l'abandonnèrent, comme de tout point inutile, et les ennemis revinrent l'occuper joyeusement, pensant que les chrétiens renonçaient à passer par la gorge de Losa, et par suite à les combattre. Bientôt pourtant ils se désabusèrent, lorsqu'ils les virent poser leurs tentes et se retrancher sur la hauteur du mont. Les Musulmans ne laissèrent pas d'éprouver quelque terreur, à la vue des chrétiens affluant ainsi et asséyant leur camp sur cette hauteur; bien loin cependant de perdre courage, ce jour-là même, Mohammet el Nassr fit ranger les siens en ordre de bataille, et tâcha d'attirer l'armée des chrétiens à un combat général; mais les croisés, harassés par la pénible marche qu'ils avaient été obligés de faire, ne jugèrent pas à propos d'en venir pour lors à une action. Le barbare imagina qu'ils refusaient la bataille par crainte, et il écrivit à Baeza et à Jaen qu'il tenait assiégés trois rois et leurs armées, qu'il ferait prisonniers sous trois jours.

Le jour suivant, dimanche 15 de juillet, dès le point du jour, la tente rouge, consacrée aux heures solennelles du combat, fut de nouveau dressée; et les Arabes se présentèrent en bon ordre dans la plaine, comme la veille, et demeurèrent dans l'attitude d'une armée qui attend qu'on l'attaque, jusqu'à midi; mais les chrétiens persistèrent encore ce jour-là à ne point vouloir en venir aux mains avec l'ennemi[1]. Ils se

[1] Sequenti die Dominica summo mane iterum egressus est Agarenus in campum, ut pridie, et mansit in campo usque ad meridiem dispositis aciebus, et ad

tentèrent de bien garder leur camp, et de reconnaître l'état des forces et la disposition de l'armée musulmane, afin de disposer la leur de la manière la plus convenable. Les trois rois cependant ordonnèrent que tout le monde se tînt prêt pour le jour suivant, lundi 16 de juillet, ayant résolu de donner la bataille ce jour-là.

Vers minuit (dans la nuit du dimanche au lundi), la parole de foi et de vie résonna dans les tentes des chrétiens, et, par la bouche des hérauts d'armes, tous furent appelés à s'armer pour la querelle du Seigneur. Chefs et soldats assistèrent à la célébration des mystères sacrés; tous s'armèrent spirituellement des sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie, et l'on passa ainsi la nuit dans les saints exercices de la foi, et à se préparer, à s'encourager les uns les autres[1]. Au point du jour, au bruit des trompettes et des tambours, tout le camp se mit en mouvement; et, par un accord réglé en commun par les trois rois et les principaux généraux dans une sorte de Champ-de-Mai ou de Çortès tenues sous la tente du roi de Castille, l'armée chrétienne se rangea dans l'ordre suivant :

Au centre, ou corps de bataille, était le roi de Castille avec ses troupes, formant quatre divisions partagées en quatre bataillons. Le premier était commandé par D. Diego Lopez de Haro, qui avait sous lui D. Lope et D. Pedro ses fils, D. Sancho Fernandez, infant de Léon, D. Martin Nuñez ou Muñoz de Hinojosa, D. Iñigo de Mendoça, enseigne de

æstus injuriam repellendam allatum fuit tentorium rubeum ad umbraculum Agareni diversis artificiis adornatum, sub quo gloriosus debito residens conflictum fastu regio expectabat.

1 Sequenti verò die, circa mediam noctem, vox exultationis et confessionis intonuit in tabernaculis christianis, et per vocem præconis inclamatum est, ut omnes ad bellum Domini se armarent. Celebratis itaque dominicæ passionis mysteriis, et facta confessione, sumptis sacramentis, acceptis armis ad campi certamina processerunt, dispositisque aciebus sicut jam dudum fuerat pertractatum, etc.

Madrid, et pour premier porte-enseigne, Pierre Arias de Tolède. D. Gonzalo Nuñez de Lara commandait le second, dans lequel étaient les régimens des quatre ordres militaires avec leurs grands-maîtres, et les bandes de Cuenca, d'Huete, d'Alarcon et d'Uclès. A la tête du troisième était D. Roderich Diaz de los Cameros, accompagné de D. Alvar son frère, de D. Gomez Perez l'Asturien, de D. Garcia Ordoñez et de D. Juan Gonzalez d'Ucero. Là étaient les bandes de San-Estevan de Gormaz, d'Almazan, d'Ayllon, d'Atienza et de Medina-Celi. Alfonse avait pris le commandement du corps de réserve, et avait avec lui tous les évêques de son royaume, D. Gonzalo Ruiz Giron, D. Roderich Ruiz Giron son frère, D. Roderich Perez de Villalobos, D. Suero Tellez, D. Ferdinand Garcia, seigneur Léonais, et, pour premier porte-enseigne, D. Alvar Nuñez de Lara. Ce dernier bataillon était composé des bandes de Valladolid, de Médina del Campo, d'Olmedo, d'Arevalo et de Tolède.

Le roi de Navarre (Sancho) commandait l'*aile* droite. Sous ses ordres étaient les seigneurs de sa suite, D. Almoravid, D. Pedro Martinez de Lete, D. Pedro Garcia et D. Gomez Garcia son porte-enseigne. Avec les hommes d'armes qu'il avait amenés, en trop petit nombre, à ce qu'il semble, pour former une division, marchaient les bandes castillanes de Soria, de Ségovie et d'Avila, un corps de chevaliers galiciens et portugais, et beaucoup d'autres volontaires. Les rois de Portugal et de Léon, que diverses affaires retenaient dans leurs royaumes, avaient permis à leurs sujets d'aller joindre les croisés comme pour les représenter à la bataille.

L'aile gauche, enfin, était commandée par le valeureux roi d'Aragon, Pierre II, ayant pour lieutenans les principaux seigneurs qui l'avaient suivi à la croisade, D. Garcia Ximénez, D. Garcia Romeu, D. Ximeno Coronel, D. Asnar Pardo, D. Artal Folch, D. Pedro Moya, le comte d'Ampurias, les vicomtes de Cardona et de Cervera, le comte de Foix, le mar-

quis de Mirepoix, etc., avec les seules troupes aragonaises [1].

L'armée de Mohammed el Nassr cependant était, comme les jours précédens, rangée dans la plaine en ordre de bataille. Quarante mille Nègres, armés de lances et de bou-

[1] La Chronique de Beuter détaille les forces aragonaises comme il suit : — Entre les ecclésiastiques étaient l'archevêque de Tarragone Raimond de Rocaberti, D. Garcia, évêque de Saragosse, D. Bérenger de Palavicin, évêque de Barcelone, avec quarante chevaliers et mille hommes de pied, armés, équipés et nourris à ses frais, un grand nombre d'abbés et de dignitaires inférieurs d'Aragon et de Catalogne, avec l'archevêque de Narbonne, l'évêque d'Agde et beaucoup d'autres ecclésiastiques de Languedoc. Entre les séculiers étaient le comte de Foix, frère d'armes du roi d'Aragon, le seigneur de Mirepoix, le seigneur de Montesquiou, Bertrand de So, vicomte de Onsa, et autres nobles chevaliers du comté de Foix, au nombre de plus de cinq cents. De la Catalogne étaient venus D. Ferdinand, frère du roi, moine de Poblet, et qui fut dans la suite abbé de Montaragon, lequel avait obtenu la permission de prendre part à cette guerre. Il menait avec lui les gens du comté de Roussillon, et avait pour lieutenans son frère, Sancho, comte de Roussillon, et son neveu Nuño Sanchez, fils de ce dernier, et avec eux :

Guillem de Castelnau;
Ramon de Canet;
Aymar de Mosset;
Pero Vernet;
Andres de Castel Rossellion;
Guillem de Olms;
Guil'em de Cabestany;
Remon de Vives;
Remon de Torellas;
Pero de Barbera;
Thomas de Lupian;
Arnald de Bañils, etc.;

Le comte d'Ampurias, Moncada, marchait avec beaucoup de chevaliers et de nobles de sa terre, entre lesquels étaient :

Iofre, vicomte de Rocaberti;
Bernard de Cabanes;
Remon Xatmar;
Pero de Cartella;
Galceran de Cartella;
Bernard de Santa Eugenia;
Galceran de Cruilles;
Gaston de Cruilles;
Iofre de Valgorvera;
Otger de Dorius;
Gueraldo de Sarrá;
Bernard Guillem de Foxa;
Pero de Paz;
Guillem de Bordills;
Pero Azbert Çatrilla, etc.;

Le comte d'Urgel, don Armengol (Ermengaud), cousin du roi, menait :

Galceran de Puigverd;
Amoros de Ribelles;
Gizbert de Guimera;
Bernard de Monsonis;
Remon de Pinell;
Guillem del Antorn;
Hugo de Troya;
Guerald de Espes;
Guillem de Moya;
Guillem de Ruvion;
Galceran Sacosta;
Oliveros de Termens;
Remon de Peralta;
Remon de Fluvia;
Pero de Oluja;
Bernard de Pons, etc.

cliers, s'étaient placés en cercle autour du prince des Almohades; multitude infinie d'un aspect terrible, dit Roderich; leurs longues lances, fichées en terre verticalement, formaient comme une palissade de pointes de fer. Derrière les Nègres étaient trois cents chameaux enchaînés les uns aux autres par de grosses chaînes de fer; et, en avant, formant le

Le comte de Pallars D. Bernard Roger menait avec lui :

D. Remon, vicomte de Villamur;
Arnald Aleman de Torella;
Serveron Remon de Montpençat;
Guillem de Bellera;
Pero de Comminges;
Guillem de Villaflor;
Roger Arnald de Orcau;
Cerveron de Puigverd;
Pero de Pernes; etc.

Tous ceux-ci marchaient ordonnés en compagnies sous la bannière royale d'Aragon, et recevaient du roi les vivres necessaires à la nourriture de leurs gens et de leurs chevaux. A leurs frais marchaient les chevaliers dont les noms suivent, lesquels fournissaient pareillement de toutes choses ceux qui allaient avec eux :

Le vicomte de Cardona, Guillem Folch;
Le vicomte de Cabrera, D. Pons;
Le vicomte de Bas, D. Hugo;
Remon de Cervera;
Bernard Guillem Çaportella;
Remon de Monells;
Bernard de Malla;
Bernard de Centelles;
Pero de Sent Menat;
Pero de Montboy;
Le sénéchal Pers de Moncada;
Guillem de Cervellon;
Remon Aleman;
Guillem de Urso;
Pons de Santa Paz;
Bernard de Enveig;
Gisbert de Castellet;
Pero de Belloch;
Galceran de Papiol;
Bernard de Tous;
Remon Galceran de Pinos;
Hugo de Mataplana;
Galceran de Angresola;
Ponce Çagardia;
Marc de Villa de Many;
Remon de Maniea;
Dalman de Mediona;
Pero de Tagamanent;
Galceran de Castelvia;
Arnald de Rajadell;

tous chevaliers, formant ensemble, eux et leurs hommes, deux mille cinq cents cavaliers et dix mille fantassins.

Les Aragonais, dit la Chronique, étaient en moindre nombre, parce qu'il n'étaient pas bien pour lors avec leur roi, prétendant qu'il violait leurs privilèges; il ne laissait pas cependant d'y en avoir quelques uns des principaux; c'étaient :

D. Garcia Romeu;
D. Lopez de Luna;
D. Blasco de Alagon;
D. Miguel de Luzia;
D. Ferrando de Luna;
D. Eximen Dezlor;
D. Eximen Cornel;
D. Aznar Pardo;
D. Pedro Pardo;
D. Ferrando de Martorens.

corps de bataille, les Almohades et les Berbers des principales tribus du Maghreb, presque tous à pied; sur une élévation enfin, qui dominait la plaine, avait été dressé le khalifal dôme rouge, dans une enceinte marquée par des carquois fixés au sol, et avait été amené le chameau superbement enharnaché qui portait le tabernacle où était enfermé le Koran vénéré d'Othman ben Affân. Là se tenait l'émir, son bouclier à ses pieds et son cheval à son côté, tantôt assis, tantôt debout, entouré d'un faste royal, ceint de l'épée et revêtu d'un bournous noir qui avait servi à son aïeul Abd el Moumen[1]. Le Koran d'Othman avait été tiré du tabernacle et était ouvert devant lui; il y lisait à haute voix les saintes promesses de Dieu, qui assurent la vie et la béatitude éternelles aux martyrs. La multitude indisciplinée, ramassée de toutes les parties du Maghreb, rejetée à l'arrière-garde, couvrait les plaines et les montagnes.

D. Diego Lopez de Haro cependant, qui commandait l'avant-garde des chrétiens, commença la bataille au lever du soleil, avec D. Garcia Romeu, et les corps placés sous les ordres de D. Lope Diaz son fils, de l'infant de Léon, Sancho Fernandez, et de D. Martin Nuñez de Hinojosa.

Ebn Abd el Halim nous a dit comment les Nègres, rangés autour de la tente rouge du khalife, au nombre de quarante

[1] Agareni verò in summitate quadam præsidium instar atrii firmaverunt de scriniis sagittarum, infra quod erant præcipui peditum collocati, ibidemque rex eorum recedit habens juxta se ensem, induens cappam nigram quæ fuerat Abdelmumi, qui fuit principium Almohadum, et librum etiam sectæ nefariæ Mahometi, qui dicitur Alchoranus, etc. — Dans tous ces détails, tant dans Roderich que dans les Arabes, il est peu question de la cavalerie des Almohades, et il paraît qu'ils en avaient en effet très peu. L'archevêque de Narbonne, Arnauld, qui, comme nous l'avons exprimé, assistait à la bataille, dans la lettre qu'il écrivit à cette occasion à l'abbé et au chapitre général de Cîteaux, va jusqu'à dire que la cavalerie était nulle à peu près dans l'armée des Sarrasins : — Ut dum nostros armatos à facie viderimus, non nobis, vel armis personarum, vel equorum quæ multa erant in exercitu nostro, paucissima vero vel nulla in exercitu Sarracenorum, sed Domino Jesu-Christo adscriberemus victoriam postmodum sequuturam,

mille suivant les auteurs chrétiens; comment les grands étendards et les tambours postés en avant des Nègres avec le wazir Abou Saïd ben Djaméa, ainsi que les Motawatyns qui formaient le front de bataille, au nombre de cent soixante mille, furent attaqués par les troupes chrétiennes, qui s'avancèrent sur eux, pareilles à d'épais essaims de sauterelles; comment elles engagèrent la bataille avec les Motawatyns, qui, d'abord, leur tinrent tête vaillamment; comment ceux-ci, attirés dans les rangs des chrétiens, y entrèrent pour n'en plus ressortir, lorsque les aîles de l'armée infidèle se furent repliées sur eux; et, après un combat sanglant et une vigoureuse défense, furent tous taillés en pièces jusqu'au dernier, pendant que les caïds andalous ne bougeaient de leur place; comment encore les chrétiens, ayant achevé les Motawatyns, chargèrent avec une furie épouvantable les Almohades et les Arabes; la défection, à ce moment, des caïds d'Espagne, qui quittèrent la bataille avant d'y avoir pris part, en raison de la haine qu'ils nourrissaient contre l'insolent wazir Ebn Djaméa; la fuite désordonnée et générale qui s'en suivit, par suite de laquelle les chrétiens arrivèrent à la ligne circulaire qui couvrait El Nassr, composée des Nègres et des gardes, et par quelle habile manœuvre ils la rompirent, en sorte que peu s'en fallut qu'ils n'arrivassent jusqu'à l'émir, après avoir tué autour de lui plus de dix mille des Nègres qui formaient le cercle; la fuite de l'émir, la dispersion et l'extermination des siens, et, enfin, les hérauts d'Alfonse courant et criant de place en place : « Point de quartier aux prisonniers ! tuez-les tous; celui qui fera un prisonnier sera tué avec son prisonnier ! » récit dont ne diffère celui des chrétiens qu'en quelques points, par des détails plus circonstanciés et par l'indication des noms des combattans. C'est ainsi que ces derniers nous apprennent que, lorsque D. Diègue Lopez de Haro eut ouvert la bataille sans pouvoir entamer les rangs des Motawatyns, au bruit et aux clameurs qui s'élevaient du milieu

d'eux, semblables au bruissement des vagues soulevées qui s'entrechoquent et se brisent, l'inquiétude et la crainte commencèrent à agiter les cœurs des chrétiens, et jusqu'à celui du roi de Castille, qui ne put se défendre de quelque découragement. Il lui sembla que tout était perdu, et qu'il n'était venu là, avec un si brillant concours de chevaliers, que pour y mourir. Aussi, se tournant vers l'archevêque de Tolède Roderich, il lui dit : —« Archevêque, moi et vous, il nous faut mourir ici ! » A quoi l'archevêque répondit : « En aucune manière ; au contraire, ici, vous triompherez des ennemis. » Sur quoi, le roi, d'un cœur inébranlable : « Hâtons-nous, dit-il, de porter secours à ceux qui se sont jetés les premiers dans le péril. » Alors, Gonzalve Rodriguez et ses frères de Calatrava se portèrent en avant, parmi ceux qui avaient attaqué les premiers. Ferdinand Garsez, soldat vaillant et expérimenté, conseilla toutefois au roi de n'envoyer que peu d'hommes à la fois au secours de ceux qui avaient engagé le combat. Alors le roi dit de nouveau : —« Ici, archevêque, il nous faut mourir ; mais une telle mort, en une telle occasion, ne messied pas. » Et l'archevêque : —« S'il plaît à Dieu, la couronne de la victoire et non la mort nous adviendra. Mais si Dieu en ordonnait autrement, nous sommes tous ici prêts à mourir avec vous. » Dans toutes ces circonstances, j'atteste devant Dieu, ajoute Roderich, que le noble roi ne changea ni de visage ni de manières, ni de langage, mais au contraire, en homme de cœur et de résolution, comme un lion qui ne s'épouvante de rien, demeura ferme dans le dessein de vaincre ou de mourir[1].

Tandis qu'après avoir changé de monture Mohammed fuyait vers Jaen où il arriva dans la nuit, les Aragonais de leur côté,

1 . . . Dixit omnibus audientibus pontifici Toletano : Archiepiscope, ego et vos hic moriamur. Qui respondit ei : Nequaquam, immo hic prævalebitis inimicis. Rex autem invictus animo : Festinemus, inquit, primis succurrere in periculo constitutis. . . . . Tunc rex inquit iterum : — Hic, Archiepiscope, mo-

les Castillans et les Navarrais du leur, écrasaient la multitude des Almohades, et les tuaient par centaines et par milliers. Ce que voyant le pontife de Tolède, à ce qu'il nous raconte lui-même, adressa ces sévères paroles au noble roi de Castille : « N'oubliez pas que c'est la grace de Dieu qui a suppléé à tout ce qui manquait en vous, et qui vous a relevé de l'opprobre où il avait souffert que vous fussiez jusqu'à ce jour (Roderich fait ici allusion, sans doute, à l'amour du roi pour une belle Juive de Tolède, amour qui l'avait absorbé pendant quelque temps tout entier). N'oubliez pas non plus vos hommes d'armes, par le bras desquels vous êtes parvenu à tant de gloire[1]. » Après cette souveraine allocution, d'une hauteur sacerdotale qui relève le cœur, et où éclate bien la supériorité du maître spirituel sur le roi du temps et de la matière, le même pontife de Tolède, dans la compagnie des autres évêques ses frères et ses suffragans, Tellus de Palence, Roderich de Sigüença, Menendus d'Osma, Dominique de Placentia et Pierre d'Avila, entonna en chœur avec eux, au milieu des morts, et d'une voix pleine de larmes et de sanglots, le *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*. Le camp était si rempli de cadavres que, quoique montés sur de très robustès chevaux, c'est à peine si nous y pouvions avancer sans danger de tomber, dit Roderich[2]. Les Agaréens, ajoute-t-il, que nous trouvâmes

riamur ; talis enim in tali articulo mors non dedecet. Et ille : — Si Deo placet corona victoriæ non mors insistat. Sin autem aliter Deo placuerit, vobis commori omnes communiter sumus parati. In his autem omnibus testificor coram Deo nobilis rex non mutavit vultum, nec gestum solitum, nec loquelam : immo viriliter, et constanter, ut leo imperterritus, aut mori, aut vincere firmus erat...

1 Ibique mutato jumento, Giennum ea nocte pervenit. Interea Aragonensibus ex sua, Castellanis ex sua, Navarris ex sua parte instantibus cæsa sunt multa millia Agarenorum. Quo viso et audito Toletanus pontifex hæc verba dixit nobili regi : Estote memor gratiæ Dei, quæ omnes defectus invobis supplevit, et opprobrium aliquandiu toleratum hodie relevavit. Estote etiam memor vestrorum militum, quorum auxilio ad tantam gloriam pervenistis.

2 His et aliis in hunc modum dictis (voyez la note qui précède), ipse Toleta-

morts sur le tertre dont nous avons parlé (où se tenait Mohammed El Nassr) étaient de haute stature et fort gras, et, (ce qui est prodigieux à dire), bien que de tous côtés on vît gisans des cadavres décapités, et déjà dépouillés de leurs vêtemens par les plus nécessiteux de nos soldats, dans toute l'étendue du camp il eût été impossible de trouver la moindre trace de sang. Ces choses faites, les nôtres, ne voulant point imposer de bornes à la grace du Seigneur, poursuivirent de tous côtés l'ennemi jusqu'à la nuit, et, suivant l'évaluation qui en fut faite, on croit qu'il périt de son côté environ deux cent mille guerriers. Du nôtre nous en perdîmes à peine vingt-cinq[1].

Ceux qui se distinguèrent particulièrement dans la bataille furent, au rapport de Roderich Ximenez, outre le roi de Navarre et celui d'Aragon, Ximenus Coronel qui, avec sa troupe, fut chargé de porter les premiers coups; Garcia Romeu et Aznar Pardo, à la tête des Aragonais, les frères de Calatrava, les chevaliers de Saint-Jacques et le grand-maître des Templiers, avec les chevaliers de la commanderie de Monzon. Les évêques suivant l'armée s'y montrèrent tous animés du plus grand

sus, et alii pontifices, qui simul aderant, cum lachrymis devotionis in laudis canticum elevatis vocibus, proruperunt dicentes : Te Deum laudamus, te Dominum confitemur. Erat etiam ibi Tellius Palentinus episcopus, Rodericus Segontinensis, Menendus Oxomensis, Dominicus Placentinus, Petrus Abulensis. Multi etiam alii clerici Domino cantica decantantes. Campus autem sic strage Agarenorum plenus erat, ut etiam in robustissimis equis vix super eorum cadavera absque periculo transiremus.

1 Erant autem Agareni, qui supra prædictum atrium inventi sunt, statura proceri, pinguedine dilatati.... Et quod mirabile est dictu, licet jacerent in omnibus partibus corporis detruncati, et jam a pauperibus spoliati, in tanto campo nec signum sanguinis poterat inveniri. Quibus peractis nostri gratiæ Dei terminum nolentes imponere, per omnes partes usque ad noctem eos infatigabiliter sunt secuti, et secundum existimationem creduntur circiter bis centum millia interfecta. De nostris autem vix defuere viginti quinque (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VIII, c. 10). — Il est évident qu'il s'agit ici de vingt-cinq mille morts du côté des chrétiens, par opposition aux deux cent mille d'entre les Arabes, et non de vingt-cinq hommes seulement, comme l'ont dit et ceux qui ont voulu voir là du miracle, et ceux qui, comme Voltaire, ont trouvé plaisant de rire à ce sujet,

zèle[1]. Castillans, Arragonais, Navarrais et étrangers se comportèrent d'ailleurs également bien; mais les Aragonais se montrèrent des plus énergiques et des plus terribles à la tuerie, prévenant par leur agilité et atteignant les ennemis dans leur fuite; des milliers d'hommes tombèrent de la sorte sous leurs coups. Mais, si je voulais raconter en détail les prouesses et les hauts faits de chacun, dit l'archevêque Roderich, ma main ferait défaut à les écrire, plutôt que la matière ne me manquerait. Chacun était armé de la grace divine, à ce point qu'on n'en vit pas un de ceux qui étaient quelque chose désirer moins que le martyre ou la victoire[2]. Toutes ces choses ayant été heureusement accomplies, vers le coucher du soleil, poursuit le digne évêque, nous nous assîmes fatigués sous les tentes des Agaréens, et si joyeux de notre victoire, que personne d'entre nous ne retourna à notre camp, si ce n'est les esclaves pour en rapporter nos hardes. Telle était l'étendue du camp qu'avait occupé la multitude des Arabes, que nous en pûmes à peine remplir la moitié. Dans leur camp, ceux qui voulurent piller trouvèrent toutes sortes de richesses, de l'or, de l'argent, des habits somptueux, des meubles de soie, et beaucoup d'ornemens recherchés, sans compter l'argent monnayé, et quantité de vases précieux; riche butin dont les fantassins et les cavaliers aragonais eurent la plus grande partie[3]. Les grands

1 Les évêques se montrèrent dans toute cette guerre, dit Roderich, in sollicitudinis vigiles, in consiliis providi, in necessatibus largi, in exhortationibus seduli, in periculis strenui, in laboribus patientes.

2 Sed si singulorum magnalia vellem prosequi, citius in scribendo manus deficeret, quam dicendi materia mihi deesset. Sic enim omnes præventrix armaverat gratia, ut nullus de iis, qui esse aliquid videbantur, aliud appeteret, nisi aut pati martyrium, aut obtinere (Ibid., l. c., c. 11).

3 Hiis itaque omnibus peractis fœliciter, jam circa solis occasum in Agarenorum tentoriis sedimus fatigati, satis tñ pro victoriæ lætitia recreati necque ex nobis ad castra qui redierunt, nisi famuli ad sarcinas deportandas. Tanta autem fuit in campo Arabum multitudo, quod medietatem spacii vix potuimus occupare. In campo autem qui voluerunt rapere, plurima invenerunt, aurum scilicet, argentum, vestes preciosas, suppellectilia serica, et multa alia preciosissima ornamenta, nec non et pecunias multas et vasa preciosa, quæ omnia pro majori parte pedites et aliqui milites de Aragonia habuere (Ibid.).

d'entre eux cependant, et ceux qu'ennoblissait leur zèle pour la foi, le respect de leur roi, ou leur vaillance naturelle, dédaignant ces dépouilles, poursuivirent vigoureusement les ennemis jusqu'à la nuit, touchés principalement de la menace d'anathême que le pontife de Tolède avait jetée, le jour précédent, sur ceux qui s'arrêteraient à piller le camp ennemi, au cas que la divine providence daignât leur accorder la victoire[1]. On ne saurait dénombrer, même approximativement, les chameaux, les bêtes de somme et les subsistances de toutes sortes, qui furent trouvées dans le camp des Arabes. Nous nous arrêtâmes là fatigués ce jour et le jour suivant, nous dit le grand archevêque, témoin oculaire et acteur dans ce drame guerrier. Les hommes, les chariots, les richesses et les hardes qu'en raison des préoccupations de la guerre nous abandonnâmes ou négligeâmes, furent amenés par les soins des esclaves[2]. Et, ce qui est à peine croyable, quoique vrai, pendant ces deux jours nous ne brûlâmes, pour notre usage à tous, d'autre bois que le bois des lances et des flèches des Agaréens; et encore, dans ces deux jours entiers, ne pûmes-nous en consommer que la moitié, quoique nous n'en usassions pas seulement pour nos besoins, et que nous les jetassions au feu exprès pour qu'il les consumât[3].

Telle fut cette mémorable bataille. Ce fut, dit-on, le roi de

[1] Majores enim, et quos fidei zelus, et regis reverentia, et amor strenuitatis nobilitaverat, hæc omnia contemnentes usque ad noctem persecutioni viriliter, intenderunt. Præsertim cum præcedenti die Pontifex Toletanus sub interminatione anathematis inhibuisset, ne quis prædæ campi insisteret, si divina providentia victoriam concedere dignaretur.

[2] Camelorum autem, et cæterorum animalium, nec non et victualium, quæ ibi sunt inventa, vix posset quantumlibet subtilis discretio estimare. In eodem itaque loco illo die, et sequenti moram fecimus fatigati. Homines, et vehicula, et res, et sarcinas, quæ fuerant ob belli instantiam proposita, vel neglecta, famulorum studio sunt advecta.

[3] Et quod vix videtur credibile, licet verum, in illis duobus diebus ad usus omnes nulla alia ligna combusimus, nisi hastas lancearum et sagittarum, quas secum duxerant Agareni. Vix tamen in illo biduo potuimus consumere medietatem quamvis ex industria non ad necessitatem ignem apponerent, sed ad eorum multitudinem consumendam.

Navarre qui rompit les chaînes qui défendaient le camp des Arabes, ou plutôt cette partie du camp dans laquelle se tenait leur émir, que leurs écrivains désignent par le mot El-Akâb (la colline ou la montée), et que Roderich appelle l'Atrium ; et c'est en mémoire de cette action qu'il prit les chaînes qui figurent aux armes de Navarre, et qui, par la suite, sont passées dans l'écussion de celles de France [1].

Le superbe émir el-mouménya Mohammed el Nassr regagna en toute hâte, au sortir de la bataille, Jaen où il avait écrit qu'il amènerait prisonniers les trois rois roums qui venaient de le battre. La honte et le dépit que lui causait parmi les siens une perte si exorbitante le porta à passer incontinent en Afrique; bien que là aussi il inspirât peu d'intérêt et de respect, même à ses propres sujets. L'armée chrétienne demeura deux jours sur le champ de bataille, comme nous venons de le dire, tout occupée à recueillir les dépouilles du camp ennemi. Beaucoup de circonstances concoururent à rendre cette journée prodigieuse et admirable : deux surtout tiennent du merveilleux de l'épopée ; telle est l'apparition du pâtre qui guida les rois jusque sur le plateau de las Navas ; telle est encore la circonstance dont parle Roderich de ce sang répandu dont aucune trace ne se retrouva sur le *sol.* Le chiffre de la perte des Almohades, que les moindres évaluations portent à cent quatre vingt mille hommes, a aussi de quoi étonner. Les historiens arabes ne précisent pas le nombre de leurs morts, mais ils semblent confirmer l'idée de cet immense carnage, assez difficile à concevoir, suivant la remarque d'un historien, avant l'invention de la poudre à canon, et même depuis [2].

Le troisième jour après la bataille, les chrétiens enlevèrent

1 Beuter, Coronica général de España.

2 Il est à remarquer, toutefois, que l'usage de la poudre à canon a rendu les guerres moins cruelles, et par là même moins meurtrières.

aux Mahométans Ferral, Bilches, Baños et Tolosa, que le roi de Castille résolut de peupler de chrétiens et de garder. De là l'armée passa à Baeza, qu'elle trouva déserte, à l'exception de la mosquée où s'étaient retirés les infirmes et les malades. Les habitans valides en avaient fui avec leurs femmes et leurs enfans, et s'étaient refugiés à Ubeda. Les malades et les infirmes, qui se croyaient à l'abri dans la mosquée de Baeza, furent impitoyablement traités par le vainqueur ; la plupart périrent dans les flammes, les chrétiens ayant mis le feu à la mosquée ; quelques-uns à peine furent faits prisonniers.

Les croisés marchèrent ensuite vers Ubeda, où s'étaient rassemblés les débris de l'armée de Mohammed, et les habitans de Baeza et des petites places circonvoisines qui s'y étaient retranchés comme dans une place forte. Les croisés tentèrent d'emporter cette ville d'assaut; mais ils en furent vigoureusement repoussés. Outre qu'ils perdirent beaucoup d'hommes dans ces attaques, ils souffrirent extrêmement du manque de vivres. Cependant, les Aragonais ayant donné un assaut du côté de leur camp le huitième jour après la bataille, un vaillant soldat de la troupe de Loup Ferrench de Luna monta sur le mur, et sa vue jeta la frayeur chez les assiégés. Ils parlementèrent, et offrirent un million d'écus, pour que la ville leur fût laissée intacte ; mais, quoique l'avis des rois et des magnats fût d'accepter, les évêques s'y opposèrent et firent repousser l'offre des habitans, qui, réduits à l'extrémité, résolurent de vendre chèrement leur vie plutôt que de se rendre. La famine et la maladie cependant s'étant mises dans l'armée chrétienne, il fallut songer à battre en retraite. Le roi de Castille laissa des garnisons chrétiennes à Bilches, à Baños, à Castro-Ferral et à Tolosa, qui étaient comme les clés de l'Andalousie ; et, poussés par la nécessité, les croisés reprirent la route des montagnes. Arrivés à Calatrava, ils rencontrèrent le duc d'Autriche, qui venait avec une nombreuse suite pour prendre part à la guerre sainte ; mais, trouvant la campagne finie, il

s'en retourna avec le roi d'Aragon, qui prit là congé d'Alfonse et du Navarrais[1].

Les rois de Castille et de Navarre continuant leur marche arrivèrent à Tolède, où les prélats, qui avaient pris les devans, les reçurent à la tête du clergé et de toute la ville, et les conduisirent processionnellement à l'église cathédrale rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il avait accordée aux armes chrétiennes. Après quelques jours de repos à Tolède, Sancho de Navarre se sépara d'Alfonse, et regagna ses états avec ses troupes. Alfonse restitua à Sancho, en signe de satisfaction, quinze places qu'il lui avait retenues jusque-là sous divers prétextes[2]. Pour perpétuer la mémoire de ce grand événement, il fut ordonné que tous les ans, le 16 de juillet, on célébrerait dans l'église de Tolède une fête à laquelle on donna le nom de Triomphe de la Croix, fête qui s'est étendue depuis à toutes les églises de Castille et de Léon.

Les populations chrétiennes laissées à Bilches, à Baños, à Castro-Ferral et à Tolosa, cependant, étaient trop avancées dans les terres musulmanes pour être laissées longtemps tranquilles. Presque aussitôt après que l'armée chrétienne se fut retirée et dispersée, les walis almohades de Jaen, de Grenade et de Cordoue rassemblèrent leurs troupes avec quelques débris de l'armée défaite à El Akàb, et tentèrent, mais en vain, de reprendre Baños, Tolosa et Ferral; ils mirent le siége devant Bilches (Vilches), et combattirent de jour et de nuit vingt-deux jours. Alfonse envoya au secours de Vilches D. Gonzalve Nuñez et D. Martin Nuñez, deux frères, avec tout Tolède, disent les annales de la ville, tant fantassins que cavaliers et arbalétriers, et ceux des compagnies de Madrid et de Huete; si bien que les walis almohades se retirèrent devant eux. Les chrétiens firent des courses plus avant sur les terres musulmanes,

1 Roder. Tolet., l. c.

2 Voy. Moret, Antigüedades de Navarra.

et s'en revinrent chargés de butin. Ceci eut lieu au mois de septembre de l'ère 1250 (1212), deux mois après la bataille d'El Akâb [1].

Divers incidens marquèrent les entrefaites de cette campagne. Ainsi, Alfonse de Léon et Alfonse de Portugal, qui ne purent ou ne voulurent pas y prendre part, ne demeurèrent pas inactifs tout le temps qu'elle dura, et le second mit même à profit, d'une manière peu honorable, l'absence du roi de Castille; il fit envahir les villes des états de celui-ci sur lesquelles il avait des prétentions, pendant que les garnisons qu'Alfonse en avait retirées étaient occupées à combattre les Musulmans à las Navas de Tolosa : de ce nombre étaient les villes de Rueda, Ardon, Castro-Tierra, Villalunga (Villalon), Castro-Gonçalo, Alba de Liste, Luna, Arbolio et quelques autres. Alfonse de Portugal (Alfonse II), dans le même temps, dépouillait ses sœurs doña Thérésa, reine douairière de Léon, de Monte-Mayor et d'Esquerra, et doña Sancha, de la ville d'Alemquer, que leur avait laissées par testament leur père Sancho I[er]. Alfonse, estimant ces places à sa convenance, avait sollicité ses sœurs de les lui céder; mais Thérèse et Sancha, loin d'y consentir, s'étaient mises en état de défense, et avaient réclamé l'appui des seigneurs qui s'étaient rendus garans du testament de leur père. Alfonse obtint par les armes ce qu'il n'avait pu obtenir par les prières et les menaces. Les deux sœurs, dépouillées de leurs apanages, en appelèrent au pape et au roi de Léon, leur parent.

C'était, comme on sait, Innocent III qui occupait la chaire

[1] Despues vinó el rey de Jaen, è el rey de Granada, è el rey de Cordoba con grandes gientes de Moros, è lidiaron à Baños, è Tolosa, è Ferral, è non pudieron y facer nada : è pues fueron cercar à Bilch, è lidiaron de dia è de noche XXII dias : è vinó ende mandado al rey D. Alfonso, è envió à socorreria D. Gonzalvo Nuñez, è Martin Nuñez, con todo Toledo, peones è caballeros è ballesteros, è los de Madrid, è los de Huept, è fueronse los reyes de los Moros. E los Christianos fueron à correr, è aduxieron gran ganancia. Esto fue en el mes de setiembre era MCCL (Annal. Toled. 1[eros], p. 397).

de saint Pierre. Touché de la justice de la cause des infantes, il chargea l'archevêque de Saint-Jacques et l'évêque de Zamora d'exiger du roi de Portugal la restitution des places qu'il leur avait enlevées, et de l'excommunier au cas qu'il s'y refusât. Les deux légats agirent en conséquence; mais le roi envoya un ambassadeur à Rome, avec mission de faire valoir ses raisons auprès du pontife, et qui obtint tout d'abord qu'on lèverait l'interdit jeté sur le roi, jusqu'à ce qu'il eût été statué sur le fond par les abbés des monastères de l'Espina et d'Ossera, auxquels l'affaire fut renvoyée.

Quant à Alfonse, roi de Léon, il avait mis ses troupes en campagne à l'appel des deux sœurs; et il entra sur les terres des Portugais du côté de Ciudad-Rodrigo. Il leur enleva successivement Balsamão, Ulgoso et Freyjo; il fit, dit-on, raser jusqu'au sol Balsamão et Ulgoso. Les grandes chaleurs qui survinrent arrêtèrent le cours de ses succès; il jugea prudent ou nécessaire de rentrer dans ses domaines pour y passer les mois les plus chauds de l'été; mais, dès le commencement de septembre, il reprit son œuvre; il réunit ses troupes, se jeta sur la frontière de Portugal, prit Lanoso (aujourd'hui le château de Lindoso), Melgazo et Contrasta (Valencia de Minho), et attira là Alfonse de Portugal à la défense de son royaume. Les deux armées s'étant rencontrées aux environs de Portella de Valdevez, les Léonais et les Portugais combattirent trois jours de suite: le premier jour, dans la province d'Entre-Douro-e-Minho; le second, auprès de Braga, et le troisième, dans les environs de Guimaraens. Mais les Léonais eurent partout le dessus. Les Portugais furent défaits et mis en fuite; les vainqueurs leur prirent tous leurs bagages et garnirent de troupes les places de la frontière qu'ils purent occuper [1].

Ceci se passait peu de temps après le retour d'Alfonse de

[1] Lucas de Tuy.

Castille dans ses états. Il était à Burgos, où l'avaient appelé les affaires de son royaume. Malgré les justes motifs qu'il avait d'être irrité contre le roi de Léon, Alfonse l'invita à une paix chrétienne; les deux rois, dit-on, eurent une entrevue à Valladolid, et le Castillan laissa au Léonais non-seulement les places qu'il avait reprises, mais il lui en donna même quelques autres, savoir : Peñafiel, Almanza, Miranda de Hieba dans les Asturies, et, sur le territoire de Salamanque, les châteaux d'El Carpio et de Monréal, sous condition qu'ils seraient démolis[1]. Alfonse, en même temps, fit inviter le roi de Portugal à une entrevue à Placentia, pour y régler à l'amiable leurs différends et faire de concert la guerre aux Arabes avec tout l'ascendant que donnait aux armes chrétiennes leur dernier et éclatant succès.

Sans attendre cette entrevue toutefois, et de son seul chef, Alphonse se mit en campagne dans le mois de février 1213, à la tête des bandes de Madrid, de Guadalajara, d'Huete, de Cuenca et d'Uclès. Il se présenta d'abord devant Dueñas, ville située au pied de la Sierra-Morena, et défendue par une bonne garnison musulmane ; il força la place à capituler et la rendit aux chevaliers de Calatrava, auxquels elle avait appartenu; il s'empara ensuite de Castel de los Rios et d'Abenyor ou d'Exnavejor, qu'il donna à la milice de Saint-Jacques. Il soumit aussi Riopar, et s'avança jusques à Alcaraz, place alors très forte, et dans laquelle les infidèles entretenaient de nombreuses troupes. Renforcé là par les bandes de Tolède, de Maqueda et d'Escalona, qui vinrent l'y joindre, il fit le siége de cette ville. On donna plusieurs assauts, dans lesquels on fut toujours repoussé, jusqu'à ce qu'enfin les infidèles, qui avaient perdu beaucoup de monde dans les attaques qu'il avait fallu soutenir, et qui souffraient beaucoup du manque de vivres, prirent le parti de rendre la place le mercredi

1 Lucas de Tuy, l. c.

22 mai. Le roi y entra, et l'archevêque D. Roderich en consacra la mosquée, qui est présentement la paroisse de Saint-Ignace martyr. On y rendit graces à Dieu de l'heureux succès qu'on venait d'obtenir, et le roi retourna en Castille après avoir peuplé Alcaraz de chrétiens. Il rencontra à San-Torcaz la reine Léonor, qui venait au-devant de lui accompagnée de l'infant D. Henri, et de la reine doña Bérengère, qui avait avec elle ses deux fils Ferdinand (depuis saint Ferdinand) et Alfonse. Il y célébra dans leur compagnie la fête de la Pentecôte; après quoi tous reprirent ensemble la route de la Castille[1]. Cette année, disent ici les annales de Tolède, il gela en octobre, en novembre, en décembre, en janvier et en février, et il ne plut ni en mars, ni en avril, ni en mai, ni en juin, et onc on ne vit année plus mauvaise; nous ne recueillîmes aucun pain; les métayers au cinquième s'enfuirent, et les Aldéas de Tolède devinrent désertes dans l'ère 1251[2].

Cependant, peu après que les bandes de Tolède, de Ma-

[1] ... In eodem anno mense frebruario Castrum Dominarum impugnatum machinis occupavit, et restituit quorum fuerat, fratribus Calatravæ. Et inde procedens cepit castrum quod Eznavexore dicitur, et militiæ Sancti Jacobi dedit illud. Et inde perveniens ad castrum famosum, quod Alcaratium dicitur, obsidione diutina impugnavit, et in die ascensionis Domini ejusdem anni cepit illud Domino faciente, et à Roderico Toletano Pontifice, et clero qui aderat, processionaliter est receptus in ecclesia Sancti Ignacii, quæ Mezquita fuerat, divinis solenniter celebratis, cepit etiam aliud castrum, quod Rivus-Oppæ dicitur, expulsis Arabibus ab eodem. Et sic reversus in terram suam, in villa ecclesiæ Toletanæ, quæ Sanctus-Torquatus dicitur, festum Pentecostes præsente uxore sua regina Alienor, et filio suo Enrico, et filia sua Berengaria Legionensi Regina, et nepotibus suis Fernando et Alfonso cum gratiarum actionibus et gloria celebravit (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VIII, c. 13). — Fue el rey D. Alfonso, disent les Annales de Tolède, en huest con los de Toledo, è de Maqueda, è de Escalona, è con sus ricos omes de Castiella, è prisó al Castel de Dios, è al Castiello de Avenxore, mediado marzo. De si cercó Alcaraz, è lidiola con Almajaneques è Buzones, è salieron los Moros, è quemaron los Buzones, è lidiaron el Castiello muchos dias, è murieron y mas de dos mil christianos en prender el Castiello, è prisieronlo dia de mercores en XXII dias de mayo.

[2] En este año fizò elada en october, è en november, è december, è janero, è febrer, è non lovió en marcio, ni en abril, ni en mayo, ni en junio, è nunca tan mal anno fue, è non cogiemos pan ninguno, è fugieron los quinteros, è eremaronse las Aldeas de Toledo, era MCCLI.

queda et d'Escalona, eurent mené à fin cette heureuse expédition, celles de Talavera de la Reyna entrèrent par l'Estramadoure en Andalousie, et pénétrèrent audacieusement jusque dans les environs de Séville. Sur la nouvelle de leur incursion, Ceit ou Abou Zeïd, frère de Mohammed, et wali général d'Espagne, marcha contre eux, les joignit, les défit et les extermina presque tous, le 8 de juillet 1213; les chrétiens perdirent quatre cents hommes d'infanterie et soixante de cavalerie[1]. Abou Zeïd, vainqueur, entra sur les terres de Tolède, où il commit toutes sortes d'hostilités, mit aux fers hommes, femmes et enfans, et enleva beaucoup de bestiaux. Les troupes de Tolède marchèrent contre les infidèles, les atteignirent comme ils se retiraient avec leur butin, à Fagabrassen; là le combat étant devenu inévitable, les Musulmans commencèrent par égorger tous les chrétiens qu'ils avaient faits captifs, de crainte que ceux-ci ne leur causassent quelque embarras; ils firent ensuite face aux Tolédans; mais ceux-ci les chargèrent, les défirent, les mirent en fuite, recouvrèrent leurs troupeaux, et s'en retournèrent à Tolède avec beaucoup de cuirasses, de chevaux et de têtes coupées, le mercredi 18 septembre 1213[2].

Dans cette même année, le pape, à qui Pierre d'Aragon en avait appelé de son mariage avec Marie de Montpellier, déclara, de l'avis des cardinaux, ce mariage bon et valide, et il

1 Arrancada sobre CCCC peones è LX caballeros de Talavera, (dans une autre version) arrancada sobre el consejo de Talavera, peones è caballeros è ballesteros, aliende Guadalquivil, cerca de Sevilla, que non escaparon ende sinon muy pocos, lunes VIII dias de julio era MCCLI (Ann. Toled. 1eros, p. 397 et suiv.).

2 Vinó el fillo del rey de Cordoba con algaraves, è con Algoces è con Andaluces, è muchos peones adagarados, è pasaron Tajo, è corrieron è prisieron muchos cativos è cativas, è mucho ganado. E exio el appellido de Toledo, peones è caballeros è ballesteros, è alcanzaronlos en Fegabraen, è lidiaron con ellos, è arrancaron á los Moros, è sagudieron la ganancia. Mas los Moros mataron à los cativos, è dieron fuego Alaxarā, è quemaron muchos Moros, è aduxieron à Toledo muchas lorigas, è muchos caballos, è muchas cabezas, dia de mercores en XVIII dias de september, era MCCLI (ibid., l. c.).

écrivit au roi pour l'exhorter à reprendre sa femme, à vivre avec elle en bon mari, et à la traiter avec toute l'estime et toute l'affection qu'elle méritait. En même temps il envoya ordre aux évêques d'Avignon et de Carcassonne d'employer les censures ecclésiastiques pour contraindre le roi à se soumettre à cette décision au cas qu'il refusât de le faire de bon gré[1].

Cependant la guerre continuait toujours en France contre les Albigeois et les fauteurs de leur hérésie. Les comtes de Toulouse, père et fils, auxquels Pierre avait marié ses deux sœurs, les comtes de Foix et de Béarn, sur qui les croisés avaient pris plusieurs places, également pressés par les troupes du comte de Montfort, eurent recours au roi d'Aragon, et lui firent savoir qu'ils étaient perdus, s'il les abandonnait dans les conjonctures où ils se trouvaient. Pierre, qui leur était allié par le sang et par l'amitié, passa en France sur leur demande avec tout ce qu'il put réunir d'hommes de bonne volonté, au commencement de l'année 1213. Il ménagea, en arrivant, une suspension d'armes entre les deux partis, et demanda une conférence à ce sujet au légat du Saint-Siége. Le roi y réclama, au nom des comtes de Toulouse, de Comminges, de Foix et de Béarn, les lieux et les forteresses qu'on leur avait enlevés sans raison, attendu qu'ils étaient soumis au Saint-Siége, et prêts à satisfaire à l'église de la manière qu'on l'exigerait pour les fautes qu'ils pouvaient avoir commises. Pour délibérer plus mûrement sur la réclamation du roi, les légats lui demandèrent de la leur faire par écrit. Ce que le roi fit par un écrit en date du 15 de janvier 1213.

Les légats et les évêques qui assistaient à cette guerre, réunis par l'archevêque de Narbonne, jugèrent tous que le roi n'agissait que sur de fausses allégations qu'il tenait pour autant de vérités, mais dont il était permis de douter à

[1] Voyez la lettre d'Innocent III dans Rainaldi et dans Zurita.

ceux qui avaient déjà éprouvé que toutes les protestations des comtes de Toulouse, de Foix et de Béarn, n'avaient aucune ombre de sincérité, et ne tendaient qu'à leur procurer ce dont on les avait dépouillés. Tout bien réfléchi, ils rejetèrent les propositions du roi, et ils en donnèrent les raisons par écrit. Sur leur refus, le roi envoya à Rome les mêmes demandes, et obtint du pape ce que ses légats avaient refusé. Innocent III écrivit en conséquence à l'archevêque de Narbonne et au comte Simon de Montfort. Mais ceux-ci, en ayant de nouveau référé au pontife romain, et lui ayant mandé qu'on l'avait mal informé, et que les comtes de Toulouse, de Foix et de Béarn ne voulaient point cesser de favoriser les hérétiques Albigeois, le pape ordonna à l'archevêque de Narbonne, légat apostolique, de convoquer une assemblée de prélats, afin de prendre une décision en dernier ressort relativement à cette affaire. L'archevêque de Narbonne convoqua cette assemblée à Lavaur; tous les prélats furent d'avis qu'on ne devait point acquiescer aux demandes du roi d'Aragon. En conséquence, on exposa dans tous leurs détails, au pape, les griefs qu'on avait à reprocher aux comtes de Toulouse, de Foix et de Béarn; sur quoi le pape écrivit à Pierre une lettre fort vive, dans laquelle, ne tenant nul compte de ce que le roi lui avait fait dire par l'évêque de Ségorbe, qu'il avait envoyé à Rome à cet effet, après l'avoir exhorté à ne point embrasser la querelle du comte de Toulouse et de ses alliés, il le menaçait des foudres du Vatican, s'il agissait contrairement à l'idée qu'il se plaisait à conserver encore de sa catholicité.

Pierre, sur la lettre du pape, ayant perdu toute espérance de conciliation, fit publier qu'il ne pouvait s'empêcher de défendre le comte de Toulouse, à cause de la parenté qui les unissait, et ses alliés pour d'autres raisons d'état; et là-dessus il leva une armée, et se mit en devoir de les remettre en possession par la force des places qu'on leur avait enlevées. Enfin, après divers événemens qu'on peut voir tout au long dans

l'histoire de Languedoc par Dom de Vic et Dom Vaissette, Pierre, à la tête de ses troupes et de celles de ses alliés, alla camper à la vue du château de Muret, défendu par une faible garnison, l'assiégea et s'empara d'abord des faubourgs. Les assiégés firent savoir le péril où ils étaient au comte Simon de Montfort, qui était à huit lieues de là dans un château appelé Fanum-Jovis ou Fanjoux. Sur l'avis qu'il avait reçu d'un autre côté de l'arrivée du roi d'Aragon devant Muret, il était déjà sorti de Fanjoux pour secourir Muret; il reçut les envoyés des assiégés en chemin; ce qui fit que, doublant sa marche, il arriva à l'improviste et se jeta dans Muret, après avoir forcé les retranchemens du roi don Pèdre. Quand il y fut entré avec les secours qu'il y amenait, on délibéra sur ce qu'il y avait à faire, et on résolut de faire une sortie sur les ennemis le jour de l'exaltation de la sainte croix, pour la gloire de laquelle on combattait. Les soldats s'y étant préparés par les saints sacremens, Simon de Montfort et les évêques sortirent à leur tête et fondirent sur le camp du roi d'Aragon, qui fut tué dans cette rencontre.

Voici comment Matthieu Pâris raconte la sortie des croisés et la mort de Pierre d'Aragon :

« Vers le même temps, ce roi ou émir murmelin, dont nous avons parlé, réunit une immense armée et se proposa de conquérir l'Espagne, projet que le roi Jean, dit-on, seconda de tous ses vœux. Ce qui donnait bonne espérance au miramolin, c'était la foi douteuse du roi Jean et l'interdit de son royaume; mais, à la nouvelle de son arrivée, les rois chrétiens d'Espagne, secondés par plusieurs prélats, lui opposèrent une vive résistance, mirent toute son armée en désordre, l'obligèrent à quitter leur pays, après lui avoir tué son fils aîné et lui avoir pris son étendard royal. Dans cette circonstance, le roi d'Aragon aurait mérité une gloire éternelle, si, fier de la victoire qu'il venait de remporter, il n'eût exigé avec hauteur que Simon de Montfort, possesseur des terres conquises sur

les Albigeois, le reconnût pour suzerain, malgré la défense du pape qui avait la même prétention. Le roi d'Aragon s'attira par là une guerre qui lui devint funeste.

« Lorsque ce dit roi d'Aragon avait été couronné à Rome par le pape Innocent, défense formelle lui avait été faite de prêter aide ou faveur aux ennemis de la foi; mais, après la victoire qu'il avait remportée sur le miramolin, il ne tint nul compte des réprimandes de son père spirituel; il éleva des prétentions rivales et chercha à faire tout le mal possible au comte Simon; il se confédéra avec les hérétiques Albigeois, se ligua avec les comtes du pays, se rendit à Toulouse, dont les habitans s'unirent à lui, fut rejoint par Roger de Béziers et par ses vassaux, ainsi que par une foule innombrable de gens du pays. Enfin, quand cette formidable armée fut rassemblée, il vint assiéger le château de Muret, la troisième férie après la Nativité de la bienheureuse Marie. A cette nouvelle, les vénérables pères, évêques de Toulouse, de Nîmes, d'Agde, de Béziers, de Lodève, d'Uzès, de Carcassonne, de Perpignan, de Maguelonne, les abbés de Cléry, de Villemagne et de Saint-Gilles, et beaucoup d'autres personnages de marque, que l'archevêque de Narbonne, alors légat du Saint-Siége apostolique, avait appelés à la défense de la sainte croix, vinrent fortifier l'armée des croisés commandée par Simon de Montfort; et tous ensemble se mirent en route pour secourir avec efficacité le château de Muret. Le mardi qui suivit l'octave susdite, ils arrivèrent à un château qu'on appelle Saverdun, et de là les évêques envoyèrent des messagers aux capitaines qui commandaient le siége devant Muret, pour leur annoncer qu'ils étaient venus afin de traiter de la paix avec eux et pour demander qu'un sauf-conduit leur fût donné. Le lendemain, comme le temps pressait, l'armée des croisés quitta Saverdun et marcha en grande hâte au secours de Muret. Alors les évêques dont nous avons parlé proposèrent de faire halte au château d'Hauterive, qui est à moitié chemin entre

Saverdun et Muret, à deux lieues de chacune de ces deux villes, pour y attendre le retour des messagers. Ceux-ci, étant revenus trouver les évêques, leur rapportèrent la réponse du roi d'Aragon. Il refusait de leur donner un sauf-conduit, disant qu'ils pouvaient bien s'en passer puisqu'ils étaient venus accompagnés d'une si grande armée. Sur cette réponse, les évêques et l'armée des croisés entrèrent dans Muret, le mercredi après les octaves susdites. Mais, persévérant dans leur pieuse sollicitude, ils envoyèrent de nouveau au roi et aux habitans de Toulouse deux religieux, qui n'obtinrent du roi d'Aragon que cette réponse moqueuse : « Pour quatre ribauds que les évêques ont amenés avec eux, ils veulent avoir une entrevue avec moi. » Les Toulousains, de leur côté, répondirent aux messagers qu'ayant fait alliance avec le roi d'Aragon, ils ne pouvaient agir sans son aveu. Les députés, de retour, ayant fait leur rapport aux évêques, ceux-ci, de concert avec les abbés, résolurent de se présenter au roi sans chaussures. Mais au moment où l'on venait d'annoncer au roi leur arrivée et où les portes de la ville s'ouvraient pour leur donner passage, tandis que le comte de Montfort et les croisés étaient sans armes, puisque les évêques se rendaient au camp ennemi pour traiter de la paix, les hérétiques essayèrent de se précipiter dans la ville et d'y entrer par trahison. Ils furent trompés, grace à Dieu, dans leur espoir. Le comte et les croisés, irrités de l'audace des assiégeans, se purgèrent salutairement de leurs péchés en se confessant avec un cœur contrit ; puis ils se couvrirent de leurs armes et étant venus trouver l'évêque de Toulouse qui remplissait les fonctions de légat au nom de l'archevêque de Narbonne, ils lui demandèrent humblement la permission de faire une sortie contre les ennemis de la foi. L'évêque leur accorda cette permission (car toute espérance de conciliation était perdue), au nom de la Sainte-Trinité, et ils se formèrent en trois corps de bataille. Les ennemis, de leur côté, divisés en plusieurs troupes, sor-

tirent de leurs tentes auxquelles ils servaient de remparts. Quoiqu'ils fussent extrêmement nombreux en comparaison des croisés, les défenseurs du Christ, mettant leur confiance en lui et animés par la force qui vient d'en haut, les attaquèrent intrépidement. Aussitôt la volonté du Très-Haut brisa ses ennemis par la main de ses serviteurs, et les écrasa en un moment. Les hérétiques tournèrent le dos et prirent la fuite, dispersés comme la poussière au souffle des vents : les uns échappèrent à la mort par la fuite ; les autres, en évitant le fer, furent engloutis par les eaux. Un grand nombre fut passé au fil de l'épée. On doit déplorer la triste fin de l'illustre roi d'Aragon, qui resta au milieu des morts ; mais il avait eu le malheur de se liguer avec les ennemis de la foi et de troubler méchamment l'église catholique. Le comte Simon avait appris, par ses espions, que le roi d'Aragon était sur le point de se mettre à table pour dîner (tant sa sécurité était grande) ; aussi avait-il dit en plaisantant au moment où il sortait de la ville :—« Par ma foi, je lui servirai du premier plat. » En effet, le roi d'Aragon fut tué l'un des premiers et massacré par le glaive avant même d'avoir avalé trois bouchées de pain. On ne peut dire au juste quel fut le nombre précis des morts ; mais du côté des croisés il n'y eut qu'un seul chevalier et quelques sergens de tués. Cette bataille fut livrée la sixième férie après l'octave de la Nativité de la bienheureuse Marie, l'an du Seigneur 1213, au mois de septembre [1]. »

Dans l'automne de la même année (1213) Alfonse de Castille, ayant fait sa paix, comme nous l'avons dit, avec le roi de Léon, principalement en vue de poursuivre les Arabes en Andalousie, convint avec lui qu'ils marcheraient sur eux chacun de son côté par sa frontière avec une armée ; et Alfonse VIII de Castille envoya à Alfonse IX de Léon D. Diego Lopez de Haro et Lope Diaz, fils de celui-ci, que

1 Matth. Paris., Historia Anglorum, ad ann. 1213.

nous avons vus figurer entre les plus vaillans à la bataille de las Navas de Tolosa. Diego Lopez et Lop Diaz emmenaient avec eux six cents chevaliers des plus braves, armés de toutes pièces. Le roi de Léon prit avec eux Alcantara, assiégea vainement Caceres, et, découragé, retourna dans ses états. Le roi de Castille cependant avait pénétré à la tête des siens jusqu'à Baeza. Diego Lopez et Lopez Diaz avec leurs chevaliers allèrent l'y rejoindre, et ils portèrent à leur roi la parole du roi de Léon qu'il le rejoindrait avec son armée entre Cordoue et Séville, au-delà du Guadalquivir; mais le Castillan y attendit vainement le Léonais. Les troupes castillanes poursuivirent leurs algarades, prirent Guliena, tuèrent beaucoup de Musulmans et de Musulmanes, et firent retraite chargées de butin. Ceci eut lieu au mois novembre. Ils s'arrêtèrent tout le mois suivant et trois semaines du mois de janvier devers Baeza, qu'ils ne purent prendre. Ils perdirent là beaucoup de chevaux, et presque toutes leurs bêtes de somme. La famine y devint extrême, au point qu'on y mangeait la chair des cadavres; beaucoup y moururent de faim. Il y eut tel jour où le muid d'avoine coûtait 60 sous d'or, et encore ne pouvait-on s'en procurer. L'armée se retira vers Tolède, mais la famine l'y poursuivit; le cruel hiver dont les annales de Tolède nous ont parlé plus haut y sévissait avec toutes ses rigueurs; les campagnes étaient désertes. La famine dura dans tout le royaume jusqu'au printemps. Telle était l'extrémité à laquelle on était réduit, qu'on alla jusqu'à manger les chiens et les chats, et jusqu'aux enfans qu'on pouvait voler [1].

[1] El rey D. Alfonso de Castiella, è el rey de Leon, ficieron paz, è ficieron pleyto que facsen cada uno en huest sobre Moros per su frontera, è dió el rey D. Alfonso al rey de Leon Diago Lopez è Lop Diaz con DC caballeros bien guisados en ayuda, è fueron, è prisieron Alcantara, è fueron ende à Cancies (Caceres), è non la podieron prender, è tornose el rey de Leon con su hueat. E fueronse Diago Lopez è Lop Diaz con sus caballeros à Baeza al rey, e pusieron el rey D. Alfonso è el rey de Leon que se ayuntasen entre Cordoba è Sevilla alende Guadalquivil, è non vinó y el rey de Leon. Fueron en Algara, è tomaron à Guliena, è mataron y muchos Moros y muchas Moras, è aduxieron gran ganancia.

Roderich, qui, s'étant trouvé mêlé par la nature de ses hautes fonctions épiscopales aux événemens et aux choses qu'il raconte, parle fréquemment de lui, comme César, à la troisième personne, nous dit que, à Calatrava, le pontife de Tolède, se rappelant la parole de saint Jean, qui déclare la charité de Dieu absente de l'homme qui voit son frère dans la nécessité, et ferme pour lui les entrailles de sa miséricorde ; et aussi ce que dit l'Écriture : — « Donne à manger à celui qui meurt de faim ; car si tu ne le nourris, tu l'auras tué ; » distribua aux frères tout ce qu'il put trouver d'argent ; et, afin que les châteaux de la frontière ne demeurassent pas destitués d'habitans et par conséquent de défenseurs, préféra lui-même souffrir l'indigence avec les indigens et demeurer pour le soulagement et le secours des nécessiteux. En conséquence, le roi et l'armée s'en étant retournés dans leurs foyers, le dit pontife administra chaque jour à manger à tous les séculiers qui étaient demeurés à Calatrava, depuis la fête de l'Épiphanie jusqu'aux octaves de Saint-Jean. Pendant le carême ils furent réduits aux plus dures extrémités ; à ce point que le pontife et le chapitre des frères décidèrent qu'on mangerait plutôt de la viande que d'abandonner cette terre, si le Seigneur n'y pourvoyait autrement ; mais les graces et la faveur de Dieu écla-

Esto fue en noviember, è duraron tres sedmanas de janero sobre Baeza, è non la prisieron, è murieron y caballos, è mulos, è mulas, è asnos ; è comieron las gientes, è despues murieron las gientes de fambre. E fue hora que custó el almud de la cevada LX soldos : è vinose la huest para Toledo, è duró la fambre en el regno hasta el verano, è murieron las mas de las gientes ; è comieron las bestias, è los perros, è los gatos, è los mozos que podian furtar. Esto fue en Toledo ; è andaban VIII almudes de trigo à. . . . Era MCCLII (Ann. Toled. 1eros, p. 399). — Era de MCCLI anno, disent à leur tour les Annales Toledanos 111eros (p. 411), este rey D Alfonso fue cercar Vaieçça, y tanta fue la fambre, quedos de la hueste comien carnes à hombre no acostumbradas, y descercola de consejo de los suyos. — C'est la traduction castillane tout simplement de Rodericus Toletanus..... Et sic invaluit fames ibi, ut exercitus carnes humano generi insuetas edere cœgerentur..... Cumque diu Beatiæ obsidio traheretur, nec à patria victualia portarentur, omnibus ferè fame deficientibus, suorum consilio rex nobilis tregua cum Arabibus reformata rediit Calatravam.... (Ibid., l. IX, c. 14).

tèrent en effet ; les subsistances ne manquèrent point totalement au pontife, et il put partager et supporter la misère des frères jusqu'au jour que la terre du Seigneur donna ses fruits aux riches et aux pauvres [1]. Mettant à profit son séjour à Calatrava, Roderich fit en ce temps construire, sur la voie publique par laquelle les Arabes portaient d'ordinaire le ravage sur les terres de Tolède, et peupla un château qui reçut le nom de Miraculum, Milagro ; les Arabes l'appelèrent d'abord Almilagro, et c'est aujourd'hui Almagro, ville très connue de la Manche, du champ de Calatrava. Almagro est située sur un terrain uni, à trois lieues de Ciudad-Real, et à quatre du grand couvent de l'ordre de Calatrava. Le territoire d'Almagro est un des plus gras et des plus fertiles de la Manche ; il produit en abondance du blé, de l'avoine, du vin, de l'huile, et ses pâturages nourrissent les plus beaux bœufs de la province [2]. Les pluies et les inondations retardèrent quelque temps la construction d'Almagro ; l'archevêque la fit hâter de son mieux, et après y avoir installé les chevaliers et les autres gens de guerre destinés à garder l'enceinte de la nouvelle population, il regagna son église de Tolède à l'approche du dimanche des Rameaux. Là, le cri des pau-

1 . . . Rodericus etiam Toletanus Pontifex, attendens verbum Joannis apostoli, qui viderit fratrem suum necessitatem habentem, et clauserit viscera misericordiæ suæ, quomodo Dei charitas est in illo; et item dicit Scriptura : — Pasce fame morientem, quem nisi paveris occidisti : totum argentum, quod apud se potuit invenire, fratribus erogavit. Et ne castra frontariæ remanerent habitatoribus destituta, elegit ipse cum indigentibus indigere, et cum fratribus in terra solatium et subsidium eo tempore remanere. Rege itaque cum exercitu ad patriam redeunte, prædictus Pontifex omnibus sæcularibus remanentibus Calatravæ a festo Epiphaniæ usque ad octavas sancti Joannis omni die edulium ministravit. Sed in quadragesima ad tantæ necessitatis angustias pervenerunt, quod ipse pontifex cum fratrum capitulo potius carnes comedere, quam terram deserere decreverunt, nisi Dominus aliter provideret. Sed Dei abundantia pietatis misericorditer sic providit, ut prædicto pontifici alimonia non deesset, et fratrum indigentiam supportaret, usque in diem, qua terra Domini divitibus et pauperibus fructum dedit.

2 Eo tempore, idem pontifex, in via publica, per quam Toletum Arabes gravius infestabant, castrum, quod Miraculum dicitur, populavit....

vres émut vivement sa miséricorde; il fit entendre la parole de charité, et le Tout-Puissant enflamma le cœur de ses auditeurs, de telle sorte que, sur l'exemple qu'il en donna le premier, chacun voulut venir en aide aux pauvres, et il augmenta tellement le nombre des graces de la charité que, dans toute la ville, il n'était pas un nécessiteux qui ne trouvât quelqu'un pour subvenir à ses besoins [1]. Sur ces entrefaites mêmes, les Arabes, au nombre de sept cents cavaliers et de mille quatre cents fantassins, attaquèrent la nouvelle population du château d'Almagro, et, pendant tout un jour, lui livrèrent des assauts acharnés. Redoutant toutefois la contenance des assiégés, et un grand nombre des leurs ayant été tués à coups de flèches et de pierres, ou étant tombés sous le sabre, les assiégeans quittèrent prise, et battirent en retraite. Instruit de l'évènement, le pontife Roderich se hâta d'envoyer d'autres hommes d'armes et de nouveaux habitans à Miraculum, comme aussi de faire transporter à Tolède, en charrette, les blessés du siége, qui y furent traités avec le plus grand soin, et qui ne sortirent des mains du chirurgien que rendus aux joies de la santé. Le pontife Roderich ayant fait ces choses, continue notre historien, alla à Burgos auprès du noble roi Alfonse, qui, recommandant ses travaux au Seigneur, lui donna vingt hameaux pour être possédés à perpétuité par l'église de Tolède [2].

Dans la cinquante-troisième année de son règne, cependant,

1 .... Cum clamor insurgeret egenorum, idem pontifex verbum exposuit charitatis, et sic Omnipotens corda audientium inflammavit, ut ipse incipiente, cæteri, qui verbum Domini audiebant, usque ad tempus fructuum cæteros pauperes receperint, et sic charitatis gratiarum numerum augmentavit, ut in tota urbe vix remanserit, qui exhibitorem proprium non haberet.....

2 Sed post accessum Arabum Roderico Pontifici, cujus erant, nuncio destinato, successores fortes et incolumes receperunt, et ipsi Toletum vehiculis sunt advecti, ubi commoditate debita recreati usque ad sanitatis gaudium sub chirurgico remanserunt. Rodericus autem Pontifex, his dispositis, ivit Burgis ad regem nobilem Aldefonsum, qui opera ejus commendans in Domino dedit ei viginti aldeas in possessionem perpetuam ecclesiæ Toletanæ.

Alfonse VIII, voulant mettre fin aux différends qui désolaient le Portugal, invita son gendre, Alfonse II, roi de Portugal, à une conférence. Il s'était mis en route pour se rendre à Placentia, où avait été fixé le rendez-vous des deux rois, quand, à Gutierre-Muñoz, ville du territoire d'Arevalo [1], il fut attaqué d'une maladie mortelle, qu'augmenta encore la nouvelle qu'il y reçut du refus que faisait le roi de Portugal de se rendre à Placentia, par ce motif que si l'entrevue demandée par le roi de Castille était si importante, elle pouvait aussi bien avoir lieu sur la limite des deux royaumes. La maladie fit en peu de jours des progrès alarmans, et on perdit toute espérance de le conserver. L'archevêque Roderich l'assista à ses derniers momens, et il mourut le 6 octobre de l'an 1214; à l'âge de cinquante-sept ans et vingt-deux jours, dont il avait régné cinquante-cinq. Son corps fut inhumé dans le couvent de las Huelgas de Burgos, où l'accompagnèrent la reine doña Léonor, sa fille doña Berenguela, l'archevêque Roderich, et un grand nombre de ricos-hombres du royaume. Il nomma l'archevêque Roderich, D. Tello, évêque de Palencia, la comtesse doña Mencia, alors abbesse de San Andres de Arroyo, et D. Gonçalo Ruiz Giron, ses exécuteurs testamentaires. Le portrait de lui dont fut décoré le maître-autel de l'hôpital du roi, à Burgos, par un peintre contemporain (à en juger par la rudesse du pinceau), témoigne qu'il était d'une taille au-dessus de la moyenne, beau de visage, bien qu'un peu haut en couleur; il avait le nez aquilin, le front élevé, la barbe et les cheveux noirs. On trouve, outre les détails qu'en donnent Roderich de Tolède et

1 . . . in Aldea quadam Arevali, quæ dicitur Guterrius Munionis.... — Il existe en Espagne beaucoup de noms de lieux qui sont aussi des noms propres d'hommes ou de femmes, comme Don-Benito, Don-Jimeno, Garcilian, Doña-Mencia, etc., soit parce qu'ils ont appartenu à des personnes de ce nom, soit parce qu'ils leur durent leur fondation, leur repopulation ou leur accroissement. Tel est Guttierre-Muñoz, petit village de l'évêché d'Avila, à deux lieues d'Arevalo.

les autres chroniqueurs, la mention de sa mort, avec la date rapportée ci-dessus, à la marge du mémorial particulier (Kalendas) du monastère de las Huelgas de Burgos. De même qu'Alfonse VI a surtout marqué sa mémoire par la prise de Tolède, et attaché à son nom la clausule *qui cæpit Toletum*, Alfonse VIII fut souvent désigné par le fait qui domine et illustre son histoire, à savoir, sa victoire sur le roi des Marokains à las Navas de Tolosa[1].

Le tombeau d'Alfonse fut placé au milieu du chœur de l'église de las Huelgas, sans épitaphe et sans autre ornement qu'un écu gravé sur la pierre, portant un château d'or sur un champ de gueules. Sa femme la reine Léonor ne lui survécut que vingt-cinq jours, et mourut à Burgos le 31 du même mois d'octobre. Son tombeau fut élevé à la gauche de celui de son mari à las Huelgas; on n'y mit point d'épitaphe non plus, et l'on se contenta d'y graver un lion de gueules sur un champ d'argent[2].

Lorsqu'Alfonse VIII mourut, on était dans l'ère de César ou d'Espagne 1252 (1214 de J.-C.). Innocent III occupait la chaire de saint Pierre; Frédéric II était empereur d'Allemagne en concurrence avec Othon IV; Henri, frère de Baudouin, occupait le trône de l'empire latin d'Orient, dont le siége était à Constantinople; Théodore Lascaris, celui de l'empire grec d'Orient résidant à Nicée. Philippe-Auguste était roi de France, et venait tout juste, dix jours avant la mort du roi de Castille, beau-père de son fils Louis, père de Louis IX, de gagner sur Othon, près du village de Bouvines en Flandres, la célèbre bataille de ce nom, à l'occasion de laquelle l'époux de Blanche de Castille fonda peu de jours après, en ac-

[1] XI non octobris obiit serenissimus rex Castellæ Alphonsus fœlicis memoriæ, qui potentissimum regem Marroquitanorum campesti prælio superavit, in loco qui dicitur Nabas de Tolosa, era MCCLII.

[2] Obiit bonæ memoriæ regina Elienor, era MCCLII, primo Kal. novemb. (Note marginale de las kalendas de la métropole de Burgos).

tions de grâces, près de Senlis, l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Victoire; Jean, frère de Richard, occupait le trône d'Angleterre; Alexandre II, celui d'Écosse; Valdemar II, celui de Danemarck. Casimir II était duc de Pologne; André II, duc de Hongrie; dans la Péninsule même, enfin, Alfonse IX, dernier de ce nom sous cette couronne, était roi de Léon; Jayme ou Jacques I$^{er}$, roi d'Aragon; Sancho VII, roi de Navarre, et Alfonse II, roi de Portugal; tandis que l'Espagne musulmane souffrait impatiemment, sous différens chefs, l'oppression des émirs Almohades de la dynastie berbère d'Abd el Moumen, et tendait secrètement à s'affranchir de leur joug.

Il fut question pour la première fois du mariage d'Alfonse VIII avec Léonor d'Angleterre en l'an 1169, que le roi tint la première assemblée des cortès à Burgos au mois de novembre[1]; mais il ne s'effectua, comme nous l'avons vu, qu'en 1170. Au mois de juillet le roi de Castille envoya à Bordeaux, pour en ramener Léonor, une ambassade composée de l'archevêque de Tolède, D. Cerebrun, des évêques de Burgos, de Palence, de Ségovie et de Calahorra, ainsi que de plusieurs comtes et ricos-hombres. Léonor était à Bordeaux avec sa mère; celle-ci la remit aux ambassadeurs castillans, et augmenta son cortège de l'archevêque de Bordeaux et de deux ou trois autres évêques auxquels elle adjoignit un grand nombre de seigneurs anglais, gascons, bretons et normands. La ville choisie pour le mariage fut Tarazona, où devaient être ratifiées les conditions du contrat en présence du roi d'Aragon, parent de la reine d'Angleterre, mère de Léonor. Le roi de Castille se rendit à Tarazona avec un superbe cortège, et les mêmes prélats et ricos-hombres qui avaient amené la fiancée lui firent hommage et serment de fidélité comme ses vassaux. Les fêtes du mariage se célèbrèrent en septembre, avec une

1 Facta Charta Burgis in era 1207, 13 kal. decemb. tunc temporisque Serenis. Rex Adefonsus ibi primo curiam celebravit (in Alarcon., escript., 19).

magnificence inaccoutumée. Le roi donna à Léonor, comme apanage particulier, les villes de Burgos, de Castrogeriz, de Dueñas, d'Amaya, de Carrion, d'Aguilar, de Medina del Campo, etc., et les revenus de plusieurs autres lieux, avec la propriété de toutes les terres qu'il viendrait à conquérir par la suite; et, à l'instant même, il chargea les ambassadeurs anglais d'aller prendre possession de ces places au nom de la nouvelle reine, et fit serment devant eux de remplir toutes les autres conditions stipulées. De Tarazona la cour passa à Burgos, où furent renouvelées les fêtes du mariage avec les cérémonies rapportées dans la chronique générale d'Alfonse-le-Savant [1].

Léonor apporta avec elle, à la couronne de Castille, son droit sur le duché de Gascogne [2], droit qui se maintint chez les rois de Castille jusqu'à l'acte de cession qu'en fit Alfonse-le-Savant au roi d'Angleterre, le 1er novembre 1254, en le faisant passer tout entier sur la tête de sa sœur doña Léonor, mariée au prince héritier de la couronne d'Angleterre.

Alfonse VIII eut de Léonor, fille de Henri II, roi d'Angleterre :

1° Berengaria, vers 1171, qui fut mariée à Alfonse IX, son cousin, roi de Léon, dont elle eut Ferdinand, depuis saint Ferdinand, deuxième du nom. Bérengère fut reconnue, à sa naissance, héritière du royaume de son père, au cas qu'il vînt à mourir sans laisser de postérité masculine [3];

[1] Voyez Matth. Pâris; — Zurita, l. II, c. 28; — Garibay, l. II, c. 16, et la Chr. gener., f° 387.

[2] Pierre de Marca, Hist. de Béarn., l. VII, c. 8.

[3] Rod. Tolet., l. IX, c. 5. — Si nullus esset masculus, præferri deberet Regina Legionum (Berengaria) tanquam primogenita, dit d'une manière toute conforme Matthieu Pâris dans son Historia Anglorum (sub ann. 1216); et la Chronica general, fol. 390 : — Luego que esta infanta Doña Berenguela fue nascida, el rey D. Alfonso, su padre, mandó facer cortes en Burgos, et fizola jurar por heredera del reyno, et fue fecho ende privilegio, et dado en fialdad et en guarda en el monesterio de las Huelgas de Burgos. E empos desta Doña Berenguela ovieron fijo varon à que digeron D. Sancho, et à que ficieron omenage

2° Un fils du nom de Ferdinand, à ce que porte à croire un privilége conservé aux archives de Calatrava sous la date du 22 juin 1173[1], lequel dut mourir vraisemblablement peu de jours après sa naissance;

3° Sancho, né à Burgos, le 4 avril 1180, qui mourut l'année suivante;

4° Henri, né deux ans après Sancho, successeur de son père, et le premier d'Espagne de ce nom, qui lui fut donné par sa mère en mémoire d'Henri II, d'Angleterre;

5° Ferdinand, celui qui mourut peu avant la bataille de las Navas[2];

6° Urraca, née vers 1187, mariée à Alfonse II, roi de Portugal;

7° Blanca, mariée à Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, roi de France, et mère de saint Louis, née en 1188;

8° Un troisième Ferdinand, qui mourut aussi très jeune;

9° Constance, qui se fit religieuse, et mourut abbesse du monastère de las Huelgas de Burgos en 1243.

10° Enfin, Léonor, qui épousa dans la suite Jayme ou Jacques I^er d'Aragon.

La chronique générale d'Alfonse y ajoute une fille du nom de Mafalda, qui mourut non mariée à Salamanque, et deux autres filles, qui moururent enfans, et dont on ignore les noms. C'est à Léonor d'Angleterre qu'est due la construction du magnifique monastère de las Huelgas de Burgos[3].

Henri, premier de ce nom, fut aussitôt donné pour successeur à son père, sous la tutelle de sa mère Léonor.

Alfonse VIII, maître de nombreux pays peuplés d'Arabes

luego los de la tierra, et lo recibieron por heredero, mas luego à pocos dias finó : et ficieron otro si que este infante D. Sancho fue finado otra vez omenage à la sobredicha Berenguela otra vez los del reyno otorgando su privilegio.

1 Chronica Alfonsi VIII, c. 29.

2 Obiit in oppido Magerito, in diœcesi Toletana, mense octobri era MCCXLIX (Rod. Tolet., l. VII, c. 36).

3 Vers d'Alfonse en langue vulgaire, et alii plur.

et de Mosarabes, c'est-à-dire de chrétiens arabes par la langue, les coutumes et les alliances, fit frapper des monnaies en caractères arabes. Il en existe plusieurs dans les musées publics et particuliers en Espagne. Casiri a donné la description et l'interprétation de celles que possède le cabinet de la Real Academia de la Historia de Madrid. Adler en a publié quelques-unes aussi dans son Museum Borgianum; nous en possédons plusieurs à Paris, au cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi; une, entr'autres, que je décrirai ici :

Elle porte dans l'aire les mots امير القتولفين الفنش بن شنجه ايده الله ونصره, ainsi disposés:

| | |
|---|---|
| Amyr | امير |
| al-katoulikin | القتولقين |
| Alfounsh ben Schandja | الفنش بن شنجه |
| ayda Allah | ايده الله |
| wé nasra | ونصره |

C'est-à-dire : « l'émir des catholiques Alfonse, fils de Sancho, que Dieu le fortifie et le secoure. »

R. Dans le champ: امام البيعة المسيحية بابه رومية[1] « l'imam du Messie, le pape de Rome. »

Légende : بسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد من امن وتعمد يكون سالما[2] « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ne formant qu'un seul Dieu, celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé[3]. »

[1] Imam al byaa al Messyhya baba Roumya.

[2] Besm el abou el aben wé el rouh el kadous Allah el wahid min amin outamid ykoun saléma.

[3] Évangile selon saint Marc, chap. xvi, vers. 16.

Sur l'orle enfin on y lit : + ALF. ضرب هذا الدينار بطليطلة عام واحد واربعين ومايتين والف لتريخ الصفر[1] « + ALF.

Ce dinar (dinar d'or de la valeur de 14 francs) a été frappé à Tholeïthola, l'an un et quarante et deux cents et mille (1241) de l'époque d'El Safar, » c'est-à-dire de l'ère romaine ou du Romain (1203 de J.-C.)[2]. Proprement le mot safar veut dire jaune. Conde se demande si le nom de صفر safar, dont usent les Arabes pour exprimer l'époque ou l'ère espagnole, est une corruption du nom *sefared* ou *sefard*, que donnent les Juifs à l'Espagne, lequel viendrait de ἑσπερίδα ou hespéride. « *A la letra*, ajoute-t-il, *puede interpretarse época del Rojo* (il aurait dû dire *época del Azafran*); » mais reste à savoir pourquoi ce mot est employé par les Arabes pour l'équivalent de Romain ; là-dessus ont cours deux traditions dont Conde ne dit pas un mot ; quoi qu'il en soit, on ne saurait douter que *el Safar* ne signifie positivement Romain dans les écrits des Arabes[3].

1 Dhireb hadza aldinar bi Tholeïthola aam wahed wé arbaïn wé maytyn wé elf litarikh el Safar.

2 Il est parlé de l'ère d'Auguste ou d'Espagne dans l'Histoire d'Espagne d'El Makkarri (mss. arab. 704, t. I, f° 47 *verso*) : « César, dont l'ère, qui est celle des Romains, a précédé la naissance du Messie ; » et aussi au f° 48 *verso* : « L'ère des Romains, qui est connue des peuples étrangers. »

3 Un poète antérieur à l'islamisme, Adi ben Zeïd, fréquemment cité par les historiens, désigne les Romains en général sous le nom d'enfans d'Asfar بنو الاصفر Benou el Asfar (voyez Abou el Faradji, Kitab el Aghâny, t. I, fol. 91 *recto*, et t. II, fol. 49 *verso* ; et Ebn Kallekan, mss. ar. num. 730, fol. 410 *verso*) :

وبنو الاصفر الكرام ملوك
الروم لم يبق منهم مذكور

« Les nobles Benou el Asfar, rois de Rome, ont péri, et il ne reste plus d'eux un seul être. »

Cette expression de Benou el Asfar بنو الاصفر, pour désigner les Romains en général ou les membres de la famille impériale des Césars, avait donc cours parmi les Arabes dans une assez haute antiquité ; mais on s'est perdu en con-

Au moment de la mort d'Alfonse VIII, l'Espagne était en pleine voie de transformation, et revêtait chaque jour quelque nouveau trait de sa physionomie moderne; son caractère national se formait en même temps que sa langue, et, tandis que l'Italie n'avait encore aucun livre écrit en langue vulgaire, et qu'on ne parlait pas même encore, de ce côté-ci

jectures vaines pour en éclaircir l'origine. Plusieurs explications en ont été données par les auteurs. M. Étienne Quatremère nous en a fait connaître deux; mais aucune ne tient devant la critique. Au rapport de Birouni (El Athâr, mss. arab. de la Bibl. de l'Arsenal, num. 17, fol. 29 *verso*) « les Césars étaient fils d'Asfar بنو الاصفر Benou el Asfar, c'est-à-dire de Soufar, fils de Nefar, fils d'Esaü, fils d'Abraham. » Suivant le témoignage de l'auteur du Kamous (t. I, p. 579, éd. de Calcutta), « les *Benou el Asfar* étaient les empereurs romains. Ils avaient reçu ce nom, ou parce qu'ils descendaient d'Asfar, fils de Roum, et petit-fils d'Esaü, ou parce que des Abyssins les ayant vaincus et ayant violé leurs femmes, celles-ci avaient donné le jour à des enfans qui avaient le teint jaune. » Ebn Kallekan, dans son Histoire des hommes illustres (mss. arab. 730, fol. 410 verso), à propos des deux incises de vers arabes d'Adi ben Zeïd citées plus haut, et au recto du fol. 411, s'exprime en ces termes : « Il existe un point de philologie fort curieux et qui a donné matière à de nombreuses questions. Les Romains sont nommés *Benou el Asfar*, et cette expression est souvent employée par les poètes. J'ai fait à ce sujet beaucoup de recherches, mais je n'ai pu trouver aucune solution satisfaisante de cette difficulté. Enfin j'ai rencontré un ouvrage anonyme intitulé *El Lafyf* اللفيف, qui m'a offert les détails que voici. Dans les temps anciens un roi de Rome périt par un incendie, laissant une veuve. Des prétendans ambitieux, se disputant le trône, allumèrent une guerre civile; enfin ils firent la paix, sous la condition de choisir pour roi le premier homme qui se présenterait devant eux. Ils étaient réunis pour cet objet, lorsqu'arriva un habitant du Yémen, qui se rendait à Rome et amenait avec lui un esclave abyssin. Celui-ci, s'étant enfui de chez son maître, entra dans la salle où se trouvaient les grands du royaume. Ils se dirent l'un à l'autre : « Voyez dans quel inconvénient nous sommes tombés. » Toutefois, ils lui donnèrent la reine en mariage; et cette princesse eut de lui un fils que l'on appela *El Asfar* الاصفر (le Jaune). Cependant le maître de l'esclave réclama son serviteur, qui, de son côté, reconnaissait lui appartenir; mais, à force de présens, on obtint de cet homme son désistement. De là vient que les Romains ont reçu le nom de *Benou el Asfar* بنو الاصفر; attendu que l'enfant qui naquit du mariage susdit avait le visage jaune, étant né d'un Abyssin et d'une reine au teint blanc. » Il va sans dire que ce n'est là qu'une de ces explications familières aux Orientaux, quand quelque chose les embarrasse, et que l'origine ou la cause de l'expression Benou el Asfar, dans le sens de Romains que lui donnent les Arabes, est encore à trouver.

des Pyrénées, le français à peine intelligible aujourd'hui de saint Louis et de Joinville, l'Espagne avait déjà le poème du Cid et les écrits du Berceo, que tout Castillan comprend sans efforts, malgré les variations que l'espagnol a depuis subies.

Nous dirons ici un mot de l'état de la langue à l'époque où nous en sommes.

Après que les Arabes eurent conquis l'Espagne, la nation se divisa en deux parts; d'un côté ceux qui demeurèrent soumis à la domination des conquérans; de l'autre, ceux qui conservèrent leur indépendance.

Les premiers, bien qu'ils jouissent, comme nous l'avons vu, du libre exercice de la religion chrétienne, et d'un gouvernement particulier conforme aux lois gothiques, adoptèrent la langue de leurs dominateurs avec un empressement tel, que, dans le neuvième siècle, l'arabe était devenu la langue vulgaire des chrétiens; ce dont se lamente tristement le martyr saint Euloge[1]. La portion de la nation qui se maintint indépendante se divisa en petits états, et de cette division naquirent les différens dialectes du romance espagnol, dans la formation desquels l'élément arabe entra plus ou moins, mais en tout cas d'une manière assez notable pour marquer d'un caractère propre entre toutes les langues néo-latines les deux langues sœurs dans lesquelles Cervantes et le Camoens ont écrit leurs chefs-d'œuvre immortels[2]. La révolution qui se fit dans le latin à mesure qu'il revêtait les formes du romance s'opéra selon des lois dont les causes ne sont pas toujours faciles à pénétrer, mais dont les résultats sont apparens et se peuvent aisément constater. C'est ainsi que les mots latins qui forment le fond de la langue espagnole allèrent s'altérant d'une façon particulière, tantôt par le changement

[1] Eulogii Cordubensi Opera, Hisp. illust., t. III.

[2] Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen : qualem decet esse sororum.
OVID. METAMORPH., l. II, 2.

d'une voyelle, tantôt par celui d'une consonne, par l'adjonction ou la suppression d'une ou de plusieurs lettres, et plus particulièrement par l'abandon des formes de la déclinaison latine. Quelques observations à cet égard rendront la chose sensible. C'est ainsi que l'*au* des latins se change d'ordinaire dans le romance castillan en *o*, et qu'on fit de *aurum*, oro; de *taurus*, toro; de *maurus*, moro; de *paucus*, poco; de *autumnus*, otoño; de *laudare*, loar; de *gaudium*, gozo; de *thesaurus*, tesoro; de *pauper*, pobre; de *auditus*, oido. Même chose s'observe dans l'italien, où de *laudare* on a fait lodare; de *gaudere*, godere; de *paucus*, pocco, etc.

L'*e* fut changé en la diphthongue *ie*, et l'on fit de *terra*, tierra; de *nepos*, nieto; de *mel*, miel; de *fel*, fiel; de *ferrum*, hierro; de *membrum*, miembro; de *pellis*, piel; de *certus*, cierto; de *centum*, ciento.

L'*i* fut fréquemment converti en *e*, comme dans *imperator*, emperador; *infirmus*, enfermo; *digitus*, dedo; *cingere*, ceñir; *siccus*, seco; *pilus*, pelo; *sigillum*, sello; *viretum*, vergel.

L'*u*, prononcé *ou* à la latine, se changea en *o* dans les dérivés castillans. Ainsi, de *lutum*, lodo; de *gutta*, gota; de *duplex*, doble; de *currere*, correr; de *turdus*, tordo; de *curvus*, corvo; de *ulmus*, olmo; de *musca*, mosca; de *tussis*, tos; de *buxus*, box; etc., ainsi que dans la première personne du pluriel de tous les verbes. Les Italiens font de même la plupart du temps, comme de *multi*, molti; de *suspicor*, sospettare; de *duplex*, doppio, etc.

L'*o* affecta la forme *ue*. Ainsi, de *noster*, *vester*, on fit *nuestro*, *vuestro*; de *populus*, pueblo; de *solum*, suelo; de *somnus*, sueño; de *ossis*, huesso; de *hospes*, huesped; de *porta*, puerta; de *rota*, rueda; de *corda*, cuerda; de *bonus*, bueno; de *novus*, nuevo; de *hortus*, huerto et huerta (*guerta*, avec l'aspiration arabe); de *corium*, cuero; de *cornu*, cuerno; de *corvus*, cuervo; de *longe*, luñe; de *hostis*, hueste. Dans l'ita-

lien et même dans le français l'*o* étymologique s'est plus souvent conservé, comme dans *popolo, nostro, sonno, porta, notre, sommeil, porte*, etc.

Entre les consonnes le *b* se substitue fréquemment au *p*; du latin *capra*, on fit cabra; de *caput*, cabeza et cabo; de *cooperire*, cubrir ; de *duplex*, doble : de *episcopus*, obispo; de *lupus*, lobo; de *ropere*, robar; de *sapere*, saber; de *superbia*, sobervia; de *vipera*, vibora; de *upupa*, abubilla. Permutant le *b* en *v*, les Italiens substituèrent quelquefois ce dernier au *p* des racines latines, faisant de *supernus*, sovrano; d'*episcopus*, vescovo, etc.; mais le plus souvent ils retinrent la consonne originaire. Le français suivit davantage la permutation castillane, et changea *duplex* en double; *cooperire* en couvrir; *capra* en chèvre, etc.

Par on ne sait quelle redondance qui ne laisse pas d'ajouter à l'énergie de la prononciation, les Espagnols transformèrent la finale *men* en *umbre;* et changèrent *alumen* en alumbre; *culmen* en cumbre; *lumen* en lumbre, etc.

Le *c* affecta le son du *g* presque partout. Ainsi, de *acuere* on forma aguzar; de *acus*, aguja; de *alacres*, alegres; de *amicus*, amigo; de *gallaici*, gallegos; de *cythara*, guitarra; de *crassus*, graso; de *draco*, dragon; de *dico*, digo; de *facio*, hago; de *ficus*, higo; de *focus*, fuego; de *hac hora*, agora; de *hoc anno*, ogaño; de *illico*, luego; de *lacus*, lago; de *locus*, lugar; de *sacratus*, sagrado; de *urtica*, ortiga; et ainsi de beaucoup d'autres, bien que le *c* se soit conservé dans un grand nombre.

Le *c* et le *p* suivi d'un *l* se changent en *l*, comme dans *clavis*, llave; *clamare*, llamar; *plenus*, lleno; *planus*, llano; *flamma*, llama; *pluvia*, lluvia; *plorare*, llorar, etc.

Quand le *c* est suivi du *t* dans le latin, le romance change le *ct* en *ch* qui s'y prononce *tch*, comme dans *despectus*, despecho; *dictum*, dicho; *directus*, derecho; *ductus*, ducho; *factum*, hecho; *lacte*, leche; *lectum*, lecho; *lucta*, lucha;

*nocte*, noche; *pectus*, pecho; *tractus*, trecho; *tectum*, techo.

Le *d*, lettre de prononciation assez dure, s'efface d'ordinaire et disparaît dans la transformation du mot latin; *audire*, devient oir; *cadere*, caer; *comedere*, comer; *credere*, creer, *crudelis*, cruel; *desiderium*, deseo; *fides*, fè; *fidelis*, fiel; *fœdus*, feo; *hodie*, hoy; *judex*, juez; *laudare*, loar; *medulla*, meollo; *padus*, po; *radius*, rayo; *radix*, raiz; *rodere*, roer; *videre*, ver; *vindicare*, vengar.

Le *t* se change en *d* : *amatus*, amado; *lectus*, leido; *auditus*, oido. Les terminaisons en *tas* se changent en *dad*, comme *bonitas*, bondad; *charitas*, caridad; *pietas*, piedad; *suavitas*, suavidad, etc. Le *t* se change encore en *d* dans *catena*, cadena; *latus*, lado; *letus*, ledo; *latinus*, ladino; *natare*, nadar; *rotare*, rodar; *seta*, seda; *totus*, todo; *vita*, vida; *vitis*, vid; etc.

Nous avons suivi, sur les mots analogues, une loi de transformation plus conforme au génie de la langue mère; d'*amatus*, nous avons fait aimé; de *bonitas*, bonté; de *charitas*, charité, etc. Les Italiens ont conservé le *t* en le doublant, comme dans *stimatto*, *letto*, ou simplement comme dans *bontà*, *carità*, etc. Le *d* se change quelquefois en deux *gg* dans leur langue, comme dans *hodiè*, oggi; dans *manducare*, manggiare, etc.

L'*h*, en beaucoup de mots, prit la place de l'*f* : ainsi de *faba* haba; de *fabulare*, hablar; de *facere*, hacer; de *falco*, halcon; de *fames*, hambre; de *farina*, harina; de *fatum*, hado; de *fel*, hiel; de *ferire*, herir; de *ferrum*, hierro; de *filius*, hijo; de *fossa*, huessa; de *femina*, hembra; de *formosus*, hermoso; de *formica*, hormiga; de *fovea*, hoya; de *fumus*, humo; de *fuga*, huida; de *fungus*, hongo; de *furtum*, hurto, etc.

Le *g* a coutume de se changer en *y*; ainsi de *gelu*, yelo; de *gener*, yerno; de *gypsum*, yesso; de *plaga*, playa; de *reg-*

*num*, reyno ; de *greges*, *leges*, *reges*, greyes , leyes, reyes, etc. En d'autres vocables le *g* se perdit entièrement, comme dans *corrigia*, correa ; *digitus*, dedo ; *frigus*, frio ; *fugio*, huyo ; *legere*, leer ; *magis*, mas ; *magister*, maestro ; *regina*, reyna ; *regalis*, real ; *sigillum*, sello ; *sagitta*, saeta ; *vagina*, vaina, etc.

L'*l* latin fut converti dans beaucoup de mots en *g* ou en *j*, comme dans *alienus*, ageno ; *alium*, ajo ; *auricula*, oreja ; *consilium*, consejo ; *coagulum*, coajo ; *cuniculus*, conejo ; *folium*, hoja ; *filius*, hijo ; *melior*, mejor ; *milium*, mijo ; *oculus*, ojo ; *palea*, paja ; *speculum*, espejo ; *tegula*, teja ; *vetulus*, viejo, etc. L'*l* prit aussi quelquefois la place de l'*r*, et *vice versa*, comme dans *lilium*, lirio ; *robur*, roble ; *palpebræ*, parpados ; ou, à l'inverse, *arbor*, arbol ; *carcer*, carcel ; *cerebrum*, celebro ; *periculum*, peligro ; *miraculum*, milagro.

L'*n* tantôt disparaît de certains mots, tantôt s'ajoute à d'autres ; du premier genre est *anima*, qui donne alma ; *consuere*, cosser ; *insula*, isla ; *salnitrum*, salnitre ; *sensu*, senso ; *sponsus*, esposo ; du second, *halitus*, aliento ; *macula*, mancha ; *malta*, manta, et quelques autres. Les mots que les anciens Espagnols écrivaient ou avec deux *n* ou avec le *gn* suivant l'étymologie latine, se sont écrits depuis avec l'*ñ* tildée, qui se prononce d'ailleurs comme le *gn* dans les mots français ou italiens *Spagna*, *ingegno*, *règne*, *duègne*, etc. Les mots de ce genre se trouvent en grande abondance dans l'espagnol, comme *annus*, año ; *autumnus*, otuño ; *balneum*, baño ; *canna*, caña ; *canabis*, cañamo ; *castanea*, castaña ; *cingere*, ceñir ; *damnum*, daño ; *Hispania*, España ; *intranea*, entrañas ; *insanire*, ensañarse ; *pugnus*, punño ; *scamnum*, scaño ; *tingere*, teñir ; *vinea*, viña, et beaucoup d'autres.

Le *q* et le *c* dur se permutèrent assez ordinairement en *g* : ainsi, on fit d'*æqualis*, igual ; d'*aliquis*, alguien ; d'*antiquus*, antiguo ; d'*aqua*, agua ; d'*aquila*, aguila ; d'*equa*, yegua ; de *sequi*, seguir.

L'*s*, à l'époque où nous en sommes, et postérieurement encore, était fréquemment changé en *g*. On lit dans les Siete Partidas : *Si otro gelo embargare, bien ge lo pueden demandar*. Plus tard, l'*s* fut changé en *x* et en *j*, et affecta le son guttural de la *jota*. On fit de *capsa*, caja ; de *roseus*, rojo ; de *Salo*, Xalon; de *sapo*, javon ; de *semis*, jeme ; de *Sætabis*, Xativa ; de *Sucro*, Xucar.

Le *t*, sonnant sur l'*i* suivi d'une autre voyelle, se convertit en *c*, conformément à la prononciation des anciens. Quelquefois il se changeait en *z*. Ainsi, *avaritia* s'écrivit avaricia ; et de *captare* se forma cazar ; de *duritia*, dureza ; de *oscitare*, bostezar ; de *platea*, plaza ; de *puteus*, pozo ; de *singultus*, sollozo, etc.

*Toutes* ces permutations de lettres se firent au commencement par ignorance, par malentendu pour ainsi dire ; l'oreille prenait un son pour un autre, par une conséquence naturelle de la prononciation vicieuse dont les Arabes affectaient les paroles latines que le besoin leur faisait employer. De fréquentes contractions altéraient aussi quantité de mots usuels. Toutes les terminaisons en *bilis*, par exemple, subirent une contraction commune : d'*amabilis*, vint amable; de *nobilis*, noble ; de *terribilis*, terrible, etc. ; *operire*, fit obrir ; *diabolo*, diablo ; *fabulari*, hablar ; *laborare*, labrar ; *libero*, libre ; *litera*, letra ; *miraculum*, milagro ; *regula*, regla ; *stabulum*, establo ; *tabula*, tabla, et d'autres sans nombre. L'usage aussi fit ajouter quelques lettres à la fin ou au commencement des mots, et l'usage devint règle générale en certains cas. Ainsi, les Espagnols firent précéder d'un *e* tous les mots qui commencent par un *s*, comme *scamnum*, escaño ; *schola*, escuela ; *spiritus*, espiritu ; *spina*, espina ; *spatium*, espacio ; *speculum*, espejo ; *sterilis*, esteril ; *stabilis*, estable, etc. Ceci, au reste, appartient moins à l'époque qui nous occupe qu'aux temps postérieurs où la langue se fixa. Il faut ajouter encore aux mots formés par contraction *arrancar*, d'averruncare ;

don, de *donum;* mes, de *mensis;* loable, de *laudabilis;* ojo, de *oculus;* proa, de *prora;* rio, de *rivus;* azucar, de *saccarum;* trueno, de *tonitruum;* tos, de *tussis;* trigo, de *triticum,* etc., etc. En sens inverse des mots contractés se formèrent de *advena,* avenedizo; de *bombus,* zumbido; de *levare,* levantar; de *ora,* orilla; de *ovis,* oveja; de *præco,* pregonero; de *ripâ,* ribera; de *ruga,* arruga; de *semen,* simiente, de *sera,* cerradura; de *testis,* testigo; de *turbine,* torvellino; et autres du même genre.

De toutes ces sources naquit la langue nouvelle, sœur du français, de l'italien et du portugais. Comme le latin était leur mère commune, les quatre langues sœurs en adoptèrent en grande partie la syntaxe. Toutefois, les circonstances particulières dans lesquelles se trouvait l'Espagne, et plusieurs causes complexes, marquèrent sa grammaire d'un sceau particulier. L'ignorance des siècles intermédiaires fit aussi adopter, sans nécessité comme sans raison, certaines redondances, certaines locutions bizarres que l'usage consacra. Tel était l'emploi surabondant des pronoms démonstratifs *aquel*, *este;* l'emploi des infinitifs avec le prétérit *ibam*, au lieu du prétérit imparfait du subjonctif, comme pour *amaret illum*, *amare illum ibat* ou *ivisset*, d'où vint *amaria* et *amasse*; l'emploi de la double négation à la grecque, qui est aussi propre à notre langue, comme *no he visto à nadie;* la répétition des infinitifs unis aux verbes, comme *avràs de hacer, tornò à ser;* la fréquence des gérondifs, *diciendo*, *escriviendo*, etc.

Le nombre des modifications et des altérations, orthographiques principalement, s'augmenta surtout vers l'époque historique où nous sommes arrivés, par le contact plus étroit des lettrés latins avec les lettrés arabes; de là la multiplication dans l'écriture des lettres arabes *ha, kha* et *za*, exprimées par les lettres latines *h, x,* et *z;* de là la prononciation forte et gutturale du *c,* du *g,* du *j* et de l'*x;* de là la prononciation grave de la dernière syllabe de certains mots, comme

*desden*, *amor*, *piedad*, *escrivir*, *recrear*, *entender*, *diré*, *jamás*, *corregi*, *despues*, *oracion*, *atrás*, ; de là encore, dans un autre ordre d'expressions, les locutions et les formules sans nombre à la manière arabe, de bénédictions ou de politesse: *Que Dios guarde!* — *Que esté en el cielo!* — *Que de Dios goce!* etc.

On chercherait en vain, au reste, des modèles de la langue castillane vulgaire antérieurs au douzième siècle: tous les documens de ce temps venus jusqu'à nous, y compris les écritures et les actes privés, sont en latin. Seulement le latin en est si barbare et si mêlé de mots défigurés ou de tours nouveaux, de solécismes et de barbarismes, qu'on y sent et y peut toucher au doigt l'existence d'une langue vulgaire différente certainement de la langue qu'écrit avec tant de peine et d'efforts le notarius.

Sous les règnes glorieux des Ferdinand et des Alfonse de Castille, des Sanche, des Pierre, des Jacques et des Alfonse d'Aragon et de Portugal, qui poursuivirent, aux onzième, douzième et treizième siècles, avec tant d'ardeur et d'énergie, l'extension et le raffermissement de la puissance chrétienne, la langue vulgaire reçut, des événemens et des hommes qui la parlaient, une nouvelle et forte impulsion; elle acheva de grandir, si je puis ainsi dire, et revêtit comme malgré elle, à mesure que la nation parcourait de nouvelles vicissitudes et grandissait glorieusement elle-même, ce fier génie chevaleresque, cette pompe d'expressions, ce tour vif et délibéré, cette richesse de comparaisons et d'images, en un mot ce port et cette majesté de reine et de guerrière qui la distinguent entre les langues néo-latines ses sœurs. *Incessu patuit Dea.* Diverses causes contribuèrent à lui donner, dans ces derniers temps, ce caractère d'énergie et d'élégance; entre lesquelles il faut compter surtout le mouvement politique sous l'influence duquel elle se développa, et les forces vives qui lui vinrent du vigoureux mélange des cinq

nations dont étaient pour lors peuplés les royaumes de Castille, de Portugal et d'Aragon, à savoir : les Mosarabes, les Espagnols, les Franks, les Arabes et les Juifs : les Mosarabes, descendans des anciens maîtres du pays, demeurés si fidèles, sous la domination musulmane, à la religion et aux usages de leurs pères, qu'après trois cent soixante quatorze ans Alfonse VI les trouva à Tolède célébrant encore l'office gothique de Léandre et d'Isidore de Séville dans toute sa pureté originaire; les Espagnols ou nouveaux conquérans, descendans des anciens Hispano-Romains, avec ou sans mélange de sang gothique, Asturiens, Léonais, Aragonais, Galiciens, Castillans, etc.; les Franks, comprenant tous les étrangers qui étaient venus guerroyer avec les rois d'Espagne contre les Arabes, et qui s'étaient établis dans la Péninsule, particulièrement ceux qui y étaient passés des provinces de France qui touchent aux Pyrénées, se gouvernant suivant leurs propres lois et jouissant de priviléges ou fueros plus ou moins étendus, d'où s'étaient formés les mots *franquear*, *franqueza, franco ;* les Arabes et les Juifs enfin, qui vivaient sous leurs lois et fréquentaient leurs mosquées et leurs synagogues, comme au temps des khalifes et des émirs.

Forcément en contact sur le même théâtre, et obligés, bon gré, mal gré, de s'entendre et de frayer, ils mêlèrent leurs langues, et de ce mélange sortit le castillan avec le caractère que nous avons marqué. L'arabe toutefois et le latin purs prédominèrent longtemps encore dans l'ordre officiel. L'arabe fut au latin, dans quelques grands centres de population, ce que l'allemand est au français en Alsace, par exemple. Comme on imprime des journaux en allemand et en français dans cette dernière province, l'usage était d'écrire en Espagne les actes publics dans les deux langues espagnole et arabe. Les actes en latin mêlé de castillan ne remontent pas au-delà des dix premières années du douzième siècle. Sous le règne d'Alfonse VIII toutefois, les Espagnols prirent goût à

la rime et à une certaine mesure, et la Péninsule se remplit de *trovadores* et de *cantigas* en langue vulgaire. L'ouvrage le plus important de ce temps, composé sous le règne même d'Alfonse VIII, est le poème sur saint Dominique de Silos par Fray Alonso de Berceo, qui mourut, à ce qu'on croit, vers 1211, avant la bataille de las Navas de Tolosa. Nous clorons cette digression par la production de trois spécimen du langage dont usaient les Espagnols au commencement du treizième siècle; l'un en romance mêlé de latin, l'autre en prose romance pure; le troisième enfin en romance mesuré et rimé. Ce sont les trois plus anciens monumens qui existent en ce genre. Nous suivrons l'ordre chronologique. L'histoire de la formation de la langue d'un peuple nous paraît faire partie de sa nationalité même, et, à ce titre, intéressante à l'égal de toute autre phase de son existence passée. Que ceux qui sont d'un avis différent sautent les feuillets qui terminent ce chapitre.

I.

*Spécimen de romance mêlé de latin de l'année* 1191 *de l'ère chrétienne.*

« In Christi nomine et ejus gratia. Ego Donus Alvarus Jo-
» hannes neto de Doña Maria Mescabello, donamus a poner
» unam terram, que habemus sub dominio Talavere, et in
» termino de Fontanellas, et habet terminos contra Orientem
» nostram terram : contra Meridiem maiolum, quod possuit
» Petrus Prior Sancti Michaelis in terram nostram : contra
» Occidentem rivulo de Fontanellas : contra Aquilonem si-
» militer terra nostra. Nos supradicti donamus hanc terram
» tibi Nunio Levita Sancti Michaelis, ut plantes in ea maio-
» lum, sicut mos est. Et quando istum maiolum fuerit de
» partir, ut partamus eum, et accipiamus eum, et accipia-
» mus nos prædicti tertiam partem de hoc maiolo, et tu

» prædictus Nunius, ut accipies duabus tercibus de maiolo » isto, et sint tuos tibi, et hereditariis tui. Et si aliquis homo, » tam de nostris, quam estraneis vobis hanc terram, aut post- » que positam fuerit vinea, voluerit contradicere, aut de- » mandare, ut nos supradicti arretremus eum, aut qui omnia » nostra hereditaverit, sicut mos est in Talavera, vel in To- » leto. Facta carta in mense Februarii, Era M.CC.XIX. (año » 1191). Huius rei sunt testes. Et donamus nos supradicti » Alvarus et Salvator tibi Nunno illum pratum, qui est in » Occidente de illa terra supradicta, ut plantes ibi vinna, aut » arbores, aut qui facias ibi ortum, si volueris. Et si hoc fe- » ceris dona nobis nostra medietate. Et si nolueris facere ibi » aliquid, laxa nobis nostra hereditate de prato. Et nos supra- » dicti Alvarus, et Salvator, et Nunius auturgamus hanc » cartam coram testibus, qui præsentes fuerunt. In hac Carta » habet interescritum partem. — Ego Iohannes Pelagii con- » firmo. — Ego Iustus Iohannis testis. — Ego Fernando tes- » tis. — Ego Iohannes Iusti testor et notavi. »

## II.

*Spécimen du romance castillan pur de l'année* 1206.

« In Dei nomine, et eius gratia. Esta es avenencia e » camio que fezo Donna Cecilia, Labadessa[1] del Monasterio » de Sant Climent, con voluntad e otorgamiento de nostro » Seniore Padre onrado Larcebispo de Toledo D. Martino, » e Primat de Spania, *quem Deus salvet et onret*[2]. Labadessa » nomrada fezo esta havenentia con Don Fernando Pedrez, » fillo de D. Pedro Matheo, *quem Deus perdonne*. Tal ave- » nentia fezo, que del dia doy delessa[3] D. Fernando Pedrez,

[1] Cambio, que hizo Doña Cecilia la Abadesa.
[2] *Quem Deus salvet et onret*, formule arabe de courtoisie,
[3] *Delessa*, dexa, du latin *laxat*.

» e des esses[1] de toda la heredad quel tiene en Aldea Dar-
» ganz[2] el, e ome por el, de tierras, vineas, ortos, prados,
» molinos, casas, corrales, solares, entradas, y essidas[3], e de
» quantas derechuras avie en Aldea Darganz la conomrada
» de las Aldeas de Toledo, e delessos, e desessione de poco e
» de mucho, como que le avie, o le devie ad haber, e deles-
» solo al Monasterio de Sant Climent, que sea heredad
» de sus heredades del Monasterio de Sant Climent, e nol
» remasò[4] a Don Fernando Pedrez el conomrado, ni poco,
» ni mucho, ni entrada, ni essida en Aldea Darganz la
» conomrada, ni a el, ni a omne por el. E por esto que
» D. Fernando Pedrez dio al Monasterio de Sant Climent,
» dio la Abadessa conomrada, e so convent en camio a D. Fer-
» nando Pedrez el conomrada, dieronle, e desessieronse dello,
» dieronle en Aldea de Rielves de las Aldeas de Toledo, *que*
» *Deus salvet*, dieronle la meatad de quantas tierras an oy en
» dia, e deben ad aver tro[5] al dia doy on Aldea conomrada
» de Rielves, e si en esta meatad quel dieron huviere Fer-
» nando Pedrez heredad para ses yugos de buees[6] a cada
» yugo VIII. Kafizadas semmadura, las duas partes de trigo,
» e la tercera de cebada, tengalo, e sea pagado, e si non
» ovierez y tanto ena[7] mediatat pora ses yugos, como dicho
» es, quel den cumplimiento en otra meatat, que es del Mo-
» nasterio. E dierone a Don Fernan Pedrez la meatat de casas,
» de corrales, e de solares, e de las eras, e deras, e de tierras
» para ortos, e meatat de prados, e meatat de las vineas, e de
» maliolos[8], que oy en dia an, et que deben ad aver tro al

1 *E des esses*, y de alli sale, *se desase, se desapodera* : de *exit*.
2 *Darganz*, de Argance.
3 *Essidas*, salidas, sorties ; de *exitus*.
4 *Nol remasó*, no le quedò. *Non illi remansit*.
5 *Tro*, hasta.
6 *Ses yugos de buees*, seis yugos de bueyes.
7 *Y tanto ena*, alli tanto en la.
8 *Maliolos*, majuelos.

» dia de oy porqual guisa sequier que sea[1]. E dan ye el tercio de la heredad, que fo de D. Julian Filio Dalvacil Ceid » en Àldea de Daralviejo de las Aldeas de Toledo; e otro si, » le dan el tercio de prados, e casas, e corrales, e solares, e » aguas, e entradas, e essidas de quanto pertenescie a Don » Julian el conomrado, de heredo su filio Donna Luna, la » que es soror del Monasterio, fueras los majolos, que son » de Don Alvaro, e en esto ad a seer pagado Fernando Pedrez, como dicho es. E este camio, que Labadessa fezo, e » so convent con D. Fernan Pedrez en Aldea de Rielves, et » en Aldea de Daralviejo, secundo, que connomrado es, non » remasso a Labadessa, nin a so Convent en ellas, ni poco, » ni mucho, ni entrada, ni essida, ni pedition[2] ninguna, ni » a ellas, ni a omne por ellas. E sopo Labadessa, e so Convent, que dieron, e que prisieron[3], e sopo como senie Fernand Pedrez, aquello que tiene Arganz, e non se entorparon[4], ni se enganearon en algo, ni non se les encrubrio » ninguna cosa, ni a ellas, ni a Fernand Pedrez, e vinieron » que todo se tornaba en provecho del Monasterio, e sopieron, » e entendieron lo que ficieron, e otorgaronlo por siempre » maes[5] los vnos, e los otros, e nunqua maes non ayan poder de tornarse[6] dest fecho. E que aya Don Fernand Pedrez esta heredad conomrada, quel da Labadessa connomrada, e so Convent per camio, que sea D. Fernando Pedrez, » derechero heredamiento por siempre maes del e de su generacion, e faga della su voluntad, venda, e camie, e dè a » qui quisiere, e sobre esta convenentia deste camio ficieron

1 *Por qual guisa sequier que sea*, por qualquiera manera que sea.
2 *Pedition*, accion à pedir.
3 *E que prisieron*, y lo que tomaron.
4 *Entorparon* pour *entorpecieron*, *engañaron*, comme l'explique le verbe suivant.
5 *Por siempre maes*, por siempre jamàs.
6 *Tornarse*, bolverse, apartarse de lo hecho.

» romper a Don Fernando sus Cartas, las que tenie de la he-
» redad conomrada Darganz, e si alguno sacare a Fernand
» Pedrez poco, o mucho desto, que dio Labadessa, e so Con-
» vent por camio en Aldea de Rielves, e de Daralviejo, se-
» cundo que dicho es, quel Monasterio conomrado, e so aver
» coure[1] a Don Fernando Pedrez el connomrado valia[2] da-
» quello aquel sacaren. E sobre esto ficieron firmar si fir-
» mas[3] buenas, derecheras por passar, e otorgaderas de
» tiempo, e de sazon, et escribieron sos nomres proprias ma-
» nos e los que no sopieron escríbir escribieron por ellos.

» Fecha la Carta en XVI. dias de Janero, Era M.CC.XL.
» IIII. Et acrescieron[4] en esta convenientia, que si oviere
» D. Fernando Pedrez en esta meatad, quel dan de Rielves,
» cumplimiento de XL. VIII. Kafizadas, como dicho es, ten-
» galo Don Fernando, e sea pagado, e si oviere y[5] de maes,
» lesselo, e si non oviere y tanto, e oviere y tro a XL. V.
» tengalo, e sea pagado. E si non oviere y cumplimiento a
» XL. V. Kafizadas, como dicho es, complane en sulco de lo
» so a[6] cumplimiento de XL. V. Kafizadas, secundo que vie-
» ren los omes buenos, que foren partillo. E si por aventura
» paresquiere otra Carta desta heredad de D. Fernando, o
» del Monasterio nomrado, non vala, ni aya fuerza, ni non
» vala otra Carta sino esta. — Ego Cecilia Abbadesa desuper
» nominata confirmo, et jussi scribere nomen meum. »

[1] *Coure*, cubra, recobre, satisfaga.

[2] *Valia*, valor precio.

[3] *Firmas*, testigos, témoins qui corroborent, arrêtent et rendent valable un acte en y apposant leur nom et leur subscription.

[4] *Acrescieron*, acrecentaron, añadieron.

[5] *Y*, ahì, o alli, *ibi*, *illic*.

[6] *Cumplane en sulco de lo so a*, cumplanle en tierra, que estè paga a, o a surco de la suya hasta.

## III.

*Specimen de vers en romance du poème de Fr. Gonzalo Berceo de l'an* 1211.

Por amor que creades[1] que vos digo[2] verdad,
Quiero vos dar a esto una autoridad,
Como fo[3] el Propheta, fablo certenidad[4],
Por onde fo afirmada la su gran santidad.

San Vicente avia nombre un Martir anciano
Sabina i Christeta de ambas fo hermano.
Todos por Dios murieron de violenta mano.
Todos yacien[5] en Avila non vos miento un grano[6].

El rey Don Fernando siempre amo bondad
E metie en complirlo toda su voluntad[7].
Asino[8] de trasladarlos a mejor santidad,
E metellos en tumbas de mejor honestidad.

Asino[8] un buen consejo, essa fardida lanza[9],
Traerlos a San Pedro que dicen de Arlanza
Con esse buen viento abrien mejor finanza[10]
Serien mejor[11] servidos sin ninguna dubdanza[12].

1 *Creades*, creais.
2 *Que vos digo*, que os digo.
3 *Fo*, fue.
4 *Fablo certenidad*, hablo verdad, je parle avec vérité.
5 *Yacien*, yacian, estavan, o reposavan ; ils gisaient ou reposaient.
6 *Non vos miento un grano*, no os miento nada ; je ne vous mens point.
7 *E metie*, y metia ; et il mettait.
8 *Asino un buen consejo*, assigno un buen consejo.
9 *Essa fardida lanza*, cette lance hardie, désignation de D. Fernando, hardi guerrier, habile à manier la lance.
10 *Abrien mejor finanza*, tendrian en mayor veneracion.
11 *Serien mejor*, serian mejor.
12 *Dubdanza*, duda.

Contra tierras de Lara, faza una contrada[1],
En rio de Arlanza en una renconada[2];
Y aciessen Monasterio[3] una casa honrada
San Pedro de Arlanza es por nombre llamada.

Avia ay un Abad Santo Siervo del Criador.
Don Garcia por nombre de bondad amador
Era del Monasterio cabdillo[4] y señor.
La grey demostrava cual era el Pastor.

En vision le vino de fer un mysterio
De aquellos Santos Martyres cuerpos de tan gran precio
E los desenterrasse del vivo Cimenterio
E que los aduxiesse[5] para el su Monasterio.

Fablo con el Rey al cual de Dios bon passo
Al que dicen Fernando un principe muy precioso
Tobolo[6] por buen seso, e por fecho fermoso[7].
Non fo para cumplirlo el Abad perezoso.

Convido los Obispos, e los provinciales,
Abades e priores otros Monges Claustrales
Diaconos e Prestes otras personas tales
Del Señorio todos los Mayorales.

Foron i Cavalleros i grandes Infanzones
De los Pueblos menudos mugeres y varones

1 *Faza una contrada*, hace una contrada.
2 *En rio de Arlanza en una renconada*, en rio de Arlanza en un rincon.
3 *Y aciessen Monasterio*, yacia el Monasterio.
4 *Cabdillo*, caudillo.
5 *E que los aduxiesse*, y que los llevasse.
6 *Tobolo*, tuvolo.
7 *Fecho fermoso*, hecho hermoso.

De diversas maneras eran las processiones,
Unos cantavan laudes otros dicen canciones.

Aduxieron [1] el cuerpo de Señor San Vicente,
E de las sus hermanas, honrado viene gente
Todos cantando laudes al Dios Omnipotente
E sobre pecadores a siempre cosimente [2].

Trabesaron el Duero, essa agua caudal,
Abueltas Duraton, Esgueva otro tal
Llegaron a Arlanza acerca del ostal
Non entrarien las gentes en un grande corral.

Señor Santo Domingo el natural Cannas
E nascio [3] en buen punto pleno de bonas mañas.
I viene cabdellando [4] essas bonas campañas
Faciendo captenencias que no abrien calanas.

Condesaron los cuerpos otro dia de mañana
Vincencio, e Sabina, e Christeta su hermana
Metieronlos en tumba firme e adornada.
Facia gran alegria essa gente Castellana.

En essa translacion de estos tres hermanos
Fueron muchos enfermos de dolores sanos
Los unos de los pies los otros de las manos
A Dios Christianas i Christianos.

Abades Obispos e Canonges [5] Reglares,
Levaron ende reliquias todos a sus Lugares,

1 *Aduxieron*, trageron.
2 *A siempre cosimente*, se ha siempre misericordiosamente.
3 *E nascio*, y nació.
4 *Cabdellando*, caudillando.
5 *Canonges*, Canonigos.

Mas el Abad de Silos e sus familiares,
Solo no las osaron tañer de sus polgares[1].

Vino a su Monasterio el buen Abad bendito
Fo de sus Compañeros mui bien recibido
Dijo el BENEDICITE en voz muy sabrido
Digeron ellos DOMINUS en son bono cumplido[2].

1 *Polgares*, pulgares.
2 *Son bono cumplido*, en su buen cumplido.

# CHAPITRE SIXIÈME.

**Guerres civiles des Musulmans en Espagne. — Chefs andalous qui se déclarent indépendans : Abou Djomaïl à Valence ; Ebn Houd à Murcie ; Ebn el Ahmar à Jaen et à Grenade. — Guerres avec les chrétiens. — Incursions du roi Ferdinand jusqu'à Xerez. — Bataille du Guadalète. — Campagnes en Aragon et en Andalousie. — Prise des Baléares. — Prise d'Ubeda et de Cordoue. — Discorde entre les Musulmans. — Le roi Jayme leur prend Valence. — Récapitulation du règne des émirs de Marok.**

De 1212 à 1242.

Nous allons, sur une période de trente années, laisser maintenant parler exclusivement les Arabes. Les chrétiens auront ensuite leur tour ; c'est ainsi que nous aurons à la fois les deux faces de l'histoire de la Péninsule, dont Conde n'a donné que le revers[1].

Depuis la funeste bataille d'El Akâb, nous disent-ils[2], commença à décliner en Espagne la dynastie des Almohades. El Nassr, vaincu, attribuait, dans son dépit, ce désastre, non à la valeur et à la bravoure des chrétiens, mais à la faute des généraux Andalous ; aussi, dès qu'il arriva à Séville, en tira-t-il une cruelle vengeance, faisant décapiter les plus distingués et privant les autres de leurs alcaydies et lieutenances. Cet injuste traitement offensa vivement la noblesse d'Andalousie, et le désir naturel de la vengeance disposa les esprits de tant de gens honorables à manifester, en temps opportun, les effets de leur mécontentement. El Nassr passa en Afrique sans songer à se refaire et à se dédommager de ses pertes passées par

1 Dans Conde, IVe part., chap. 1, 2, 3 et 4.

2 Ce livre, dit-il (en el prologo), est comme la contre-partie (el reves) de ses annales... Les lecteurs doivent donc lire ce livre comme s'il eût été écrit par un auteur arabe, parce qu'en effet c'est une traduction fidèle de plusieurs.

de nouvelles campagnes d'algazwa ; ainsi que nous l'avons dit, dès qu'il fut arrivé à Marok, il se cacha dans son palais où il se livra l'oisiveté et aux plaisirs, et périt empoisonné par les mains des ministres de ses vengeances et de ses amusemens. Son fils El Mostansir, qui lui succéda au trône, était fort jeune, et vécut toujours sous la tutelle des scheikhs ses parens, lesquels se répartirent entre eux toutes les provinces de l'Afrique et de l'Espagne, non avec le dessein de les gouverner et de les maintenir avec justice pendant sa minorité, mais pour en jouir et les désoler par des vexations inouïes. Les wazirs et les walis leurs lieutenans, profitant du désordre général, ne cherchaient que des occasions de s'enrichir, et, pendant que leur mauvaise administration appauvrissait les provinces, les chrétiens couraient et ravageaient les campagnes, brûlaient les villages, tuaient ou faisaient prisonniers les habitans de l'Andalousie, s'emparaient des forteresses, en sorte que les frontières des Musulmans restaient sans défense. Pendant ce temps, El Mostansir s'occupait à élever des troupeaux de toute espèce de bétail, se faisant pasteur au lieu de défenseur de ses peuples; tandis que le précieux troupeau des Musulmans d'Espagne était chaque jour attaqué et déchiré par des loups enragés. Il mourut enfin sans laisser d'héritiers, et son oncle Abd el Wahid, fils d'Abou Yakoub, occupa le trône par l'adresse et les intrigues politiques des scheikhs : ses frères Cid Abou Mohammed et Cid Abou el Ola avaient en Espagne un empire absolu qu'ils exerçaient avec un sceptre de fer, et dès lors commença à se manifester le mécontentement des peuples d'Andalousie. A Murcie s'éleva avec le titre d'émir Abou Mohammed, qui prit le surnom d'El Adhel (le Juste). Les scheikhs de la province se déclarèrent en sa faveur, et à l'occasion de ces divisions s'élevèrent d'autres partis et d'autres factions innombrables. Mohammed, le wali de Baeza, s'allia avec les chrétiens pour se maintenir dans sa seigneurie, et leur prêta secours

dans leurs incursions en Andalousie. Ces calamités firent abhorrer l'émir El Adhel; son nom odieux fut maudit par les peuples, et il fut, par de solennelles proclamations dans les mosquées, déposé et déclaré ennemi de Dieu et persécuteur des fidèles. En Afrique, il en arriva autant : les scheikhs déposèrent l'émir Abd el Wahid et proclamèrent son frère le célèbre Cid Abou el Ola El Mâmoun, prince illustre si la fortune n'eût été déjà conjurée contre sa famille. Il imprima beaucoup d'effroi aux rebelles, fit trembler les ennemis, et afin de détruire la cause des révoltes, des troubles et de l'anarchie qui tourmentaient son empire, il supprima les conseils des scheikhs, qui avaient un pouvoir illimité dans le gouvernement des Almohades. El Mâmoun ne se défit point des ambitieux ministres qui formaient ses conseils; aussi bientôt se soulevèrent-ils contre lui, et lui suscitèrent-ils de nouvelles séditions en Afrique et en Espagne, où le feu de la discorde était si ardent. Ils soulevèrent contre lui un brave général que, pour le mieux exciter à la guerre, ils déclarèrent émir et légitime successeur au trône des Almohades. Ce fut le scheikh Yahya ben El Nassr, que l'émir Abou el Ola El Mâmoun vainquit par son habileté et sa valeur héroïque, et força à se retirer dans les montagnes, où il erra, à l'abri de leur escarpement et de leur aspérité. Cela semblait assurer à l'émir El Mâmoun la possession du trône; ayant apaisé les troubles d'Espagne, il partit pour l'Afrique dans cette confiance; mais il y avait à peine mis les pieds, qu'il s'éleva en Espagne un puissant parti contre les Almohades. Abou Abdallah Mohammed ben Youssouf Ebn Houd, noble cavalier qui descendait des anciens émirs de Zaragoce, voyant l'occasion qui se présentait de se venger des Almohades et de recouvrer les anciens droits de sa famille, qui, comme nous l'avons vu, avait possédé un état très florissant dans la partie orientale de l'Espagne, parvint par son éloquence, sa générosité et l'adresse de ses partisans, à rassembler un très grand nombre de vaillans cavaliers qui se

déclarèrent pour lui et promirent de mourir pour son service. Ils se réunirent à Escuriante[1], village escarpé et très fortifié par la nature, dans la taa d'Uxixar, et d'un commun accord, ils le reconnurent et proclamèrent émir des Musulmans d'Espagne. Sa reconnaissance solennelle eut lieu le premier de ramadhan de l'année 625 (3 août 1228). Afin de se populariser et d'exciter les peuples à le suivre et à renoncer à l'obéissance des Almohades, il publia qu'il voulait rendre la liberté aux peuples opprimés par d'injustes vexations; qu'il établirait des impôts ou contributions légales, abolirait les charges arbitraires qu'avaient imposées les tyrans (c'est le titre odieux qu'on leur donnait); il s'élevait contre leur peu de religion; les imams, les khatebs et autres ministres du culte prêchaient que les mosquées étaient profanées; et, afin d'allumer le fanatisme populaire, ils les bénissaient et les purifiaient par des lustrations et des cérémonies publiques. Toute la noblesse et l'émir lui-même prirent des habits de deuil en signe d'affliction et de douleur. Dans le même temps, le wali Abou Djomaïl ben Zeyan ebn Mordanisch suscitait une révolution semblable à Valence, à son profit[2]. A la nouvelle de ces mouvemens, Yahya ben Nassr qui errait, fugitif, loin du siége de l'empire, reprit courage, augmenta de son côté la discorde par ses émissaires en Espagne, et fomenta le mécontentement et la guerre civile contre les Almohades. Abou el Ola El Mâmoun revint alors en Andalousie, et la pre-

1 El Koday dit à Souhour, et que ce fut à la fin de redjeb.

2 Conde l'appelle Djemaïl, c. 1 et 4, et Abou Djomaïl, c. 2 et 3.—Abou Djomaïl ben Zeyan Ebn Mordanisch, était petit-fils de cet Abou Abdallah Mohammed ben Sayd ou ben Saad ben Mordanisch, que nous avons vu contracter un traité de paix en 1149 avec la république de Gênes (voir ci-dev. p. 103), brave guerrier que les chroniques espagnoles appellent tantôt Lupus, tantôt Lop, et plus communément Aben Lop, sans doute parce que lui ou son père Sayd agissaient envers les chrétiens comme le loup envers les brebis, *ut lupus urget oves*. Abou Djomaïl était par conséquent de la famille des anciens rois de Valence qui, vers le milieu du douzième siècle, balancèrent la puissance des Almohades en Espagne, et leur cédèrent des derniers.

mière chose qu'il fit, ce fut de convenir d'une trève avec le roi Ferdeland des chrétiens, qui lui faisait la guerre avec des succès variés sur les frontières de Cordoue. La trève conclue, El Mâmoun se porta aussitôt, avec toutes les troupes qu'il put ramasser, à la recherche de son ennemi. Il rencontra l'armée d'Ebn Houd dans les campagnes de Tarifa; c'est là que les deux armées se trouvèrent en présence et qu'elles engagèrent une sanglante bataille, comme si ce n'eussent pas été des hommes de la même loi; on combattit une grande partie du jour sans que la victoire se déclarât pour aucun parti; au coucher du soleil, fatigués de s'entretuer, on suspendit d'un commun accord l'affreuse mêlée. L'arrivée de la nuit maintint la courte trève de ces braves, et dès l'aube du jour suivant recommença de nouveau la lutte opiniâtre; mais les Almohades, inférieurs en nombre aux Andalous, ne purent la soutenir longtemps. El Mâmoun demeura vaincu et perdit ses généraux les plus distingués, entre autres ses parens, Ibrahim ben Édris, Ebn Abou Ishak, wali de Ceuta, et Abou Zeyad El Medjayed, wali de Badajoz. Le fils de l'émir Abou el Ola El Mâmoun lui-même, Abou el Hassan, qui commandait l'avant-garde de l'armée de son père, fut dangereusement blessé (6 de ramadhan 626 — 29 juillet 1229). L'émir Abou el Olá El Mâmoun ne voulut pas tenter une autrefois le sort des armes; il se retira du camp, redoutable encore quoique vaincu; Ebn Houd n'osa point l'inquiéter dans sa retraite : les Almohades lui avaient vendu trop cher sa victoire. El Mâmoun crut qu'il lui convenait de se rendre en Afrique pour y rassembler une puissante armée dont le nombre lui assurât l'avantage sur la valeur de ceux qui suivaient les heureuses bannières d'Ebn Houd. Ayant donc pris cette résolution, il confia le soin des affaires d'Espagne à son fils Abou el Hassan et à ses frères Cid Abou Abdallah et Cid Abou Mohammed, et partit pour l'Afrique.

Abou Djomaïl ben Zeyan cependant, profitant de ces trou-

bles, s'empara de Valence, d'où il chassa le wali Cid Abou Mohammed ben El Mansour, frère d'El Mâmoun; il y eut quelques engagemens où Cid Abou Mohammed combattit avec beaucoup de valeur, mais avec un très mauvais succès; abandonné de la plupart des siens, il se réfugia sous la protection du roi Gaymis des chrétiens, avec lequel il était en paix. Le tyran Gaymis, ennemi mortel des Musulmans, le reçut bien, mais ne songea pas à le venger ni à le rétablir dans ses états; toutefois, il saisit ce prétexte de faire des ravages et des dégâts dans le pays, où il entra comme défenseur du wali dépouillé et s'empara en son nom d'un grand nombre de forteresses. Le soulèvement d'Abou Djomaïl à Valence eut lieu en l'année 627 (1230). Déjà le tyran Gaymis avait enlevé Mayorkas aux Musulmans.

Yahya ben El Nassr, ayant appris la victoire d'Ebn Houd sur l'émir El Mâmoun, lui envoya aussitôt des messagers pour le féliciter et lui offrir son amitié et son alliance; il s'ébranla avec ses troupes et descendit des montagnes pour courir le pays; mais, comme les hommes ne veulent de compagnons ni dans le commandement ni en amour, l'émir Ebn Houd ne lui répondit pas ainsi qu'il l'espérait; au contraire, en général diligent, il fit avancer un corps de cavalerie que commandait Aziz ben Abd el Melek, et s'empara de Murcie par l'habileté et la valeur de ses raïs ainsi que de son cadhi Abou el Hassan Aly ben Mohammed el Kasély, favorisé dans cette expédition par certaines compagnies de cavaliers chrétiens. Il se rendit aussitôt en personne dans la ville où il fut proclamé, et manifesta au peuple ses intentions, qu'il disait n'être autres que de délivrer l'Espagne de la tyrannique oppression des Almohades, corrupteurs des coutumes des Musulmans, et cause des discordes et de la décadence de l'état. Il les traitait de barbares et d'hérétiques, ne regardant pas comme leurs frères les Musulmans qui n'étaient pas Almohades. Comme le peuple souffrait beaucoup du mauvais gouvernement des Afri-

cains et que les scheikhs était également irrités contre ceux-ci, il ne fut pas difficile d'exciter les esprits contre eux ; si bien que Mohammed ben Youssouf Ebn Houd fut reconnu saheb de Murcie au milieu des acclamations publiques. Ses excellentes qualités physiques et morales et sa grande éloquence entraînaient après lui tous les partis, et, en peu de mois, il fut maître de tout le pays; il établit à Murcie, pour son wali, son général Aziz ben Abd el Melek auquel il avait grande confiance; à Xativa, Yahya ben Mohammed ben Issa Aboul el Hosseïn de Dénia, et à Dénia, le fils de ce même Abou el Hosseïn. Le peuple donna à son émir Ebn Houd le surnom de El Motawakkel Ela Allah.

En raison de l'absence de l'émir El Mâmoun, de la dernière victoire et des événemens de Murcie, tout paraissait déjà soumis, aux yeux de ceux qui suivaient le parti d'Ebn Houd. Instruits toutefois que le wali de Séville, frère d'El Mâmoun, marchait contre eux, ils se portèrent à sa rencontre. Le wali de Séville ramenait des soldats en Algharbe; ayant su qu'Ebn Houd faisait des préparatifs contre lui, il eut recours aux chrétiens de Galice pour l'aider; ils vinrent au pays de Mérida avec toute leur cavalerie, et se réunirent aux généraux de Cid Abou Abdallah. Ceux d'Ebn Houd se rencontrèrent avec eux près de Alhanche et engagèrent une sanglante bataille ; les généraux de Cid Abou Abdallah, ainsi que leurs auxiliaires, furent vaincus et se réfugièrent à Mérida. Abdallah ben Mohammed ben Wazir, qui avait été wali de Alcaçar El Fetah, nommé aussi Alcaçar Abydanès, occupé alors par les chrétiens ainsi que Montanchis et plusieurs autres forts, se sauva à Mérida, avec son frère Abd el Rahman. Il y avait beaucoup de vaillans cavaliers almohades, mais beaucoup plus encore de ceux qui affectionnaient le parti d'Ebn Houd, et, par l'adresse de ceux-ci, les premiers furent, cette nuit-là, livrés par trahison aux généraux de l'émir Ebn Houd. Cette sanglante bataille de Mérida eut lieu au commencement de l'année 629 (oct. ou

nov. 1231)[1]. Au retour de la frontière d'el-ghouf, on amena les deux généraux Abdallah ben Mohammed ben Wazir, et son frère Abou Omar Abderrhaman, à Séville, où la populace les maltraita malgré leur mérite et leur noblesse, les poignarda et les mit en pièces, au grand regret de l'émir Ebn Houd, qui estimait beaucoup Abd el Rhaman Abou Omar à cause de son érudition et de son esprit. C'est lui qui glosa l'excellente chanson élégiaque de son père Abou Bekr. On raconte que ce wali, passant dans une agréable vallée que l'on appelle Wadilhamama et qui est située entre Arcos et Médina ben Zelim, entendit le chant triste et doux d'une *torcaz*, et composa les beaux vers des plaintes de la colombe, que ceux d'Algharbe ont coutume de chanter le soir au clair de la lune. D'autres disent que cet illustre général Abou Omar, et son frère, moururent percés de coups de lance par ordre de l'émir Ebn Houd, peu de temps après, lorsque ce prince vint de Murcie au pays de Grenade avec une puissante armée. Dans cette expédition se réunirent à son parti tous les alcaydes de ce pays, et il fut reçu avec des acclamations de joie et de triomphe dans la cité, où l'on dit qu'on lui présenta les deux généraux almohades prisonniers, lesquels supportaient leur adversité avec une fermeté admirable, et qu'il les fit aussitôt mettre à mort, sans que la célébrité du père ni leurs propres vertus pussent changer l'irrévocable décret du destin; ils furent tués à coups de lance par ordre d'un prince qui se piquait d'humanité et de l'amour des lettres. Des chrétiens du pays de Tolède coururent les terres de Cazorla et en occupèrent les forts, ainsi que Kaschtalla, que peu de temps après recouvrèrent de nouveau les Musulmans de la frontière, d'où ils chassèrent les chrétiens. Du côté de l'Algharbe, les chrétiens s'emparèrent de Torgiela avec de grandes pertes pour

[1] Dans El Koday, il y a 627 par erreur.

les Musulmans de la contrée de Batalyousch, dont était wali Ibrahim ben Mohammed ben Sénadid el Ansari, surnommé Abou Ishak.

Trois ans auparavant (en 1228), le tyran Gaymis était allé contre Mayorkas avec de grandes forces et un grand appareil de vaisseaux; Cid Abou Mohammed et les siens croyaient qu'il allait pour eux afin de les soutenir. Il s'empara des ports et entra dans l'île principale malgré les efforts et la glorieuse fermeté du wali de cette île, Saïd ben el Hakem ben Othman el Koraïschy, de Tabira d'Algharbe. Ce général dressa aux chrétiens des embuscades où il leur fit un grand carnage, ne leur laissant pas faire un pas qu'ils ne l'arrosassent de leur sang; mais il fut obligé de faire retraite et de se renfermer dans la kasbah; il s'y défendit quelques jours; mais comme il n'y avait pas d'espoir de secours, les habitans se rendirent tributaires à de honteuses conditions[1]. Autant en firent peu après les schérifs de Minorka et d'Ybiça, qui se rendirent vassaux et tributaires du roi Gaymis. Ces quatre scheikhs étaient Abdallah, saheb de Hisn el Yehwd, Aly de Bény Saïda, Ebn Yahya, saheb de Bény Fabyn, et Mohammed, saheb d'El Kayor, lesquels se soumirent au vasselage. Ebn Othman resta pour wali des îles à la demande des Musulmans, et il y demeura jusqu'à ce que le cadhi Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Hescham s'y souleva contre lui par envie; leurs querelles furent cause que les chrétiens les visitèrent une seconde fois et appesantirent sur eux leur joug de plus belle.

En l'an 1232 arriva la mort inattendue de l'émir des fidèles Abou el Ola El Mâmoun, auprès de Marok, et cet événement fit perdre toute espérance aux Almohades d'Espa-

[1] Le lundi 8 du mois de safar 626, qui correspond au dernier jour de décembre (dit Ebn Abd el Halim, p. 179), eut lieu le grand événement de la perte de Majorque. Que Dieu la rende à l'islamisme!

gne. Yahya ben El Nassr proclama de nouveau ses droits ou ses prétentions au trône des Almohades; mais, bien que son droit fût le meilleur, son parti était beaucoup moins puissant que celui d'Ebn Houd, qui dès longtemps le regardait comme son unique rival. Pendant qu'ils étaient aux prises et se disputaient la possession de l'Andalousie, Djomaïl ben Zeyan cherchait à agrandir son royaume de Valence; il occupait Dénia, et y mettait pour wali en son nom son cousin Mohammed ben Sobayah ben Youssouf el Djézamy, qui en chassa Hosseïn ben Yahya. Hosseïn se réfugia près de son père le wali de Xatiba, Ahmed ben Issa el Khazradji, lequel, à cause de ses richesses et de ses services ainsi que de sa parenté avec Abou Omar ben Aty, était wali de sa patrie, et la recouvra peu de temps après, et la conserva jusqu'à ce que les chrétiens y entrèrent, comme nous le dirons par la suite.

Yahya ben El Nassr rassembla ses troupes, appela et excita ses partisans et ses amis, et, à l'aide de tous, il réunit à Arjona une très belle armée, dont il donna le commandement à son neveu Mohammed Abou Abdallah ben Youssouf ben El Nassr, d'Arjona, jeune homme plein de belles qualités, vertueux et prudent comme un vieillard, vaillant et habile général comme le fameux El Mansour ben Aby Amer. Ce jeune homme était connu sous le surnom d'El Ahmar; il était estimé et renommé parmi la jeunesse d'Andalousie pour sa valeur et sa bonne grace, et, avide de se signaler au service de son oncle, il marcha avec sa cavalerie sur Jaen, qu'il prit d'assaut le jour de djouma de la lune de . . . . 629 (1232). Tels furent les commencemens d'El Ahmar. Quatre ans après, son oncle Yahya fut tué près de Marok, laissant à son neveu le soin de sa vengeance et l'héritage de ses terres et de ses prétentions. Mohammed cacha la mort de son oncle jusqu'à ce qu'il eût occupé en son nom les cités de Guadix et de Baeza. Également applaudi et estimé des scheikhs et du peuple, il divulgua la mort de son oncle Yahya ben El Nassr,

et fut proclamé émir des Musulmans à Arjona, Jaen, Guadix et Baeza; maître de plusieurs forteresses, il se déclara alors l'ennemi de l'émir Ebn Houd et de tous ses adhérens.

Le roi des chrétiens Ferdeland était grand ennemi des Musulmans, et brûlé du désir de s'emparer de toutes leurs terres d'Andalousie, dont il courait et ravageait les campagnes par de continuelles algarades, détruisant et brûlant les hameaux et les villes. La discorde et la guerre civile qui existaient entre ceux d'Ebn Houd et ceux du parti de Djomaïl ben Zeyan, ainsi que la nouvelle et puissante faction de Mohammed El Ahmar, favorisaient ses desseins : les peuples étaient désunis entre eux; la plupart des caïds et des walis, maîtres dans leurs gouvernemens, ne savaient lequel suivre, et la plupart d'entre eux, plus avares que prudens et loyaux, se déclaraient sahebs indépendans de leurs villes et forteresses, afin de n'aider aucun parti. Les habitans, de leur côté, s'aveuglaient aussi sur cette apparence de paix et de tranquillité qu'ils leur offraient, et se croyaient ainsi heureux et en sûreté, tandis qu'ils demeuraient isolés et sans appui. La division et la mésintelligence étaient telles que les ennemis d'Allah fondaient une espérance certaine sur les factions qui partageaient les Musulmans, et se préparaient à donner le dernier assaut au misérable et délabré royaume d'Andalousie. Il était même croyable qu'il s'écroulerait de lui-même et finirait entièrement sans laisser autre chose que des regrets et de tristes souvenirs de ce qu'il avait été. Dans ces circonstances, le roi Ferdeland arriva avec ses chevaliers jusqu'au pays de Cordoue, et prit quelques forteresses, tuant les habitans ou les faisant prisonniers. Les siens entrèrent de force à Baeza et massacrèrent les habitans sans épargner les vieillards, les femmes ni les enfans; ils ne s'abstinrent point de répandre le sang innocent. Cette cruauté épouvanta les peuples, et les chrétiens, sans trouver d'obstacles sur leur route, pénétrèrent jusqu'au pays de Séville et de Xeres.

Le noble émir Ebn Houd s'affligeait beaucoup de ces succès, et, oubliant les avantages qu'obtenait son nouveau rival au pays de Grenade, il prépara ses troupes pour marcher contre les chrétiens, convoqua les tribus et rassembla une puissante armée dont la multitude couvrait les monts et les plaines. Ebn Houd marcha à la recherche des ennemis de Dieu, qui étaient campés sur les bords du Guadalète, près de Xerez, et avaient là leur riche butin de troupeaux et de prisonniers. Les Musulmans s'avançaient, persuadés que ces téméraires ne pourraient leur échapper, et les deux armées s'aperçurent. Ebn Houd plaça ses tentes dans les olivares, et aussitôt sortirent environ mille cavaliers musulmans pour escarmoucher contre les chrétiens. Mais ceux-ci n'osèrent pas se montrer alors, et disposèrent leurs troupes pour donner la bataille. Désespérant d'échapper la vie sauve, ils voulurent auparavant prendre une cruelle et inhumaine vengeance : en effet, ayant placé en avant les malheureux Musulmans qu'ils tenaient captifs et attachés, ils les passèrent au fil de l'épée sans en épargner aucun; et leur général, pour exciter les siens à combattre sans espoir de sauver leur vie, leur dit : « Vous avez derrière vous la mer, et devant vous les ennemis; il n'y a de ressource que dans le ciel; s'il faut mourir, mourons vengés. » Les cavaliers de l'émir Ebn Houd, entendant les cris des prisonniers que massacraient les chrétiens, coururent contre eux pleins d'ardeur et de courage; tout le camp s'ébranla aussitôt avec de grands cris d'Allahkibirah, et un bruit de tambours et de buccins tellement effrayant, qu'il semblait que le ciel et la terre s'écroulassent. Les chrétiens, de leur côté, s'élancèrent avec impétuosité, et il s'engagea une bataille sanglante où tout le monde combattait comme des bêtes féroces; les rangs pressés des chrétiens enfoncèrent les cavaliers musulmans, qui les avaient pris par le centre afin de les frapper de leurs lances; se confiant en leur courage et en leur nombre, ils se frayèrent un passage au milieu de l'infante-

rie, qu'ils renversaient et foulaient aux pieds. Les cavaliers musulmans revinrent sur eux et augmentèrent le désordre et la confusion de l'infanterie; et, en poursuivant les chrétiens, ils se jetèrent pêle-mêle avec eux dans les olivares. De cette manière, bien qu'avec une grande perte, les chrétiens parvinrent à échapper ce jour-là. Il périt dans l'action beaucoup de Musulmans volontaires et de nobles cavaliers de la garde d'Ebn Houd. Cette seconde bataille du Guadalète eut lieu à la fin de l'année 630 (sept. ou oct. 1233).

Dans l'Espagne orientale, Abou Djomaïl ben Zeyan, pour venger le sang répandu des Musulmans, courut le pays d'Aragon, ravageant les campagnes, détruisant hameaux et villages jusqu'à Hisn-Amposta et à Tortose, et revint de son expédition avec beaucoup de richesses et de prisonniers. Les chrétiens, de leur côté, occupèrent la Beniscola, Castellon, Buñol et Alcalatan; ils entrèrent de nuit par surprise dans Hisn-Almanzora, sur les bords du Xucar; ils prirent également, à la fin de l'année, Motélia, et mirent le siége devant Burriana qui se rendit par capitulation avec sûreté pour les habitans et villageois de cette contrée, en l'année 631 (1234). Dans le même temps, El Ahmar se rendait maître des villes de Loxa et de Alhama, et de toute la montagne. Les chrétiens, excités et enflés par leurs heureux succès, vinrent ensuite devant Ubeda, l'assiégèrent et l'assaillirent avec diverses machines et engins; elle ne put, quoique bien fortifiée, se défendre longtemps, et le wali de la place la livra au roi Ferdeland, sous certaines conditions que le roi observa, donnant sûreté et protection aux personnes et aux biens des habitans. La perte de cette cité eut lieu dans la lune de . . . de l'année 632 (1235). Dans la même année, les expéditions des croisés en Algharbe[1] les rendirent maîtres de Alhanje et d'autres forteresses, sans que les Musulmans pus-

1 Voir les Chroniques de France, dans D. Bouquet.

sent l'empêcher, à cause de leurs funestes discordes. Medelin et Mudela, villages des Bény Meddely Bény Mordanisch, eurent le même sort, et semblable disgrâce était prédestinée à la capitale de l'empire d'Andalousie, l'antique et populeuse Cordoue.

L'émir Ebn Houd rassemblait ses troupes à Ecija pour aller défendre Ubeda et se rendre de là au pays de Grenade. Or, il arriva que les chrétiens de la garnison d'Ubeda, sachant la négligence et la mauvaise garde qu'il y avait à Cordoue, formèrent une téméraire entreprise, persuadés que la fortune favorise les audacieux. Les gens de frontière qui étaient à Andujar s'étant donc réunis à quelques-uns de ceux d'Ubeda, escaladèrent les murailles de Cordoue pendant une nuit obscure et s'emparèrent d'une tour dont ils massacrèrent les gardes et les sentinelles négligentes. Cette tour était du côté de l'orient. A l'heure de l'aube on apprit dans la cité cette surprise, et les plus courageux accoururent pour attaquer la tour; mais elle était si forte et si bien défendue que tous leurs efforts furent vains. On donna avis à l'émir Ebn Houd de ce désastre et de l'extrémité où se trouvait Cordoue, à l'attaque de laquelle on disait que le roi Ferdeland se portait avec une nombreuse armée. Ebn Houd se mit aussitôt en marche pour secourir Cordoue; mais, à moitié chemin, il apprit que les chrétiens s'étaient déjà emparés de tout le faubourg d'Axarkia, et que le roi Ferdeland était arrivé d'Estramadoure avec beaucoup de monde au camp d'Alcolea. Ebn Houd tint conseil avec ses caïds, ne sachant quel parti prendre : les uns voulaient qu'il marchât sur-le-champ combattre les chrétiens et encourager les Cordouans; d'autres, plus timides, disaient que ce n'était point un prudent avis que d'attaquer les ennemis sans connaître leur nombre et leur situation. Ebn Houd était dans la perplexité; il envoya un certain don Souar, qui était dans son camp, s'informer de l'armée des chrétiens. Souar était lui-même chrétien. Cet ennemi de Dieu vint avec mensonge et

fausseté grossir les forces des ennemis qu'il disait être innombrables : d'après cela et sur un message qui arriva sur ces entrefaites, envoyé de Dénia par le wali Djomaïl ben Zeyan, par lequel il mandait à Ebn Houd qu'il avait forcé les chrétiens à lever le siége de Cullera, mais qu'ils lui avaient pris Hisn Montkat dans les plaines de Valence, et que les ennemis de Dieu menaçaient de lui enlever tout le pays; qu'il le priait de vouloir bien venir à son secours pour le défendre contre le tyran Gaymis; que s'il le secourait il lui promettait d'être son vassal, aimant mieux l'avoir pour seigneur, que de payer tribut, à de viles conditions, au roi des chrétiens; d'après cette lettre, qu'il lut à ses généraux, Ebn Houd se décida sur-le-champ, soit parce qu'il voyait le découragement de ses troupes effrayées par ceux de Xerez et par la crainte que leur inspirait un péril prochain, soit dans l'espoir de s'assurer le cœur et les états d'Abou Djomaïl ben Zeyan, à abandonner la défense de Cordoue et à suivre l'impulsion irrésistible de la fatalité qui était gravée sur des tables de diamant par la main de l'éternelle Providence. Il se persuada que Cordoue ne serait pas si facilement perdue, et que, bien qu'elle le fût en ce moment, le mal ne serait pas sans remède, puisque les chrétiens ne pourraient la conserver, située comme elle l'était au milieu de l'Andalousie, et qu'ensuite il suffirait de venir la reprendre avec une puissante armée. Cependant, il se donnait dans la ville de sanglans combats; les habitans, nombreux et braves, se battaient avec beaucoup de courage pour leur patrie, leur liberté et leur vie; dans les rues et les places se donnaient d'opiniâtres batailles; ils se défendaient avec une fermeté admirable dans l'espoir d'être secourus; mais quand ils apprirent que l'émir Ebn Houd les avait abandonnés, ils perdirent courage, et dès ce moment ne firent rien d'avantageux; ayant perdu l'espérance qui les animait, ils convinrent de se rendre à de bonnes conditions; mais les chrétiens, qui étaient sûrs de leur triomphe, accor-

dèrent seulement aux habitans la vie et la liberté d'aller où ils jugeraient à propos. Ainsi fut perdue la principale cité de l'Andalousie ; elle se rendit aux ennemis le dimanche 23 de schawal 633, que les infidèles comptent pour la fin de juin (le 30 juin 1236). Ils placèrent aussitôt leurs croix sur les minarets des mosquées et profanèrent la grande aldjéma d'Abd el Rahman dont ils firent leur église. Les tristes Musulmans sortirent de Cordoue (que Dieu veuille nous rendre!) et se réfugièrent dans d'autres cités de l'Andalousie, et les chrétiens se partagèrent leurs maisons et leurs héritages. Quelques forteresses et quelques villes, ayant appris la reddition de Cordoue, se mirent sous la foi du roi Ferdeland, désespérant de pouvoir résister à sa puissance : ce furent entre autres Baeza, Astapa, Ezija et Almodovar, et le roi les reçut comme tributaires.

Sur ces entrefaites Abou Djomaïl ben Zeyan assembla une nombreuse armée, et, ranimé par l'espérance qu'Ebn Houd venait à son secours, il marcha sur Hisn-Schantamârya (Albarracin), assiégea la forteresse et pressa vivement les chrétiens qui la défendaient. Ceux-ci étaient nombreux et braves, se défendaient bien et donnaient des alertes au camp d'Ebn Zeyan. On combattit avec beaucoup de valeur des deux côtés, jusqu'à ce que, désespérant d'aucun secours humain, affamés et tels que des loups enragés, les chrétiens sortirent un jour pour la mêlée, qui fut tellement sanglante, qu'Ebn Zeyan fut forcé de lever le camp et de se retirer à Valence, laissant la forteresse au pouvoir des chrétiens. Cette bataille eut lieu à la fin de djoulhedjah de l'année 634 (août 1237).

Cependant, Ebn Houd continua de marcher avec ses troupes vers Almérie, dans le dessein de s'y embarquer pour se rendre au pays de Valence et se réunir à Abou Djomaïl ben Zeyan. Il arriva à Almérie, où le caïd Abderrhaman le logea dans la kasbah du palais, lui donna une grande fête et un splendide banquet ce jour-là, et autant aux principaux gé-

raux de son armée; mais dans cette même nuit du jeudi 27 de djoumada-el-awal 635 (15 janvier 1238), il l'étrangla perfidement dans son propre lit. Ainsi périt cet émir qui tenta de relever la fortune de sa famille dans ces temps d'anarchie, prudent et brave, et digne d'un meilleur sort. Mohammed El Sabouny de Séville célébra en vers élégans son héroïque valeur. Ceux de son armée ne soupçonnèrent pas la trahison, et le lendemain matin on publia qu'il était mort d'apoplexie, d'autres disaient d'ivresse; la vérité est que sa dernière heure arriva, et qu'en lui s'accomplit l'irrévocable volonté de Dieu, haut et puissant. Leur émir et saheb étant mort, les troupes retournèrent dans leur pays, et il ne fut pas possible aux généraux de les retenir ni de suivre l'entreprise commencée en faveur de ceux de Valence. Ayant appris sa mort à Murcie, on proclama son frère Aly ben Youssouf surnommé Adid-Dawlah. Ceci eut lieu le 4 de moharrem de l'année suivante 636 (16 août 1238); mais aussitôt, Abou Djomaïl ben Youssouf ben Mohammed ben Sad el Gazemi s'éleva contre lui, et parvint en peu de temps à l'emporter sur lui; soutenu par le peuple il l'attaqua un jour de djouma, 15 de ramadhan, le prit, et peu après, le lundi 26 du même mois, le fit décapiter. Les Bény-Houd étaient peu religieux, et c'est ce qui les perdit, dit l'auteur musulman. Le perfide caïd d'Almérie Abderrhaman, afin d'obtenir les bonnes graces de Mohammed ben Youssouf ben El Nassr el Ahamar, saheb d'Arjona et de Jaen, fit déclarer en sa faveur les tribus d'Almérie et de son territoire : le wali de Jaen Ebn Khaled parvint aussi de son côté à gagner les esprits des Grenadins, et Mohammed, qui ne négligeait rien, profita de cette circonstance, courut le pays, fut reçu partout avec acclamations, et entra à Grenade à la fin de ramadhan 635 (15 mai 1238). Il confia le gouvernement des villes de la province à ceux qui se distinguaient et surpassaient les autres par leur valeur et leur prudence, ainsi qu'à ceux qu'il savait devoir être le plus agréables aux peuples.

Les chrétiens commandés par le roi Djakoum, que d'autres appellent Gaymis, couraient et dévastaient cependant les terres de Valence. Ils partirent de Hisn-Schantamarya (Albarracin), ayant fait vœu de prendre la ville de Valence, qui était le verger de délices de l'Espagne. Ils rassemblèrent une armée de plus de quatre-vingt mille infidèles, et passèrent le Guad-al-Abiad ; quoique la cavalerie d'Abou Djomaïl eût marché contre eux pour les empêcher d'asseoir leur camp et qu'elle eût escarmouché contre eux pendant un grand nombre de jours, il ne lui fut pas possible de l'empêcher, et une infinité de gens d'Afrank et de Barschalouna, que pouvait seul compter le Dieu qui les avait créés, vinrent bloquer la ville par mer et par terre; ils mirent le siége devant Valence le dix-septième jour de ramadhan 635 (1er mai 1238), et ils commencèrent aussitôt à en battre les murs avec des machines et des catapultes. L'émir Abou Djomaïl ben Zeyan, quoiqu'il la défendit très bien avec ses soldats, envoya demander du secours tant à ceux d'Andalousie qu'à ceux d'Afrique et spécialement aux Bény Zeyan, qui étaient ses parens. Ceux-ci se disposèrent aussitôt à venir à son secours, et arrivèrent avec leurs vaisseaux. Ce renfort parut et demeura en vue de Valence pendant plusieurs jours; mais ils ne purent, à cause du mauvais temps, débarquer en aucun endroit de la côte et furent obligés de s'en retourner. Il ne vint point de secours d'Andalousie parce que tout y était dans l'inquiétude et la crainte. La discorde agitait aussi les walis de Murcie; tous voulaient à l'envi s'élever à la souveraineté. Les Musulmans de Valence, réduits à l'extrémité par les incommodités d'un long siége, et fatigués de se défendre d'assauts et d'escalades sans cesse renouvelés obligèrent Ebn Zeyan à capituler. Deux généraux, chargés de pleins pouvoirs, sortirent à cet effet et convinrent avec le roi Djakoum que la ville lui serait livrée à la condition qu'il laisserait aux habitans la liberté de s'en aller où ils voudraient, avec tous leurs biens ; que ceux qui voudraient demeurer

seraient tributaires, comme les autres vassaux du roi Djakoum, en conservant le libre usage de leur religion, de leurs lois et de leurs coutumes, et qu'il laisserait à tous liberté et sûreté, ainsi que certains délais pour disposer de leurs personnes et de leurs biens. Ces conditions ayant été signées des deux côtés, et le jour fixé, Valence se rendit à Djakoum le 17 de safar 636 (28 septembre 1238)[1]. Les Musulmans sortirent de cette belle cité en cinq jours et passèrent de l'autre côté du Xucar, ne croyant pas sûr de demeurer parmi les chrétiens. Ainsi finit le royaume de Djomaïl ben Zeyan et l'empire des Musulmans à Valence.

Tel est le récit un peu confus que Conde nous fait, d'après des auteurs dont il tait les noms, des événemens qui se passèrent en Espagne dans cette période de trente années pendant laquelle s'accomplit à peu près entièrement la chute des Almohades, et qui fut marquée par trois faits dominans, la conquête des Baléares par la couronne d'Aragon, celle de Cordoue par saint Ferdinand de Castille, et celle de Valence par En Jayme I^er^ d'Aragon.

Avant de revenir en détail sur les hommes et les choses des états chrétiens de la Péninsule durant ces trente années, je crois devoir rapporter ici succinctement, d'après Ebn Abd el Halim, l'histoire des successeurs de Mohammed El Nassr dans cet intervalle.

Après la mort de celui-ci à Marok, un an après la bataille d'El Akâb, son fils, avons-nous dit, Youssouf, surnommé El Mostansir, fils de Mohammed Abou Abdallah El Nassr, fils de Yakoub El Mansour, fils de Youssouf el Schaêd (le Martyr), fils d'Abd el Moumen, fils d'Aly el Zinaty el Koumy, lui fut donné pour successeur. Sa mère, nommée Fathima, était de condition libre et illustre, et lui était parente à un singulier degré : elle était fille de Cid Abou Aly

[1] Jour de la Saint-Michel.

Youssouf, fils d'Abd el Moumen. Il était, de sa personne, de belle taille, de couleur blanche, beau de visage; il avait le nez aquilin, les cheveux longs. Ses secrétaires-d'état furent ceux de son père; ses wazirs furent ses oncles, qui s'emparèrent de tous les pouvoirs de l'empire avec les scheikhs, en raison de ce qu'il était, quand ils l'acclamèrent, encore fort jeune, approchant à peine de l'âge de puberté, n'ayant ni expérience ni connaissance des affaires. C'est pourquoi les scheikhs des Almohades eurent la régence de l'empire avec les scheikhs ordinaires d'entre ses oncles, et réduisirent son khalifat à l'état purement honorifique auquel les Turks avaient réduit celui des Abbassides en Orient. Il ne s'en défendit pas lui-même, et il n'y eut point de lutte à ce sujet dans les commencemens de son règne; mais, plus tard, lorsqu'il voulut gouverner par lui-même, ses commandemens ne furent point obéis; quiconque avait le gouvernement d'une ville y agissait à sa fantaisie, et s'y rendait seul maître absolu dans ses ordres. Sous El Mostansir la grandeur de la monarchie des Almohades s'affaiblit; elle commença à défaillir et leur fortune à tourner le dos. Son règne fut néanmoins un règne de paix, de repos et de santé. Vers la fin, il éloigna ses oncles paternels et maternels; mais il les éloigna plutôt de Marok que des hautes fonctions de l'état. Il envoya en Espagne Abou Mohammed Abdallah, fils d'El Mansour, à qui il donna le gouvernement de Valence et de Schatiba, érigeant en sa faveur Murcie, Dénia et leurs dépendances, en fiefs militaires, et il envoya avec lui le scheikh Abou Zeyd, fils de Yardschau, l'un des plus célèbres et des plus considérables scheikhs des Almohades. Il envoya son oncle Abou el Ola le Grand (l'Aîné), à Ifrikya pour en repousser le Mayorky. C'est Abou el Ola qui a fait bâtir les deux tours qui sont sur la porte d'Almahdya, et qui l'a fortifiée; ce fut lui qui fit bâtir la tour d'Or à Séville pendant qu'il y fut gouverneur du vivant de son père. Il demeura quelque temps à Ifrikya; puis l'émir l'en déposa et

établit en sa place le scheikh Abou Mohammed Abdallah, fils d'Abou Hafs. L'an 614 (1217) les Musulmans furent défaits à Kasrabydanès. C'est l'une de leurs grandes défaites, dit Ebn Abd el Halim, qui approche de la défaite d'El Akâb; car Alfounsch (Alfonse II de Portugal), étant venu camper devant Kassr-Aby-Danès, qu'il avait assiégé, vainquit les guerriers de Séville, de Cordoue, de Jaen et des Algarves, qui s'étaient portés au secours de la place, les poursuivit le sabre à la main et les tua tous jusqu'au dernier; après quoi il retourna au siége de Kasrabydanès et le continua de telle sorte qu'il y entra d'assaut et l'épée à la main, et tailla en pièces tous les Musulmans qu'il y trouva[1]. L'an 620 (1223) mourut l'émir Youssouf el Mostansir à Marok. El Mostansir aimait passionnément les bœufs et les chevaux; il faisait venir des bœufs d'Espagne, et il se plaisait à les élever lui-même dans un des parcs de son palais de Marok. Étant allé les visiter un soir, monté sur un oubanschia, avec lequel il s'avança entre les bœufs, une vache effrayée le frappa au cœur d'un coup de corne, dont il mourut à l'instant même, le soir du samedi 12 de djoulhedja 620 (6 janvier 1224). Il ne laissa, pour lui succéder, qu'un enfant dont une esclave était enceinte. El Mostansir n'était point sorti de la cour de Marok pendant *tout le* cours de son khalifat, abandonnant le gouvernement de l'empire aux politiques plus habiles qui l'exerçaient en son nom[2].

[1] C'est l'événement dont les Annales de Tolède (1eros) rendent compte de la manière suivante, sous une date conforme, en précisant que l'affaire eut lieu en septembre, le 25 du mois : — Vinó grand huest en barcas por sobre mar, gientes que non entendiamos, è arrivaron en Carsabodenez, è fueron alla de Portugal, è los freyres de los otros regnos, è ayuntaronse los reyes, è los Moros con toda Andaluz, è lidiaron con los Christianos, è vencieron los Christianos à los Moros, è mataron mas de LX mil Moros, XXV dias de septemb. era MCCLV (Annal. Toled. 1eros, p. 400).

[2] Il régna trois mille six cent vingt-cinq jours qui, au compte des années, font dix ans quatorze mois et deux jours, dont le premier jour fut le mercredi 11 schaban l'an 610, et ce fut le jour de son couronnement, et le dernier fut le samedi 12 de djoulhedja 620 (Ebn Abd el Halim, mss. orig., p. 161).

Abou Mohammed Abd el Wahed, fils de l'émir el-moumenyn Youssouf, fils d'Abd el Moumen, fils d'Aly El Koumy El Mowahhid, fut proclamé successeur d'El Mostansir par les scheikhs des Almohades, malgré lui, dit-on, dans la mosquée d'El Mansour du château de Marok, à dix heures du matin, le dimanche 13 de djoulhedja 620. Il était arrivé à un âge fort avancé. Il eut le commandement absolu des Almohades pendant deux mois. On lut la kothbah en son nom dans tous les pays de la juridiction des Almohades, excepté à Murcie, où le fils de son frère, son neveu Cid Abou Mohammed Abdallah, surnommé El Adhel (le Juste), qui en était gouverneur, ne voulut pas le reconnaître par le conseil de son wazir le scheikh Abou Zeyd ben Yartschan, surnommé El Asfar (le Jaune). C'était un des plus raffinés des Almohades. Lorsque El Mansour le voyait, il se recommandait à Dieu, de peur de sa malice, et il disait : « Combien de guerres se feront par tes mains, ô El Asfar! » Lors donc que l'on reçut à Murcie la nouvelle de la proclamation de l'émir Abou Mohammed Abd el Wahed, Abou Zeyd ben Yartschan dit à Cid Abou Mohammed Abdallah ben El Mansour : — « Garde-toi bien de reconnaître Abd el Wahed ; tu es plus en droit d'avoir le khalifat que lui ; tu es fils d'El Mansour, frère d'El Nassr, oncle d'El Mostansir ; tu as de la prudence, du jugement, de l'esprit, de la générosité, de la politique ; tu es de bon conseil ; si tu invitais les Almohades à te reconnaître, il n'y en aurait pas deux qui s'y opposassent. Dépêche-toi de détruire le gouvernement d'Abd el Wahed avant qu'il s'y soit rendu puissant. » En conséquence Cid Abou Mohammed assembla sur-le-champ les Almohades, les fakihs et les scheikhs de Murcie et de ses dépendances, et les invita à lui prêter serment et à le reconnaître pour leur émir ; ce qu'ils firent. Il écrivit ensuite à son frère Cid Abou El Ola, saheb de Séville, pour l'inviter à le reconnaître. Ce à quoi celui-ci consentit volontiers ; il lui prêta aussitôt ser-

ment et le fit reconnaître par les habitans de Séville et par les Almohades de sa juridiction. Mais presque toutes les autres villes refusèrent de lui prêter serment.

El Adhel, voulant se faire reconnaître surtout dans la capitale de l'empire, écrivit aux scheikhs qui formaient le diwan de Marok pour les inviter à le reconnaître et à déposer Abd el Wahed, et, à cet effet, il leur promit de grosses sommes d'argent, de hautes dignités, et les principaux gouvernemens. Cédant à ses sollicitations, ils allèrent incontinent trouver l'émir al-moumenyn Abd el Wahed, et le menacèrent de le tuer s'il n'abdiquait et ne reconnaissait El Adhel. Celui-ci consentit à ce qu'ils voulurent (le samedi 21 de schaban 621); ils se retirèrent, laissant auprès de lui des hommes chargés de l'intimider. Le dimanche 22 ils revinrent au château, et ayant fait appeler le cadhi, les fakihs et les scheikhs, ils firent déclarer son abdication et sa soumission avec serment à El Adhel; mais treize jours à peine après son abdication ils l'étranglèrent jusqu'à ce que mort s'en suivît, sans qu'on sache pour quelle cause, saccagèrent le château, pillèrent ses trésors, firent ses femmes captives, le déshonorant ainsi, dit l'auteur musulman, dans les choses qui doivent être le plus respectées. C'est le premier des enfans d'Abd el Moumen qui ait été déposé et tué, et cela n'était encore arrivé à aucun des émirs ses prédécesseurs. Les scheikhs des Almohades en agirent en cette occasion comme firent autrefois les Mogols, dit Ebn Abd el Halim, en la personne du dernier khalife des Abbassides. Cette action fut la cause de la ruine de leur empire, du meurtre de leurs rois et de leurs scheikhs; c'est la première porte que cette nation ouvrit sur elle-même aux séditions. La mort d'Abd el Wahed le déposé eut lieu la nuit du mercredi 5 ramadhan 621 (20 septembre 1224). Tout son règne fut de deux cent quarante-cinq jours comme compte Ebn Abd el Halim, ou de huit mois et cinq

jours, dont le premier jour fut un dimanche et le dernier le samedi qu'il abdiqua [1].

Abou Mohammed son compétiteur se nommait Abdallah, fils d'Yakoub El Mansour, fils d'Youssouf, fils d'Abd el Moumen, fils d'Aly. Son surnom était El Adhel fi Ahhkyam Allah Taala (le juste dans les lois de Dieu très haut). Sa mère était une esclave mère d'enfans mâles; elle était chrétienne, des captives de Schantarem; elle avait nom Sirra el Hasné. Il était blanc de visage, de belle taille, il avait le corps maigre, les yeux noirs, rougeâtres, le nez recourbé, la barbe rare aux joues; il était prudent dans les affaires, mais il préférait ses passions à sa religion. Il fut reconnu émir pour la première fois à Murcie, le 15 de safar 621 (le 9 mars 1224), et il fut déclaré seul souverain. Tous les Almohades en général lui prêtèrent serment, excepté les habitans d'Ifrikya, aussitôt après l'abdication de son oncle paternel Abd el Wahed, le dimanche 22 schaban 621 (8 septembre 1224). Cid Abou Zéyd, fils de Cid Abou Abdallah, fils d'Youssouf, fils d'Abd el Moumen, prince de Valence, de Xativa et de Dénia, refusa seul d'abord de le reconnaître, ainsi que les gouverneurs d'Ifrikya, et les Bény Hafss de Mahadye. Cid Abou Mohammed ben Cid Abou Abdallah ben Youssouf, voyant que son frère Abou Zéyd retardait de reconnaître El Adhel, et s'était fait déclarer souverain dans son pays, en fit de même à Baeza; il se parjura du serment de reconnaissance qu'il avait fait à El Adhel, et invita ses peuples à lui prêter serment à lui-même. Les habitans de Baeza (Bayasat), de Cordoue, de Jaen (Djayan), de Kaschtala et des forteresses du Port-Mitoyen, se soumirent à lui sans difficulté, et il prit le surnom d'El Bayasy à cause qu'il s'était fait souverain à Bayasat. Ainsi la guerre s'envenimait entre les enfans d'Abd el Moumen. El Adhel envoya contre lui son frère Cid Abou el Ola, avec une puissante

[1] Ebn Abd el Halim, p. 162.

armée, avec laquelle il l'assiégea dans Bayasat. Il demanda la paix alors et reconnut El Adhel; mais Abou el Ola ne fut pas plutôt décampé, qu'il retomba dans son parjure, et envoya demander à Alfonse du secours contre El Adhel, au prix de Baeza et de Cazalla, qu'il lui fit offrir; c'est le premier des enfans d'Abd el Moumen qui ait donné des villes et des forteresses aux chrétiens pour prix de leurs services. Alfonse lui envoya un secours de vingt mille chevaux; il assembla ses troupes et ses officiers, et, à la tête d'une armée de plus de quarante mille hommes, il sortit de Cordoue et marcha droit sur Séville, aux approches de laquelle il rencontra Cid Abou el Ola, frère d'El Adhel, à la tête également d'un corps considérable de troupes. Les deux partis en vinrent aux mains, et se livrèrent un rude combat dans lequel Cid Abou el Ola fut vaincu. El Bayasy avec les chrétiens et ceux qui l'accompagnaient se rendit maître des armes, des chevaux et des autres richesses qui se trouvèrent dans son camp. Ces succès d'El Bayasy effrayèrent El Adhel; il eut peur qu'ils ne lui fissent échapper l'occasion du khalifat, et il passa d'Espagne en Mauritanie. Arrivé à Marok, il s'assit dans le palais impérial et confia le gouvernement de l'Espagne à son frère Abou el Ola, qui demeura vice-roi d'Espagne pour lui jusques au mois de schawal 624 (oct. 1227), qu'il se parjura du serment de reconnaissance qu'il avait fait à son frère, se révolta contre lui, invita le peuple à lui prêter serment à lui-même, et prit le surnom d'El Mâmoun avec le titre qu'il ambitionnait. Les habitans de Séville furent des premiers à lui prêter serment, exemple que ne tardèrent pas à suivre la plupart des villes d'Andalousie. Son avénement accompli en Espagne, il écrivit aux Almohades de Marok pour les inviter à le reconnaître aussi et à se soumettre à son obéissance; il leur fit des promesses et leur donna de grandes espérances; ils balancèrent un peu à se déterminer; mais enfin ils se décidèrent unanimement à déposer El Adhel; ils se portèrent

au palais et le requirent d'abdiquer l'empire; il en était digne, et il refusa. Ils lui mirent alors la tête dans le bassin d'une fontaine, et lui dirent qu'ils ne l'en retireraient point qu'il n'eût abdiqué et reconnu par serment son frère El Mâmoun, à quoi il répondit : « Faites ce que vous voudrez, je ne mourrai point avec un autre titre que celui d'émir des fidèles. » Ils lui ôtèrent alors son turban, le lui passèrent au cou et l'en serrèrent, en le tenant toujours la tête dans le bassin de la fontaine, jusqu'à ce que mort s'en suivit (le mardi 21 de schawal 624 — 3 octobre 1227). Dans le premier moment ils envoyèrent leur serment à El Mâmoun; mais, soit crainte, soit inconstance, il se repentirent aussitôt après le départ du courrier chargé de la dépêche pour le nouvel émir, et ils proclamèrent un fils de Mohammed el Nassr (Yahya ben El Nassr) à sa place. Le règne d'El Adhel, depuis qu'il fut reconnu à Murcie jusqu'à sa mort, fut de trois ans, sept mois et neuf jours [1].

Le nouveau proclamé Yahya était fils de Mohammed Abou Abdallah el Nassr, fils d'Yakoub el Mansour, fils d'Youssouf, fils d'Abd el Moumen, fils d'Aly; il était surnommé Abou Zakarya; d'autres disent Abou Souleïman. Son titre fut El Motasem Billah. Il était encore fort jeune, de belle taille, de couleur rousse; il avait les sourcils épais et joints, et les cheveux roux. Les scheikhs des Almohades convinrent unanimement de lui prêter serment, après l'avoir prêté à El Mâmoun, probablement par crainte du ressentiment de celui-ci, qu'on savait avoir été fort attaché à son frère El Adhel avant les derniers conflits d'ambition qui les avaient divisés; ils savaient celui-ci d'un caractère résolu et ferme, et ils appréhendèrent, non sans raison, qu'il ne s'armât contre eux de ce qu'ils avaient fait, sans son ordre, contre El Adhel, pour lui-même; ils tremblèrent, dit formellement notre historien, qu'ils ne

1 Ebn Abd el Halim, p. 165.

leur demandât compte du meurtre de son oncle Abd el Wahed le Déposé (El Maghlou), et de celui de son frère El Adhel; et ils cherchèrent aussitôt à lui opposer un émir dont ils n'eussent point à craindre le caractère; ils jetèrent en conséquence les yeux sur Yahya ben El Naser, qui ne pouvait leur inspirer d'ombrage en raison de sa tendre jeunesse; car il n'était âgé que de seize ans lorsqu'ils lui prêtèrent serment dans la mosquée d'El Mansour du château de Marok après la prière de vêpres du mercredi 28 de schawal 624 (10 octobre 1227). Les tribus arabes de Khalteh et de Haskoura refusèrent seules de le reconnaître, disant qu'elles avaient prêté serment à El Mâmoun et qu'elles ne voulaient pas se rétracter de leur serment. Cela obligea Yahya à mettre en campagne une armée composée d'Almohades et de volontaires de toutes les tribus, et à l'envoyer contre eux; mais les Arabes de Khalteh et d'Haskoura, ayant eu l'avantage en diverses rencontres, demeurèrent dans l'obéissance d'El Mâmoun, et les principaux des Almohades s'en retournèrent vaincus à Marok. Yahya, après la cérémonie de son investiture à Marok, fit décapiter le scheikh Abou Zeyd ben Yartseban et son fils Abdallah; leurs têtes furent pendues par son ordre à la porte d'El-Kohhoul (Bab-el-Kohhoul); et il fit promener leurs corps par les rues de la ville. Yahya exerça un mois de règne à Marok; mais tout se troubla dans cet intervalle: les denrées devinrent chères, les chemins perdirent leur sûreté; le désordre et la destruction désolèrent le Maghreb; un fort parti d'Almohades, enfin, tenant pour El Mâmoun, et se prononçant de jour en jour contre le jeune émir, fils d'El Naser, il s'enfuit de Marok, et se réfugia à Tymmalyl au mois de djoumada-el-akher 626 (mai 1229). Les scheikhs almohades, qui s'étaient mis sur le pied de changer d'émir suivant leurs caprices, se choisirent un gouverneur pour les garder au nom d'El Mâmoun; ils renouvelèrent leurs sermens à celui-ci, et lui écrivirent pour lui faire savoir la fuite d'Yahya, de Marok à la mon-

tagne, et l'inviter à venir prendre les rênes du gouvernement. Yahya demeura quatre mois à Tynmal; peu après il changea de résolution et revint à Marok où il entra inopinément, et fit mettre à mort le gouverneur pour El Mâmoun qui y résidait; il y demeura sept jours; après quoi il alla camper dans la montagne de Tchalan, sur la nouvelle de l'arrivée d'El Mâmoun, pour lui fermer le chemin de Marok. De ce moment Yahya ne cessa de faire la guerre à El Mâmoun et à son fils El Raschid, jusqu'à ce qu'il fût tué traîtreusement au pas de la vallée d'Abdallah, des dépendances de Rebat el Taza, par un Arabe déserteur, le lundi 28 de ramadhan 633 (4 juin 1236). Sa tête fut portée à El Raschid, qui se trouvait à Marok. Tout le règne d'Yahya el Motasem fut de trois mille cent quatre-vingt-dix-sept jours, dont le premier fut le mercredi qu'il fut proclamé, et le dernier un dimanche, en ne comptant pas le lundi qu'il fut tué (neuf ans et neuf jours), qui furent tous employés à faire la guerre à El Mâmoun ou à son fils El Raschid [1].

Édris El Mâmoun, fils de Yakoub el Mansour, fils de Youssouf, fils d'Abd el Moumen, fils d'Aly, était surnommé Abou el Ola, lorsqu'il fut proclamé émir; il prit de ce moment le titre d'El Mâmoun. Sa mère était espagnole, de condition libre; elle se nommait Safya, et était fille de l'émir Abou Abdallah ben Sad ben Mordanisch de Valence. Il avait le teint blanc, les yeux noirs, la taille bien proportionnée, la langue éloquente; il était savant en droit et savait par cœur tous les hadits du prophète; habile à la lecture des manuscrits du Koran, il avait une belle voix, et excellait à la prédication; il était profondément versé dans la connaissance de l'arabe littéral, qu'il écrivait avec élégance. On avait des lettres de lui, du temps d'Ebn Abd el Halim, que l'historien grenadin proclame d'une beauté admirable; il ne cessa point, ajoute-t-il, pendant tout son règne

1 Ebn Abd el Halim, fol. 164.

de lire et d'expliquer les livres d'El Mowttah, d'El Bokhary (Avicenne) et les lois d'Ebn Dawd (les Proverbes de Salomon). A ces brillantes qualités il joignait une bravoure et une intrépidité personnelles qui le rendaient capable des plus hardies entreprises; seulement, il était sanguinaire, et rien ne l'arrêtait quand il avait à vaincre ou à surmonter quelque obstacle. Il était né à Malaga, l'an 581 (1185). Il fut élevé au khalifat dans un moment difficile, où la ruine des Almohades était à demi consommée, et où l'anarchie régnait partout en Espagne. Trois principales factions en effet s'y disputaient l'empire pendant que les chrétiens s'avançaient chaque jour plus avant sur les terres musulmanes. Dans l'Ifrkiya s'était élevée la maison des Beny Hafss; les Bény Mérinis s'étaient jetés sur le Maghreb dont ils avaient déjà conquis la partie la plus méridionale, vers le Sahra, où ils avaient établi des gouverneurs de leur part et en leur nom. Ne sachant auquel entendre, El Mâmoun dit en prenant possession de l'empire : « Les chevreuils se sont trouvés en si grand nombre devant le chat sauvage, que, quoique bon chasseur, il ne savait sur lequel il se jetterait. » Il reçut, comme nous l'avons vu, les sermens de sa première proclamation à Séville, le jeudi 2 de schawal de l'an 624 (1227), et dans cette proclamation il fut unanimement reconnu par les députés des pays d'Espagne, de Ceuta et de Tanger, et par une partie de la province de Fèz. Il écrivit ensuite aux scheikhs des grands conseils résidant à Marok, pour les inviter à lui prêter serment et à déposer son frère El Adhel; ils s'empressèrent de lui obéir; mais ils outrepassèrent, à ce qu'il semble, ce qu'il désirait d'eux en tuant ce dernier. On sait le reste : à peine l'avaient-ils proclamé qu'ils se rétractèrent, et prêtèrent serment au fils de son frère El Nassr; et cela, le même jour, mais trop tard pour rappeler le courrier qu'ils avaient dépêché vers l'Espagne. Lorsqu'El Mâmoun eut reçu les sermens des Almohades à Séville, il ordonna qu'ils fussent lus et publiés

par toute l'Espagne ; il se mit ensuite en marche pour se rendre à la cour de Marok, siége de l'empire. Il s'avançait vers Algéziras, dans le dessein de passer la mer, lorsqu'il eut avis que les Almohades avaient rétracté leurs sermens, et l'avaient prêté à son neveu Yahya : il baissa la tête un moment ; puis il déclama ces vers dits autrefois par Hassan lorsque l'émir el mouményn Othman fut assassiné : — « Tu entendras un courrier dans leurs maisons criant : Où sont les braves qui viendront à la vengeance d'Othman? » Aussitôt il envoya demander au roi de Castille du secours contre les Almohades, le priant de lui envoyer des troupes chrétiennes pour passer avec lui en Mauritanie, et aller combattre Yahya et les Almohades de son parti. Le roi de Castille répondit : « Je ne te donnerai point de troupes, sinon à condition que tu me donneras dix places frontières de mon pays que je choisirai pour moi-même, et, si Dieu te fait la grace d'entrer à Marok, tu bâtiras pour les chrétiens qui t'accompagneront une église au milieu de la ville, dans laquelle ils professeront leur religion publiquement, et ils y sonneront leurs cloches dans le temps de leurs prières. Si quelque chrétien voulait se faire mahométan, qu'il ne soit point reçu à le faire, et qu'il soit remis entre les mains de ses frères, afin d'être jugé selon leur loi ; si quelque musulman, au contraire, voulait se faire chrétien, que personne ne l'en reprenne ni ne l'en détourne par quelque voie que ce soit. » Ayant concédé au roi de Castille tout ce qu'il lui demandait, Alfonse lui envoya, en conséquence de ces articles, un corps de douze mille chevaux chrétiens pour être à son service et passer avec lui en Mauritanie ; c'est le premier émir qui ait fait passer les chrétiens en Mauritanie, et qui se soit servi d'eux en ce pays. Ces troupes le joignirent en ramadhan 626 (août 1229) ; il passa avec elles en Mauritanie, laissant un vice-roi en Espagne dans des conjonctures fort difficiles, puisque la plupart des villes avaient prêté serment et déclaré khalife Ebn Houd qui s'était

révolté dans les pays orientaux d'Espagne. Il passa d'Algésiras à Ceuta, au mois de djoulkada 626 (septembre ou octobre 1229). Il séjourna quelque temps à Ceuta; puis il en partit pour Marok. Mais, comme il en approchait, il fut attaqué par Yahya à la tête des troupes almohades, vers l'heure de la prière de vêpres (ou du soir) du samedi 25 de rabi-el-awal 627 (10 février 1230). Yahya fut vaincu et s'enfuit à la montagne, après qu'un grand nombre de ses soldats eurent été tués [1].

El Mâmoun entra dans la ville de Marok où tous les Almohades en général lui prêtèrent serment. Il monta à la chaire des prédicateurs dans la mosquée d'El Mansour; il fit une khotbah au peuple, où il maudit le Mahdy. Il y dit entre autres choses, au rapport de notre historien : « O peuple! ne l'appelle pas l'impeccable; mais appelle-le le séducteur et l'imposteur; appelle-le le scélérat; car il n'y a point d'autre Mahdy Allah (dirigé de Dieu) que Issa (Jésus), et c'est pourquoi nous avons rejeté ses malheureux commandemens. » Vers la fin de la khotbah, il ajouta, faisant allusion à une prophétie qui prédisait la chute de l'empire sous un Édris: — « O assemblée d'Almohades, ne croyez pas que je sois cet Édris par les mains de qui notre règne doit finir. Non, ce n'est pas moi; et il viendra après moi, s'il plait à Dieu tout puissant. » Puis il descendit de la tribune, et écrivit à toutes les villes de son obéissance, leur enjoignant à toutes la révocation des institutions du Mahdy. Il fit retrancher son nom de la khotbah, des monnaies d'or et des dirhems, et les fit frapper de forme ronde (les anciennes monnaies des Almohades étaient carrées); après quoi il déclara que tout ce qu'avait fait le Mahdy, et par conséquent tout ce qu'avaient suivi jusque-là ses prédécesseurs, n'était pas une religion, mais une imposture, qu'il n'y avait aucune raison de conserver. Il entra ensuite

1 Ebn Abd el Halim, p. 168.

dans son palais où il se cacha du peuple pendant trois jours. Il en sortit le quatrième jour, et assembla les scheikhs et les principaux Almohades. Dès qu'ils furent tous réunis devant lui, il leur dit : — « O assemblée d'Almohades, vous avez fait voir votre opiniâtreté contre nous ; vous avez rempli le monde de vos désordres ; vous avez violé les traités ; vous avez employé tous vos efforts pour nous faire la guerre ; vous avez tué nos frères et nos oncles ; vous ne leur avez gardé ni paroles ni promesses...... » Il tira en ce moment la lettre contenant le serment qu'ils lui avaient prêté ; puis il leur reprocha durement l'infraction et le parjure de leurs sermens, en sorte que tous tant qu'ils étaient, se sentant coupables, se troublèrent devant lui et commencèrent à trembler. Alors il tourna la tête du côté du cadhy El Makidy qui était près de lui et qui l'avait accompagné de Séville, et il lui dit : « Quel est votre avis, ô fakih, et comment faut-il traiter ces parjures? » — « Ce que Dieu très haut dit dans son livre manifeste, ô prince des croyans, lui dit le fakih, est que celui qui a violé son serment n'a été parjure qu'à son dam propre, et que celui qui a satisfait à ce que Dieu lui a enjoint, Dieu lui accordera une grande récompense. » — « La vérité est le partage du Dieu tout puissant, dit l'émir des fidèles ; c'est pourquoi nous les condamnerons conformément au décret de Dieu ; car ceux qui ne jugent pas suivant le livre que Dieu a envoyé en terre (el tendzil) sont eux-mêmes injustes et criminels. » En même temps il commanda qu'on fît mourir tous les scheikhs des Almohades et leurs nobles, et aussitôt ils furent tous mis à mort sans qu'il en restât aucun. Il n'épargna ni père ni fils, jusque-là qu'on amena devant lui le fils de sa sœur, jeune homme de treize ans, qui savait déjà tout le Koran par cœur. Au moment où on allait le mettre à mort, celui-ci dit à son oncle : — « Prince des fidèles, tu dois me faire grace pour trois raisons. » L'émir lui demanda quelles étaient ces raisons ; il répondit : « La première, à cause de mon jeune âge ; la deuxième, à cause

de la proche parenté qui est entre nous ; la troisième, à cause que je sais tout le Koran par cœur. » Se tournant là-dessus vers le cadhy El Makidy, l'émir lui demanda ce qu'il pensait du courage de ce jeune garçon et de sa hardiesse à parler devant lui. « Si tu les épargnes, répliqua le cadhy, ô émir des croyans, ils détourneront tes bons serviteurs du droit chemin, et tu n'auras affaire qu'à des hommes injustes et infidèles. » Sur quoi l'émir fit tuer le jeune homme. Il ordonna ensuite qu'on décapitât les cadavres des suppliciés, et qu'on en accrochât les têtes aux murailles de la ville, et elles furent pendues tout à l'entour, au nombre de quatre mille six cents. On était au milieu de l'automne, et elles remplirent bientôt la ville de miasmes putrides, dont le peuple fut fortement incommodé ; on lui en fit des plaintes, et une de ses réponses fut : — « S'il y a ici des fous qui disent que ces têtes les incommodent, qu'ils sachent qu'il ne leur est donné de vivre en paix que parce qu'elles ont été coupées. Tant pis, si l'odeur leur en déplaît ; elles sentent bon au nez des amis et ne sentent mauvais qu'au nez des ennemis [1]. » Le cadhy des cadhys des mosquées de Marok ayant été un des plus ardens à se plaindre en cette occasion, El Mâmoun le fit aussi arrêter ; c'était un haut personnage nommé Abou Mohammed Abd el Haak ben Abd el Haak ; il le fit mettre aux fers, et le remit à la garde de Hytal ben Hamid, almokadem des Arabes khaltehs, et il le tint en prison jusqu'à ce qu'il se fût racheté de lui pour six mille dinars d'or. El Mâmoun demeura cinq mois à

[1] Ces détails sont tirés littéralement du petit Kartasch d'Ebn Abd el Halim, fol. 166 et suiv. — L'auteur musulman place ici des vers dans la bouche d'El Mâmoun dont le sens est : qu'il faut couper les têtes des pervers et des parjures, et les faire clouer aux murailles et aux arbres, pour l'exemple des perfides et la satisfaction des véridiques (conformément à la loi de Dieu). C'est la vengeance du talion due aux maîtres des défenses et de la justice. Sa colère s'exprime à la fin épigrammatiquement contre les scheikhs décapités : « Quand la clémence de Dieu, dit-il, dépasserait de beaucoup les limites que nous enseigne le Koran vénéré, la plupart de ceux-ci seraient encore damnés (fol. 166, in fine). »

Marok; il marcha ensuite vers la montagne pour y combattre Yahya et les Almohades de son parti, au mois de ramadhan 627 (1230). Les deux armées vinrent en présence auprès de la villede Kaçagha; Yahya fut vaincu et un nombre considérable de Berbers montagnards qui formaient son armée périt dans la bataille; leurs têtes furent comptées et portées à Marok au nombre de quatorze mille. L'année suivante 628 (1231) arrivèrent à El Mâmoun des lettres lui annonçant que toute l'Espagne était sortie des mains des Almohades et tombée en la puissance d'Ebn Houd qui s'y était fait chef, et avait pris à Murcie le titre de khalife successeur des Abbassides l'an 629 (1232). Dans le même temps Cid Abou Moussa Omran ben El Mansour se déclara contre El Mâmoun son frère à Ceuta, et se fit appeler El Mowayd. El Mâmoun, en ayant eu avis, marcha contre lui; il le tint assiégé quelque temps, sans lui pouvoir rien faire. Son absence se prolongeant, Yahya profita de l'occasion, et, descendant de la montagne, entra dans Marok, démolit l'église des chrétiens qui y avait été bâtie conformément à la promesse d'El Mâmoun au roi de Castille, tua un nombre considérable de juifs et de Bény el Forkhan[1], pilla leurs biens, entra dans le palais, et en emporta à la montagne tout ce qu'il y put trouver. El Mâmoun, en ayant été informé au mois de djoulhedja, leva précipitamment son camp de devant Ceuta pour se rendre en diligence à Marok. Tandis qu'il s'éloignait de Ceuta, Abou Moussa passa en Espagne, prêta serment à Ebn Houd, et lui donna Ceuta; il reçut d'Ebn Houd, en échange, le gouvernement d'Almérie où il mourut. El Mâmoun ayant appris en chemin qu'Ebn Houd était le maître de Ceuta, et que partout les peuples s'élevaient contre lui, toutes ces adversités l'irritèrent; il tomba malade, et mourut de dépit et de

[1] El Forkhan signifiant littéralement la distinction (entre le licite et l'illicite, le bon et le mauvais), Bény el Forkhan (enfans de la distinction) doit, ce nous semble, signifier ici les chrétiens de Marok.

rage aux bords du Ouad-al-Abyad (la rivière des Blancs), peu après avoir levé le siége de Ceuta, le 15 de djoulhedja 629 (2 octobre 1232). Il avait régné mille huit cent cinquante huit jours (cinq ans trois mois et un jour), dont le premier fut un jeudi et le dernier un samedi. Tout son règne fut malheureux et plein de séditions et de querelles. Sous ce règne les Almohades furent divisés en deux partis et leur monarchie partagée en deux; et on peut dire que c'est par ses mains que leur empire a été détruit, que leur grandeur s'est éteinte; car il les fit passer sous le sabre jusqu'à ce qu'il les eût détruits tous. Dans un état de choses meilleur, si les dissensions n'avaient troublé toutes les provinces du Maghreb et de l'Espagne, dit notre historien en finissant, El Mâmoun se serait, selon toute apparence, montré l'imitateur des vertus de son père, et lui aurait ressemblé par ses actions et par sa conduite; mais Dieu en avait autrement ordonné : lui seul est grand et éternel, et digne en toutes choses des louanges des hommes [1].

Abou Mohammed Abd el Wahed, fils d'Édris el Mâmoun, fils d'Yakoub el Mansour, surnommé El Raschid (le Droiturier) [2], particulièrement connu sous cette dernière appellation, avait pour mère une esclave chrétienne, mère d'enfans mâles nommée Hhabab. C'était une des plus habiles et des plus judicieuses femmes de son siècle; il fut élevé au khalifat des Almohades près de la rivière des Blancs (Wad el Abyad), deux jours après la mort de son père, le dimanche 1[er] de mohharrem 630 (17 octobre 1232), n'étant encore âgé que

[1] Le chapitre du petit Kartasch, qui nous a fourni les faits et les couleurs de la relation qu'on vient de lire, est le 44[e] de la traduction portugaise de Moura, et occupe, dans le manuscrit arabe original de la Bibliothèque royale, les folios 166 et 167.

[2] Ebn Abd el Halim, en tête du chapitre qu'il lui consacre (p. 167, in fine), le nomme de tous ses noms et surnoms — Abou Mohammed Abd el Wahed ben Édris-el-Mâmoun ben Yakoub-el-Mansour ben Youssouf-el-Schaëd ben Abd el Moumen ben Aly el Koumy el Mowahhyd.

de quatorze ans. Ce furent Kanoun, fils de Djarmoun El Safyani; Scheayb Abou el Karret el Haskouri; et Frankassyl, général des chrétiens, qui lui firent prêter serment. En effet, lorsque El Mâmoun mourut, la reine Hhabab cacha sa mort et envoya chercher ces trois généraux, soutiens et colonnes de l'armée d'El Mâmoun, dans laquelle chacun d'eux commandait à dix mille guerriers de sa nation. Lorsqu'ils furent arrivés chez elle, elle leur déclara la mort de l'émir El Mâmoun; les pria de donner l'empire à son fils et de soutenir son avénement; leur donna de grosses sommes d'argent, et, outre cela, promit de leur livrer la ville de Marok en proie s'ils la prenaient. Et eux, dit notre historien, lui prêtèrent serment et maintinrent le gouvenement entre les mains de son fils, et se chargèrent de lui faire prêter serment par les peuples, qui le reconnurent en effet, bon gré mal gré, craignant leurs épées [1]. Sa proclamation achevée, El Raschid marcha sur Marok, faisant porter son père devant lui dans un cercueil. Yahya se trouvait pour lors dans la cité, et les habitans ayant été informés de ce que Hhabab avait promis au général des chrétiens et aux caïds que nous avons nommés, et qui n'était pas moins que le sac de leur ville, sortirent de Marok avec Yahya pour s'opposer à la marche d'El Raschid; les deux armées étant venues en présence donnèrent un combat où Yahya fut vaincu, et El Raschid s'avança et ne s'arrêta plus qu'aux portes de Marok, qu'il trouva fermées devant lui. Les habitans se disposaient à se défendre; mais El Raschid négocia et obtint leur soumission en les rachetant du pillage. Il envoya en conséquence au caïd Ar-Roum (c'est-à-dire au général chrétien) et à ses confrères le prix du rachat de Marok, qu'ils reçurent de ses mains; on dit qu'il leur paya pour cela cinq cent mille dinars d'or. El Raschid fit immédiatement son entrée à Marok, où depuis

1 Ebn Abd el Halim, p. 168.

il demeura jusques à l'an 633 (1235-1236). Il tint parole aux habitans ; mais ayant mandé près de lui les scheikhs des Arabes Khalathehs, il en fit tuer vingt-cinq dans son propre palais, ce qui fut cause que les leurs se révoltèrent contre lui, entrèrent dans la capitale par surprise et la livrèrent au pillage. El Raschid s'enfuit de la ville avec ses troupes, et fut contraint de se réfugier à Sedjelmessa, pendant que les Khalatyyns rappelaient Yahya à Marok, lui prêtaient de nouveau serment et l'introduisaient dans le palais des khalifes ; il y demeura jusqu'à ce qu'El Raschid, s'étant renforcé d'hommes et d'argent, sortit de Sedjelmessa, et alla se jeter sur Fêz dont il se rendit maître par surprise. Là, il prépara la ruine de son compétiteur ; il gagna d'abord les fakihs et les hommes connus par leur dévotion, en leur distribuant de grosses sommes d'argent, et en leur concédant certains revenus privilégiés ; après quoi il marcha sur Marok. Yahya se porta incontinent à sa rencontre avec les troupes arabes et almohades ; mais El Raschid le vainquit, lui tua un grand nombre d'hommes, et le contraignit à chercher son salut dans la fuite ; il prit son chemin vers le Rebat de Taza ; mais les Arabes de Hisn-el-Maakal le tuèrent traîtreusement avant qu'il y fût arrivé, et portèrent sa tête à El Raschid. Celui-ci fit alors son entrée à Marok, où il demeura jusqu'à ce qu'il mourut, noyé dans un étang (ou une citerne), le jeudi 9 de djoumadah-el-akher 640 (3 décembre 1242). Son règne dura trois mille sept cents jours (dix ans, cinq mois et neuf jours) ; il fit la guerre à Yahya pendant deux ans et neuf mois. Au mois de ramadhan de l'an 635 (avril ou mai 1238), les habitans de Séville avaient prêté serment à El Raschid et au mois de schawal suivant, ceux de Ceuta avaient fait de même [1]. Durant tout son règne il y eut en Mauri-

[1] Ebn Abd el Halim, p. 169 du mss. origin. — Cordoue était depuis deux ans aux mains des chrétiens.

tanie et en Espagne une cherté extraordinaire; la peste exerça ses ravages partout, et la disette fut telle que le kafiz de blé se vendit jusqu'à quatre-vingts dinars d'or[1]. On donna pour successeur à El Raschid, Abou el Hassan el Sayd Aly, son frère, fils d'Édris el Mâmoun, fils de Yakoub el Mansour, fils d'Youssouf, fils d'Abd el Moumen, fils d'Aly el Koumy el Mowahid; sa mère était une esclave de Nubie mère d'enfans mâles. Son surnom fut Abou el Hassan, et son titre El-Sayd (ou le bienheureux).

1 Environ trente ducats portugais.

# CHAPITRE SEPTIÈME.

Affaires d'Aragon. — Intronisation de Jacques I en Aragon. — Règne de Henri I en Castille. — Régence de Bérengère. — Avènement de Ferdinand II (saint Ferdinand). — Mariage de Ferdinand avec Béatrix, fille de Philippe, empereur d'Allemagne. — Mariage de Jacques avec Léonor de Castille. — Mort d'Alfonse II, roi de Portugal. — Avénement de Sancho III. — Guerres et conquêtes du roi de Castille en Andalousie. — Campagne et conquête des Baléares par Jacques I d'Aragon. — Prise de Jaen, de Baeza, d'Ubeda par les Castillans. — Mort d'Alfonse IX de Léon et réunion des deux couronnes sur la tête de saint Ferdinand son fils. — Suite des conquêtes de celui-ci en Andalousie. — Prise de Cordoue. — Expédition de Jacques contre Valence. — Siége et conquête de Valence. — Faits et événemens divers.

De 1214 à 1243.

Quelques troubles s'élevèrent en Aragon après la mort de Pierre II, roi d'Aragon, tué à la bataille de Muret. Les frères de Pierre, Ferdinand, moine de Poblet, et Sancho, comte de Roussillon, revendiquèrent la tutelle de l'infant D. Jayme, dont était chargé pour lors le comte Simon de Montfort, et cette affaire ne fut terminée que l'année suivante au mois de mai (1214), par l'entremise du pape, qui fit reconduire le jeune prince en Aragon par un légat, et le confia à la garde des Templiers de la commanderie de Monzon. Tout cela se fit par les soins et aux frais de Ayspan, évêque de Ségorbe, qui avait été l'ami particulier de Pierre[1]. Jayme n'avait encore que six ans quatre mois. Sa minorité pendant son

[1] Ordonavit Dominus Papa Innocentius quod Jacobus puer et rex Aragonum suis naturalibus baronibus traderetur. Et ad hoc faciendum delegavit magistrum Petrum de Benevento sacrosanctæ Romanæ ecclesiæ cardinalem, per quem

séjour au château de Monzon fut marquée par le raffermissement de la puissance et des droits des barons ou ricos-hombres aragonais. Ils en profitèrent pour assurer et étendre leurs privilèges, et il en résulta quelques guerres privées entre les seigneurs et les villes, s'il faut en croire l'auteur anonyme des Gesta Comitum Barcinonensium. Pierre de Bénévent, légat du saint-siège apostolique, les assembla à Lérida, pour y régler en commun les affaires du royaume ; c'est la première mention authentique d'une véritable assemblée de cortès aragonaises, et c'est à ce temps qu'il faut rapporter les commencemens de ces hautes prérogatives des ricos-hombres aragonais, qui se traduisirent dans la suite par la fameuse formule :—« Nous autres, qui, chacun individuellement, sommes autant que vous, et qui, réunis, pouvons plus que vous, nous vous faisons notre roi, à condition que vous respecterez nos fueros, sinon non; » — « Nos otros, que cada uno por si, somos tanto como os, y que juntos podemos mas que os, os hacemos nuestro rey, con tanto que gardareis nuestros fueros, sino no; » prérogatives qui en faisaient autant de rois [1]. Jacques y fut reconnu roi par l'assemblée entière, et son éducation fut confiée à Sancho, son oncle, comte de Roussillon [2].

C'est, selon toute apparence, à ce temps aussi qu'il faut placer l'institution du *Justiza*, chef de la confédération de ces fiers

restitutus fuit præfatus infans Jacobus baronibus fidelibus sui regni. Et totum procuravit in sua propria persona et suis propriis expensis Ayspen episcopus de Segorb. Et fuit missus et positus ad nutriendum puer Jacobus rex prædictus in castro de Mouso Templariis traditus (Gest. Comit. Barcin., c. 26).

1 Voyez dans Blancas (Hieron. Blancæ comment. Aragon., p. 737) les plaintes d'Alfonse III, reprochant à ses barons de vouloir ramener les anciens temps où il y avait dans le royaume autant de rois que de ricos hombres : — Quando havia en el reyno tantos reyes como ricos hombres.

2 In dicto castro puero commorante, insurrexerunt multa mala inter barones et civitates ac villas totius regni, et sic fuerunt duo procuratores constituti in regno. Et cardinalis prædictus habito consilio Ecclesiæ ac Baronum omnium et nobilium dicti regni commendavit infantem Jacobum avunculo suo nomine Xanxo comiti (Gest. Comit. Barc., l. c.).

barons qui n'étaient tenus envers le roi qu'à le suivre à la guerre quand il y allait en personne, pendant deux ou trois mois au plus de chaque année, lors même qu'ils tenaient de lui des fiefs ou *honneurs* sous les conditions de la tenure féodale[1]. Nous ne poursuivrons pas ici l'analyse de la constitution politique du royaume qui nous occupe ; mais il faut constater que les élémens s'en rassemblèrent sous le règne de Jacques-le-Conquérant ; plus d'une fois, en effet, les ricos-hombres résistèrent sous ce règne aux empiètemens de la couronne, et imposèrent des limites au pouvoir royal ; ce ne fut toutefois qu'en 1283 qu'ils forcèrent Pierre III à consacrer leurs droits par la loi connue sous le nom de privilége d'union (privilegio general), qu'un écrivain anglais a appelé la grande charte d'Aragon, base des libertés civiles et politiques de ce royaume, et renfermant des dispositions expresses contre les tailles arbitraires, contre la confiscation des biens pour crimes d'état, contre les procédures secrètes en matière criminelle, contre les sentences prononcées par le *Justiza* sans l'assentiment des cortès, contre la torture, excepté pour les faux monnayeurs, enfin, contre la corruption des juges, et dans lequel les Aragonais, réclamant tous ces droits à titre d'anciennes libertés de leur pays, déclarèrent que « le pouvoir absolu ne fut jamais la constitution de l'Aragon, ni de Valence, ni même de Ribagorça ; » et statuèrent « qu'on n'in-

1 Los ricos hombres, por los feudos que tenian del rey, eran obligados de seguir al rey, si yva en persona à la guerra, y residir en ella tres meses en cada un año (Zurita, t. I, p. 43). — Tout rico-hombre, suivant Vitalis, évêque d'Huesca sous le règne de Jayme I[er] (Hieron. Blancæ comment., p. 658), devait tenir du roi un fief ou *honor* (se llamava en Aragon honor lo que en Castilla llamavan tierra, y en Cataluña feudo, Zurita, t, I, p. 46), tel, qu'il pût être divisé lui-même et donné en tenure ou fiefs militaires à trois chevaliers relevant du baron; une fois l'an, comme il a été dit plus haut, le baron pouvait être appelé avec ses vassaux à faire, auprès du roi, un service de trois mois, et il devait, toutes les fois qu'il en était requis, assister à la *corte* du roi ou assemblée générale, comme procureur national, pour prendre part aux délibérations et au gouvernement du royaume.

troduirait à l'avenir aucune innovation, et qu'au contraire on conserverait soigneusement les lois, coutumes et priviléges autrefois en usage dans lesdits royaumes[1]. » Les Aragonais continuèrent d'être animés de ce fier esprit d'indépendance, et les cortès aragonaises de 1451 l'exprimèrent d'une manière vive et heureuse par ces simples et nobles paroles :—« Nous avons toujours entendu dire anciennement, et l'expérience le prouve, que, vu la grande stérilité de cette contrée et la pauvreté de ce royaume, si ce n'était pour ses libertés, les gens s'en iraient vivre et demeurer dans d'autres royaumes, et dans des contrées plus fertiles[2]. »

En Castille, la même année qui marqua l'avénement de Jacques, enfant, au trône d'Aragon, Henri, premier du nom, à peine âgé lui-même de onze ans, succéda à son père sous la tutelle de sa mère Léonor; mais Léonor étant morte, comme nous l'avons dit, vingt jours après son mari[3], Henri demeura sous la régence de sa sœur Bérengère, reine titulaire de Léon, en vertu des dispositions testamentaires d'Alfonse VIII et de Léonor[4]. Tout eût été gouverné par elle comme au temps de son père, si la rivalité et l'ambition des barons n'eussent apporté quelques divisions dans le royaume, dit Roderich[5]. Trois frè-

1 Voyez Zurita, t. I, p. 265, et Fueros de Aragon, f° 9.

2 Siempre havemos oydo dezir antigament, e se troba por esperiencia, que attentida la grand sterilidad de aquesta tierra, e pobreza de aqueste regno, si non fues por las libertades de aquel, se yrian à bivir y habitar las gentes à otros regnos, e tierras mas frutiferas (Hier. Bianc. Comment., p. 580).

3 Hæc (Alienor) erat Enrici regis Angliæ filia, pudica, nobilis et discreta, et sepulta est in prædicto monasterio juxta virum (Rod. Tolet., l. IX, c. 1).

4 Et custodia pueri regis et regni gubernatio remansit penes Verengariam reginam sororem ejus (Ibid., l. c.).

5 ..... Licet baronum varietas zelo invidiæ circum acta discidia procuraret. — C'est la première fois que Roderich emploie dans sa Chronique le mot *baron*, qui revient ici à la qualification de rico-hombre. *Un varon* signifie en espagnol tout simplement un homme; c'est le *vir* des Latins, dont les formes primitives paraissent avoir été *bar*, *var*, *bir*, *vir*, etc. Mais pour bien entendre le mot dans l'acception politique qu'il eut au moyen-âge en Espagne, d'homme fort, ou riche, ou puissant, il faut se rappeler ce qu'en dit quelque part Isidore de Séville : — Mercenarii sunt qui serviunt accepta mercede. Iidem et *barones* græco

res de la maison de Lara, les comtes Fernand, Alvarus et Gonçalo, fils du comte Nunnius, cherchèrent à enlever à Bérengère la tutelle du jeune Henri, et à s'en emparer, comme leur père avait fait de celle du père d'Henri au temps de sa minorité. Alvar, qui gouvernait à peu près le royaume, parvint, aux cortès de Valladolid, à se faire adjuger la régence par les barons de sa faction. Il traita peu après, pour mieux dominer le jeune roi, de son mariage avec Mafalda, fille du roi de Portugal, qu'on fit même venir à la cour de Castille; mais l'infante se vit frustrer de ce mariage, auquel s'opposa surtout le légat du pape Innocent, à cause de la parenté des deux fiancés. Alvar, à ce qu'on rapporte, songea alors à se marier lui-même avec Mafalda; mais celle-ci, qui était pudique, dit Roderich, et dont la fierté se révolta, repoussa la demande du comte avec indignation [1].

[1215 — 1216] L'Aragon cependant était troublé par les prétentions de Sancho, qui travaillait sourdement à s'emparer de la couronne de Jayme, son neveu et son pupille. On crut que le meilleur moyen de prévenir cet attentat était de faire proclamer de nouveau solennellement le jeune roi dans l'assemblée des cortès, qu'on réunit à cet effet à Monçon [2].

[1217] En Castille Alvar de Lara arma contre Bérengère, après avoir essayé inutilement de la rendre odieuse, en l'accusant d'avoir voulu empoisonner Henri son frère. Henri meurt à Palence, à l'âge de treize ans et dix mois, le mardi 6 juin, tué par une tuile qui lui tomba sur la tête, ou, selon d'autres, frappé d'un coup de pierre, que lui lança par mé-

nomine, quod sint fortes in laboribus. *βαρεῖα* enim dicitur gravis, quod est fortis. Cui contrarius est levis et infirmus (Isid. Hispal. Origin., l. IX, c. 4, de civibus).

[1] Et post, ut fertur, inter se et dominam (Mafaldam) voluit comes Alvarus connubium procurare. Sed ipsa, cum esset pudica, verbum respuit indignanter (Rod. Tolet., l. IX, c. 2).

[2] Zurita, Annales de Aragon.

garde un enfant de la cour, avec qui il jouait[1]. Peu auparavant, Alvar était entré en négociation avec Alfonse, roi de Léon, et avait traité du mariage de Henri avec Sancha, fille de ce roi, et de sa première femme Thérèse Sanchez. Par la mort d'Henri, Bérengère, sa sœur, hérita de la couronne de Castille, dont elle se démit aussitôt en faveur de Ferdinand son fils, qu'elle avait eu d'Alfonse de Léon, d'avec lequel elle était alors séparée, comme il a été dit plus haut. On a prétendu que le droit de Bérengère n'était pas incontestable, et que la couronne de Castille appartenait à sa sœur, épouse de Louis VIII, roi de France, comme à l'aînée des filles d'Alfonse VIII de Castille. Mais nous avons vu précédemment que non-seulement Blanche n'était pas l'aînée des filles d'Alfonse, mais encore qu'elle n'en était que la troisième ; nous avons vu aussi les ambassadeurs de Philippe-Auguste ne préférer Blanche à sa sœur Urraca (Bérengère était déjà mariée à Alfonse de Léon) qu'à cause de son nom, qui sonnait mieux que celui d'Urraca à des oreilles françaises[2].

Voici comment eut lieu l'avénement de saint Ferdinand au trône de Castille.

Lors de la mort inattendue de son frère Henri, Bérengère et les seigneurs de son parti étaient à Autillo et à Cisneros avec quelques forces, ne sachant quel parti prendre. Instruite par ses espions de la mort de son frère, elle dépêcha sur-le-

[1] El rey D. Enric trevellaba con sus mozos, è firiolo un mozo con una piedra en la cabeza, non por su grado, è murió ende VI dias de junio en dia de martes era MCCLV (Annal. Toled. 1eros, p. 400).—Il avait régné deux ans et dix mois : Undecim annorum erat cum regnare cœpisset, et duobus annis et decem mensibus regnavit.

[2] Voyez ci-dev., p. 247 et suiv. — Que Bérengère fût l'aînée des filles de l'aïeul maternel de saint Louis, cela n'a pu faire l'objet d'un doute que pour ceux qui, sur ce point, ont négligé de recourir aux sources. Outre les actes authentiques d'Alfonse VIII, en très grand nombre, où nous avons vu toujours Blanca mentionnée comme la troisième de ses filles, Roderich le déclare formellement (l. IX, c. 5) : Cum esset inter filias primogenita (Verengaria), regni successio debebatur, etc.; le reste conforme au passage de la Chronique générale cité plus haut.

champ, avant que la nouvelle s'en fût divulguée, deux de ses fidèles, D. Lope Diaz de Haro et D. Gonzalo Ruiz Giron, près de son fils Ferdinand, qui, en ce moment, était avec son père à Toro. Lope Diaz et Gonzalo apprirent au fils le motif de leur venue, et donnèrent le change au père, si bien qu'ils obtinrent du roi de pouvoir ramener l'infant sans obstacle à la reine Bérengère [1]. Le comte Alvar cependant avait fait porter le corps du roi mort, de Palence à Tariego, où il espérait le tenir caché quelque temps (ut in castrum, quod dicitur Tarecum, cœlaretur). Mais Bérengère déjoua ses projets en se jetant courageusement dans Palence avec les seigneurs de son parti. Là tout alla bien ; elle fut accueillie aux acclamations de tout le peuple ; le vieux Tellus, évêque de la ville, vint au devant d'elle avec tout son clergé, et lui fit une solennelle réception. De là elle passa avec son fils et les troupes qui déjà s'étaient groupées autour de lui, à Dueñas, château du voisinage, qui tenait pour Alvar de Lara, et le prit de vive force [2].

Quelques seigneurs voulurent alors ménager un accommodement avec le comte Alvar ; mais il ne voulut rien accepter, à moins que l'infant Ferdinand, futur roi, ne fût livré à sa garde, ainsi que l'oncle de Ferdinand l'avait été ; mais ni la noble reine, ni les grands, qui connaissaient et craignaient le despotique Alvar, ne voulurent y consentir, et poursuivant leur marche vers Valladolid, ils s'avancèrent vers les Estrémadoures du Duero. On appelait alors ainsi tout le pays renfermé entre le Duero et la sierra qui sépare les deux Castilles et le royaume de Portugal. Leur voyage ne se présenta pas d'abord sous des augures favorables. Arrivés à Coca, les habitans leur en fermèrent les portes, et refusèrent

1 Qui euntes rumorem de morte regis pueri sumpserunt, et regi Legionis causam aliam suadentes cum infante Fernando ad reginam Verengariam redierunt (Rod. Tolet., l. IX, c. 4).

2 Ibid., l. c.

de les recevoir, même pour leur donner un asile d'un moment; ils s'arrêtèrent dans une aldea appelée Saint-Just; là on leur fit dire que la même réception les attendait à Ségovie, à Avila, et dans toutes les autres villes des Estrémadoures de Duero. On leur annonça en même temps que Sancho Fernandez, frère du roi de Léon, marchait contre la reine et son fils à la tête de forces considérables, et ils se hâtèrent de gagner Valladolid.

Sans se décourager, la reine dépêcha de là des députés aux villes des Estrémadoures du Duero, et à ceux d'au-delà de la sierra de Ségovie, pour leur représenter la bonté de ses droits; que deux fois elle avait été déclarée héritière des états de son père, au défaut de ses frères; qu'elle attendait leurs députés à Valladolid, et qu'elle espérait bien qu'ils écouteraient la voix de la fidélité. Les députés de la reine s'acquittèrent si bien de leur mission, que tous les hommes des Estrémadoures de Duero, dit Roderich, consentirent aussitôt à se rendre auprès de la noble reine; et lorsque tous furent rassemblés à Valladolid, tant les députés des villes riveraines du Duero, qui étaient venus au nom de tous, que les magnats et les chevaliers castillans, tous, d'un commun accord, fidèles à leur devoir, offrirent le royaume de Castille à la noble reine. Ferdinand fut ensuite proclamé roi, non pas seulement par les grands et les évêques, mais par le peuple et les députés des communes réunis à Valladolid, où la multitude accourue pour le reconnaître était telle, que les cortès s'y tinrent en plein vent, hors des murs de la ville. On dressa un échafaud à la porte méridionale de la ville, et Ferdinand y fut salué roi par sa mère, par les prélats, par les riches-hommes, et par la multitude assemblée qui couvrait au loin la campagne. On conduisit ensuite le nouveau roi processionnellement à l'église de Sainte-Marie, au milieu des chants religieux du clergé et du peuple, et là il fut de nouveau reconnu et proclamé, et reçut les hommages et les sermens de fidélité de tous les

assistans. Ferdinand était alors dans la dix-huitième année de son âge[1]. Alfonse seul, roi de Léon, le père du nouveau roi, vit d'un œil mécontent l'élévation de Ferdinand. Excité par D. Alvar, il prépara une expédition pour s'emparer de la couronne de son fils; il s'avança vers Burgos; mais, instruit que tous les Caballeros et les Pecheros de la contrée étaient sous les armes, il abandonna l'entreprise[2]. Dans la même année (1217) les Portugais prirent Alcaçar-do-Sal sur le rio Salado (le château d'Abou Danès), après avoir vaincu les Musulmans, à l'aide d'une armée de croisés Allemands et Flamands que les vents contraires contraignirent de relâcher à Lisbonne. Les ordres militaires du royaume de Léon prirent une part glorieuse à la conquête de la place, qui fut donnée aux chevaliers de Saint-Jacques[3].

[1218] En Castille, cette année vit finir les troubles qu'y avait suscités le comte Alvar de Lara. Le comte fut fait prisonnier par les troupes du roi Ferdinand, et n'obtint sa li-

1 Sed extra portam meridionalem Vallis-Oleti educta multitudine extremorum Dorii et Castellæ, ut forum agitur, convenerunt, eo quod tantam multitudinem domorum angustia non ferebat, et ibidem filio regnum tradens, infans Fernandus, de quo diximus, omnibus approbantibus ad ecclesiam Sanctæ Mariæ ducitur, et ibidem ad regni salutem sublimatur, anno ætatis suæ decimo octavo, clero et populo decantantibus : Te Deum laudamus, te Dominum confitemur. Et ibidem omnes ei fecerunt hominium et fidelitatem regi debitam juraverunt, et sic honore regio ad regale palatium est reductus (Rod. Tolet., l. IX, c. 5).

2 Cum autem audisset regina nobilis Aldefonsum regem Legionensem ad villam qui Airoium dicitur, advenisse ; modestiæ suæ insistens pudori, per Mauritium Burgensem, et Dominicum Abulensem episcopos humiliter supplicavit, ut se ab inquietatione filii temperaret. Sed ipse rex elatus superbia, quam cordi ejus comes Alvarus instillarat, supplicationi et precibus contradixit, eo quod imperio inhiabat, immo transivit Pisoricam, et venit Lacunam ubi cum diebus aliquot permansisset, direxit faciem contra Burgis, et cum loca plurima et domos militum devastasset, et alias incendio concremasset, ad villam, quæ Arcus dicitur, supervenit : sperans civitatem Burgensem se capturum. Sed cum audisset in eadem urbe Lupum Didaci, et multos milites congregatos, frustratus spe vacua, et inani, contra consiliarios indignatus in terram suam propere remeavit (Ibid., l. c.).

3 Alcaçar do Sal fut pris, suivant les Arabes, le 7 août 1217 : — Expugnato Christianis Alcacero die II gemadi prioris anno Egiræ 614 (Casiri, t. II, p. 59 et 60).

berté qu'à condition qu'il remettrait au roi toutes les places dont il s'était mis en possession [1].

La même année vit à peu près terminer les différends qui agitaient le royaume d'Aragon ; mais le jeune roi acheta cher cette pacification en cédant à Sancho, son oncle, comte de Roussillon, de très grands revenus en Aragon et en Catalogne, pour l'engager à se dessaisir du gouvernement. On croit que l'ordre de la Merci prit naissance cette année à Barcelone, par les soins de Pierre de Nolasque, gentilhomme languedocien, depuis canonisé. Mais d'autres auteurs mettent la fondation de cet établissement quelques années plus tard. Dans le même temps, saint Dominique établit plusieurs maisons de son ordre en Espagne [2].

En 1219, le roi de Léon fit une nouvelle incursion en Castille, à la sollicitation de D. Alvar, qui s'était retiré près de lui. La guerre cessa par la mort du comte, qui se trouvait réduit à une si extrême pauvreté, qu'il ne laissa pas de quoi faire les frais de ses funérailles. Le comte Ferdinand de Lara son frère, privé de cet appui, se réfugia à Marok, où il mourut quelque temps après dans l'habit de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, comme son frère avait voulu mourir dans l'habit de l'ordre de Saint-Jacques; dévotion du temps, qui n'empêcha point d'ailleurs Ferdinand de prendre parti, à Marok, et de guerroyer longtemps dans les rangs des troupes musulmanes [3].

1 Cumque ibidem de compositione aliquandiu tractaretur, ea conditione fuit pactio acceptata, ut comes Alvarus restitueret castra omnia, quæ tenebat, scilicet Cannetum et Alarconem, Amaiam et Tarecum Cæsareum, et Villamfrancam, Turrim Beili Foraminis, Anagaram, Najaram et Pandicurvum, et bis deditis solveretur (Ibid., c. 7).

2 Zurita, Annales del reyno de Aragon.

3 On trouve, sur la fin de Ferdinand de Lara à Marok, de curieux détails dans Roderich. Les choses n'allant point comme il voulait en Castille, dit Roderich (l. IX, c. 9), in Africam transfetavit, et ab Amiramomenino susceptis muneribus varia jactitavit, et dum ibi longa mora, ut moris est Arabum traheretur, eum contigit infirmari, et fecit ad vicum prope Marrochos, qui Elbora di-

Cette même année 1219 fut signalée en Castille par une croisade contre les Musulmans. Roderich, archevêque de Tolède et légat pour cette croisade, se mit à la tête des croisés, et prit plusieurs places aux infidèles, tandis que le jeune Ferdinand, alors âgé de vingt-deux ans, épousait à Burgos Béatrix, fille de l'empereur Philippe de Souabe[1]. Béatrix passa par Paris pour se rendre en Castille, et y fut très bien reçue par Philippe-Auguste, qui lui donna une escorte et la fit accompagner jusqu'à la frontière de ses états[2]. Un brillant cortége d'évêques et de clercs, de riches hommes, de dames et de chevaliers, à la tête duquel était la reine-mère Bérengère, vint recevoir la jeune Béatrix à Victoria, et la conduisit de là à Burgos où le roi l'attendait. Elle fit son

citur, se transferi. Vicus enim à Christianis duntaxat incolis colebatur, et dum percepit ex incurabili morbo interritum imminere, á Gundisalvo fratre Hospitalis, qui Innocentii Papæ tertii familiaris extiterat, suscepit habitum Hospitalis, et universæ carnis viam ingressus cum aliis qui ibidem obierant, ad domum Hospitalis qui Pons-Fiterii dicitur, in diocesi Pallentinensi, in sarcophago est delatus, et idem ab uxore sua comitissa Majore, ét filiis suis Fernando et Alvaro, et multis aliis est sepultus.

[1] Béatrix de Souabe, première femme de saint Ferdinand, de 1219 à 1235, était cousine germaine de l'empereur Fréderic II. Elle était noble, belle, sage et prudente, selon Roderich de Tolède. Elle eut pour bisaïeux, aïeux et père les personnages dont les noms figurent dans la généalogie qui suit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Frédéric, duc de Souabe ; Judith de Bavière. | Frédéric I, empereur. | Philippe, empereur. | Béatrix, reine de Castille en 1219, et de Léon en 1230. |
| Reynald, comte de Bourgogne ; Agueda de Lorraine. | Béatrix de Bourgogne, impératrice, seconde femme de Frédéric. | | |
| Andronic l'Ange, empereur d'Orient ; Euphrosine, impératrice. | Isaac l'Ange, empereur d'Orient. | Irène l'Ange, impératrice. | |
| Bela III, roi de Hongrie ; N. reine de Hongrie. | Marie de Hongrie, impératrice, deuxième femme d'Isaac. | | |

[2] Les chefs de l'ambassade envoyée en Allemagne à Frédéric II, cousin paternel de la princesse, à l'effet d'obtenir sa main, furent Maurice, évêque de Burgos, et Pierre, abbé de Saint-Pierre. Leur négociation fut longue contre leur attente, et dura plus de quatre mois. Au bout de ce temps, ils conduisirent la jeune princesse par la France en Espagne ; ils employèrent une année entière à ce voyage.

entrée à Burgos le 25 novembre. Le 27 (trois jours avant la fête de Saint-André), l'évêque de Burgos, Maurice, qui avait été un des ambassadeurs chargés d'amener la princesse d'Allemagne en Espagne, célébra une messe solennelle hors des murs, dans l'église du monastère royal de las Huelgas. L'évêque bénit les armes avec lesquelles le roi devait être armé chevalier. Ferdinand, faisant acte de roi, prit lui-même l'épée bénie sur l'autel (la grande épée de chevalier) et se la ceignit de ses propres mains; par un soin touchant, ce fut sa mère qui lui passa le ceinturon d'où pendait l'épée moindre que portaient ordinairement les seigneurs du temps. Trois jours après, 30 du même mois, jour de la fête de Saint-André, on célébra le mariage, et les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale dans l'église cathédrale, par les mains de l'évêque Maurice, en présence des grands, des dames, et de presque tous les chevaliers et principaux citoyens des villes et du royaume [1].

Tous les témoignages s'accordent à dire que la jeune reine

[1] Roderich, qui nous apprend que Béatrix était *nobilis, pulchra, composita, prudens, dulcissima*, la qualifie, dans tout ce récit, de *Domicella* : — Tandem rex Fredericus in imperatorem electus consobrinam suam Beatricem nobilem, pulchram, compositam et prudentem Regi Fernando per dictos nuncios cum apparatu nobili destinavit, et cum Parisius advenissent, Rex Francorum Philippus nomine, qui tunc Galliis præsidebat, eam honestè recepit per terram suam honorificè dans ducem, ad regnum Castellæ fœlici itinere pervenerunt. Et regina nobilis Verengaria comitatu nobili religiosorum et secularium magnatum et dominarum ultra Burgum, qui Victoria dicitur, occurit nobili Domicellæ et Burgis ex indè venientes invenerunt regem Fernandum cum magnatibus et nobilibus, et civitatum primoribus expectantem, qui Domicellam, et nuncios honore, quo decuit, receptavit, et tertia die ante festum sancti Andreæ in regali monasterio prope Burgis celebrata missa a venerabili Mauritio Burgensi episcopo, et armis militaribus benedictis, ipse Rex suscepto gladio ab altari manu propria se accinxit cingulo militari, et mater sua regina nobilis ensis cingulum deaccinxit, tertia die in festo scilicet sancti Andreæ, Beatricem dulcissimam domicellam duxit solenniter et legitime in uxorem missam venerabili Mauritio in cathedrali ecclesia celebrante, et benedictionem nubentibus largiente. Et fuit ibi copia nobilissima, celebrata assistentibus regni magnatibus, dominabus et fere omnibus regni militibus et primoribus civitatum (Ibid, l. IX, c. 10). — Ferdinand rappelle lui-même, dans une charte rapportée par Colmenares,

tenait de sa famille une singulière beauté. Sa dévotion était remarquable, et presque aussitôt après son mariage elle fit commencer l'édification de l'un des plus magnifiques monumens de l'art chrétien au moyen-âge. Saint Ferdinand posa avec elle la première pierre de la cathédrale de Burgos, sous la direction religieuse de l'évêque Maurice, le 20 juillet 1221, jour de Sainte-Marguerite, à ce que nous apprennent les antiques annales castillanes de Cardeña [1]. En cette même année la reine Béatrix donna au roi, à Burgos, un fils, qui reçut au baptême ce nom glorieux d'Alfonse que huit rois castillans avaient porté jusque-là avec honneur, et qu'il devait, lui neuvième, illustrer du surnom de savant; car l'enfant dont il s'agit, ce sera le vrai roi castillan, le patron du romance vulgaire, l'introducteur et le père des *Siete Partidas*, l'auteur enfin des tables astronomiques connues sous le nom de Tables Alfonsines, Alfonse le Sage ou le Savant (Alfonso el Sabio), auquel nous ne reprocherons, quant à nous, en ce moment, que d'avoir fait un malheureux choix d'historien pour la rédaction de la Chronique à laquelle son nom a servi de sauvegarde. Alfonse naquit à Burgos le mardi 23 de novembre 1221, jour de la fête de Saint-Clément [2]. Ferdinand

p. 186, et qui fixe d'une manière précise la date de son mariage avec Béatrix, qu'il se ceignit du baudrier de chevalier de sa propre main : — Facta cartha apud Segoviam v kal. feb. era MCCLVIII, anno regni mei tertio, eo videlicet anno, quo ego memoratus rex Ferrandus in monasterio S.-Mariæ Regalis de Burgos manu propria me accinxi cingulo militari, et tertia die post D. Beatricem Reginam, Philippi quondam regis Romanorum filiam, duxi solenniter in uxorem.

1 Era de MCCLIX fue puesta la primera piedra en Santa Maria de Burgos en el mes de julio, el dia de Santa Margarita, è pusieronla el Rey D. Fernando, è el obisbo D. Moriz (Chronicon de Cardeña, p. 372).

2 Nasció el infant D. Alfonso fillo del Rey D. Fernando rey de Castiella, etc., martes dia de sant Clement en XXIII dias de novembre. E este infant fue fillo de la reyna doña Beatrix, filla del emperador de Alemaña, era MCCLIX (Annal. Toled. IIos, p. 408). — Alfonse-le-Sage rappelle lui-même qu'il était né le jour de Saint-Clément dans un privilége conservé au couvent de l'ordre de Saint-Augustin de Tolède.

eut deux grands bonheurs dans sa vie le jour de la fête de Saint-Clément; ce fut aussi ce jour-là qu'il conquit Séville [1]. Après Alfonse, le roi eut de Béatrix plusieurs autres enfans, Frédéric (ou Fadrique), Ferdinand, Henri, Philippe, Sancho, Manuel, et deux filles, Léonor et Bérengère, en tout neuf. Quelques uns de ces noms sonnent pour la première fois dans l'histoire d'Espagne. Tels sont ceux de Frédéric, de Philippe et de Manuel, que Béatrix y introduisit en mémoire de son père Philippe, de son aïeul et de son cousin Frédéric, et de Manuel, empereur d'Orient, dont elle descendait par sa mère. C'est ainsi que Léonor y avait introduit celui d'Henri en mémoire de son père Henri II. — Cette année Sanche VII, roi de Navarre, bâtit la forteresse de Viana, près de Logroño, sur l'Èbre, pour mettre ses états à couvert du côté de la Castille [2].

L'an 1220 fut signalé en Castille par de nouveaux troubles occasionnés par la révolte de Rodrigue Diaz de los Cameros. Le roi arma contre le rebelle, qui lui abandonna toutes les forteresses, moyennant une somme d'argent, par la médiation de Bérengère, à laquelle Rodrigue avait rendu d'importans services pendant sa régence [3]. Dans le royaume de Léon, Sancho Fernandez, mécontent du roi Alfonse son frère, conçut le projet de se retirer à Marok; mais il fut prévenu par la mort. Près de quarante mille Espagnols s'étaient joints à lui, et étaient prêts à le suivre en Afrique [4]. Une nouvelle révolte de la maison de Lara marqua en Castille l'année 1221; Gonzalo Perez de Lara prit les armes à Molina contre Ferdinand II; mais telle était la puissance de cette maison, qu'avant qu'on en vint aux mains, on fit la paix, et qu'une fille

[1] Vers la fin de sa vie.
[2] Annales Pinnatenses, et Moret, Antiguedades de Navarra.
[3] Voir Roderich de Tolède, l. IX, c. 11.
[4] Voir la Coronica general de Alfonso el Sabio, ad ann.

de Gonzalo, nommée Mafalda, épousa, cette année-là même, Alfonse, frère du roi de Castille [1].

[1221] Jacques d'Aragon cependant se faisait grand. D'Esclot nous le peint comme le plus bel homme du monde, plus grand d'un pied que les autres hommes, bien formé et de belles proportions; il avait le visage ouvert et vermeil, le nez grand, la bouche grande, mais bien faite, les dents blanches comme des perles, les yeux noirs, les cheveux blonds ressemblant à des fils d'or, de grandes épaules, un cou long et dégagé, les bras longs et bien faits, de belles mains et de longs doigts, les pieds effilés et bien faits, et toujours bien chaussés. Quant à ses qualités morales, il fut vaillant et courageux, généreux et grand, affable à toutes gens et très miséricordieux; et il eut toujours à cœur de guerroyer contre les Sarrasins [2]. C'est là, évidemment, un portrait qui ne convient pas entièrement à Jacques au moment de son histoire où nous sommes parvenus; mais il est évident aussi qu'il dut avoir une grande précocité en toutes choses; et c'est là sans doute ce que veut exprimer Ramon Montaner quand il dit de lui qu'il crut et embellit plus dans l'espace d'un an qu'aucun autre ne le fait en deux [3]. Il avait été, comme on sait, destiné par son père

1 Alfonse était le second fruit du mariage annulé de Bérengère avec Alfonse IX, roi de Léon. — Sur Doña Mafalda Manrique de Lara, devenue belle-sœur de saint Ferdinand, voir Sanchez Portocarrero, Historia de Molina, p. 217, et Salazar, Casa de Lara, t. I, l. IV, c. 2.

2 Aquest rey d'Arago En Jaume fo lo pus bell hom del mon; que ell era major que altre hom hun palm, e era molt be format e complit de tots sos membres; que ell havia molt gran cara, e vermella e flamencha, e lo nas llonch e molt dret, e gran bocha e ben feyta, e grans dens e molt blanques que semblaven perles, e los ulls negres, e los cabells rosos, semblant a fil de or, e grans spalles, e llonch cos e delgat, e los braços groços e ben fets, e belles mans, e llonch dits, e les cuxes grosses e ben fetes, e les cames longues e dretes e grosses per llurs mesures, los peus llonchs e ben feyts e gint calsats, e fou molt ardit e prous de ses armes. E fou valent e larch de donar, e agradable à tota gent, e molt misericordios. E hac tot son cor e sa voluntat de guerejar ab Serrayns (D'Esclot, Cronica del rey En Pere e dels seus antecessors passats, c. 12).

3 Ramon Montaner, c. 6. — Le nom de Jacques s'introduisit dans la maison royale d'Aragon par un effet du hasard, qui gouverne le monde en tant de cho-

même, et fiancé à l'âge de deux ans à la fille du comte Simon de Montfort; mais, dès son plus bas âge, il conçut une insurmontable aversion pour toute alliance avec Montfort; les barons aragonais, qui l'avaient tiré à grand'peine des mains de celui-ci, songèrent à l'allier de bonne heure à une famille espagnole, et d'une façon digne de lui et d'eux-mêmes. En 1220 ils jetèrent les yeux sur la plus jeûne des filles de Léonor, femme d'Alfonse VIII, nommée Léonor comme sa mère. Léonor était un des derniers fruits du mariage d'Alfonse de Castille avec Léonor d'Angleterre. Aucun document ne nous donne la date de sa naissance; mais elle avait dû naître certainement peu de temps avant Henri, prédécesseur de Ferdinand, si tant est qu'elle ne lui fût pas postérieure. Or, Henri était né le mercredi 14 d'avril 1204[1]. En tout état de cause, elle ne pouvait guère avoir moins de seize à dix-huit ans en 1220. Léonor, sœur de Blanche de Castille, était tante de Ferdinand, roi de Castille, et du jeune Louis de France, né en 1215, destiné à être roi et saint comme son cousin le roi de Castille. Des ambassadeurs furent envoyés à Burgos à l'effet de demander sa main pour le jeune roi Jacques, vers la fin de 1220; c'étaient des plus illustres barons d'Aragon, En Guillem Ramon de Moncada, grand sénéchal, En Guillem Coronel et En Guillem de Cervera. La reine-mère Bérengère, sœur de la jeune infante, et de beaucoup plus âgée qu'elle (Bérengère était née en 1171), présida à ce mariage et en régla les conditions avec son fils Ferdinand. Bérengère, Ferdinand

choses. La plupart des historiens racontent à ce sujet que la reine Marie, sa mère, voulant lui faire prendre le nom d'un des douze apôtres, fit allumer douze cierges d'un égal poids et d'une égale grosseur, à chacun desquels on attacha le nom d'un des douze premiers compagnons de Jésus-Christ sanctifiés par l'église, afin de lui donner celui de l'apôtre dont le cierge brûlerait le plus longtemps. Or, le cierge de l'apôtre Jacques fut celui qui finit le dernier, et l'enfant de Marie de Montpellier et de Pierre d'Aragon en reçut le nom au baptême.

1 Nasció el infant D. Enric, disent les Annales de Tolède, miercores amanecient en XIV de abril, era MCCXLII (Annal. Toled. 1eros, p. 394).

et la reine Béatrix sa femme, accompagnés de la principale noblesse de Castille, conduisirent Léonor jusqu'à Agréda. Jacques s'y rendit de son côté pour la recevoir, ayant à sa suite les évêques de Saragosse et d'Huesca, le grand-maître des Templiers et celui de l'ordre de Saint-Jean, En Nuño Sanchez, comte de Roussillon, cousin du roi, le sénéchal En Guillem Ramon de Moncada, don Blasco Romeii d'Alagon, et beaucoup d'autres seigneurs. On y fiança les époux le 6 de février 1221. Selon l'usage le roi donna des arrhes à la reine, savoir : les villes de Daroca, d'Epila, de Pina, de Barbastro et autres lieux moindres. Jacques passa de là à Tarazona avec Léonor. Le mariage se fit là, en grande pompe, dans l'église cathédrale, où le jeune roi s'était armé chevalier lui-même quelques jours auparavant, à l'exemple de ce qu'avait fait à Burgos le roi de Castille lors de son mariage avec Béatrix. Les deux époux y reçurent la bénédiction nuptiale des mains de l'évêque ; mais Jacques nous apprend lui-même, dans les mémoires de sa vie, qu'il n'était que dans la treizième année de son âge quand il épousa doña Léonor de Castille, et qu'il demeura un an sans avoir aucun commerce avec elle, à cause qu'il n'était pas encore en âge[1]. Il eut de Léonor de Castille un fils qui fut nommé En Alfonse, comme son grand-père maternel, et qui promettait d'être un seigneur de grand cœur et de grande puissance, s'il eût vécu, dit Ramon Montaner ; mais il mourut avant son père, ce qui fait que je n'en parlerai plus[2]. Le roi prit ensuite pour femme la fille du roi

1 Si que un any stiguem ab ella que no podiem fer ço quels homens han a fer ab sa muller, car no haviem la edat (c. 18). — Nous avons fixé la date de la naissance de Jacques au premier février 1208 ; et ceci en est une preuve décisive ; mais on en trouve encore une autre dans les mêmes mémoires de Jacques sur sa vie (Chronica, o commentari del gloriosissim e invictissim rey En Jacme, rey d'Arago, etc.) : il déclare, dans le chap. 9, qu'il n'avait que *six ans quatre mois* lorsqu'il sortit des mains de Simon de Montfort à qui le roi son père l'avait donné en garde en 1211. Or, Simon de Montfort ne le rendit aux barons d'Aragon qu'au mois de mai 1214. Il suit nécessairement que Jacques est né le 1er février 1208.

2 Ramon Montaner, c. 6. — Le chroniqueur des faits et gestes des rois d'A-

de Hongrie[1], dont il eut trois fils et trois filles; l'aîné fut nommé l'infant En Pierre, et succéda à son père; le second, l'infant En Jacques, fut roi de Majorque; le troisième, l'infant En Sanche, archevêque de Tolède; des trois filles, deux devinrent reines, l'une de Castille, l'autre de France[2].

Ferdinand réunit en 1222 à Burgos les cortès de Castille, à l'effet d'y faire reconnaître pour son successeur à la couronne son fils Alfonse, né l'année précédente. Il fit à cette occasion bénir son épée et son étendard par l'évêque, et publia le dessein qu'il avait formé de se dévouer à faire la guerre aux Arabes, sans relâche et sans fin. Dans le même temps, le roi de Léon entreprit contre les infidèles une expédition, dont il se désista après avoir reçu une somme pour se retirer.

On place sous l'année suivante (1223) la fondation de l'université de Salamanque, par Alfonse IX, roi de Léon, et une victoire remportée sur les Arabes par Martin Sanchez, un des généraux de ce roi. Sous la même année, Ferdinand, abbé de Montaragon, l'un des oncles de Jacques I^er^, s'empara en Aragon de la personne du jeune roi, et de l'autorité souveraine ; Roderich, archevêque de Tolède, fonda ou repeupla, en Castille, la ville d'Yepez, et, en Portugal,

ragon se montre peu exact, contre son ordinaire, dans ce qu'il ajoute immédiatement après, savoir que la reine, mère dudit infant En Alfonse, mourut bientôt, et ne fut que peu de temps avec le roi. Elle vécut avec le roi jusqu'après la conquête de Majorque; à cette époque, le cardinal Jean, évêque de Sainte-Sabine, légat de Grégoire IX en Espagne, ayant appris que Jacques et Léonor étaient parens au quatrième degré, déféra l'affaire à un concile réuni à Tarazone, qui déclara leur mariage nul en avril 1229, en légitimant toutefois l'enfant issu de ce mariage, comme contracté de bonne foi. Léonor retourna en Castille, y demeura près de sa sœur Bérengère, et ne mourut que dans l'ère 1282 (1244), d'après un registre authentique du monastère royal de las Huelgas, où quelques-uns disent qu'elle se retira, et dont d'autres lui attribuent à tort la fondation, faisant confusion de la mère avec la fille, en raison de leur nom commun (Voyez Aguirre, t. III, p. 493; et Zurita, l. III, c. 5 et c. 19).

1 Yolande, fille d'André, roi de Hongrie, et de Yolande de Courtenay. Il l'épousa le 8 septembre 1235 à Barcelone.

2 Voir Ramon Montaner et d'Esclot.

mourut, le 25 de mars, Alfonse II, fils de Sancho, troisième roi des Portugais[1]. Alfonse II avait été excommunié et son royaume mis en interdit pour quelques mauvais traitemens faits à l'archevêque de Braga ; mais il avait été relevé de son excommunication et était rentré en graces quelque temps avant sa mort. Il fut inhumé au monastère d'Alcobaça. Alfonse II eut pour successeur son fils Sancho II, qui régna de 1223 à 1248, surnommé Capel, parce que sa mère, Urraca de Castille, lui avait fait porter dans sa jeunesse l'habit monastique par dévotion. Sancho II surnommé Capel était fils d'une sœur de Blanche de Castille, et cousin par conséquent de saint Louis. Alfonse II avait eu encore d'Urraca l'infant D. Alfonse, qui fut comte de Boulogne ; D. Ferdinand, qu'on a surnommé l'infant de Serpa, du nom de son apanage ; D. Vincent, mort en bas âge, et l'infante Léonor, qui fut mariée à Valdemar III, duc de Danemarck.

En 1224, Ferdinand II commença une guerre contre les Musulmans qui devait leur enlever Jaen, Cordoue et Séville ; il se porta sur l'Andalousie, tandis que les bandes de Cuenca, de Huete, d'Ucles et d'Alarcon faisaient une incursion dans le royaume de Valence. De retour à Tolède il y trouva Jean de Brienne, roi de Jérusalem et empereur de Constantinople, qui était venu en Espagne solliciter des secours, et accomplir le vœu qu'il avait fait d'un pélerinage au tombeau du glorieux apôtre saint Jacques. On lui fit une réception magni-

[1] La première dynastie portugaise, appelée de Bourgogne, fut fondée, ainsi que nous l'avons vu, de 1092 à 1112, par le comte Henri, petit-fils de Robert-le-Vieux, duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Robert II, roi de France, à qui Alfonse VI donna, avec le comté de Portugal, sa fille Thérèse en mariage. Henri mourut en 1112, laissant le comté à son fils Alfonse (Alfonso Henriquez), sous la tutelle de la comtesse Thérèse. Alfonse bat les Maures dans les plaines d'Ourique en 1139, et est proclamé *roi* par ses soldats. Il fait la conquête du reste de la Beira, de toute l'Estramadoure, et de presque tout l'Alemtejo. Il se reconnaît vassal (vers 1142) et tributaire du pape, qui lui confirme le titre de roi, et oblige le roi de Castille à reconnaître son indépendance. Il meurt en 1185. Sancho I, son fils, lui succède et règne de 1185 à 1212 ; il meurt en cette année, laissant sa couronne à Alfonse II.

fique. Il alla visiter Compostelle. Au retour, il prit sa route par Burgos où il épousa Bérengère, fille d'Alfonse, roi de Léon, et de Bérengère de Castille, et sœur par conséquent de père et de mère de Ferdinand[1]. Ferdinand continua la guerre avec avantage en Andalousie en 1225 et 1226, tandis que son père, le roi de Léon, remportait de son côté plusieurs avantages sur les Musulmans de Séville. Ferdinand s'empara de plusieurs places à la descente des ports de Muradal, entre autres de la tour d'Albrit (peut-être Castellar), de San-Estevan-del-Puerto, d'Isnatorafe, de Ciclana, etc. Il retourna en Andalousie en 1227, et s'y rendit maître de Burgalimar, de Salvatierra, de Capilla et de Baeza. L'archevêque Roderich l'accompagnait dans cette expédition. A l'exemple du roi de Castille, Sancho II, de Portugal, assembla ses troupes, se jeta sur les terres des Musulmans, et leur prit Durumeña, Elvas et autres places : Elvas fut reprise depuis par les Musulmans. Ferdinand prit encore quelques forteresses sur les terres de Baeza et d'Ubeda. Il posa l'année suivante (1228) la première pierre de la cathédrale de Tolède telle qu'elle existe aujourd'hui sous l'invocation de sainte Léocadie, édifice qu'il destinait à être un monument des victoires que Dieu lui avait accordées. Jusque-là les chrétiens s'étaient servis de la mosquée-idjma de Tolède, qui avait été purifiée et érigée en temple chrétien. L'archevêque Roderich contribua à l'édification de la nouvelle église, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa chronique[2].

Jacques d'Aragon, de son côté, n'était pas resté oisif ; pen-

1 Vinó el rey de Acre dalent del mar por à Toledo, è recivíolo el rey D. Ferrando, è ficieronlo grand alborozo en Toledo. Esto fue en viernes, en cinco dias de abril. De si fuesel à Sant-Yago, è de su venida casó con la hermana del rey de Castiella, era MCCLXII (Ibid., l. c.).

2 Et tunc jecerunt primum lapidem Rex et Archiepiscopus Rodericus infundamento ecclesiæ Toletanæ, quæ in forma mezquitæ a tempora Arabum adhuc stabat, cujus fabrica opere mirabili de die in diem, non sine grandi admiratione hominum, exaltatur (Rod. Tolet., l. IX, c. 13).

dant que le roi de Castille inquiétait les Musulmans en Andalousie, il s'apprêtait à porter la guerre à Majorque, et à leur enlever les Baléares [1]. Une insulte qu'avait reçue la marine catalane lui en avait inspiré le dessein. Voici à quelle occasion.

Deux vaisseaux catalans ayant rencontré une tartane et une galère appartenant au roi de Majorque, en furent insultés; un combat s'engagea; ils prirent la tartane et poursuivirent la galère, qui, s'étant sauvée à force de rames, porta à l'émir musulman la nouvelle de cette prise. L'émir musulman, que les chrétiens appellent roi de Majorque, avait nom Abou Zeyd el Raschyd. Par représailles il fit arrêter le premier navire catalan qui, peu de temps après, parut dans les eaux des Baléares; c'était un navire barcelonais chargé de riches marchandises, qui se rendait de Bougie à Majorque. Sa vengeance ne s'arrêta pas là; il fit capturer en mer, à quelques jours de là, un autre vaisseau catalan qui passait près d'Yviça se rendant à Ceuta [2].

Les Barcelonais, irrités de la perte de ces deux navires et de plusieurs avanies que leur avaient faites les Mayorquins, en portèrent leurs plaintes au roi, qui les prit en considération, et s'empressa d'envoyer un ambassadeur au roi musulman,

1 Peu auparavant, Jacques avait essayé vainement de leur enlever Peniscola. — En aquell temps, dit Bernard d'Esclot (c. 13), havia un castell molt fort, ribamar, de la part de Tortosa, que havia nom Paniscola, e era de Serrayns. E aqui tenien frontera los Serrayns ab los crestians de la ciutat de Tortosa e del regne de Arago. E lo rey En Jaume ajusta ses osts e ana assetjar lo castell de Paniscola. Aquest es molt fort, e seu en una roqua sobra mar, que no temen null hom, per gran poder que haga, sol que haguen que menjar. Lo rey stech aqui gran temps, que no li poch res fer, quel castell era molt be aparellat de vianda e d'armes e de ço que mester havia. E quant viu lo rey que no hi podia res acabar, levasen e tornosen ab sés osts.

2 Le roi En Jacme a lui-même raconté la conquête des Baléares dans ses mémoires intitulés par ses éditeurs : Chronica o Commentari del gloriosissim e invictissim Rey en Jacme rey de Arago, de Mallorques, de Valencia, compte de Barcelona, e de Urgell, e de Muntpesller, feyta e scrita per aquell en sa lengua naturall e treyta del Archiu del molt magnifich rational de la insigne ciutat de Valencia, hon stava custodida. Valencia, en casa de la biuda de Joan Mey flandro, 1557.

chargé de lui demander la restitution des deux navires, et une réparation des mauvais traitemens que les Catalans avaient reçus de la part des siens. Mais, à peine l'ambassadeur aragonais eut-il exposé sa demande de la part du roi son maître, que le Mayorquin lui demanda : — « De quel roi me parles-tu ? » A quoi l'ambassadeur répliqua fièrement : — « Du roi d'Aragon En Jacques, fils de En Pierre, qui, dans la mémorable bataille de las Navas de Tolosa, a taillé en pièces une innombrable armée de gens de ta nation, tu le sais bien. » Cette réponse inattendue irrita l'émir musulman au point que peu s'en fallût, dit-on, qu'il ne violât le droit des gens en mettant la main sur l'ambassadeur.

Suivant Desclot, un Génois, qui trafiquait en ce temps-là à Majorque, interrogé par l'émir si le pouvoir du roi d'Aragon était fort grand, et si, pour ne pas l'aigrir davantage, il ne serait pas à propos de lui rendre ses deux navires, l'en avait détourné, au nom de ses compatriotes, des Pisans et des Provençaux qui étaient dans l'île, disant qu'il ne devait point craindre l'Aragonais; qu'on s'exagérait beaucoup sa puissance; qu'elle n'était point telle que quelques-uns se plaisaient à le publier, puisqu'il n'avait pu se rendre maître, en dernier lieu, d'un mauvais château ayant nom Peniscola. Le Génois conseilla en conséquence à l'émir de ne rien rendre de ce qu'il avait pu prendre aux gens de ce roi, que, suivant sa morale politique, on pouvait piller à discrétion, et à bon droit, en raison directe de son impuissance. De là l'arrogance de l'émir, arrogance qui précipita sa ruine, en attirant sur lui les armes aragonaises [1].

[1] Voici comment Desclot rend compte de la conversation du roi de Majorque avec le riche-homme génois qui lui parla si mal du roi d'Aragon : — En la ciutat de Mallorques havia mercaders Genovesos e Pisans e Probençals. El rey mallorqui feu los se tots venir denant, e dix los : — Barons, vos altres sots mercaders crestians, e venits en la mia terra, e guanyats hic, e fets hic vostre prou, e sots sauls e segurs sobre la mia fe. E yo dich vos que me consellets llealment de ço que yo-us demanare. Lo rey d'Arago m'ha trames missatge que yo li dega

L'ambassadeur, de retour à Barcelone, rendit au roi d'Aragon un compte fidèle de sa négociation; et Jacques, justement offensé, résolut de ne point se donner de repos qu'il n'eût détrôné le roi de Majorque; il alla jusqu'à jurer solennellement, dit-on, de ne pas abandonner l'entreprise qu'il n'eût saisi son ennemi par la barbe[1].

Les motifs les plus puissans, et de nombreuses raisons, le sollicitaient d'ailleurs à entreprendre la conquête des Baléares; et ces motifs et ces raisons sont assez bien déduits dans un discours que les chroniqueurs du temps lui font adresser à cette occasion par Pierre Martell, l'un des citoyens les plus considérables de Barcelone, et l'homme de mer le plus expérimenté de son temps. Pierre Martell, ayant un jour invité à dîner le roi avec tous les riches-hommes qui formaient sa cour à Barcelone, et qui étaient les plus considérables du royaume, à savoir Nuño Sanchez, cousin du roi, Huguet, comte d'Ampurias, Guillem de Moncada, vicomte de Béarn, Ramon de Moncada, son frère, Giraud de Cervellon, Ramon Alamany, Guillem de Claramunt, Bernat de Santa Eugenia, etc., il arriva qu'étant à table dans une pièce d'où la vue s'étendait sur cette partie de la Méditerranée dans laquelle sont les îles Baléares[2], Pierre Martell, qui connaissait mieux que tout autre combien la conquête de ces îles importait à la Catalogne et à la chrétienté, dit au roi: — « Seigneur, nous recevons tous les jours de la part des corsaires des îles Baléares,

trametre dos naus que yo he preses de Catalans, si no quem tengua per acuydat. E yo deman vos: Lo rey, quin poder ha, ne si m'en cal tembre, e si les hi retre? E de aço vull quem aconsellets. Sobre aço llevas hun rich-hom genoves e parla per tots los altres, e dix al rey mallorqui: No-us cal haver temor ni pahor del rey de Arago, car ell es rey de poch poder; que no gran temps ha que tench asseljat hun catiu castell qui ha nom Paniscola, e hac sen a partir, que nol poch prendre. Per que, no li retats res que hajats pres de les sues gents (Desclot, mss. de la Bibl. roy., num. 1581, fonds Saint-Germain. c. 14).

[1] On verra plus loin qu'il ne fit ce serment que plus tard, dans Majorque même.

[2] Majorque est située à vingt-cinq lieues au sud-sud-est de Barcelone, qui est le point du continent espagnol le moins éloigné de cette île.

que nous appelons communément Majorque et Minorque, des préjudices notables, non seulement sur mer, mais même sur terre, et dans nos propres maisons, qu'ils ravagent par des courses fréquentes. Le commerce florissant que nous faisions autrefois avec les nations étrangères est presque entièrement interrompu. Les corsaires Africains, ennemis capitaux du nom chrétien, se servent de ces îles comme d'un point d'appui et d'un boulevart inexpugnable qui les met à l'abri des coups que nous pourrions leur porter. Quels avantages ne retirerons-nous pas de ces îles, si nous nous en rendons les maîtres? Elles sont abondantes et fertiles en huile, en vin, en blé, en fruits, en troupeaux. La mer qui les environne fournit d'excellens poissons. Il y a de très bons ports. La plus grande, qui, pour cette raison, est appellée Majorque, est si heureusement partagée de tout ce qui peut contribuer aux douceurs de la vie, que, dans les siècles passés, les Grecs, les Carthaginois et les Romains employèrent toutes leurs forces pour l'assujétir à leur empire, et, dans des temps moins reculés, les seigneurs rois vos aïeux vous en ont frayé le chemin, estimant impossible d'établir la tranquillité dans leurs états, tandis que les infidèles auraient la liberté de nous venir harceler. J'estime donc, seigneur, que si vous entreprenez de les abattre, vous rendrez un grand service à la chrétienté en général, et à notre patrie en particulier. »

On était au mois de décembre 1227. Le roi, déterminé à cette conquête par tant et de si puissantes considérations, convoqua à cet effet les cortès du royaume à Barcelone. L'assemblée, composée des barons de Catalogne et d'Aragon, des prélats et des hommes des cités et des villes, le parlement, comme l'appelle Desclot, s'y tint sous sa présidence le jour de Noël [1]. Et il leur dit :—« Barons, Dieu m'ayant fait la

[1] Ab tant lo rey feu ajustar sos barons de Catalunya e de Arago, e homens de ciutats et de viles, e perlats de la santa sgleya a Barcelona. E aqui tench parlament ab ells en les festes de Nadal (Ibid., c. 11).

grace de m'inspirer le dessein d'aller en personne attaquer l'île de Majorque, pour l'assujétir à la foi, et réprimer l'insolence des Barbares, qui, tant de fois, se sont déclarés les ennemis de ma couronne, et vous ont fait souffrir tant de maux, je vous exhorte, au nom du Seigneur dont je défends la cause, et par le respect et l'obéissance que vous me devez, de m'accorder trois choses: la première, de m'aider de vos bons conseils; la seconde, d'éteindre le feu de la division et de la discorde parmi vous, afin de laisser l'état tranquille, tandis que nous serons occupés à conquérir les terres d'autrui; la troisième, de faire tous vos efforts pour me fournir les fonds nécessaires à l'entretien d'une armée; moyennant quoi, j'espère en la bonté du Seigneur que nous triompherons des infidèles, et que Dieu sera content de nous tous[1]. »

Le discours du roi fit sur l'assemblée l'effet qu'il en attendait; elle entra chaudement dans son dessein. Le vieil archevêque de Tarragone, Asparagus, en ressentit une vive joie qu'il fit éclater en prononçant les paroles du vieillard Siméon: *Ecce filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui.* Et, le premier, passant des paroles aux effets, il se chargea de fournir personnellement pour son contingent mille marcs d'or, cinq cents mesures d'avoine, deux cents cavaliers bien armés, èt mille fantassins armés de piques et d'arbalètes, et de subvenir à ses frais à leur entretien et à tous leurs besoins, jusqu'à la conquête de l'île. Malgré son grand âge, il voulait prendre part de sa personne à l'expédition; le roi l'en dispensa; mais le zélé prélat permit à son défaut à tous les évêques et abbés de sa métropole de suivre l'armée.

[1] Suivant Desclot, il leur dit plus simplement: — Barons, be sabets lo mal e el dan quel rey mallorquí fa tots jorns a les mies gents; e yo he l'in trames missatger; e ell ha m'ho tengut en vil. Per que he en cor e volutat que, à plaer de Deu, per tal que son servir hi sia encara fet, que si vos altres mi volets aydar, que yo vaja a prendre la ciutat de Mallorques ab tota la ylla. E de aço vos prech tuyt, que hagats bon cor, e quem retats tal resposta que Deu ne sia beneyt e pagat, e yo, e tots vos altres (Ibid., l. c.).

Bérenger de Palou, évêque de Barcelone, promit de suivre le roi à la tête de cent cavaliers moins un, et de mille hommes de pied, qu'il paierait et fournirait de pain, de vin, d'avoine, et de tout ce dont ils auraient besoin[1]. L'évêque de Girone promit qu'il irait avec trente cavaliers et trois cents fantassins payés et entretenus par lui. L'abbé de Saint-Feliu de Guixols offrit cinq cavaliers. L'évêque de Tarazone s'engagea à fournir une galère armée, quatre cavaliers et sa personne pour les commander; l'archidiacre de Barcelone, cent cavaliers deux cents hommes de pied entretenus, et sa personne. Les abbés, prieurs, chanoines, supérieurs de communautés religieuses et prêtres séculiers, s'engagèrent non-seulement à contribuer autant qu'il serait en eux à l'entretien des troupes, mais encore à prendre les armes eux-mêmes, et à ne les point quitter que les Arabes mayorquins ne fussent vaincus et dépossédés de leurs îles. Les Templiers voulurent aussi être de la partie avec trente chevaliers de leur ordre et vingt frères servans portant l'arc et l'arbalète[2].

Les ricos-hombres et les barons aragonais et catalans ne se montrèrent pas animés d'un moindre zèle que l'ordre ecclésiastique. Nuño Sanchez, comte de Roussillon, de Conflent et de Cerdagne, parla le premier, et tâcha de dissuader le roi, en raison de son jeune âge (Jacques n'avait pas encore vingt ans), d'entreprendre la campagne en personne. « Nous irons à Majorque, nous la conquerrons, et vous viendrez après, dit Nuño Sanchez. Mais, si tant est que vous ne vouliez pas rester, nous irons avec vous et tous les autres, afin de vous défendre de tout notre pouvoir, tant que Dieu nous prêtera vie, et comme il convient à de bons vassaux de faire pour leur bon seigneur, et j'amènerai deux cents chevaliers bien équipés, et des damoi-

1 E yo promet vos denant tots, que y yre ab cent menys hun cavaller, e ab mil servents; e donar loshe bon sou, e prou pa e vi e civada, e tot ço que mester los sera, etc. (Ibid., c. 16).

2 Ab trenta cavallers e ab vint ballesters (c. 22).

seaux et fils de chevaliers au nombre de cent et un, et un grand nombre de servans, habiles à tirer l'arbalète, bons à guerroyer dans les montagnes et dans les plaines, et beaucoup de pain, et de vin, et de viande et d'avoine ; et je ne m'en retournerai point que vous ne le vouliez [1]. » Ainsi parla Nuño. Le comte d'Ampurias prit ensuite la parole, et promit quatre-vingts cavaliers, cent vingt arbalétriers à cheval, et mille servans d'armes à pied.

Le brave vicomte de Béarn, En Guillem de Moncada, qui avait dans ces derniers temps formé une ligue de barons contre le roi, commença par confesser ses torts, et par remercier Dieu de lui avoir enfin fourni l'occasion qu'il cherchait de servir efficacement son seigneur et de rentrer dans son amour et dans sa grace, dont, par grande déloyauté, il s'était départi; et il déclara, après ce franc aveu, qu'il le servirait maintenant de tout son pouvoir, et si bien que ce serait le plaisir du roi de lui pardonner [2]. Cependant, ainsi que Nuño Sanchez, il fut d'avis que le roi demeurât en Catalogne, et il se servit des mêmes termes pour l'exprimer : « Par mon conseil, vous demeurerez, dit-il ; et nous irons à Majorque ; nous conquerrons la terre, et puis vous y pourrez venir. Mais si tant est, seigneur, que vous ne vouliez pas demeurer, j'irai avec vous, etc. ; » il termina de même à peu près : « Et je vous servirai, seigneur, avec ma compagnie, jusqu'à ce que nous ayons pris la cité, et tout autant que vous voudrez [3]. » Il pro-

1 E nos irem à Mallorques e conquerirem la terra, e puix vos porets anar. Esi tant s'es que no vullats romanir, yo ire ab vos..... e aportarem molt pa e molt vi e carn civada ; e noh m'en tornare tro que vos ho vullats ( Ibid., c. 23).

2 Ab tant llevas lo prous vescomte En Guillem de Moncada, et dix : Senyor ver Deus ! beneyt siats vos que ço he trobat ara, que quant havia cerquat com pogues servir a mon senyor e tornar en sa amor e en sa gracia don hom me hava gitat a gran deslleaitat, mas ara lo servire tant de mon poder que sera son plaer quem pedonara (Ibid., c. 28).

3 Per mon conseil, vos romandrets ; e nos irem a Mallorques, e conquerirem la terra ; e puix porets hi vos anar. Mas si tant s'es , senyor, que no vullats romanir, yo ire ab vos, etc..... E servirvoshe, senyor , ab tota ma campanya, tro que la ciutat hagam presa, e puix, aytant com vos vullats.)

posa ensuite, au nom de l'assemblée, et sûr de ne pas en être démenti, de payer extraordinairement au roi en cette occasion le droit de bœuvage pour les besoins de la flotte et les frais imprévus de l'expédition [1].

Les autres barons suivirent l'exemple donné. En Guillem Ramon de Moncada, frère du vicomte de Béarn, promit vingt-cinq chevaliers armés de toutes pièces, et bon nombre d'archers, d'arbalétriers, d'hommes armés de lances, et de mariniers. Pierre Ramon Bérenger d'Ager en offrit autant. Bernard de Santa-Eugenia de Torella de Mont-Griu promit vingt cavaliers, et de soldats de la montagne autant qu'il en pourrait entretenir et nourrir. Enfin, le syndicat de Barcelone mit, de la part de la ville, à la disposition du roi, toutes les galères et tous les navires de diverse grandeur qu'elle possédait.

Le roi termina la séance par la promesse du contingent qu'il amènerait lui-même, contingent qui, par son peu d'importance relative, a peut-être de quoi étonner : il promit d'amener deux cents chevaliers d'Aragon, très bons et très vaillans, munis de bons chevaux et de riches armes, cinq cents jeunes gens fils de chevaliers, bons à cheval et vaillans, et des hommes à pied tant qu'il serait nécessaire [2]. Il ajouta qu'il ferait préparer beaucoup de machines ou engins de guerre (molts ginis), et amènerait de bons ingénieurs (bons ginyadors) ; il promit à Dieu que, s'il vivait jusque-là, avant un an il serait passé à Majorque, et pria les barons de fixer le temps où chacun serait prêt [3].

1 Le droit de bœuvage était une redevance qu'on payait une fois pour toutes aux rois d'Aragon à leur avénement. Elle se payait à proportion du nombre d'arpens de terre qu'une paire de bœufs pouvait labourer, et c'est de là que ce tribut tirait son nom de bœuvage.

2 E yo amenare docents cavaliers de Arago, molt bons e valents e gint arreats de bons cavalls e de riques armes, e cinch cents donzells que seran bons a cavall e valents, e homens de peu tants com mester n'havre.

3 E yo promet a Deu que, sol que vidam bast, que abans de hun any sere

Tous répondirent d'une commune voix et avec grande joie qu'ils seraient rassemblés à Tarragone le jour de Sainte-Marie d'Août, et le roi le trouva bon, et tous ensemble en convinrent ; et les barons qui avaient promis leur concours firent apporter un missel, et jurèrent devant le roi d'accomplir leurs promesses, et le roi le jura avec eux [1].

Puis, continue naïvement le chroniqueur, le parlement se sépara, et ils allèrent manger [2].

On n'a pas oublié que cette scène parlementaire, chevaleresque, féodale et municipale à la fois, se tenait à Barcelone le jour de Noël. La nuit venue, le roi alla veiller et prier avec toute sa chevalerie (ab tota sa cavallaria) et beaucoup d'autres gens, à l'église de la Sainte-Croix de Barcelone, au milieu de grands flambeaux et de grandes torches allumées qui y répandaient la plus vive lumière. Il passa la nuit là, après avoir entendu la messe de la Nativité, au milieu des chants et des prières de l'église, et n'en sortit qu'au jour avec sa compagnie ; et ils mangèrent ce jour-là tous ensemble avec le roi, et jouèrent et menèrent grande joie ; après quoi chacun prit congé du roi, et regagna ses terres et ses domaines, afin d'y préparer toutes choses pour la campagne projetée [3].

Le roi demeura quelque temps encore à Barcelone, et chargea un riche-homme de cette ville, nommé En Ramon de Plegamans, d'y faire apprêter les galères et les bâtimens nécessaires au transport des troupes, et il le nomma procureur-général pour les choses maritimes, on pourrait dire grand-amiral

passat a Mallorques. E prech vos que emprenam lo terme que cascu sia appareliat.....

1 Ab tant tuyt respongueren a huna veu, ab gran alegria, que a Santa-Maria de Agost fossen tuyt ajustats a Tarragona. E lo rey tench ho per bo, e tuyt ensemps ab ell. E tots los barons que havien fetes lurs profertes, faheren aportar hun llibre missal e juraren ho denant lo rey, e lo rey atressi.

2 E puix partis lo parlament e anaren manjar.

3 Pour s'apprêter sur le fait de Majorque, dit Bernard Desclot (c. 30) : — Per apparellarse del fet de Mallorques.

de la couronne d'Aragon. Il partit ensuite pour Lérida aux approches du printemps de 1228. Là, il trouva Jean, cardinal-légat au titre de Sainte-Sabine, que le pape venait d'envoyer en mission en Espagne, et des députés, ou peut-être la personne même d'un grand personnage de la famille des Almohades de Marok, arrière-petit-fils d'Abd el Moumen, à savoir : cid Abou Zeyd Mohammed ben Yakoub el Mansour, que Djomaïl ben Zeyan Ebn Mordanisch avait depuis peu chassé de Valence, et qui venait solliciter le secours du roi d'Aragon contre les rebelles valenciens. Jacques y trouva aussi tous les barons d'Aragon, de Ribagorça et de Pallars qu'il y avait convoqués. Le roi accueillit honorablement et du mieux qu'il put le cardinal-légat, et le cardinal fut très satisfait de la vue du roi et de celle de sa cour et de son armée (fo molt alegre e pagat de la vista del rey et de son capteniment). Il l'entretint de ses affaires, et le roi lui conta tout ce qu'il avait fait, et de quelle manière il avait ordonné toutes choses pour passer à Majorque. Le cardinal le regarda au visage, et, le voyant si jeune, s'émerveilla qu'il eût pu concevoir de lui-même un si grand dessein : — « Mon fils, lui dit-il, l'idée d'une telle entreprise n'a pu venir de vous ; c'est Dieu qui vous l'a inspirée, et qui a fait descendre sa grace sur vous. Et plaise à Dieu qu'il vous laisse mener la chose à fin, comme votre cœur le désire[1]. »

Le lendemain, le roi ordonna que tout le monde se rendît au palais principal de la ville pour y tenir le parlement, et tous s'y rendirent, chevaliers et citoyens et clercs et hommes de tout ordre, pour entendre le roi et ce qu'il voulait dire (lo rey mana que tuyt fossen au palau a parlament, e tuyt foren aqui, cavallers et ciutadans e clergues e homens de

[1] Fill, dix lo cardenal, certes, aytal fet com es aquest no es mogut de vos, ans es mogut de Deu qui us ha spirat e trasmesa la seu gracia. E placia a ell que us ho leix acabar axi com lo vostre cor desija !

tot orde, etc.). Mais déjà auparavant quelques barons d'Aragon et les hommes de Lérida avaient prié le légat de demander au roi de changer le but de son voyage et de diriger les forces du royaume, qui se rassemblaient de toutes parts, contre Valence, qui était tout près, et qu'on avait un intérêt immédiat à réduire, plutôt que contre Majorque, de plus dangereux accès, et que la mer séparait des terres chrétiennes. La présence des envoyés de cid Abou Zeyd Mohammed leur avait sans doute suggéré cette idée. Le roi exposa noblement et énergiquement les motifs de son projet; c'était à la fois le zèle religieux et l'honneur, l'intérêt de sa couronne et de la chrétienté qui l'appelaient à Majorque. Néanmoins, le cardinal se leva, et lui fit part des dispositions des barons et des citoyens de Lérida au sujet de l'expédition projetée : tous étaient disposés à concourir de toutes leurs forces, avec leurs hommes, leurs chevaux et leur avoir, à une campagne contre Valence; aucun ne voulait concourir à celle de Majorque, ni ne s'en souciait[1].

Le roi répliqua qu'il ne laisserait pas de faire le voyage de Majorque, quoi qu'on lui pût dire; qu'il l'avait juré et que jamais il ne violerait son serment, et il ajouta, non sans quelque vivacité : « Et maintenant, qui voudra me suivre fera son devoir, et je serai d'autant mieux son ami; et qui ne le voudra pas, manquera au sien, et devra prendre garde à ce qu'il fait[2]. » Il détacha là-dessus un cordon de laine qu'il portait, en fit une croix, et pria le cardinal de la lui coudre à l'épaule droite. Le cardinal le fit, lui donna sa bénédiction, et publia qu'il accordait, au nom du Saint-Siège, de grandes indulgences à qui suivrait le roi. En Bérenger de Palou, évêque de Barcelone, l'archidiacre et le sacristain de son église et beau-

[1] Quant lo rey hac parlat, lo cardenal se lleva e parla e dix : Senyor, los barons que aqui son e ells richs homens de aquesta ciutat m'han pregat que yo que us dega dir e pregar que mudets lo viatge a Valencia, e segurvoshan tots, et faran tot ço que vos manets. Que del anar a Mallorques no han voluntat ne cura.

[2] E qui seguir me volra, fara ço que devra, e yo sere l'in mils son amich. E qui seguir nom volra, havran abans guardo que fi.

coup de riches hommes qui étaient venus de Barcelone avec lui reçurent ensuite la croix des mains du légat[1].

Quand les riches-hommes d'Aragon et les gens de Lérida, ajoute Desclot, virent que le roi s'était croisé avec beaucoup d'autres, contre leur attente, ils en furent surpris, et ils furent chagrins de ne le voir pas tourner l'expédition contre Valence; mais aucun ne lui offrit son concours ni quelque chose que ce fût[2].

Cependant, Jacques partit de Lérida et se rendit en Aragon pour y assembler les chevaliers et les troupes qui devaient le suivre. L'évêque de Barcelone alla de son côté à un lieu de ses domaines nommé Querol ou Terol, suivant Desclot, où il trouva Guillem Ramon de Moncada, qui l'attendait dans la compagnie de ses chevaliers; tous, en apprenant que le roi s'était croisé à Lérida, demandèrent à Bérenger de Palou de leur donner aussi la croix, et la reçurent avec joie des mains du digne évêque[3]. De là il se rendit à Barcelone, où il appela ses parens et ses amis, et réunit les chevaux, les armes et les munitions de guerre qu'il s'était chargé de fournir. Ses hommes étant prêts, il leur donna pour chefs ou généraux (capdelladors) En Guillem de Moncada, son cousin germain, En Ramon de Solsona, En Ramon de Tayava, et Arnau Desvilar, tous gens d'élite, chevaliers honorés et preux, dit Desclot (cavallers honrats e prous).

Dès les premiers jours du printemps, toute la Catalogne

1 Ab tant lo rey pres hun cordonet que tenia e fenne huna creu, e dix al cardinal que la li cosis. E el cardinal cosilali, e beneil, e donali sa gracia, e dona grans perdons a tots aquells quell seguirien. E puix lo bisbe e el artiacha el sacrista e d'altres richs homens qui ab lo rey eren vengats de Barcelona croh=rense de la ma del cardinal.

2 Quant los richs homens de Arago e les gents de Leyda veren quel rey fo cruat e molt d'altres, foren maravellats; e fo los molt greu com no hac mudat lo viatge a Valencia; e no y hac nengu que hanch li fes proferta de res.

3 Quant En Guillem de Moncada oy dir que el rey havia presa la creu, dix al bisbe son cosi, que, al nom de Deu, que li creu. E lo bisbe feu ho molt volenters, e puix a tots los altres cavallers.

fut ainsi en mouvement. L'Aragon se mit à l'œuvre avec moins de zèle, mais fournit néanmoins un contingent considérable. Le second dimanche après Pâques[1], tous les bâtimens et les tarides se trouvèrent rendus au port de Tarragone qu'on appelle le Salou, et les troupes commencèrent à se rassembler de toutes parts. Le comte En Nuño vint, menant en sa compagnie ses principaux amis, Geoffroy de Rocaberti, commandeur du Temple (comanador molt honrat), Olivier de Termens, Ramon de Canet, Gisbert et Pierre de Barbera, Ponç et Arnau de Vernet, Bernard Spanyol, Bérenger de Mont-Squiu (Montesquiou), Cascalla Rois, et deux honorables barons de Castille, dont le chroniqueur ne nous donne pas les noms. En Guillem Ramon de Moncada, vicomte de Béarn, n'amena pas de moins illustres compagnons ; on remarquait parmi eux Guillem de Saint Martin, Guillem de Cervellon, Ramon Alamany, et Guillem de Claramunt, qui avaient combattu avec le roi En Pierre II à la bataille de Muradal ; Hugo de Mataplana, Guillem de Saint-Vincent, Ramon de Belloch, Bérenger de Centeyllès, Guillem de Palafols, et Bérenger de Santa-Eugenia, tous commandeurs et hommes honorables de Catalogne.

Le roi étant arrivé à Tarragone le 1[er] de mai avec tous les chevaliers d'Aragon et tous les barons de Catalogne (ab tots los cavallers d'Arago e tots los barons de Catalunya), y attendit les divers contingens que lui amenèrent successivement les grands et les seigneurs, suivant qu'ils s'y étaient engagés aux cortès de Barcelone du mois de décembre précédent. Aux approches de Notre-Dame d'Août tous s'y trouvèrent réunis. Le roi les passa en revue, et, après avoir fait équiper et pourvoir les navires du biscuit et des vivres nécessaires, embarquer les hommes, les chevaux, et les munitions de guerre, par les soins de Ramon de Plegamans, la flotte se prépara à met-

1 Quant vench lo pastor, dit Bernat Desclot, c'est-à-dire le second dimanche après Pâques, dont l'évangile commence par : Ego sum pastor bonus.

tre à la voile. Elle était composée de vingt-cinq gros vaisseaux, de dix-huit tarides, de douze galères, et de cent galiotes, faisant en tout cent cinquante-cinq bâtimens, sans compter ceux de transport. L'armée était composée de quinze mille hommes d'infanterie et de quinze cents cavaliers, sans parler des volontaires génois, provençaux, et d'autres nations qui la joignirent.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, le roi et tous les seigneurs de sa suite entendirent la messe dans l'église cathédrale de Tarragone, et communièrent par les mains de En Bérenger de Palou, évêque de Barcelone. Le reste de l'armée entendit la messe et communia dans une chapelle qui avait été bâtie sur le port à cet effet ; après quoi le roi fit donner le signal du départ. Le vaisseau que montait le capitaine Nicolas Bovet, et sur lequel En Guillem Ramon de Moncada, vicomte de Béarn, s'était embarqué, eut ordre de marcher à l'avant-garde; celui du capitaine Carroç, de fermer la marche à l'arrière-garde; les galères côtoyaient les vaisseaux. Une galère de Montpellier, destinée à porter le roi, partit la dernière, Jacques ayant dû retarder son départ pour faire embarquer sur de petits bâtimens mille volontaires qui survinrent dans le temps qu'on était prêt à partir.

On mit à la voile le premier mercredi de septembre de grand matin (6 septembre 1228). La flotte n'avait pas fait vingt milles, qu'il s'éleva tout-à-coup une furieuse tempête. Les pilotes effrayés firent tous leurs efforts pour obliger le roi à regagner le port de Tarragone; mais, loin de se rendre à leurs remontrances, il les traita de lâches, et leur ordonna de suivre leur route. Obligés d'obéir, ils disputèrent leurs navires aux flots jusqu'à deux heures après midi du jour suivant, que la mer sembla vouloir se calmer. Mais, le soir du même jour, elle redevint grosse encore, et si grosse que les vagues passaient par-dessus les galères. Le lendemain, à la pointe du jour, la tempête s'apaisa, et on découvrit l'île de Majorque; ce

qui détermina les chefs à faire abaisser un peu les voiles, afin de n'être pas aperçus du rivage. A la faveur de cette manœuvre, on tâcha de gagner le port de Pollença, où il avait été convenu qu'on débarquerait ; mais une seconde tempête plus violente que la première étant survenue, au lieu de prendre port à Pollença, on fut dans la nécessité de gagner la Palomera. Là s'amarrèrent les navires, et la galère du roi aborda près d'un petit îlot, ou plutôt d'un haut rocher escarpé, appelé Pantaleu, qui, s'avançant dans la mer, forme une espèce de presqu'île. Pantaleu était alors inhabité. Le roi y descendit, et y fit dresser des tentes sous lesquelles ses barons se reposèrent quelque temps des fatigues d'un voyage qui les avait d'autant plus rudement éprouvés, que la plupart n'étaient point accoutumés à la mer, et avaient ressenti tous les maux qu'en ressentent d'ordinaire ceux qui la tiennent pour la première fois[1] :

Les Musulmans de l'île, ayant vu les vaisseaux des chrétiens s'amarrer en cet endroit, se mirent en devoir de leur disputer le rivage, et s'assemblèrent devant Pantaleu au nombre d'environ deux mille pour empêcher le roi et ses gens de prendre terre là. Sur ces entrefaites, une barque de la flotte royale se dirigea vers la terre avec huit hommes armés, pour aller reconnaître, à ce qu'il semble, quelque lieu propre au débarquement. C'étaient huit Almogavares catalans. A quelque distance, sept descendirent à terre ; le huitième garda la bar-

1 Voyez la Chronique originale de Jayme, c. 56. — Desclot contient moins de détails sur le passage du roi et de l'armée de Tarragone à Majorque ; il ne parle presque point des difficultés qu'ils éprouvèrent dans la traversée : — E anarem tant per la mar ab hun vent e ab l'altre, dit-il, que arribaren a la primera terra de la ylla, que ha nom la Palomera. E aqui ormegaren totes les naus e els lenys e les tarides e los altres navilis. E lo rey devalla en huna ylleta prop de terra que ha nom Pantaleu, e fech aqui parar tendes. E tots los barons que no eren usats de la mar reposaren aqui tro que llur temps fo. — Pantaleu, corruption de Πέντε-Λεφ, les Cinq-Peuples, était, comme l'indique son nom, une ancienne colonie grecque. C'est maintenant un petit port situé à environ deux lieues au sud de Palma.

que. Les Sarrasins envoyèrent aussitôt environ quarante des eurs pour avoir raison de ces téméraires. Un engagement eut lieu entre les Catalans et les Sarrasins, dans lequel les Catalans tuèrent trois Sarrasins et en blessèrent un grand nombre d'autres. Un seul des Almogavares fut légèrement blessé à la jambe. Les Sarrasins accoururent là-dessus en foule sur le rivage ; mais les huit chrétiens parvinrent à se rembarquer sans plus grand dommage, avant que les nouveaux ennemis qui marchaient contre eux fussent arrivés.

Un des comtes qui faisaient partie de l'expédition, Nuño Sanchez, à en juger par l'appellation de comte par excellence que lui donne Desclot, raconta lui-même devant notre chroniqueur, que, quand tous les navires furent amarrés à la Palomera, et que le roi fut descendu dans l'îlot de Pantaleu avec ses principaux compagnons et riches-hommes pour s'y remettre et s'y refaire, la mer les ayant fort secoués[1], un Sarrasin nommé Ali, de la Palomera, intendant ou chef des domestiques de la maison de l'émir de Majorque, passa à la nage au camp des chrétiens, et tout en sortant de l'eau, se présenta devant le roi, s'agenouilla devant lui, le salua et lui fit offre de service dans sa langue[2]. Le roi lui fit donner des vêtemens, puis lui demanda ce qui se passait dans Majorque. Le Sarrasin lui apprit que le roi mayorquin avait près de lui quarante-deux mille hommes bien armés, dont cinq mille seulement de cavalerie et les autres d'infanterie, mais vaillans et hardis; qu'il voulait avec eux l'empêcher de prendre terre sur quelque point que ce fût de l'île de Majorque. Il engagea en conséquence Jacques à opérer son débarquement le plus tôt qu'il pourrait, avant que le roi musulman fût sorti de la cité à son encontre. Jacques le remercia de son zèle, et lui

1 Per ço com la mar los havia molt treballats..... (Desclot, c. 55).

2 ... Vench denant lo rey, e agenollas a ell, e saludal en son lati. —*Latin* ici se prend au sens qu'il a dans Jean Froissart en cette phrase et en nombre d'autres : et l'Anglais en son latin lui dit.....

promit de prendre soin de lui et de tous ceux qui lui appartiendraient.

Le roi et les chefs de l'armée, sur cela, tinrent conseil, et furent d'avis que, ce soir-là même, on côtoierait les rivages de l'île, jusqu'à ce qu'on eût trouvé un lieu propre à opérer le débarquement, devenu impossible à la Palomera. Déjà, en effet, environ quinze mille cavaliers et fantassins musulmans étaient accourus en armes sur le rivage, et campaient à la vue de la flotte chrétienne. En conséquence, la nuit venue, la flotte appareilla. Le roi tint conseil, et, il fut convenu que En Guillem de Moncada, le comte En Nuño et tous les autres capitaines d'Aragon et de Catalogne côtoyeraient, tant à la voile qu'à la rame, la rivière (la côte) de l'île. Ils voguèrent ainsi toute la nuit. Le lendemain, au point du jour (c'était un lundi), ils virent devant eux un beau port, ayant nom Santa-Ponça, dans lequel il paraissait aisé d'entrer. Aucuns Sarrasins ne se présentaient pour le défendre. Le premier qui mit pied à terre fut un Catalan appelé Bernard Rieu de Moya, qui fut suivi de Bernard d'Agentona. Ces deux braves, un pennon à la main, firent signe aux autres de les suivre. Bernard Rieu de Moya, en chemise et chaussé d'abarcas, son pennon à la main, monta à un puig, haut et escarpé, qui dominait Santa-Ponça, et s'en empara avant que les Sarrasins s'en fussent aperçus. Sept cents hommes commandés par le comte En Nuño Sanchez, par En Ramon de Moncada, par Bernard de Santa-Eugenia, par Gisbert de Cruillas et par cent cinquante autres chevaliers, suivirent avec intrépidité l'exemple des deux braves Catalans.

Les Sarrasins cependant s'émurent et parurent en armes dans la plaine. En Ramon de Moncada s'était retranché des premiers sur le puig dont nous venons de parler; il reconnut les ennemis qui s'avançaient, descendit de la hauteur avec toutes ses forces, en tua quinze cents, et mit le reste en fuite. Le roi ayant appris ce qui se passait, et voulant avoir part

à cette première victoire, accourut au galop à l'endroit du combat, accompagné seulement de vingt-cinq barons aragonais, lesquels s'engagèrent si fort dans la mêlée, qu'il se trouva seul avec trois hommes. A ce moment vint à passer un Arabe de bonne mine, à pied et bien armé. Le roi le somma à haute voix de se rendre; mais l'Arabe lui répondit fièrement en sa langue : *le mouley* (mon seigneur) [1]; et il mit là-dessus sa lance en arrêt. Voyant, dit Jacques lui-même, qu'un de ceux de la suite du roi, appelé En Pierre de Lobera, allait se jeter sur lui, l'Arabe porta un coup de lance si terrible au cheval de Lobera, qu'il le jeta par terre avec son cavalier. Sur quoi, le roi et les deux seuls compagnons qui se trouvassent près de lui investirent l'intrépide Musulman, et, à eux trois, le tuèrent, après l'avoir plusieurs fois sommé en vain de se rendre aux plus honorables conditions.

Le roi parvint sur ces entrefaites à rejoindre ses troupes, qu'il trouva renforcées de trois cents chevaux, débarqués au port de la Porassa; et il apprit au même instant, par un de ses riches-hommes aragonais, nommé En Ladron, que l'émir de Majorque était campé près de Port-Opi. Si Jacques n'eût écouté que son courage, il le serait allé attaquer sur-le-champ; mais, après mûre délibération, Guillem de Moncada, Nuño et plusieurs autres seigneurs expérimentés furent d'avis d'attendre jusqu'au lendemain. Le lendemain, qui était un mardi, à la pointe du jour, toute l'armée se disposa à donner bataille. L'empressement de tout le monde fut si grand, que cinq mille hommes se débandèrent et allèrent droit à l'ennemi sans chefs et sans ordre. Ce mouvement inconsidéré et contraire aux règles de la discipline donna une grande inquiétude au roi. Cependant En Ramon de Moncada et le vicomte d'Ampurias, avec un détachement de leurs hommes, s'avan-

[1] E com li deyem : « Rent te; » ell deya : « Le muley; » que vol dir : no senyor (Chronica de Jacme, c. 45).

cèrent en toute hâte; et, ayant rencontré les ennemis, les attaquèrent sur-le-champ. Ceux-ci les reçurent de pied ferme; le succès de la bataille parut d'abord incertain. L'action engagée, Nuño devait faire avancer l'arrière-garde; mais il refusa de le faire, disant qu'il ne convenait pas de laisser la personne du roi exposée à un péril évident pour aller renforcer les autres; en quoi il fit mal, dit l'historien le plus fidèle de la conquête de Majorque, les Sarrasins étant si supérieurs en nombre aux chrétiens, que, sans son aide, il fut impossible de les défaire. Les chrétiens, accablés par la multitude d'ennemis qu'ils avaient en tête, furent contraints de plier. En Ramon de Moncada fut frappé à la jambe d'un coup de cimeterre si rudement asséné, qu'il eut le pied coupé du coup; son cheval fut renversé, il roula à terre à demi mort, et y fut achevé. En Guillem de Moncada, son frère, En Huguet Desvilar, En Huguet de Mataplana et huit autres barons de grand cœur périrent de même en cette occasion.

Dans le même temps le roi, impatient de signaler son courage contre le roi de Majorque, était allé joindre le comte Nuño. A quelque distance de l'endroit où était campé le comte, on apercevait le roi maure à la tête d'une brillante armée, monté sur un cheval blanc qui avait nom Retabohineh; on portait à ses côtés une bannière rouge et blanche, au bout de laquelle figurait une tête d'homme plantée sur une pointe de fer. Dès que le roi d'Aragon l'eut aperçu, il s'avança vers lui; mais le comte Nuño, Pedro Pomar et Lope Ximenez de Luessia, saisissant la bride de son cheval, l'arrêtèrent. Les Sarrasins attaquèrent incontinent un corps de troupes qu'ils mirent en fuite; ils poussaient, en se jetant sur les chrétiens, des cris de guerre effrayans; et ils s'avancèrent ainsi du côté où était le roi d'Aragon. Les chefs de l'armée chrétienne ayant alors crié à haute voix que c'était une honte de fuir devant l'ennemi, les fuyards reprirent courage, et mirent à leur tour les Maures en fuite. A ce moment, l'étendard royal arriva accompagné de cent sol-

dats, lesquels se joignirent au gros de l'armée ; après quoi on attaqua vigoureusement les ennemis qui, ne pouvant résister aux coups que les chrétiens leur portaient, abandonnèrent le champ de bataille. Le roi musulman, mis en déroute, voulut rentrer dans Majorque par des chemins détournés. Le roi d'Aragon, qui avait pénétré son dessein, fit occuper toutes les voies qui y menaient ; et, contrairement à l'avis d'En Ramon Alamany, qui voulait qu'on fît halte au lieu même où l'on venait de remporter la victoire, il ordonna de poursuivre les ennemis dans toutes les directions, et surtout leur émir ; mais celui-ci avait plus d'un mille d'avance, et il fuyait à toute bride ; il fut impossible aux coureurs aragonais de l'atteindre, et il gagna les montagnes qui s'élèvent au nord de Palma.

Ce fut alors que l'évêque de Barcelone apporta au roi la nouvelle de la mort des deux Moncada et de leurs compagnons. Jacques s'en montra sensiblement touché, et pleura surtout les deux Moncada, qu'il aimait en raison même de l'extrême bonne volonté qu'ils avaient montrée pour lui après lui avoir été d'abord contraires. L'armée, ayant pris la route de Portopi, campa dans une plaine éloignée de deux milles de Majorque, dont Jacques forma incontinent le siége. Palma était alors munie de bonnes murailles bastionnées, et comptait quatre-vingt mille habitans, au lieu des trente-six mille que lui reconnaissent les recensemens modernes. Des tours de distance en distance protégeaient le mur d'enceinte dont elle était environnée, et l'on avisa tout d'abord au moyen d'ouvrir des brèches et de ruiner les ouvrages qui la défendaient.

Le roi de Majorque, qui s'était retiré à la montagne après sa déroute, y avait ramassé cependant jusqu'à huit mille fuyards, avec lesquels il prit les mesures nécessaires pour rentrer dans la place. Pour en venir plus aisément à bout, il marqua par un signal aux assiégés qu'il était à une certaine distance, et que, pour lui frayer une route aisée, il fallait inventer quel-

que stratagème. La nuit suivante fut extrêmement sombre, et les assiégés s'avisèrent de celui-ci : ils parurent en grand nombre sur les murailles, du côté par où les Aragonais avaient ouvert la tranchée, avec des flambeaux allumés, et en poussant de grands cris, selon leur usage. Les assiégeans effrayés, et craignant d'être assaillis eux-mêmes dans leur camp, tournèrent toutes leurs forces du côté où ils croyaient qu'était le danger; ce qui facilita au roi sarrasin le moyen d'entrer dans la place par une poterne de la muraille opposée, à la faveur de l'obscurité et du tumulte.

Les chrétiens poussaient malgré tout le siége avec une grande vigueur. Un accident les contraria; un faible courant d'eau traversait leur camp et servait seul à les abreuver, eux et leurs chevaux. Un habitant notable de Majorque, nommé En Fatilla, pour parler comme Desclot, car l'historien catalan lui donne du En pour lui faire honneur, sans doute parce que c'était *hum rich-hom*, sortit de la place avec cinq cents soldats à pied et cent cavaliers, alla détourner le ruisseau, et campa à l'endroit même où il en avait coupé le cours, comme pour le garder. L'armée ne pouvant se passer d'eau, et l'action d'En Fatilla étant de nature à ruiner à elle seule tous les projets des assiégeans, le roi ordonna à *Nuño* Sanchez de prendre avec lui trois mille hommes et d'aller faire reprendre au ruisseau son cours ordinaire. Les Sarrasins de Fatilla (Fathi-Ellah peut-être) voulurent s'y opposer; mais Nuño les chargea si à propos et si bien, qu'il en demeura bien cinq cents sur la place, et que le précieux ruisseau demeura au pouvoir des chrétiens. Fathi-Ellah fut tué dans l'action. Pour effrayer et traiter à leur façon, et, comme on a dit depuis, de Turc à Maure, les Sarrasins de la place, le roi chrétien fit couper les têtes des morts, et les fit jeter pardessus les murailles dans la ville; il en fut ainsi jeté, assuret-on, jusqu'à quatre cent douze.

Pendant que ces choses se passaient devant Palma, un Sar-

rasin de la montagne, homme riche et considéré, qui avait nom Ben-Abet, s'en vint vers le roi d'Aragon, et lui dit qu'il commandait à huit cents hameaux de Sarrasins des montagnes qui voulaient être en paix et en bon accord avec lui, et qui lui donneraient de bons otages et apporteraient à son armée toutes sortes de vivres et de munitions, pourvu qu'ils pussent aller et venir en sûreté du camp à la montagne et de la montagne au camp. Le roi s'empressa d'accorder aux Sarrasins ce qu'ils demandaient, et ils lui donnèrent comme otages un certain nombre de leurs enfans, filles et garçons. De ce moment ces Sarrasins ne cessèrent d'apporter des provisions au camp des chrétiens, et d'instruire leur roi de ce que faisaient les habitans de Majorque. Cette alliance inespérée fut du plus grand secours aux chrétiens, et ne contribua pas peu à relever leur courage qui commençait à se lasser. Pour premier acte de soumission, Ben-Abet fit au roi un présent de plusieurs charges de froment, de gibier, de poules et de raisins, le tout porté sur vingt mulets. Le roi, en retour, lui donna une nombreuse escorte et un drapeau, afin qu'il pût se retirer en toute sûreté. A quelques jours de là, Ben-Abet vint donner avis au roi que deux autres parties de l'île s'étaient rangées sous son obéissance et négocier de leur soumission: elle fut acceptée aux conditions ordinaires du temps. Ben-Abet demanda au roi de nommer, près des villes et des villages qui s'étaient soumis à lui, deux procureurs-rationaux pour les gouverner en son nom, et Jacques chargea de ces fonctions Bérenger Durfort de Barcelone, et un homme de sa maison nommé Jacques Sanz, de Montpellier [1].

La rigueur du siége cependant redoublait. Les assiégés tentèrent d'arrêter les attaques des chrétiens par un singulier et barbare moyen. Il y avait dans la place un grand nombre

[1] Voir Bernat Desclot, c. 45, et le Commentari de Jacme, c. 65.

de captifs chrétiens; pensant que leurs frères hésiteraient à pousser leurs travaux et leurs attaques au risque de les tuer, ils les attachèrent tout nus à des croix, qu'ils plantèrent sur les remparts, du côté où portaient les plus grands efforts des assiégeans; mais cela n'arrêta point leur ardeur. Ils redoublèrent, au contraire, leurs attaques, et, estimant ce moyen inutile, le roi sarrasin fit retirer les captifs des murailles et les fit remettre aux fers[1].

La place fut dès lors si vivement pressée par les chrétiens que toute espérance de salut fut perdue. L'émir musulman demanda en conséquence à capituler, et fit dire au roi d'Aragon de lui envoyer quelques hommes de sa confiance pour traiter d'un accommodement. Nuño fut choisi pour cette négociation. Le Mayorquin offrit de payer au roi d'Aragon tous les frais de la guerre, depuis le jour où il s'était embarqué jusqu'à celui qu'il se retirerait, à la condition toutefois qu'il ne serait laissé dans l'île aucune garnison étrangère. Mais sa proposition fut rejetée, et il apprit, à son grand déplaisir, que le roi d'Aragon avait juré par sa couronne et par la foi de Jésus-Christ que, quand bien même on lui donnerait autant d'argent qu'en pourrait contenir le terrain qui était entre son camp et la montagne, il ne le recevrait pas, à moins que la place ne fût remise à sa discrétion. Le roi sarrasin demanda à conférer une seconde fois avec Nuño; celui-ci lui ayant demandé à quoi il se déterminait, le Maure lui répondit qu'il ne savait pas pourquoi le roi d'Aragon avait si fort à cœur de le détruire; qu'il ne lui avait fait aucune insulte. Alors Nuño lui rappela l'arrogante question qu'il avait faite à l'envoyé du roi d'Aragon, chargé de lui demander les deux navires capturés par son ordre : — « Tu demandais alors ce que c'était que ce roi d'Aragon; tu le connais maintenant, ajouta Nuño; il est venu te trouver.

[1] Chronica de Desclot, c. 40.

Rien ne saurait le satisfaire que la reddition de la place et de l'île, et tu n'as d'espoir qu'en sa merci. » Pressé de la sorte, le Mayorquin insista; il offrit d'abandonner la place au roi d'Aragon et de lui payer cinq cents besans d'or par tête, tant d'hommes que de femmes et d'enfans, pourvu qu'il lui laissât tous les navires nécessaires pour passer en Afrique, lui et les siens, avec sa famille et sa suite[1]. Cette offre était la dernière, ce semble, à laquelle pût descendre un vaincu de quelque fierté de cœur, et elle était assez humble: c'était le triste témoignage d'une situation désespérée. Elle était raisonnable d'ailleurs, et le roi d'Aragon en jugeait ainsi. Il tint néanmoins parlement pour en délibérer, et demanda aux assistans de lui donner conseil sur le meilleur parti à prendre. L'évêque de Barcelone, consulté le premier par le roi, estima l'offre acceptable; mais déclara toutefois s'en rapporter au jugement des chefs de l'armée, juges plus compétens en matière pareille. Le roi, adressant alors la parole au comte de Roussillon, lui demanda son avis. Le comte répondit que la guerre n'ayant été entreprise que pour conquérir l'île et la ranger sous la domination des chrétiens, le but était atteint par l'offre que faisait le roi musulman de la leur abandonner; qu'il trouvait à propos d'éviter les fatigues et les périls que présentait encore la réduction de la place par la seule force des armes, en acceptant les propositions au sujet desquelles on délibérait. Mais Ramon Alamany, prenant la parole à son tour, fut d'un avis différent, et estima que, puisque Dieu mettait aux mains du roi l'occasion de venger la mort de tant d'hommes honorables et distingués qui avaient généreusement pris les armes pour lui, il ne devait pas la laisser échapper. « Car enfin, si vous accordez à ces barbares de passer en Afrique, qui vous répondra, dit Ramon Alamany en finissant, qu'aidés de leurs compatriotes,

1 Chronica de Jacme, c. 69.

ils ne reviendront pas sur leurs pas avec des forces supérieures aux vôtres pour reconquérir l'île? mon avis est, seigneur, que vous rejetiez toutes les offres de ces ennemis de la foi du Christ et de votre état, et que vous continuiez le siége avec plus de rigueur qu'auparavant. » En Guillem de Cervellon et En Guillem de Claramunt, élevant la voix, dirent : — « Noubliez pas, seigneur, le zèle ardent qu'En Guillem de Moncada a fait paraître pour votre gloire, et ne permettez pas que la vengeance de sa mort soit arrêtée par un traité honteux. Faites, au contraire, qu'elle soit expiée par mille autres morts, et que ceux qui l'ont frappé du glaive périssent par le glaive. » Le reste des barons et de l'armée s'étant rangé de cet avis, le roi envoya dire à l'émir sarrasin qu'il ne devait attendre aucun quartier; et, en même temps, il fit recommencer l'attaque de la place et en fit battre de toutes parts les murailles en brèche.

N'ayant plus rien de bon à espérer des chrétiens, les habitans résolurent de vendre chèrement leur vie. Ils se mirent à lancer une grêle de flèches, de dards et de feux d'artifices sur ceux qui se présentaient pour escalader les murailles. Le roi de Majorque exhorta les siens avec véhémence et leur représenta, dans un discours que Jacques a conservé dans sa chronique, que, depuis cent ans, les émirs-el-moumenyn de Marok possédaient ces îles, dont le dernier lui avait confié le gouvernement ; que là étaient leurs femmes, leurs enfans et leurs parens ; que leur devoir était de les défendre ; et, à leur tête, donnant à tous l'exemple d'une intrépidité et d'une valeur que Jacques se plait lui-même à reconnaître, il se prépara à tout supporter plutôt que de se rendre aux chrétiens[1]. Quelques actes de cruauté entachèrent sa défense ; il fit lancer par des machines, dans le quartier du roi d'Aragon, des têtes de chrétiens que les siens avaient

[1] Voyez dans la Chronica de Jacme, (chap. 70, in fine), l'*Exortacio del rey de Mallorques, animant los seus Sarrahins.*

coupées selon l'usage de leur nation, parmi lesquelles on en remarquait quelques unes de personnages illustres tués dans les derniers engagemens [1].

Le roi d'Aragon, inquiet d'une si vigoureuse défense, et craignant, sur ces démonstrations, les effets du courage d'hommes réduits au désespoir, se tourna vers En Ramon Alamany et En Guillem de Cervellon qui étaient à ses côtés, et leur dit : —« Ne croyez-vous pas que les barons voudraient à présent avoir accepté les offres avantageuses et honorables que les Maures nous faisaient? » A ces paroles ils parurent se repentir d'avoir conseillé au roi de les refuser. On dit même que quelques uns furent d'avis de renouer la négociation. Mais le roi jugea qu'il serait maintenant honteux à lui de demander ce qu'il avait refusé naguère si fièrement, et il ordonna aux généraux de faire donner l'assaut avec toutes leurs forces, et de ne point lâcher prise que l'étendard royal d'Aragon ne fût arboré au milieu de la place. Cette résolution produisit un effet tel sur l'esprit des troupes, que, d'un commun accord, elles jurèrent solennellement sur les Saints Évangiles : 1° de faire monter sur la brèche les drapeaux de tous les capitaines; 2° que personne ne prendrait la fuite, quelque grand que fût le péril ; 3° que si quelqu'un venait à être tué, on le laisserait au même endroit sans l'emporter, fût-il comte ou chevalier ; 4° qu'aucun blessé ne pourrait se retirer dans sa tente ; 5° que qui que ce pût être ne s'arrêterait ni ne pleurerait en voyant un de ses parens ou de ses camarades tué, et ne songerait qu'à le venger ; 6° que si quelqu'un prenait la fuite, il serait frappé par les siens et tué, comme lâche et comme traître a la patrie et au roi; 7° enfin que, lorsqu'on serait entré dans la place, personne ne prendrait de logement qu'elle ne fût entièrement rendue. Le roi voulait s'engager des premiers par serment à l'exécution de ces sept articles ; mais

[1] De ce nombre étaient celles des deux Moncada, de En Huguet Desvilar et de En Huguet de Mataplana.

on l'en empêcha, en lui représentant qu'il ne convenait pas à la dignité royale de contracter un semblable engagement [1].

Dès que tout le monde eut prêté ce serment, on recommença à battre la place en brèche avec une vigueur et un redoublement extraordinaires. Les assauts succédèrent aux assauts; et, malgré l'héroïque résistance des assiégés, les assiégeans forcèrent les murailles, et pénétrèrent jusqu'au milieu de la ville. Le premier qui entra dans la place fut un servant d'armes de Barcelone, dont l'histoire tait le nom; un pennon à la main, il monta à la muraille, où cinq autres servans le suivirent aussitôt. Ils chassèrent les Sarrasins d'une tour qu'ils occupaient; puis, agitant leurs épées et invitant l'armée à entrer après eux, ils se précipitèrent, et à leur suite la masse des chrétiens, en criant: « Au dedans! au dedans! tout est à nous [2]! » Les Sarrasins, étourdis du coup, mais résolus à périr en gens de cœur, rappelèrent toute leur valeur; le combat continua dans l'enceinte de la ville; les habitans combattaient en poussant des cris, et à la voix des muezzins qui encourageaient les fidèles du haut des minarets. Les femmes et les enfans eux-mêmes jetaient, de dessus les toits des maisons, des pierres, des feux, des poutres enflammées et des platras sur les chrétiens. On se battit pendant longtemps avec opiniâtreté. D'un côté, le roi d'Aragon, l'épée à la main, à la tête des siens, se portait et combattait de sa personne au plus fort du danger; de l'autre, le roi de Majorque, à la tête d'une faible troupe, et monté sur son fidèle cheval Retabohiheh, criait aux siens, *rodo*, c'est-à-dire, suivant l'historien qui nous sert de guide, « Courage, allons, soyez fermes, n'abandonnez point vos postes [3]. » Mais

[1] Voyez sur ce moment décisif la Chronique du roi Jacques, c. 71.

[2] Via dins! via dins! que tot es nostre! (Chronica de Desclot, c. 47.)

[3] E crida los seus, dit Jacques, *rodo*, que val aytans dir com star (c. 76). — *Roudo*, proprement, en arabe signifie doucement, lenté, piano; *rouyda*, diminutif, pianissimo. Vide Freytag, voce *roudo*.

la fortune, qui, d'abord, avait favorisé tantôt un parti, tantôt l'autre, se déclara enfin pour les chrétiens. Tout plia devant eux et se soumit au roi Jacques, dans la matinée du 31 décembre 1228 [1].

Le roi sarrasin, trouvé par quelques hommes de Tortose dans la cour d'une maison où il s'était réfugié, fut amené devant le roi Jacques. Jacques le livra à Nuño; celui-ci lui demanda incontinent de faire rendre au vainqueur le château d'Al-Mudayna qui tenait encore; et aussitôt il envoya des messagers pour cela; bientôt tout fut rendu aux chrétiens. Nuño lui demanda aussi de faire délivrer les captifs chrétiens, et il les fit venir; ils étaient cent quatre-vingts; quand ils furent devant le roi Jacques, ils s'agenouillèrent, et lui baisèrent les mains. Le roi et les assistans ne purent retenir leurs larmes à la vue de ces captifs qui avaient tant souffert [2].

Jacques partagea la terre entre ses chevaliers, selon leur rang, déterminé par le nombre d'hommes que chacun avait amené à la conquête; il fit des parts aussi pour les hommes de pied; et il accorda incontinent à la ville de Majorque de grands priviléges, dans lesquels furent compris (chose remarquable) les chrétiens, les Sarrasins et les Juifs, à titre égal [3]. Par cette conquête, Jacques unit à la couronne d'Aragon le royaume de Majorque avec toutes ses dépendances, et il en prit le gouvernement de ce jour avec le titre de roi.

« Afin que chacun sache quelles furent les grandes faveurs de Dieu envers le roi En Jacques d'Aragon, pendant sa vie,

1 Aço fo en lo any de la incarnacio de Nostre Senyor Jesus-Christ inent 1228, lo darer dia del mes de dehembre, de mati, la vespra de ninou, que fa lo temps bel e clar, dit Bernat Desclot (c. 47).

2 E el rey e cells que ab el eren ploraren de pietat dels catius que tan mal havien passat (Ibid., l. c.).

3 E donals la ciutat francha e quitia, sens dret ne usatge que no fossen tenguts de donar a null hom; encara, que tot hom hi fos franch, anent e venint, crestian o Serray o Juheu, de tot ço que y aportats ne tragues, que no fos tengut de nengu dret a donar (Ibid., l. c.).

dit Ramon Muntaner au sujet de cette glorieuse conquête [1], je vais vous en dire sommairement une partie. Je ne veux pas vous en faire un détail circonstancié par ordre, attendu qu'on a déjà fait beaucoup de livres sur sa vie, ses conquêtes, son courage, ses efforts et ses prouesses ; ainsi, je vous conterai cela en abrégé, pour pouvoir mieux venir ensuite à la matière dont j'ai à vous entretenir.

» Ainsi que je vous l'ai déjà dit, jamais il ne fut roi auquel, pendant sa vie, Dieu ait accordé autant de faveurs qu'au roi En Jacques. Je vous en raconterai une partie. D'abord sa naissance fut l'effet d'un grand miracle, ainsi que vous l'avez vu ; ensuite, il fut le prince le plus beau, le plus sage, le plus généreux et le plus droiturier ; aussi fut-il, plus qu'aucun autre roi, aimé de tout le monde, de ses sujets comme des étrangers, et de tous ceux qui vivaient auprès de lui; et tant que durera le monde, on dira toujours : « le bon roi En Jacques d'Aragon. » En outre, il aima et craignit Dieu sur toutes choses ; et celui qui aime Dieu, aime aussi son prochain, et est juste, vrai et miséricordieux ; et il fut amplement pourvu de tous ces dons, et fut en même temps le meilleur homme d'armes qui fut jamais. J'ai été témoin de toutes ses vertus, et je puis les affirmer, aussi bien que tous ceux qui furent dans le cas de le voir et d'entendre parler de lui. Dieu lui fit de plus la haute faveur de lui accorder d'excellens enfans et petits-enfans, soit filles, soit garçons, et de les voir de son vivant, ainsi que je vous l'ai raconté. Dieu lui accorda encore la satisfaction de faire, avant l'âge de vingt ans, la conquête du royaume de Majorque, et de l'enlever aux Sarrasins, après bien des peines et des travaux qu'il souffrit lui et les siens, soit dans les combats, soit par la disette, les maladies et autres contretemps, ainsi que vous pouvez le voir dans le livre

[1] Dans le chapitre intitulé : Où l'on raconte sommairement les grandes prouesses du roi En Jacques, et comment, n'ayant pas encore vingt ans, il s'empara de Majorque par la force de ses armes.

qu'il composa sur la prise de Majorque [1]. J'ajoute à cela que cette conquête se fit de la manière la plus courageuse et la plus hardie qui fut jamais employée pour s'emparer d'une ville comme Majorque, qui est une des fortes villes du monde, et la mieux défendue par ses murailles. Comme le siége dura longtemps au milieu du froid, de la chaleur, de la disette, il fit faire, par le bon comte d'Ampurias, une excavation par laquelle la ville fut minée ; une grande portion de la muraille s'écroula le jour de Saint-Sylvestre et de Sainte-Colombe, en l'an 1228 ; et par cette brèche, le roi, l'épée à la main, à la tête de ses troupes, pénétra dans la ville, et la bataille fut terrible dans la rue nommée aujourd'hui Saint-Michel. Le seigneur roi reconnut le roi sarrasin, se fit jour jusqu'à lui, avec son épée, et le saisit par la barbe ; car il avait juré de ne point quitter ces lieux qu'il ne tînt par la barbe le roi des Sarrasins : ainsi exécuta-t-il son serment.

» Le roi fit ce serment, parce que le roi sarrasin avait lancé des captifs chrétiens sur l'armée, avec ses trébuchets, et il plut à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il vengeât leur mort. Lorsqu'il se fut emparé de la ville, tout le royaume se soumit à lui, à l'exception de l'île de Minorque ; mais le moxérif de Minorque, qui est à peu près à trente milles de Majorque, se reconnut son homme et son vassal, et convint avec lui de lui payer un certain tribut chaque année. Il en fut de même de l'île d'Yviça, qui est à soixante milles de Majorque. Chacune de ces îles est bonne et puissante; elles ont l'une et l'autre cent milles, et elles sont bien peuplées de bonnes gens maures.

» Le roi en agit ainsi parce qu'il ne pouvait y séjourner

1 Voyez ci-dev., p. 386, note 2. — Ramon Muntaner se trompe ici en un point : Jacques avait plus de vingt ans lors de cette conquête; il avait vingt ans et onze mois juste, étant né le 1er février 1208, comme nous l'avons précédemment établi. — La conquête de Majorque forme, dans la Chronique de Jacques, la matière de soixante et un chapitres, du chap. 46 au chap. 106 inclusivement.

plus longtemps, attendu que les Sarrasins du royaume de Valence faisaient beaucoup d'incursions dans ses terres, et que ses sujets en souffraient tant de dommages, qu'il était obligé d'aller à leur secours ; voilà pourquoi il quitta alors ces deux îles, et n'en chassa pas les Sarrasins dans cette saison. Il les y laissa aussi parce que son monde lui était nécessaire pour peupler la cité et l'île de Majorque. La population d'une île aurait ainsi souffert de celle des autres ; ce parti lui parut d'ailleurs le meilleur, et il laissa ces deux îles peuplées de Sarrasins, bien sûr de les conquérir quand il voudrait. Après avoir pris ladite cité et l'île, il leur accorda de plus grandes franchises et libertés qu'à aucune autre ville du monde; aussi est-ce aujourd'hui une des plus nobles cités de l'univers, pleine des plus grandes richesses, et peuplée de Catalans, tous de bon lieu. Les successeurs de ces citoyens forment, de nos jours, la population la plus honorable et la plus policée qui soit au monde[1]. »

La conquête de Majorque eut des conséquences immédiates remarquables. Elle donna occasion à Jacques, quelque temps après, de réunir à sa couronne le comté d'Urgel. La ligne masculine des comtes d'Urgel, issus d'un puîné de la maison de Barcelone, dont celle d'Aragon avait hérité en ligne directe, s'était éteinte en la personne d'Ermengault IV, et le comté d'Urgel était passé à Auremberge, fille unique de cet Ermengault. Auremberge venait d'épouser Pierre, infant de Portugal, troisième fils de Sancho I, roi de Portugal. Jacques le fit sonder pour savoir si le titre de roi ne le tenterait pas assez pour le faire consentir à l'échange du comté d'Urgel, qui lui appartenait du chef de sa femme, contre le royaume de Majorque. L'infant reçut cette proposition avec joie. On dressa un acte en bonne forme, qui trans-

1 Ramon Muntaner, Cronica o description dels fets e hazanyes del inclit rey En Jacme primer, rey Darago, etc., c. 7 et 8.

porta à l'infant et à sa femme les îles de Majorque, Minorque, Iviça et Formentara, sous le nom de royaume de Majorque, et eux, de leur côté, cédèrent au roi En Jayme tout ce qu'ils possédaient en Catalogne. On statua toutefois que la couronne de Majorque retournerait à En Jayme ou à ses successeurs, si le nouveau roi Don Pedro mourait sans enfans.

Don Pedro, en conséquence, prit possession des Baléares avec la reine sa femme et y régna avec beaucoup de tranquillité jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1235. Le cas prévu arriva; Pierre mourut sans enfans, et Jacques recueillit sa succession. Depuis cette année 1235, le royaume de Majorque resta uni à la couronne d'Aragon, jusqu'en l'année 1259 que le roi l'en détacha en faveur de son second fils [1].

La conquête des terres musulmanes par les deux couronnes d'Aragon et de Castille va s'opérer désormais avec un ensemble qui ne laisse plus douter de l'avenir de la Péninsule : elle sera aux chrétiens. Le roi de Léon prend Mérida et Montanches aux Arabes en 1230 [2]. La même année son fils Ferdinand entra en Andalousie, ravagea les campagnes de Jaen, et mit le siége devant la place. Ferdinand était occupé à ce siége lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son père. Alfonse, après la prise de Mérida, se rendait à Saint-Jacques de Compostelle, lorsqu'il fut surpris en chemin, à Villanueva de Sarria, dans le Bierzo, de la maladie dont il mourut le 24 septembre. Par son testament, Alfonse, neuvième de ce nom entre les rois de Léon, et le dernier de cette couronne, demanda à être inhumé dans l'église métropolitaine de Saint-Jacques, près du tombeau où reposait Ferdinand II son père. Le même testament instituait héritières de son royaume ses deux filles Sancha et Dulcia, nées de son mariage avec Thérèse de Portugal, sa pre-

1 Voyez d'Achery, Spicileg., t. IX, p. 176; et Zurita, Ann., l. c.

2 El rey de Leon prisó Merida è Montanches, era MCCLXVIII (Ann. Toled. 1eros, p. 408).

mière femme. Alfonse avait eu d'elle, de 1191 à 1196, dans l'intervalle de cinq ans que dura leur union, trois enfans, savoir : deux filles et un garçon, Sancha, Ferdinand et Dulcia. Ferdinand mourut fort jeune[1]. Les deux sœurs vécurent filles. Doulce, qui était la plus jeune, avait été élevée près de son aïeul Sancho, ainsi qu'il appert du testament de celui-ci, de l'an 1210, par lequel il déclare léguer « à l'infante doña Dulcia, sa petite-fille, qu'il fait élever dans sa maison, quarante mille morabétyns, et cent cinquante marcs d'argent, tirés de son trésor d'Alcobaza. » A l'infante Sancha, son autre petite-fille, qui, dit-il, demeurait en Castille, Sancho légua, par ce même testament, vingt mille morabétyns[2].

Après la mort de Sancho, l'infante Dulcia était retournée à Léon près de son père. Sa sœur aînée Sancha y était aussi venue demeurer. C'est cette Sancha qu'Alvar de Lara avait voulu marier avec le roi de Castille, Henri I, quand fut rompu le mariage de l'enfant-roi avec Mafalda de Portugal : la mort d'Henri survint avant l'union projetée. En 1217 (au mois de mai), les infantes se trouvaient près de leur père à Toro, où elles confirmèrent la donation que le roi y fit de la ville d'Alcantara aux chevaliers de l'ordre de Calatrava[3].

Alfonse ne fit plus que se confirmer par la suite dans le dessein de les déclarer héritières du royaume de *Léon*. Dans un acte de donation, en effet, dressé à Mérida dans la dernière année de sa vie, le 30 mars 1230, en faveur de l'ordre d'Alcantara récemment institué, il déclare agir d'accord et avec le consentement de ses filles[4]. Instruit que le concile de Tarasone venait de déclarer nul le mariage de Jacques d'Aragon avec Léonore de Castille (1229), Alfonse enfin songeait à

[1] En 1214, au mois d'août, un lundi, et fut enterré à Saint-Jacques : — Murió el infant fillo del rey de Leon en agosto, era MCCLII (Ann. Toled. 1ᶜʳᵒˢ).
[2] Voyez Brandão, t. IV, escrit. 4.
[3] Bullar. Alcantar., p. 20.
[4] De consensu filiarum mearum (Ibid., p. 33).

donner l'aînée de ses filles, Sancha, au roi d'Aragon avec une dot qui n'eût pas été moins que son royaume, tant il semblait avoir à cœur de ne pas laisser sa couronne à son fils, lorsque la mort vint couper court aux négociations [1]. Ferdinand était alors occupé au siège de Jaen; il se hâta de revenir pour recueillir l'héritage de son père.

La nouvelle de la mort du roi Alfonse IX ne fut pas plutôt répandue, que le royaume se divisa en deux factions presque également puissantes. Les villes de Léon, d'Astorga, d'Oviedo, de Lugo, de Mondoñedo, de Salamanque, de Ciudad-Rodrigo et de Coria, se déclarèrent avec leurs évêques pour saint Ferdinand. Compostelle, Tuy et Zamora, pour les infantes doña Sancha et doña Dulcia, dont bon nombre de seigneurs galiciens et asturiens avaient embrassé les intérêts. Les partisans de saint Ferdinand se fondaient sur le serment par lequel on s'était engagé à le reconnaître pour successeur de son père ; ceux des deux infantes alléguaient le testament d'Alfonse, et l'obligation qu'ils s'étaient imposée de le faire observer. A Léon, le comte don Diego Diaz entra à main armée dans l'église de Saint-Isidore, et s'en empara pour les infantes. L'évêque et d'autres seigneurs garnirent de troupes la cathédrale pour saint Ferdinand. Tout était dans ce désordre, lorsque saint Isidore, dit un pieux historien (Ferreras), protégeant les justes droits du saint roi de Castille, obtint de Dieu que le comte don Diego Diaz fût puni de son audacieuse entreprise. Diego Diaz, tout-à-coup frappé de maux extraordinaires, se prosterna humblement devant le corps du saint évêque, et abandonna le parti des infantes. Toute la ville de Léon se trouva par là au pouvoir de Ferdinand [2].

Le courrier envoyé par Bérengère à Ferdinand pour le presser de venir, toutes affaires cessantes, le trouva à Daral-

1 Zurita, Indices, ann. 1230.

2 Lucas de Tuy, ad ann.

Fecia. Sur-le-champ il en partit pour se rendre auprès de la reine sa mère, qui de son côté alla au devant de lui jusqu'à Orgaz. La mère et le fils, s'étant rencontrés en ce lieu, prirent ensemble la route de Tolède, et ne jugeant point nécessaire de s'y arrêter se rendirent de là à Avila, à Médina del Campo, à Tordesillas, à Villalar et à Magan, dont le gouverneur leur remit le château. Saint Ferdinand passa ensuite à Villar de Frades, où il reçut des députés que les habitans de Toro lui envoyaient pour le prier de venir prendre possession de leur ville; il le fit, et fut accueilli à Toro aux acclamations et aux vivats de tout le peuple. Il y séjourna peu, et partit pour Léon, prenant sa route par Villalon, Mayorga et Mansilla.

Sur la nouvelle de son approche, les prélats et seigneurs, ainsi que les principaux habitans des villes qui s'étaient déclarées en sa faveur, accoururent au devant de lui. Partout, les prélats, le clergé, les seigneurs, les citoyens venaient le recevoir et se mettaient avec joie à sa suite. Il était accompagné de sa mère, de sa femme et de ses enfans. Arrivé à Léon, on le conduisit processionnellement à l'église cathédrale, où il fut proclamé au milieu des chants et des acclamations générales du clergé et du peuple, après avoir juré toutefois de respecter et de maintenir les droits et privilèges du royaume. L'archevêque de Tolède, Roderich, était avec lui. De ce moment Ferdinand fut appelé roi de Castille et de Léon, et réunit pour toujours les deux couronnes sur sa tête[1].

L'arrangement du différend qui était entre lui et ses sœurs du côté paternel exigea pourtant encore quelques négociations. Ce fut Bérengère qui en fut chargée. Une entrevue fut proposée à Thérèse, mère des deux infantes, qui alors était retirée dans le monastère de Lorvão, en Portugal. Le rendez-vous fut pris, et Thérèse et Bérengère, toutes deux femmes

[1] Et universis civibus ad regni Legionis fastigium elevatur, clero et populo cantantibus conconditer et jucundè, et ex tunc rex Castellæ et Legionis pariter est vocatus (Rod. Tolet., l. IX, c. 15).

séparées au même titre et veuves du feu roi de Léon, s'y rendirent au temps prescrit. Les deux reines s'abouchèrent dans la ville de Valencia de Minho. Bérengère exposa les droits de Ferdinand son fils avec le zèle et l'énergie qu'elle mettait à toutes choses. Ferdinand, suivant elle, avait un droit incontestable à la couronne de son père, d'abord en qualité d'enfant mâle, ensuite et surtout parce qu'il avait été déclaré successeur de son père dès son bas âge, lorsque s'était effectuée la séparation de sa mère d'avec Alfonse. Elle représenta que celui-ci, en déshéritant son fils du royaume, avait commis une souveraine injustice; et ses remontrances firent si bien que, de l'avis des évêques et des hommes d'élite qui formaient le conseil des deux reines, Thérèse renonça au droit prétendu de ses filles. Plus tard Ferdinand assigna à ses sœurs une somme de trente mille pièces d'or pour leur entretien. C'est ainsi que Bérengère obtint le désistement des sœurs du roi aux prétentions qu'on avait élevées en leur nom, et, de plus, qu'elles concourraient elles-mêmes à faire rendre à Ferdinand les villes et les châteaux que leurs partisans retenaient encore en leur faveur. Ce traité conclu, le roi se rendit à Valencia de Minho. Et de là nous allâmes tous, dit Roderich, à Benevente, où les filles de la reine Thérèse vinrent aussi de leur côté; ce fut là que le roi, de son propre mouvement, et d'accord avec sa mère, attribua à ses sœurs la rente viagère dont nous avons parlé[1].

Il recouvra depuis successivement, avec le concours des évêques, *sine effusione sanguinis*, les villes qui avaient d'abord refusé de le reconnaître. Quelques seigneurs galiciens, trop compromis pour la cause des infantes, ne crurent pas pouvoir toutefois s'en remettre à sa générosité, et émigrèrent.

1 Et indè omnes ivimus Beneventum, quo etiam infantes filiæ reginæ Tharasiæ advenerunt, ubi rex Fernandus et regina nobilis eis redditus triginta millium aureorum in locis competentibus assignarunt toto tempore vitæ suæ (Rod. Tol., l. c.).

De ce nombre fut un certain Laurent Suarez, qui passa au service de l'émir Ebn Houd, et dont il est fait mention dans les auteurs arabes sous le nom de Souar à propos de la prise de Cordoue. Toute l'année 1231 fut remplie en Castille par cette pacification, qui y retint les armes du roi. A sa sollicitation le pape Grégoire IX confirma les arrangemens pris entre lui et la reine Thérèse, par une lettre pleine d'expressions de mansuétude et de charité envers le roi, sa famille, et les Espagnols [1].

Les villes de Zamora, de Salamanque, de Ledesma, de Ciudad-Rodrigo, d'Alva, furent les dernières à faire leur soumission au roi. L'archevêque de Tolède l'aida puissamment à les réduire par la persuasion ; et, pour l'en récompenser, Ferdinand lui donna, c'est-à-dire à son église, à titre héréditaire, la ville de Caseata (Quesada), à condition toutefois que l'archevêque la conquerrait les armes à la main sur les Sarrasins, qui, dans ces derniers temps, l'avaient reprise et à demi relevée de ses ruines. L'archevêque, trois mois après l'acte de donation, marcha contre Caseata à la tête d'un grand nombre d'hommes d'armes, et, en ayant expulsé les Maures qui s'occupaient à la réparer, la fit incontinent fortifier, pour la plus grande gloire du roi qui l'avait donnée à l'église de Tolède, y mit garnison, prit de même plusieurs autres châteaux qu'il nomme, et les fit également fortifier et munir pour la défense [2]. Ces reprises de possession occupèrent l'archevêque jusqu'à la fin de l'année 1233. L'année suivante, Ferdinand assiégea Ubeda, place forte toute peuplée d'hommes de guerre, et des mieux approvisionnée pour un long siége. Néanmoins, il la pressa si vivement que les assiégés de-

1 Roder. Tolet., l. c., et Brandão, ad ann. 1231.

2 .... Ad honorem regis, qui illud dederat ecclesiæ Toletanæ, custodivit hactenus, et custodit cum aliis castris, scilicet Pilos, Toyam, Lacra, Agosme, Fonte-Juliani, Turribus-Dela, cum Ficu, Alanlula, Areola, Duobus-Germanis, Villa-Montini, Nubila et Castorla, Concha et Chelis.

mandèrent bientôt à capituler, et livrèrent la ville à la simple condition d'avoir la vie sauve. Ferdinand entra dans la place le vendredi 29 septembre (1234), jour de la Saint-Michel[1].

Ubeda prise, Ferdinand retourna à Tolède[2]. Il ne fit point l'année suivante (1235) la guerre aux Musulmans, et il paraît qu'il fut, cette année-là, tout occupé de l'administration intérieure de son royaume, et aussi peut-être un peu de l'élévation d'un prince étranger, aux portes de la Castille. Mais il nous faut ici reprendre les choses de plus haut sur un événement qui n'est pas moins de l'histoire de France que de celle d'Espagne.

Sancho-le-Fort (Sancho VII), roi de Navarre, était mort le 9 d'avril de la même année qu'Alfonse avait pris Ubeda. La sœur de Sancho VII, dit le Fort, Blanche ou Sancha, fille de Sancho VI, dit le Sage, roi de Navarre, avait été mariée à Thibaut III, onzième comte de Champagne et de Brie. Thibaut, marchant sur les traces de son père et de son frère, s'était croisé en 1199 avec le comte de Blois, son cousin, et plusieurs seigneurs. Mais, étant près de partir, il était tombé malade et était mort en 1200 selon les uns, en 1201 selon les autres, laissant sa femme Blanche de Navarre enceinte d'un fils qui fut nommé Thibaut comme son père, et surnommé le Posthume. Thibaut IV, le Posthume, surnommé le Grand et aussi le Trouvère, commença à régner en naissant comme comte de Champagne, sous la tutelle de Blanche de Navarre, sa mère, et fut le douzième comte de Champagne. Pendant la minorité de saint Louis, il fut quelque temps ligué avec les seigueurs mécontens. Mais, ayant vu blanche de Castille, mère du jeune roi, il en était devenu amoureux, et la reine « aussi habile que chaste, » dit Bossuet, se servit adroitement de la passion que le jeune comte avait pour elle pour l'engager dans

1 Voy. Rod. Tolet., l. c., et la Chronique de saint Ferdinand.

2 Æra millesima ducentesima septuagesima secunda, dit Roderich.

les intérêts du roi son fils. Thibaut quitta le parti des seigneurs mécontens, et en fut récompensé par l'appui que lui donna le roi contre les princes qui entreprirent de le dépouiller des comtés de Champagne et de Brie, au nom d'Alix de Chartres, reine de Chypre, fille d'Henri II, comte de Champagne, mort à la terre sainte. Par sa mère Blanche de Navarre, Thibaut était neveu du roi de Navarre qui venait de mourir, et avait des droits incontestables à sa succession. Malgré quelques hésitations, et, à ce qu'il semble, une opposition de peu de durée de la part de Jacques d'Aragon, Thibaut fut proclamé roi, le 8 mai qui suivit la mort de son oncle, dans la ville de Pampelune, qui devint depuis le siège de la nouvelle dynastie. Ainsi advint la couronne de Navarre dans la maison de Champagne, de laquelle elle passa par la suite à celle de France. Thibaut de Champagne vendit la même année à saint Louis la seigneurie des comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre, ne se réservant que la Champagne et la Navarre, qu'il gouverna de ce moment en digne émule de saint Ferdinand et de Jacques d'Aragon [1].

Mon sujet, qui n'est pas seulement l'histoire d'un royaume, mais de tous les royaumes d'Espagne, m'oblige à revenir ici à Jacques d'Aragon, que j'ai laissé au moment où il venait de se rendre maître des îles Baléares. Divers événemens marquèrent son retour en Aragon. Le premier et le plus important de tous, sans contredit, fut le commencement de la guerre entreprise par lui contre le royaume de Valence, et

[1] Son goût pour la poésie lui avait fait donner le surnom de *faiseur de chansons*, suivant Bossuet. *Il fit même pour la reine* (Blanche de Castille, mère de Louis IX) *des vers tendres*, ajoute-t-il. Le recueil des chansons du comte Thibaut de Champagne existe manuscrit à la Bibliothèque du Roi. Il en a été donné, en 1742, une édition par La Ravaillère, qui soutient dans ses lettres préliminaires que Thibaut n'a point fait de *vers tendres*, et que Bossuet n'eût point parlé de la sorte s'il avait écrit après la publication des poésies de notre trouvère (et non faiseur de chansons) dont le docte évêque paraît avoir parlé si superbement sans les connaître.

qui devait en amener la conquête. Il n'y avait pas un an qu'il était maître des îles Baléares, de Formentera et d'Iviça, lorsque, se trouvant à Alcaniz, il crut devoir se rendre aux sollicitations du grand-maître des Hospitaliers, Hugues de Forcalquier, et préparer toutes choses pour la conquête de Valence, à laquelle il avait été convié déjà en termes singuliers, à Majorque même, par un de ses plus fidèles riches-hommes, nommé Sanç de Orta, qui avait pris part à la conquête de Palma. Comme le roi se rejouissait beaucoup, dans la compagnie de quelques-uns de ses principaux chevaliers, de posséder enfin Majorque, et en vantait vivement les avantages, Sanç de Orta l'engagea à conquérir Valence et tout son royaume, et l'assura que tout ceci n'était rien en comparaison de ce qu'il trouverait à Valence. La concordance de l'avis de Sanç de Orta avec la prière du grand-maître des Hospitaliers toucha le roi, et il crut voir dans ces conseils réitérés et unanimes une manifestation de la volonté de Dieu. Il lui sembla que Dieu le voulait, comme il le dit lui-même [1]. En conséquence, après avoir tenu à cet effet les cortès à Monçon, il fit publier la croisade contre Valence, le 18 de février 1233. A son appel arrivèrent de nombreux secours, la plupart des prélats et riches-hommes d'Aragon et de Catalogne, beaucoup de volontaires des provinces de Narbonnne et de Provence, les Templiers et les chevaliers de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean des diverses commanderies aragonaises. Les riches-hommes et les chevaliers amenèrent avec eux les troupes qu'ils devaient fournir. Au commencement du mois

1 ... E diratt una cosa, que par que Deus ho vulla. Nos erem a Mallorques, al cap de la Pera, quant Manorqua se reté, e era ab nos don Sanç Dorta, e don Garcia Dorta son frare, e Pero Lopis de Pomar, qui havia stat per missatgeria nostra al alcayt de Xativa : e nos gabam lus molt la terra de Mallorques, e mentre que nos la gabavem, dix nos, don Sanç Dorta : Senyor, vos gabats tots dies Mallorques, mes conquerits Valencia et tot aquell regne, que tot es nient contra aquell que vos trobarets à Valencia... (Chr. o comentari de En Jacme, l. III, c. 2).

de mai, tout étant prêt, le monarque aragonais ouvrit la campagne. Il entra du côté de Terruel sur les terres des ennemis, et porta la désolation dans tous les environs de Xérica, et dans la vallée de Ségorbe. Descendant ensuite vers la mer il alla assiéger Burriana. L'émir de Valence Eba Zaen avait pourvu Burriana d'hommes et de munitions, et elle opposa une vigoureuse résistance aux attaques des Aragonais. Autant Jacques montrait d'ardeur à battre la ville en brèche avec les machines de guerre usitées alors, autant les assiégés paraissaient déterminés à soutenir dignement tous ses efforts. Quelques riches-hommes conseillèrent au roi d'abandonner ce siége, qui menaçait de traîner en longueur; mais, selon sa louable coutume de persister jusqu'au bout aux œuvres entreprises, le roi reçut fort mal leurs conseils; secondé de ses fidèles chevaliers et de ceux-là mêmes qui lui donnaient ce lâche conseil, et que la honte retiendrait, il déclara qu'il prendrait Burriana, malgré le diable [1]. Il fit serrer la place de plus près, et jouer contre elle toutes ses batteries. A la fin les vivres commençant à manquer aux assiégés, ils firent demander au roi une trève d'un mois, sous la condition de rendre la ville, s'ils n'étaient pas d'ici là secourus par le roi de Valence. Jacques leur fit répondre que non-seulement il n'attendrait pas un mois, mais pas même huit jours; que s'ils ne voulaient pas rendre leur ville, ils se préparassent à l'assaut et à son entrée l'épée à la main. Ils demandèrent alors quinze jours seulement. Jacques leur fit dire qu'il ne leur donnerait ni quinze ni huit ni même cinq jours. Ainsi pressés, ils ne demandèrent plus que la vie sauve, et la permission de sortir de leur ville avec tout ce qu'ils pourraient emporter; cinq jours leur paraissaient toutefois nécessaires pour se préparer à cette migration, et ils offraient à ces conditions de rendre sur-le-

[1] ... per vergonya que auran romandran, e axi prendrem Borriana a pesar del Diable, e dels homens mals quins consellen mal.

champ la place, et de se retirer à Nules, eux, leurs femmes et leurs enfans, pourvu que le roi leur assurât par serment qu'on les y laisserait aller sains et saufs. Ces conditions ayant été acceptées, à cela près que Jacques ne leur accorda que quatre jours pour évacuer la place, et ne consentit à leur laisser emporter que ce qu'ils pourraient emporter sur eux, les Musulmans de Burriana livèrent leur ville le 15 de juillet et le roi Jacques y entra. Les habitans de Burriana, hommes, femmes et enfans s'élevaient, d'après le compte qui en fut fait sous les yeux du vainqueur, à sept mille trente-deux. Le siége avait duré deux mois, du 15 mai au 15 juillet [1].

Après la réduction de Burriana, le roi détacha Ximenès de Urrea avec quelques centaines de chevaux, et l'envoya soumettre les places coupées de Valence, c'est-à-dire situées entre la ville prise et la frontière des possessions aragonaises. Ximenès de Urrea parut d'abord devant Peniscola; les habitans, désespérant sans doute d'être secourus, lui envoyèrent des députés pour qu'il les fit conduire auprès du roi. Jacques les reçut à son obéissance, conformément à leurs désirs, aux plus honorables conditions. Il leur accorda le libre usage de leur religion et les mêmes franchises dont ils avaient joui jusque-là. Ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à livrer leur château et leur ville à ces conditions. Il s'agissait d'écrire, selon l'usage, les termes de la capitulation convenue. Le roi leur ayant dit que ses notaires n'étaient pas là parce qu'il était venu sans appareil, et les ayant invités à écrire eux-mêmes, ils s'y refusèrent par déférence, et lui dirent : « Le veux-tu, toi, ainsi? nous le voulons, nous, et nous nous fierons à toi, et nous livrerons le château à ta

[1] Jacme, c. 55 et 56. — E fo axi feyt, quen exissen tots dins quatre dies ab ço que porrien levar en les costes e en les mans, e en aquesta manera haguem Borriana. E per tal que sapien les gents quants havia en Borriana entre homens, fembres e xichs, foren VII millia trenta dos : e durá lo seti ans que fo presa dos mesos.

foi. » Et ils le lui livrèrent. Castellon, Buerriol, Cuevas et autres places capitulèrent de même en réservant leurs libertés [1]. Alcocer opposa seule quelque résistance, et fut prise de force par Ximenès de Urrea; il l'abandonna au pillage, fit main-basse sur une partie de la garnison, et fit l'autre captive. Xivert se rendit aux Templiers, et Cervera aux chevaliers de Saint-Jean. Almaçora se rendit de même, et le roi, dans sa reconnaissance, résolut d'y élever, en actions de grâces, le monastère de Saint-Boniface, de l'ordre de Cîteaux [2].

Ceci se passait en 1233. En 1234 (le 8 septembre), Jacques épousa en secondes noces, dans la ville de Barcelone, Yolande, fille d'André II, roi de Hongrie, et d'une autre Yolande, fille de Pierre de Courtenai, empereur de Constantinople. Jacques avait été, comme on sait, sur les entrefaites de la campagne de Majorque, séparé, pour cause de parenté, de sa première femme Léonore de Castille, de laquelle il avait eu un fils nommé Alfonse, qui fut déclaré légitime par le concile même qui, sur les représentations du légat du pape, avait annulé le mariage de sa mère avec le roi d'Aragon [3]. Yolande était d'une beauté que Desclot célèbre (molt bella dona). Jacques en eut trois fils et quatre filles, savoir l'infant En Pierre (Pierre III), qui fut roi d'Aragon et de Sicile; l'infant En Jacques, qui fut roi de Majorque et des îles qui ont formé dès lors le royaume des Baléares, lequel eut de plus les comtés de Roussillon et de Cerdagne, la seigneurie de Montpellier et d'autres seigneuries en Catalogne, et fut marié à Esclaramonde de Foix; En Sancho, qui fut d'abord archidiacre de Bellehite, abbé de Valladolid, et enfin archevêque

[1] E guaniam a Castello de Borriana, e Borriol, e les Coves de Avirorma, Alcalate, e Vilafames (Jacme, c. 45).

[2] Voyez la Chronique de Jacques, c. 45 et suiv., et Gaspard Escolano, Diago et Zurita.

[3] Alfonse, fils de Jacques, mourut du vivant de son père, au moment où il allait épouser Constance de Moncada, fille de Gaston de Moncada, vicomte de Béarn.

de Tolède, où il mourut de la main des Maures, le 21 octobre 1275, un an avant la mort de son père; Yolande, qui épousa Alfonse-le-Sage, roi de Castille, fils de saint Ferdinand[1]; Constance, qui fut femme de don Manuel, frère d'Alfonse-le-Sage; Isabelle, qui fut reine de France (elle épousa à Barcelone, en 1262, Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis); et enfin Marie, qui mourut sans mari, comme dit Desclot (mori sens marit), et qui était très belle femme, grande et affable envers tout le monde et de très bonne vie[2]. Outre les enfans qu'il eut d'Yolande, Jacques eut de doña Teresa Gil de Vidaure deux fils qu'il légitima et déclara aptes à succéder à la couronne à défaut de ses enfans légitimes[3].

Sur ces entrefaites, et non, comme le veulent quelques historiens, durant ou immédiatement après le siége d'Ubeda, mourut à Toro, le 5 novembre 1235, Béatrix, reine de Castille, femme de saint Ferdinand. Béatrix fut transportée à Burgos par ordre de la reine-mère Bérengère, et inhumée au monastère de las Huelgas près du roi Henri I. Le roi avait eu d'elle sept garçons, Alfonse, Frédéric, Ferdinand, Henri, Philippe, Sancho, Manuel, et trois filles, Léonor, Bérengère et Marie[4].

[1] Les aïeux paternels et maternels d'Yolande furent :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Alfonse II, roi d'Aragon; Sancha de Castille. | Pierre II, roi d'Aragon. | Jacques I, roi d'Aragon. | Yolande d'Aragon, femme d'Alfonse IX de Castille en 1246. |
| Guillaume IV, seigneur de Montpellier; Eudoxie Comnène. | Marie de Montpellier, reine d'Aragon. | | |
| Bella III, roi de Hongrie; Marguerite de France. | André II, roi de Hongrie. | Yolande de Hongrie, sa seconde femme. | |
| Pierre II de Courtenay, empereur de Constantinople; Yolande de Hainaut. | Yolande deCourtenay, sa seconde femme. | | |

[2] E era molt bella dona e gran, e agradable à tota gent e de molt bona vida (d'Esclot, c. 58).

[3] Teresa Gil de Vidaure est qualifiée par quelques historiens, sans doute pour cela, du titre de reine.

[4] Voyez Alarcon, escript. 82 et 85; et Ortiz de Zuniga, p. 115, etc. — Alfonse-

Depuis le siége d'Ubeda cependant, Ferdinand n'était plus reparu en Andalousie, lorsque, en 1236, il y fut rappelé par une circonstance extraordinaire qui mit entre ses mains la royale Cordoue. Voici de quelle manière, au rapport de Roderich de Tolède [1] :

Quelques Sarrasins offensés, dit Roderich, par les principaux de la ville, vinrent près des guerriers que le roi avait laissés au-delà des Ports de la Sierra-Morena, à la garde des places soumises à sa domination, et leur offrirent spontanément et leur personne et le faubourg oriental de la cité (el Axarquia) [2]. Ces guerriers, à qui les Arabes donnaient le nom d'Almogavares, entendirent cette parole avec joie, et, bien qu'ils n'eussent pas une très grande confiance dans le succès de l'entreprise, ils résolurent de la tenter, quel qu'en fût le

le-Sage a fait; sur une maladie de sa mère Béatrix, dont une image vouée à la Vierge opéra la guérison, une prière touchante, bien dans l'esprit du temps, et qui est aussi un specimen du langage de l'époque. J'en citerai le titre et les premiers vers, d'une simplicité au-delà de laquelle il n'y a rien :

*Esta è como santa Maria guareceu à reyna Doña Beatriz de grand' enfermedade, porque à orou à ssa omagen con grand' esperanza.*

Quen na Virgen groriosa
Esperanza muy grand'ha
Ma car seia muit enfermo,
Ela muy ben o guariá.

Dest' un muy grand miragre
Ves quero decir que oí.
È pero era minyno
Mémbrame que foy assi
Cam esta eu deante,
È todo ouvi è oí
Quefezo Santa Maria,
Que muitos fez è fará
*Quen na Virgen groriosa*
*Esperanza muy grand'ha*, etc.

Esto foy en aquel año
Quando o muy buen rey ganou
Don Fernando à Capela,
È de Christianos poblou,
È ssa moller a reyna
Doña Beatrix mandou
Que fosse morar en Conca
En quant el foy acolá
*Quen na Virgen groriosa*
*Esperanza muy grand'ha*, etc.

1 Cæterum obsedit Cordubam regiam et patriciam civitatem, ad cujus obsidionem hoc modo venit (l. IX, c. 16).

2 Sarraceni quidem offensi primoribus civitatis venerunt ad quosdam Christianos spondentes se daturos unum ambitum el Axarquia civitatis (Ibid., l. c.).

péril. En conséquence, dans le silence de la nuit, ils se portèrent jusque sous le mur du côté oriental de Cordoue; ils en trouvèrent les sentinelles endormies et muettes, y apposèrent des échelles, et, étant montés de la sorte au haut du rempart, ils en occupèrent quelques tours, après en avoir tué les gardiens, et envahirent l'enceinte appelée le Scharkyah, c'est-à-dire le faubourg oriental, non sans tuer beaucoup d'Arabes d'entre ceux qui l'habitaient. Après quoi, eux-mêmes, mettant en oubli toute crainte, se retranchèrent dans les tours qu'ils avaient surprises. Quoique les Arabes des autres parties de la ville fussent aussitôt accourus tous, armés de flèches, de javelots et de frondes, pour les en expulser, ils y tinrent bon, et si bien qu'ils donnèrent de là avis de l'événement aux chrétiens qui demeuraient sur la frontière. Sur cet avis, un certain chef militaire de la famille du roi, nommé Ordonius Alvarez, réunissant tous les hommes qu'il put, les conduisit sur-le-champ vers Cordoue, et envoya incontinent instruire le roi de ce qui se passait[1]. Cependant Alvar Perez, puissant et noble entre les magnats du royaume, vint se joindre aux assiégeans. Ferdinand, qui pour lors se trouvait dans le royaume de Léon, dès qu'il eut reçu l'heureuse nouvelle, assembla les citoyens, et, quoique à peine avec cent hommes de guerre non préparés, se mit aussitôt en marche. Empêché quelque peu par les pluies et les débordemens des fleuves, il ne put arriver aussitôt qu'il l'aurait voulu. Il arriva toutefois

[1] Hi autem milites, qui Almogaueres dicuntur arabicè, verbum gaudii audentes, licet non crederent, periculosè se dederunt, et in noctis silentio ad murum Cordubæ pervenerunt, et cum vocem vigilum non audissent, quia soporis ignavia tenebantur, appositis scalis, quas secum tulerant, ad muri altitudinem ascenderunt, et turres aliquas occuparunt, in quibus vigiles occiderunt, et ambitum, qui Axarquia dixitur invaserunt, multis, ex Arabibus interfectis, qui in hoc ambitu habitabant, et ipsi, metu postposito, in turribus resederunt, licet ex alio ambitu Arabes sagittis, fundis, jaculis, et lapidibus impugnarentur. Quod cum audisset miles quidam de familia regis qui Ordonius Alvari dicebatur, statim omnes, quos habere potuit, Cordubam secum duxit, et statum obsidionis domino regi continuo intimavit, etc. (Rod. Tolet., l. IX, c. 16).

assez à temps. Chaque jour, tant de la Castille que de Léon, accouraient à son camp les guerriers et les grands et les hommes des communes. Cordoue se vit alors gravement pressée, et, réduite enfin aux abois, vaincue par la famine, elle se rendit. Les assiégés n'obtinrent pour toute grace que de pouvoir sortir de la ville la vie sauve, et, le jour de la fête des apôtres Pierre et Paul, la cité patricienne fut purifiée des souillures de Mahomet. Au haut du minaret d'où l'on avait coutume d'invoquer le nom du prophète arabe, que Roderich appelle par excellence le perfide, Ferdinand fit arborer le bois vivifiant de la croix, et tous se prirent à entonner avec joie et en larmes le *Deus adjuva*. La bannière royale fut placée ensuite à côté de la croix dominicale, et dans les tentes des justes éclatèrent des cris d'allégresse et de joie, tandis que le clergé et les évêques chantaient à l'envi le *Te Deum laudamus*, etc. [1].

La chronique de saint Ferdinand ajoute quelques détails intéressans à ceux de Roderich, sur la première surprise qui rendit cette poignée d'Almogavares chrétiens, ne prenant conseil que de leur courage, maîtres d'une portion des murailles de Cordoue, et par là détermina Ferdinand à en faire la conquête dans le temps qu'il y pensait le moins. D'après elle, l'événement eut lieu la nuit du huitième jour de janvier, par un temps de pluie. Les chrétiens s'approchèrent des murailles du faubourg. Ils détachèrent quelques-uns d'entre eux pour aller écouter s'il se faisait sur le rempart quelque bruit de sentinelles. Tout étant dans un profond silence, on appliqua les échelles au mur. Comme on en avait de bois et de cordes, et que les unes et les autres étaient trop courtes, on en attacha deux de bois ensemble; ceux de la troupe qui parlaient le

[1] Rod. Tolet., ibid., l. c. — Il va sans dire que nous nous sommes efforcés de nous tenir, dans tout ce passage, comme le lecteur s'en sera sans doute aperçu, le plus près que nous l'avons pu des expressions caractéristiques de Roderich.

mieux l'arabe montèrent les premiers, sous l'habit arabe, afin d'être moins facilement reconnus.

C'étaient Alvar Colodro et Bénédict de Baños, que d'autres suivirent. Les chrétiens marchèrent le long de la muraille, et rencontrèrent à une tour quatre sentinelles qui leur demandèrent qui ils étaient. Alvar Colodro répondit d'un ton assuré que c'était la ronde. Il se trouva qu'une des sentinelles était un de ceux qui avaient promis de faciliter la prise du faubourg. Cet homme, ayant reconnu Alvar Colodro, lui serra la main, lui dit à l'oreille qui il était, et lui conseilla d'avertir sa troupe de ne pousser aucun cri. On se saisit alors des trois autres sentinelles, qu'on bâillonna et jeta du haut de la muraille en bas, où elles furent à l'instant tuées par les chrétiens. Alvar Colodro et ceux qu'il avait avec lui s'emparèrent de quelques autres tours, et arrivèrent à la porte de Martos un peu avant la pointe du jour. Ils y égorgèrent le corps de garde, et ouvrirent les portes. Sur-le-champ Pierre Ruiz Tafur et la cavalerie étant entrés, on commença à forcer les maisons, et à massacrer les Musulmans. Ceux-ci, éveillés au bruit, et étourdis d'un événement si peu attendu, cherchèrent à se réfugier dans la ville, emportant avec eux tout ce qu'ils purent; mais la plupart périrent sous les coups des chrétiens qui les poursuivaient. Toute la ville courut aux armes cependant, et les Musulmans, faisant une vigoureuse sortie, soutenue d'une grêle de flèches, de dards et de pierres qui partaient des remparts, repoussèrent trois fois les chrétiens jusqu'aux murailles du faubourg. Malgré tout, ceux-ci demeurèrent maîtres du faubourg, et s'y barricadèrent S'y étant établis et retranchés assez bien pour pouvoir braver quelque temps les attaques des Cordouans, ils se hâtèrent d'envoyer un courrier aux troupes de frontière que commandait à Andujar Ordonius Alvarez. Celui-ci, avec Alvar Perez de Castro, vint aussitôt à la tête d'un renfort considérable, après avoir

à son tour dépêché un courrier au roi pour le presser d'arriver avec des troupes en nombre tel qu'il pût se rendre définitivement maître de la place. Le courrier chargé de porter au roi la nouvelle de la prise du faubourg d'Axarquia (el Scharkya), qui, à ce qu'il semble par tout ce qu'on raconte de ce siége, formait une enceinte à part du corps de la ville, en dehors des murs de Cordoue, enceinte entourée elle-même de murailles; ce courrier, disons-nous, publia partout où il passa la bonne nouvelle, et le besoin que l'on avait de renforts; et de toutes parts des volontaires se mirent en mouvement. Il trouva le roi à Bénéventé sur le point de se mettre à table, lui remit les lettres dont il était chargé, et lui fit un détail circonstancié de l'événement. Ferdinand se donna à peine le temps de prendre quelque nourriture, et, montant aussitôt à cheval, partit en toute hâte pour Cordoue, comme nous l'a déjà appris Roderich, à la tête d'à peine cent cavaliers. De toutes parts il dépêcha l'ordre aux villes, aux communes et aux seigneurs de ne point tarder à lui envoyer leurs bandes et leurs hommes, et fit prier les grands-maîtres des ordres militaires de lui fournir leurs plus vaillans chevaliers. Quelque hâte qu'il eût d'arriver en personne devant Cordoue, les pluies et les inondations, comme nous l'avons dit, traversèrent et retardèrent sa marche, et ce fut bien lentement au gré de son impatience qu'il se rendit de Bénéventé à Ciudad-Rodrigo, d'où il prit sa route par Alcantara, Medellin, Magacella, Bienquerencia, las Dos-Hermanas, laissant un instant Cordoue sur ses derrières. Sur le bruit que l'émir Ebn Houd marchait de Séville au secours de la place, il alla poser son camp en avant du pont d'Almodovar pour couper ces secours. Dans chaque station de sa route, son armée s'était recrutée de quelques forces; il était loin pourtant d'en avoir encore de considérables. Les communes, les riches-hommes et les grands-maîtres des ordres militaires, quel que fût leur zèle, n'avaient pu rassembler leurs troupes aussitôt

qu'ils l'auraient voulu : on était au milieu de l'hiver; les mauvais chemins et les pluies continuelles entravaient la marche des charrois; mais bientôt on surmonta ces obstacles. Tous se hâtèrent à l'envi les uns des autres d'accourir au camp du roi ; en sorte qu'on y vit bientôt arriver de toutes parts des corps de troupes à pied et à cheval, des munitions, des charrois de guerre, et, ce qui dans ces temps accompagnait d'ordinaire les grandes armées, de longues files de bœufs et de moutons destinés à la nourriture des guerriers.

Ebn Houd, à la tête des siens, s'était porté vers Écija, pour faire retirer saint Ferdinand et recouvrer l'Axarquia de Cordoue. Malgré ce que lui avaient fait dire les Cordouans du peu de forces des chrétiens, il ne pouvait se persuader que Ferdinand eût formé une entreprise de cette importance sans avoir les forces nécessaires. Il conservait le souvenir des deux batailles qu'il avait perdues les années précédentes à Mérida et à Xérez de la Frontera, et il n'était pas encore revenu de la crainte que ce mauvais succès lui avait inspirée. Il hésita à attaquer le camp des chrétiens; et, afin de savoir au juste en quel nombre ils étaient et comment on pourrait les attaquer, il chargea de l'en instruire un chrétien, le Galicien Laurent Suarez, qui était à son service à la tête de quelques troupes, depuis qu'il avait été contraint de sortir des états de Ferdinand, lors des contestations suscitées à celui-ci par ses sœurs, au sujet de la succession du royaume de Léon. Suarez s'aboucha avec Ferdinand, rentra en graces auprès de lui, et trahit son nouveau maître Ebn Houd. On sait le reste : Ebn Houd, trompé par les rapports de Suarez, qui l'assura que le roi de Castille était à la tête de forces considérables, et sollicité en même temps par Ebn Zéyan, roi de Valence, de se porter à son secours contre les entreprises de jour en jour plus hardies de Jacques d'Aragon, quitta la partie en Andalousie, et se rendit avec ses troupes à Almérie, dans le dessein de s'y embarquer pour Valence. Il y trouva la mort, comme on sait, et

en lui s'éteignit la gloire de l'ancienne maison des rois musulmans de Saragosse (Bény Houd, c'est-à-dire fils de Houd)[1].

Tous ces événemens occupèrent Arabes et chrétiens pendant les premiers mois de l'année 1236. L'Axarquia, pris le 6 février de cette année, n'avait pas cessé d'être gardé par les Almogavares; mais Cordoue tenait bon toujours contre leurs attaques. Renforcé des bandes qui, chaque jour, arrivaient à son camp, Ferdinand vint enfin donner une nouvelle activité aux travaux du siége; mais ce ne fut qu'au mois de juin que l'on se sentit assez en forces pour mener à bonne fin l'entreprise. Affamés, pressés de toutes parts, les Cordouans demandèrent à capituler. On leur accorda, comme nous l'avons dit, la vie sauve, mais la vie sauve seulement; de leurs biens on ne leur laissa prendre que ce que chacun put en emporter sur lui, et, le 29 de juin, jour de la fête des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, ils remirent la place, et l'évacuèrent conformément à la capitulation. Jean, évêque d'Osma, chancelier du roi, et les évêques, Gonsalve de Cuenca, Dominique de Baeza, Adam de Placentia, et Sancho de Cauria, prirent d'abord possession de la grande mosquée de Cordoue, qui surpassait, suivant l'expression de Roderich, par la grandeur et la magnificence, toutes les autres mosquées des Arabes[2]. Ils y firent arborer la croix du salut. L'évêque Jean, qui représentait l'archevêque primat de Tolède Roderich, qui pour lors se trouvait à Rome près du saint siége apostolique, après l'avoir purifiée des souillures de Mahomet (eliminata spurcitia Machometi), l'avoir fait passer à l'eau et au sel, et y avoir fait ériger un autel en l'honneur de la Sainte-Vierge, y célébra la messe et y adressa une vive et pathétique allocution aux fidèles.

Le roi, à sa demande, dota la nouvelle église, à la tête de

1 Voyez le récit de cette affaire d'après les auteurs arabes, ci-devant, p. 341.
2 Quæ cunctas mezquitas Arabum ornatu et magnitudine superabat.

laquelle Roderich (qui n'oublie jamais de s'appeler primat et pontife de Tolède, Rodericus primas et pontifex Toletanus), mit à son retour de Rome, en qualité d'évêque, maître Loup de Fitero. Roderich la dota aussi de quelques rentes à l'exemple du roi, et lui donna de plus la ville de Lucena en toute propriété. Telles étaient l'abondance, l'agrément et la richesse de cette ville, suivant les expressions mêmes du docte archevêque, qu'à la voix du crieur appelant les populations de toutes les parties de l'Espagne à se rendre dans la grande ville dépeuplée de ses anciens habitans, les habitans nouveaux et les futurs colons, abandonnant à l'envi leurs demeures natales, accouraient comme à des noces royales; de telle sorte qu'elle se remplit en peu de temps d'habitans, au point que ce n'étaient pas les habitans qui manquaient aux maisons, pour parler comme Roderich, mais les maisons qui manquaient aux habitans [1]. La prise de possession du sol et des maisons dont la conquête venait de déposséder les Musulmans expulsés de la ville fut entière, et la distribution s'en fit à divers titres entre le roi, les évêques, les seigneurs et les nouveaux colons. Ayant trouvé dans la grande mosquée les cloches de saint Jacques, dont, au temps de l'abaissement de la puissance chrétienne, Mohammed el Mansour s'était emparé, et qui avaient depuis servi de lampes, suspendues aux voûtes de l'Idjma, il les fit rendre à l'église de Saint-Jacques, et il voulut, suivant une tradition que ne confirme pas très explicitement le récit de Roderich, il faut bien l'avouer, que les captifs musulmans les transportassent sur leurs épaules de Cordoue à Compostelle, par représailles de ce qu'El Mansour les avait fait transporter sur les épaules des captifs chrétiens de Compostelle à

[1] Et tanta est urbis illius abundantia, amœnitas, et ubertas, quod audito præconio tantæ urbis ex omnibus Hispaniæ partibus habitatores et futuri incolæ relictis natalibus sedibus, quasi ad regales nuptias concurrerunt, et sic incolis continuo est repleta, quod domus habitatoribus, non habitatores domibus defecerunt (Rod. Tolet., l. IX, c. 17),

Cordoue[1]. Enfin, ayant donné la garde de la frontière à D. Alvar Perez, et accordé divers fueros et privilèges aux nouveaux colons de Cordoue, il retourna en Castille sur la fin de septembre. De ce moment il ajouta aux titres qu'il portait déjà de roi de Castille et de Léon, celui de roi de Cordoue et de Baeza. Arrivé à Tolède, il y trouva l'archevêque Roderich de retour de Rome, et, de concert avec lui, il nomma évêque de Cordoue Loup de Fitero, qui ne tarda pas à être consacré[2].

Pour se faire une idée de ce qu'étaient ces hommes mentionnés ici pour la première fois par Roderich sous le nom arabe d'Almogavares, à l'intrépide témérité desquels il attribue formellement la prise du faubourg de Cordoue, qui en détermina la conquête, il faut se rappeler la description que fait de leurs mœurs et de leur costume le chroniqueur catalan Bernard d'Esclot.

« Ces hommes qui ont nom Almugauers, dit Bernard d'Esclot, sont des gens qui ne vivent que de faits d'armes, qui n'habitent ni des villes ni des bourgs, mais seulement les montagnes et les bois; ils guerroient tous les jours avec les Sarrasins. Ils entrent sur les terres des Sarrasins un jour ou deux, s'y livrent au pillage, s'emparent des hommes et des biens, et vivent de cela. Ils endurent des souffrances que les autres hommes ne pourraient supporter. Ainsi, ils passeront quelquefois deux jours sans manger s'il est nécessaire, ou mangeront des herbes des champs, sans en rien laisser. Les adalils qui les conduisent savent le pays et les chemins; ils ne portent sur eux qu'un sarrau ou chemise, tant l'été que l'hiver, des chausses de peau, et aux pieds des avarques de cuir; un bon

1 Roderich dit simplement:—Et cum in opprobrium populi Christiani campanæ sancti Jacobi, quas, ut diximus, Almanzor detulerat in Cordubæ Mezquitam dependerent functæ officio lampadarum, rex Fernandus easdem campanas fecit ad ecclesiam beati Jacobi reportari, et ecclesiæ beati Jacobi restitutæ sunt, cum cæteris cymbalis bene sonantibus in sanctis suis peregrinorum devotio laudat Deum (ibid., l. c.).

2 Chr. de saint Ferdinand, ad ann.

couteau, une correja et un fogur à la ceinture; un casque, une lance, deux dards, et une poche de cuir pour serrer leur viande complètent leur équipage. Ils sont très robustes et très légers à la fuite et à la poursuite de l'ennemi. Ils sont Catalans, Aragonais et Sarrasins. Il y a d'autres gens qu'on appelle Golfins, dont le genre de vie diffère peu de celui des Almogavares, et qui sont Castillans et Salagons, et gens de l'extrémité de l'Espagne, la plupart de la côte. Et parce qu'ils n'ont pas de rentes, ou qu'ils ont tout dépensé ou joué, ou pour quelque méfait, ils fuient de leur pays avec leurs armes. Puis, comme hommes ne sachant faire autre chose, ils se portent à la frontière des ports de Muradal, qui sont de grandes montagnes couvertes de lieux forts et de grands bois confinant avec les terres des Sarrasins et des chrétiens, et par où passe le chemin qui mène de la Castille à Cordoue et à Séville; et là, ces hommes pillent chrétiens et Sarrasins. Ils demeurent dans ces bois et ils y vivent; et ils y sont en grand nombre et habiles à manier les armes, au point que le roi de Castille n'en peut venir à bout[1]. »

On verra plus loin, dans l'exposé de la guerre de Sicile, et

[1] Aquestes gents qui han nom Almugauers son gents que no viven sino de fet de armes, ne no stan en viles ne en ciutats, sino en muntanyes e en boschs; e guerreien tots jorns ab Serrayns. E entren dins la terra dels Serrayns una jornada e dues, lladrunyant e prenent dels Serrayns molts e de llur haver; e de aço viven. E sofferen moltes malenances que als altres homens no porien sostenir, que be passaran a vegades dos jorns sens menjar, si mester los es; e menjaran de les erbes dels camps, que sol no s'en preben res; e los adelils quels guien saben les terres els camins. E no apporten mes de una gonella, o una camisa, sia stiu o ivern, e en les cames porten unes calses de cuyro, e als peus unes avarques de cuyro. E porten bon coltell e bona correja e un fogur a la cinta. E porta cascu una llança e dos darts, e un sero de cuyro en que aporten llur vianda. E son molt forts e molt laugers per fugir e per encalsar. E son Catalans o Aragonesos e Serrayns. E aquelles altres gents que hom apella Golfins son Castellans e Salagons e gents de parfunda Spanya; e son la major partida de paratge. E per ço com no han rendes, o han degastat o jugat, o per alguna mala feyta, fugen de llur terra ab llurs armes. E axi, com a homens que no saben altre fer, vehent sen a la frontera dels ports de Muradal, qui son grans montanyes e forts e grans boscatges, e mar-

surtout dans la relation que nous donnerons de l'expédition des Catalans et des Aragonais dans l'Asie-Mineure et en Grèce, expédition dont faisaient partie quatre mille Almogavares, de quoi ces hommes étaient capables; et George Pachymère le fait assez bien connaître, ce nous semble, lorsque, parlant de leur révolte contre l'empereur de Constantinople Andronic, après l'assassinat de leur chef Roger de Flor, il nous dit que le vieil empereur (à la tête des forces de l'empire), « n'osant espérer de dompter les Almogavares, peuples dévoués à la mort, et à qui ce n'est qu'un jeu d'exposer leur vie aux hasards, chercha les moyens de les gagner, etc[1]. »

Cordoue, dont la conquête avait été déterminée ou du moins très hâtée par le coup de main hardi des quelques Almogavares qui, au rapport de Roderich, s'emparèrent les premiers du faubourg d'El-Scharkya, avait été de même emportée par surprise et escalade la première année de la conquête musulmane. On se souvient de la vive façon dont Mougheîth el Roumy, lieutenant de Thâreq, s'en empara peu après la bataille du Guadalète. Reconquise sur la fin de juin 1236 par saint Ferdinand, elle avait été au pouvoir des différentes factions qui avaient divisé les Musulmans en Espagne depuis 711, l'espace de cinq cent vingt-cinq ans.

Nous avons vu les chevaliers des divers ordres religieux de fondation espagnole se distinguer à la conquête de Cordoue comme aux précédentes. Avec leurs seules forces réunies et le concours de l'évêque de Placentia, ils avaient pris Trujillo en 1232, le jour de la Conversion de saint Paul (25

quen ab la terra dels Serrayns e dels crestians, e quens passa lo cami qui va de Castella a Cordova e a Sivilia, axi aquelles gents prenen crestians e Serrayns. E estan en aquells boscatges e aqui viven; e son molt grans gents e bones d'armes, tant quel rey de Castella non pot venir a fi (Bernat d'Esclot, c. 79). — Voyez, sur le mot Almogavares, ci-devant, t. v, p. 49. — Les Adalils étaient les guides des Almogavares. Ce mot vient de l'arabe *dalyl*, guide. Voyez Bernard d'Esclot, c. 77.

[1] ... Homines eo difficiliores occisu quo se promptius ad necem offerunt (Georgius Pachymeres, l. VII, c. 1).

janvier)[1]; Médellin, Alfange et Santa-Cruz, en 1234 [2]; Mayazella, en 1234, au mois de février [3]. Ils ne rendirent pas depuis de moindres services à la cause chrétienne en Andalousie et contre le royaume de Grenade, tandis que les ordres étrangers, et notamment les Templiers et les Hospitaliers, lui prêtaient main-forte avec éclat en Aragon contre le royaume de Valence.

La conquête de Cordoue par saint Ferdinand fut à son règne ce que celle de Tolède avait été à celui d'Alfonse VI. Elle réjouit la chrétienté, et fut célébrée par le pape Grégoire IX, dans une bulle *ad hoc*, pleine de louanges pour le roi et les troupes qui l'avaient aidé à arracher la patrie du grand Osins et du confesseur Euloge, la catholique Cordoue, au joug de l'infidèle [4]. Les chroniques espagnoles proprement dites (los cronicones pequeños) sont fort brèves à cet égard : —Le roi Ferdinand de Castille, et de Tolède, et de Léon, et de Galice, et de Cordoue, et de Murcie, et de Jaen, disent les Annales de Tolède secondes, prit Cordoue le jour de la Saint-Pierre, un dimanche, deux jours avant juillet, dans l'ère 1274 [5]. — Entre autres façons de témoigner sa gratitude catholique au saint roi, le pape Grégoire IX lui accorda pour trois ans un subside de vingt mille pièces d'or, à prélever

1 Los Freyres de las Ordenes, è el obispo de Placentia, prisieron à Trugiello, dia de conversion sancti Pauli, en janero, era MCCLXX. (Anal. Toled. IIdos, p. 408.)

2 Los Freyres de las Ordenes prisieron Medellin, è Alfange, è Santa-Cruz, era MCCLXXII. (Ibid., l. c.)

3 Los Freyres de las Ordenes prisieron à Mayazella en febrero, era MCCLXXIII. (Ibid.)

4 La bulle de Grégoire IX, sur la prise de Cordoue par saint Ferdinand, fait partie du Bullaire de Raynaud, sous le numéro LX.

5 El rey Ferrando de Castiella, è de Toledo, è de Leon, è de Galicia, è de Cordoba, è de Murcia, è de Jahen, prisò Cordoba, dia de S. Pedro, domingo, dos dias por andar de julio era MCCLXXIV. (Anal. Toled. secundos, p. 408.) — Era MCCLXXIIII, tomó el rey Don Fernando Cordova en la fiesta de Sant Pedro y de Sant Paulo, disent encore plus laconiquement los Anales Toledanos terceros, p. 412.

sur les ecclésiastiques de ses états pour la continuation de la guerre contre les infidèles [1].

Après la mort d'Ebn Houd, les affaires des Musulmans d'Espagne changèrent de face. Il se forma plusieurs états dans l'Andalousie, sur laquelle il avait à peu près régné seul, et cette division fut des plus utiles aux chrétiens [2]. On élut pour émir à Murcie Ebn Houdiel; à Arjona, Mohammed el Ahmar (Alhamar), qui fut reconnu à Guadix, à Baeza, à Huesca, à Jaen, à Grenade, à Malaga et dans tout le pays qui a composé depuis le royaume de Grenade. Les habitans de Séville, redoutant les tyrannies des émirs étrangers, adoptèrent une sorte d'état républicain, et se gouvernèrent par des magistrats élus, tandis que, dans le pays de Niebla et dans les Algarves, régnaient des chefs indigènes. Tous ces états et royaumes subsistèrent peu, à l'exception de celui qui prit le nom de la ville de Grenade, où Mohammed el Ahmar établit dès lors le siége de son gouvernement. Les commencemens du royaume de Grenade, qui apparaît à l'horizon politique et historique de la Péninsule au moment même où Cordoue en disparaît, sont mal rapportés évidemment par Conde; et c'est sur la foi, sans doute, de quelque historiographe flatteur qu'il en rattache le fondateur à la dynastie des Almohades, en faisant de Mohammed el Ahmar un petit-fils de Mohammed el Nassr, le vaincu de las Navas de Tolosa [3]. Roderich, contemporain d'El Ahmar, et bien croyable en ceci, lui assigne une tout autre origine, dégagée des mesquines préoccupations qui paraissent diriger l'écrivain que Conde a suivi, et qui lui font torturer les faits et les temps pour donner quelque vraisemblance à son dire. Selon Roderich, ce

1 Raynaud, ubi supra.

2 Post interitum Aben Huti, Vandalia cismarina in plures regulos est divisa, et ab Almohadibus separata, quod Christianis utile invenitur. (Rod. Tolet., l. IX, c. 13.)

3 Conde, l. c., ci-dev., p. 337.

fut au temps qu'Ebn Houd périt assassiné à Almérie par son hôte et vassal Abd el Rahman, que commença à valoir et à s'élever un certain Arabe nommé Mahomad Aben Alagmar, qui, peu auparavant, avait conduit la charrue. « Il règne encore aujourd'hui, dit-il, à Arjona, à Jaen, à Grenade, à Baeza, à Guadix et autres lieux[1]. » La prise de Cordoue marque la formation de ce nouveau royaume qui, après la chute successive de Valence, de Murcie et de Séville, qu'il nous reste à rapporter, occupera seul la scène, face à face avec les deux grands royaumes de Castille et d'Aragon, entre lesquels de ce moment se partageront les forces chrétiennes de la Péninsule, et par qui Grenade sera tour à tour pressée, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin sous leurs coups réunis, et avec elle le mahométisme en Espagne.

Nous avons vu Ferdinand, demeuré veuf de sa première femme Béatrix de Souabe à la fin de l'année 1235, occupé tout entier, l'année suivante, à la campagne d'Andalousie. Au retour de cette campagne, sa mère Bérengère, « afin que le roi ne souillât point sa pudeur en des commerces illicites, » songea à le remarier, et demanda pour lui une noble et grande demoiselle, nommée Jeanne, fille de Simon, comte de Ponthieu, et de la comtesse Marie sa femme. Jeanne était arrière-petite-fille de Louis VII, roi de France, par sa troisième femme Alix ou Alodis, bisaïeule de notre future[2]. C'est par elle que le nom de Jeanne passa dans la maison d'Espagne. Il

1 Sed a quodam suorum, qui Abd el Roman dicitur, invitatus (Abenhut) ad epulas et delitias familiares, quas gentis illius colit voluptas, factione hospitis et vassali occiditur in præsidium Almariæ. Et tunc invaluit Arabs quidam dictus Mahomed Abenalagmar, qui paulo ante bovis et aratri vestigia sequebatur. Hic Arione, et Gienni, Granatæ, Vastæ et Acci, et locis aliis adhuc hodiè principatur. (Rod. Tolet., l. IX, c. 15.)

2 Et ne regis pudicitia alienis comertiis læderetur, regina nobilis mater sua domicellam nobilem, generosam, pronepotem regis Francorum illustrissimi Ludovici, filiam Simonis, illustris comitis de Pontino, et Mariæ, illustris comitissæ ejusdem, Joannam nomine, procuravit in conjugem sibi dari, æra millesima ducentesima septuagesima quinta. (Rod. Tolet., l. IX, c. 18.)

avait été question de la marier à Henri III, roi d'Angleterre, mais on y renonça pour avoir découvert qu'ils étaient parens à un degré prohibé [1]. Quelques auteurs assurent que Ferdinand et Jeanne étaient aussi parens au quatrième degré, par leurs bisaïeux Sancho, roi de Castille, et Isabelle, reine de France, tous deux enfans d'Alfonse VII l'empereur, et que le pape leur accorda à cette occasion une dispense; mais c'est une erreur. Jeanne n'était point issue d'Isabelle (appelée aussi Constance), reine de France, seconde femme de Louis VII, dit le Jeune, mais bien d'Alix de Champagne, sa troisième femme [2]; d'où il suit qu'il ne fallait point de dispense pour le mariage de Jeanne de Ponthieu avec saint Ferdinand. Le mariage se fit à Burgos en l'an 1237, ère 1275, comme l'exprime Roderich de Tolède [3]. Les noces furent célébrées avec éclat. La nouvelle reine, dit l'archevêque chroniqueur, qui clot son histoire par cette notice, était d'une beauté, d'un agrément et d'une modestie si remarquables et si grands qu'elle n'était pas seulement toute pleine de graces aux yeux de son mari, mais encore devant Dieu et devant les hommes [4]. « Ladite doña Juana, dit Alfonse IX dans sa chronique, fut reçue par le roi selon la coutume des rois, et ses noces furent dignement célébrées. Le roi l'éleva au rang des reines devant toute la cour, et tous la saluèrent. Elle était, de plus, grande et belle de corps, et formée à toutes les bonnes coutumes, et elle s'est montrée telle à tous les hommes bien nés qui l'ont connue [5]. » Ferdinand en eut trois nouveaux enfans, deux

1 Duchesne, maison de Béthune, l. IV, p. 278.

2 Voyez les frères Sainte-Marthe, l. XII, p. 482.

3 Mariana, avec son exactitude accoutumée, raconte le mariage de saint Ferdinand avec Jeanne de Ponthieu sous l'an 1258.

4 Hæc verò regina pulchritudine, præstantia et modestia sic floruit, ut in conspectu viri virtutibus gratiosa, coram Deo et hominibus sic accepta. (Rod. Tolet., l. IX, c. 18 et dernier.)

5 La dicha doña Juana fue recibida del rey à la costumbre de los reyes, et fechas sus bodas muy honradas. Et fue alzada del rey por reyna ante toda la Corte, et otorgaronlo todos. Mas diz, que fue grande de cuerpo, et fermosa además, et

garçons et une fille nommés Ferdinand, Léonor, et Louis; ce dernier nom paraît pour la première fois dans les annales espagnoles en l'honneur de la maison de France à laquelle appartenait Juana. Tous trois sont nommés par l'archevêque de Tolède dans le dernier chapitre de sa chronique, qu'il termine à l'année 1243, d'où il appert qu'ils étaient nés avant cette année [1].

Cependant Don Jayme, roi d'Aragon, toujours aheurté, comme parle un historien, à la conquête de Valence, projetée ou plutôt commencée deux ans après celle Majorque, en avait avancé les opérations préliminaires au point qu'il crut pouvoir, vers ce temps, lui porter le coup de grace. Il décida à cet effet de s'emparer d'un poste avancé, à peine éloigné de quelques milles du but auquel il aspirait.

Il envoya en conséquence Bernard Guillem d'Entença et Guillem d'Aguillon avec quatre-vingts chevaliers et frères du Temple, environ trente chevaliers de l'ordre des Hospitaliers et deux mille fantassins, à la conquête d'un puig, situé à deux lieues de Valence, afin de s'y établir à demeure en s'y entourant de retranchemens. Ce puig, qu'on appelait le Puig de Cébolla, portait aussi, au temps où écrivait d'Esclot, le nom de Puig de Madame Sainte-Marie de Valence. Arrivés là ils y montèrent et s'y fortifièrent le mieux qu'ils purent, afin que les Sarrasins ne pussent leur y faire dommage et qu'ils pussent faire dommage aux Sarrasins tous les jours et courir sur eux [2].

guisada en todas buenas costumbres, et por tal se probó ante todos los omes buenos que la conoscen. (Cron. gener., fol. 411 b.)

1 Et suscepit ex ea filium, qui dicitur Ferdinandus, et filiam parvulam quæ a proavia Alienor est vocata, et alium parvulum Ludovicum, dit Roderich (ubi supra). — L'image de Juana, dans les sceaux royaux dont elle usait (voy. Duchesne, maison de Béthune), était accompagnée de fleurs de lys ; sa proche parenté avec Blanche de Castille et Louis IX valait la peine dètre constatée. On conserve un de ces sceaux dans les archives de Calatrava, (cajon X), où Juana est représentée avec six fleurs de lys, trois de chaque côté, de telle façon qu'une lui tombe dans la main droite.

2 El rey trames En Bernat Guillem d'Entença e En Guillem de Aguilo ab huy-

Pendant qu'ils étaient là, le bruit parvint au roi de Valence, et se répandit dans toute la contrée jusqu'à Murcie, que des chevaliers chrétiens et des hommes du roi d'Aragon étaient venus s'établir sur ce puig pour faire mal et dommage aux Sarrasins et à leurs terres. Sur quoi le roi de Valence tint conseil avec ses prud'hommes sur ce qu'il y avait à faire et envoya des messagers et des lettres à tous ceux de ses domaines jusqu'à Murcie, pour les instruire que les chrétiens s'étaient établis aux portes de Valence, et leur ordonner de se rendre tous à Valence tel jour, à cheval et à pied[1].

Pendant que les hommes du royaume de Valence et de Murcie se rassemblaient à Valence pour assiéger le puig où les chrétiens s'étaient établis, il arriva qu'une certaine nuit un captif chrétien s'échappa de la prison de Valence et s'en alla au puig où les chrétiens étaient. Il y arriva vers minuit. Quand il fut parvenu près de la barbacane les sentinelles l'ayant entendu allèrent à lui, le prirent et lui demandèrent qui il était. Il leur dit qu'il était chrétien et qu'il s'était échappé de la prison de Valence. Ils l'amenèrent devant Bernard d'Entença et Guillem d'Aguillon qui lui demandèrent quelles nouvelles il savait[2].

tanta cavallers e frares del Temple, e del Espital tro a trenta cavallers, e dos milia homens de peu, a dues legues prop la ciutat de Valencia, en stabliment de hun puig que apella hom lo Puig de Cebolla, e ara es apellat lo Puig de Madona santa Maria de Valencia. E quant feren en aquell puig, ells se atendaren, e s'en muntaren, e s'enfortiren al mils que pogueren, per tal quels Serrayns nols poguessen sobrar ne fer dapnatge, e que ells poguessen fer dan als Serrayns tots jorns e correr sobre ells.

1 Mentre que ells estaven axi, les noves anaren al rey de Valencia, per tota la encontrada entro a Murcia, que cavallers crestians e gents del rey d'Arago se eren venguts atendar en aquell puig per fer mal e dan als Serrayns e a tota la terra. Sobre aço lo rey de Valencia hac son conseil ab sa gent, quin conseil li donaven de aquell fet que a gran minua e desonor li tornava, car tan prop s'eren posats los crestians de la ciutat, ne com axi eren entrats en sa terra. E trames missatgers e lletres per tota sa terra tro a Murcia : quels crestians eren venguts en aquell lloch per donar dan a paganisme. E mana que tots fossen a Valencia a dia cert, a cavall e a peu.

2 Mentre que totes les gents del regne de Valencia e de Murcia feren ajustades

— Seigneurs, dit-il, je vous le dirai. Le roi de Valence a fait assembler tous les Sarrasins du royaume de Murcie et de Valence. Demain matin ils seront tous ici, car ils pensent vous y surprendre sans défense [1].

Quand les chevaliers et les hommes qui étaient dans l'établissement (la stablida) ouïrent cela, ils s'assemblèrent et tinrent conseil là-dessus. En Guillem d'Entença prit la parole et invita chacun à dire ce que lui paraissait le mieux pour eux et pour l'honneur du roi. Il y en eut qui eussent trouvé bon qu'on quittât le puig et qu'on s'en allât. Sur quoi En Guillem d'Aguillon prit la parole et combattit l'avis de ceux-là [2].

— Seigneurs, dit-il, nous sommes ici venus pour l'honneur de Dieu et de Nôtre-Dame sainte Marie, afin que le nom du Seigneur soit ici exalté et que son saint sacrifice y soit célébré, et afin que cette gent mécréante soit détruite et confondue avec toutes ses mahomeries, et que nous, qui sommes si peu, nous sauvions ici nos ames. Cependant nous serons plus qu'eux, car Dieu sera avec nous, et par-là nous les surmonterons; et ainsi, que chacun demeure de bon cœur et avec fermeté. Jamais la bannière d'Aragon n'est retournée en arrière, elle ne le fera pas davantage cette fois; car mieux vaut mourir avec honneur que vivre avec déshonneur. Que

a Valencia per anar en aquell puig hon los crestians staven en stablida, esdevench se quo, en aquella nit hun crestian scapas de la preso de Valencia, qui era catiu, e ana s'en al puig hon los crestians staven, e fo aqui ans de miga nit. E com fo aqui prop de la barbacana, les guaytes lo sentiren e anaren per ell; e prengueren lo; e demanaren li quin hom era. Ell dix que era crestian que era scapat de la preso de Valencia. E aquells amenaren lo denant En Bernat Guillem d'Entença e denant En Guillem de Aguilo. E demanaren li quines novelles sabia.

[1] Senyors, dix ell, yo us dire quals. Lo rey de Valencia havia fets ajustar tots los Serrayns del regne de Murcia e de Valencia; e al mati seran tots aci, que-us cuyden prendre sens contrast.

[2] E quant los cavallers e les gents qui eren en la stablida oyren aço, ajustaren se tots e tengueren consell sobre aço. En Guillem d'Entença parla e dix que cascuns digues ço que mils li paregues a profit d'ells e a honor del rey. Si que n'i hac altres que digueren, que seria bo que desemparassen lo puig e que s'en anassen. Sobre açò respos En Guillem de Aguilo.

si nous mourons en ce conflit, nos ames iront à Dieu. Si nous vivons avec déshonneur, au contraire, nos ames et nos corps seront perdus [1].

Tel était l'esprit du temps, le langage et les passions du temps, et il est bon et heureux d'en retrouver ainsi l'expression naïve, dépouillée de tous les artifices du style académique. On le voit, nous nous efforçons ici de traduire le plus près de l'original que faire se peut.

En Bernard Guillem d'Entença parla ensuite, et dit :

—Seigneurs, ce qu'En Guillem d'Aguillon vous a dit, ce sont paroles de grande vérité, de grand sens et de grande noblesse, et chacun doit les mettre en son cœur. Il n'est que trop vrai que nous sommes ici une faible compagnie de chevaliers et de servens; mais ayons bonne confiance en Dieu, pour qui nous y sommes; il sera avec nous. Préparons-nous du mieux que nous pourrons et ordonnons notre bataille, car ils sont gens sans nombre, et ils viendront félonement et désordonnément sur nous, et ils croient pour toujours nous tenir dans leurs mains. Et nous ferons les choses comme ceci : Nous avons ici quatre-vingts chevaliers couverts de fer, bons et fermes; nous avons, entre mulets et ânes, bien deux cents bêtes de somme; nous avons deux mille hommes de pied. Que ceux qui n'ont point d'armures ni de sur-enseignes prennent leurs couvertures et les posent sur les mulets et les ânes. Figurons ainsi autant d'hommes à cheval que nous pourrons. Nous aurons les pennons et les pavillons des trois galères qui nous ont

[1] Senyors, dix ell, nos som aci venguts a honor de Deu e de Nostra Dona santa Maria, e per tal quel seu nom hic sia exalçat el seu sant sacrifici hic sia feyt, e aquesta gent menyscrehent sia destroïda e comfusa, ells e llurs mafometiques, e nos, qui som pocha gent, hi salvem les animes. Empero nos serem mes que ells, que Deus sera ab nos, e axi sobrar-loshem. E axi, cascu stiga ab bon cor e ab ferm, que hanch la senyera de Arago no torna atras, ne fara aquesta; que molt mes val morir ab honor que viure ab desonor. Que si morim, les animes nostres iran a Deu; e si vivim ab desonor, les animes e els cossos havriem perduts.

apporté des vivres. Quand viendra le matin, je sortirai de la bastide avec cinquante hommes à cheval et mille hommes de pied, et je tomberai sur l'armée des Sarrasins d'un côté, vers midi. Tous les autres hommes de pied et de cheval seront avec En Guillem d'Aguillon et avec le Temple et l'Hôpital. Les autres servans, avec toutes les bannières et six paires de trompettes, demeureront derrière le Puig, et quand nous en serons venus aux grands coups avec eux, vous autres, sortez de l'autre côté du Puig, toutes les bannières déployées et avec le plus d'éclat que vous pourrez, et à grand bruit tombez sur l'autre flanc de l'armée. Les Sarrasins, qui verront cela, croiront que c'est le gros de notre armée avec le roi nous venant en aide, et ils s'ébranleront et commenceront à fuir, et nous aurons soin de les poursuivre et de férir sur eux[1].

Tout fut ordonné ainsi qu'ils l'avaient dit, poursuit d'Esclot, et chacun s'en alla à sa tente et apprêta ses armes, et ceux qui n'avaient ni housses ni harnais travaillèrent toute la

[1] Apres parla En Bernat Guiliem d'Entença e dix : « Senyors, ço que En Guillem de Aguilo vos ha dit son paraules de gran veritat e de gran seny e de gran noblea ; e cascu deu les metre en son cor. Be es ver que nos som aci pocha companya de cavallers e de servents : mas hagam bona fe en Deu per qui nos som, ell sera ab nos. E aparellemnos al mils que puxam ; e ordenem nostra batalla ; que ells son grans gents sens nombre, e vendran fellonament e desordenada ; e cuydar-nos-han sempre tenir en liurs mans. E nos farem ho axi : nos havem aci huytanta cavallers cuberts de ferre, bons e certes. Hi ha entre muls e rocins ben dohents. Hi ha dos milia homens de peu. E aquells qui no han trepes ni sobre-senyals prenguen lurs cubertes e posen los als muls e als rocins. E façam aytants homens a cavall com puxam ; e haguerem los penons de les tres galees e les senyeres quins han aportades les viandes. E quant vendra al mati, yo exire ab cinquanta homens a cavall e ab mil homens a peu de la bastida ; e ferire en la ost dels Serrayns, de la huna part devers mig jorn. E tota la altra gent de peu et de cavall seran ab En Guillem de Aguilo ab lo Temple e ab l'Espital. Els altres servents, ab totes les senyeres e ab sis parells de trompetes, staran detras lo puig. E quant veuran que nos serem en major cuyta ab ells, vos altres exits de la altra part del puig ab les senyeres esteses, e fets com major mostra puxats, e ab gran brogit ferits en l'altra part de la ost. Els Serrayns que açoveuran cuydaren que sia major gent, e que y sia lo rey quins vingua en ajuda, e desbaratar-s-an, e commençaran de fogir. E nos penserem d'ells encalsar e de ferir en ells.

nuit à préparer des harnais et des housses ; et pour avoir des bannières ils dépêchèrent un message aux hommes des galères que le roi leur avait envoyées, avec ordre de tenir à terre, apportant tous les pavillons et pennons des galères avec les trompes et les armes, et de monter au puig. — Et quand vint le matin tous se confessèrent et communièrent ; ils dînèrent ensuite, chacun suivant son appétit, puis s'apprêtèrent et prirent leur rang de bataille. En Bernard Guillem d'Entença descendit du puig avec cinquante hommes à cheval et avec mille servans, du côté du midi, vers la mer. Les Sarrasins vinrent, et se placèrent devant le puig, à cheval et à pied, en si grand nombre, que les plaines et les collines en étaient couvertes, si bien que c'était un grand ennui de les voir, et ils tenaient les chrétiens qui étaient sur le puig déjà pour rendus, mieux que s'ils les eussent tenus à Valence en prison [1].

En Bernard Guillem d'Entença, avec les cinquante chevaux et les mille servans, vint férir cependant contre les Sarrasins avec une extrême ardeur; si bien qu'il en abattit un grand nombre à coups de lance. Les Sarrasins se défendirent vigoureusement avec leurs lances et leurs balistes, et crurent que tous les défenseurs du puig étaient venus sur eux; mais, lorsqu'ils regardèrent derrière le puig, vers le nord, ils en augurèrent autrement en voyant paraître sur une colline En Guillem d'Aguillon avec le reste des chevaliers et des servans, toutes les bannières et les pennons en tête, et le grand étendard royal déployé. Les chrétiens étaient bien, entre hommes à cheval ou montés sur des mulets ou des ânes con-

[1] E quant vench al mati, tots confesaren e combregaren, e puix dinarense axi com a cascu vench la talent. E puix aparellarense e establiren lurs batalles; que En Bernat Guillem d'Entença devalla del puig ab cinquanta homens a cavall e ab mil servents, de la banda de mig jorn, vers la mar. Els Serrayns foren venguts e foren al peu del puig a cavall e a peu, tants quels plans e les muntanyes ne eren cubertes, que gran feredat era del veure. E tengueren los crestians que al puig eren ja per liurs, mils que sils tinguessen a Valencia en preso.

verts de linceuls et de couvertures, jusqu'à deux mille deux cents servans ; ils avaient six paires de trompes ; et ils vinrent férir sur l'armée des Sarrasins du côté du nord, si bien que les Sarrasins se débandèrent et commencèrent à fuir, de telle sorte que les uns tombaient sur les autres. Les chrétiens les poursuivirent bien une lieue et demie, frappant et taillant, et ils eurent tant de morts que leurs chevaux étaient laissés et abandonnés, car ils ne pouvaient marcher sinon sur des hommes morts, et il y en eut bien deux mille qui moururent sans être frappés, qui se jetaient les morts dessus, et mouraient de peur. Et quand les chrétiens furent à une demi-lieue de la cité de Valence, ils abandonnèrent la poursuite des Sarrasins et s'en retournèrent au puig où était leur retranchement, avec un grand butin et quantité de chevaux, de mulets, d'ânes et d'armes, n'ayant perdu que trois hommes à cheval et sept à pied. Et ils furent fort joyeux et rendirent de grandes grâces à Dieu de la faveur qu'il leur avait faite, si grande que pour un chrétien mort il y avait mille Sarrasins [1].

Quand les Sarrasins, qui s'étaient échappés sains et saufs de

[1] En Bernat Guillem d'Entença, ab los cinquanta cavalls e ab los mil servents, van ferir entre els Serrayns molt ardidament ; si quen abateren en terra molts de colps de lances. E els Serrayns se defensaren molt fort ab llances e ab ballestes. E caydaren que tots aquells qui eren al puig fossen aqui. E quant ells guardaren de tras lo puig vers tramuntana, en hun coll, ells veren exir En Guillem d'Aguilo ab lo remanent dels cavallers e dels servents qui eren al puig, ab moltes senyeres e ab penons e ab l'estendart major real estes. E foren entre homens a cavall e en muls e rocins cuberts de llançols e de cubertos, tro a docents e dos mil servents ; e hac hi sis parells de trompes. E van ferir en la ost dels Serrayns de la banda de tramuntana ; si quels Serrayns se desbarataren e començaren a fogir, en tal guisa que los huns cahien sobre los altres. Els crestians encalsaren los be huna legua e miga, firent e tallant ; e haguerenne tants morts que llurs cavalls eren lassats e hujats, que no podien anar, sino sobre homens morts. E hac n'i be deu milia que y moriren sens colp, qui gitaven se los morts dessus e morien de paor. E quant los crestians los hagueren a miga legua prop la ciutat de Valencia, ells foren llassats e hujats ; e tornaren s'en al puig hon era lur stablida, ab gran guany e ab gran presa de cavalls e de muls e de rocins e d'armes, mas que no hagueren perdut sino tres homens a cavall e set a peu. E foren molt alegres ; e foren grans gracies a Deu de tanta honor que feta los havia, que a hun crestian havia mil Serrayns.

la bataille, se furent recueillis dans la cité de Valence, ils racontèrent les choses comme elles leur étaient arrivées, et que la plus grande partie de leur armée était perdue, et ils se montrèrent très déconfortés et eurent très grande peur. Si bien que le roi de Valence, qui avait nom Jahent, fit boucher à pierre et à chaux toutes les portes de la cité, à l'exception d'une seule par où ils pussent entrer et sortir[1]....

La nouvelle parvint au roi d'Aragon que les chevaliers et la compagnie qui étaient au retranchement du puig de Valence avaient fait une grande incursion et un grand massacre des Sarrasins, et il en fut fort joyeux, comme cela devait être. Et tous ceux qui l'apprirent bénirent le nom de notre Seigneur Dieu, et en furent très joyeux[2]....

Cet avantage des chrétiens, qui amena peu après le roi Jacques d'Aragon sous les murs de Valence, comme la prise inattendue d'un faubourg de Cordoue avait amené le roi Ferdinand de Castille devant cette dernière ville quelque temps auparavant, eut lieu en 1237, au mois de juin, suivant un privilège du bailliage de Valence, rapporté par Diago[3]. Ni d'Esclot ni Jacques dans ses Commentaires, tous deux à portée de savoir les choses (on ne le niera pas du moins pour le second), ne parlent de l'apparition miraculeuse de saint Georges, qui, dit-on, combattit visiblement contre les Arabes en cette rencontre, et contribua puissamment à leur défaite. S'il y eut miracle, ce fut miracle de bravoure et d'énergie. Les chrétiens firent en effet des prodiges de valeur dans la bataille, eu égard

1 Quant los Serrayns qui foren scapats vius de la batalla se foren recollits en la ciutat de Valencia, comtaren les novelles com los era esdevengut, e que tota la major partida de la lur ost era perduda ; e foren molt desconfortats e hagueren molt gran paor. Si quel rey de Valencia, qui havia nom Jahent, feu tancar a pedra e a calç tots los portals de la ciutat, sino hun portal per hon entrassen e exissen.

2 Les novelles anaren al rey d'Arago que los cavaliers e la companya qui eren en la establida del puig de Valencia havien feyta tan gran esvaïda e tan gran vonço de Serrayns, e fon molt alegre, e esser que-u dech. E tots cells que-u hoïren beneyren lo nom de Nostre Senyor Deu, e foren molt alegres.

3 Anales de Valencia, ad annum.

surtout à leur petit nombre. Le roi voulut voir incontinent les braves qui venaient d'avancer si fort ses affaires du côté de Valence ; il vint les trouver, loua fort leur courage, et, de retour en Aragon, fit publier la croisade contre Valence pour le printemps suivant.

Tous les soins de Jacques étaient dirigés vers ce but, lorsqu'il apprit la mort du vieux gouverneur du château du Puig. Le brave Bernard Guillem d'Entença venait de mourir dans son lit (janvier 1238). Aussitôt Jacques se rendit au Puig. Il y trouva la garnison dans l'affliction et désespérant de s'y pouvoir maintenir après la perte de son général. Il l'encouragea fort à l'œuvre entreprise, et lui promit de se rendre auprès d'elle avec des forces considérables, dans quelques mois, aussitôt qu'il les aurait rassemblées en Aragon. Et il faisait là-dessus ses préparatifs de départ pour y retourner, lorsque, la veille, un moine de l'ordre des frères Prêcheurs qui l'avait suivi lui fit part de la résolution où étaient les défenseurs du Puig de l'abandonner, dès que lui, Jacques, en serait parti. Vivement contrarié, et pensant que tout ce qu'il avait fait jusque-là aurait été fait en vain, s'il abandonnait la moindre partie de ce qu'il avait conquis, il prit, dans la nuit, une résolution chevaleresque, toute dans son caractère : il assembla les défenseurs de la forteresse, et, debout devant l'autel de la chapelle dédiée à sainte Marie, qu'il avait choisie pour y tenir ces sortes de cortès militaires et improvisées, il jura de ne point repasser le fleuve de Tortose (l'Èbre) que Valence ne fût prise. Il fit plus, il envoya chercher la reine sa femme, et sa fille, qui depuis fut reine de Castille, pour les garder à demeure auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût accompli la conquête projetée [1].

[1] C'est Jacques lui-même qui nous apprend ces détails. Voici comment il rapporte le discours qu'il tint en cette occasion aux barons, et les termes mêmes de son serment :— Barons, be conoxem e creem que vos sabets, e tots aquells qui en Spanya son, la gran gracia que nostre senyor nes ha feyta a nostre jovent del feyt de Mallorques e de les altres illes, e daço que havem conquest de Tor-

Cette détermination du roi rendit le courage aux défenseurs du Puig de Sainte-Marie, et inspira les plus sérieuses inquiétudes à Ebn Zèyan. Ces inquiétudes augmentèrent à mesure que le printemps approchait, à la vue des préparatifs et des mouvemens de troupes ordonnés par Jacques sur la frontière aragonaise, et auxquels il présidait en personne avec un zèle et une ardeur extraordinaires.

Jacques, en effet, après avoir fait serment devant ses chevaliers, non sans témoigner quelque humeur d'y avoir été obligé par la nécessité, humeur, à ce qu'il semble, assez légitime, et dont l'expression rend assez bien les difficultés du métier de roi en ce temps, et particulièrement d'un roi d'Aragon[1], Jacques nous raconte comment Ebn Zeyan, informé de ses projets irrévocables et le voyant si ardent à poursuivre la chute de Valence, eut grand peur, et lui envoya un messager pour traiter d'un accord entre eux. La façon dont cette affaire fut négociée semble toute particulière à ce moment de l'histoire du moyen-âge en Espagne. Ebn Zeyan choisit pour la négociation un homme lettré et habile, nommé Ali-Albata, lui donna ses instructions et l'envoya près du roi chrétien avec de pleins pouvoirs. Ali-Albata (El Batha sans doute) avait entretenu à une autre époque des relations intimes et de bonne amitié avec un chevalier chrétien fort accrédité et fort puissant

tosa ença; e vos altres tots sots aqui ajustats per servir Deus e nos. Ara frare Pere de Leyda parlà esta nuyt ab nos, e dix nos que la major partida de vos altres sen volien anar, si nos nos enanassem. E maravellamnesen, que la nostra anada cuidavem fer a prou de vos altres e de la nostra conquesta : Mes puys entenem de la nostra anada, que pesa a vos altres, llevam nos en peus e dixem : Nos prometem aqui a Deus e al altar qui es de la sua mare, que nos no passarem Terol ne lo riu de Tortosa tro que Valencia hajam presa. E enviam per la regina nostra muller, e per nostra filla (qui es ara regina de Castella), que vinguen per ço que entenats que major volentat hich havem de aturar, e de conquerir aquest regne que sia servici de Deus (Iacme, Commentari, etc., l. III, c. 72.)

[1] En parlant des motifs qui le déterminèrent et de la nuit inquiète qu'il passa à délibérer avec lui-même après qu'il eut été instruit du dessein des chevaliers, il dit :—E quant vench entre mija nuyt e l'alba, nos nos despertam, e tornam en nostre pensament : e pensam nos que haviem a fer ab mala gent, car al mon no ha tan sobrer poble com son cavallers (Ibid., l. c.)

dans le canton de Terruel. Il s'adressa d'abord à ce chevalier, le fit prier de venir auprès de lui, et quand Ferdinand Diez ou Diaz, c'était le nom du chrétien, fut en sa présence, l'Arabe lui dit : Sidi Ferrand, avant que je te dise ce pour quoi je viens, je veux que tu me jures sur ta loi que tu ne découvriras rien de ce que je te dirai, si ce n'est à la personne à qui tu as à le dire.

Ferdinand Diaz le jura sur un livre d'heures qu'il portait sur lui, et qui contenait les Saints-Évangiles.

Ali-Albata s'expliqua alors librement. Il dit à Ferdinand Diaz les motifs de sa venue, qu'il le pria de transmettre au roi.

« Et quand il eut fait cela, dit Jacques lui-même dans ses commentaires, Ferrando Dies vint à nous et nous dit qu'il voulait nous parler en grand secret d'une chose fort à notre avantage. Sur quoi nous le prîmes à part..... Et il nous dit : Zaen m'a envoyé un message par Ali-Albata, et m'a fait jurer sur les Saints-Évangiles de ne le découvrir qu'à vous; et il m'a dit de sa part qu'il vous donnerait tous les châteaux qui sont depuis Guardalamar jusqu'à Tortose, et de Tortose jusqu'à Terruel, et qu'il vous ferait bâtir un palais dans la seigneurie et vous donnerait tous les ans un tribut de deux mille besans de rente dans la ville de Valence [1]. »

Jacques se réjouit fort de ces paroles en son cœur, à ce qu'il nous apprend lui-même. C'était une assez belle portion de territoire que celle qu'offrait de lui céder Zaen. Cependant il n'hésita point à la rejeter. Rien de plus naïf à la fois et de

1 Et quant ho hach feyt, Ferrando Dies vench a nos, e dix nos que volia parlar ab nos de segret, de gran nostre prou. E quant nos oym aço tiram nos a una part a una casa en que nos jahiem... E dix nos... Zaeu ma enviat missatge per Ali Albata, em feu jurar sobrels sancts Evangelis que no ho descobris sino a vos. E dix me de part dell que aço vos tendria, queus daria tots los castells quants son de Guardalamar tro a Tortosa, e de Tortosa tro a Terol, e queus faria un alquacer a la çaydia, e dar vos ha tots los anys del mon part aço deu milia besants de renda en la ciutat de Valencia (Commentari, l. III, c. 76).

plus caractéristique que l'endroit de sa chronique où il nous raconte cela. Il dit à Ferrand Diez qu'il y penserait; et il fut un assez longtemps, en effet, à y penser (le temps qu'on met à faire un mille de chemin), après quoi il lui dit : Ferrand Diez, nous savons et nous croyons bien que vous ne travaillez qu'à notre avantage et à notre honneur; mais cette affaire est telle que nous n'en ferons rien, par cette raison que nous sommes arrivés à l'heure et au point de pouvoir prendre Valence, et nous aurons ainsi la poule et les poussins [1]. Et lui s'émerveilla, poursuit le roi catalan, et se signa et dit qu'il s'étonnait fort que nous refusassions cette chose (et ceci peint d'un trait les progrès accomplis) : si cette offre et proposition eût été faite, dit-il, au temps de votre père ou de votre aïeul, ils eussent sauté et dansé de ce que si bonne fortune leur fût advenue [2].....

Le roi ne marcha plus depuis que de succès en succès. Almena, Nulls, Betera, Paterna et plusieurs autres places se rendirent à lui, presque toutes d'elles-mêmes, et par des négociations que le conquérant rapporte dans sa chronique avec sa bonhomie accoutumée. Cependant, si toutes les terres en deçà du Turia étaient ouvertes à ses courses, il n'en était pas de même au-delà; il fallait des forces considérables pour le passer, porter le camp de la conquête au-delà du fleuve vers Valence, et s'y maintenir avec honneur. On touchait au printemps de 1238, et tous les efforts du roi tendirent à amener auprès de lui une armée suffisante pour achever ce qu'il avait si bien commencé.

Dès le troisième mois de l'année 1238 commencèrent à arriver près de Jacques des croisés des différentes provinces

1... Aquesta cosa es aytal que no farem res, per aquesta raho : car nos som venguts a hora e a punt que podem haver Valencia, e axi haurem la gallina e puix los polls.

2... Si aquesta cosa e aquest pleyt fos vengut en temps de vostre pare e de vostren avi ells saltaren et ballaren de tan gran bona ventura com los fora advenguda......

d'Espagne, de France, d'Italie, d'Angleterre et d'autres régions. Impatient toutefois de la lenteur avec laquelle ils venaient, il résolut de commencer le siége de Valence avec ses seules troupes, bien qu'elles ne passassent pas cent quarante chevaliers, cent cinquante soldats Almogavares, et près de mille servans à pied. Avec une armée si petite il eut le courage de mettre le siége devant une place qui pouvait mettre en campagne une armée dix fois plus forte que la sienne, franchit le Turia au sud-est de Valence, et l'investit aussitôt de ce côté.

Le Turia est l'ancien nom (le nom celtique) de la rivière sur la rive droite de laquelle Valence est assise, et qui, à cause de ses eaux claires et peu profondes, fut nommée par les Arabes le fleuve blanc ou clair, Wad-al-Abyadh (Guadalaviar). Le Turia, qui prend sa source dans un des rameaux les plus méridionaux des monts Idubèdes, dans toute l'étendue de son cours, mais principalement dans la Huerta de Valence, sert à l'arrosement des terres. Les Arabes les premiers songèrent à l'y employer, et l'usage s'en est transmis jusqu'à nos jours. Voilà pourquoi, pendant sept mois de l'année, même près de son embouchure, il n'a guère que deux pieds et demi de profondeur et n'est nulle part navigable. La plus grande diminution des eaux du Turia a lieu surtout dans les mois de l'été. En revanche, dans l'hiver, il grossit prodigieusement, surtout dans les mois de janvier et de février, pendant lesquels il tombe des pluies fréquentes dans les montagnes. Alors le Turia inonde toute la Huerta et couvre même quelquefois une partie de la ville de Valence, phénomène qui explique pourquoi les cinq ponts actuels de Valence sont si massifs et si chèrement entretenus.

Jacques mit son quartier général à Rusafa, qui alors n'était qu'une maison des champs, là même où depuis s'est formé l'espèce de faubourg de ce nom, d'une population assez con-

sidérable aujourd'hui, à un quart de lieue environ de Valence, du côté de la mer.

Sur ces préliminaires du siége je laisserai parler Bernard d'Esclot :

« Et incontinent le seigneur roi s'apprêta avec une très grande armée, et alla assiéger la cité de Valence, et là ils posèrent leur tentes et dressèrent leurs trébuchets et combattirent la cité vigoureusement tous les jours. Puis le roi envoya à toutes les cités et villes de son royaume pour que vinssent toutes leurs troupes, par la raison que les Sarrasins étaient très nombreux et avaient de très fortes terres et châteaux, tellement que dans le seul royaume de Valence il y a trois cents châteaux de roche qui ne craignent nul homme pourvu qu'ils aient à manger [1].

» Quand les riches-hommes des cités eurent reçu le message du roi, aussitôt ils s'apprêtèrent, et, à cheval et à pied, avec leurs tentes et pourvus de viande, de blé et de ce qui leur était nécessaire, allèrent nombreux vers l'Espagne, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la noble cité de Valence, et là ils dressèrent leurs tentes, chacun là où il lui plut, autour de la ville. Les troupes de Barcelone vinrent par mer et par terre en grand nombre et très bien appareillées, sur des lins et des galères armées, chargées de viandes et d'armes, et prirent leurs quartiers tout-à-fait contre la cité de Valence [2]. »

Le roi avait passé le carême au Puig; après Pâques, lorsque son impatience l'eut porté à aller assiéger Valence sans attendre les troupes qu'il avait mandées, il n'avait avec lui

1 E mantinent lo senyor rey aparellas ab molt gran ost e ana assetiar la ciutat de Valencia; e aqui pararen lurs tendes e dreçaren trabuchs, e combateren la ciutat molt fort tots jorns. Puix trames lo rey a totes les ciutats e viles de son regne, e que venguessen totes les osts, per ço com los Serrayns eren molts grans gents e havien molt fort terra e castells, que en sol lo regne de Valencia ha trecents castells de roca qui no temen null hom, sol que haguen que menjar (Bernat d'Esclot).

2 Ibid., c. 49.

que le grand-maître des Hospitaliers, Hugo de Forcalquier, un commandeur du Temple, le commandeur d'Alcañiz, et quelques autres chevaliers, dont le nombre, comme nous l'avons vu, ne s'élevait pas à cent quarante ; il avait en outre cent cinquante Almogavares, et environ mille hommes de pied [1]. C'est avec ces faibles forces qu'il avait passé le Guadalaviar à l'est de Valence près de la mer, au lieu dit le Grao ou le Grau, contraction provençale de *Gradus*, passage. Quand ils furent arrivés au-delà de l'eau, ils s'arrêtèrent à certaines maisons situées entre Valence et le Grao, plus près cependant du Grao que de Valence; il fit là planter ses bannières et dresser ses tentes [2]. Il pouvait y avoir un mille de là à Valence, et son dessein était d'y attendre les compagnies qu'il avait appelées à lui d'Aragon et de Catalogne. « Et ce jour-là, dit Jacques, nous vîmes des cavaliers sarrasins de Valence, qui couraient entre nous et Valence, pour voir s'ils pourraient prendre quelque chose de nous; mais nous fîmes que nos cavaliers se donnassent bien de garde d'aller à eux jusqu'à ce qu'ils connussent mieux le terrain [3]. »

Voici comment le roi chroniqueur raconte le progrès qu'il fit dès le lendemain, cette fois un peu malgré lui, à ce qu'il semble, et de quelle façon il se trouva à son réveil maître de la Roussafah des rois de Valence :—« Quand vint le jour, dit-il, avant l'aube et à notre insu, les Almogavares et les servans allèrent prendre Ruçafa, qui est à deux traits d'arbalète de la ville. Nous avions à ce moment mal aux yeux, et nous ne pouvions les ouvrir sans les laver avec de l'eau chaude. On vint

[1] E nostra manayda qui eren ab nos podien esser tro a CXXX o CXL cavallers de llinatge, e havia hi cent cinquenta Almugauers, e be tro a mil homens de peu (Iacme, l. III, c. 87.)

[2] ... Anam nosen riba mar tro al Grau, e passam alli a Guadalaviar, e quant fom della laygua, nos e nostres adzembles, a unes cases que hi havia a la mijania de Valencia e del Grau (pero pus prop del Grau que de Valencia), faem fermar nostres senyeres e nostres tendes, e staguem aqui.... (c. 88.)

[3] ... E feyem be guardar nostres cavallers que no anassen a frau tro que sabessen mils la terra..... (Ibid.)

nous dire que les Almogavares et les fantassins s'en étaient allés prendre gîte à Ruçafa, dont ils s'étaient emparés. Hugo de Forcalquier, maître de l'Hôpital, vint à nous, et nous dit : Que commandez-vous que nous fassions, tous s'en sont allés prendre leurs quartiers à Ruçafa. Et nous dîmes : Armons nos chevaux, et, avec nos bannières déployées, allons les secourir, sans quoi ils sont tous morts. Et lui dit : Que votre commandement soit fait. Et aussitôt nous nous armâmes tous, et nous allâmes vers le château qui a nom Ruçafa, et si nous n'avions eu soin d'y venir tous, tous ceux qui étaient là étaient morts ou pris. Car, lorsque nous entrâmes dans le château, les Sarrasins étaient de l'autre côté, et nous les fîmes tous retirer par une esplanade qui était de ce côté [1]. »

Cependant, des troupes de toutes nations arrivaient journellement au camp royal, désireuses de prendre part à cette conquête; prélats, nobles, chevaliers, s'y portaient comme à la croisade. Du nombre des premiers étaient l'archevêque de Narbonne, Pierre d'Amyell, avec douze chevaliers de sa famille et six cents fantassins; le grand-maître du Temple de Provence avec bon nombre de ses Templiers, et divers autres grands personnages français et italiens. D'Aragon vinrent don Ferdinand, oncle du roi, don Blasco de Alagon, don Artal de Alagon, que le roi avait rappelé de l'exil, don Pierre Fernan-

[1] E quant vench altre dia ans del alba, de sabuda menys de nos, los almugauers e els servents anaren pendre Ruçafa, que es a dos trets de ballesta prop de la vila. E nos llavors haviem mal als ulls, e nols podiem abrir menys de aygua calda que nos llavavem. E dixeren nos que almugauers e homens de peu sen eren anats a pendre posada a Ruçafa, que havien presa. E vench Nuch de Fullalquer, mestre del Spital, a nos, e dix nos : Que comendats que façam, que tots sen son anats a pendre alberchs a Ruçafa? E nos dixem : Armen nostres cavalls, e ab nostres senyeres desplegades, anem los a correr, sino tots son morts. E ell dix : Sia feyt lo vostre comendament. E entant armam nos tots, e pensam de anar vers l'alqueria que ha nom Ruçafa, et si nos nons cuytassem tant de venir, tots los qui eren en la alqueria eren morts o presos. E quant nos entram en lalqueria que ha nom Ruçafa. E si nos nons cuytassem tan de venir tots los qui eren en lalqueria eren morts o presos. E quant nos entram en lalqueria, los Sarrahins eren en l'altre cap de la alqueria, en una plaça que hi havia faemlos tots atturar (c. 99).

dez de Açagra, seigneur d'Albarracin, Antoine de Cornella, Blasco Maça, Athon de Foces, Eximen de Urrea, Ladron Hérédia, Lope Ximenez de Luessia, frère de Ruy Ximenez de Luessia que nous avons vu mourir à la bataille du Puig, Eximen Perez de Trierga et son jeune fils, frère de ce Trierga qui périt aussi à la bataille du Puig; Aleman de Sadava et son frère Fortun Lopez de Sadava, Ferdinand Diaz, nommé plus haut, et qu'à divers indices j'ai cru reconnaître pour être de la descendance du Cid, Ferdinand Perez de Pina, Rodrigo Ortiz, Eximen Perez de Arenos, Sancho de Orta, Garcia de Orta son frère, et beaucoup d'autres d'entre les principaux chevaliers d'Aragon. Deux autres Aragonais, Pierre Cornel et Ferdinand d'Ahonès, avaient été laissés en qualité de commandans, l'un à Burriana, l'autre à Peniscola.

Le contingent de personnages illustres venus de la Catalogne était au moins aussi considérable : c'étaient En Guillem de Cardona, frère de Ramon Folch, Guillem de Cervera, Raymond Bérenger d'Ager, Guillem Çagardia, Garcia Romeu, Ramon Guillem, fils de Bernard Guillem, mort au Puig, Arnau d'Agudall, Arnau de Rocafull, et un grand nombre d'autres riches-hommes. L'évêque de Barcelone, Bérenger de Palavisin, vint, ayant à sa suite soixante chevaliers de sa lignée et de ses domaines avec huit cents fantassins (peones). L'évêque de Lérida, don Béranger de Avill, amena un grand nombre de chevaliers de sa famille et un plus grand nombre de fantassins. L'évêque de Tortose fit de même. Celui de Saragosse, Bernard de Montaigue (successeur de Sancho d'Ahonès, mort à la guerre sainte, à Acre, en Syrie, deux ans auparavant) y mena aussi tous les Montaigus. Le prieur de Sainte-Christine, le commandeur d'Alcañiz, le commandeur de Montalvan, et le commandeur d'Oropesa, depuis peu sorti des mains d'Ebn Zaen qui l'avait fait prisonnier, vinrent aussi avec leurs bannières croisées et blasonnées d'une chaudière et d'un pendon, en signe de leur capacité à nourrir les hommes qu'ils me-

naient à leur suite. De Navarre vinrent Ximenez de Valtierra, Artal d'Agramont et quelques autres. De Castille, les grands-maîtres d'Uclès et de Calatrava, avec une suite considérable de chevaliers de leurs ordres, et quelques uns de la maison de Fonseca et d'entre les Hurtados. De France, comme nous l'avons dit, Pierre d'Amyell, avec les siens, et un chevalier français appelé monsieur de Brissac[1]. D'Italie, enfin, trois frères romains, appelés par les chroniqueurs espagnols Rosdorcines de Campo-de-Flor (Rosei degl' Orsini del Campo di Fiore); l'aîné, nommé Onufrio, menait avec lui soixante chevaliers, parmi lesquels était un certain Romani qui devint familier du roi, et transmit à sa postérité le nom de Lançol, pour avoir arboré un grand drap de toile blanche (en catalan lançol) en guise de drapeau, à la tête de ses cavaliers, lors du passage du roi (venant de Ségorbe) devant Murviedro. Nous en nommerons d'autres dans le cours de ce récit, dit la chronique, car il nous pèse de laisser dans l'oubli les bons et valeureux chevaliers qui servirent Dieu et le roi dans cette guerre[2]. Les villes qui envoyèrent des troupes furent Terruel, Daroca, Calatayud, Saragosse, Lérida, Tortose et Barcelone. A mesure que les troupes arrivaient, elles dressaient leurs tentes devant la Ruçafa vers Valence, plus ou moins près, selon qu'elles arrivaient les premières ou les dernières. Les troupes de Barcelone arrivèrent les dernières, et, peut-être pour cela, furent celles qui plantèrent leurs tentes et leurs pavillons le plus près de la ville, entre la tour appelée de l'Éperon (del Esperon), qui fait partie aujourd'hui de l'Estudio-General à l'endroit où s'unissent les deux vallées, et la porte appelée de la Xarea (on appelle aujourd'hui ce lieu los Santetes). Jacques leur assigna là leur place, et c'est pour

1 ..... Condozó cavalleros hombres de armas, seyscientos infantes, y un cavallero frances llamado Mossiur de Bresac, dit Beuter (l. II, c. 36.)

2 ..... Ca pesanos de dexar en olvido los buenos y valerosos que sirvieron en esta guerra a Dios y al rey......

cette raison que lorsque Valence porta plus loin ses murailles de ce côté, la première rue qu'on y traça reçut le nom de Barcelone qu'elle porte encore aujourd'hui. Parmi les plus hauts seigneurs de son camp figurait, sous le nom de don Vincent Belviso, Zeyt Abou Zeyt ben Youssouf, l'ex-émir almohade de Valence devenu chrétien, avec plusieurs chevaliers arabes de son parti, et beaucoup de chrétiens passés sous son vasselage. La multitude des guerriers qui chaque jour arrivaient au camp fut bientôt telle qu'on y compta mille chevaliers de haute lignée et soixante mille fantassins de tout pays.

Toutes les villes et les communes se mirent en ordre autour de la place. Pour animer plus vivement les courages, le roi fit publier que la cité qui entrerait la première dans Valence donnerait les premiers habitans et ses poids et mesures à la commune qui y devait être établie. Beaucoup de chevaliers, tant grands que petits, demandèrent dès lors au roi des concessions de terres et des héritages qui leur permissent de vivre dans Valence, et chacun montrait des prétentions plus ou moins grandes selon le nombre d'hommes qu'il menait avec soi. Le roi fit à quelques uns d'entre eux des chartes de donation, par lesquelles il leur concéda par avance telle ou telle partie de la ville ou de son territoire, à titre héréditaire; et de là vint le surnom de Valence-la-Noble, par lequel les Espagnols caractérisent et distinguent la Valence catalane des autres villes espagnoles de ce nom. Six grandes maisons particulièrement, qui, chacune avec les seuls guerriers de son nom, suffit plus d'une fois depuis à faire la guerre aux Maures, y prirent leur domicile; savoir, les Alagons, les Maças, les Çagras, les Cornelles, les Moncadas et les Cardonas. Ces six hautes lignées étaient nombreuses et si puissantes que chacune pouvait faire sans secours étranger, dit la chronique de Beuter (con los de su casa solos), la guerre à qui bon lui semblait. Les d'Ahonès, les Craons, les Correllas, les Pardos, les Villanuevas, les Palavicines, les Ribelles et quelques autres

familles, qui établirent aussi leurs maisons à Valence après la conquête, étaient non moins illustres et presque aussi puissantes.

Les ingénieurs commis par le roi à l'attaque du mur principal qui faisait face au camp du côté du sud firent si bien qu'en peu de jours ils parvinrent à y pratiquer une brèche; c'était un ouvrage construit à la mauresque, d'argile, avec un revêtement intérieur de terre glaise d'une fort grande épaisseur, dans lequel, après la chute des pierres et des briques qui s'y appuyaient, s'enfonçaient en vain les instrumens au moyen desquels on essayait de l'entamer, et les assiégeans perdirent bientôt l'espoir de pénétrer par là dans la place. Les hommes de Lérida s'avisèrent alors de passer de l'autre côté de la vallée, décidés à tenter l'attaque de ce côté en appliquant des échelles au mur et en essayant de l'entamer et de l'ouvrir à coups de pics, afin de pénétrer par là dans la place, avec l'aide de Dieu.—Tout ceci est traduit de Jacques, on le sent bien.—Dans ce dessein trois hommes armés allèrent au nord-est et attaquèrent vigoureusement le bastion malgré les Maures accourus pour le défendre; si bien qu'ils y pratiquèrent en peu d'instans trois grandes ouvertures par chacune desquelles pouvaient entrer aisément deux ou trois hommes à la fois. Instruit de ce que venaient de faire les hommes de Lérida, le roi envoya sur l'heure quelques hommes à leur secours; mais les Arabes, voyant les chrétiens maîtres de cette portion de rempart, s'armèrent et se portèrent en grand nombre sur le point attaqué, en repoussèrent les chrétiens, et firent si bien que le dommage fait au rempart fut en peu de temps réparé.

La défense des assiégés fut telle que le siége dura six mois. Il y eut, dans l'intervalle, diverses rencontres glorieuses, plusieurs défis de deux, de dix, de cent Maures contre deux, dix et cent chrétiens. Une fois les Espagnols entrèrent dans la ville en petit nombre, et combattirent dans les rues comme dans

un champ ouvert. Dans un de ces combats le roi reçut un coup de flèche à la tête, blessure peu grave, mais qui le retint plusieurs jours dans sa tente. « Dans la cité, dit d'Esclot, étaient beaucoup de chevaliers sarrasins, beaucoup d'arbalétriers et d'autres hommes-d'armes, et chaque jour il en sortait quelques-uns pour engager des mêlées et des tournois avec ceux du camp; ceux-ci allaient les en requérir jusques sous le mur et aux portes, et là furent mis à mort beaucoup de Sarrasins à coups de lance et d'épée. Et ils s'occupaient à cela quatre heures par jour. D'une part, des hommes à pied et à cheval allaient par les terres, faisant des chevauchées et amenant de grandes prises de Sarrasins, de bêtes et d'armes; d'autre part, les trébuchets tiraient nuit et jour contre la cité. Le roi En Jacques demeura là avec son armée jusqu'à ce que la cité fut contrainte par la faim et ils firent cette convention avec le roi, qu'il les laisserait aller sains et saufs avec autant de biens que chacun en pourrait prendre et porter, et qu'ils évacueraient la cité dans trois jours; et il leur donna sûreté jusqu'à sept lieues loin de Valence et à cent milles par mer, si par mer ils s'en voulaient aller [1]. »

Je donne en note le texte même (curieux à plus d'un titre)

[1] ... E axi lo rey En Jaume stech tant aqui ab sa host, tro que la ciutat fo molt destreta per la fam. E foren partit ab lo rey quels ne lexas anar sans, ab aytanta roba com cascuns s'en poguessen adur ne portar, e que haguessen spatxada la ciutat dins tres jorns, e quels asseguras a set llegues luny de Valencia e a cent milles per mar, si per mar sen volien anar... (Bernat d'Esclot, c. 49; confirmé par Jacques dans ses commentaires, c. 89 et suivans). — Les conditions du traité, suivant Conde, furent : — Que la ciudad le seria entregada (al rey Jayme) ofreciendo seguridad à todos sus moradores y libertad para irse a otra parte donde quisiesen, con todos sus haberes, y que los que quisiesen permanecer en ella fuesen tributarios como los otros vasallos del rey Gacum, permitiendoles el libre uso de su religion, leyes y costumbres; y à todos, para disponer de sus personas y de sus bienes, libertad y seguridad, y ciertos plazos. Ajustaronse tambien treguas por algunos años; y firmadas por ambas partes estas condiciones, y dado el dia, se entregó la ciudad de Valencia al rey Gacum el dia 17 de safar del año 636 (le mercredi, 29 septembre, jour de la fête de saint Michel).

du traité conclu entre Jacques et le roi arabe de Valence[1]. Une trève de sept ans y est stipulée; il y est dit en outre que les Musulmans auront vingt jours pleins pour effectuer leur émigration. Ce traité porte la date du 4 des kalendes d'octobre de l'ère 1276 (28 sept. 1238). Le lendemain 29, jour de la Saint-Michel, le roi, la reine, les archevêques de Narbonne et de Tarragone, les évêques de Barcelone, de Saragosse, d'Huesca, de Tarazone, de Ségorbe, de Tortose et de Vic, les barons et les riches-hommes à la tête de leurs troupes, entrèrent triomphans dans Valence. Jacques fit arborer la bannière d'Aragon aux créneaux d'une tour qui fut connue

1 Nos Jacobus, Dei gratia rex Aragonum et regni Majoricarum, comes Barchinonæ et Urgelli, et dominus Montis-Pessulani, promittimus vobis Zayen regi, nepote regis Lupi, et filio de Modef, quod vos et omnes Mauri tam viri quam mulieres qui exire voluerint de Valentia, vadant et exeant salvi et securi cum suis armis et cum tota sua ropa mobili quam ducere voluerint et portare secum, in nostra fide et in nostro guidatico: et ab hac die præsenti quod sint extra civitatem usque ad viginti dies elapsos continuè. Præterea volumus et concedimus, quod omnes illi Mauri qui remanere voluerint in termino Valentiæ, remaneant in nostra fide salvi et securi, et quod componant cum dominis qui hereditates tenuerint. Item, assecuramus et damus vobis firmas treguas per nos et omnes nostros vassallos, quod hinc ad septem annos damnum, malum vel guerram non faciemus per terram nec per mare, nec fieri permittemus in Deniam nec in Culleram nec in suis terminis. Et si faceret fortè aliquis de vassallis et hominibus nostris, faciemus illud emendari integrè secundum quantitatem ejusdem maleficii. Et pro his omnibus firmiter attendendis, complendis et observandis, nos in propria persona juramus, et facimus jurare Dominum infantem Ferrandum infantem Aragonum, patruum nostrum, et Domnum Nunonem Sancii consanguineum nostrum, et domnum Petrum Cornelii majordomum Aragonum, et domnum Petrum Ferrandi de Açagra, et domnum Garciam Romei, et domnum Rodericum de Liçana, et domnum Artaldum de Luna, et domnum Berengarium de Entença, et Guillielmum de Entença, et domnum Acorella, etc. Item nos Petrus Dei gratia Narbon. et Petrus Tarraconen. archiepiscopi, et nos Berengarius Barchinon., Bernardus Cæsaraugust., Vitalis Oscen., Garcia Tirasson., Eximinius Segobricen., Poncius Dertusen. et Bernardus Vicen., episcopi, promittimus, quod hæc omnia supradicta faciemus attendi et attendemus quantum in nobis fuerit et poterimus bona fide. Et ego Zayen rex prædictus promitto vobis Jacobo Dei gratia regi Aragonum, quod tradam et reddam vobis omnia castra et villas quæ sunt et teneo citra Xucarum infra prædictos viginti dies, abstractis et retentis mihi illis duobus castris, Denia sicilicet et Cullera. Datis in Ruçaffa in obsidione Valentiæ, quarto kalend. octobris, Era millesima ducentesima septuagesima sexta (Extrait des archives royales de Barcelone, ancien fonds, armario gener. 3, saco z, num. 4004).

depuis sous le nom de Tour du Temple, parce qu'elle fut donnée aux Templiers. Le roi se rendit d'abord à la Rambla, y descendit de cheval, et s'étant tourné vers l'orient, baisa la terre en pleurant, en actions de graces de la grande faveur que Dieu lui avait faite [1]. Il présida ensuite à la fidèle exécution de cette partie du traité qui concernait l'émigration des Musulmans qui voudraient s'exiler de la patrie natale : « Et quand vint le troisième jour, dit Bernard d'Esclot, qui semble considérer l'émigration comme générale, les Sarrasins abandonnèrent la cité, les uns par terre, les autres par mer, dans des nefs et dans des lins qu'ils nolisèrent de Barcelone et d'autres lieux [2]. » — « Le troisième jour, dit Jacques lui-même, tous furent préparés à sortir. Et nous, avec des chevaliers et des hommes armés qui vinrent avec nous, nous les emmenâmes dehors, dans les champs qui sont entre la Ruçafa et la ville. Et nous eûmes là à frapper quelques hommes de mort parce qu'ils voulaient prendre leur avoir aux Sarrasins, et enlever quelques Sarrasines et quelques menus effets; si bien que tant de gens qui sortaient de Valence, au nombre bien de cinquante mille entre hommes et femmes, ne perdirent pas, par la merci de Dieu, la valeur de mille sous, et nous les conduisîmes et fîmes conduire jusqu'à Cullera [3]. »

Ramon Muntaner rend compte comme il suit de la conquête de Valence; son récit, fougueux et confus comme à

1... E nos fom en la Rambla, entre el Reyal e la torra, e descavalcam, e dreçam nos vers orient, e ploram en nostres ulls, besant la terra, per la gran merce que Deus nos havia feyta (Iacme, l. III, c. 110).

2 E quant vench el terç jorn, los Serrayns desempararen la ciutat, e anaren s' en, los huns per terra, los altres per mar, en naus e en lenys que noliejaren de Barcelona e d'altres llochs (Bernat Desclot, c. 59).

3... Al tercer dia foren tots apparellats de exir. E nos, ab cavallers e ab homens armats qui foren prop de nos, traguem les fora en aquells camps qui son entre Ruçafa e la vila. E haguem hi a ferir homens per mort, sobre aço com volien toldre roba als Sarrahins, e emblar algunes Sarrahines e cossets, si que hach tant gran gent com de Valencia exia, hon havia entre homens e fembres be cinquanta milia, e la merce de Deus no perderen valent de mil sous, e

l'ordinaire, va plus loin, et embrasse les faits immédiatement subséquens.

« Ayant terminé cette conquête (la conquête de Majorque), dit-il, le roi retourna en Catalogne et puis en Aragon ; et dans chacune de ces provinces il tint les cortès, et donna à ses barons et à ses sujets de riches présens, et de grandes franchises et libertés, ainsi qu'il avait fait à Majorque. Ne pensez pas qu'il séjourna ni qu'il perdit son temps en ces différens lieux ; au contraire, il alla promptement à Tortose, sur la frontière, et commença à faire la guerre au roi sarrasin de Valence, et à tous les Sarrasins du monde, et sur terre et sur mer, supportant le vent, la pluie, les orages, la faim, la soif, le froid et le chaud; et il s'en alla conquérant sur les Sarrasins villes, châteaux et bourgs, dans les montagnes et dans les plaines. Cela dura si longtemps, que, du jour qu'il partit de Majorque jusqu'au moment où il assiégea et prit la cité de Valence, il s'écoula dix ans. Et en effet, de la conquête de la cité de Majorque à celle-ci, il y a justement dix ans, ni plus ni moins.

» Ayant pris ainsi la cité de Valence, ce qui arriva le soir du jour de Saint-Michel, l'an 1238, il la peupla de ses propres hommes. Puis il alla conquérant et prit tout le reste du royaume de Valence, en allant vers le royaume de Murcie. Il prit ainsi Algetzira (il s'agit d'Alzira, ville et île du Xucar), qui est une des plus fortes villes du monde, des meilleures et des plus honorées; puis le château de Xativa, ainsi que la ville; lequel château est le château le plus royal que possède aucun roi. La ville est grande, bonne, riche et entourée de fortes murailles. Il s'empara ensuite du château de Cosen-

guiam e les faem guiar tro a Cullera (Jacme, c. 110).—Jacques ne put, à ce qu'il semble, les protéger plus loin:—E quant los paoncells els almugauers, dit Desclot (c. 59), saberen quels Serrayns s' en anaven en terra de Murcia e de Granada, passaren en les partides de Alacant e en les partides de Villena, e aqui captivarenne molts, en occiren, els tolgueren gran arnes e gran tresor.

tayna, de la ville d'Alcoy, d'Albayda, de Penaguila et de bien d'autres endroits qu'il serait trop long d'énumérer.

» Il fit en même temps (continue Ramon Muntaner), des trèves avec beaucoup de barons sarrasins qui étaient en ce royaume, afin de pouvoir peupler les divers lieux dont il s'était emparé. Toutefois, tous ceux avec lesquels il traita lui rendaient compte au bout de l'année. Il prit encore le château et la ville de Cullera, qui est sur le rivage de la mer, se rendit maître du château de Corbera, de la ville d'Alfandech et des trois châteaux qu'il y avait. Il prit également Bayren, qui est un bon château ; Palma, Villallonga, Rebollet, Gallinera, le val de Logar, le val de Xalo, le val de Xébéa, Alcala, Denia, Locayba, Polop, Carbona, Guaix, Berdia, Calp, Godalest, Confrides, Castel-Hortgeta, Finestrat et bien d'autres châteaux et villes qui sont de ce côté; après quoi il prit Saria, Elocau, Castellnou, la cité et le château de Ségorbe, la ville de Xérica, et autres lieux de ces contrées. Il s'empara de Quart, Manizes, Paterna, Ribarroja, Vilamarjant, Gest, Benaguazir, Llyria, Xiva, Bunyol, Macastre, Madrona, Xullell, Viladejora, où sont sept châteaux dans une vallée. Il occupa Navarres, Lombay, Anguera, Castalla, Tibi, Ibi, Saxona, Torrestorres, Albes, où sont plus de dix châteaux, et bien d'autres lieux que je ne vous énumérerai pas, parce qu'ainsi que je vous l'ai dit ci-dessus, vous les trouverez dans le livre de la conquête. Toutefois, avant d'avoir pris Valence, il s'était emparé de beaucoup d'autres lieux, ainsi que je l'ai déjà dit. Je vous nommerai quelques-uns de ces lieux qui sont très importans, et qui pourraient chacun se comparer à une cité. D'abord, en sortant de Tortose, vers la mer, Amposta, qui alors était un lieu royal, le château d'Ulldecona, Péniscola, Orpesa, Castello, Borriana, Almesora, Xilches, Almenara, Vall de Ségon, Morvedre, et le Puig ; puis d'autres vers la terre ferme : Vall de Roures, Morella, Sent-Matheu, Cervera, Valltrayguera, la Iana, la

Salçadella, les Coves, Cabanes, Elbalech, Vilafames, le château de Montornes, Burriol, Nulles, le château d'Uxo, le Val d'Altura et le Riu de Millas, où sont trente châteaux forts; et le château et la ville d'Onda, où il y a autant de tours que de jours dans l'année.

» Lorsqu'il eut fait toutes ces conquêtes et mis et établi le bon ordre partout, il voulut aller visiter les royaumes d'Aragon et de Catalogne, les comtés de Roussillon, de Cerdagne, et le Conflent, que son cousin germain, le comte Nuño Sanchez, qui était passé à Majorque avec lui, lui avait laissé. Il alla aussi visiter Montpellier ; visite qu'il avait grand plaisir à faire.

» Dans tous les lieux où il se rendait, il faisait de grandes processions et rendait grâces au Seigneur, qui l'avait garanti de tous les dangers. Partout on lui offrait des jeux, des bals, des fêtes ; car chacun s'empressait de l'honorer et de lui plaire. De son côté, il accordait des faveurs et faisait des présens, et en si grande quantité que ceux qui lui ont succédé, ou leurs héritiers, en ressentent encore les bons effets [1]. »

[1] Ramon Muntaner, c. 9.

# CHAPITRE HUITIÈME.

Nouvelles conquêtes des chrétiens. — Soumission du royaume de Murcie. — Commencemens du royaume de Grenade. — Mariage d'Alfonse, fils de Ferdinand de Castille, avec Yolande, fille de Jacques d'Aragon. — Progrès de Ferdinand en Andalousie. — Prise de Jaen. — Mohammed Ebn el Ahmar de Grenade vient prêter foi et hommage au roi de Castille. — Siége et prise de Séville. — Faits divers. — Mort de Ferdinand. — Alfonse son fils lui succède. — Caractère d'Alfonse. — Mort du roi de Navarre. — Alfonse élu empereur. — Mariage de Pierre, infant d'Aragon, avec Constance, fille de Manfred, roi de Naples et de Sicile. — Mariage de Philippe de France avec Isabelle d'Aragon. — Conquête de Murcie. — Mariage de Blanche, fille de saint Louis, avec Ferdinand de la Cerda, fils aîné d'Alfonse-le-Sage. — Mort de Mohammed Ier de Grenade. — Mort de Ferdinand de la Cerda. — Mort de Jacques d'Aragon. — Guerres et troubles qui suivirent la mort de Ferdinand de la Cerda. — Prétentions de Sancho, second fils d'Alfonse, appuyées par les Cortès. — Il s'assure la succession de son père. — Guerre entre Alfonse et son fils. — Tribulations des derniers jours d'Alfonse. — Il appelle à son secours l'émir de Marok, Abou Youssouf Yakoub el Mériny. — Mort d'Alfonse. — Ses qualités.

De 1241 à 1284.

Saint Ferdinand passa la plus grande partie de l'année 1241 dans la ville de Cordoue. Il avait choisi cette résidence non-seulement pour rétablir dans cette métropole dépeuplée l'ordre, la police et un bon gouvernement, mais encore pour être plus à portée de poursuivre, de ce centre, la conquête de l'Andalousie si heureusement commencée. L'évêque de Coria, Jacques de Sarmiento, dans le même emps, avec des troupes levées à ses frais selon l'usage des

*ricos-hombres de pendon y caldera*[1], enlevait aux Musulmans Zalaméa, Llerena, et quelques autres villes au nord de la Sierra-Moréna, jusque vers le Guadalmena. Les armées aragonaises poursuivaient avec bonheur de leur côté la conquête de la Huerta de Gandia dont elles furent entièrement maîtresses en peu de temps. Don Pédro d'Alcala et cinq autres chevaliers aragonais avaient été faits prisonniers par le caïd de Xativa. C'en était assez pour Jacques. Il réclama ses chevaliers. Xativa, aujourd'hui San Felipe, située au-delà de Xujar, était comprise parmi les villes que l'Aragonais s'était engagé, par le traité de Valence, à respecter pendant sept années. Mais la trève avait été violée, selon lui, par les Arabes les premiers. Il lui fallait un *casus belli*. Celui-ci mettait suffisamment à couvert sa parole, et justifiait son agression. Il commença la guerre. Il établit son camp dans les gorges et les collines de Carcel, à une petite lieue de Xativa, en vue de la place. Aboul Houssein Yahia, caïd de Xativa[2], lui envoya aussitôt comme ambassadeur un nommé Ben-Ferri, chargé de lui représenter que les six chevaliers pour la délivrance desquels il armait, avaient été faits prisonniers à bon droit, pour avoir, au mépris des traités, couru avec leurs hommes d'armes les villages et les campagnes de Xativa, et porté le ravage jusque dans les faubourgs de la ville, dont ils avaient attaqué les murs et les tours. Mais Jacques persista à demander les prisonniers. Abou'l Housseïn à les refu-

1 *Ricos-hombres de pendon y caldera*; c'est-à-dire qui pouvaient *alçar pendon*, lever des troupes sous leur bannière, et les entretenir à leurs dépens, ce que signifiait la *caldera* ou chaudière. De là vient que *las calderas* sont un signe de noblesse en Espagne, et qu'elles figurent si fréquemment dans les écussons et les armoiries des plus anciennes familles du pays.

2 On lit dans Conde, et comme jetée au hasard, la notice suivante : — A la fin de schaban 639 (février 1242) mourut à Schatibah le wali de cette ville, Ahmed ben Issa el Khasradji, qui la possédait avant l'émir El Motawakkel Ebn Houd, et qui eut pour successeur son fils Abou'l Houssein Yahia. — Xativa était célèbre par ses agrémens. C'est dans cette ville que les Arabes fabriquaient leur plus beau papier (voy. El Makkari, mss. ar. de la Bibl. roy., num. 705).

ser. Sur quoi Jacques avança, et investit Xativa. Il commença par en saccager la fertile plaine ; il en rompit les aqueducs et les écluses. La ville fut ainsi privée d'eau, les moulins arrêtés, les campagnes sans irrigations, et désolées par les Aragonais. Abou'l Housseïn, ainsi pressé, dépêcha de nouveau Ben-Ferri au roi, qui, cette fois, exigea qu'on lui livrât, avec les prisonniers, un des châteaux du territoire de Xativa, appelé Castellon, et qu'on le reconnût comme suzerain de ce territoire. Le caïd effrayé accepta, rendit les prisonniers, remit au roi le Castellon, et vint à son camp accompagné des cent meilleurs hommes de la ville qui, tous, présentèrent leur hommage et prêtèrent serment au roi d'Aragon comme à leur seigneur[1].

Vers le même temps, l'anarchie régnait à Murcie, les caïds étaient maîtres des forteresses et des villes, disent les chroniques arabes, et se disputaient chaque jour sur les bornes de leurs amélies, au grand préjudice des peuples, qui ne retiraient de leurs querelles que mort et désolation, en sorte que tout le monde était fatigué et mécontent de ces discordes. Dans cet état de choses, ayant appris que le roi Ferdeland de Castille envoyait son fils Alfonse en Andalousie avec une armée, craignant les maux et les dommages que leur causerait son invasion, et ne trouvant pas dans les esprits de dispositions à se réunir pour la défense commune, ils convinrent d'envoyer chacun de son côté des messagers à Alfonse pour lui promettre soumission et obéissance. Alfonse les reçut fort bien, et régla avec eux les conditions du vasselage qu'ils lui offraient ; les chartes en furent signées par Mohammed ben Aly ben Houd, qui était wali de Murcie, et par les caïds d'Alicante, Elche, Orihuela,

1 Ces événemens se passèrent vers la fin de 1242, suivant Beuter et d'autres historiens, et nous croyons que c'en est la date véritable, quoique Zurita les place deux ans auparavant, en 1240. Jacques lui-même n'en donne pas la date dans ses commentaires (c. 30 et suiv.).

Alhama, Alido, Aceca et Chinchila ; mais à cet accord ne souscrivit point le wali de Lorca Aziz ben Abd el Melek ben Mohammed ben Khatib Abou Bekr, qui prétendait s'élever à la souveraineté pour son propre compte, et avait placé des caïds de son parti à Mula et à Carthagène. Ces capitulations furent signées à Alcaraz. De là, Alfonse ben Ferdeland se rendit paisiblement à Murcie, accompagné d'un grand nombre de cavaliers et de caïds qui le traitaient comme leur seigneur ; il parcourut et visita le pays comme lui appartenant, sans vexer les habitans, et le jour de son entrée à Murcie fut un jour de grande fête ; par ces bons traitemens il soumit et subjugua beaucoup d'autres villes, qui dans le principe n'avaient pas voulu entrer sous son obéissance.

Jacques, cependant, poursuivait résolument ses conquêtes. Il enleva Dénia, le 1^er de djoulhedja 614 (11 mai 1244), à l'ex-émir de Valence Abou Djomaïl Zeyan, bien que ne fussent point expirées encore les sept années de trève stipulées dans le traité de Valence rapporté plus haut, tandis qu'en Andalousie les généraux de Ferdinand ravageaient les campagnes de Jaen et d'Alcabdat, et s'emparaient d'Ardjona. De là, les chrétiens, continuant d'envahir le pays, s'avancèrent, occupant les villes et les forteresses, entr'autres Pegalhajar, Menteschasch et Carchena. Ils marchaient déjà sur Grenade, lorsque Mohammed el Ahmar, qui y prenait le titre d'émir, rassemblant à la hâte trois mille chevaux et quelques fantassins, vint à leur rencontre, les vainquit et leur enleva le butin et les dépouilles qu'ils avaient faits sur ses terres[1].

Dès ce moment furent jetés les fondemens de la grandeur de Grenade. Mohammed, au retour de cette expédition, fut salué du titre de *ghaleb*, vainqueur (*ya el ghaleb*, ô le

[1] Les auteurs arabes ne donnent pas la date de cette première victoire qui affermit la puissance de Mohammed à Grenade ; mais divers indices nous permettent de la placer vers la fin de l'an de l'hégire 642 (1244).

vainqueur!). Sa réponse fut: *Wé lé ghaleb ilé Allah* (hé! il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu). Il accepta toutefois le titre plus modeste de Ghaleb Billah (vainqueur par le secours de Dieu). Mais ce premier cri d'un vainqueur religieux: *Wé lé ghaleb ilé Allah*, a formé depuis la devise des rois de Grenade jusqu'à l'extinction de la monarchie, devise reproduite des millions de fois sur les parois de l'Alhambra, et qui figura dès ce temps, écrite en lettres d'or, sur la diagonale d'azur coupant l'écu à champ d'argent que le nouveau sultan de Grenade prit pour armes, à l'exemple des rois chrétiens et des sultans contemporains d'Égypte et de Syrie[1].

Arrêtons-nous un instant ici et récapitulons les principaux faits de l'histoire de ce Mohammed al-Ahmar que nous n'avons guère fait qu'entrevoir jusqu'à présent.

Mohammed Abou Abdallah ben Youssouf ben Nassr el Ansary, plus connu par le surnom d'al-Ahmar, était natif d'Ardjouna ou Ardjidouna dans l'Andalousie orientale, issu de parens qui vivaient de la culture de la terre, mais qui descendaient d'un ansary. Nous avons vu que c'est le nom que les Arabes donnaient aux compagnons médinois du prophète. Un petit neveu de cet Ansary, nommé Ébada, était venu d'Arabie s'établir en Espagne, dès les premiers temps

[1] Telles furent les armoiries musulmanes de Grenade, de 1244 à 1492, et non la prétendue grenade ouverte, armes parlantes sans doute pour les Espagnols, mais non pour les Arabes, qui appellent *roumah* le fruit que les Espagnols appellent *granada*. Les extrémités de la bande portaient dans des gueules de dragon. « Ses descendans conservèrent toujours cette devise, dit un auteur arabe, bien qu'ils variassent les couleurs de l'écu, qui étaient d'ordinaire le rouge, le bleu et le vert; et ils varièrent de même la bande; mais tous gardèrent la devise d'El-Ahmar. » — Quant à ce que dit M. Viardot (Scènes de mœurs Arabes, etc., p. 11) que, sur le drapeau des rois de Grenade « était brodée une grenade ouverte, dont les grains étaient en rubis, et qu'entourait cette légende: « *Je suis née avec la couronne*; » cela est assurément fort joli, mais par malheur entièrement controuvé. Le drapeau jaune des émirs de Grenade ne portait pas d'autre devise que la devise d'El-Ahmar: *wé lé ghaleb ilé Allah*.

où elle fut conquise par les Musulmans. Mohammed reçut, disent ses biographes, une éducation au dessus de sa fortune, et manifesta dès sa jeunesse le désir de dominer et de se signaler par de grandes entreprises. Sa taille, sa figure, sa force, sa valeur, commandaient la crainte et le respect ; il s'attirait l'estime universelle par sa prudence, sa frugalité, sa douceur, l'austérité de ses mœurs et la simplicité de ses vêtemens. Il servit d'abord sous les émirs, descendans d'Abd el Moumen, et montra autant de droiture et de désintéressement dans les emplois administratifs que de courage et de talens dans les expéditions militaires. A la décadence de cette dynastie, il se joignit à Motawakkel Ebn Houd, et combattit longtemps avec lui pour anéantir la puissance et la doctrine hétérodoxe des Almohades. Enfin, il se révolta contre Ebn Houd lui-même. Pour parler comme les chroniques latines, il s'éleva roi (*surrexit rex*) dans Ardjouna, sa patrie, dont il était sans doute gouverneur, prit d'assaut Jaen, l'an 629 (1232), s'empara successivement de Guadix, de Baeça, etc., et se fit proclamer dans toutes les villes qui reconnurent sa domination, ne prenant d'abord, à l'exemple des émirs Almoravides, que le simple titre d'émir des Musulmans (amyr almoslemyn)[1], titre qu'il changea plus tard en celui de sultan très haut émir des fidèles (seulthân talâ amyr al mouménун) que lui donne son épitaphe [2]. A la mort d'Ebn Houd, le perfide caïd d'Almérie qui avait ôté la vie à celui-ci (comme nous l'avons vu), déclarer cette ville en faveur de Mohammed el-Ahmar, et peu après le wali de Jaen gagna les habitans de Grenade à sa cause, et l'y fit recevoir à la fin de ramadhan 636 (15 mai 1238). Quoiqu'il fût maître de Jaen et d'Ardjouna depuis près de six ans, sa puissance n'avait été jusque-là que secondaire. Tels furent les com-

[1] Kartasch el Saghir, mss. ar., num. p. 179.
[2] Casiri. t. II, p. 265.

mencemens de Mohammed 1er, surnommé Ebn al-Ahmar et El Ghaleb Billah, fondateur de la dynastie des Nassrides et du nouveau royaume de Grenade qui remplira seul la dernière phase de l'histoire des Arabes et des Maures andalousiens[1].

L'infant Alfonse, avant de quitter Murcie, en 1245, s'empara de Mula, place fort importante, et dont l'alcaçar était entouré de murs flanqués de tours; il ravagea en passant les territoires de Carthagène et de Lorca, dont les walis avaient refusé de traiter avec lui et de se soumettre à Mohammed ben Ali ben Houd, de Murcie, à l'instigation de l'émir de Grenade. Mohammed cherchait à les attirer sous son obéissance, et favorisait leur rébellion, utile à ses projets, tout en continuant l'œuvre d'édification qu'il avait entreprise. C'est ainsi qu'il prenait soin d'assurer ses frontières (soghrours), à la défense desquelles il préposa principalement les cavaliers d'une ou de plusieurs tribus qui, de leur destination, prirent le nom de Seghrys ; le nom des Zégris n'a, suivant moi, pas d'autre origine. Il répara les murailles de ses

[1] Mohammed Ebn el Ahmar est le véritable fondateur du royaume de Grenade et de la dynastie qui y régna de 1239 à 1492. — On ignore d'où lui vient le surnom d'El Ahmar ou d'Ebn el Ahmar (le Rouge ou fils du Rouge) qu'on lui donne communément ; il est probable qu'il fut ainsi surnommé personnellement de la fameuse al-Ahmra (la Rouge), dont il commença et avança si fort la construction ; mais alors peut-être eût-il été mieux surnommé, suivant le génie de la langue arabe, Abou-al-Ahmra (le père de l'Alhambra). Il paraît toutefois que c'était un usage à Grenade d'employer *Ebn* ou *Ben* pour *Abou* dans ces sortes de cas ; car Mohammed lui-même eut un fils qui fut nommé Ebn Faradj (fils de la joie), au lieu d'Abou'l Faradj (père de la joie). D'un autre côté, El Ahmar pouvait avoir été le sobriquet distinctif de la famille de l'émir. Lui-même et son fils taisent ce surnom dans les pièces officielles émanées d'eux, ce qui prouve qu'ils n'y tenaient pas, et peut-être qu'il ne leur fut donné que plus tard, par quelque auteur moderne, sans doute en vue de l'Alhambra. — Conde, dans son indigeste compilation, ne le nomme presque jamais sans ce surnom ; mais Conde a la mauvaise habitude de ne pas dire un mot de l'époque à laquelle vécurent, non plus que du crédit que méritent les auteurs qu'il emploie ; en sorte que nous en sommes là-dessus réduit aux conjectures.

forteresses ; et jeta dès-lors les fondemens de l'Alhambra, entre le Darro et le Xénil, sur une colline située à l'orient de Grenade, et ainsi appelée du mot arabe *al-ahmra*, la rouge[1]. Sa politique s'attacha en même temps à cultiver l'amitié des émirs les plus puissans de l'Afrique, et il envoya des dépêches et des ambassadeurs à l'émir de Tunis Abou Zakarya Yahya, arrière-petit-fils d'Abou Hafs, un des plus illustres généraux d'Abd el Moumen. Il se lia pareillement avec Yagmourassin ben Zian qui s'était élevé dans Tlemcen, et avec l'émir mérynyte qui régnait à Fèz, et établissait alors sa dynastie sur les ruines des Almohades[2].

Cependant, sur les limites des anciens royaumes musulmans de Valence et de Murcie, l'un devenu la conquête du roi d'Aragon, l'autre vassal du roi de Castille, les deux couronnes en étaient venues à se rencontrer. De fâcheux différends pouvaient naître de cette situation, et un moment on put le craindre; mais, par le conseil des évêques et des grands, Jacques et Ferdinand formèrent un pacte d'alliance, par lequel ils s'engagèrent à s'entr'aider autant qu'il serait en eux, loin de chercher à s'entre-nuire. De plus, et pour assurer davantage leurs bons rapports d'amitié, un mariage fut résolu entre l'infant Alfonse, héritier de la couronne de Castille, et Yolande, fille du roi d'Aragon. Yolande était l'aînée des filles de Jacques; elle fut la première des reines de Castille issues de la maison d'Aragon; elle fut aussi la première de ce nom d'Yolant ou Yolande (changé par l'usage en Violante), qu'elle tenait de

1 A la rigueur, on pourrait faire venir Alhambra de al-Omrah, alcaçaba al-Omrah par exemple (le palais ou la place des émirs), si huit ou dix alhambra (villes ou bourgs) n'existaient en Espagne, ainsi nommés précisément à cause de la couleur du sol qu'elles occupent ou de celle des matériaux dont elles sont construites (pierres ou briques rouges). Telle est en effet la teinte des murailles de l'Alhambra de Grenade, construites en *tapia*, c'est-à-dire avec une espèce de mortier mêlé de petites pierres rougeâtres, que le temps et le soleil ont colorées d'une manière admirable.

2 Cet émir se nommait alors Abou Youssouf Yakoub.

sa mère, fille d'André II, roi de Hongrie, et de Yolande, sa seconde femme, fille de Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople. L'infante aragonaise ne se rendit que deux ans plus tard à Valladolid, lieu fixé pour les épousailles, où elles s'effectuèrent en novembre 1246, selon toute apparence dans les premiers jours du mois. L'illustre aïeule d'Alfonse, Bérengère, en effet, mourut le 8 de ce mois de novembre 1246, et il est peu probable qu'un mariage ait été célébré dans le deuil qui suivit cette mort. L'infante avait été fiancée à sept ans, elle n'en avait guère en ce moment plus de dix; mais il était ordinaire en ce temps de célébrer un mariage en ajournant l'époque où il serait consommé[1]. La dot que Ferdinand et Alfonse constituèrent à la jeune épouse fut des plus riches, et ne dut être fixée qu'après la mort de la reine-mère Bérangère, puisqu'il y entra la plupart des villes de son apanage; elle se composait de Valladolid, Palencia, San Estevan de Gormaz, Astudillo, Aylion, Curiel, Bejar, et autres lieux, dont s'empara dans la suite son fils Sancho IV[2].

Ferdinand n'était pas cependant resté oisif dans l'intervalle. Dès le commencement de l'année 1245, il avait assiégé Jaen. La résistance que lui opposa le wali de la place, Abou Omar Aly ben Moussa, lui permit de ravager les environs, de s'emparer d'Alcala ben Saïd, de brûler et de détruire Illora, et de tuer ou de réduire en esclavage un grand nombre de Musulmans. Mohammed marcha contre lui avec une armée levée à la hâte, et le combattit vaillamment près de Hisn-Bollullos, à douze mille de Grenade; mais quelques-uns de ses soldats, nouveaux aux batailles, ayant lâché pied, le désordre se mit

1 Ramon Montaner raconte qu'il s'était marié, à Valence, à une jeune fille encore enfant, qu'il ne prit avec lui que dix ans après (voy. ses mémoires, c. 231).

2 Cronica de D. Fernando III, c. 1, fol. 6, *b*. — Bérengère de Léon mourut le 8 de novembre 1246, et fut, suivant nos conjectures, témoin à ses derniers momens des noces de son petit-fils Alfonse avec Yolande d'Aragon, qu'elle se plut à doter en quelque sorte testamentairement.

dans sa cavalerie qui essuya une déroute complète. Ferdinand revint sur Jaen, et serra la ville de plus près; si bien que l'émir de Grenade estima prudent ou préférable d'avoir le saint roi pour ami que pour adversaire, et vint faire acte de vasselage entre ses mains, au camp devant Jaen.

« L'émir Ebn Alahmar, dit à ce sujet la chroniques musulmane, connaissant la ferme résolution du roi Ferdeland, qui avait juré de ne pas lever son camp qu'il n'eût la ville de Jaen en son pouvoir, prit une étrange détermination : il se rendit, sans aucune suite, au camp du roi de Castille, se fit conduire à sa tente, lui livra sa personne et ses états et lui baisa la main en signe de vassalité. Le roi Ferdeland ne voulut point qu'El Ahmar le surpassât en confiance et en générosité : il l'embrassa, l'appela son ami et se contenta de le recevoir pour vassal, le laissant maître de gouverner à son gré et comme par le passé le royaume qu'il avait fondé. Le roi régla seulement qu'il recevrait chaque année une certaine quantité de mitskals d'or (cent cinquante suivant un auteur).Enfin Ebn el Ahmar s'obligea de le servir avec un nombre déterminé de cavaliers lorsqu'il en serait requis en la manière usitée pour les grands et les riches hommes du royaume, et d'assister aux cortès toutes les fois qu'elles seraient convoquées par le roi. Ferdeland stipula en même temps qu'il y aurait une garnison de chrétiens à Jaen et que cette ville serait gardée par ses généraux comme gage du traité. Ces conventions furent signées au camp devant Jaen, au mois de schaban 643 (janvier ou février 1246). El Ahmar prit ensuite congé du roi, et rentra à Grenade, emmenant avec lui le wali de Jaen, Aly ben Moussa, auquel il donna le commandement de sa cavalerie[1]. »

Huit mois s'étaient écoulés depuis ce temps. El Ahhmar continuait d'embellir, d'enrichir, de fortifier Grenade, lors-

[1] Conde, c. 5.

qu'il reçut des dépêches de Ferdinand, qui l'appelait à l'aider à conquérir Séville. Les Almohades y dominaient en maîtres, et c'était cid Abou Abdallah, frère de l'émir des fidèles, qui y commandait. Ebn Alahmar était Andalou, et haïssait les Almohades. Il ne se contenta pas d'envoyer son contingent, il vint lui-même ; et ce fut lui qui pénétra le premier sur les terres de Séville à la tête de cinq cents cavaliers. Les ravages commencèrent du côté de Carmona. Tout fut brûlé, moissons, maisons et villages. De son côté, don Pelayo Perez Correa, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, après avoir pris la ville d'Alcala de Guadaïra, arriva sous les murs de Séville à la tête de ses formidables fourrageurs, qui n'avaient pas laissé une feuille verte dans la campagne, dit la Chronique ; tandis que le grand-maître de Calatrava ne parcourait pas avec moins de fureur les champs de Xérès. Le roi dirigeait tout d'Alcala et se portait avec des renforts partout où il était nécessaire. Les troupes alliées enlevèrent successivement aux Almohades Lora, Reyna, Constantina, Guillena, Cantillana, et se réunirent enfin devant Séville. Le roi fit occuper l'embouchure du Guadalquivir par une escadre de treize navires sous les ordres de don Ramon Bonifaz, qui était seigneur et alcade de Burgos, et qui fut le premier amiral de Castille[1].

Les chrétiens et leurs auxiliaires musulmans passèrent un fort long temps au siège de Séville. Le faubourg d'Atrayana (Triana), situé sur la rive droite du Guadalquivir, communiquait avec la ville par un pont formé de bateaux enchaînés ; c'était par là que Séville recevait ses approvisionnemens et ses secours de toutes sortes. Le roi résolut de couper les communications de ce côté en détruisant ou brûlant ce pont qui seul les facilitait. Il fit préparer à cet effet deux grands navires lourdement chargés qui, empor-

1 Voyez, sur la dignité d'amiral de Castille, l'ouvrage de Mariana.

tés par l'impétuosité du vent et du courant, et donnant avec violence contre le milieu du pont, rompirent les chaînes et les crampons de fer qui retenaient les bateaux dont il était construit (20 mai 1248).

La rupture du pont, et par conséquent la séparation de Séville d'avec Triana, rendit la position des assiégés plus difficile. Pendant six mois encore néanmoins ils tinrent bon. Pelayo Perez Corréa se signala plusieurs fois dans cet intervalle avec ses braves chevaliers. Une fois il repoussa heureusement un corps d'auxiliaires qui tentait de s'introduire dans Séville; c'était le jour de la fête de sainte Marie d'août. Le combat fut acharné. Les chrétiens combattaient au cri de : *Santa Maria, deten tu dia* (Sainte Marie, prolonge ton jour). Le jour en effet se prolongea et permit à Corréa de repousser l'ennemi avec perte. Depuis, sur la place même où il demeura vainqueur, il fit construire un temple qui existe encore et porte le nom de Santa-Maria-deten-tu-dia, nom formé des paroles mêmes que les pieux chevaliers de Saint-Jacques adressaient au ciel et à la Vierge au moment du combat[1].

L'hiver survint, et loin de quitter prise selon l'usage les chrétiens s'attachèrent plus vivement au siége entrepris. Le danger devenait de jour en jour plus imminent pour Séville. Les habitans, dit la chronique musulmane, fatigués de la longueur du siége et sans espérance de secours, songèrent à se plier à la nécessité, et envoyèrent des ambassadeurs au roi chrétien, lesquels réglèrent avec lui les conditions de la reddition de la place. On stipula que ceux des habitans musulmans qui voudraient demeurer à Séville y pourraient vivre en liberté suivant leurs lois et leurs anciennes coutumes, à la seule condition de payer au roi de Castille le tribut qu'ils payaient à l'émir de Marok ; que ceux qui ne le voudraient pas auraient la libre disposition de leurs biens, et un délai

[1] Sainte Marie, prolonge ton jour! (c'est-à-dire le jour de l'Assomption, 15 d'août 1248).

suffisant pour sortir de la ville et de ses dépendances. Pendant un mois, il devait être fourni par les chrétiens, à ceux qui voudraient émigrer, des mulets de bât s'ils voulaient s'en aller par terre, des vaisseaux de transport s'ils choisissaient la voie de la mer. Le roi permit au wali Abou el Hassan, qui commandait à Séville pour les Almohades, d'y demeurer si bon lui semblait, ou dans toute autre partie des terres de ses domaines, lui offrant de subvenir à ses besoins; mais le vieux guerrier refusa et s'embarqua pour l'Afrique le jour même qu'il remit à Ferdinand les clefs de la ville, le 12 de schaban 646 (29 novembre 1248). Ferdinand occupa l'alcaçar, et ses généraux prirent possession des postes fortifiés. Malgré les conditions favorables qui leur étaient faites, les habitans musulmans de Séville, à l'exception d'un petit nombre, émigrèrent, abandonnant aux chrétiens leurs maisons et leurs terres, et n'emportant que leur or et leurs objets les plus précieux. Beaucoup acceptèrent la protection d'El Ahmar, et allèrent s'établir sur les terres de Grenade ou à Grenade même; un certain nombre émigra vers Xérès et dans les Algarves; peu passèrent à Ceuta avec les Almohades. « C'est ainsi que finit le règne de ces princes à Séville, et que les Musulmans perdirent cette belle cité, dit la chronique arabe : ses tours et ses mosquées se remplirent de croix et d'idoles, et les sépulcres des fidèles musulmans furent profanés. L'émir Ebn El Ahmar prit congé du roi Ferdeland, qui demeura occupé à distribuer à ses chevaliers les terres et les maisons des Musulmans. Ebn el Ahmar s'en retourna plus triste que satisfait de ces avantages des chrétiens; car il reconnaissait bien que leur agrandissement et leur prospérité causeraient à la fin la ruine des Musulmans; il se consolait toutefois par l'espérance que tout ce pouvoir et cette grandeur, en changeant de main, s'écrouleraient et tomberaient de leur propre poids[1]. »

1 Ebn el Abar, fragm. mss. Bibl. Escurial.

Séville avait été cinq cent cinquante-trois années islamites soumise aux lois du Koran. Elle était depuis cent cinq ans sous la domination particulière des Almohades; il y en avait cent cinquante-sept que son dernier émir indépendant en avait été chassé par Youssouf ben Taschfyn. Elle renfermait alors dans son sein plus de quatre-vingt mille familles arabes, divisées en vingt-quatre tribus.

La perte de Séville remplit de douleur et d'effroi les fidèles d'Andalousie. La nouvelle s'en répandit avec rapidité dans tous les pays musulmans d'Occident et d'Orient. Abou'l Békà Saleh, fils de Schéryf el Rondy (de la ville de Ronda), la célébra en vers. De tous ceux qui déplorèrent les désastres de leur patrie, aucun, dit El Makkari, ne fit entendre des accens plus nobles et plus touchans qu'Abou'l Békà Saleh ben Schéryf de Ronda. Il dit[1] :

Tout ce qui est parvenu à son plus haut période décroît. O homme! ne te laisse donc pas séduire par les charmes de la vie.

Les choses humaines subissent de continuelles révolutions. Si la fortune te réjouit dans un temps, elle t'affligera dans un autre.

Rien n'est stable dans cette demeure terrestre. L'homme peut-il rester toujours dans la même situation?

La fortune, par un décret céleste, met en pièces les cuirasses contre lesquelles se sont émoussés les glaives et les lances.

Est-il un glaive qu'elle ne tire du fourreau? Quand il appartiendrait à Dzou-Yazan, quand le fort de Gomdàn lui servirait de fourreau, la fortune saurait le briser et le faire voler en éclats.

[1] Voyez El Makkari, t. II, mss. de la Bibl. roy. num. 708, et Grangeret de Lagrange, Anth. ar., p. 90. — Ce magnifique poème élégiaque nous paraît tout-à-fait intéressant, surtout comme expression historique de nature à faire connaître le génie de nos Arabes andalousiens à cette époque intermédiaire.

Où sont les monarques puissans de l'Yémen ? où sont leurs couronnes et leurs diadèmes ?

Où est l'autorité que Schédad a exercée dans Irem ? Où est le pouvoir que la race de Sâsân a étendu sur la Perse ?

Que sont devenus les trésors qu'a entassés l'orgueilleux Kâroun ? Que sont devenus Ad, Schédâd et Kathân ?

Un malheur qu'ils n'ont pu repousser est venu fondre sur eux ; ils ont péri, et leurs peuples ont subi le même sort.

Et il en a été des royaumes et des rois comme de ces ombres vaines que l'homme voit pendant son sommeil.

La fortune s'est tournée vers Darius, et il a été terrassé ; elle s'est dirigée vers Chosroès, et son palais lui a refusé un asile.

Est-il des obstacles que la fortune ne surmonte ? Le règne de Salomon n'est-il point passé ?

Les coups de la fortune sont variés à l'infini : elle renferme dans son sein des joies et des afflictions.

Sans doute il y a des malheurs que l'on supporte, et dont on peut se consoler ; mais il n'y a pas de consolation pour le malheur qui vient de fondre sur l'islamisme.

Un coup affreux, irrémédiable, a frappé l'Espagne ; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thalân se sont ébranlés.

L'Espagne a été frappée dans l'islamisme, et elle a été affligée au point que ses provinces et ses villes sont devenues désertes.

Demande maintenant à Valence ce qu'est devenue Murcie ? Où trouver Xativa ? où trouver Jaen ?

Où trouver Cordoue, le séjour des talens ? où sont tous ces savans qui ont brillé dans son sein ?

Où trouver Séville et les délices qui l'environnent ? où est son fleuve, qui roule des eaux si pures, si abondantes, si délectables ?

Villes superbes! vos fondemens sont les fermes soutiens des provinces. Ah! comment les provinces se soutiendront-elles, si les fondemens sont renversés?

Ainsi que l'amant pleure l'absence de sa bien-aimée, l'islamisme désolé pleure.

Le désastre de ses contrées abandonnées et devenues la proie de l'incrédulité.

Nos mosquées sont transformées en églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix.

Nos chaires et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, se couvrent de larmes, et gémissent sur nos malheurs.

Toi qui vis dans l'insouciance, tandis que la fortune te donne des conseils, si tu es endormi, sache que la fortune est éveillée.

Tu te promènes satisfait et exempt de soucis: ta patrie t'offre encore des charmes; mais l'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville?

Ce dernier malheur a fait oublier tous les autres, et la longueur du temps ne pourra pas en effacer le souvenir.

O vous, qui montez des coursiers effilés, ardens, et qui, dans les champs où l'épée exerce ses fureurs, volent comme des aigles;

O vous dont les mains sont armées des glaives acérés de l'Inde, qui, dans de noirs tourbillons de poudre, brillent comme des feux;

O vous qui, par-delà la mer, coulez des jours tranquilles et sereins; vous qui trouvez dans vos demeures la gloire et la puissance;

N'auriez-vous pas appris des nouvelles des habitans de l'Espagne? et pourtant des messagers sont partis pour vous instruire de leurs souffrances.

Sans cesse ils implorent votre secours, et cependant on

les massacre, on les traîne en captivité. Quoi ! pas un seul homme ne se lève pour les défendre !

Que signifie cette division parmi les Musulmans ? Eh quoi ! vous, adorateurs de Dieu, n'êtes-vous pas tous frères ?

Ne s'élèvera-t-il pas au milieu de vous quelques ames fières, généreuses, intrépides ? N'arrivera-t-il pas des guerriers pour secourir et venger la religion ?

Les habitans de l'Espagne sont couverts d'ignominie, eux qui naguère étaient dans un état florissant et glorieux.

Hier, ils étaient rois dans leurs demeures, aujourd'hui ils sont esclaves dans les pays de l'incrédulité.

Ah ! si tu eusses vu couler leurs larmes au moment où ils ont été vendus, ce spectacle t'aurait pénétré de douleur, et ta raison se serait égarée.

Si tu les voyais consternés, errans sans assistance, et couverts des vêtemens qui attestent leur honteux esclavage !

O Dieu ! faut-il qu'une montagne soit posée entre la mère et ses enfans ? faut-il que les ames soient séparées des corps ?

Et ces jeunes filles aussi belles que le soleil lorsqu'à son lever il répand le corail et le rubis ;

O douleur ! le barbare les entraîne malgré elles pour les condamner à des emplois humilians, et leurs yeux sont baignés de pleurs, et leurs sens sont troublés.

Ah ! qu'à ce spectacle cruel nos cœurs se fondent de douleur, s'il y a encore dans nos cœurs un reste d'islamisme et de foi !

Telles étaient les nobles plaintes d'Abou'l Békâ Saleh ben Schéryf el Rondy. Mais l'appel guerrier du poète ne fut pas entendu, et la politique pacifique par nécessité du sultan de Grenade parvint seule à empêcher la dispersion des forces musulmanes que les chrétiens brisaient devant eux. Mohammed El Ahmar s'appliquait, disent les auteurs, à favoriser l'industrie et l'agriculture; il accordait des primes et des exemptions aux meilleurs laboureurs, encourageait les maquignons, les

armuriers, les tisserands, les harnacheurs; il protégeait particulièrement la production et la fabrication de la soie, qui acquit une telle perfection à Grenade, qu'elle l'emporta sur celle de Syrie; on exploita des mines d'or, d'argent et d'étain. Le double mouvement de la conquête aragonaise-castillane refoulait les vaincus vers Grenade, et augmentait d'autant la population du royaume. Xativa lui avait envoyé ses habitans fuyant devant les armes de Jacques d'Aragon[1]. Dès 645 (1247), quelque temps avant la conquête de Séville, les Musulmans qui vivaient dans le royaume de Valence, au rapport d'El Kodhaï, ne pouvant souffrir les impôts et les vexations des chrétiens, fatigués de leur abattement et de leur servitude, se retirèrent tant de Valence que des autres villes et habitations, spécialement ceux qui n'étaient pas très riches, et, conduits par la renommée du bon gouvernement et de la sécurité dont jouissaient les Grenadins, un grand nombre se rendirent sur les terres d'Ebn el Ahmar,

[1] Pendant que les chrétiens poussaient la guerre avec tant d'opiniâtreté, dit un auteur contemporain, El Abar El Khodaï de Valence (l. c.), les chrétiens, commandés par le comte de Barschalouna, mirent le siége devant la ville de Schatibah, qu'ils assaillirent et attaquèrent avec toute espèce de machines et d'engins, et ils la pressèrent si vivement que son wali Yahya ben Ahmed Abou'l Houssein traita de sa reddition aux meilleures conditions possibles; mais elles furent toujours honteuses, et l'on ne pouvait espérer que mort et destruction des perfides et frauduleux traités d'El Barschalouny (on voit qu'El Khodaï ne traite pas le bon roi d'Aragon D. Jayme avec la même déférence que les auteurs catalans). Il promit qu'il laisserait les habitans dans leurs maisons, maîtres de leurs biens, et ayant le libre usage de leur religion : il entra dans Schatibah à la fin du mois de safar 644 (le 15 juillet 1246), et peu après il chassa de la ville et de ses environs des milliers de Musulmans, qui se répandirent de divers côtés, pauvres et misérables. Celui qui écrit ceci a vu le wali Yahya et son raïs Abou Bekr dans une telle infortune, qu'ils vivaient aux dépens de leurs amis, errant dans le pays d'habitation en habitation. — Au commencement de l'année 645, ajoute El Khodaï, mourut à Lorca le wali de cette ville, Mohammed ben Aly Abou Abdallah, homme vertueux et très politique, qui procura aux habitans de Lorca beaucoup d'avantages, ouvrit des canaux d'irrigation, bâtit des maisons de refuge pour les pauvres et les étrangers, se distingua dans les guerres de Murcie par ses talens et sa valeur, et favorisa l'entrée de Djomaïl dans ce pays, en trompant les chrétiens qui étaient en garnison à Murcie.

qui donna des ordres afin qu'on les accueillît bien et qu'on les traitât ainsi que l'exigeaient leurs infortunes; il leur accorda des exemptions de tribut pour quelques années, cherchant par tous les moyens à les soulager, et à acquérir d'utiles citoyens, propres à augmenter avec le temps les richesses et la puissance de l'état[1].

Telle était la situation du royaume naissant de Grenade et ses rapports avec les chrétiens, lorsque saint Ferdinand mourut à Séville, le vendredi 31 mai 1252, lendemain de la Fête-Dieu, des suites d'une hydropisie dont il avait été fort tourmenté les deux dernières années de sa vie[2]. Il était âgé de cinquante-quatre ans. Sa fin fut celle d'un véritable pénitent; il reçut le saint viatique, agenouillé sur la terre nue, une corde au cou, comme le plus humble et le plus grand criminel l'aurait pu faire. Saint Ferdinand, né en 1199, avait régné en Castille trente-cinq ans moins six jours, à compter du 6 juin 1117, jour de la mort de son oncle Henri, roi de Castille, auquel il avait succédé du chef de sa mère Bérengère, et dans le royaume de Léon vingt-un ans, huit mois et sept jours, depuis le 24 septembre 1230, que mourut son père Alfonse IX, dernier roi de Léon. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Séville. Il fut dès lors tenu pour bienheureux par les peuples témoins de ses vertus chrétiennes. Mais l'église ne le mit au nombre des saints

1 Ebn el Abar, dans Conde, l. c.

2 Les auteurs arabes donnent fort exactement la date de la mort de saint Ferdinand : — Pendant qu'Ebn el Ahmar, disent-ils, jouissant de la paix qu'il avait avec les chrétiens, favorisait l'agriculture et les arts dans son royaume et rendait heureux ceux qui vivaient dans ses états, le roi Ferdinand de Castille, le conquérant de Cordoue et de Séville, accomplit l'irrésistible décret du Dieu Très-Haut, dans la nuit du jour de djouma 21 de rabi-el-awal 650 (vendredi 31 mai 1252). — Dans la même année mourut à Melun (le 1er décembre), dans la soixante-cinquième année de son âge, l'illustre tante de saint Ferdinand, Blanche de Castille, la fière Espagnole qui gouverna le royaume de son fils saint Louis avec tant de fermeté et de courage, durant la longue et malheureuse captivité de celui-ci en Égypte.

qu'en l'année 1671, qu'il fut canonisé par le pape Clément X. De sa première femme, Béatrix de Souabe, il avait eu (comme nous l'avons dit déjà) Alfonse-le-Savant qui lui succéda, puis six autres fils, nommés Frédéric, Ferdinand, Henri, Philippe, Sancho et Emmanuel, et trois filles, Léonor, Bérengère et Marie[1]. De sa seconde femme, Jeanne de Ponthieu, il avait eu don Fernando Alonso, don Juan, don Luis et doña Léonor. Plusieurs de ses fils moururent encore enfans, Philippe, Sancho et Fernando-Alonso entrèrent dans les ordres. Mais nous verrons le premier abandonner dans la suite les bénéfices dont il avait été pourvu pour se marier avec Christine de Norwège vers 1258[2].

Alfonse fut proclamé et reçut le serment de fidélité comme roi de Castille et de Léon, le lendemain de la mort de son père (le 1er juin 1252). Aussitôt qu'Ebn el Ahmar reçut cette nouvelle, il envoya des ambassadeurs à Alfonse pour lui exprimer ses regrets et lui demander la continuation de l'alliance entre Grenade et la Castille, aux mêmes conditions que par le passé[3]. Le nouveau roi Alfonse y adhéra et lui sut gré de cette démarche. Ce roi de Castille, disent les Arabes, était généreux, savant, plein de bonté et de noblesse dans toutes ses actions. Il s'était à peine écoulé deux années quand ce roi écrivit à l'émir de Grenade qu'il avait l'intention d'envahir le pays de Xerez, et qu'il désirait qu'il lui envoyât de ses cavaliers ou qu'il vînt lui-même le servir et l'accompagner dans cette expédition. Qu'Ebn el Ahmar lui prêtât assistance volontiers ou à contre-cœur, comme l'insinuent ses coreligionnaires, toujours est-il qu'il se joignit à Alfonse, et qu'ils assiégèrent ensemble, en 1254, la ville de Xerez de la Frontera. Les Almohades s'efforcèrent en vain de défendre

[1] Sous la forme espagnole, Fadrique, Fernando, Enrique, Felipe, Sancho, Manuel, Leonor, Berenguela et Maria.

[2] Voir ci-après, pag. 492.

[3] Les Arabes, dans Conde, IIIe part., c. 6; — Chr. d'Alfonse, etc.

Xerez. Les habitans, « afin qu'on ne dévastât point leurs vergers, vignes et plants, » dit naïvement la chronique, forcèrent leur gouverneur, Ebn Obeïd, à capituler, et il obtint d'Alfonse les conditions ordinaires des capitulations du temps, savoir : qu'il serait loisible aux habitans qui ne voudraient pas demeurer dans la ville d'en sortir libres avec leurs richesses, leur or, leur argent et leurs vêtemens ; que ceux qui voudraient y rester seraient en sûreté, et libres de prendre le parti qui leur conviendrait ; qu'on ne les priverait pas de leurs maisons et possessions, et qu'ils seraient traités comme les autres vassaux du roi ; qu'enfin un sauf-conduit serait délivré aux scheikhs almohades et à leurs familles. Le traité, écrit et signé dans les deux langues, selon la coutume, la ville se rendit (652-1254).

Alfonse, continuent les Arabes, plaça dans l'alcaçar un général très vaillant qui s'appelait Gomis (Garcia Gomez), et qui était des plus nobles de sa cour : il marcha bientôt contre les villes d'Arcos, Sidonia et Nebrissa, au siége desquelles il laissa son frère Anrik[1]. Après quoi, le roi retourna à Séville et Ebn el Ahmar à Grenade. Henri contraignit ces places à se rendre aux mêmes conditions que Xerez. Peu après, ce prince Anrik, disent les Arabes, fut en mésintelligence avec son frère; il y a des gens qui croient que ce fut pour une rivalité d'amour. Obligé de quitter la cour d'Alfonse, il envoya prier l'émir Ebn el Ahmar, avec qui il s'était lié d'une intime amitié, de lui permettre de se réfugier à Grenade ; mais Ebn el Ahmar, pour éviter des difficultés avec Alfonse, le fit engager par un général de sa confiance à passer en Afrique, et il lui donna pour son ami l'émir de Tunis des lettres où il recommandait à celui-ci

[1] Henri de Castille, quatrième fils de Ferdinand, que nous verrons, après un assez long séjour parmi les Musulmans africains, passer en Italie, et y jouer un assez grand rôle dans la querelle de la maison de Souabe avec Charles d'Anjou, dont il devint le prisonnier à Tagliacozzo.

de le traiter comme si c'eût été lui-même. Le prince Anrik accepta son conseil et ses lettres, et passa à Tunis où il fut reçu avec de grands honneurs, logé dans le palais de l'émir, et traité comme sa valeur et sa noblesse l'exigeaient [1].

Un des actes les plus singuliers du règne d'Alfonse, qui se place vers ce temps, fut, dit-on, qu'il négocia, après six ans de mariage avec Yolande d'Aragon, un nouveau mariage avec une princesse étrangère, mariage dont le but était surtout de lui assurer un allié parmi les rois du nord de l'Europe. Yolande, il est vrai, ne lui avait encore donné aucun enfant; mais elle n'avait guère plus de dix-huit ans. C'était la répudier plus brusquement que sa jeunesse ne devait le conseiller. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Alfonse envoya vers ce temps des ambassadeurs en Norwège, près du roi Hakin [2], pour lui demander la main de sa fille Christine. La demande du roi lui fut accordée, et Christine partit pour l'Espagne, sous la conduite de l'évêque Hammerense. Elle arriva à Burgos en 1254, et sa venue causa au roi le plus grand embarras : Yolande, qu'il voulait répudier principalement en raison de sa stérilité, était devenue grosse dans l'intervalle, et il était revenu de son projet de la quitter. Il fallait cependant ne point faire affront à cette Christine qu'il avait appelée de si loin, et il la fit épouser par Philippe son frère. Philippe, quoique archevêque élu de Séville, n'était pas encore irrévocablement engagé dans les ordres : le mariage s'effectua peu après ; mais Christine mourut à quelque temps de là, de mélancolie, s'il faut en croire quelques auteurs, de n'être qu'infante et princesse après avoir rêvé d'être reine [3].

[1] L'émir qui régnait alors à Tunis était de la dynastie des Benou-Abou-Hafss ou Hafsites, et s'appelait Abou Abdallah Mohammed el Mostansir Billah. Ce fut sous ce prince qu'eut lieu l'expédition de saint Louis devant Tunis.

[2] Aquinus, tyran, qui régna trente-un ans en Norwège, de 1232 à 1263.

[3] Bien que ce soit la chronique connue sous le nom d'Alfonse qui rapporte ce fait (c. 2 et 3), il est douteux, ce semble, qu'Alfonse ait effectivement songé à ce mariage pour lui-même, et il est plus vraisemblable de supposer qu'il avait

Devers les Pyrénées, peu auparavant, le roi de Navarre, Thibaut, comte de Champagne, et premier du nom comme roi de Navarre, Thibaut le Trouvère[1], était mort, le 8 juillet 1253, laissant de sa première femme Marguerite, fille du comte de Dampierre, Thibaut II, qui lui succéda, un autre fils nommé Henri, et une fille du nom de Léonor. Il avait eu de sa seconde femme, Agnès de Bayeux, une fille nommée Blanche, mariée au duc de Bretagne Jean-le-Rouge. Le nouveau roi, Thibaut II, n'avait pas quinze ans à la mort de son père. Sa mère et les barons du royaume craignaient que les rois de Castille et d'Aragon ne l'inquiétassent au sujet de leurs anciennes prétentions sur la Navarre, mais il n'en fut rien. Les choses s'arrangèrent avec le roi de Castille par des ambassadeurs envoyés de part et d'autre à Tudèle, et on se concilia pour le moment la bienveillance du roi d'Aragon en lui demandant pour épouse du roi de Navarre l'une de ses filles, projet au reste qui ne fut jamais effectué[2].

Les rois normands d'Angleterre possédaient en ce temps, comme on sait, la Guienne; ils la possédaient depuis un siècle à peu près, depuis l'avénement au trône d'Angleterre

fait demander Christine pour un de ses frères; c'est aussi la thèse qu'a très vivement soutenue le marquis de Mondejar, dans ses mémoires sur Alfonse-le-Sage, publiés par Francisco Cerda en 1777. Il s'attache à y démontrer (p. 384) que, dès l'année 1253, la reine Yolande, quoique à peine âgée de seize ans, donna le jour à sa fille Bérengère; que la venue de Christine n'eut lieu que plus tard (vers 1257), et qu'elle fut demandée expressément pour D. Felipe, ou tout autre de ses frères qu'il plairait à la princesse de choisir, et seulement dans le but d'obtenir l'amitié du roi Hakin, et de l'engager à aider Alfonse dans son projet d'obtenir l'empire d'Allemagne, qu'il briguait et qu'il obtint en 1257. Philippe ne renonça à l'état ecclésiastique, et par conséquent à l'archevêché de Séville, qu'en cette année 1257. Les annales de Séville ne mentionnent en effet la vacance de ce siége qu'au commencement de l'année suivante 1258. Le roi dota son frère, à l'occasion de ce mariage, de la seigneurie de Valdecorneja, et de Piedraita, el Barco, etc., qui ont depuis appartenu à la famille des ducs d'Alva.

1 Il avait fait peindre ses vers pour Blanche de Castille sur les murailles de son palais de Provins, au milieu des roses transplantées de Jéricho. Les roses de Provins ont, comme on voit, une assez noble et poétique origine.

2 Voyez Zurita et les autres annalistes d'Aragon, ad ann.

de Henri II (Henri Plantagenet), comte d'Anjou, à qui Éléonore d'Aquitaine avait apporté en mariage l'Aquitaine tout entière, de Nantes aux Pyrénées (1153). En ce temps, les rapports de ces rois avec l'Espagne se resserrèrent encore par un mariage entre Édouard, fils de Henri III, roi d'Angleterre, et qui le fut plus tard lui-même, et Léonor, infante de Castille, fille de saint Ferdinand et de Jeanne de Ponthieu.

Édouard vint à Burgos où la noce se fit. Le roi de Castille renonça en faveur de sa sœur à toutes prétentions sur l'Aquitaine, dont les Anglais jouissaient de fait, et Léonor apporta en dot à son mari les comtés de Ponthieu et de Montreuil qui lui venaient du chef de sa mère, comme il conste d'un acte sous la date du 1[er] novembre 1254, postérieur à la célébration du mariage, et où il est dit que le roi avait armé chevalier son beau-frère Édouard. Les fêtes qui eurent lieu à cette occasion furent célèbres, et il en est parlé dans tous les actes et priviléges accordés par Alfonse pendant le cours de cette année et de la suivante[1].

Le traité de Corbeil mit fin peu après aux différends qui existaient entre saint Louis et Jacques d'Aragon. Saint Louis céda au roi d'Aragon tous ses droits prétendus ou réels sur les comtés de Barcelone, d'Urgel, de Besalù, de Roussillon,

1 Dans un acte d'Alfonse confirmatif des priviléges de saint Vincent de Monforte, on lit : — E yo el sobredicho rey D. Alfonso, reynante en uno con la reyna doña Yolant mi muger, e con mis fijas la infanta doña Beringuela é la infanta doña Beatrix en Castilla, en Toledo, etc., otorgo este privilegio, é confirmolo, é mando que vala asi como valió en tiempo del rey D. Alfonso, mi avuelo, é del rey D. Fernando mio padre.... Fecha la carta en Burgos por mandado del rey, XXIX dias andados del mes de octubre, era de MCCXCIII años, en el año que D. Odoart, fijo primero heredero del rey Enrique de Anglaterra, recibió la caballeria en Burgos del rey D. Alfonso el sobredicho. — De cet acte, il appert qu'au 29 octobre 1255 une année entière ne s'était pas encore écoulée depuis le mariage d'Édouard et de Léonore de Castille. Dans l'acte dotal du 1[er] novembre de l'année précédente, on les voit cependant déjà mariés. Il est donc probable que le mariage eut lieu dans un des deux jours placés entre le 29 octobre et le 1[er] novembre (le 30 ou 31 octobre 1254).

d'Ampurias, de Cerdagne, de Conflans, de Gironne et de Vic. Le roi d'Aragon céda de son côté à saint Louis ses droits sur Cacrassonne, Radès, Lussac, Béziers, Albi, Narbonne, Nîmes, Toulouse, Saint-Gilles et autres lieux qu'avait possédés avec leur territoire Raymond Béranger, dernier comte de Toulouse. On fiança, dans les mêmes conférences, Philippe, second fils de saint Louis, qui depuis régna sous le nom de Philippe-le-Hardi, à Éléonore, fille de Jacques et d'Yolande de Hongrie. Les fiançailles eurent lieu le 11 mai 1257, à Corbeil, où se trouvait saint Louis, et où s'étaient rendus les ambassadeurs aragonais. Ce mariage n'eut pas lieu; mais Philippe-le-Hardi épousa, cinq ans après, comme nous le verrons tout à l'heure, une autre fille de Jacques d'Aragon, nommée Isabelle; mariage qui fut comme la consécration définitive du traité de Corbeil[1].

C'est ainsi que nous voyons de plus en plus l'Espagne sortir de son isolement et se mêler à la politique générale. Dès 1256, Thibaut II, roi de Navarre, avait épousé Isabelle de France, fille de saint Louis. Les trois principaux royaumes chrétiens de la Péninsule étaient de la sorte unis par d'étroites alliances à la France en particulier. La renommée d'Alfonse l'appela à d'autres honneurs encore en 1257. Les électeurs de l'empire se divisèrent, et nommèrent, les uns, à Francfort, Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, les autres, à Trèves, Alfonse de Castille. Mais les affaires de celui-ci, son caractère temporiseur et contemplateur, quand un intérêt immédiat ne le passionnait pas, l'empêchèrent d'aller prendre possession de son titre. Richard, plus expéditif, se rendit à Aix-la-Chapelle et s'y fit couronner; mais Alfonse ne s'en regarda pas moins comme le seul légitime empereur des Romains, et n'eut garde d'omettre d'en prendre le titre, jusqu'en 1275, qu'il y renonça formel-

1 Voir Guillaume de Nangis, ad. ann.

lement, après l'élection de Rodolphe de Habsbourg, élection faite au mépris de ses droits, nous verrons par quelle décisive intervention [1].

Ce nom d'empereur, qui chatouillait sans aucun doute l'orgueilleuse faiblesse d'Alfonse, ne lui fit cependant négliger en rien les affaires de son royaume. Il s'était passé trois ans depuis la conquête de Xerez, lorsqu'il appela de nouveau Ebn el Ahmar à l'aider dans la guerre d'Algarbe, dont il voulait chasser entièrement les Almohades, leurs communs ennemis. L'émir de Grenade envoya sur le champ ses ordres aux tribus de Malaga qui étaient des Bény Eschkaliola ou Eschkilola, assembla ses cavaliers et se réunit avec ceux du roi Alfonse; ilsmirent le siége devant Niebla et coururent tout le pays de Schaltis, dont était wali Ebn Mohammed, général des Almohades. La place était forte, ses murs élevés et flanqués de bonnes tours, le tout en pierre de taille, et il y avait dedans beaucoup de gens de guerre qui faisaient des sorties et donnaient des alertes à ceux du camp, repoussaient les assauts, et lançaient avec des machines des pierres et des traits, ainsi que des coups de tonnerre avec du feu [2]. Le siége dura neuf mois. Réduits à l'extrémité par le manque de provisions, et voyant que d'aucun côté ils n'avaient de secours à espérer, les habitans persuadèrent à Ebn Obéid de négocier une capitulation avec le roi Alfonse. Ebn Obéid lui-même vint

[1] Cette époque est nommée l'*Interrègne*, parce que Richard, bien qu'il eût été couronné à Aix-la-Chapelle, ne put fournir à la dépense nécessaire pour soutenir sa dignité, et fut obligé de retourner en Angleterre en 1258 ou 1259, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1271, et qu'Alfonse ne fit rien et ne prépara pas même une expédition sérieuse pour exercer les droits effectifs de l'empire.

[2] Tiros de trueno con fuego. — Quelques-uns veulent voir là l'indication de l'usage de la poudre à canon. Mais Conde, sur la foi de qui nous écrivons ceci, traduit souvent de la façon la plus arbitraire, et il faudrait avoir l'original arabe sous les yeux pour juger si ces *tiros de trueno con fuego*, dont on a fait tant de bruit, ne sont pas un de ces embellissemens excentriques dont il est malheureusement coutumier.

en conférer avec le roi, qui fut pour lui généreux au point de ne lui refuser rien de ce qu'il demanda. On comprit dans la capitulation la reddition de tout l'Algarbe, et le roi donna au wali Ebn Obeïd de grands domaines, entr'autres l'*Algaba* de Séville ainsi que le verger du roi avec ses tours, et en outre la dixme de l'huile de son *Alxarafe* qui produisait un revenu considérable. Ce fut le prix auquel on livra aux chrétiens Niebla, Huelba, Gebaloyoun, Serpa, Mora, Alhaurin, Tabira, Faro, Laule, Xinibos, et presque tout l'Algarbe, l'an 655 (1257)[1].

Ebn el Ahmar, cependant, parcourait ses domaines, visitait les tribus et fortifiait les places de ses frontières ; car il sentait qu'il lui serait difficile de conserver la paix avec les chrétiens, « ennemis déterminés qui se portent pour de légers motifs à nous faire du mal, dit un auteur musulman, avec plaisir et par nature, car jamais l'absinthe ni la coloquinte ne perdent leur amertume, et l'on ne doit pas s'attendre à ce que la ronce produise des raisins[2]. » Il s'arrêta quelque temps dans les villes de Guadix, Malaga, Tarifa et Algezira, et fit réparer les murailles de Gebaltarik. Pendant qu'il y était, arrivèrent pour le visiter certains cavaliers musulmans de Xerez, d'Arcos, de Sidonia ainsi que de Murcie, qui lui promirent d'embrasser son parti et de le reconnaître pour leur chef, s'il les aidait à secouer le pesant joug de servitude que leur avaient imposé les chrétiens. L'émir promit de leur répondre promptement, et il retourna à Grenade avec les walis Ebn el Hak et Abou Bekr, wazir de Murcie. Il assembla aussitôt son conseil et consulta sur cette affaire ses wazirs et ses conseillers ; la plupart furent d'avis que l'on devait secourir ses frères, et rompre la paix avec le roi Alfonse, dont l'agrandissement

1 On peut conjecturer qu'Ebn Obeïd, qui avait successivement défendu Xerez et Niebla, la clef des Algarves, se laissa gagner par les offres du roi de Castille, et trahit les intérêts des Almohades, au nom desquels il tenait Niebla.

2 Conde, l. c.

devenait menaçant; que, pour une telle guerre, tous les fidèles suivraient ses bannières. Ebn el Ahmar loua leur zèle, mais leur représenta les dangers et les inconvéniens d'une guerre ouverte contre le roi Alfonse, et leur dit qu'il serait bon de favoriser ceux de Murcie, mais avec dissimulation; que le voisinage du pays facilitait les moyens de les aider; qu'en même temps ceux de Xerez et d'Algarbe effectueraient leur soulèvement; que le roi Alfonse divisant ses forces et son attention, il était probable qu'il lui enverrait demander le service accoutumé, et que ce serait l'occasion de s'y refuser sous un prétexte quelconque et de rompre ouvertement l'alliance pour sa part; qu'alors ceux de Grenade courraient ses terres, feraient diversion aux entreprises des chrétiens, et aideraient ainsi leurs frères. On approuva cet avis et l'on écrivit à Xerez, en Algarbe et à Murcie pour que tous s'y soulevassent le même jour et chassassent de leurs villes les chrétiens qui les occupaient. Les principaux moteurs de cette révolution, afin d'encourager leurs peuples, leur firent croire que l'émir de Grenade les avait déjà pris sous sa foi et protection et qu'il entrait en même temps sur les terres des chrétiens pour leur faire une sanglante guerre.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer les populations, et, sans autre considération, elles prirent les armes, jetèrent le cri de guerre, et, au nom de Mohammed Ebn el Ahmar, elles attaquèrent les chrétiens. Murcie, Lorca, Mula, Xerez, Arcos, Nebrissa et quelques autres villes se soulevèrent le même jour. On tua et expulsa des forteresses les chrétiens qui les tenaient. On en fit à Xerez un grand carnage. Le comte Don Gomis défendait l'Alcaçar avec une valeur extraordinaire. Tous ses soldats étaient déjà tués, et lui-même, couvert de sang et de blessures, combattait comme un lion; mais, accablé par le grand nombre de ses adversaires, il tomba et périt après avoir perdu tout

son sang. Ce mouvement eut lieu en l'année 559 (1261). L'exemple de la rébellion se propagea dans le pays; beaucoup de villes recouvrèrent leur liberté et se vengèrent des chrétiens qui les tyrannisaient; les Murciens furent secourus par les troupes de Grenade et obtinrent leur liberté.

Le roi Alfonse de Castille envoya aussitôt ses généraux de tous côtés, et requit l'émir de Grenade de venir le servir dans la guerre de Murcie. Ebn Alahmar s'excusa sur des motifs de religion et de politique, et lui dit encore que, pour remplir son devoir envers ses peuples, il serait obligé de ne point demeurer oisif dans cette circonstance. Alfonse, peu satisfait de sa réponse, donna ordre à ses troupes de frontière de traiter en ennemis les sujets de l'émir de Grenade; et elles commencèrent les hostilités. A cette nouvelle, Ebn Alahmar partit de Grenade, courut et ravagea les campagnes d'Alcala d'Aben-Zaïde. Alfonse s'avança avec son armée, et ils se rencontrèrent à la vue de cette ville. Le combat fut sanglant, et les cavaliers zénètes, qui accompagnaient Ebn Alahmar, lui donnèrent en cette journée les honneurs du champ. Cette bataille d'Alcala de Aben-Zaide eut lieu en l'année 660 (1262). Chaque jour, depuis, il y eut des escarmouches et des rencontres avec des succès variés entre les deux partis, sans victoire signalée de part ni d'autre. Ebn Alahmar distingua dans ces guerres, où la bravoure personnelle pouvait se déployer à miracle, certains cavaliers Zénètes et Cegris ou de la frontière [1]. Cela mécontenta trois nobles walis qui étaient des Béni Eschkaïlola, Abou Mohammed Abdallah, gouverneur de Malaga, Abou el Hassan, wali de Guadix, et Abou Ishak, wali de Comarès, ainsi que quelques autres qui étaient de leur parti; et, lorsque plus tard il voulut secourir Murcie attaquée par les chrétiens, ils s'excusèrent de marcher avec lui pour cette campagne de Murcie, sur ce qu'ils étaient

1 De Soghr, ratelier, frontière : de là le fameux nom de la tribu de Grenade dont il est tant parlé dans les romans historiques sur Grenade.

nécessaires et faisaient faute aux villes qu'ils commandaient. Ebn Alahmar dissimula avec eux et ajourna sa vengeance.

Ebn Alahmar, avant de partir pour la guerre, ayant égard l'incertitude des choses humaines, pour le cas où la mort arrêterait ses pas, et pour laisser une plus grande autorité qui le représentât en son absence, dit notre auteur, fit déclarer son fils aîné futur successeur au trône et associé au gouvernement, le fit reconnaître et proclamer publiquement, et fit ajouter son nom à la khotba dans toutes les mosquées cathédrales de ses états. Cette reconnaissance du successeur d'Ebn Alahmar eut lieu au commencement de l'année 662 (novembre ou décembre 1263). Les walis de Malaga, de Guadix et de Comarès furent les seuls qui se dispensèrent d'assister à la cérémonie.

Les trois walis, d'un commun accord, dit la chronique musulmane, envoyèrent en même temps des messagers au roi Alfonse pour se déclarer ses vassaux et se mettre sous sa foi et sa protection, lui promettant de marcher contre l'émir de Grenade et de ne faire jamais de paix ni de trêve avec lui sans son consentement, pourvu que le roi Alfonse, de son côté, s'engageât à les aider et à les défendre à l'occasion contre cet émir. Alfonse, prêt à entrer en campagne, se montra joyeux de cette ambassade, leur promit en tout aide et protection, et leur proposa d'aller sans retard guerroyer contre le Grenadin; ce dont il avertissait toutes ses troupes de frontière, afin qu'elles les traitassent comme des alliés et de bons serviteurs. Les walis le firent ainsi qu'ils l'avaient dans le cœur, et portèrent leurs algarades jusque dans la véga de Grenade. Cette division empêcha Ebn Alahmar de marcher contre Alfonse. Alfonse put, avec plus de sécurité, faire la guerre aux révoltés d'Andalousie et des Algarves. Il mit le siége devant Xerez, l'attaqua et la tint longtemps serrée, courant, pendant le siége, les terres et les forteresses voisines. Au bout de cinq mois de siège, les Musulmans de Xerez se rendirent par capitulation, et ne purent

obtenir que la vie sauve; il les chassa de la place, qui demeura quelque temps dépeuplée, et dont les habitans se dispersèrent par petites troupes de divers côtés de l'Andalousie; tous étaient pauvres et misérables; beaucoup passèrent du côté de Grenade; d'autres s'embarquèrent pour se rendre en Afrique; Malaga et Algéziras servirent de refuge à quelques uns. Cette dépopulation de Xerez eut lieu en l'année 663[1]. Sidonia, Rota, Solucar, Nebrissa et Arcos se rendirent de même. De toutes ces places les habitans furent contraints de sortir sans autre chose que leur personne, aux termes rigoureux des capitulations. La plupart se réfugièrent sur les terres de Grenade: c'était la pente naturelle des tribus arabo-andalouses. L'Afrique était sans doute un asile plus sûr; mais ces tribus s'étaient faites espagnoles tout en restant musulmanes, et l'exil leur était plus doux dans les belles vallées du Xénil et du Darro, sous la protection de l'émir généreux qui bâtissait l'Alhambrah, que dans les états d'Yagmourassin ou d'Abou Youssouf. Ebn Alahmar voyait ainsi s'accroître la population de ses terres, tandis que les Musulmans perdaient pied au-dehors, et ce fut là peut-être la cause la plus vitale de la prospérité à laquelle parvint en peu de temps le merveilleux petit royaume dont il fut le fondateur, et qui maintint honorablement l'islamisme en Espagne pendant plus de deux siècles encore après sa mort.

Il faut placer ici une alliance qui valut, vingt ans plus tard, la possession de la Sicile à la maison d'Aragon; nous voulons parler du mariage de Pierre, fils de Jacques 1er d'Aragon, avec Constance, fille de Manfred[2]. Le bâtard de

[1] El Katheb, dans Conde, l. c.

[2] Alfonse d'Aragon, fils de Jacques Ier et de Léonor de Castille, était mort en 1260, au moment où il allait épouser Constance de Moncada, fille de Gaston, vicomte de Béarn, et n'avait que médiocrement excité les regrets de son père, dont la prédilection pour Pierre, l'aîné des fils du second lit, s'était plus d'une fois manifestée dans ces derniers temps. Par la mort d'Alfonse, Pierre était devenu le principal héritier des royaumes de son père.

Frédéric II, Manfred, régnait dans l'Italie méridionale avec éclat et génie. La renommée de sa puissance porta Jacques à lui demander pour l'héritier de la couronne d'Aragon sa fille Constance, que Manfred avait eue de Béatrix, sa première femme, fille d'Amédée, comte de Savoie, qu'il avait épousée du vivant de l'empereur son père[1]. On sait la haine des papes pour la maison de Souabe. Urbain IV s'opposa vivement au projet conçu par Jacques I^er^. Il ne voulait pas que le roi d'Aragon s'alliât à une fille de *cette race de vipères* (de vipereo semine Federici secundi). Il écrivit à Jacques pour l'en dissuader une lettre où il énumérait avec passion les crimes qu'on attribuait à Manfred: — « Comment, disait-il entr'autres choses, un projet si étrange a-t-il pu entrer dans ton cœur? Comment, mon fils, l'élévation de ton âme a-t-elle pu s'abaisser jusqu'à une telle pensée? Comment as-tu seulement souffert que l'on te proposât de donner en mariage à ton fils la fille d'un homme tel que ce Manfred? Ton fils serait-il donc méprisé par les autres princes du monde? Ne pourrait-il trouver une épouse honorable parmi celles qui sont de race royale? Quelle honte ce serait de souiller par un tel mariage toute la splendeur de ton sang! Quelle action détestable que de lier par une affinité aussi étroite un fils tellement dévoué à l'église avec son ennemi et son persécuteur[2]. »

Saint Louis lui-même, en apprenant cette alliance, avait, à ce qu'il paraît, montré quelque regret d'avoir, peu auparavant, arrêté le mariage de son second fils, qui lui succéda depuis sous le nom de Philippe-le-Hardi, avec une fille de

1 Parentelam cum rege Aragonum tractatam hinc indè per nuntios, præmisso primordio contrahit, et filiam suam Constantiam, quam ex primâ consorte suâ Beatrice filiâ quondam A. Sabaudiæ comitis, imperatore vivente, susceperat, domino Petro primogenito dicti regis Aragonum matrimonio solemni copulavit (Anonym., ap. Murat. suppl., t. VIII, p. 891).

2 Annal. Eccl., ann. 1262, t. XIV, p. 74. — La lettre est datée de Viterbe, du 26 avril de cette année, datum Viterbii 6 kalend. maii.

ce même roi d'Aragon; le bruit du moins en courut à Rome, au point que le pape crut pouvoir, par une lettre datée du 20 juillet, féliciter le roi de France d'avoir renoncé à l'alliance d'un roi qui n'hésitait pas à unir son sang au sang de Manfred l'excommunié [1]. Mais les lettres du pape arrivèrent trop tard : les deux mariages étaient faits. Pendant qu'Urbain effectivement s'occupait à écrire de Viterbe, Philippe, à peine âgé de dix-sept ans, avait épousé Isabelle, fille du roi d'Aragon, vers la pentecôte, dit Guillaume de Nangis, c'est-à-dire le dimanche, 28 mai [2]; et Pierre venait de célébrer son mariage avec Constance, à Montpellier, le 13 de juillet, après avoir accompagné sa sœur et assisté à ses noces à Clermont. Il avait alors environ vingt-cinq ans. Constance n'en avait que douze. A l'occasion du mariage de Philippe de France avec Isabelle d'Aragon, les deux couronnes mirent à exécution le traité de Corbeil, qui paraît n'avoir été jusque là que nominal [3]. De son côté, Constance porta à Pierre son droit éventuel à la couronne de Sicile, droit que les circonstances se chargeront de convertir en fait, quand le moment sera venu.

Le temps approchait cependant où Murcie devait à son tour cesser d'être musulmane.

C'est Ramon Muntaner qui nous racontera l'événement et les préliminaires de l'évènement : l'entrevue d'Alfonse et de Jacques à Valence et les conventions par lesquelles celui-ci abandonna Murcie à la Castille.

« Je vais vous dire comment le roi de Castille vint à

1 Vid. Litter. Urbani ad reg. Franc., apud Raynald. §. 17, ann. 1263, 13 kal. Augusti.

2 Anno Domini MCCLXII Ludovicus, rex Franciæ, congregata circa Pentecosten omni fere nobilitate regni sui apud Claramontem in Avernia, Philippo filio suo primogenito Ysabellam filiam regis Aragoniæ desponsavit.....

3 Et propter illud matrimonium rex Aragonum, in signi pacis et concordiæ quam intendebat habere de cetero erga regnum Francorum, quitavit in perpetuum regibus Franciæ quicquid in civitatibus Carcassona, Bituris et Amiliano possidebat. Rex verò Franciæ quitavit ei vicissim quicquid in comitatibus Devesando, Ampuriarum, Rocilionis, Barcinonæ, Cathaloniæ requirebat,

Valence avec la reine sa femme et ses fils. Le roi En Jacques d'Aragon alla au-devant de lui jusqu'aux frontières du royaume. Il avait donné des ordres partout pour que tous ceux qui venaient avec le roi de Castille n'eussent rien à acheter, mais qu'ils eussent bouche-en-cour pour tous les vivres dont ils auraient besoin. On leur donna en effet en abondance tout ce qu'ils demandaient ou qu'ils pouvaient désirer. Les coureurs qui se présentaient de leur part dans les différentes places recevaient aussitôt des moutons entiers, des chevreaux, des quartiers de veau et de vache; du pain, du vin, des chapons, des poules, des lapins, des perdrix et autres volatiles; de sorte que les gens des lieux où ils se trouvaient vivaient presque pour rien, tellement tout se vendait à bon compte. Toutes ces dépenses se continuèrent pendant plus de deux mois que le roi de Castille resta à Valence ou dans le royaume; pendant lequel temps il ne dépensa pas un denier de son argent, non plus que ceux qui étaient avec lui. Vous pensez bien que pendant tout ce temps-là les rois, les reines, les infans, comtes, vicomtes, barons, prélats, chevaliers, venus en grand nombre de tous les royaumes, et les citoyens et hommes de mer, vécurent en grands déduits et grandes réjouissances.

» Un jour le roi d'Aragon et le roi de Castille étant ensemble, le roi de Castille dit : — « Mon père, il vous souvient » que quand vous me donnâtes votre fille pour femme, vous » me promîtes de m'aider à faire la conquête du royaume de » Murcie. Je vous prie, aussi vivement qu'un fils peut prier » son père, de m'aider à achever la conquête dudit royaume. » Et quand tout sera conquis, vous aurez les lieux de votre pro» pre conquête, et nous les nôtres : car ce royaume cause un » grand préjudice à nous et à tous nos domaines. » Le roi d'Aragon lui répondit qu'il était satisfait de ce qu'il venait de lui dire; que tout cela était vrai; qu'il allât donc dans son pays, et avisât au soin de ses autres frontières, attendu qu'il se char-

geait de la conquête de Murcie, et jurait devant lui qu'il ne se passerait pas longtemps avant qu'il eût pris la cité et une grande partie du royaume.

» Le roi de Castille se leva, le baisa à la bouche, et lui dit : — « Mon père et mon seigneur, je vous rends graces de ce que » vous m'avez dit. Puisqu'il en est ainsi, je retournerai dans la » Castille, et je mettrai en bon état toutes les frontières qui sont » du côté du royaume de Grenade, principalement Cordoue, » Ubeda, Jaen, Baessa, et la frontière de Séville. Quand je » serai bien assuré qu'aucun mal ne peut venir du royaume » de Murcie, je me défendrai bien contre les rois de Grenade » et de Marok, et tous leurs aidans. Le seul grand péril au» quel mon pays pût être exposé, était du côté du royaume de » Murcie; mais, par la suite, avec l'aide de Dieu et de sa » bénite mère madame Sainte-Marie, vous m'en garantirez. » D'après ces conventions, le roi de Castille retourna dans ses terres, et le roi d'Aragon l'accompagna au-delà de ses frontières, et fournit à tous ses besoins et à ceux de ses gens, ainsi que nous l'avons déjà dit.

» Je laisserai à présent le roi de Castille, qui est retourné en son pays et en ses royaumes, et je vous parlerai du roi d'Aragon qui se disposait à entrer dans le royaume de Murcie. Il tint enfin conseil avec ses fils et ses barons; et tous furent d'avis que, d'après la promesse qu'il avait faite au roi de Castille, et qu'il leur exposa, il fallait entrer en Murcie. Chacun d'eux promit de le suivre à ses frais et risques, et de ne pas lui faillir tant qu'il leur resterait un souffle de vie, et jusqu'à ce qu'il eût terminé cette conquête. Le roi en fut très joyeux et les remercia beaucoup. Il ordonna sans délai à l'infant En Pierre de faire une course en Murcie, pour reconnaître tout le royaume. L'infant En Pierre eut donc une belle armée composée de riches-hommes et de chevaliers de Catalogne, d'Aragon et de Valence, de citoyens, d'hommes de mer et d'almogavares. Ils allèrent par terre et par mer ravageant à leur

volonté et brûlant tout le pays, demeurant dans chaque lieu jusqu'à ce qu'ils l'eussent épuisé et brûlé. Ils firent ainsi dans tous les environs d'Alicante, Nompot, Aquast, de même qu'à Elx, au Val d'Elda, au Val de Novelda, à Villena, Asp, Petrer, Crivillent, Catral, Favanella, Callosa, Guardamar et Oriola. Ils poussèrent jusqu'au château de Montagut, qui est dans les environs de Murcie. Là ils ravagèrent et dévastèrent tout. Le roi sarrasin de Murcie marcha contre eux avec toutes ses forces, tant infanterie que cavalerie. Le seigneur infant se tint pendant deux jours en bataille rangée sans que le roi de Murcie osât se mesurer avec lui; et assurément le seigneur infant aurait lancé sur lui sa cavalerie, sans les canaux d'irrigation qui séparaient les deux armées; mais ces canaux étaient si nombreux et les eaux si abondantes que la chose ne fut pas possible. Néanmoins il y eut de beaux faits d'armes, principalement dans une incursion que fit le seigneur infant et où il leur tua dix cavaliers genetaires[1]. Que vous dirai-je? Il demeura un mois entier dans ce royaume, brûlant et détruisant; et tous ceux qui étaient avec lui s'enrichirent par les grandes prises qu'ils firent en prisonniers des deux sexes, aussi bien qu'en effets et bestiaux, qu'ils emmenèrent.....

» Ensuite le seigneur infant, suivi de son armée, vint dans la cité de Valence, où il trouva son père, qui lui fit bon accueil et de grandes fêtes.

» Le roi fut très satisfait de ce qui lui fut raconté. Il fut charmé surtout du bon sens et du jugement de son fils. Il lui demanda ce qu'il croyait qu'on dût faire de cette conquête, et s'il lui semblait qu'il fût temps de commencer. « Mon père, dit » l'infant, ce n'est point à moi à vous donner des avis, à vous » qui êtes plein de sagesse. Toutefois je vous dirai ce que j'en » pense; après quoi vous ferez ce que vous prescrira votre

1 C'est-à-dire montés sur des genêts ou petits chevaux du pays.

» propre jugement, et Dieu saura bien vous éclairer. Je » pense donc que vous feriez bien d'aller visiter l'Aragon, » la Catalogne, et Montpellier, ainsi que vos autres domaines. » Pour moi, je resterai sur les frontières, et je ferai à nos en» nemis une telle guerre, qu'ils n'auront pas le loisir de semer, » et que s'ils le font, ils ne recueilleront pas. Au bout d'un an, » vous pourrez revenir à Valence avec toutes vos forces, au » mois d'avril, époque où l'on recueille en ce pays les pre» miers grains et où se fait la moisson des orges, et marcher » ensuite sur Murcie, dont vous formerez le siége. Tandis que » vous serez là, je parcourrai le pays et garderai les passages, » afin que le roi de Grenade ne puisse pas venir au secours » de Murcie. Et ainsi vous détruirez la ville et le royaume. »
« — Je tiens votre avis pour bon, dit le roi, et je veux que la » chose soit faite ainsi que vous l'avez décidé. »

» Aussitôt il envoya ses ordres par écrit dans tout le royaume de Valence, aux riches-hommes, aussi bien qu'aux prélats et autres hommes, aux chevaliers, aux bourgeois, pour que chacun fût rendu à jour nommé dans Valence. Ses ordres furent exécutés. Au jour désigné, tous étant réunis dans l'église cathédrale de madame Sainte-Marie de Valence, le seigneur roi fit un beau discours où il dit de fort bonnes choses appropriées aux circonstances. Il ordonna à tous de reconnaître pour chef et commandant le seigneur infant En Pierre. Il leur enjoignit de lui obéir comme à lui-même. Enfin il le laissa pour son vicaire majeur et fondé de pouvoir dans tout le royaume de Valence. Tous le reçurent et le reconnurent avec plaisir comme chargé de tous les pouvoirs de son père[1].....

» La cour se sépara en parfait accord et très satisfaite. Le roi s'en alla en Aragon, ensuite en Catalogne, en Roussillon et à Montpellier[2].... Le roi, ayant quitté le royaume de Valence,

1 Voir aussi les Annales d'Aragon de Zurita.

2 Il est naturel à tout homme et à toute créature, dit ici singulièrement Muntaner (c. 15), d'aimer la patrie et les lieux qui l'ont vu naître; aussi le

ledit infant le tint avec grande droiture ; et il n'y avait ni Sarrasin ni qui que ce fût qui ne fût puni, s'il se rendait coupable de quelque délit. En même temps il conduisit la guerre avec vigueur et activité contre le roi sarrasin de Murcie, de sorte que les Sarrasins ne savaient que devenir; car au moment où ils le croyaient à deux journées de distance, ils le voyaient arriver, parcourir leur pays, prendre, incendier, ravager tous leurs biens. Il leur avait inspiré la plus grande frayeur ; et il fit ainsi pendant toute une année, tandis que le roi prenait ses déduits en visitant tous ses royaumes. Quant à lui, il passait les nuits, il supportait le froid, le chaud, la faim et les fatigues, poursuivant sans cesse les Sarrasins, et ne pensant pas qu'il dût se donner un jour de repos.....

» Au temps prescrit, le roi se rendit dans le royaume de Valence avec une partie de ses forces. Il entra à Valence mieux appareillé et ordonné par terre et par mer que jamais nul ne le fut pour marcher contre un autre roi.

seigneur roi, qui était né à Montpellier, aima toujours cette ville ; et tous ses descendans doivent l'aimer aussi, à cause du miracle de la naissance dudit roi. Je vous dirai, en outre, que le roi d'Aragon n'a pas eu et n'aura jamais des gens qui chérissent plus les descendans du roi En Jacques que les bons habitans de Montpellier. Mais, depuis ce temps, il y est venu des gens de Cahors, de Figeac, de Saint-Antoine, qui trouvaient le pays excellent, ainsi que des gens d'autres contrées; et ces hommes-là ne sont point originaires de Montpellier. C'est ce qui a fait que la maison de France y a établi son autorité. Mais soyez bien assurés que cela n'a jamais plu et ne plaira jamais aux véritables naturels du pays. Ainsi tous les pays des descendans dudit seigneur roi doivent aimer de cœur et d'ame les habitans de cette ville, qui ne doivent pas être privés de cette bienveillance pour trente ou quarante maisons des susdits individus qui sont venus s'y établir. Je prie et conjure, au contraire, tous les seigneurs, riches-hommes, chevaliers, citoyens, marchands, patrons de navires, mariniers, almogavares, soldats à pied, qui habitent les terres du roi d'Aragon, de Majorque, de Sicile, d'aimer et d'honorer de tout leur pouvoir les personnes de Montpellier qu'ils pourront rencontrer. Et s'ils agissent ainsi, ils en éprouveront les graces de Dieu, de madame sainte Marie de Valence, de Notre-Dame-des-Tables de Montpellier, et du roi Jacques qui y naquit; ils les éprouveront tant en ce monde que dans l'autre, et de plus ils seront agréables au roi lui-même, et ils conserveront la bonne amitié qui doit exister à jamais entre eux et nous, s'il plaît à Dieu.

» Il pénétra ensuite par mer et par terre dans le royaume de Murcie, tenant la mer afin que ses troupes fussent toujours pourvues de vivres. Il prit le château et la ville d'Alicante, et Elx, et tous les autres lieux que je vous ai ci-devant nommés, qui sont entre les royaumes de Valence et de Murcie, et mit le siége à la ville de Murcie, belle, noble et forte cité, environnée d'excellentes murailles, mieux que ville du monde. Arrivé devant la cité, il ordonna le siége de manière que nul ne pût y pénétrer d'aucun côté. Que pourrais-je vous raconter? Le siége dura si longtemps, que les Sarrasins en vinrent à capituler avec lui, à condition qu'ils remettraient au roi d'Aragon la moitié de la cité et conserveraient l'autre moitié, mais sous sa suzeraineté. Aussi fit-on par le milieu de la ville une rue qui est une des plus belles qui soit en aucune ville du monde. Cette rue est grande et large; elle commence à l'endroit où se tient le marché, en face des Frères Prêcheurs, et va jusqu'à la grande église de madame Sainte-Marie; dans cette rue, sont la pelleterie, les changes, la draperie et beaucoup d'autres établissemens. Lorsque la ville eut été ainsi divisée en deux parties, le roi peupla sa moitié de ses gens. Mais les Sarrasins tardèrent peu de temps à s'apercevoir que la bonne intelligence ne pouvait durer entre eux et les chrétiens dans la même cité; ils supplièrent donc le roi de vouloir bien prendre leur propre moitié de la cité, de la peupler comme bon lui semblerait, et de leur donner un terrain qu'ils pussent entourer de murailles, pour s'y mettre en sûreté. Le roi satisfit avec plaisir à leur demande; il leur donna un terrain hors de la ville, et ils l'entourèrent de murailles. On nomma ce lieu Rexacha, et ils s'y établirent. Or, cette cité de Murcie fut prise par le roi En Jacques d'Aragon, en l'an 1266.

» Après avoir pris ladite cité et l'avoir peuplée de Catalans, il en fit de même pour Oriola, Elx, Guardamar, Alicante, Carthagène et autres lieux. Ainsi, vous pouvez être assurés

que tous ceux qui habitent Murcie et lesdits lieux sont de vrais Catalans, parlant le plus beau catalan du monde, et sont tous de bons hommes d'armes et prêts à tout, et on peut dire que c'est un des plus agréables royaumes du monde. Je vous dis en vérité que ni moi ni nul autre ne pouvons connaître deux meilleures et plus excellentes provinces en toutes choses que les royaumes de Valence et de Murcie.

» Quand ledit seigneur roi eut peuplé Murcie et les autres lieux, il abandonna sa portion au roi de Castille, son gendre, afin qu'il pût se défendre en toute occasion, et qu'ils pussent se soutenir l'un l'autre. Il remit principalement à son gendre l'infant don Manuel, Elx, le val d'Elda et de Novelda, Asp et Petrer. Le roi don Alfonse de Castille créa aussi ledit infant don Manuel adelantat [1] de toute sa portion, afin que ces terres étant ainsi réunies pussent se défendre contre les Maures. Le roi d'Aragon, en livrant sa part du royaume à don Alfonse de Castille et à son gendre l'infant don Manuel, y mit la condition qu'au moment où il la réclamerait, elle lui serait rendue. Ils le promirent et en dressèrent des chartes en bonne forme. C'est ainsi que la maison d'Aragon a recouvré lesdits domaines, ainsi que je vous le dirai quand il en sera temps [2]..... »

1 En castillan, *adelentado*, général en chef, gouverneur.

2 Ram. Munt., c. 16 et 17. — Nous trouvons le passage suivant dans Conde, sur la conquête de Murcie; nous le donnons ici comme complément du récit de Muntaner : — « Contre Murcie arrivèrent les gens du roi Gacum, qui prétendaient faire cette conquête de leur côté; et le roi Alfonse envoya aussi ses cavaliers, prétendant s'approprier ce pays, qui était sa première conquête, et en faire roi son frère D. Manuel qu'il aimait beaucoup. Cette concurrence entravait leurs desseins; mais les deux rois convinrent que le prince D. Manuel épouserait la fille de Gacum, et ils s'accordèrent ainsi. La reine Yolant, femme d'Alfonse, était fille de Gacum et sœur de celle que l'on destinait à être reine de Murcie. Yolant était vaine et envieuse, moins belle que sa sœur, et regrettait au fond de l'âme que cette conquête servît à couronner une sœur qu'elle enviait : en sorte qu'elle n'épargna aucune démarche pour l'empêcher; elle écrivit à l'émir de Grenade avec une grande ardeur de rétablir la paix entre les deux états, le priant de proposer au roi Alfonse une paix qui procurât à tous les

Pendant que cette conquête s'achevait par les soins de Jacques d'Aragon, Alfonse de Castille faisait demander la main de Blanche, fille de saint Louis, pour son fils Ferdinand de la Cerda. Juan Martinez, moine de l'ordre de saint François, élu évêque de Cadiz conquis sur les Maures en 1262, et un chevalier appelé Enrique Toscano, passèrent à Paris à cet effet. Saint Louis accorda la main de sa fille, et le contrat fut signé le 28 septembre 1266. Le mariage toutefois ne fut célébré que trois ans après, et cela s'explique par l'âge des fiancés : Blanche, née en Syrie

deux l'accomplissement de leurs désirs; que l'émir de Grenade soumettrait les walis qui avaient déserté son obéissance et que le roi Alfonse achèverait de réduire les rebelles de Murcie. Elle fit en même temps entendre à l'émir de Grenade que son intention était d'empêcher que Gacum ni aucun de sa maison ne devînt maître de Murcie, afin de satisfaire certaines vengeances domestiques auxquelles elle mettait le plus grand intérêt. Ces dépêches, ainsi que la confiance et la connaissance qu'Ebn Alahmar avait de celui qui les avait apportées, firent que, sans hésiter un instant, il envoya des troupes à Murcie, écrivit au roi Alfonse conformément aux désirs de la reine, et promit à celle-ci de faire tout ce qu'il pourrait pour la servir. Le roi Alfonse approuva les propositions d'Ebn Alahmar. Il l'invita néanmoins à une entrevue à Alcala de Aben-Zaide afin de traiter de leurs affaires; il fit en même temps entendre aux walis qu'il ne les abandonnerait pas, quoique dans ses intérêts il lui convînt de faire la paix avec Ebn Alahmar. Ils fixèrent un jour, et les deux rois se trouvèrent à Alcala où ils se traitèrent avec beaucoup de cordialité.

» Après de longs pourparlers, ils convinrent amicalement que l'émir Ebn Alahmar et son fils l'émir successeur de l'État renonceraient à toute prétention ou droit qu'ils croiraient avoir sur le royaume de Murcie, et que, de son côté, le roi Alfonse n'aiderait ni ne protégerait les walis de Malaga, Guadix et Comarès, afin qu'Ebn Alahmar pût les réduire à son obéissance; le roi Alfonse promit de chercher lui-même à les amener à un arrangement et à la soumission; il demanda pour eux un an de trêve, après lequel, s'il ne parvenait pas à ce qu'ils s'accommodassent avec le roi de Grenade, il les abandonnerait afin qu'il les subjuguât à son gré; que le royaume de Murcie demeurerait sous l'obéissance de la Castille, à laquelle il serait toujours uni; mais qu'il serait donné en lieutenance à un prince musulman, qui le gouvernerait suivant ses lois et coutumes, et que l'on n'exigerait des Musulmans aucun autre impôt que celui de la dixme qu'ils avaient coutume de payer sur tous leurs biens, et que le tiers en serait pour l'entretien du roi; on convint également que l'on pardonnerait aux walis et autres chefs de la rébellion; mais que le wali Abou Alhak et les wasirs Abou Bekr, Abou Adha et Abou Amrou ben Ghalib sortiraient exilés du royaume de Murcie; qu'Ebn Alahmar, au lieu du service de la cavalerie qu'il était tenu de

durant la première croisade de son père, n'avait que quatorze ans. Ferdinand n'en avait guère que onze; il était né en 1255. Les deux futurs fiancés étaient parens du troisième au quatrième degré; c'est-à-dire à un degré prohibé par l'église dans le mariage. L'accord se fit à la condition que l'église y consentirait et accorderait les dispenses nécessaires (si Ecclesia consentit). L'église consentit en effet; et c'est la première dispense de ce genre accordée par les papes à la maison de Castille [1]. Vers le même temps vint en Espagne l'impératrice de Constantinople, Marie de Brienne, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem et d'une partie de la Palestine, et de Bérengère de Léon, sœur de saint Ferdinand. Cette impératrice était venue solliciter des rois d'Aragon et de Castille quelques secours pour le rachat de son fils unique, Philippe de Courtenay, que les Vénitiens retenaient captif en garantie d'une somme considérable qu'ils avaient prêtée à son père, Baudouin II. Alfonse voulut se charger seul de la rançon de Philippe, et fit remettre à sa cousine la somme nécessaire, en don purement gratuit [2].

fournir au roi de Castille en temps de guerre, lui paierait un tribut annuel et qu'il se rendrait seulement à l'avenir aux Cortès qui se tiendraient en deçà des ports; qu'Ebn Alahmar faciliterait la soumission des Murciens aux conditions sus-mentionnées. Ces conventions furent signées à Alcala de Aben-Zaide par les deux rois et par l'émir successeur du royaume de Grenade, ainsi que par beaucoup d'autres nobles de la cour d'Alfonse et de celle de Grenade : cela en l'année 664 (1266). »

1 Ferdinand de la Cerda et Blanche descendaient tous deux en ligne directe d'Alfonse VIII, roi de Castille, dans l'ordre suivant :

Alfonse VIII.

| | |
|---|---|
| Bérengère. | Blanche de Castille. |
| Saint Ferdinand. | Saint Louis. |
| Alfonse IX. | Blanche de France. |
| Ferdinand de la Cerda. | » » » |

2 Il s'agissait, dit-on, d'une somme de dix mille marcs d'argent, ce qui ferait un million six cent mille réaux ou cent-mille piastres; quelques uns disent que Bérengère demanda cent-cinquante quintaux d'argent, d'autres vingt mille livres de ce métal; d'autres enfin réduisent la somme à cinquante quintaux, équivalant à dix mille marcs. On dit que l'impératrice ne demandait au roi que le tiers de la rançon de son fils, le pape et le roi de France lui ayant promis les deux autres

Le pape Clément IV ne cessait point cependant de solliciter par ses lettres les princes chrétiens à la guerre sainte. Saint Louis avait annoncé son projet de porter ses armes chez les infidèles, et, touchés de son exemple, les rois d'Aragon et de Navarre résolurent de se croiser. Le roi de Navarre fit ses dispositions pour aller se joindre à saint Louis. Jacques partit de son côté, après avoir assisté, à Tolède (vers la fin de 1267), à la première messe de son fils Sancho, récemment nommé archevêque de cette ville. Alfonse essaya en vain de dissuader son beau-père de son projet. Jacques ne demeura que huit jours à Tolède, et Alfonse, voulant concourir pour sa part au succès de la sainte entreprise, donna à son beau-père cent mille maravedis d'or et permit à cent chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques, sous la conduite de leur grand-maître Pélayo Correa, de l'accompagner. Le monarque aragonais fit préparer une escadre de trente gros vaisseaux et un grand nombre de transports bien équipés et bien pourvus de vivres, de munitions et d'argent. Il mit à la voile, le 4 septembre 1269, par un vent favorable; mais, le troisième jour après son départ, une tempête dispersa ses vaisseaux, qui prirent terre où ils purent, fort maltraités et la plupart démâtés. Le roi débarqua dans ce même port d'Aigues-Mortes d'où, quelques mois après, devait partir saint Louis pour sa fatale croisade de Tunis. Le roi d'Aragon vit dans cette bourrasque, qui avait dispersé ses vaisseaux, l'expression de la volonté de Dieu, qui ne voulait pas qu'il partît. Il rentra en Aragon par Montpellier, dissuadé de la croisade, et se rendit de là à Burgos où,

tiers, mais qu'Alfonse lui donna la somme entière. Quoi qu'il en soit, il est certain que le roi fit en cette occasion un don considérable à la fille de la sœur de son père, et c'est à cela sans doute qu'il fait allusion dans la dédicace de son livre des Plaintes (las Querellas), lorsque, parlant de lui-même, il dit qu'il est

> Aquel que los reyes besaban el pie,
> E reynas pedian limosna é mancilla.

le 30 novembre (1269), se célébra le mariage de l'infant de Castille, Ferdinand, avec Blanche de France. Les rois d'Aragon et de Castille, l'émir de Grenade, Jean d'Acre, comte d'Eu, un évêque français et beaucoup de chevaliers qui avaient accompagné Blanche, assistèrent à la cérémonie, ainsi que tous les infans de Castille et d'Aragon et un grand nombre de seigneurs des deux royaumes. L'archevêque de Tolède, don Sancho d'Aragon, oncle de l'infant, dit la messe nuptiale et bénit les époux[1].

Par ce mariage, saint Louis crut assurer à sa fille Blanche la couronne de Castille, à l'ombre de laquelle était née sa mère bien-aimée, cette autre Blanche, *blanche de cœur et de visage*, dont le poète a dit : *candida candescens candore et cordis et oris*. La vive affection d'Alfonse pour son fils Ferdinand, qu'il aimait entre tous ses enfans, semblait devoir rendre plus sûre encore cette espérance[2].

Saint Louis partit peu après pour la croisade avec le roi de Navarre Thibaut II, qui laissait à son frère Henri le soin de gouverner son royaume en son absence.

1 Zurita, Anales de Aragon, ad ann.— La chronique de Cardeña rapporte le fait en ces termes : — Era de 1307 (1269), miercores 27 dias de noviembre entró el rey de Castiella D. Alfonso é D. Jayme de Aragon en Burgos, é otro dia jueves entró doña Blanca fija del rey de Francia, é el sabado, postrimero dia de este mes sobredicho, dia de sant Andres, fizo bodas el Infant D. Fernando con doña Blanca fija del rey de Francia, etc...—Ferdinand de la Cerda, comme nous le verrons, mourut, avant son père, en 1275, à peine âgé de vingt ans, laissant deux fils de Blanche, nommés, comme leur aïeul et leur père, Alfonse et Ferdinand. Ceux-ci, suivant les principes de la loi romaine, avaient des droits réels à la succession de leur aïeul ; la nation espagnole, élevée dans les principes du droit gothique, en jugea autrement. On conçoit toutefois que les prétentions des fils de Ferdinand aient paru graves, et qu'un parti se soit formé en leur faveur ; mais ceux des historiens, tant français qu'espagnols, qui ont attribué des droits sur la couronne de Castille à l'aïeule de Blanche, à Blanche de Castille, mère de Louis IX, se sont trompés, et ont en ceci erré, comme à l'ordinaire, sur les pas de Mariana. — Blanche avait trois ans de plus que son mari ; elle était née en Syrie ou en Égypte en 1252, l'année même de la mort de sa grand'mère, Blanche de Castille.

2 Alfonse ne manque jamais de le mentionner, dans ses diplômes, avec l'épithète de *primero heredero*. — Tous les fils d'Alfonse et d'Yolande étaient nés déjà

L'armée des croisés aborda devant Tunis le 17 du mois de juillet. Les chrétiens investirent la place ; mais le siége se prolongea jusqu'en automne. On sait le reste. Les chaleurs excessives, l'influence du climat sur des Européens nés dans des régions froides ou tempérées, donnèrent lieu à une peste qui fit périr un grand nombre de personnes. Saint Louis et son fils Jean y succombèrent. Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, survint et fit la paix avec l'émir de Tunis, à la condition qu'il paierait au roi de Sicile un tribut annuel double de celui qui lui avait été payé jusque-là. Les choses ainsi arrangées, le siége fut levé et l'escadre fit voile pour la Palestine. Mais, arrivé à Trapani, le roi de Navarre mourut le 5 décembre. Se voyant sans chefs les deux armées revinrent en France, d'où les troupes regagnèrent leurs foyers. L'expédition ne profita qu'au roi de Sicile. La reine de Navarre, Isabelle, mourut le 25 avril de l'année suivante. Thibaut ne laissant point d'héritiers directs de ce mariage, son frère Henri, qui déjà exerçait en l'absence de Thibaut les fonctions de vice-roi de Navarre, hérita de la couronne.

Des troubles graves éclatèrent en Castille à cette époque. Dix-sept ricos-hombres, ayant à leur tête Nuño de Lara, homme puissant et altier, élevèrent des prétentions exorbitantes contre l'autorité royale. Nuño et les siens se prétendaient lésés par le roi sur divers points capitaux, sur lesquels ils demandaient satisfaction. L'infant Philippe, frère du roi, épousa la querelle du chef des Lara, et la lutte se termina par l'exil des rebelles sur les terres de Grenade. Mohammed ben El Ahmar était tout juste en ce moment en querelle avec Al-

en 1268, comme il appert d'un privilége donné à Séville le samedi 11 d'août de cette année : — En Sevilla, sabado, once dias andados del mes de agosto, en era de 1306. Nos el sobredicho rey D. Alfonso reynante con la reyna doña Violante mi muger, è con nostros fijos el infante D. Fernando, primero heredero, è con D. Sancho, è D. Pedro, è D. Juan, è D. Jaymes, en Castilla, en Toledo, etc. (Rizo, Historia de Cuenca, p. 48).

fonse au sujet des walis de Malaga, de Guadix et de Comarès, que le roi de Castille protégeait contre Mohammed. Alfonse, à la faveur de ces troubles, avait essayé d'obtenir de l'émir de Grenade la cession d'Algésiras et de Tarifa. Mais l'émir s'était plaint qu'on exigeât de lui les clefs de ses états, parce que, conformément à son droit, il voulait réduire les walis rebelles. Ce fut sur ces entrefaites que le prince Filibo, le zaïm doun Noun et d'autres illustres cavaliers de Castille, disent les auteurs arabes, mécontens de ce qu'Alfonse se laissait gouverner par sa femme plutôt que par leurs bons conseils, vinrent chercher un asile à Grenade. Mohammed les reçut suivant leur mérite, les logea dans ses plus belles maisons, et accepta avec plaisir l'offre qu'ils lui firent d'entrer à son service. Ils le prièrent toutefois, suivant les mêmes auteurs, d'éviter, autant que possible, de guerroyer contre le roi de Castille, le seul contre qui ils ne pussent le servir. Ebn el Ahmar loua leur noblesse, et ils marchèrent peu après contre les trois walis révoltés, sous les ordres de l'émir Mohammed, successeur désigné du royaume. L'infant Philippe et don Nuño de Lara se lièrent dans cette campagne d'une étroite amitié avec l'émir successeur, et firent de grandes prouesses, à l'envi des plus braves Musulmans. Mais, comme les forces de l'émir de Grenade étaient très divisées, la guerre contre les walis réfractaires se passa en pillages et en dévastations, et dura plusieurs années sans amener la soumission désirée; en sorte qu'en l'an 670 (1272) Ebn el Ahmar, fatigué de cette interminable guerre, prit le parti de solliciter les secours d'Abou Youssouf Yakoub, fondateur de la dynastie des Mérinites. Mais Mohammed mourut avant que l'illustre chef africain eût pu répondre à son appel.

Mohammed, ayant fait des levées extraordinaires pour accabler les trois walis rebelles dont les incursions fatiguaient et ruinaient ses états, voulut marcher contre eux en personne, malgré son grand âge. Il monta à cheval, et, accompagné de

la fleur des chevaliers de Grenade, ainsi que des chrétiens qui étaient à sa cour, il partit. Un signe de malheur marqua son départ. Au sortir de la porte, le premier cavalier qui marchait parmi les chefs, ayant négligé de baisser sa lance, elle toucha à la voûte et se rompit. L'émir poursuivit sa route vers Malaga; mais, à une demi-journée de chemin environ, il se sentit indisposé. Il fallut le ramener vers la capitale, porté sur un brancard, et il expira avant d'y arriver, à la suite d'un vomissement de sang, le 29 de djoumadah-el-akher 671 (21 janvier 1273), ayant à ses côtés l'infant don Philippe qui l'avait accompagné dans cette expédition. Mohammed était âgé de quatre-vingts ans, et en avait régné trente-six à Grenade; mais il avait porté quarante-deux ans le titre d'émir, depuis sa première proclamation à Ardjouna [1]. On l'enterra avec grande pompe dans l'ancien cimetière commun de Grenade, dans une châsse d'argent [2]. Son fils la fit recouvrir d'un marbre précieux, sur lequel il fit graver en lettres d'or cette épitaphe singulière :

« Ici gît le très grand et très haut sultan, forteresse de l'is-
» lam, ornement du genre humain, gloire des nuits et des
» jours, pluie de générosité, rosée de miséricorde, pôle de la
» direction, lumière de la loi, protecteur de la tradition, épée
» de la vérité, directeur des hommes, lion de la guerre, ruine
» des ennemis, colonne de l'état, défenseur des frontières,
» vainqueur des armées, dominateur des tyrans, triompha-
» teur des infidèles, émir el Mouményn, guide du peuple
» choisi, bouclier de la foi, honneur des rois et des sultans,
» le vainqueur par Dieu, l'occupé dans la voie de Dieu, Abou
» Abdallah Mohammed ben Youssouf ben Nassr el Ansary.

Casiri dit qu'il mourut d'un vomissement de bile, en un lieu qu'il ne nomme pas : — In loco quodam decubuit, ubi accedente bilioso vomitu vitam finivit, anno eodem qui supra (671) feria 6, die 29 djemadi posterioris.

2 Sepultusque in antiquo et communi cœmeterio; ejusque corpus ibi in arcâ argenteâ conditum (Casiri, t. II, p. 265).

» (Que Dieu l'élève au rang des hauts et des justifiés, et le place
» parmi les prophètes, les justes, les martyrs et les saints! Que
» Dieu l'accueille et lui soit miséricordieux!). Il plut à Dieu
» favorable qu'il naquît pour une destinée heureuse, l'an 591,
» et qu'il mourût vers l'heure de la prière d'el-ahsar, le
» vendredi 29 de djoumadah-el-akher 671. Loué soit celui
» dont l'empire n'a pas de fin, dont le règne n'a pas commencé,
» dont la durée n'aura pas de terme! Il n'y a pas d'autre Dieu
» que lui, le miséricordieux et le clément (*el rahman wi el*
» *rahym*) [1] »

Nous avons dit que ce fut lui qui commença le grand ouvrage de l'Alhambra. Il dirigeait lui-même les travaux et se trouvait souvent au milieu des ingénieurs et des architectes. Le principal corps de l'édifice fut construit sous son règne. Mais l'ensemble des bâtimens qu'on a depuis désigné sous ce nom ne fut achevé que vers le milieu du XIV[e] siècle, époque où la discorde et les guerres intestines rendirent impossibles la continuation les travaux. Aucun monument de l'architecture des Arabes ne répond plus que celui-ci à l'idée gracieuse que le seul nom d'art mauresque réveille dans tous les esprits. Les proportions en peuvent paraître mesquines, comparées à celles des monumens de la Grèce et de Rome, comparées surtout aux colossales constructions de l'Égypte, dont la solidité et l'immensité sont le principal caractère; mais que de legèreté, de délicatesse et de capricieuse élégance dans les mille détails de ces galeries décorées d'arcades de toute forme, découpées en festons et en stalactites, chargées de dentelles en stuc, autrefois peintes et dorées; dans la disposition de cette forêt de

[1] El Khateb, in Casiri, t. II, p. 268. — L'usage des épitaphes, contraire à l'esprit de l'islamisme, inconnu aux khalifes et aux monarques de l'Orient jusqu'aux sultans ottomans, l'avait été en Espagne jusqu'à Mohammed. C'était une imitation flagrante, et condamnée par quelques rigides fakihs, des coutumes des chrétiens. Il en était de même de l'usage des armoiries, que Mohammed introduisit à Grenade dans les premières années de son règne.

colonnettes, isolées, accouplées, groupées, toujours à formes élégantes, à travers lesquelles étincellent les eaux jaillissantes de la fontaine des Lions, et la riche parure des appartemens royaux! C'est là un monument unique, comme la civilisation et le caractère du peuple qui l'éleva, une exception architecturale, où se révèle tout entier le génie original de cette nation singulière, brave, ingénieuse, mystique et galante, oisive et occupée tout à la fois, dont les prêtres et les soldats étaient poètes et chevaliers.

Mohammed II, le seul des fils de Mohammed I^er^ qui eût survécu à son père, avait reçu le titre d'émir el Mouménym longtemps avant la mort de celui-ci; c'est pourquoi Casiri et Conde le distinguent par le surnom d'Emir. Aussitôt qu'il eut achevé les obsèques de son père, il parcourut à cheval les principales rues de Grenade, et fut de nouveau proclamé au milieu des transports de la plus vive allégresse. Résolu à prendre son père pour modèle dans toutes ses entreprises et à l'imiter en tout, il ne fit aucun changement dans les emplois civils et militaires, ni dans le système d'administration établi par ce sage émir. Il conserva la garde africaine qui avait toujours pour chef un prince mérinide ou zeïanide, ainsi que la garde andalouse, qui, à défaut d'un chef de la maison royale, était commandée par Ebn Moussa, le vieil ami de son père, et il augmenta la solde de l'une et de l'autre. Quelques courtisans, déçus dans l'espoir de s'élever par leurs intrigues au commencement d'un nouveau règne, accusèrent leur souverain d'ingratitude, formèrent un parti de mécontens et allèrent se joindre aux walis Eschkaïlolides. Ceux-ci avaient profité de la mort du dernier émir pour recommencer leurs incursions. Mohammed II marcha contre eux (les riches-hommes chrétiens retirés à Grenade faisaient partie de cette expedition), les tailla en pièces près d'Antekaria (Antequera), enleva tout leur butin, les poursuivit l'espace de plusieurs lieues, et revint à Grenade, où il récompensa no-

blement les seigneurs castillans dont la valeur avait assuré son triomphe [1].

En ce temps, dit un écrivain arabe, revint d'Afrique (de Tunis), le prince don Fadrik. Conde dit Anrik ; mais il s'agit ici de Frédéric, frère immédiatement puiné du roi Alfonse, qui était passé longtemps auparavant en Afrique auprès de l'émir de Tunis [2].

Frédéric, qui avait pris part avec son frère aux mouvemens de l'Italie méridionale contre Charles d'Aujou, était resté longtemps à Tunis avec Henri, près d'Abou Abdallah Mohammed el Mostansir et il y était retourné de Sicile après l'occupation entière de l'île par les troupes de Charles, lorsque vers ce temps il repassa en Espagne où nous le verrons quelques années plus tard périr tragiquement par l'ordre de son frère. Ce Frédéric était brave et vaillant; le motif qui lui fit quitter Tunis fut, dit notre auteur, qu'il soupçonna l'émir de Tunis d'en vouloir à sa vie, parce qu'un jour qu'il devait aller à la chasse avec El Mostansir, comme il l'attendait seul dans une cour de l'Alcaçar, il se trouva tout-à-coup en présence de deux énormes lions de la ménagerie de l'émir, que les gardiens avaient laissé s'échapper de leurs cages. Le courageux chevalier tira l'épée pour se défendre, mais les lions n'osèrent l'attaquer. Il sortit de la cour et avertit les gardiens, avec beaucoup de calme, d'être plus attentifs une autre fois. L'émir s'excusa, mais Fadrik ne s'y fia plus ; il prit congé d'El Mostansir et partit pour l'Espagne. Lié antérieurement avec l'émir de Grenade, Frédéric, rentré en grace près de son frère Alfonse, désapprouva l'appui que celui-ci prêtait aux walis rebelles de la maison de Malaga, et lui fit craindre que Mohammed n'eût

[1] Il leur fit, selon l'usage du temps, de riches présens d'armes, de vêtemens, de chevaux et de harnais.

[2] Anrik (Henri), fait prisonnier à Tagliacozzo par Charles d'Anjou (en 1268), était alors et fut de très longues années encore en la puissance de celui-ci, enfermé dans le château de Sainte-Marie en Pouille.

recours à la protection de l'émir de Marok. Dans cette appréhension, Alfonse fit presser secrètement son autre frère Philippe et les seigneurs castillans qui étaient à Grenade de revenir dans leurs terres et d'oublier le passé. Il les pria en même temps de vouloir bien négocier un accommodement entre lui et Mohammed II. Celui-ci, plein de confiance dans ses hôtes, et voulant sincèrement la paix, écouta leurs propositions et ne fit aucune difficulté de les suivre à Séville au mois de ramadhan 671 (avril 1273). L'écrivain arabe nomme parmi ces seigneurs chrétiens le prince Filibo, le zaïm doun Noun et don Lob ( Lope Diaz de Haro ). Alfonse vint au-devant d'eux à cheval, en grande pompe, logea Mohammed dans son propre palais, lui donna de brillantes fêtes, l'arma chevalier suivant l'usage de Castille, l'embrassa comme son ami, et, à son intercession, fit la paix avec son frère et les chevaliers de son parti, qui tous en témoignèrent leur satisfaction à l'émir grenadin. Mohammed était alors dans la fleur de l'âge, et joignait à toutes les graces de la jeunesse une instruction solide et variée ; il parlait surtout avec une rare élégance la langue castillane ; ce qui lui donnait occasion de s'entretenir souvent avec Yolande et ses filles. Ce fut dans une de ces entrevues que l'adroite Yolande lui ayant dit qu'elle avait une prière à lui faire, et l'émir lui ayant répondu par galanterie de commander, que ses prières seraient des ordres, Yolande le pria d'accorder un an de trève aux walis rebelles de Malaga. Mohammed s'était engagé trop avant. Il dissimula son dépit et accorda la trève demandée ; mais il comprit que le but des chrétiens était de le tenir en échec, au moyen de ces ennemis intérieurs qu'ils pourraient à volonté susciter contre lui, et se promit de prendre sa revanche quand le moment serait venu. Il ne refusa point cependant de se lier pour un an comme il s'y était d'avance engagé ; il conclut peu de jours après un traité de paix et de commerce avec le roi de Castille, et s'obligea de

lui payer un tribut annuel pour tenir lieu du service d'hommes à cheval dont il était tenu envers la couronne de Castille. Il obtint que les Musulmans, dans leurs relations maritimes et commerciales avec les chrétiens, jouiraient des mêmes sûretés et des mêmes franchises; et il accorda la trève aux trois walis, suivant sa promesse. Il prit ensuite congé d'Alfonse et de toute la famille royale, et fut accompagné jusqu'à Marchena par les infans don Philippe, don Manuel et don Frédéric.

Alfonse avait hâte de conclure la paix de ce côté. L'affaire terminée, il tourna de nouveau ses regards vers l'Allemagne. La mort de Richard de Cornouailles avait, quelque temps auparavant (Richard était mort le 2 avril 1271), ranimé en lui l'espérance de l'empire. Des trois papes, Alexandre IV, Urbain IV et Clément IV, qui avaient gouverné l'église depuis que les Allemands étaient venus à Burgos offrir l'empire à Alfonse, suivant l'expression de la chronique de Cardeña[1], aucun n'avait favorisé sa cause. La mort de Richard, son compétiteur à ce même empire, ayant fait cesser toute dissidence, il semblait naturel que les électeurs ne s'occupassent pas d'élire un nouvel empereur, et qu'ils se réunissent pour couronner celui que les nécessités de sa situation avaient éloigné, pendant la vie de Richard, de l'exercice de la puissance impériale; mais il n'en fut rien. Les électeurs, toutefois, demeurèrent pendant plus de deux ans indécis, sans que les troubles de son royaume permissent à Alfonse de rien entreprendre de sérieux hors de ses états pour prendre possession de la dignité dont il était si fier.

Dès qu'Alfonse avait connu la mort de Richard, il avait envoyé des ambassadeurs à Viterbe pour y soutenir ses droits à l'empire. Ces ambassadeurs étaient Ademar, de l'ordre des

[1] Era de MCCXCV (1257), entraron los Alemaños en Burgos, para dar el emperazgo al rey D. Alfonso fijo del rey D. Ferrando en el mes de junio (Chr. de Cardeña, ad ann.).

Frères-Prêcheurs, depuis évêque d'Avila, don Fernando Martinez, chanoine de Zamora et évêque élu d'Oviédo, et Diego Perez de Sarmiento. Lorsque Grégoire X avait été élu, le 1er septembre 1271, il était en Palestine[1]. Les ambassadeurs castillans attendirent à Viterbe jusqu'à la fin de mars 1272. Grégoire fut couronné le 27 de ce mois, et les ambassadeurs castillans purent enfin lui présenter les lettres d'Alfonse et soutenir devant lui de vive voix la justice de sa cause. L'objet de leur mission était surtout de demander au pape de vouloir bien fixer un jour pour la consécration et le couronnement solennels de leur seigneur don Alfonse, roi de Castille et de Léon, comme empereur du Saint-Romain empire. Mais Grégoire, suivant l'esprit de ses prédécesseurs et poursuivant en lui peut-être la maison de Souabe dont il était issu par sa mère, ou plus vraisemblablement parce qu'il avait dessein de réunir les forces de la chrétienté contre les infidèles, et qu'Alfonse ne lui paraissait pas dans des conditions à pouvoir donner une forte impulsion à la croisade qu'il méditait, refusa de reconnaître Alfonse comme roi des Romains, rejeta toutes leurs demandes, et écrivit au roi pour qu'il abandonnât ses prétentions, s'efforçant de lui persuader combien elles étaient mal fondées[2]. Il écrivit en même temps aux électeurs, si longtemps divisés, de regarder leurs anciennes nominations comme non avenues; il les pressa de se réunir, et de choisir parmi les princes allemands un homme dont le mérite et les talens pussent relever l'empire affaibli; et annonça dès lors par let-

1 L'église était privée d'un chef depuis plus de deux ans (depuis la mort de Clément IV, décédé à Viterbe, le 29 de novembre 1268). Le conclave réuni à Viterbe, s'étant enfin décidé à lui donner un successeur, arrêta son choix sur Tebaldo Visconti de Plaisance, qui était alors en Terre-Sainte, avec le simple grade d'archidiacre. Le nouveau pontife prit le nom de Grégoire X, et revint seulement l'année suivante, prendre possession du saint-siége.

2 La lettre de Grégoire X à Alfonse IX est datée du 16 des calendes d'octobre 1272 (16 septembre) : — Datum apud Urbemveterem XVI kal. octobris, pontificatus nostri anno I (apud Raynald., ann. 1272, num. 33 et seq., p. 197).

tres encycliques la convocation solennelle d'un concile général à Lyon pour l'année 1274 [1]. Le choix des électeurs fut fait dans l'année 1273. Rodolphe, comte de Habsbourg, tige de la seconde maison d'Autriche, fut désigné comme roi des Romains au milieu de très grands débats, et malgré la protestation d'Ottokar, roi de Bohême, qui soutint toujours comme légitime l'élection d'Alfonse. Rodolphe de Habsbourg avait été maréchal de ce même roi de Bohême Ottokar, à qui depuis il ôta la couronne et la vie [2]. Cette nomination d'un homme généralement estimé pour sa bravoure fut approuvée par le pape et ensuite par le concile de Lyon. Les électeurs ecclésiastiques et l'évêque de Spire, chancelier de Rodolphe, répétèrent devant ce concile, au nom de leur maître, la promesse de respecter les libertés ecclésiastiques, et de ne point envahir les domaines de l'église [3].

Grégoire X s'était rendu à Lyon dès le mois de novembre 1273. Philippe-le-Hardi vint lui rendre visite au mois de février 1274, et Grégoire profita habilement de la déférence que lui témoignait le roi de France pour obtenir Avignon et le comtat Venaissin, cédés d'abord au Saint-Siége en 1229, par Raymond VII, mais rendus depuis à Raymond par Grégoire IX. Ce concile (quatorzième œcuménique de Lyon), dont le but était de subvenir aux besoins de la Terre-Sainte et de réunir les Églises grecque et latine, s'ouvrit en mars 1274, et fut clos le 17 juillet suivant. Le roi de Castille avait espéré que Grégoire y disposerait en sa faveur de la dignité im-

[1] Voyez à ce sujet les Litteræ Encyclicæ de Concilio celebrando, ap. Raynald., t. XIV, ann. 1272, num. 21.

[2] Voyez dans le premier chapitre de l'histoire des Suisses de Jean de Muller, l'origine de la maison de Habsbourg, et la série d'evénemens qui, à la suite des guerres que Rodolphe soutint avec talent et courage dans ses petits fiefs militaires, amena son élévation inattendue à l'empire (Geschichte der Schweiz. Eeid., l. I, c. 17, p. 507 et seq.).

[3] Voir les chartes dressées à ce sujet, ap. Raynald, ann. 1274, num. 7 et seq.

périale, à laquelle les électeurs venaient d'appeler Rodolphe de Habsbourg. Blessé de la reconnaissance publique qu'on y fit de Rodolphe en qualité d'empereur, Alfonse protesta, et résolut de soutenir ses droits les armes à la main. Le comte de Vintimille et quelques seigneurs lombards, des envoyés de la république de Pise et du marquis de Montferrat, vinrent l'engager à tenir bon, et l'assurer qu'un parti en sa faveur n'avait pas cessé d'exister en Italie, malgré les actes connus du dernier concile. Ils l'appelaient en conséquence au milieu d'eux et lui demandaient des secours d'hommes et d'argent. Alfonse fit un effort; il réunit les cortès à Burgos vers la fin de l'été 1274 et leur demanda les moyens de soutenir ses amis d'Italie. Les succès de Charles d'Anjou, la mort de Conradin et quelques vieilles injures à venger le sollicitaient à cette levée de boucliers; mais les cortès entrèrent faiblement dans ses vues; elles lui accordèrent cependant, à ce qu'il semble, les moyens d'envoyer en Italie quelques gendarmes pour y combattre le nouveau parti guelfe-impérial qui s'y était formé sous les inspirations de Grégoire X. Le pape s'en émut et soutint activement Rodolphe. Il l'engagea à passer les Alpes en personne. « Nous voulons que tu saches, lui écrivait-il, que ton compétiteur ne dort ni ne se décourage. Considère combien il serait périlleux que tu manifestasses de la faiblesse au commencement de ta promotion, et combien facilement tu perdrais l'affection de tes partisans. Il serait même possible (ce qui serait pis encore) que tes partisans embrassassent le parti de ton rival, si Alfonse, continuant à prodiguer les promesses et persistant dans ses instances, envoyait de plus grandes forces que celles que nous voyons. Imagine-toi à quel point cela énorgueillirait tes adversaires, et combien facilement pourrait s'en suivre la perte de la Lombardie, si les moyens t'étaient ôtés de recevoir la couronne impériale, et par là l'espérance d'assurer ta dignité sans contestation. Quel lieu te resterait pour rétablir ta puissance, si celui qui prétend

t'en frustrer s'emparait de la Lombardie par force ou par ruse ? »

Le pape pressait en conséquence vivement Rodolphe de franchir les Alpes et de venir recevoir de ses mains la couronne impériale ; mais Rodolphe, comme il fit plus tard sous Nicolas III, refusa d'aller en Italie pour se faire couronner, disant qu'aucun de ses prédécesseurs n'en était jamais revenu qu'avec perte ou de ses droits ou de son autorité. La bienveillance du pape pour le nouvel empereur éclatait cependant par des marques si manifestes qu'Alfonse témoigna plus vivement que jamais le désir d'entretenir Grégoire de ses droits ; il voulait au moins protester hautement devant lui contre l'injuste arrêt qui l'excluait de l'empire. Il avait d'ailleurs d'autres prétentions légitimes à élever, pour lesquelles il avait recours au pontife. Le pape consentit à avoir une entrevue avec lui. Le rendez-vous fut fixé à Beaucaire qui, par sa position intermédiaire sur le Rhône entre l'Espagne et l'Italie, leur parut à tous deux le lieu le plus convenable. Alfonse se mit en route pour la France dans l'hiver de 1274 avec la reine et les infans, à l'exception de son fils aîné Ferdinand, qu'il chargea de gouverner ses royaumes en son absence. Il prit son chemin vers les Pyrénées par Valence et Tarragone. Dans cette dernière ville l'attendait son beau-père le roi Jacques d'Aragon. Ils en partirent et se rendirent ensemble à Barcelone où ils passèrent les fêtes de Noël [1]. Ce fut là seulement, et après les fêtes de Noël, qu'Alfonse donna connaissance à Jacques des motifs de son voyage et lui demanda conseil. Jacques détourna Alfonse de son projet, mais Alfonse y persista, et partit pour Montpellier [2]. Sur toute la route il fut

[1] Jacques le rapporte ainsi lui-même dans sa chronique : — En lo endemig fo vengut lo rey de Castella en Tarragona, e la regina muller dell, e tots sots fills, levat don Ferrando. E partim daqui, e venchsen ab nos en Barcelona, e aqui tench ab nos la festa de Nadal (Iacme, c. 61).

[2] E dix nos que volia anar al Apostolich sobre el tort quel dit Apostolich li

accueilli et fêté, et il s'arrêtait un ou plusieurs jours dans tous les bons lieux qui se trouvaient sur son passage. Arrivé à Perpignan, il y laissa la reine et les infans, et se rendit de là à petites journées, par Narbonne, Béziers, Saint-Thibéry et Loupian, à Montpellier. Il y passa la fête de Pâques qui en cette année tomba le 14 d'avril, et n'en partit qu'après le dimanche de la Quasimodo, lequel répondait à son tour en cette année 1275 au 21 avril. Le roi arriva à Beaucaire accompagné de l'archevêque de Narbonne ; le pape l'avait ainsi désiré. Grégoire ne tarda pas à y arriver de son côté ; mais Alfonse n'en put rien obtenir, pas même la main de la jeune héritière de Navarre pour un de ses petits-fils, nés du mariage de Ferdinand, son fils aîné, avec Blanche de France. Henri, roi de Navarre, et comte de Champagne et de Brie, était mort en effet en 1274, étouffé par sa graisse, et n'avait laissé qu'une fille nommée Jeanne, encore au berceau, sous la tutelle de Jeanne d'Artois sa mère, sœur du comte d'Artois, régent de la Sicile, et cousine germaine de Philippe-le-Hardi. Alfonse avait d'anciennes prétentions à faire valoir sur la Navarre, et il voulait au moins obtenir pour un de ses petits-enfans la main de l'héritière de cette couronne. Mais Philippe-le-Hardi, roi de France, avait le plus grand intérêt à ce que Jeanne de Navarre ne fût pas mariée à un prince étranger. L'héritière du royaume de Navarre l'était aussi des comtés de Champagne et de Brie ; et il était de la politique de Philippe d'empêcher l'introduction de la puissance aragonaise ou castillane au beau milieu de son royaume ; il l'était davantage encore d'assurer à son successeur immédiat la main de la jeune héritère de deux provinces et d'un royaume si fort à sa convenance, et Philippe avait mis sur ce point le pape

tenia sobrel feyt del Imperi, e sobre molts altres torts que li tenia. E nos conseiamli que per nula re no hi anas, e nons volch creure daquel consell, e anassen al Apostolich (Ibid. l. c.)

dans ses intérêts. Aussi Grégoire refusa-t-il de seconder en quoi que ce fût le désir contraire d'Alfonse[1]. Enfin, une chose semblait, dans les idées du temps, plus légitime que tout le reste parmi les prétentions du roi de Castille; c'était la restitution qu'il réclamait du duché de Souabe qui lui revenait du chef de sa mère, et que Rodolphe avait usurpé. Mais Alfonse n'obtint rien du pape, pas plus sur ce point que sur les autres. Il s'en revint fort courroucé reprendre sa femme et ses enfans à Perpignan, et rentra avec eux en Castille vers la fin de l'été.

Il était temps qu'Alfonse revînt en Espagne. L'intervalle de son absence avait été marqué par les plus graves événemens, par la perte, entre autres, de l'héritier royal à qui il avait commis le soin de la gouverner en son nom. Mais il faut ici reprendre les choses de plus haut.

Dès avant le départ d'Alfonse pour la France, la trève d'un an accordée par l'émir Mohammed de Grenade aux walis Eschkaïlolides de Malaga était expirée. Mohammed avait repris d'abord la guerre contre eux, mais sans succès. Voyant Alfonse parti, il résolut de profiter de son éloignement pour les réduire à son obéissance; il résolut davantage, savoir, de relever en Espagne l'islamisme affaibli, qui ne s'y soutenait qu'à force de politique et de condescendance. Il écrivit en conséquence au glorieux chef des Bény-Mérinis. Yakoub, fils d'Abd-el-Hak, surnommé Abou Youssouf, qu'on avait donné pour successeur à son frère Abou Yahia, huit jours après la mort de celui-ci, le 27 de redjeb 656 (30 juillet 1258), à l'âge de quarante-six ans, était arrivé alors à l'apogée de sa puissance; et, comme tous les grands princes de

[1] Jeanne de Navarre, que sa mère avait amenée à la cour de France, épousa quelque temps après Philippe-le-Bel, fils aîné de Philippe-le-Hardi, et fut reine de France et de Navarre. C'est par elle que la Champagne et la Brie sont passées à la couronne de France, et que le titre de roi de France et de Navarre est devenu le titre commun des descendans de Robert-le-Fort.

l'islamisme, maintenant qu'il n'avait plus d'ennemis autour de lui, il aspirait à couronner sa gloire par quelque grande expédition religieuse, par ce que les Musulmans estiment une œuvre sacrée. Ce fut sur ces entrefaites, et comme il venait de tout réduire sous son obéissance autour de Fèz et de Marok [1], qu'il reçut la lettre et les ambassadeurs de Mohammed. L'émir de Grenade lui mandait l'état fâcheux de l'islamisme en Espagne, et l'appelait à y porter remède; il insistait principalement sur le mal que lui faisaient les walis Eschkaïlolides, qui, réunis aux chrétiens, couraient et ravageaient les campagnes, et l'invitait subsidiairement à juger comme arbitre suprême ses différends avec les trois walis rebelles de Malaga, Guadix et Comarès. Afin de déterminer le monarque africain par un avantage immédiat, Mohammed lui offrait, par la même lettre, les ports de Tarifa et d'Algésiras. Se trouvant dans les conjonctures les plus favorables pour une expédition de ce genre, Yakoub saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui, et fit tout disposer pour porter la guerre de religion en Espagne. On était au commencement du printemps. Il partit de Fèz le 1er du mois de schawal 673 (29 mars 1275), et se rendit à Tanger pour surveiller le passage de l'armée. Il envoya d'abord de là en Espagne son fils Abou Zyan, à la tête de cinq mille cavaliers des plus braves pour prendre possession des deux places qui devaient lui servir d'arsenaux et de points de débarquement. L'émir Abou Zyan s'embarqua à Kasr el Madjaz, et débarqua à Tarifa, le 16 de djoulkadah 673 (12 avril 1275). Il demeura trois jours à Tarifa, pour y faire reposer hommes et chevaux des agitations de la mer (car les Arabes ne parlent jamais de ce passage comme d'une chose facile). Il se jeta ensuite en avant comme pour sonder le

1 Le fils d'Abd el Hak n'était maître de Marok que depuis quelques années. Il s'en était emparé en 668 (1269), après avoir vaincu et tué le dernier émir de la dynastie des Almohades.

terrain, et fit une incursion heureuse vers Albohhayra (Albuhera près de Vejer), dont il pilla les fermes et les hameaux, et pénétra par ce chemin jusque dans les campagnes de Scherisch (Xérès), qu'il soumit aux mêmes ravages. Il y fit force butin et force captifs qu'il envoya en Mauritanie, et s'en retourna lui-même à Algésiras pour y attendre les ordres de son père.

Toute l'Espagne s'effraya de cette arrivée des Bény-Mérinis. Les walis eschkaïlolides craignirent le premier coup de l'expédition, qu'ils savaient provoquée par Mohammed de Grenade, et ils s'empressèrent de conclure une trêve avec celui-ci. Tous ensemble se portèrent à la rencontre de l'émir africain qu'ils allèrent attendre à Algésiras.

Yakoub mit quelque lenteur aux préparatifs de la campagne. Tout fut prêt cependant vers le milieu de l'été, et, après avoir fait passer une armée considérable avec les précautions accoutumées, il passa lui-même et aborda à Tarifa, à dix heures du matin, le jeudi 21 de safar 674 (15 août 1275). Il se rendit le même jour à Algésiras où il trouva l'émir Mohammed et le scheikh Ebn Eschkaïloula, avec leur suite. Yakoub termina leurs différends à l'amiable. Il reprocha aux walis leur révolte préjudiciable au bien de l'islamisme, et les réconcilia avec Mohammed, au moins en apparence. Les chefs réunis des deux armées andalouse et africaine tinrent conseil sur la manière dont on mènerait la guerre contre les chrétiens, et il fut convenu que Yakoub agirait de concert avec les troupes de Mohammed de Grenade et celles des walis Eschkaïlolides de Malaga, Guadix et Comarès.

Le roi de Castille était absent, comme nous l'avons dit, et la frontière, de ce côté, avait pour *adelentado* le comte don Nuño de Lara, brave et fier rico-hombre qui avait longtemps vécu en exil à Grenade dans l'intimité d'Ebn el Ahmar et de son fils. Alfonse lui avait confié la garde de cette frontière après l'avoir reçu en sa grace à Séville, au mois d'avril 1273, avec

l'infant Philippe et les autres seigneurs castillans qu'il avait amnistiés.

Yakoub, dit le petit Kartasch, se porta en avant et fit irruption sur les terres des chrétiens sans que ceux-ci s'y attendissent. Ses troupes se répandirent à l'improviste sur le territoire de Cordoue « comme un torrent furieux ou un pesant essaim de sauterelles affamées. » En quelques jours la désolation régna sur les terres envahies ; les champs d'Almotowar (Almodovar), d'Obdat (Ubeda) et de Bayasa (Baeça) furent cruellement saccagés. La seule avant-garde de l'armée africaine, composée de cinq mille cavaliers commandés par un des fils de l'émir nommé Abou Yakoub, suffit à cette exécution militaire ; les rives du Guadalquivir gardèrent longtemps les traces de cette formidable irruption de barbares. Le petit Kartasch nous les montre prenant d'assaut le château de Boleya (Bolea) ; ne passant pas auprès d'un arbre sans le couper, auprès d'une ferme sans la brûler, auprès de quoi que ce fût de bon à prendre sans le piller, meuble ou trésor, enlevant les enfans et les femmes, faisant les hommes captifs ; enfin ravageant et pillant toutes choses sur leur passage. Les Bény-Mérinis remplirent leurs mains de dépouilles, s'écrie l'historien musulman. L'émir des Musulmans ordonna de rassembler tout le butin en un lieu ; on y amena les bœufs, les moutons, les chevaux, les bêtes de somme, les esclaves, hommes, femmes et enfans ; et ils étaient en si grand nombre que les montagnes et les vallées en étaient emplies : il livra le pays à un vaste incendie, si bien que toute la contrée prit pendant plusieurs jours les rouges couleurs de l'aurore.

L'émir des Musulmans jugea convenable de battre de là en retraite. Le siége des grandes villes ne lui semblait pas promettre d'heureuses chances de succès. Le bruit de son invasion avait réveillé les chrétiens du nord de la Péninsule, et on annonçait leur prochaine arrivée en Andalousie. Yakoub fit conduire devant lui le butin et les prisonniers chrétiens liés

avec des cordes, deux par deux. Il arriva de la sorte avec son armée victorieuse et les dépouilles dont Dieu l'avait gratifié vers la ville d'Eschdja (Ecija). Comme il était là campé, hésitant sur le chemin qu'il fallait suivre, un espion lui apporta la nouvelle de l'arrivée du zaïm don Nuño de Lara, marchant contre lui à la tête d'une armée. Yakoub venait à peine de réunir autour de lui les scheikhs des Bénys-Mérinis, et il tenait conseil avec eux, lorsqu'ils virent tout-à-coup paraître l'infanterie des chrétiens formée sur deux lignes et suivie de leurs hommes à cheval, qui s'avançaient vers eux par milliers suivis d'autres milliers. Le zaïm des chrétiens doun Noun était au milieu d'eux. Alfonse (que Dieu maudisse !), dit l'auteur musulman, lui avait donné le commandement général de son armée, et lui avait laissé l'entière disposition de ses pays et de ses affaires. Les chrétiens se trouvaient heureux d'être sous lui, parce qu'il n'avait jamais été vaincu. C'était un des Satans de l'infidélité. Aussitôt que les bannières des deux armées se furent aperçues, et, bien que le vaillant zaïm don Nuño comprit que les troupes d'Abou Youssouf formaient une très forte armée, double de la sienne ; néanmoins, soit par orgueil et témérité, soit par fatalité, il lui sembla qu'il ne pouvait sans honte éviter le combat : il rangea ses escadrons sans délai et se disposa à attaquer les Musulmans. Abou Youssouf fit également charger sa cavalerie ; la terre trembla au bruit des tambours et des trompettes et aux cris des combattans[1]. Les Musulmans développèrent leurs lignes et entourèrent les chrétiens qui se battaient avec la plus grande bravoure ; mais,

[1] Aux cris de] *Dieu est grand*, ou, pour s'en tenir plus littéralement aux expressions de l'écrivain arabe, au bruit du *thalyl* et du *takbir* ; c'était le cri d'armes ou de guerre des Musulmans. Le *thalyl* consiste dans ces paroles : *Il n'y a pas de force et il n'y a pas de puissance, si ce n'est en Dieu, en cet être suprême, en cet être puissant* ; et le takbir dans celles-ci : *Dieu est grand, Dieu est grand, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; Dieu est grand, Dieu est grand ; louanges à Dieu !* C'est ce que Conde rend sans plus d'explications par le mot *allakebirah*.

cernés par les Arabes, ils furent vaincus, et il n'en échappa qu'un petit nombre qui s'enfuirent à la cité voisine d'Ecija. « Dieu donna l'avantage à l'armée des Musulmans, dit le petit Kartasch ; il rendit ses saints victorieux et exalta sa troupe fidèle. Le zaïm des infidèles, doun Noun, fut tué, ses troupes défaites et dispersées. Cette grace bienheureuse, par qui Dieu voulut favoriser les Musulmans et avilir les idolâtres, eut lieu le 15 du mois béni de rabi-el-awal, mois de la nativité de notre prophète Mahomet (S. S. S.) de l'an 674 (8 septembre 1275)[1] ». Yakoub adressa à l'émir de Grenade la relation de sa victoire, avec la tête du général castillan. Mohammed eut un regret profond de la mort de don Nuño, avec qui il avait été lié d'une étroite amitié. Lorsque l'esclave envoyé tira de l'outre où elle était enfermée la tête de don Nuño, Mohammed en détourna les yeux, et se cachant le visage des deux mains, il s'écria en castillan : « — Par Dieu ! mon ami, tu ne méritais pas cela de moi. » (*Guala! mi amigo, que nò me lo merecias.*) Don Nuño de Lara l'avait accompagné à Cordoue et à Séville, et ils avaient conçu l'un pour l'autre une vive affection. Mohammed fit mettre sa tête dans du musc et du camphre, et l'envoya dans un coffre d'argent richement ciselé à Sancho à Cordoue, pour qu'elle y fût honorablement enterrée[2].

Cependant, sur la nouvelle de l'arrivée d'Abou-Yousouf en Andalousie, toute l'Espagne s'était mise en mouvement. Ferdinand, fils d'Alfonse, avait convoqué le pays à la défense commune. De Burgos à la frontière, des courriers avaient fait appel aux seigneurs et aux conseils des villes, au nom du roi, pour qu'ils eussent à préparer leurs menées (*mesnadas*) et à le suivre. Lui-même était parti à la hâte de Burgos, à

[1] Il va sans dire que le petit Kartasch donnant, dans un journal très circonstancié et très exact du règne d'Abou Youssouf Yakoub, une date si précise, et d'accord avec la date qu'attribuent à ce fait tous les historiens espagnols, nous n'avons garde de nous arrêter à la date erronée qu'en donne Conde, qui place, on ne sait d'après qui, la bataille d'Écija sous l'année 672 (1273).

[2] Kartasch el Saghir, et el Khateb, ad ann.

la tête de ses hommes, se dirigeant sur l'Andalousie, et recueillant sur sa route les troupes qui accouraient se ranger sous la bannière royale. Arrivé à Ciudad-Real, Ferdinand se sentit indisposé et sans forces pour poursuivre son chemin. Il fallut s'arrêter. Son mal s'aggrava. En vain on lui prodigua les secours de l'art; tout fut inutile; il mourut le 25 juillet 1275[1]. Au moment d'expirer, Ferdinand avait vivement recommandé ses enfans et sa femme à Don Juan Nuñez de Lara, fils de ce même don Nuño, qui en ce moment se disposait à mettre un terme aux déprédations d'Abou-Youssouf, entreprise dans laquelle il devait périr. Ferdinand lui avait expressément recommandé de faire tous ses efforts pour faire reconnaître par Alfonse les droits de son fils aîné Alfonse (issu de Blanche de France) comme héritier de la couronne de Castille après la mort de son aïeul. On n'observait point alors en Espagne le droit de représentation du père mort chez le fils survivant, suivant la loi romaine, mais seulement celui d'immédiation; cela semblait naturel surtout à des peuples formés suivant les lois gothiques. Mais l'influence des Lara était telle qu'il ne leur eût pas été impossible de remplir les volontés du prince. Pour obliger plus étroitement don Juan Nuñez de Lara, Ferdinand lui avait donné la tutelle du jeune Alfonse, et l'avait chargé de son éducation.

Sancho cependant, frère immédiatement puîné de l'infant qui venait de mourir, Sancho, qui déjà avait donné des marques de bravoure, et qui comptait alors à peine dix-huit ans, avait de son côté rassemblé une armée dans ses domaines, et accourait de Burgos vers la frontière de l'Andalousie, lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de son frère. Il accéléra sa marche vers Ciudad-Real, avec l'espoir subitement conçu d'y réunir tous les esprits en sa faveur, et d'y faire rendre un *beneplacito* qui le déclarât premier fils du roi, successeur et

1 Anno Dñi. MCCLXXV, VIII ks. agusti, obiit Dominus Fernandus, filius regis Castellæ, illustris Dñi. Alfonsi (Ann. Toled. III, p. 419).

héritier de ses royaumes. Don Lope Diaz de Haro[1], seigneur de Biscaye, accourait aussi en ce moment à la frontière avec ses menées contre l'ennemi commun. Instruit de la mort de l'infant, il prit aussi son chemin vers Ciudad-Real, où il apprit que s'était rendu Sancho, afin de prendre part, pour son compte, à ce qui serait résolu.

Sancho se réjouit vivement de son arrivée, qui lui fournissait l'occasion de traiter avec lui de ses affaires. D. Lope était le seigneur de Castille qui pouvait le plus efficacement l'aider dans son dessein; il lui en fit part : son droit à succéder au royaume de son père après la mort de celui-ci ne pouvait, selon lui, être mis en doute; il offrit à D. Lope de le considérer toujours comme son meilleur ami, et comme le premier de sa cour, s'il voulait favoriser sa cause; il lui fit adroitement envisager que, son neveu venant à régner, tout se gouvernerait par les mains de D. Juan Nuñez de Lara. La nouvelle de la défaite et de la mort de don Nuño devant Écija arriva sur ces entrefaites à Ciudad-Real; l'urgence des circonstances demandait un prompt remède. Sancho réunit tous les ricos-hombres présens et se fit reconnaître et proclamer infant héritier. En même temps il convoqua tous les bons Espagnols à la défense commune, et envoya ordre à toutes les places et à tous les châteaux de la frontière de se tenir en garde contre l'ennemi, et de mettre en sûreté les troupeaux et les autres effets de conséquence à la vue du péril; qu'il était prêt à les secourir; et il annonça son prochain départ pour Cordoue.

Ces sages dispositions furent attristées par la déroute et la mort de l'infant d'Aragon D. Sancho, archevêque de Tolède. La nouvelle des ravages exercés par la puissante armée d'Abou Youssouf jusque dans les dépendances de Jaen et aux portes de la commanderie de Martos qui dépendait de l'archevêché de Tolède, l'avait ému. Pour porter un plus

[1] Mondejar l'appelle à tort en quelques endroits D. Diego Lopez de Haro. Celui-ci était fils, comme l'indique son nom, et non frère (comme on l'a prétendu) de D. Lope Diaz.

grand nombre d'hommes à prendre les armes contre les infidèles, il avait sollicité de Grégoire X une bulle portant les indulgences de la croisade pour quiconque le suivrait à cette guerre; et l'avait obtenue [1]. En conséquence il fit publier la croisade, réunit de Tolède, Talavera, Madrid, Alcala, Huete, Guadalaxara et autres conseils toutes les troupes qu'il put, et se dirigea en grande hâte vers la frontière. Ayant passé la Sierra-Moréna, il s'arrêta quelque temps à Linares, pour y attendre plusieurs bandes de soldats qui devaient venir l'y rejoindre. Ce fut là que le commandeur de Martos, Frey Alonso Garcia, de l'ordre de Calatrava, lui apprit qu'un parti de Musulmans était dans ce moment rassemblé auprès de Martos avec une énorme prise de troupeaux, de richesses et de captifs, et lui exagéra la facilité qu'on aurait à défaire ces hommes accablés de fatigues, et à leur enlever leur butin.

Les forces que l'archevêque avait avec lui n'étaient point assez considérables pour tenter l'aventure; et un chevalier aragonais, son conseiller intime, appelé Sancho Duerta, était d'avis d'attendre D. Lope Diaz de Haro qui, par l'ordre de l'infant don Sancho, venait à son secours avec une armée, et qu'on savait devoir arriver le jour suivant à Jaen, où leur jonction devait s'opérer. Mais le commandeur de Martos répliqua avec peu d'intelligence qu'il ne convenait pas d'attendre D. Lope, qui prendrait ensuite pour lui seul la gloire d'avoir vaincu. Ce malencontreux conseil prévalut, et l'on se mit sur-le-champ à la recherche de l'ennemi. On le rencontra campé aux portes de Martos. L'impétueux archevêque chargea les Musulmans à la tête des siens; mais la cavalerie musulmane l'entoura et tailla en pièces son armée. Sancho Duerta et le commandeur Garcia demeurèrent parmi les morts. Sancho fut reconnu à ses vêtemens et fait pri-

[1] Voyez la lettre que lui adressa Grégoire X de Beaucaire à ce sujet, sous la date du 3 septembre 1275, apud Raynald., ad ann., num. 16.

sonnier. Comme les Africains voulaient l'envoyer à leur seigneur Abou Youssouf et les raïs d'Andarasch et de Baza à Mohammed de Grenade, il y eut entre eux une altercation afin de décider qui l'emmènerait, et à qui il devrait à plus juste titre appartenir. Les auxiliaires africains s'attribuaient orgueilleusement tout l'honneur de la victoire, et disaient que, sans eux, jamais les Grenadins n'auraient vu les eaux du Guadalquivir. Les Andalous offensés retournèrent leurs chevaux, et on allait en venir aux mains, lorsque le raïs Ebn Nassr, qui était de la maison de Grenade, donnant de l'éperon à son cheval, fondit sur le prisonnier et le perça d'un coup de lance, en disant : « *Dieu ne veut pas que, pour un chien, le sang des Musulmans soit versé.* » Sancho tomba mort; on lui coupa la tête et la main où brillait l'anneau épiscopal; les Africains eurent la tête, et les Andalous la main de l'anneau. L'une et l'autre furent depuis rendues aux chrétiens par les soins de Mohammed, qui les fit remettre à son ami, D. Gonzalo Ramon, grand-maître de Calatrava, et furent ensuite réunies au corps que les chrétiens avaient retrouvé sur le champ de bataille et enterrées avec honneur à Tolède. Le jour suivant arriva à Jaen D. Lope Diaz de Haro, avec le renfort dont nous avons parlé. Haro, ayant appris par quelques fugitifs la déroute et la mort de l'archevêque, résolut de venger cette mort et de tomber inopinément sur l'ennemi dès le lendemain matin. Il surprit les Arabes comme ils se retiraient dans tout l'orgueil du triomphe, ne croyant avoir chose au monde qu'ils dussent craindre, et les attaqua brusquement. Un combat acharné s'engagea; la nuit sépara les combattans sans avantage marqué d'aucun côté, si ce n'est que les chrétiens recouvrèrent la croix et l'étendard épiscopal, et tuèrent le Berbère qui les portait. Durant la nuit les deux armées s'éloignèrent chacune de son côté, et il n'y eut rien de plus entre elles. La mort de Sancho eut lieu le 21 octobre; cette seconde affaire deux jours après, près de Hisn-Azzahara; les

Musulmans se retirèrent avec leur butin, que les chrétiens ne purent leur enlever[1].

La nouvelle de la mort de Ferdinand, celle de la déroute de don Nuño devant Écija, hâtèrent le retour d'Alfonse en Espagne. Ce retour fut marqué par de nouveaux malheurs, par la mort entr'autres d'une des filles du roi nommée Eléonore, par celle de son neveu Alfonse-Emmanuel, fils de son frère l'infant Don Manuel. Le premier mourut à Montpellier, la seconde chemin faisant, dit la chronique[2]. Enfin, la mort de son beau-frère Sancho, tué près de Martos comme nous l'avons vu, coïncida presque avec son arrivée.

Cependant le monarque africain, après l'affaire où était mort don Nuño de Lara, n'ayant pu prendre Ecija, avait ravagé tout le pays jusqu'aux portes de Séville, et ramené son butin et ses prisonniers à Algésiras. Il était là lorsque Alfonse revint de France. Sancho était à Cordoue, et il pressait de là vivement l'armée africaine : par son ordre, les vaisseaux des chrétiens croisaient sur la mer du détroit, et il ne fut pas possible à Abou-Youssouf de passer de l'autre côté. Sa nombreuse armée souffrait déjà faute de vivres ; avant d'être réduit à une plus grande extrémité il envoya des ambassadeurs à Alfonse qui venait d'arriver à Tolède, et n'eut pas de peine à conclure avec lui une trêve de deux ans, après la signature de laquelle

[1] Anno Dñi. MCCLXXV, XII kal. novembris, obiit Dñs. Sanctius filius regis Aragonum, et archiepiscopus Toletanus. — Sancho avait été créé archevêque de Tolède en 1266, par le pape Clément IV ; il avait reçu l'ordre du sous-diaconat la veille du jour de la consécration (anno Dñi. MCCLXVI, fuit creatus Dñs. Sanctius, infans Aragoniæ, in archiepiscopum Toletanum per Dominum Clementem IIII, præcedenti autem die per eundem in subdiaconum ordinatus ; vide Ann. Toled. III, p. 418).—Dans les Archives de l'église de Tolède, fol. 71, on lit : —Cabe Martos mataron al arzobisbo los Moros, por no esperar á D. Lope Diaz de Haro.... y la cabeza y mano cobró por amistad D. Gonzalo Ramon commendador mayor de Calatrava.

[2] Et in regressu apud Montempesulanum decessit Alfonsus-Emmanuelis, nepos ejus, et filius Dñi. Emmanuelis fratris regis, et Dña. Elianor filia regis mortua est in via in regressu (Anal. Toled. III, p. 419 ; voyez aussi Chron. Dñi. Joan.-Emmanuelis, ad ann).

il repassa le détroit. Mohammed eut, dit-on, un grand dépit de cette trève conclue sans sa participation, et il attendait mieux, dit l'auteur arabe, de la loyauté d'Abou-Youssouf. Les walis de Malaga, voyant l'émir des Musulmans en trève avec les chrétiens, se retirèrent dans leurs gouvernemens respectifs; mais, auparavant, l'un d'eux se rendit auprès d'Alfonse, et renouvela leur soumission entre ses mains, en s'excusant du passé sur la grande puissance de l'émir africain qui les avait forcés de prendre part à la dernière guerre (février 1276)[1].

L'expédition des Béni-Mérinis dans la Péninsule y avait, d'autre part, relevé le courage des Arabes opprimés du royaume de Valence, et une insurrection n'avait pas tardé d'y éclater. Ce fut un nommé Alazdrach, suivant les auteurs chrétiens, maure récemment venu du royaume de Grenade avec un certain nombre de cavaliers genetaires, qui les excita à profiter de l'arrivée de l'émir des Musulmans et du trouble où elle jetait l'Espagne, pour secouer le joug des chrétiens. Les premiers qui prirent les armes furent les Musulmans de Montesa et de ses environs. Leur exemple fut suivi par ceux de Finestrat, Tous, Valle de Gallinera, Valle de Pégo, Alcala, Tarbena, Confrides y Valle de Guadalest.

Le roi assembla une armée à Valence, avec laquelle il marcha sur Xativa, Cocentayna, Alcoy et les châteaux circonvoisins. Alazdrach essaya de s'emparer d'Alcoy par un assaut, que les chrétiens repoussèrent avec avantage. Les chrétiens d'Alcoy, animés par le succès, firent une sortie, et se mirent à la poursuite des ennemis; mais leur trop de confiance en leurs propres forces les fit tomber dans une embuscade où ils périrent presque tous. Ce succès augmenta le nombre des révoltés, et rien ne suffisait à les contenir. Dans les premiers

[1] Cette première guerre sainte, ou plutôt le séjour d'Abou Youssouf en Espagne, avait duré cinq mois et trois jours, du 15 août, jour de son débarquement inattendu à Tarifa, au 18 janvier, qu'il repartit pour la ville de Fèz, où il rentra le 15 de schaban 674 (2 février 1276).

jours de juillet les chrétiens subirent une autre déroute près de Lucente, dans laquelle périt don Garcia Ortiz de Azagra avec beaucoup d'autres chevaliers non moins illustres. D. Pedro de Moncada, commandeur du Temple, fut fait prisonnier avec quelques-uns de ses chevaliers. Le roi en apprit la nouvelle à Xativa, où était venu le trouver son fils l'infant Pierre, dès-lors presque associé à la royauté. Tous deux se rendirent à Alzira, où le roi, se sentant gravement indisposé, fit au prince une exhortation *in extremis* sur la manière dont il devait se conduire avec ses frères, les prélats, les riches-hommes et les autres vassaux de son royaume, et se prépara dès-lors à la mort. Peu auparavant, il avait convoqué les cortès d'Aragon à Saragosse pour fixer les affaires de la succession.

« Les cortès étant assemblées, le roi tint de bons et notables discours, dit Muntaner. Il voulut que l'on reconnût pour roi d'Aragon le seigneur infant En Pierre, et pour reine son épouse, la reine Constance, dont j'ai déjà parlé, et qu'on leur prêtât serment. Ainsi qu'il le commanda, ils le jurèrent tous avec grande satisfaction. Il n'est pas besoin de vous dire que l'on fit de grandes fêtes durant la tenue de ces cortès, vous pouvez bien l'imaginer. Après avoir prêté serment à l'infant En Pierre et à la reine, on se rendit à Valence. Là il tint aussi des cortès, et on reconnut l'infant En Pierre comme roi de Valence et sa femme comme reine. On alla ensuite à Barcelone, où on lui prêta serment comme comte de Barcelone et seigneur de toute la Catalogne, et à sa femme la reine comme comtesse. Après quoi il nomma son fils, l'infant En Jacques, roi de Majorque, Minorque et Yviça, et comte de Roussillon, du Conflent, de la Cerdagne, et seigneur de Montpellier. Toutes ces choses étant terminées par la grace de Dieu, il retourna à Valence dans l'intention dont je vous ai fait part, qui était d'employer le reste de sa vie à faire croître et multiplier la sainte foi catholique, et à abaisser et abattre la foi de Mahomet.

» Pendant son séjour dans la cité de Valence, il se délassait par la chasse et autres amusemens. Souvent, en chassant, il allait visitant les châteaux et les maisons de campagne du royaume.

» Pendant qu'il était à Xativa, Dieu permit qu'il tombât malade. Il eut la fièvre et ne pouvait se lever. Tous les médecins en auguraient mal, surtout parce qu'il était âgé de plus de soixante-huit ans. Vous comprenez bien qu'un vieillard ne peut suivre le même régime de vie qu'un homme jeune; toutefois, il conserva tout son bon sens et son excellente mémoire.

» Les Sarrasins de Grenade, avec lesquels il était en guerre, ayant appris qu'il était malade, entrèrent avec mille cavaliers et grand nombre de gens à pied jusques à Alcoy. Ils eurent une rencontre avec Garcia Ortiz, qui était lieutenant du fondé de pouvoir royal dans le royaume de Valence ; ils se battirent avec lui et avec sa bonne troupe, qui était de deux cents hommes à cheval et de cinq cents piétons. Dieu permit qu'en cette rencontre Garcia Ortiz pérît avec un grand nombre de ses compagnons.

» Aussitôt que le roi, qui était dans son lit, apprit cette défaite, il s'écria : —Sus! sus! amenez-moi mon cheval, et préparez-moi mes armes! Je veux marcher contre ces traîtres de Sarrasins qui me croient mort. Ils ne se doutent pas que je saurai encore les exterminer tous. Et il était si résolu, que, dans sa colère, il voulait se dresser sur son lit, mais il ne le put pas.

» Il leva alors les mains au ciel et dit : — Seigneur, pourquoi permettez-vous que je sois ainsi privé de mes forces? Eh bien donc! ajouta-t-il, puisque je ne puis me lever, faites sortir ma bannière et qu'on me porte sur une litière jusqu'aux lieux où sont ces Maures perfides. Ils ne pensent plus que je suis de ce monde; mais ils n'auront pas plutôt aperçu ma litière qu'ils seront vaincus, et tous seront bientôt pris

ou tués. » Ainsi qu'il l'avait commandé, il fut fait; mais son fils, l'infant En Pierre, l'avait prévenu, et s'était jeté au milieu d'eux. La bataille fut rude et sanglante, et cela devait être, car contre un chrétien il y avait quatre Sarrasins. Malgré cette supériorité de nombre, l'infant En Pierre s'élança brochant si impétueusement au milieu d'eux qu'il les mit en déroute. Deux fois il eut son cheval tué sous lui, et deux fois deux de ses cavaliers descendirent pour lui donner leurs chevaux pour qu'il remontât. Enfin, dans cette action, tous les Sarrasins furent pris ou tués. Au moment où l'on élevait sur le champ de bataille la bannière du seigneur roi En Jacques, lui-même il parut porté sur sa litière. Le roi En Pierre fut très fâché de voir là son père, parce qu'il craignait que cette fatigue ne lui devînt funeste; il brocha des éperons, vint à lui, mit pied à terre, fit déposer la litière et la bannière, baisa les pieds et les mains de son père, et lui dit en pleurant : O mon seigneur et père, qu'avez-vous fait? Ne saviez-vous pas que je tenais votre place, et qu'il n'était pas nécessaire de vous hâter? — Ne dites point cela, mon fils, répondit le roi; mais que sont devenus ces maudits Sarrasins? — Graces au ciel et à notre bonne fortune, mon père, ils sont tous morts ou prisonniers. — Me dites-vous la vérité? mon fils. — Oui, mon père. » Alors il leva les mains au ciel, remercia Dieu, baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna maintes et maintes fois sa bénédiction.

» Le roi En Jacques, ayant vu cela, rendit graces à Dieu, et revint à Xativa; et le roi En Pierre, son fils, l'accompagna. Arrivés à Xativa, on fut bien joyeux de cette nouvelle victoire due à la faveur de Dieu; mais on était en même temps très affligé de voir le mauvais état du seigneur roi. Cependant il fut convenu entre le roi En Pierre et les barons et prélats de Catalogne, chevaliers, citoyens et prud'hommes de Xativa et autres lieux, qu'en témoignage de la joie dont cette victoire remportée par son fils remplissait le cœur du seigneur

roi, on transporterait toutes les fêtes à Valence. Ainsi fut-il exécuté.

» Quand ils furent à Valence, toute la cité vint au-devant du roi En Jacques; on le porta au palais, où il fut confessé plusieurs fois; il communia, reçut l'extrême-onction, prit dévotement tous ses sacremens. Après quoi, plein de joie en son cœur et voyant la bonne fin que Dieu lui avait accordée, il fit appeler les rois ses fils, ainsi que ses petits-fils, leur donna à tous sa bénédiction, et les endoctrina et prêcha, car il avait tout son bon sens et toute sa mémoire; il les recommanda tous à Dieu, croisa ses mains sur sa poitrine, et dit l'oraison que Notre-Seigneur vrai Dieu prononça sur la Croix. Aussitôt son ame se dégagea de son corps, et, joyeuse et satisfaite, gagna le saint paradis.

» Ainsi mourut le roi En Jacques, le vingt-septième jour de juillet 1276. Il voulut que son corps fût porté au monastère de l'ordre de Poblet: ce sont des moines blancs placés au milieu de la Catalogne. Les gémissemens et les cris retentirent aussitôt par toute la cité; il n'y avait riche-homme, varlet de suite, homme, chevalier, citoyen, ni dame ou demoiselle, qui ne suivissent sa bannière et son écu, accompagnés de dix chevaux auxquels on avait coupé la queue; et tout le monde allait pleurant et criant.

» Ce deuil dura quatre jours dans la cité; ensuite tous ceux qui étaient invités à assister au convoi accompagnèrent le corps. Et dans tous les lieux, châteaux et villes où il avait été accueilli au milieu des éclats de la joie et des plaisirs, il fut accueilli au milieu des cris et des pleurs.

» Ce fut avec de semblables démonstrations de douleur que son corps fut transporté au monastère de Poblet. Là, se trouvèrent des archevêques, évêques, abbés, prieurs, abbesses, prieuresses, religieux, comtes, barons, varlets de suite, chevaliers, citoyens, bourgeois et gens de toutes conditions du royaume; tellement qu'à six lieues de distance les bourgs et

les chemins ne pouvaient les contenir. Les rois ses fils, les reines et ses petits-fils s'y rendirent. Que vous dirai-je? l'affluence fut si grande, qu'on n'a jamais vu une foule si considérable assister aux obsèques d'aucun seigneur quel qu'il soit; enfin, après les plus nombreuses processions au milieu des pleurs, des cris et des prières, il fut mis en terre. Dieu veuille, dans sa miséricorde, recevoir son ame! *Amen*. Je suis bien assuré qu'il est au nombre des saints du paradis, et chacun doit ainsi le croire.

» Cette cérémonie terminée, les rois retournèrent chez eux, ainsi que les comtes, barons et autres; et nous pouvons bien dire de ce seigneur qu'il fut heureux, même avant que de naître; que sa vie fut de même, et que sa fin fut encore meilleure[1]. »

Jacques d'Aragon mérita, en effet, une partie de ces louanges. Ses grandes actions lui ont acquis une gloire immortelle. C'était un très grand prince, très pieux, très attaché aux maximes de la religion chrétienne. Il fonda et dota jusqu'à deux mille églises dans les pays qu'il enleva aux Musulmans. Il est regardé comme un des grands capitaines de son siècle. Il livra pendant sa vie trente batailles aux Maures, avec un succès toujours heureux, et conquit sur eux les îles Baléares, Valence et Murcie. Son règne fut de soixante-trois ans, depuis la mort de son père, le roi troubadour qui périt à Muret en défendant le comte de Toulouse (en 1213). Il avait

[1] Ram. Munt., c. 25, 26, 27 et 28. — Tel est l'enthousiasme du brave et naïf Ramon Muntaner pour ses rois : — « Si l'on me demande : Muntaner, quelles faveurs font les rois d'Aragon à leurs sujets, plus que les autres rois? Je répondrai, premièrement, qu'ils font observer aux nobles, prélats, chevaliers, citoyens, bourgeois, et gens des campagnes, la justice et la bonne foi, mieux qu'aucuns autres seigneurs de la terre; chacun peut devenir riche sans qu'il ait à craindre qu'il lui soit rien demandé au-delà de la raison et de la justice, ce qui n'est pas ainsi chez les autres seigneurs; aussi les Catalans et les Aragonais ont-ils des sentimens plus élevés, parce qu'ils ne sont point contraints dans leurs actions, et nul ne peut être bon homme de guerre, s'il n'a des sentimens élevés. »

cinq ans, lorsqu'il succéda à celui-ci. La postérité, dit Mariana, n'a eu à lui reprocher que son incontinence [1]. La vérité est qu'il eut deux femmes dans le même temps, qui, par le rang et l'affection qu'il leur portait, pouvaient être considérées presque comme ses épouses : savoir, doña Teresa Gil de Vidaure, et doña Berenguela Alfonso, fille de l'infant D. Alfonso, seigneur de Molina. Il eut des relations plus passagères avec une dame de la lignée d'Antillon, et avec une autre nommée Berenguela Fernandez. La seconde femme de Jacques, Yolande, qu'il avait épousée à Barcelone en 1235, était morte le 4 octobre 1251 [2]. Jacques était ainsi demeuré veuf à l'âge de quarante-trois ans, et c'est dans les vingt-cinq ans qui séparent 1251 de 1276 qu'il entretint un commerce illicite avec les quatre femmes nommées plus haut. Teresa Gil de Vidaure posséda la dernière et jusqu'à sa mort le cœur du roi. De toutes il paraît qu'il eut des enfans. Nous avons vu qu'il avait eu de sa première femme, doña Léonor de Castille, un fils nommé Alfonse, qui mourut en 1260. Il eut, de Yolande, Pierre, qui lui succéda dans la Péninsule ; Jacques, qu'il fit roi de Majorque ; Ferdinand, qui mourut enfant ; Sancho, qui fut archevêque de Tolède ; Yolande, reine de Castille, femme d'Alfonse-le-Sage ; Isabelle, qui fut reine de France, femme de Philippe-le-Hardi ; Constance, qui épousa l'infant Emmanuel ; Sancha, qui, comme son frère Sancho, embrassa la vie religieuse, et fit à pied et pauvrement vêtue le voyage de Jérusalem où elle mourut, faisant dans les hôpitaux le service des femmes malades ; enfin Marie, qui se fit religieuse en

1 « D. Jayme avait, telle est l'emphase espagnole (dit un professeur d'histoire de l'université de Paris), gagné ou repris deux mille églises. Mais il avait, dit-on, encore plus de maîtresses que d'églises. » A ce compte, Jacques aurait eu plus de *deux mille* maîtresses. C'est beaucoup pour un roi si occupé, beaucoup même pour tout le monde. Nous n'avons pu en compter que quatre dans un veuvage de vingt-cinq ans. Mais cela donne du mouvement à la phrase, et tel est le laisser-aller ordinaire de style de l'historien dont il est ici question.

2 Anno Dñi MCCLI, IIII nonas octobris, obiit Dña Yoles, regina Aragonum (An. Toled. III, p. 418).

Espagne, et Léonor, dont l'histoire ne parle pas. Ses enfans illégitimes furent nombreux ; il en légitima quelques uns, et les déclara habiles à succéder : de ce nombre furent Jacques et Pierre qu'il eut de Teresa Gil de Vidaure ; le premier fut seigneur de Xerica, et le second de Ayerbe [1].

La mort de Jacques I[er] n'apporta aucun trouble en Aragon ni dans le royaume de Valence. Ses fils y prirent paisiblement possession de leurs royaumes conformément au testament de leur père. L'ambition de l'infant Sancho compliqua davantage les affaires en Castille. Dès que la trève de deux ans avec Abou Youssouf dont nous avons parlé eut été conclue par les ambassadeurs d'Alfonse, l'infant se rendit à Tolède pour solliciter de son père d'être déclaré son successeur immédiat, à l'exclusion des fils de son frère Ferdinand. Juan Nuñez de Lara venait de mourir, et les infans étaient passés sous la tutelle de Blanche leur mère. La difficulté consistait à faire approuver par le roi les prétentions de Sancho, et elle était d'autant plus grande qu'il était lié par ses propres lois ; il venait en effet d'achever la rédaction des *Partidas*, où, conformément au droit romain, il statuait que les fils du prince mort avant son père représentent la personne de leur père de telle sorte que tous les droits de celui-ci passent à la personne des enfans [2]. Lope Diaz de Haro, néanmoins, se chargea de l'affaire. Il l'exposa à Alfonse avec la liberté que son rang et sa naissance lui donnaient auprès du roi. Il exagéra les services rendus par l'infant en l'absence du roi, son mé-

[1] Il faut relever ici, comme elle le mérite, la légèreté de Carbonel, qui, p. 65 de sa chronique, donne à Jacques 87 ans, et p. 64, lui en ôte 5, ne lui en laissant plus que 82, ce qui n'empêche pas le même Carbonel de dire qu'il naquit en 1207. Blanca affirme aussi erronément qu'il mourut à 72 ans, le 26 juillet ; le fait est que Jacques, né le 2 février 1208, avait à sa mort, arrivée le 27 juillet 1276, 68 ans, 5 mois et 25 jours, ni plus ni moins.

[2] Voir la loi 2, titre 25, de la II[e] Partida. — E esto usaron siempre en todas las tierras del mundo... e aun mandaron, que si el fijo mayor muriesse ante que heredasse, si dexasse fijo o fija, que oviesse de su muger legitima, que aquel o aquella lo oviesse, e non otro ninguno.

rite et l'estime où il était auprès des grands. L'infant D. Manuel prit ensuite la parole et appuya vivement la motion de D. Lope de Haro[1]. Ces sollicitations et quelques considérations d'un ordre plus élevé déterminèrent Alfonse; il consentit à faire reconnaître Sancho pour héritier de l'état, et sanctionna immédiatement cette décision; il convoqua, pour donner plus de solennité encore à cette reconnaissance, les cortès à Ségovie. L'infant en avait gagné presque tous les députés. Il y fut tout d'une voix déclaré *hijo primero del rey, sucesor y heredero de sus reynos*, et on lui prêta serment en cette qualité[2].

Sancho avait montré, dans une extrême jeunesse, un esprit ferme et énergique, qu'on n'avait pas lieu d'attendre de son âge. De ce moment il prit part aux affaires et régna en quelque sorte simultanément avec son père, au gré ou contre le gré de celui-ci. L'élection à la manière des Goths qu'on avait faite de Sancho à Ciudad-Réal, comme héritier présomptif de la couronne, l'associa de fait à la royauté pour le maintien des priviléges des grands et des ricos-hombres de Castille, de Léon et de Galice[3]. Blanche perdit alors l'espoir de voir régner ses fils par la seule force des choses. Voyant leurs droits méconnus, et, d'accord avec Violante sa belle-

1 Voici les propres paroles de l'infant D. Manuel, suivant la chronique d'Alfonse : — Señor, el arbol de los reyes non se pierde por postura nin se desecha por ál al que viene por natura; cá si el mayor que viene del arbol desfalleció, deve fincar la rama de só él en somo. Et señor, tres cosas son que non son só postura; Ley, nin Rey, nin Reyno, et toda cosa que sea fecha contra qualquier de estas, non vale, nin debe ser tenida nin guardada; et ansi pues que el infante D. Fernando finó, que era el primero heredero, é fincó D. Sancho que era el mas cercano del mayor de todos sus hermanos, que este debia de heredar los reynos despues de los dias del Rey, et non otro nenguno (Cronic. de D. Alfonso el Sabio, 6, 64 B.).

2 Il est fait mention de cette reconnaissance en ces termes dans les Anales Toledanos terceros (p. 419) : — Anno Dñi MCCLXXVI, magnates regni Castellæ, et Legionis, et Galiciæ atque Lusitaniæ, fecerunt omagium Dño Sanctio, filio illustris regis Alfonsi Castellæ, et fratris Dñi Fernandi.

3 C'est ce qui ressort très bien de l'acte de *Hermandad* de Valladolid, comme nous le verrons tout à l'heure.

mère, elle résolut de chercher un asile en France auprès de son frère, Philippe-le-Hardi; et, prétextant un voyage à Guadalajara, elle se réfugia en Aragon avec sa belle-mère, sœur du roi d'Aragon, et ses deux fils, Alfonse et Ferdinand. Frédéric, l'un des frères du roi, approuva et protégea cette fuite et y coopéra. Par son ordre, don Ximen ou Simon Ruiz de los Cameros, son gendre, escorta la reine, l'infante de Castille et les infans jusque sur les frontières de l'Aragon, où le nouveau roi d'Aragon, oncle de Blanche, les envoya recevoir, et d'où il les fit conduire à sa cour avec les plus grands honneurs.

Alfonse apprit cette évasion avec des transports de colère. Il traita cette affaire de crime d'état, et il ne fut pas nécessaire que Sancho le sollicitât de punir les partisans des infans. Il fit arrêter incontinent l'infant don Frédéric et don Simon Ruiz de los Cameros. Il ne lui fut pas difficile de convaincre l'un d'avoir favorisé l'enlèvement des infans, l'autre d'y avoir contribué; et, sans autre forme de procès, il les fit mettre à mort, de sa seule autorité et pleine science royale. D. Simon fut brûlé vif à Treviño, et Frédéric étranglé ou étouffé à Burgos. Il y a bien une chronique qui dit que l'un et l'autre furent mis à mort avec le concours de la justice (mediante justitia); mais les formes mêmes de l'exécution des deux personnages excluent l'idée d'une justice régulière [1]. En même temps le roi leva des troupes pour marcher contre le roi d'Aragon, et l'obliger à lui rendre sa femme et les enfans de son fils. Pierre,

[1] Anno Dñi. MCCLXXVII, nobilis rex Alfonsus, mediante justitia, occidit Dñm. Fredicum, et Dominum Simonem Roderici de los Cameros (Anal. Toled. III, p. 419).—La chronique générale dit que *fue ahogado D. Fadrique*; ce qui n'empêche pas Mariana de dire, avec sa fidélité accoutumée, que Sancho (et non Alfonse) : *á D. Fabrique hizo cortar la cabeza en Burgos*. Ce Frédéric était un très vaillant chevalier, comme nous l'avons vu, un peu arabe, à la manière de son frère Henri, alors détenu prisonnier en Calabre par Charles d'Anjou. — Sur le genre de supplice infligé à Simon Ruiz, Juan de Ferreras pense (t. VI, p. 309) que, s'étant mis en état de défense, les agens du roi mirent le feu à la maison où il s'était retiré, et le brûlèrent dedans.

qui venait à peine de monter sur le trône, trouva, suivant son usage, un milieu pour se tirer d'affaire ; il renvoya la reine de Castille à son mari, et fit enfermer les infans dans la forteresse de Xativa, promettant solennellement au roi de ne les mettre en liberté que de son consentement ; tandis qu'avec sa permission la princesse Blanche, mère des infans, se retirait en France auprès du roi Philippe-le-Hardi son frère, et le suppliait de ne pas abandonner les princes ses neveux, qu'un aïeul et un oncle injustes voulaient priver de l'héritage de leur père [1].

Philippe-le-Hardi, touché des plaintes de sa sœur, résolut de tenter une expédition en faveur de ses neveux. Il rassembla une grande armée, entra en Espagne, et pénétra jusqu'à Salvatierra. Il ne put aller plus loin ; les vivres, les munitions lui manquèrent, l'aspect du pays l'effraya, et il dut s'en retourner. La chronique de Saint Magloire mentionne satiriquement cette expédition, qui ne fit aucun honneur à Philippe, et où le fils de saint Louis *alla folie quere* (1276)[2].

Cependant le roi de France, malgré son infructueuse campagne de 1276, ne s'était pas tenu pour battu sur les droits de ses neveux. Repoussé de Salvatierra, Philippe remet l'expédition au printemps prochain (1277). Alfonse négocie. Il croit avoir trouvé un milieu propre à satisfaire les deux partis. Il demande une entrevue à Philippe. Les deux rois s'abouchèrent entre Bayonne et Saint-Jean-de-Luz. Alfonse, voulant donner à Philippe quelque satisfaction relativement à l'objet qui les réunissait, ou peut-être la nature parlant en son cœur pour ses petits-fils, proposa de donner à l'aîné, ou plutôt de

1 Blanche se fit, dans la suite, religieuse franciscaine à Saint-Marcel de Paris, où elle vécut jusqu'au 17 juin 1320 (voyez les frères Sainte-Marthe, t. I, p. 834).

2 En Espagne et à Sauveterre
Alla son fils folle quere.

Chr. de St-Magl., Fabliaux de Barbazan, II, 238.

constituer pour lui un royaume pris sur les terres récemment enlevées aux Musulmans, et composé des dépendances de Jaen, à la charge toutefois, de la part de celui-ci, d'une redevance et d'un hommage perpétuel envers la Castille. Le roi de France, ne pouvant rien obtenir de plus, signa le traité; mais il resta par le fait sans résultat, du moins pour celui en faveur de qui il était conclu [1].

Les choses en étaient là, lorsque, conformément au traité de Bayonne, Alfonse dépêcha l'évêque d'Oviédo au roi d'Aragon pour le prier de lui renvoyer les infans (1281). Informé de la négociation, Sancho pense que c'est trop céder, et empiéter sur les prérogatives de son futur royaume. Il s'écrie qu'on veut diviser la monarchie afin de l'affaiblir et de la laisser en proie aux infidèles; que le roi use d'une autorité despotique et arbitraire, au mépris des droits des cortès; qu'il verse le sang de ses sujets à sa fantaisie, et sans consulter les lois. Enfin, il publie que les finances sont mal administrées, et que les lois méprisées n'ont plus ni force ni vigueur.

Les partisans de l'infant, étendant ces sujets de plaintes, dressent des manifestes, assemblent des troupes, et soutiennent qu'on ne doit plus obéir à un prince injuste, violent et perfide. Les rois de Portugal et de Grenade s'unissent avec

[1] Alfonse, l'aîné des fils de Ferdinand de la Cerda, pour qui on composait ce royaume de Jaen, était encore enfant; il était né à Valladolid en 1270. Ferdinand, né en 1256, l'avait eu étant lui-même presque enfant; tel était l'usage des personnes royales en ce siècle. Alfonse avait été baptisé par son oncle Sancho, archevêque de Tolède, dans l'église de Sainte-Marie (Vid. Anal. Toled. III, p. 418 et seq.). — Malgré les vains efforts tentés en sa faveur, Alfonse prit le titre de roi et le garda sans effet jusqu'en 1304, année dans laquelle il y renonça enfin, par l'entremise des rois d'Aragon et de Portugal, qui arbitrèrent qu'il n'userait plus de ce titre ni des armes écartelées de la maison royale, si ce n'est en changeant de place les lions et les châteaux qui y figurent, comme ont coutume de le faire ceux qui ne sont pas rois. L'abandon de ses prétentions fut loin d'être gratuit: il reçut en échange des domaines considérables, mais épars et isolés dans diverses parties du royaume. Alva de Tormes, Bejar, Valdecorneya, Val de Mançanares, Gibraleon, el Agava, la Puebla de Sarria, Lemos, et un grand nombre d'autres possessions importantes, constituèrent son riche apanage, ainsi qu'on le voit par la sentence arbitrale des deux rois (Valera Chr., c. 137).

les conjurés, et se détachent de l'alliance d'Alfonse. Le roi d'Aragon, craignant déjà cette nouvelle puissance, n'ose mettre en liberté les infans. Le roi, étonné, abattu, voit sa cour vide et déserte, et apprend le soulèvement de tout le royaume et sa condamnation par les cortès réunies par son fils à Valladolid (avril 1282)[1]. Peu auparavant (en juillet 1281), Sancho avait épousé à Tolède doña Maria de Molina, fille de l'infant Alfonse, frère de saint Ferdinand, oncle par conséquent du roi Alfonse, voulant faire connaître par-là à toute l'Espagne qu'en s'alliant dans sa propre maison il renonçait aux protections étrangères et ne prétendait trouver d'appui que dans l'affection des Castillans[2].

Cette alliance avait, par cela même, singulièrement fortifié son parti. Ses amis le pressaient de prendre le nom de roi. Il le refusa avec fermeté, disant que ce nom n'appartenait qu'au roi son père tant qu'il serait vivant; mais, s'il en refusa le nom, il ne s'opposa point aux résolutions par lesquelles on lui en conféra toute l'autorité. On le nomma régent, et on lui confia l'administration des revenus et des charges de l'état. Ainsi Sancho commença de régner en Castille avant la mort de son père (1282).

De ce moment Alfonse ne fit plus que s'agiter tristement.

[1] On peut voir le texte de l'acte de Hermandad, rédigé à Valladolid en cette occasion, dans Escalona, appendice III, escrit. 266, sous le titre de : *Hermandad hecha por los infantes, prelados, ricos-hombres, concejos, ordenes, y caballeria de los reynos de Castilla, Leon y Galicia, sometiendose al infante D. Sancho, por quejas contra el rey D. Alfonso su padre, etc.* Il porte la date du 8 juillet 1320 (1282). On y lit entr'autres choses : — Que, por los muchos desafueros, daños, fuerzas, muertes, molestias (despechamientos), sin ser oidos, deshonras y otras muchas cosas desmedidas que eran contra Dios, la justicia, fueros y gran perjuicio del reyno, que había hecho el rey, se habian juntado, de orden del infante D. Sancho su señor, los infantes, prelados, etc., para que unidos con él pudiesen mantener los fueros, privilegios, cartas, usos, costumbres, libertades y franquezas que tenian desde el tiempo del rey D. Alfonso, que ganó la batalla de las Navas (VIII de Castilla), y del rey D. Alonzo que vencio la batalla de Merida (XI de Leon) y otros soberanos.... etc.— Era MCCCXX (1282), fuit lata sententia contra regem Alfonsum in Valleoleti, in mense aprilis (D. Joan.-Emm. Chr., ad ann.).

[2] Proxima praecedenti era contraxit rex Dñs. Sancius, adhuc infans, cum Regina Dña. Maria Toleti, in mense julii (ibid., l. c.).

Aux cortès de Cordoue (1283) on lui fit de nouveau son procès, et on le condamna de nouveau. Cependant Alfonse était maître à Séville. Il fulmina de son côté contre son fils. Tous les dignitaires, tous les riches-hommes restés fidèles à Alfonse, s'assemblèrent par son ordre dans le palais royal de Séville. Un acte, rapporté par Zurita, nomme parmi ces fidèles D. Ramon, archevêque de Séville; D. Suero, évêque de Cadiz; Fray Aymar, évêque élu d'Avila; Pelay Perez, abbé de Valladolid. Tous les dignitaires et plusieurs commandeurs des ordres de Calatrava et de Santa-Maria furent présens à l'assemblée, ainsi que D. Martin Gil de Portugal et trois ambassadeurs du roi D. Dionis, qui étaient D. Suer Perez de Barbosa, D. Juan de Avoyn, et Gonzalo Fernandez, avec plusieurs chevaliers portugais. Tel Gutierrez, justicier de la maison du roi, Pedro Garcia de Ayrones, Garci Iofre de Loaysa, Pedro Ruiz de Villegas et Gomez Perez, alguacil mayor de Séville, faisaient aussi partie de l'assemblée. Le roi s'assit, en la présence de tout le peuple, sur une estrade brillante dressée exprès pour la cérémonie, et publiquement, devant tous, par son ordre furent exposés ses griefs contre son fils. Il maudit l'infant, le plaça sous la malédiction de Dieu, et le voua à sa colère, comme impie, comme parricide, comme rebelle, comme inobéissant et comme contumace. Il déclara en outre qu'il le déshéritait et privait de quelque droit qu'il eût, ou pût prétendre, à la succession de ses royaumes et seigneuries, comme fils très ingrat et dégénéré, et pour qu'après sa mort il ne pût y succéder, ni personne pour lui et à sa place, il le condamna par sentence absolue. L'acte de la sentence fut formulé, écrit et publié le 8 novembre 1282 et tous hommages et sermens faits par l'ordre du roi à l'infant, en conséquence de l'acte de reconnaissance qu'il en avait fait comme héritier, aux cortès de Valladolid, furent révoqués [1].

[1] Hieron. Zurita, Anales de Aragon, l. IV, c. 54, et dans ses indices latins, p. 171, dont le récit des annales n'est que le résumé.

Mais cette excommunication était peu ; il fallait un allié au roi de Castille, abandonné par tous les potentats de l'Europe, et ce fut alors qu'en désespoir de cause il eut recours à l'émir des Musulmans contre son fils rebelle.

Alarmé de cette alliance, Sancho rechercha celle de l'émir de Grenade, et lui livra le fort d'Arenos, comme gage de sa bonne foi. Ils eurent une entrevue à Priego, où ils se traitèrent comme s'ils eussent toujours été amis, et concertèrent leur plan de campagne [1]. Abou Youssouf Yakoub se rendit à Algésiras, à la fin de rabi-el-awal 681 (juillet 1282), et continua sa marche juzqu'à Saghrat-Ébad (Zahara). Alfonse vint l'y trouver, et lui offrit sa couronne en gage, pour prix des secours qu'il lui demandait. Le monarque africain témoigna les plus grands égards au roi de Castille, lui donna cent mille ducats, et se joignit à lui pour aller assiéger don Sancho qui s'était fortifié dans Cordoue ; mais au bout d'un mois, ils levèrent le siège à l'approche du roi de Grenade, ravagèrent les environs d'Andujar et de Jaen, furent battus près d'Ubeda, et retournèrent, l'un à Séville, l'autre à Algéziras.

Au commencement de moharrem 682 (avril 1283), Yakoub se rendit à Malaga, et prit Kartama, Schil et quelques autres châteaux qui appartenaient à l'émir de Grenade. Celui-ci eut recours à la médiation de Youssouf, fils de l'émir des Musulmans ; le jeune émir vint du Maghreb, réussit à apaiser les différends qui existaient contre les deux souverains, et détermina son père à ne traiter en ennemis que les chrétiens. Yakoub détruisit tous les lieux aux environs de Cordoue, remporta une victoire sur l'infant don Sancho, laissa son butin et son gros bagage à Baeça, se dirigea sur Tolède, ravagea tout le pays jusqu'à une journée de cette ville, et, après avoir tué plusieurs

[1] Conde altère ici notablement le texte arabe : — No tomo III (dit, p. 374, Antonio Moura, le fidèle traducteur portugais du petit Kartasch) — No tomo III, p. 69, diz Conde : — Luego que el rey Alfonso entendió los tratos de su hijo con Muhamad temió mucho de sus alianzas, y escribió al rey Juzef, que estaba en su nueva obra de Algezira, etc., e continua alterando os successos.

milliers de chrétiens, il revint à Algésiras avec une foule de prisonniers et une grande quantité de riches dépouilles.

Comme l'émir africain avait paru ménager l'émir de Grenade, allié de Sancho, et qu'il avait empêché que les terres des Musulmans ne fussent dévastées par les Castillans du parti d'Alfonse qui servaient dans son armée, ceux-ci, soupçonnant quelque trahison, abandonnèrent son camp et retournèrent à Séville, où ils inspirèrent à leur roi la défiance qu'ils avaient conçue sur les intelligences qu'ils supposaient entre les émirs de Grenade et de Marok. Alfonse les crut et écrivit à ce dernier pour se plaindre du refroidissement de son amitié. Yakoub le rassura, et lui donna de nouveau sa parole de le faire triompher de tous ses ennemis. Mais, l'automne arrivant, et rappelé par ses affaires dans le Maghreb, il regagna Algésiras et de là les côtes de Mauritanie, le premier jour de schâban 682 (24 octobre 1283).

Sancho, pendant toute cette guerre, avait constamment évité d'en venir aux mains avec les troupes de son père. Une fois, Ferdinand Perez Ponce de Léon, qui commandait mille riches-hommes demeurés fidèles à Alfonse, rencontra un corps de dix mille hommes du parti de Sancho, l'attaqua brusquement, et fut assez heureux pour le défaire et le mettre en fuite. Sancho, dit-on, loin de paraître abattu, en reçut la nouvelle avec beaucoup d'indifférence, et ne laissa voir de chagrin contre les siens que pour avoir été assez hardis, leur dit-il, de ne pas respecter les enseignes du roi son seigneur et père [1].

Un moment on put espérer un rapprochement entre le père et le fils. Les prélats du royaume, conformément à une

[1] La lutte cependant ne fut pas partout exempte de violences. Au mois d'octobre de l'année 1283, un faubourg de Talavera fut détruit parce que les habitans favorisaient le parti d'Alfonse : — Et eodem anno (1283) el arabal de Talavera fuit destructus, eo quod tenebant et favebant partem regis Alfonsi, et fuit ille locus destructus (xvii kal. novembris).

lettre de Martin IV [1], travaillèrent avec zèle à les réconcilier, et les amenèrent enfin à des paroles d'accommodement. On parla d'une entrevue. Le roi s'avança jusqu'à Constantina et l'infant jusqu'à Guadalcanal, d'où ils devaient l'un et l'autre faire la moitié du chemin pour s'embrasser; mais les favoris de l'infant l'empêchèrent d'aller plus loin, et Alfonse, blessé au cœur, rentra dans Séville, où il ne tarda pas à tomber dangereusement malade, et où il mourut peu après, le 4 avril 1284 [2]. Il déclara, avant de mourir, le fils aîné de Ferdinand de la Cerda, Alfonse, roi de Castille et de Léon. Il donna le royaume de Séville à D. Juan, qui était alors l'aîné de ses fils après Sancho, et à D. Jayme, le troisième, le royaume de Murcie; il exhéréda Sancho de nouveau. Il reçut ensuite les sacremens, et déclara qu'il pardonnait à tous ses sujets rebelles. Il n'excepta que Sancho de ce pardon, et le maudit *in extremis* lui et sa postérité. Alfonse avait, le jour de sa mort, soixante-deux ans quatre mois et onze jours [3].

Sancho était à Avila lorsqu'on lui porta la nouvelle de la mort de son père. Il en témoigna une vive affliction, et en prit le deuil avec plus de régularité qu'on n'eût dû s'y attendre. Il se rendit à Tolède, où il fut couronné avec la reine sa femme. Et, pour ôter aux infans ses frères et ses neveux jusqu'à la moindre espérance, il y fit reconnaître solennellement doña Maria, sa fille, héritière de Castille et de Léon. Il donna ensuite tous ses soins à pacifier le royaume, et il fit bien voir par son activité et sa diligence que ce n'avait été que par déférence qu'il avait évité de combattre son père. Il courut à Séville, dont l'infant D. Juan son frère s'était emparé comme d'un royaume que le testament de son père lui

1 Datée de Viterbe, le 17 janvier 1283; vid. Raynald., ad ann.

2 Era MCCCXXII obiit rex Alfonsus in Hispali in mense aprilis (D. Jean.-Emman. Chr.). — Era de MCC è XC años de la era del emperador Cesar, era de MCCLXXXIV años que Jesu-Christo vinó en Santa-Maria, murió el muy noble rey D. Alfonso, fijo del Santo rey D. Ferrando, è della reyna doña Beatriz, martes ante de Pascua, quatro dias andados de avril (Chr. de Cardeña, año 1284).

3 Il était né le 23 novembre 1221.

destinait. Il l'en chassa facilement, et soumit avec aussi peu de peine le reste des places qui étaient démeurées dans l'obéissance du feu roi. Après quoi il revint triomphant à Tolède, où la reine, pour combler ses désirs, accoucha d'un fils qui fut nommé Ferdinand comme son bisaïeul paternel (depuis roi sous le nom de Ferdinand IV).

Alfonse IX (ou X, si l'on compte Alfonse d'Aragon, le mari d'Urraca, au nombre des rois de Castille,) fut un des plus grands rois qu'ait eus l'Espagne. Il fut, pour ses rares connaissances, surnommé le savant et l'astrologue (*Sapiens cognominatus et Astrologus*). Il avait, disent les Arabes, le dernier degré d'habileté dans les divers genres de connaissances[1]. Les œuvres qu'il composa tant en prose qu'en vers, et qui lui méritèrent le surnom de savant, sont nombreuses. Il écrivit ou fit écrire en prose plus de dix ouvrages; les Tables astronomiques appelées Alfonsines sont particulièrement célèbres; plusieurs écrivains juifs et arabes l'aidèrent, dit-on, dans ce travail. En vers il écrivit un recueil de cantiques (*Cantigas*) en l'honneur de la Vierge, dont il existe un exemplaire écrit de sa main (à ce qu'on croit), dans la bibliothèque de l'église métropolitaine de Tolède. Ces cantiques sont écrits en dialecte galicien[2]. Las *Siete Partidas* sont, sans contredit, le plus considérable de ses ouvrages. Les motifs qui lui firent entreprendre ce travail sont des plus élevés. « Considérant, dit-il, que la plus grande partie de nos royaumes n'a pas eu de Fuero jusqu'à notre temps, et que la justice y était rendue par la décision arbitraire des rois ou par les sentences des hom-

1 Nehayet al areb fi fonoun al adeb.

2 Il en existe une copie moderne in-folio, suivant Sanchez, dans la bibliothèque de l'Escurial. La première *copla* de chacun de ces cantiques est, comme disaient anciennement les Espagnols, *asonada*, c'est-à-dire accompagnée de notes de musique formant comme une sorte de plain-chant. On peut voir des exemples de cette antique musique du treizième siècle dans la *Paleografia Castellana*, p. 72, planche VIII. — Ortiz de Zuñiga (Anales de Sevilla) rapporte un grand nombre de *Coplas* des Cantigas d'Alfonse-le-Savant, p. 116 et suiv.

mes notables nommés par les deux parties comme juges-arbitres et sur des usages établis sans droit, d'où naissaient beaucoup de maux et beaucoup de dommages pour les peuples et pour les hommes, nous établissons, etc.[1]. »

On lui attribue aussi un ouvrage en vers intitulé : *Libro de las Querellas*, poème dans lequel il se plaignait à un fidèle parent et ami de la déloyauté de la plupart des riches-hommes de ses états, qui avaient pris parti pour son fils. Il est doublement regrettable pour l'histoire et pour les lettres qu'on n'ait de ce poème que les deux premières octaves, adressées à Diégo Perez Sarmiento, cousin-germain du roi (*cormano*). Diégo Perez Sarmiento lui était resté fidèle malgré la fortune ; et c'est pourquoi il lui dédie, reconnaissant, le *Livre des Plaintes*, l'estimant seul digne d'être confident de ses tristes doléances contre son fils et ses infidèles vassaux[2].

« A toi, Diego Perez Sarmiento, mon loyal cousin germain, ami et ferme vassal, les douleurs que je tais à mes hommes, je veux te les dire, et me plaindre à toi de mes maux ; à toi qui abandonnas ta patrie et ta famille pour aller traiter mes affaires à Rome et plus loin, ma plume vole, écoute-la : car elle te crie dolente et en paroles tristes comme la mort,

» Comment se trouve abandonné le roi de Castille, qui fut empereur d'Allemagne; celui dont les rois baisaient les pieds, et à qui les reines demandaient l'aumône et pitié; celui qui maintint une armée dans Séville de dix mille cavaliers et de trois fois autant de fantassins; celui qui fut

1 Entendiendo que la mayor parte dè nuestros reynos no ovieron fuero fasta el nuestro tiempo, et juzgabanse por fazañas et por albedrios departidos de los omes, et por usos desaguisados sin derecho, de que nacian muchos males et muchos daños á los pueblos é à los omes, etc. (Ley 198 del Estilo). — Cela ressemble assez bien au préambule de la déclaration des droits de l'assemblée constituante : « Considérant que le mépris ou l'oubli des Droits de l'homme, etc. »

2 Voy. Pellicer, informes de la casa de Sarmiento, fol. 22, et Nicolas Antonio, Bibl.-Vetus.

honoré dans les régions lointaines pour ses Tables et pour sa valeur. »

A ti Diego Perez Sarmiento, leal
Cormano è amigo è firme vassallo,
Lo que à mios omes de cuita les callo
Entiendo decir, plañendo mi mal:
A ti que quitaste la tierra è cabdal
Por las mis faciendas en Roma è allende,
Mi pendola vuela, escochala dende,
Cà grita doliente con fabla mortal:

Como yaz solo el rey de Castiella,
Emperador de Alemania que foe,
Aquel que los reyes besaban el pie,
È reynas pedian limosna è mancilla,
El que de hueste mantuvo en Sevilla
Diezmil de à caballo è tres dobles peones;
El que acatado en lexanas regiones
Foe por sus Tablas è por su cochilla.

Ces deux octaves sont d'une élévation de style qui fait vivement regretter la perte des autres. Le titre de *libro* donné à ce poème fait aussi naturellement supposer que c'était une œuvre considérable ou au moins de quelque étendue, et par conséquent importante pour l'illustration de l'histoire de ce règne. Alfonse l'écrivit, à ce qu'il semble, dans les deux dernières années de sa vie, pendant lesquelles il fut privé de sa couronne (1282—1284).

FIN DU TOME SIXIÈME.

# TABLE DES CHAPITRES

DU

# TOME SIXIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

— De 1107 à 1146. —



## CHAPITRE DEUXIÈME.

— De 1146 à 1163. —

## CHAPITRE TROISIÈME.

— De 1165 à 1199. —



## CHAPITRE QUATRIÈME.

— De 1199 à 1213. —

# CHAPITRE CINQUIÈME.

— De 1157 à 1213. —

## CHAPITRE SIXIÈME.

— De 1212 à 1242. —



## CHAPITRE SEPTIÈME.

— De 1214 à 1243. —



## CHAPITRE HUITIÈME.

— De 1241 à 1284. —

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.



# HISTOIRE D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS
JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. ROMEY

TOME SIXIÈME

PARIS
FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
55 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS
1841

# HISTOIRE
# DE FRANCE

## DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
## JUSQU'EN 1789

**PAR M. HENRI MARTIN**

---

**Troisième Edition**

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

**D'UN NOUVEAU TRAVAIL**

**SUR LES ORIGINES NATIONALES**

**12 VOLUMES IN-8°**

***Ornés de 50 Vignettes et Portraits et de 3 belles Cartes***

(LA GAULE, LA FRANCE FÉODALE, LA FRANCE PAR PROVINCES)

---

**L'ouvrage formera 120 livraisons**

LE PRIX DE CHAQUE LIVRAISON EST DE 50 CENT.

Imprimerie de H. Fournier et Comp., rue Saint-Benoit, 7.